FONDO PIZZOFALCONE

99-B-4

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

Palchetto 4

Num.° d' ordine 19 29817

NAZIONALE
B. Prov.
II
1620
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. II

B. Prov.
II
1620

MÉDECINE
DOMESTIQUE.

TOME SECOND.

Omnes homines artem medicam nosse oportet. — SAPIENTIÆ cognitionem MEDICINÆ sororem ac contubernalem esse puto. — HIPPOCRATES.

Primoque medendi scientia, sapientiæ pars habebatur. RATIONALEM quidem puto MEDICINAM esse debere.

CELSUS.

Quemamodùm SANITAS omnium rerum pretium excedit, omnisque felicitatis fundamentum est, ita scientia vitæ ac sanitatis tuendæ omnium nobilissima, omnibusque hominibus commendatissima esse debet.

HOFFMANN.

AVIS.

Les Exemplaires qui ne porteront point les deux signatures qui sont au *verso* du faux-titre du Tome I, sont des Exemplaires contrefaits, et ne méritent aucune confiance.

C10858

MEDECINE
DOMESTIQUE,
OU
TRAITÉ COMPLET

Des Moyens de se conserver en santé, et de guérir les Maladies par le Régime et les Remèdes simples :

Ouvrage mis à la portée de tout le monde,

PAR G. BUCHAN,
M. D. du Collége royal des Médecins d'Édimbourg ;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR J. D. DUPLANIL,
Citoyen Français, M. de la ci-dev. Université de Montpellier.

CINQUIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée, et spécialement d'un article sur la Vaccine ; *de la nouvelle* Nomenclature chimique *et de la dénomination des* nouveaux Poids et Mesures.

TOME SECOND.

Prix des cinq Vol. broches : 20 fr.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Git-le-Cœur, n.° 28.
AN X. — (1802.)

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

Sur le Tableau des Symptômes qui caractérisent et constituent les Maladies générales internes, et autres Maladies graves.

Nous plaçons ici, comme nous l'avons fait dans les Éditions précédentes, le TABLEAU DES SYMPTÔMES, c'est-à-dire, des *signes* qui caractérisent les maladies générales internes, ou les maladies qui, n'ayant aucun siége déterminé, ne présentent pas, d'une manière évidente, les causes qui les ont fait naître, et jettent par-là de l'incertitude sur leur véritable dénomination.

Nous donnons de plus, dans ce

Tableau, l'exposé des *symptômes* précurseurs ou avant-coureurs des autres maladies graves qui ont bien un siége déterminé, comme celles du *cerveau*, de la *poitrine*, de l'*estomac*, du *foie*, de la *peau*, etc., mais qui demandent plus ou moins de jours pour se déclarer. Car il est d'expérience, et l'on s'en convaincra facilement par la lecture de cet ouvrage, que les maladies graves ont des jours préparatoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, pendant lesquels la nature semble travailler à développer les *symptômes* caractéristiques qui, dans la suite, serviront à les faire reconnaître pour être de telle ou telle espèce ; et ces jours préparatoires, plus ou moins nombreux selon la maladie qui doit survenir, présentent des phé-

nomènes particuliers, qui, quoique légers, et paraissant d'abord avoir beaucoup de ressemblance entre eux, sont cependant déjà capables d'indiquer, jusqu'à un certain point, de quel genre sera la maladie dont on est menacé.

Or, comme le succès dans le traitement des maladies en général, et, à plus forte raison, dans celui des maladies dangereuses, dépend, en grande partie, des commencemens; que quelquefois même, en s'y prenant dès l'invasion, on parvient à les faire avorter, ou à prévenir les accidens dont elles sont accompagnées; il n'est personne qui ne sente combien il était nécessaire de rassembler, dans un petit nombre de pages, les caractères essentiels qui annoncent d'avance

telle ou telle maladie, ou qui font qu'elle a tel ou tel nom lorsqu'elle est déjà déclarée ou avancée.

En effet, nous croyons qu'au moyen de ce *Tableau*, on pourra parvenir à trouver, avec assez de facilité, le nom de la maladie que l'on veut connaître, si l'on s'en sert de la manière que nous allons exposer.

Prenons pour exemple une des différentes espèces de *fièvres*, maladies des plus multipliées, et, pour cette raison, les plus embarrassantes : supposons que le malade soit attaqué de la *fièvre* appelée *Rémittente*. La personne qui s'intéresse à lui, et que nous supposons avoir déjà lu cet ouvrage, comme nous le recommandons dans notre *Préface* du Tom. I, et en avoir déjà

assez profité pour ne pas se tromper sur les caractères qui distinguent les *fièvres* de toute autre maladie; cette personne, dis-je, prend le *Tableau;* elle parcourt chaque article; elle s'arrête à l'un de ceux en tête duquel on voit, entr'autres, le le mot *fièvre;* elle le lit; elle compare les *symptômes* qui y sont décrits avec ceux que présente la maladie.

Si elle n'y aperçoit point de rapport, elle passe à un autre article, devant lequel se trouve également le mot *fièvre*, et de celui-ci encore à un autre, jusqu'à ce qu'elle ait reconnu que le plus grand nombre des phénomènes sont semblables, et dans la description, et chez le malade.

Je dis, *le plus grand nombre des*

phénomènes ; car il ne faut pas s'y tromper : on ne rencontre jamais, chez un seul malade, la totalité des *symptômes* décrits à chaque article de maladie. Deux sujets, attaqués de la même maladie, ne présentent pas exactement le même nombre de *symptômes*, mais ils présentent toujours ceux qu'on nomme *essentiels* ou caractéristiques de cette maladie ; et, comme ce sont, en général, les plus frappans, et qu'ils sont peu multipliés, il est impossible, pour peu qu'on y apporte d'attention, de s'y tromper.

Dans notre supposition, cette personne ne sera donc obligée de lire que neuf articles, contenus dans neuf ou dix pages ; ce qui ne demande que quelques minutes de lecture : au lieu que, sans ce guide,

il aurait fallu qu'elle parcourût neuf Chap., qui composent près de deux cents pages.

Si le malade est attaqué de *scorbut*, on n'aura que vingt-cinq à trente pages à lire, tandis que, sans ce secours, on aurait eu à parcourir vingt-huit Chap., qui forment un vol. et demi. Il en est de même de toutes les autres maladies.

Au reste, nous n'insisterons pas davantage sur l'utilité de ce *Tableau ;* elle est assez justifiée par l'accueil que le public lui a fait.

On sent que nous n'avons pas dû y faire entrer la description des *maladies symptomatiques*, parce que les maladies dont elles ne sont que *symptômes* y sont décrites ; ni la description des maladies locales, telles que celles des yeux,

des oreilles, du nez, de la bouche, de la gorge, des mamelles, etc., parce qu'on ne peut s'y méprendre à l'inspection du lieu qu'elles occupent. Il n'est personne, par exemple, qui, en voyant les yeux rouges, enflammés, ou affectés de taches, de cataracte, etc., ne pense aussitôt qu'il faut chercher chacune de ces maladies, aux chapitres qui traitent des *maladies des yeux* et *de l'organe de la vue*. Il en est de même de l'*esquinancie*, ou de l'*inflammation de la gorge*; et des *maladies de la peau*, telles que la *gale*, les *dartres*, etc., parce qu'elles se font assez reconnaître par la seule inspection, et qu'en cherchant au *Sommaire des Chapitres* de chaque Vol., ou à la *Table générale des Matières*,

Tom. V, leur nom se présentera de lui-même.

Nous ne décrirons pas non plus, dans ce *Tableau*, les *symptômes* du *rhume*, des diverses espèces de *toux*, des *coliques*, du *dévoiement*, du *cours de ventre*, du *vomissement*, de la *suppression d'urine*, des diverses espèces d'*hémorrhagies*, de la *jaunisse*, de l'*hydropisie*, de la *paralysie*, du *cancer*, etc., ces maladies n'étant point équivoques, et présentant d'abord leurs noms.

Quant à la *maladie vénérienne*, à la *rage*, etc., il est impossible de les méconnaître d'après les causes qui y ont donné lieu : il serait donc superflu d'entrer dans le détail de leurs *symptômes*. Les maladies particulières aux femmes et aux enfans seraient plus embarras-

santes, si le D.r BUCHAN ne les avait renfermées dans deux Chap., ayant pour titres : *Maladies des femmes*, *Maladies des enfans*, ce qui les rend très-faciles à trouver. Les maladies chirurgicales les plus fréquentes le sont également, puisqu'elles sont comprises dans un Chap. intitulé : *De la Chirurgie.*

Notre objet, en offrant ce *Tableau*, n'est certainement pas de fomenter la paresse et la négligence : nous avertissons, au contraire, que, pour bien entendre cet ouvrage, et pour en retirer un fruit réel, il doit être lu et relu avec une attention toujours également soutenue. Mais, comme il n'appartient qu'à un homme qui s'est occupé, pendant de longues années, de l'histoire des maladies,

d'en saisir, au premier abord, le caractère et la nature, et que, quelque mémoire qu'on suppose à une personne qui n'a pas fait sa principale occupation de la médecine, on ne peut espérer, malgré les lectures réitérées, qu'elle aura toujours présens à l'esprit les rapports et les différences qu'offrent la plupart des maladies, nous avons pensé que ce *Tableau* serait à nos lecteurs, ce que fut jadis à *Thésée* le fil d'*Ariadne ;* qu'il les aiderait à sortir du labyrinthe qu'offre, à tout autre qu'à des gens de l'art, la foule de maladies auxquelles est exposé le genre humain, et qu'en soulageant leur mémoire, il les rendrait tout entiers à l'attention dont ils ont besoin pour s'occuper convenablement d'objets

qui doivent leur être de la plus grande importance, puisqu'il ne s'agit pas moins, dans cet ouvrage, que de les porter à concourir à leur propre conservation et à celle de leurs semblables.

Nous suivrons, dans ce *Tableau des symptômes*, l'ordre des Chap.

N. B. Les deux premiers Chap., qui ne traitent point de maladies proprement dites, mais qui contiennent des généralités sur toutes les maladies et sur les *fièvres*, doivent servir d'*introduction* à chacun des Chap. suiv. Nous exhortons donc le lecteur à les lire, conjointement avec celui qui traite de la maladie qu'il veut connaître, et dont il veut suivre le traitement.

TABLEAU

TABLEAU

DES SYMPTÔMES

Qui caractérisent les maladies générales internes, et autres maladies graves.

NOUS supposons qu'une personne pénétrée de l'esprit dans lequel cet ouvrage est composé, c'est-à-dire, cherchant à faire du bien à un malade, sans vouloir risquer de lui faire du mal; ou voulant veiller sur la conduite suspecte d'un de ces hommes qu'on ne rencontre que trop souvent, et qui ne se disent de l'art que pour le déshonorer: nous supposons, dis-je, que cette personne désire s'assurer, d'abord du nom de la maladie dont ce malade est attaqué, afin de pouvoir puiser, dans le chapitre qui traite de cette maladie, les conseils dont elle se sent avoir besoin pour parvenir à son but; nous la supposons encore au fait de la valeur de la plupart des *signes*, sur-tout de ceux de la physionomie, de la *respiration*, du ventre et du *pouls*; connaissance qu'elle devra à une lecture réitérée de cet ouvrage, et particulièrement de la seconde partie:

Tout cela supposé, cette personne se présente auprès du malade; elle examine atten-

tivement la posture qu'il tient dans son lit, son teint, ses yeux, sa langue, sa *respiration*; elle lui tâte le ventre et le *pouls*; elle l'interroge doucement et longuement; elle recueille précieusement tout ce qu'elle peut en tirer; elle va ensuite à ceux qui ont été témoins de la première invasion de la maladie, ou des phénomènes qu'elle a présentés, s'il y a déjà quelques jours qu'elle existe; et elle les interroge de nouveau, et de la manière à-peu-près que nous l'avons conseillé, notes 1 et 2 du Chap. I.er de ce Tom. II.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

OR, si elle apprend que la maladie a commencé par des douleurs à la tête, dans les *lombes* et dans les *reins*, par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid aux *extrémités*, par des *pandiculations* et des bâillemens accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, et quelquefois de *vomissement*; si cette personne apprend qu'à ces *symptômes* il a succédé le frisson, ensuite un tremblement plus ou moins fort; que bientôt après, la *peau*, auparavant froide et sèche, est devenue moite; que la *sueur* qui, dans ce cas, coule abondamment, que les *urines*, qui sont rougeâtres, *briquetées*, et qui déposent un sédiment de la même couleur, ont terminé l'*accès*; que cet *accès* a eu des retours plus ou moins fréquens; cette personne reconnaîtra que la maladie est une

fièvre intermittente. Elle consultera donc le Chap. III de ce Tome II, qui lui indiquera le *regime* et les *remèdes* qui conviennent à cette espèce de *fièvre.*

Fièvre Quotidienne.

Si ces *symptômes* ou cet *accès* reviennent tous les jours, elle conclura que c'est une *fièvre intermittente quotidienne*, ou simplement une *fièvre quotidienne.*

Fièvre Tierce.

Si ces *symptômes* ne reviennent que de deux jours l'un, ou le troisième jour, de sorte qu'il y ait un jour entièrement libre; elle connaîtra que c'est une *fièvre tierce.*

Fièvre Quarte.

S'ils ne reviennent qu'au bout de trois jours, ou le quatrième, de manière qu'il y ait deux jours entiers sans *fièvre*, elle saura que c'est une *fièvre quarte;* et elle trouvera dans ce même Chapitre III, le traitement qu'exigent ces trois espèces de *fièvres intermittentes.*

FIÈVRE CONTINUE-AIGUE,

ou Fièvre inflammatoire.

Si le malade éprouve d'abord un resserrement ou un froid général, suivi bientôt

d'une grande chaleur, avec un *pouls* plein et très-fréquent, des douleurs à la tête, de la sécheresse et de l'ardeur à la *peau*, de la rougeur dans les yeux; si son teint est animé; s'il y a douleur dans le dos et dans les *reins*, avec difficulté de respirer, des *anxiétés*, des envies de vomir; s'il se plaint d'une grande soif; s'il repousse les *alimens* solides; s'il ne dort point; si la langue, d'abord humectée, devient successivement sèche, rude, noire, etc.; s'il y a du délire, une agitation excessive, de l'oppression dans la *poitrine*, une *respiration* laborieuse, des *soubresauts* dans les tendons, le *hoquet*, du froid aux *extrémités*, des *sueurs visqueuses*, l'écoulement involontaire des *urines*, etc.; cette personne reconnaîtra que cette maladie s'appelle *fièvre continue-aiguë* ou *inflammatoire*, et elle en trouvera le traitement, Chap. IV de ce Tom. II.

PLEURÉSIE VRAIE,

ou Inflammation de la Plèvre.

SI cette personne apprend que la maladie s'est déclarée par le frisson et le tremblement, suivis de chaleur, de soif et d'*insomnie;* qu'il soit ensuite survenu une douleur violente et *pungitive* dans l'un des côtés, et, comme il arrive quelquefois, tout le long de l'*épine du dos*, ou vers le devant de la poitrine, ou vers les épaules; si cette dou-

leur est plus aiguë dans le temps de l'*inspiration*; si le *pouls* est *vite* et *dur*; si les *urines* sont hautes en couleur; si le *sang* se couvre dans la palette, d'une espèce de *couenne*; si la *toux*, d'abord sèche, s'humecte peu-à-peu; si les *crachats* s'épaississent successivement, et deviennent sanglans, etc., elle reconnaîtra que c'est une *pleurésie vraie*, et elle lira le Chap. V, §. I.er de ce Tom. II.

Pleurésie fausse.

Si la douleur de côté, dont il a été question dans l'article précédent, est plus à l'extérieur, et se fait sentir principalement dans les *muscles de la poitrine*; si la *toux* est sèche; si le *pouls* est *vite*, et si le malade éprouve une difficulté de se coucher sur le côté affecté, *symptôme* plus commun dans la *fausse pleurésie* que dans la *vraie*, on lira le §. II de ce même Chap. V, qui traite de la *fausse pleurésie*.

PARAFRÉNÉSIE,

ou Inflammation du Diaphragme.

Si le malade a une *fièvre* très-aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la *région du diaphragme*; si cette douleur augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des *alimens*, en allant à la garde-robe, en urinant, etc.; si la *respiration* est courte; si le malade respire du ven-

tre ; s'il a le *hoquet*, du *délire*, le *rire sardonien*, qui est une espèce de grimace involontaire, etc. ; on verra que c'est la *paraphrénésie*, ou *inflammation du diaphragme*, et l'on consultera le §. III du même Chap. V.

FLUXION DE POITRINE VRAIE,

ou Inflammation de Poitrine, ou Péripneumonie.

Si le malade a tous les *symptômes* de la *pleurésie vraie*, (voyez ci-dessus, pag. 4) à l'exception que le *pouls* est plus *mollet*, que les douleurs sont moins aiguës, mais que la *respiration* est plus difficile, et l'*oppression de poitrine* plus grande ; on saura que cette maladie est une *fluxion de poitrine*, ou une *inflammation de poitrine*, des *poumons*, ou une *péripneumonie*, dont le traitement se trouve, Chap. VI, §. I.er de ce Tom. II.

Fausse Fluxion de Poitrine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid et de chaud ; si le *pouls* est *petit* et *vite* ; si le malade sent un poids sur la poitrine ; si la *respiration* est difficile ; s'il se plaint par fois de douleurs dans la tête, accompagnées de *vertiges* ; si les *urines* sont pâles, etc. cette maladie se nomme *fausse fluxion de poitrine*. On consultera le §. II du même Chap. VI.

PULMONIE.

Si la maladie s'annonce, comme il arrive ordinairement, par une *toux* sèche, qui souvent continue pendant quelques mois, accompagnée d'envies de vomir après avoir mangé; si le malade éprouve plus de chaleur que dans l'état naturel; s'il a des douleurs et de l'oppression dans la *poitrine*, sur-tout après avoir fait quelque mouvement; si les *crachats* ont un goût salé, et sont souvent mêlés de *sang*; si le malade est triste, *mélancolique* et très-altéré; si l'appétit est mauvais; si le *pouls* est, en général, *fréquent*, *mou et petit*, quelquefois assez *plein*, et d'autres fois *dur*; si bientôt après les *crachats* prennent une teinte verdâtre, blanche ou *sanguinolente*; si le malade a une *fièvre hectique* et des *sueurs colliquatives*, qui se succèdent alternativement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, et l'autre vers le matin; s'il a le *cours de ventre* et un *flux abondant d'urines*; s'il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains; si les joues se couvrent d'un rouge foncé après le repas; si les doigts s'amincissent, les ongles deviennent convexes, les cheveux tombent; si enfin il survient un gonflement aux pieds et aux jambes; si les forces se perdent totalement; si les yeux se cavent, etc.; on reconnaîtra, à tous ces *symptômes*, la *pulmo-*

nie, dont le traitement est décrit, Chap. VII, §. I de ce Tom. II.

CONSOMPTION.

SI le malade éprouve un dépérissement insensible de tout le corps, sans un degré considérable de *fièvre*, sans *toux*, sans difficulté de respirer; s'il n'a point d'appétit; s'il a de fréquentes *indigestions*, de fréquentes faiblesses, etc.; ce malade est attaqué de la maladie appelée *consomption*. On lira le §. III du même Chap. VII.

FIÈVRE LENTE, ou NERVEUSE.

SI le malade a eu, pour *symptômes* avant-coureurs, de l'*abattement*, avec perte de l'appétit, de la faiblesse, des lassitudes après le moindre mouvement, des *insomnies*, des soupirs profonds, du découragement, etc.; si, à ces *symptômes*, succèdent un *pouls petit* et *fréquent*, la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré; s'il éprouve tour-à-tour de légers froids et de légères chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du visage; si bientôt il se plaint de *vertiges*, de douleurs de tête, de *nausées*, d'envies de vomir; si le *pouls* est *vite*, et quelquefois *intermitent*; si les *urines* sont pâles et ressemblantes à de la bière éventée; si le malade respire difficilement; s'il a du *délire*, ou de légères absences

d'esprit; s'il a la *poitrine* oppressée, etc.; si vers le neuvième, dixième ou douzième jour la langue s'humecte, et que les *crachats* deviennent abondans; si de légères *évacuations* se manifestent par en bas, ou une légère moiteur à la *peau*; ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une ou l'autre oreille, ou quelques larges *pustules* sur les lèvres, sur le nez, etc.; si, au contraire, le malade, vers le même temps de la maladie, a un *cours de ventre* excessif; s'il éprouve des *sueurs colliquatives*, suivies de fréquens *accès de syncope*; si la langue tremble; si les *extrémités* sont froides; si le *pouls* est tremblotant, ou donne la sensation d'un ver qui rampe; si le malade a des *soubresauts* dans les *tendons*; si la vue et l'ouïe sont presqu'éteintes; s'il rend involontairement ses excrémens, etc., on conclura qu'il est attaqué d'une *fièvre lente-nerveuse*; et on trouvera, Chap. VIII de ce Tom. II, la manière de traiter cette maladie.

FIÈVRE PUTRIDE, MALIGNE, ou POURPRÉE.

SI le malade éprouve, plusieurs jours avant la maladie, une faiblesse marquée, et des lassitudes spontanées, sans aucune cause apparente; s'il est abattu, s'il soupire, s'il perd courage, s'il se frappe de la crainte de la mort; si quelques jours après il a des *nauseés*, si quelquefois il vomit de la *bile*; s'il a un violent mal de tête, accompagné de *pul-*

sations ou de battement dans les *artères temporales* ; si les yeux paraissent rouges, enflammés ; s'il y sent de la douleur jusques dans le fond des orbites; s'il entend un bourdonnement dans les oreilles ; si la *respiration* est laborieuse, et souvent interrompue par des soupirs ; s'il se plaint de douleurs à la *région de l'estomac*, dans le dos et dans les reins; si la langue, d'abord blanche, devient noire, gercée, etc. ; si les *dents* se couvrent d'une croûte noire; si le malade rend quelquefois des *vers* par haut et par bas; s'il frissonne ; s'il tremble ; s'il salive; si le *sang*, sorti de la *veine*, paraît dissous, ou n'avoir que très-peu de consistance, et qu'il se *putréfie* promptement ; si les *déjections*, toujours très-fétides, sont tantôt verdâtres, tantôt noires ou rougeâtres ; si la *peau* se couvre de taches *pourprées*, livides, brunes, noires ; si le malade a des *hémorrhagies* par les yeux, par le nez, par la bouche, etc. ; si le *pouls* est *petit*, *vite* et *dur*, quelquefois mollasse et *languissant*, souvent *intermittent* ; si la *peau* est sèche, aride, brûlante, et quelquefois froide et gluante ; si, vers le quatrième ou cinquième jour, il se manifeste un *cours de ventre* léger, accompagné d'une chaleur douce et d'une *sueur* modérée, *symptômes* favorables de la maladie ; si, au contraire, il existe, à cette époque, une *diarrhée* excessive, avec le ventre dur et enflé, des taches larges, noires, livides sur

la *peau*, des *aphthes* dans la bouche, des *sueurs* froides et *visqueuses*, la *goutte-sereine*, le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue, et l'impossibilité de la tirer hors de la bouche; si le malade a une propension constante à se découvrir la *poitrine*; si enfin la *sueur* et la *salive* sont teintes de *sang*; si les *urines* sont noires, etc.; on ne doutera pas que cette maladie ne soit une *fièvre putride maligne* ou *pourprée*, et on consultera le Chap. IX de ce Tom. II.

Fièvre Miliaire.

Si la maladie s'annonce par un frisson léger, suivi de chaleur, de faiblesse et de soupirs; si le *pouls* est *petit* et *fréquent*, accompagné de difficulté de respirer, d'*anxiétés*, d'oppression dans la *poitrine*, d'une petite *toux*, d'agitation, de *délire*; si la langue est blanche; si les mains tremblent, quoiqu'elles soient quelquefois brûlantes; si, chez une femme en couche, outre tous les symptômes précédens, le *lait* change de route, et que les autres *évacuations* se suppriment; si elle éprouve sur la *peau* une démangeaison et des douleurs semblables à celles qu'occasionneraient des piqûres d'épingles; si, vers le troisième ou quatrième jour, il se manifeste de petites *pustules* innombrables, rouges ou blanches, suivies de la diminution des *symptômes* précédens,

d'une *sueur* qui a une odeur de *putridité* particulière, et du retour des *évacuations* supprimées; si, vers le sixième ou septième jour, ces *pustules* commencent à sécher et à tomber, ce qui est accompagné d'une démangeaison fort désagréable à la *peau*; si d'autres fois elles paraissent et disparaissent alternativement, ou ne reparaissent plus du tout, ce qui annonce un grand danger; si, outre la plupart de ces *symptômes*, les *pustules*, chez les femmes en couche, se remplissent d'abord d'une eau claire, qui devient bientôt jaune, et si elles sont quelquefois entremêlées d'autres *pustules* rouges, etc., on reconnaîtra à ces caractères la *fièvre miliaire essentielle*, et on en cherchera le traitement au Chap. X de ce Tom. II.

FIÈVRE RÉMITTENTE.

SI le malade commence par éprouver des bâillemens, des *pandiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges*, et des alternatives de froid et de chaud; s'il ressent une douleur à la *région de l'estomac*, accompagnée quelquefois d'un gonflement; si la langue est blanche; si la *peau* et les *yeux* paraissent jaunes; si le malade vomit de la *bile*; si le *pouls*, qui est rarement *plein*, est quelquefois un peu *dur*; s'il y a eu *constipation* excessive ou *cours de ventre* considérable; si tous ces *symptômes*, et une infinité d'autres qu'il est impossible de décrire, parce que, tantôt ils

sont ceux de la *fièvre bilieuse*, tantôt de la *fièvre nerveuse*, tantôt de la *fièvre maligne*, et que même quelquefois ils se succèdent tour-à-tour chez le même sujet; si, dis-je, tous ces *symptômes* ont des *rémissions* marquées, c'est-à-dire, des temps où ils sont infiniment moins violens, sans pourtant disparaître entièrement, et si le retour de leur violence vient à des heures ou des jours *périodiques*, à-peu-près comme les *accès* des *fièvres intermittentes*, etc.; on nomme cette maladie, *fièvre rémittente*; et on trouvera, Chap. XI de ce Tom. II, le traitement qui lui convient.

PETITE-VÉROLE.

SI un enfant ou un adulte devient triste et indifférent, de gai qu'il était auparavant; s'il est assoupi, altéré, n'ayant point d'appétit pour les *alimens* solides; s'il se plaint de lassitude; s'il sue, pour peu qu'il fasse de mouvement; si ce mal-aise dure deux ou trois jours, et que le troisième ou le quatrième il soit suivi d'alternatives de froid et de chaud, d'abord légères, mais qui prennent bientôt de l'intensité, et qui sont bientôt accompagnées de douleurs dans les *reins* et à la tête, de *vomissemens*, ou au moins d'envies de vomir; si le *pouls* est *vite*, la *peau* brûlante; si le malade ne dort pas; si, quand il est assoupi, il éprouve une espèce de frissonnement, suivi d'un tressaillement sou-

dain, *symptôme* ordinaire de l'*éruption* prochaine; et si le malade, étant un enfant très-jeune, est attaqué de *convulsions*, etc. on pressentira qu'il va être attaqué de la *petite-vérole*, dont les boutons commencent à paraître ordinairement le quatrième jour. Nous nous en tenons à cette description du prélude, parce qu'il n'y a personne qui ne reconnaisse la *petite-vérole*, dès que l'*éruption* s'est manifestée. On verra, Chap. XII de ce Tom. II, comment on doit traiter cette maladie.

ROUGEOLE.

SI le malade éprouve des alternatives de froid et de chaud, accompagnées de malaise et de manque d'appétit; si la langue est blanche, mais pour l'ordinaire humectée; s'il y a une petite *toux* sèche et *brève*, qui cependant ne se déclare quelquefois qu'après l'*éruption*; si la tête et pesante; si les yeux sont enflammés, larmoyans et d'une sensibilité extrême, de sorte qu'ils ne puissent être exposés à la lumière sans souffrir; si le malade à un écoulement de larmes très-âcres, et de sérosités par les narines; s'il a des douleurs dans la *poitrine*; si, comme il arrive quelquefois, il vomit ou qu'il ait un *cours de ventre*; si, étant un enfant, il rend des *selles* verdâtres; s'il se plaint d'une démangeaison à la *peau*; s'il est inquiet, chagrin; s'il saigne du *nez*; si, vers le quatrième

jour, de petites taches semblables à des piqûres de *puces*, se montrent d'abord sur le front, sur le visage, de-là sur la *poitrine*, enfin sur les *extrémités*; si ces taches restent superficielles, et se terminent en tombant par petites écailles, au lieu que celles de la *petite vérole* deviennent des boutons qui suppurent, etc., on reconnaîtra la *rougeole*, dont le traitement est décrit, Chap. XIII de ce Tom. II.

FIÈVRE SCARLATINE BÉNIGNE,

ou Fièvre rouge.

Si la maladie commence par des alternatives de froid et de chaud, sans un mal-aise considérable; si la *peau* se couvre de taches rouges plus larges, plus foncées et moins uniformes que dans la *rougeole*; si ces taches durent deux ou trois jours, et disparaissent ensuite; si, après qu'elles sont passées, la *surpeau*, ou l'*épiderme*, pèle ou tombe en écailles; cette maladie s'appelle *fièvre scarlatine bénigne.*

Fièvre scarlatine maligne.

Mais si, ayant commencé par le froid, le frisson, un abattement, un mal-aise universel et une grande *oppression de poitrine*, il a succédé une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement*, etc.; si le *pouls* est *fréquent*, mais *petit* et *enfoncé*; si la *res-*

piration est précipitée, difficile ; si la *peau* est brûlante, sans être absolument sèche ; si la langue est humectée et blanche ; si enfin l'*éruption* ne procure aucun soulagement, elle s'appelle *fièvre scarlatine maligne.* On trouvera le traitement de ces deux espèces de *fièvre scarlatine*, même Chap. XIV de ce Tom. II.

FIÈVRE BILIEUSE.

Si aux *symptômes* de la *fièvre continue-aiguë*, décrits pag. 3 de ce *Tableau*, ou si à ceux des *fièvres intermittentes*, pag. 2, même à ceux de la *fièvre rémittente*, pag. 12, se joint une *évacuation* copieuse de *bile* par haut et par bas, etc., on nomme cette maladie *fièvre bilieuse*, pour laquelle on consultera le Chap. XV de ce Tom. II.

ERYSIPÈLE.

Si les premiers *symptômes* de la maladie ont été le *frisson*, la soif, la faiblesse, des douleurs à la tête et au cou, de la chaleur, de l'*insomnie*, un *pouls* fréquent, quelquefois le *vomissement*, et souvent du *délire* ; si, vers le second, troisième ou quatrième jour, une partie quelconque du corps est devenue gonflée, rouge, et s'est couverte de petites *pustules*, ce qui fait en général tomber la *fièvre* ; si cette *éruption*, qui est d'un rouge éclatant, blanchit au tact, c'est-à-dire,

à-dire, qu'en appuyant le doigt sur une des parties enflammées, la place du doigt reste marquée en blanc pendant quelques instans, après lesquels elle devient aussi rouge qu'auparavant, caractère essentiel de cette maladie; on en conclura que le malade est attaqué d'une *érysipèle*, et on en cherchera le traitement, Chap. XVI de ce Tom. II.

FRÉNÉSIE,

ou Inflammation du cerveau.

Si la maladie s'annonce par des douleurs à la tête, une rougeur dans les yeux et sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu, une grande sécheresse à la *peau*, la *constipation*, la rétention d'*urine*, un petit écoulement de *sang* par les *narines*, un bourdonnement dans les *oreilles*, et une irritabilité extrême dans le *système nerveux*; si à tous ces *symptômes* se joignent ceux de la *fièvre inflammatoire* ou *continue-aiguë très-grave*, décrits pag. 3 de ce *Tableau*; si en outre le *pouls* est quelquefois *faible*, *irrégulier*, *tremblotant*, et d'autres fois *dur* et *serré*; si l'*ouïe* est très-délicate, de manière que le malade entende avec une subtilité singulière, *symptôme* caractéristique de cette maladie, mais qui n'est pas de longue durée; si le battement des *artères du cou* et des *tempes* est très-sensible, autre

symptôme également particulier à cette maladie; si la langue est noire et sèche, sans soif et avec répugnance pour la boisson; si l'esprit du malade n'est occupé que des objets qui l'avaient frappé immédiatement avant sa maladie; si, plongé dans le plus profond silence, il paraît en sortir tout-à-coup et devenir furieux; si le *délire* est continuel, de manière que tantôt le malade se jette hors du lit, tantôt il crie, chante, pleure, et que ses questions soient sans suite, ainsi que ses réponses; si ses yeux jouissent d'une mobilité singulière; si ses mains tremblent; si les *urines* sont supprimées ou blanches, etc., cette maladie s'appelle *frénésie* ou *inflammation du cerveau.* On en trouvera le traitement, Chap. XVII de ce Tom. II.

INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

Si le malade a une douleur fixe et une chaleur brûlante dans la *région de l'estomac;* s'il a des *insomnies* et des *anxiétés;* si le *pouls* est *petit, fréquent* et *dur;* s'il vomit ou éprouve des *nausées* et des maux de cœur; s'il a une soif excessive; s'il respire difficilement; s'il a des *sueurs colliquatives*, et quelquefois des *convulsions* et des faiblesses; si l'*estomac* est gonflé et paraît dur au toucher; si le malade éprouve un sentiment douloureux toutes les fois qu'il prend de la *boisson* ou des *aïmens*, sur-tout si ces *boissons* ou ces *alimens* sont trop chauds ou trop froids,

symptômes caractéristiques de cette maladie, etc., on saura que le malade est attaqué d'une *inflammation de l'estomac*, dont le traitement est décrit, Chap. XXI, §. I de ce Tom. II.

INFLAMMATION DE BAS-VENTRE, *ou Passion Iliaque, Miséréré, etc.*

SI, à des *symptômes* à-peu-près semblables à ceux que nous venons d'exposer, Art. précéd., se joint une douleur plus fixe et plus aiguë, située vers le *nombril*; si le ventre est serré comme par une corde; si la *constipation* est constante, le *pouls fréquent, petit, enfoncé, perdu*, la soif excessive et la chaleur très-grande; si, lorsque la maladie prend une bonne tournure, les douleurs changent de place; si les *vomissemens* n'ont lieu que par intervalle; si les *lavemens* sont rendus par en bas; si au contraire, lorsqu'elle est dangereuse, le malade vomit les *lavemens* et les *matières fécales*; s'il est excessivement faible; si le *pouls* est *petit* et *tremblotant*; si l'haleine est désagréable et puante; si les *sueurs* sont *visqueuses*, les *déjections* noires et fétides, etc.; on appelle cette maladie *inflammation de bas-ventre*, ou *passion iliaque*, *miséréré*, etc. Il faut consulter le §. II du même Chap. XXI.

INFLAMMATION DES REINS, *ou Néphrésie, et Colique néphrétique.*

SI le malade sent dans *la région des reins*

et dans le *dos* une douleur aiguë accompagnée de *fièvre*, d'engourdissement, ou de douleur sourde dans la cuisse, du côté affecté, et de *rétraction* des *testicules ;* si la douleur est gravative et répond à la troisième *côte*, en comptant par en bas, et à trois travers de doigt de l'*épine du dos ;* si l'*urine* qui est d'abord claire devient ensuite rouge, et dans le plus fort de la maladie *pâle* ou *sanglante*, sortant avec difficulté, avec ardeur et en très-petite quantité à-la-fois, étant souvent totalement supprimée ; s'il souffre beaucoup quand il veut marcher ou se tenir droit; s'il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre; s'il a des envies de vomir; s'il vomit pendant l'*accès*, qui ne dure, tantôt que quelques heures, et d'autres fois un ou deux jours, et qui se termine par l'écoulement des *urines*, ou la sortie de la *petite pierre*, etc.; cette maladie se nomme *inflammation des reins*, ou *néphrésie*. On en trouvera le traitement, §. IV du même Chap. XXI.

INFLAMMATION DE LA VESSIE.

SI le malade ressent une douleur très-aiguë dans la partie inférieure du ventre; s'il éprouve une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de *fièvre*, d'envies continuelles d'aller à la garde-robe et de rendre les *urines;* si, en palpant le bas-ventre, on sent une *tumeur* ovale, située dans le *bas-*

sin, et douloureuse en proportion qu'on appuie; si bientôt après il survient une *dysurie*, une *ischurie*, une *fièvre continue*, qui sont suivies d'*insomnie*, de *soif* et de *délire*; si les *extrémités* deviennent froides; si le malade est constamment constipé, etc.; on appelle cette maladie *inflammation de la vessie*, dont il est traité, §. V de ce même Chap. XXI.

Inflammation du Foie,

ou Colique hépatique.

Si le malade éprouve au côté droit, sous les *fausses-côtes*, une tension douloureuse accompagnée d'un peu de *fièvre*, d'un sentiment de pesanteur dans cette partie, d'une difficulté de respirer, de dégoût pour les *alimens*, d'une *soif* ardente, etc.; si les yeux et la *peau* du malade ont une teinte jaune ou pâle, *symptôme* essentiel de cette maladie, et qui la distingue de l'*inflammation* de la *plèvre* et des *muscles du bas-ventre*, etc.; cette maladie est une *inflammation du foie*, qui, lorsque la partie convexe de ce *viscère* est affectée, présente une douleur plus aiguë, un *pouls plus vite*, et occasionne souvent une *toux* sèche et le *hoquet*; la douleur, dans ce cas, s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté de se coucher sur le côté gauche, etc. On en trouvera le traitement, §. VI du même Chap. XXI.

CHOLERA-MORBUS,

ou Trousse-Galant.

SI le malade éprouve d'abord une chaleur brûlante dans l'*estomac* et dans les *intestins*, des rapports aigres, des *vents*, des douleurs d'*entrailles*; si ces *symptômes* sont suivis de *vomissemens* excessifs et d'*évacuations* abondantes par bas, de *bile* verte, jaune et noirâtre, accompagnées de *tension* dans l'*estomac* et de *tranchées* dans le *ventre*; si ces *évacuations* très-multipliées maigrissent le malade à vue d'œil, de sorte qu'en trois ou quatre heures il devienne souvent méconnaissable; si le *pouls* est très-*vite*, *inégal*; si le malade éprouve une *soif* ardente; s'il ressent une douleur très-aiguë vers le *nombril*; si ensuite le *pouls* baisse, et souvent au point de devenir presqu'imperceptible; si les *extrémités* deviennent froides; si une *sueur* froide se répand sur tout le corps; si l'*urine* se supprime; si le malade a des *palpitations de cœur*, un *hoquet* violent, des faiblesses, des *convulsions*, etc.; il est attaqué de la maladie appelée *cholera-morbus*, ou vulgairement *trousse-galant*. Consultez le Chap. XXII, §. I de ce Tom. II.

DIABÈTES,

ou Evacuation excessive d'Urine.

SI le malade rend plus d'*urine* qu'il ne

prend de liquide, sans éprouver, dans le premier abord, beaucoup d'incommodités; si ses *urines* sont claires, pâles, douceâtres, ou d'une odeur plus ou moins agréable; s'il a une soif ardente et continuelle, accompagnée d'un peu de *fièvre*, qui le consume insensiblement; si la bouche est sèche; s'il rend sans cesse des *crachats* écumeux; si les forces tombent, que l'appétit se perde, que l'embonpoint disparaisse, de sorte que le malade n'ait bientôt plus que la *peau* et les *os*; s'il éprouve de la chaleur dans les *intestins* et dans les *lombes*; si les *bourses* et les *pieds* s'enflent, etc.; cette maladie s'appelle *diabètes*, ou *évacuation excessive d'urine*. Consultez le Chap. XXIII, §. I de ce Tom. II.

Incontinence d'urine.

Si les *urines* coulent involontairement et goutte à goutte, sans excéder la quantité ordinaire, et sans que le malade éprouve d'ailleurs de grandes incommodités, etc.; on donne à cette maladie le nom d'*incontinence d'urine*, dont on trouvera le traitement, §. II du même Chap. XXIII.

Gravelle.

Si le malade a des douleurs dans les *lombes*, et *des maux de cœur*; s'il vomit; s'il pisse le *sang*, comme il arrive quelque-

fois, etc. ; ces *symptômes* annoncent la *gravelle*, ou de petites *pierres* qui sont fixées dans les *reins*. Mais si ces *symptômes* augmentent d'intensité ; si les douleurs gagnent les parties voisines de la *vessie* ; si la jambe et la cuisse, du côté affecté, sont engourdies ; si les *testicules* remontent ; si les *urines* se suppriment, etc. ; ils annoncent que les petites *pierres* sont sorties des *reins*, et qu'elles sont engagées dans les *uretères*.

PIERRES.

Si le malade éprouve des douleurs en urinant, et avant comme après avoir uriné ; si l'*urine* ne sort que goutte à goutte ; si d'autres fois elle s'arrête subitement, dans l'instant qu'elle sortait à plein canal ; si le malade ressent une douleur aiguë dans le col de la *vessie*, après avoir fait du mouvement, sur-tout après avoir été à cheval ou en carrosse sur un chemin raboteux ; si les *urines* sont sanguinolentes, ou déposent un *sédiment* blanc, épais, abondant, de mauvaise odeur, *muqueux*, etc. ; si le malade éprouve aux parties génitales un chatouillement, qui l'oblige d'y porter sans cesse les mains ; s'il a des envies d'aller à la selle dans le même instant qu'il urine ; s'il urine plus facilement étant couché que debout ; si, en rendant les dernières gouttes d'*urine*, il ressent une douleur aiguë, sui-

vie d'un mouvement *convulsif*, etc.; il paraît attaqué de la *pierre*. Consultez le Chap. XXIV de ce Tom. II, pour cette maladie et la précedente.

Flux de sang, Dysenterie, ou *Flux dysentérique.*

Si la maladie s'annonce par un *cours de ventre*, accompagné de douleurs violentes dans les *intestins*, et par des envies perpétuelles d'aller à la garde-robe; si le malade rend du *sang* en plus ou moins grande quantité dans les *selles*; s'il a le *frisson*, une *prostration de forces*, un *pouls petit*, une soif ardente et des envies de vomir; si la langue devient sèche, baveuse et gercée; s'il se forme des *aphthes* dans la bouche; si, comme il arrive quelquefois, le malade a des *vomissemens* énormes, et d'autres fois la peau couverte de taches *pourprées*; s'il survient le *hoquet*, des *convulsions*, et autres *symptômes* de *fièvres putrides malignes*, etc.; si les *selles* sont d'abord grasses et écumeuses; si bientôt elles sont striées de *sang*, et qu'enfin elles ressemblent à du *sang* pur, mêlé de petits filamens qui représentent des raclures de chair; si le malade rend quelquefois des *vers*, soit par haut, soit par bas; si, en allant à la *selle*, il sent un poids vers le fondement, comme si tous les *intestins* voulaient sortir au dehors,

etc., il faut en conclure qu'il a la *dysenterie*, ou *flux de sang*, et consulter le Chap. XXV, §. VII, Art. I du Tom. III.

FLUX HÉPATIQUE.

SI le malade n'a pas d'appétit depuis quelque temps; s'il a la bouche mauvaise; s'il rend des *vents*, et si les *urines* sont chargées de *bile*; si la *région du foie* est plus ou moins douloureuse, et que le malade y sente quelquefois de la tension; si la peau est d'un jaune citronné, et souvent d'un jaune foncé; si le malade tousse; s'il a de la difficulté de respirer; s'il rend du *sang* par les *selles*, et, comme il arrive quelquefois, par le *nez*, ou avec les *crachats*, ou par d'autres voies; si tous ces *symptômes* se manifestent, sur-tout à la suite de la *jaunisse*, de l'*inflammation*, ou d'autres maladies du *foie*, ils caractérisent la maladie appelée *flux hépatique*, dont on trouvera le traitement, même Chap. XXV, §. VII, Art. II.

FLUX MÉSENTÉRIQUE,

et Maladie noire.

SI aux *symptômes* de la *dysenterie* et du *flux hépatique*, décrits Art. précédens, se joignent des *évacuations* beaucoup plus *sanglantes*; si quelquefois ce *sang*, très-abondant, est pur, très-rouge, ou vermeil et sans odeur, on appelle cette maladie

flux mésentérique ; si d'autres fois il est noir, corrompu, fétide, etc. ; on l'appelle *maladie noire.* Voyez le même §. VII du Chap. XXV, Art. III.

LIENTERIE.

SI, à une partie des *symptômes* de la *dysenterie*, se joignent un dégoût extrême, ou une sorte de faim canine ; l'accablement, la faiblesse ; des *urines* plus ou moins bourbeuses, en petite quantité ; si les *selles*, au lieu d'être sanglantes, ne sont composées que d'*alimens* peu changés, ou qui n'ont point éprouvé de *digestion* sensible, etc. ; cette maladie est celle qu'on appelle *lienterie.*

PASSION

ou Flux cœliaque.

ET si la plupart de ces mêmes *symptômes* de la *dysenterie*, sont accompagnés de dégoût, de rapports *aigres*, de *soif*, de douleurs que le malade rapporte aux *lombes*, et souvent de *fièvre ;* si les *urines* sont troubles et peu abondantes ; si enfin les *selles*, au lieu d'être comme dans la *dysenterie* et la *lienterie*, sont blanchâtres, grisâtres, *chyleuses*, ce qui annonce que les *alimens* ont subi une première *digestion*, etc. ; on appelle cette maladie *passion* ou *flux cœliaque*, qu'il faut lire, ainsi que la *lienterie*, Tom. III, Chap. XXV, §. VIII.

VERS.

SI le malade a le visage tantôt pâle, et tantôt d'un rouge marqué; s'il éprouve une démangeaison dans les *narines* (*symptôme* cependant assez équivoque, sur-tout chez les enfans qui se frottent le *nez* dans toutes les maladies qu'ils éprouvent); si, quand le malade est couché, il grince des dents; si la lèvre supérieure se gonfle; si l'appétit est quelquefois mauvais, et d'autres fois vorace; si le malade a le *cours de ventre*, l'haleine aigre, fétide, le ventre dur, gonflé, une soif ardente; si les *urines* sont écumeuses, et quelquefois d'une couleur blanchâtre; s'il a des *tranchées*, des douleurs de *colique*, une *salivation* involontaire, sur-tout pendant le sommeil, des douleurs fréquentes de côté, avec une *toux* sèche, un *pouls inégal*, des *palpitations de cœur*, des *défaillances*, des *sueurs* froides, la *paralysie*, des accès d'*épilepsie*; s'il éprouve un chatouillement ou un déchirement dans la *gorge*, ou qu'il lui semble sentir un corps mobile qui remonte de l'*estomac* vers le *gosier*, etc. il a des *vers*. On consultera, Tom. III, le Chap. XXX, qui traite de diverses epèces de *vers*.

GOUTTE RÉGULIÈRE.

SI le malade éprouve des *indigestions*; s'il est abattu; s'il rend des *vents*; s'il a des maux de tête, des faiblesses et des *vomisse-*

mens ; s'il se plaint de lassitudes, de *prostration de forces ;* s'il ressent une douleur dans les *lombes ;* s'il lui semble sentir des *vents* ou de l'eau froide qui courent le long de la cuisse, etc. ; tous ces *symptômes* annoncent qu'un *accès* de *goutte* est sur le point de se manifester, et, si l'on n'y remédie point, l'appétit augmente d'une manière très-sensible ; un ou deux jours avant que l'*accès* se déclare, le malade sent de légères douleurs en urinant, et tous les *symptômes*, que nous avons décrits au commencement de cet Art., augmentent d'intensité : enfin si, vers les deux ou trois heures du matin, le malade est saisi tout-à-coup d'une douleur à l'une des *extrémités ;* si cette douleur est accompagnée d'un *frisson* et d'un degré de *fièvre ;* si, augmentant et se fixant sur la partie affectée, le malade éprouve à-la-fois toutes les espèces de douleurs ; s'il lui semble qu'on le brûle, qu'on le déchire ; si la partie malade devient prodigieusement sensible ; si ces douleurs ayant duré vingt-quatre heures, diminuent insensiblement d'intensité ; si la partie se gonfle, devient rouge, et se couvre de moiteur, tous ces *symptômes* caractérisent un *accès de goutte*, qui, réitéré, forme ce qu'on appelle une *attaque.* Consultez le Chap. XXXIII, §. I du Tom. III.

GOUTTE IRRÉGULIÈRE,

ou dans la Tête.

SI un homme sujet à la *goutte*, ou qui vient d'en essuyer une *attaque*, éprouve une cessation subite de douleurs dans la partie affectée, et sent en même temps des *maux de tête* violens, accompagnés d'assoupissement, de *vertiges*, de *convulsions*, de *délire*, etc.; ou s'il a des douleurs excessives d'*oreilles* et de *dents*; s'il se déclare une *ophtalmie*, des tremblemens, l'*apoplexie*, la *paralysie*, etc.; ces *symptômes* indiquent que la *goutte* est dans la tête.

Goutte dans la Poitrine.

SI, dans ce même cas, il survient au malade une *oppression de poitrine* excessive, avec de la *toux* et une difficulté de respirer, une *esquinancie*, des engorgemens *inflammatoires*, le *crachement de sang*, l'*asthme*, des *anxiétés*, la *syncope*, etc.; ces *symptômes* annoncent que la *goutte* est dans la *poitrine*.

Goutte dans l'Estomac.

OU si le malade éprouve des *maux de cœur*; s'il vomit; s'il a des *anxiétés*; s'il sent une douleur dans la *région de l'estomac*; s'il tombe dans une grande faiblesse, etc.; ces *symptômes* annoncent que la *goutte* est dans l'*estomac*.

Goutte dans le Bas-Ventre, ou dans les Reins.

ENFIN, si le malade, toujours dans les mêmes circonstances, éprouve la *cardialgie*, l'ardeur et la douleur la plus aiguë à l'*estomac*, la *colique*, la *frénésie*, des *nausées*, etc.; s'il vomit; s'il a la *diarrhée*, ou la *dysenterie*; si les *urines* déposent, comme il arrive quelquefois, un *sédiment* plâtreux; si le malade ressent de l'irritation dans les *reins*, et des douleurs qui ressemblent à celles de la *gravelle*; si les vieux *goutteux* éprouvent un resserrement aux *hypocondres*, aux hanches, et des douleurs d'entrailles habituelles, etc.; ces *symptômes* indiquent que la *goutte* est dans les *intestins*, dans le *bas-ventre*, ou dans les *reins*. On consultera, pour ces quatre Art., le §. II du même Chap. XXXIII.

RHUMATISME INFLAMMATOIRE, *ou aigu.*

SI le malade commence par éprouver des lassitudes, le *frisson*, l'*insomnie*, la soif, etc., en un mot, la plupart des autres *symptômes* des *fièvres*; s'il se plaint ensuite de douleurs errantes, qui augmentent au moindre mouvement, et qui deviennent excessivement aiguës; si ces douleurs se fixent dans les membres, aux *articulations* mobiles qui deviennent souvent gonflées et enflammées; si la

fièvre, qui accompagne ces *symptômes*, est *rémittente*, ayant ses *redoublemens* marqués en *quotidienne*; on reconnaîtra à ces caractères le *rhumatisme inflammatoire*, ou *aigu*, et on en trouvera le traitement Chap. XXXIV du Tom. III.

SCORBUT.

SI la maladie commence par des lassitudes extraordinaires, même au sortir du lit, par une pesanteur dans la *poitrine*, une difficulté de respirer, sur-tout après le mouvement; si le malade a les gencives gonflées, violettes, saignantes au moindre frottement, l'haleine fétide, de fréquens *saignemens de nez*, une espèce de craquement qu'on entend de temps à autre dans les *articulations*; une difficulté à marcher; si quelquefois les jambes se gonflent; si d'autres fois elles maigrissent; s'il se manifeste des taches livides, jaunes, violettes, noires, sur les jambes, et quelquefois sur les bras, etc.; tous ces *symptômes* annoncent un vice *scorbutique*, qui donnera lieu aux plus grands accidens, si l'on ne s'oppose pas de bonne heure à son accroissement: car, s'il survient au malade la pourriture des *gencives* et des *dents*, des *hémorrhagies* ou des effusions de *sang* de différentes parties du corps, des *ulcères* opiniâtres, des douleurs dans tout le corps, sur-tout dans la *poitrine*, des *éruptions* sèches, écailleuses, etc., il a le *scorbut* confirmé, qui se termine souvent

souvent par une *fièvre hectique*, par une *dysenterie*, une *diarrhée*, une *hydropisie*, une *paralysie*, ou par la *gangrène* de quelques-uns des *intestins*. Lisez le Chap. XXXV, §. I.er du Tom. III.

Fluxion scorbutique.

Si le malade a la bouche affectée, à-peu-près comme elle l'est dans la *salivation mercurielle*; si les *glandes salivaires* sont plus ou moins gonflées et douloureuses; si les *gencives* et les *dents* sont couvertes d'une espèce de *sanie* blanchâtre; si l'haleine est fétide, les gencives gonflées et douloureuses, saignant aisément; si elles *s'ulcèrent* quelquefois; si, lorsque cette *fluxion* est forte, il survient, dans l'intérieur des lèvres, des joues, et sur les bords de la langue, des *aphthes ulcérés* qui affectent ces parties de la même manière qu'elles le sont dans la *salivation mercurielle*; si cette *salivation* devient très-copieuse, et les douleurs considérables; si enfin la *fièvre*, et une *insomnie* proportionnée aux douleurs et à l'abondance de la *salivation*, se joignent à tous ces *symptômes*, on reconnaîtra la *fluxion scorbutique*, dont le traitement est décrit §. II du même Chap. XXXV.

Écrouelles,

ou Humeurs froides.

Si le malade commence par avoir les glan-

des de dessous le menton et de derrière les oreilles engorgées; si ces glandes durcissent; si elles augmentent en nombre et en grosseur, jusqu'à ce qu'enfin elles forment une grosse tumeur dure, qui reste quelquefois un temps très-considérable avant qu'elle s'ouvre; si, lorsqu'elle est ouverte, elle distille une *sanie* claire, ou une humeur aqueuse; si on aperçoit de ces mêmes duretés sous les *aisselles*, dans les *aines*, la *poitrine*, etc.; si le ventre est dur; si on y sent les mêmes duretés par l'engorgement des glandes du *mésentère*, du *foie*, de la *rate*, etc.; si le nez et la lèvre supérieure sont gonflés, sur-tout chez les enfans qui sont d'ailleurs plus sujets à cette maladie, etc.; on en conclura qu'il a les *écrouelles*, et l'on consultera le Chap. XXXVI du Tom. III.

ASTHME.

Si le malade a la *respiration* laborieuse et précipitée, accompagnée, pour l'ordinaire, d'un certain bruit qui tient du sifflement, *respiration* qui est quelquefois si pénible, que le malade est obligé de se tenir dans une posture droite, autrement il serait en danger de suffoquer; si cette difficulté de respirer prend, en général, après que le malade a été exposé à un vent froid d'est, ou à un air épais et chargé, ou après avoir été mouillé, ou enfin après être resté long-temps dans un lieu humide, ce malade est *asthmatique*;

et s'il éprouve des lassitudes, des *insomnies*; s'il a de l'enrouement, de la *toux*; s'il rend des *vents* par haut, accompagnés d'un sentiment de pesanteur sur la *poitrine*, d'une grande difficulté de respirer, etc., ces *symptômes*, qui augmentent d'intensité vers le soir, annoncent l'approche de l'*accès*, qui se déclare quelques heures après le dîné, ou vers les deux heures de la nuit, par une chaleur, de la *fièvre*, des douleurs de tête, des maux de cœur, des envies de vomir, une grande *oppression de poitrine*, des *palpitations de cœur*, un *pouls faible*, quelquefois *intermittent*, des larmes involontaires, des *vomissemens bilieux*, etc., et qui se termine au bout de quelques heures, quelquefois au bout de deux ou trois jours, par un flux d'*urine* colorée et qui dépose. Lisez le Chap. XXXIX du Tom. III.

APOPLEXIE.

Si quelqu'un, dans un âge mûr ou avancé, a des éblouissemens, des douleurs de tête fixes et opiniâtres, des étourdissemens, des engourdissemens dans les membres, des *vertiges*, une diminution rapide de la mémoire, des absences momentanées, des espèces d'éclipses d'esprit, une *hémorrhagie* du *nez*, etc., il doit craindre l'*apoplexie*, dont l'approche est encore plus certaine, si le *vertige* est continu; si la perte de la mémoire devient totale; s'il éprouve de l'assoupisse-

ment, un bourdonnement dans les oreilles, le *cauchemar* ou *incube*, un écoulement involontaire de larmes, une *respiration stertoreuse*, le tremblement des lèvres, etc.; enfin si le malade n'a plus ni sentiment, ni mouvement, de sorte qu'il passerait pour mort si le *cœur* et le *poumon* ne continuaient d'agir; s'il ronfle; s'il ne peut avaler, etc., il est dans une attaque d'*apoplexie*.

Apoplexie sanguine, ou Coup de sang.

Si le malade, étant dans l'attaque, a le teint fleuri, le visage plein et gonflé, les *veines* et les *artères*, sur-tout celles du *cou* et des *tempes*, gorgées de *sang*, le *pouls fort* et *dur*, les yeux saillans et fixes; si la *respiration* est difficile, et s'exécute avec une sorte de bruit; si les *urines* et les *excrémens* sortent involontairement; si quelquefois le malade vomit, etc., il est attaqué de l'*apoplexie sanguine*.

Apoplexie séreuse, ou pituiteuse.

Mais si le *pouls* est *petit*, *inégal* et *intermittent*; si le teint du malade, au lieu d'être animé, est pâle et livide; si la *respiration* est, comme il arrive quelquefois, plus gênée que dans l'*apoplexie sanguine*; si le *râlement* est plus fort, le malade a une *apoplexie séreuse*. Voyez pour ces trois articles, le Chap. XL du Tom. III.

CARDIALGIE, SODA, *ou* FER CHAUD.

Si le malade éprouve une sensation de chaleur brûlante et une douleur très-violente vers l'*orifice supérieur de l'estomac*, accompagnées quelquefois d'*anxiétés*, de *nausées* et de *vomissemens*, etc., il a la maladie appelée *cardialgie*. Si cette douleur devient mordicante, brûlante, on l'appelle *soda*, ou *fer chaud*, qui est quelquefois accompagné de *vomissemens* énormes, de *palpitations de cœur*, de difficulté de respirer, de *frissonnemens*, de *sueurs* froides, du refroidissement des *extrémités*, d'*ischurie* ou *suppression* d'*urine*, de *convulsions*, de *paralysie*, etc. Lisez, pour ces deux maladies, le Chap. XLIV du Tom. III.

VAPEURS,

ou Maladie de Nerfs, ou Maladie nerveuse.

Si le malade éprouve une distension ou un gonflement dans l'*estomac* et dans les *intestins* causés par des *vents*; si l'appétit et les *digestions* sont habituellement mauvais, quoiqu'il arrive quelquefois que l'appétit soit insatiable et les *digestions* très-promptes; si les *alimens* s'aigrissent dans l'*estomac*; si le malade vomit des eaux claires, des *phlegmes* épais, ou une liqueur noirâtre semblable à du *marc de café*; s'il éprouve souvent des douleurs cruelles vers le *nombril*, accom-

pagnées de *vents* ou de murmures dans les *intestins* ; si le ventre est quelquefois relâché, mais plus souvent resserré, ce qui occasionne des *vents*, des malaises, etc.; si l'*urine* est quelquefois en petite quantité, et d'autres fois abondante et très-claire; si le malade éprouve un serrement dans la *poitrine*, des difficultés de respirer, des *palpitations de cœur*, quelquefois des bouffées soudaines de chaleur dans plusieurs parties du corps, et d'autres fois un sentiment de froid, semblable à celui qu'occasionnerait de l'eau froide versée sur ces parties; s'il a des douleurs dans le dos et dans le ventre, ressemblantes à celles causées par la *gravelle*; si le *pouls*, très-*irrégulier*, est tantôt plus *lent* que de coutume, et tantôt plus *vite;* si le malade a des bâillemens, le *hoquet*, des soupirs fréquens; s'il se sent suffoquer comme par un poids, ou une boule qui remonterait de bas en haut, et presserait la *poitrine*; s'il rit et pleure tour-à-tour; si le sommeil est interrompu par le *cauchemar* ou *incube*; si, à mesure que la maladie fait des progrès, le malade éprouve des maux de tête, des crampes, des douleurs fixes dans différentes parties du corps; si les yeux s'obscurcissent; s'ils sont souvent douloureux; si les oreilles bourdonnent; si l'*ouie* s'affaiblit; si enfin toutes les *fonctions animales* sont viciées; si le malade a l'ame troublée; s'il est précipité dans des agita-

tions affreuses; s'il est inquiet; s'il s'épouvante à la moindre occasion; s'il est triste; s'il se met facilement en colère; s'il est méfiant, etc.; s'il se plaît dans les idées les plus bizarres; s'il a les fantaisies les plus extravagantes; si la mémoire se perd, ainsi que la raison; si le malade a une peur constante de la mort; s'il est chagrin, impatient, courant sans cesse d'un médecin à un autre médecin, etc.; ces *symptômes*, et un nombre infini d'autres semblables, (car il serait impossible de les décrire tous) indiquent que le malade est attaqué de la triste et affligeante maladie appelée *vapeurs*, *maladie de nerfs*, *maladie nerveuse*, ou *maladie vaporeuse*. Consultez le Chap. XLV du Tom. III.

MÉLANCOLIE, FOLIE, *ou Manie*.

Si une personne est peureuse, de mauvaise humeur, querelleuse, exigeante, s'impatientant pour le moindre sujet; si elle est sujette aux terreurs paniques, aux éblouissemens, aux étourdissemens; si elle répand des pleurs sans sujet; si son sommeil est laborieux et accompagné de rêves effrayans; si elle se plaint d'une douleur, d'une pesanteur à la tête, d'un bourdonnement dans les oreilles; si elle a des tremblemens, des *convulsions*, des assoupissemens, des *palpitations de cœur*, des serremens de *poitrine*;

des *anxiétés* et des douleurs sourdes à l'orifice supérieur de l'*estomac* ; si elle a le ventre ordinairement resserré ; si les *urines* sont claires et en petite quantité ; si elle a l'*estomac* et les *intestins* gonflés de *vents*, se manifestant par des rapports et des flatuosités ; si elle rend des crachats épais ; si elle a le teint pâle, le *pouls petit* et *foible* ; si les fonctions de l'ame sont tellement altérées, qu'elle s'imagine souvent être morte, ou changée en quelque autre animal ; si elle s'imagine d'autres fois que son corps est métamorphosé en verre ou en d'autres substances aussi fragiles, de sorte qu'elle n'ose faire le moindre mouvement, de crainte de le mettre en pièces, etc. ; elle a une des *maladies nerveuses* appelée *mélancolie*. Consultez le §. II du même Chap. XLV.

EPILEPSIE, HAUT-MAL,

ou Mal-caduc.

Si le malade a des lassitudes extraordinaires, des douleurs à la tête, des pesanteurs, des éblouissemens accompagnés de bourdonnement dans les oreilles, des faiblesses dans la vue, des *palpitations de cœur*, des *insomnies*, de la difficulté de respirer, des *vents* dans les *intestins*, etc. ; si les *urines* sont copieuses, mais claires ; si le malade est pâle ; si les *extrémités* sont froides ; s'il éprouve souvent une sensation semblable à celle

qu'occasionnerait un air froid qui monterait des pieds à la tête, ou une espèce de chatouillement; s'il est triste; s'il se met facilement en colère; si ses yeux sont larmoyans, gonflés, ainsi que les paupières; s'il a des rêves effrayans, ou un sommeil très-agité, des douleurs dans le sein, ou des dérangemens d'*estomac*, etc.; tous ces *symptômes* sont des signes avant-coureurs de l'*épilepsie*; et s'ils ont un certain degré d'intensité, ils annoncent que l'accès est sur le point d'éclater. Cet *accès* se manifeste par les *symptômes* suivans: les yeux tournent, le malade gesticule, il écume de la bouche, les bras et les jambes se tordent, les pouces se courbent et se rapprochent du creux de la main, la *semence*, l'*urine*, les *selles* sortent souvent involontairement, le malade est absolument privé de ses sens et de sa raison, etc.; après l'*accès*, il reprend peu-à-peu connaissance; il se plaint d'une espèce d'engourdissement, de lassitudes, de douleurs de tête; il n'a aucun souvenir de ce qui lui est arrivé pendant l'*accès*, etc. Lisez le §. IV du même Chap. XLV.

Danse de Saint-Gui.

Si les *accès convulsifs* dont le malade est attaqué, sont accompagnés de mouvemens violens, de gesticulations, d'agitations, de sauts précipités et ridicules, etc., on conclura qu'il a la maladie appelée *danse de Saint-*

Gui, et on consultera le §. V du même Chap. XLV.

CAUCHEMAR.

SI le malade, pendant la nuit, s'imagine éprouver une oppression considérable, ou sentir sur la poitrine et sur l'estomac un poids énorme, dont il ne peut se débarrasser; s'il gémit tout en dormant; si quelquefois il crie tout haut, quoique souvent il fasse de vains efforts pour parler; si tantôt il s'imagine être engagé dans un combat, et que la crainte de la mort, le portant à vouloir fuir, il se sente arrêté; si d'autres fois il croit être dans une maison qui brûle, ou sur le point de tomber dans une rivière, et que la crainte de brûler ou de se noyer l'éveille subitement, etc.; il a la maladie nerveuse appelée *cauchemar* ou *incube*. Consultez le §. VIII du même Chap. XLV.

AFFECTION HYSTÉRIQUE.

SI la malade, car cette maladie est particulière aux femmes, tombe dans des *accès* fréquens de faiblesse ou de *syncope*, qui diffère de la *syncope* ordinaire, en ce qu'elle n'est accompagnée ni de la pâleur du visage, ni des *sueurs* froides, et qu'elle dure beaucoup plus long-temps, puisqu'on en a vu persister pendant plusieurs jours; si, dans cet état, elle perd connaissance, et que

la *respiration* soit si faible qu'elle est à peine sensible, puisqu'elle ne ternit point la glace, et n'ébranle pas la flamme d'une bougie qu'on présente au nez; si la froideur du corps est telle, qu'elle fasse passer la malade pour morte; si, dans d'autres circonstances, la malade tombe dans une espèce de saisissement, ou si elle éprouve de violentes *convulsions*, peu différentes des *épileptiques*; si ces *accès* sont précédés, tantôt par le froid des *extrémités*, par des *pandiculations*, des bâillemens, une *prostration de forces*, l'oppression, les *anxiétés*, etc., et tantôt par un sentiment semblable à celui que causerait une boule qui roulerait dans le *bas-ventre*, et qui monterait vers l'*estomac*, où elle occasionne un gonflement, des maux de cœur, et quelquefois le *vomissement*, etc., ensuite vers la gorge, où elle cause une espèce de suffocation, à laquelle succèdent une *respiration* précipitée, des *palpitations de cœur*, des *vertiges*, l'affaiblissement de la vue, la perte de l'*ouïe*, et des *mouvemens convulsifs* dans les *extrémités* et dans d'autres parties du corps, sur-tout dans les *muscles* de la *respiration* et du *bas-ventre*, qui s'élèvent quelquefois prodigieusement, etc.; elle est attaquée de la *maladie nerveuse* appelée *affection* ou *passion hystérique*. Lisez le §. XII du même Chap. XLV.

AFFECTION HYPOCONDRIAQUE.

Si le malade a les mêmes *symptômes* à-peu-près que ceux qui caractérisent l'*affection hystérique*, mais dans un degré moins violent et généralement plus opiniâtre; si, pendant l'*accès*, le malade éprouve au *pharynx* et à l'*œsophage* un étranglement qui empêche la *déglutition*, des *convulsions*, le tremblement et l'engourdissement de toutes les parties, la palpitation des *muscles*, le *hoquet*, des bâillemens, des *pandiculations*, etc.; si, hors l'*accès*, outre les *vents*, le malade éprouve encore des douleurs violentes dans l'*estomac*, la *cardialgie*, un gonflement considérable dans les hypocondres et dans tout le *bas-ventre*, avec des douleurs d'entrailles; s'il éprouve, tantôt une faim canine, et tantôt du dégoût; si ses *urines* sont blanchâtres, ayant quelquefois l'aspect de la bière, ou la noirceur de l'encre; s'il a de fréquentes envies de les rendre, et s'il les rend souvent avec ardeur; s'il ne peut prendre de sommeil, ou s'il est interrompu désagréablement; si ce sommeil est quelquefois fâcheux, de sorte que le malade redoute le lit; s'il a des terreurs paniques; s'il est triste; s'il a de la *mélancolie* et beaucoup de frayeur sur son état, qui trouble son imagination, etc.; il a la maladie nerveuse nommée *affection hypocondriaque*. Consultez le §. XIII du même Chap. XLV.

OBSTRUCTIONS

et Tumeurs squirreuses dans la poitrine, le bas-ventre, etc.

Si le malade éprouve dans une partie quelconque du corps, sur-tout dans celles qui contiennent des *viscères glanduleux*, comme la *poitrine* et le *bas-ventre*, un sentiment de douleur, de pesanteur et de pression, sentiment qui augmente et devient plus douloureux lorsqu'on y porte la main pour tâter cette partie; si l'on aperçoit de l'élévation dans cette partie, particulièrement lorsque le siége de la maladie est dans le ventre, avec de la pâleur et de la bouffissure au visage, de l'enflure aux pieds; s'il y a de la *toux* et si la *respiration* est gênée, ce qui indique que c'est ou le *poumon*, ou le *foie*, ou la *rate* qui sont affectés; si le malade a du dégoût, des *digestions* laborieuses, des rapports et des gonflemens d'*estomac*; s'il a la bouche sèche et pâteuse; s'il est accablé, et s'il ne peut dormir; si de plus le *pouls* est toujours *fébrile*; si on observe des *redoublemens* après le repas; si le malade a le plus souvent le *cours de ventre*, et s'il rend des *urines* décolorées; on en conclura qu'il a des *obstructions*, ou des *tumeurs squirreuses* dans la *poitrine* ou le *bas-ventre*.

Obstructions au Pharynx et à l'Œsophage.

Si à une partie de ces *symptômes* se joint

une difficulté d'avaler, cela indique que c'est le *pharynx* et l'*œsophage* qui sont attaqués.

Obstructions dans le Poumon.

Si ces mêmes *symptômes* sont accompagnés de l'*oppression de poitrine*, elle annonce, dans ce cas, des *obstructions* dans le *poumon*.

Obstructions au Foie.

Si à un certain nombre de ces mêmes *symptômes*, se joint la *jaunisse*, elle indiquera l'*obstruction du foie*.

Obstructions à la Rate.

Si la plupart des signes du *scorbut*, et la tension de l'*hypocondre* gauche, surviennent dans ces circonstances, on en conclura que l'*obstruction* est dans la *rate*.

Obstructions au Mésentère.

Si l'*atrophie* et un *cours de ventre* opiniâtre, sur-tout chez les enfans, se manifestent dans le même cas, cela indique les *obstructions* du *mésentère*.

Obstructions dans l'Estomac, le Pylore et le Pancréas.

Si ces *symptômes* sont accompagnés d'un *vomissement* habituel, c'est l'*estomac*, le *pylore* ou le *pancréas* qui sont obstrués.

Obstructions dans le Canal intestinal.

Si enfin il se joint à une partie des *symptômes* ci-dessus la *passion iliaque* et une *dysenterie* rebelle, les *obstructions* sont dans le *canal intestinal.* Consultez, pour ces différens siéges d'*obstructions* et de *tumeurs squirreuses*, le Chap. XLVII, §. Ier du Tom. III.

EMPOISONNEMENT

causé par l'Arsenic.

Si une personne quelconque, d'ailleurs dans la plus parfaite santé, se trouve éprouver tout-à-coup un grand accablement, accompagné de chaleur, de douleurs sourdes dans l'*estomac* et dans les *entrailles*, et d'une altération excessive, avec des envies de vomir; si la langue et le gosier deviennent rudes et secs; s'il tombe dans des *anxiétés* excessives, accompagnées de *hoquet*, de *syncope*, et d'un froid sensible aux *extrémités*; si, à tous ces *symptômes*, il succède des vomissemens énormes de matière noire, des *sueurs* froides, des angoisses; si, dans ces premiers instans, le ventre s'aplatit et se resserre; si le *pouls* est *petit*, serré et concentré, comme il arrive dans les vives douleurs d'entrailles; si peu après il succède de violentes *évacuations* par bas de matière fétide, des *syncopes*, des *lipothymies*, des tensions dans le *bas-ventre*, la *gangrène* de l'*estomac* et des *intestins*, *symptômes* avant-coureurs de la

mort ; on regardera cette personne comme empoisonnée par l'*arsenic*, et on consultera le Chap. XLVIII, §. II, Art. Ier du Tom. III.

Empoisonnement occasionné par le vert-de-gris. (oxide de cuivre vert).

Si une personne jouissant de la meilleure santé, se trouve, après un repas, éprouver au creux de l'*estomac* un sentiment de douleur assez vif ; auquel succèdent des *coliques d'estomac* et d'entrailles ; si elle vomit ce qu'elle a mangé ; si elle rend ensuite beaucoup de *bile* épaisse et érugineuse, avec des efforts et des angoisses excessives ; si le *bas-ventre* s'aplatit par la contraction *spasmodique* des *muscles* de cette *région* ; si les *extrémités*, tant supérieures qu'inférieures, sont souvent agitées de mouvemens *convulsifs*, accompagnés de douleurs très-aiguës ; si ce malade se plaint de bourdonnement dans les oreilles et de *maux de tête* violens ; s'il lui survient enfin des défaillances, des *sueurs* froides, le *hoquet convulsif*, etc. ; cette personne est empoisonnée par le *vert-de-gris* (*oxide de cuivre vert*). On consultera l'Art. III du §. II du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement causé par le plomb et ses préparations.

Si le malade éprouve la plus grande partie

tie des *symptômes* de la *colique nerveuse*, ou des *peintres*, c'est-à-dire, s'il commence par sentir des douleurs vagues dans le ventre, des inquiétudes, des tressaillemens *convulsifs*, la *constipation*, des douleurs d'*estomac*, des vomissemens ; si la douleur du ventre augmente en peu de temps, et se fixe vers le *nombril* qui est retiré et enfoncé; si cette douleur devient enfin si vive, que les malades se roulent sur le lit en jetant les hauts cris; si, à cette époque, les *urines* et les excrémens sont retenus ; si l'*anus* semble rentré et fermé hermétiquement ; s'il survient des *convulsions*, la perte de la vue et de la voix, des *accès épileptiques*, etc. ; si les *extrémités* inférieures se *paralysent* ; si les doigts deviennent crochus, etc. ; enfin, si les douleurs deviennent si terribles, que le malade y succombe, il a été empoisonné par le *plomb*, ou ses préparations. Voyez l'Art. IV du §. II du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement occasionné par les poisons végétaux.

Si, outre la chaleur brûlante et les douleurs vives de l'*estomac* et des *intestins*, causées par les *poisons minéraux*, le malade éprouve encore des *vertiges* à un certain degré, de la stupeur, de l'assoupissement, etc., il a été empoisonné avec des *poisons* de la classe des *végétaux vénéneux*. Consultez le §. IV du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement causé par l'opium.

SI le malade est dans un assoupissement considérable, avec engourdissement, *stupeur*, et tous les autres *symptômes* de l'*apoplexie*; ou s'il a des ris immodérés, de la faiblesse dans les membres, de l'aliénation dans l'esprit; si la vue est obscurcie; si le visage est rouge; s'il y a du relâchement dans les mâchoires, du gonflement dans les lèvres, de la gêne dans la *respiration*, des *nausées*, des *vomissemens*, des *convulsions*, des *syncopes*, des *sueurs froides*, il est empoisonné par l'*opium*, pris à trop forte dose. On consultera l'Art. Ier du §. IV du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement occasionné par la ciguë.

SI une personne, après avoir mangé, soit en *aliment*, soit dans un jardin, sur les chemins, etc., d'une plante à peu près semblable au *persil* pour la feuille, et au *panais* pour la racine, se trouve éprouver un engourdissement quelquefois subit; si, bientôt après, il se manifeste le *vertige*, l'obscurcissement de la vue, le *délire*, la perte de connaissance, des *convulsions*, le *vomissement*, le *hoquet*, l'ardeur et la douleur d'entrailles, l'enflure de la *région épigastrique*, l'écoulement de *sang* par les oreilles, l'écume à la bouche, etc.; cette personne a été empoisonnée avec de la *ciguë*. On consultera l'Art II du §. IV du même Chap. XLVIII.

MÉDECINE DOMESTIQUE.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la connaissance et le traitement des Maladies.

La médecine n'est fondée que sur l'observation et l'expérience.

La connaissance des maladies ne dépend point autant des principes théoriques de la médecine, que quelques personnes se l'imaginent: elle n'est que le résultat de l'observation et de l'expérience.

Ce qu'il faut faire pour acquérir la connaissance des maladies.

En servant les malades, en observant tous les phénomènes que présentent leurs maladies, on peut parvenir à un degré de connaissance assez complet, et sur le caractère de leurs *symptômes*, et sur l'usage des *remèdes* qu'elles exigent. Aussi les gardes intelligentes, et les personnes qui sont sans cesse autour des malades, connaissent-elles souvent mieux les maladies, que ceux qui ont étudié pour être médecins.

On ne peut y parvenir que par la pratique de

Nous ne prétendons cependant, en aucune manière, insinuer que l'étude de la médecine soit inutile: il n'est pas permis de douter de son

La médecine. importance. Mais la *théorie* de cette science ne pourra jamais suppléer à l'observation et à l'expérience, qu'on ne peut acquérir que par la pratique.

Sous quel aspect il faut considérer une maladie. Toute maladie peut être considérée comme un assemblage de *symptômes*: ce n'est donc que par les *symptômes* qu'elle offre constamment et de la manière la plus évidente, qu'elle doit être caractérisée.

Raisons qui ont dicté le plan que suit l'Auteur dans cette seconde Partie. Aussi, au lieu de ranger les maladies par classes, en suivant une méthode systématique, il est bien plus dans le plan d'un ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la description claire et exacte de chaque maladie en particulier, à mesure qu'elle se présente; ayant cependant soin de rapporter les circonstances dans lesquelles certains *symptômes* d'une maladie ont de la ressemblance avec ceux d'une autre, et de décrire en même temps les *symptômes* particuliers et caractéristiques par lesquels cette maladie peut être distinguée de toute autre.

Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connaissance des maladies n'est pas aussi difficile à acquérir qu'on est porté à le croire au premier coup-d'œil.

§. I.

Du Traitement général des Maladies, relativement à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractère, à l'air, aux alimens, aux occupations, etc., *du malade.*

Première attention qu'il faut avoir auprès d'un malade. Nous observerons d'abord qu'il est de la dernière importance d'être très-attentif à l'âge, au sexe, à la *constitution*, au caractère du malade. Cette attention servira singulièrement pour découvrir la nature de la maladie, et conséquemment pour faire connaître le traitement qui lui convient.

Dans l'enfance, les *fibres* sont lâches et faibles, les *nerfs* sont extrêmement irritables, les *fluides* sont très-subtils. Dans l'âge avancé, au contraire, les *fibres* sont roides, les *nerfs* presque insensibles, et la plupart des *vaisseaux* obstrués. Ces particularités et d'autres semblables, rendent les maladies des enfans et des vieillards très-différentes: elles exigent en conséquence une méthode différente de les traiter.

Les maladies des enfans et des vieillards diffèrent essentiellement entre elles: Pourquoi?

Les femmes sont sujettes à beaucoup de maladies qui n'affligent pas les hommes. De plus, le *genre nerveux* étant chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs sont moins capables de supporter de grandes *évacuations*, et tout *remède* irritant ne peut leur être administré qu'avec circonspection.

Les femmes ont des maladies que n'ont pas les hommes, et demandent à être traitées avec plus de précautions.

La différence des *constitutions* rend non-seulement les individus susceptibles de maladies qui leur sont particulières, mais encore elle requiert de la variété dans la manière de les traiter. Par exemple, une personne délicate, dont les *nerfs* sont faibles, et qui vit ordinairement renfermée, ne peut être traitée, quelque maladie qu'elle ait, précisément de la même manière que celle qui est forte, robuste, et qui a été sans cesse exposée au grand *air*.

Une personne délicate exige un autre traitement que celle qui est forte et robuste.

De même le caractère doit être consulté avec le plus grand soin, dans le traitement des maladies. Un caractère chagrin, craintif, inquiet, ou impatient, aggrave les maladies, ou en produit de nouvelles.

Il faut connaître le caractère du malade: Pourquoi?

C'est en vain qu'on donne des *remèdes* au corps pour guérir les maladies de l'esprit. Quand l'ame est affectée, le meilleur moyen est de calmer les *passions*, d'éloigner de l'esprit les pensées

affligeantes, et de tenir le malade dans un état aussi tranquille et aussi agréable qu'il est possible.

Pourquoi il faut faire attention à l'air que le malade respire;

On doit avoir aussi attention au lieu que le malade habite, à l'*air* qu'il respire, à sa manière de vivre, à ses occupations, etc. Ceux qui demeurent dans des lieux bas et marécageux, sont sujets à beaucoup de maladies inconnues aux habitans des montagnes; ceux qui respirent l'*air* impur des villes, en ont de même beaucoup qui sont absolument étrangères aux heureux habitans des campagnes.

Aux alimens dont il fait usage;

Les personnes qui se nourrissent d'*alimens* grossiers, qui se livrent à la boisson de *liqueurs fortes*, sont sujettes à des maladies que n'éprouvent point celles qui sont sobres, tempérantes, etc.

A ses occupations, à sa manière de vivre, etc.

Nous avons déjà fait observer, Chap. II du Tom. I, que les diverses occupations des hommes, et leur manière différente de vivre, les disposent à des maladies qui leur sont particulières. Il est donc nécessaire de questionner le malade sur ces différens points importans: on découvrira par-là, non seulement le vrai caractère de la maladie, mais encore la manière dont il faut se conduire dans son traitement, puisqu'il serait de la dernière imprudence de traiter les journaliers de la même manière que les hommes sédentaires, même en les supposant attaqués de la même maladie.

§. II.

De ce qu'il faut savoir avant de traiter une maladie.

Il faut s'assurer de la nature de la maladie, du

Il est important de chercher à connaître si la maladie est *constitutionnelle* ou *accidentelle*; (si elle est simple ou compliquée; si elle est

essentielle ou *symptomatique*); depuis quel temps elle dure; si elle procède d'un changement considérable et subit dans le *régime*, dans la conduite, etc. (1).

temps qu'il y a qu'elle dure, de ce qui l'a produite, etc.

---

(1) Ces préceptes sont de la plus grande conséquence. Une maladie *constitutionnelle* se guérit difficilement, tandis que celle qui n'est qu'*accidentelle*, cède plus facilement aux *remèdes* appropriés et bien administrés. Il en est de même de la maladie simple, comparée avec celle qui est compliquée d'une ou de plusieurs autres maladies.

Pourquoi?

Quant aux maladies *symptomatiques*, on ne peut les guérir qu'on ne remonte à la source; c'est-à-dire, qu'on ne commence par guérir la maladie principale, dont elles ne sont qu'un *symptôme*. On peut même dire qu'en général, quand une maladie ne cède pas à un traitement dirigé d'après les lois de la saine doctrine, il y a tout à présumer qu'elle tient à un vice caché, qu'il faut découvrir, attaquer et détruire, s'il en est susceptible. On verra plusieurs exemples de ces espèces de maladies dans le cours de cet ouvrage, sur-tout Chap. XX, §. II, art. IV, et Chap. XXII, §. III et IV, de ce Vol.

Au reste, ce dernier précepte est un de ceux qu'on suit le plus généralement: son importance a été sentie de tout le monde; et il n'est presque aucun de ceux qui se mêlent de guérir, qui ne questionne les malades à cet égard. Mais le point essentiel est de savoir la vérité; et il y a tant de gens qui se plaisent à la déguiser!

Combien d'efforts ne fait-on pas tous les jours pour donner le change dans les maladies longues ou *chroniques*, sur-tout dans celles que la *maladie vénérienne* a occasionnées, ou qu'elle entretient! Ce n'est pas que le libertinage n'ait rendu cette dernière maladie tellement commune, qu'actuellement, dans la plupart des villes, la facilité avec laquelle on en fait l'aveu, ne soit en raison directement opposée avec l'opiniâtreté que les gens de sentimens délicats mettent à cacher jusqu'aux moindres indices qui pourraient conduire à la faire soupçonner.

Combien on est exposé à être trompé dans les rapport que les malades font de leurs maladies.

Mais on rencontre encore de ces derniers, même dans les capitales; et cela nous suffit, pour exhorter ceux qui se destinent au soulagement de l'humanité souf-

Il faut donc consulter, non-seulement le ma-

Il faut s'assurer des évacuations, de la respiration, mais encore ceux qui l'approchent,

Il faut, de plus, s'assurer de l'état du ventre et des autres *évacuations*; de la manière dont frante, soit par état, soit par inclination, à ne pas toujours s'en tenir entièrement au rapport du malade; à questionner encore ses parens, ses amis, tous ceux qui s'intéressent à lui et qui le connaissent, afin de rassembler, le plus qu'il est possible, de faits capables de dévoiler le caractère de la maladie dont il est attaqué.

Ces recherches serviront de plus à confirmer ce que le malade aura bien voulu avouer, ou à faire rejeter ce qu'il aura avancé de contraire aux apparences et aux *symptômes* actuels de la maladie. Car il est une autre classe de malades, et cette classe est très-nombreuse, qui se persuadent d'être attaqués d'une maladie fixe et permanente, qu'ils disent avoir ou héritée de leurs parens, ou acquise dans des temps éloignés, et qu'ils regardent comme la cause de toutes celles qui leur surviennent, pour peu que ces dernières résistent aux *remèdes*.

Combien de femmes, par exemple, qui veulent que toutes les indispositions ou maladies qu'elles éprouvent, tiennent à un *lait répandu!* combien d'autres qui veulent les attribuer toutes aux *nerfs!* Et malheureusement elles trouvent par-tout des charlatans qui les entretiennent dans leurs opinions, en y donnant leur approbation; qui même souvent créent ces opinions, pour se gagner une confiance dont ils abusent de la manière la plus cruelle, en accablant de *remèdes* ces infortunées, qu'ils précipitent dans un déluge de maux, parce qu'ils ne leur administrent jamais que des *remèdes* contraires à leur état, comme nous le dirons Chap. VIII, note 3 de ce Vol., et Chap. XXXVII, note 1 du Tom. III.

Différentes manières de penser des hommes dans l'état de maladie et sur leurs maladies,

Nous ne finirions pas, si nous voulions entrer dans le détail des différentes manières de penser des hommes dans l'état de maladie, et sur leurs maladies. Les uns, et ce sont sur-tout les *gens de lettres*, ne veulent point être malades; et quoique leur santé dépérisse visiblement, ils refusent opiniâtrément de rien avouer. Les autres, au contraire, veulent avoir toutes les maladies qu'ils entendent nommer, ou dont on leur fait une description frappante. Ils répondent toujours affirmativement aux

s'exécutent les *fonctions vitales* et *animales*, telles que la *respiration*, la *digestion*, etc.

ration, de la digestion, etc.

Enfin il faut demander au malade quelles sont les maladies auxquelles il a été le plus sujet, et quels sont les *remèdes* qui lui ont été le plus salutaires. Il faut même lui demander quelle espèce de *médicamens* lui est le moins désagréable, (Voyez Chap. II, note 8 de ce Vol.); s'il a une forte aversion pour quelques-uns en particulier, etc. (2).

Questions qu'il faut faire au malade.

---

questions qu'on leur fait; de sorte que, quelque multipliées qu'aient été ces questions, on se trouve aussi peu avancé, que du moment où l'on a commencé à voir le malade. Dans l'un et l'autre cas, si l'on ne peut consulter d'autres personnes que le malade, il n'y a que la sagacité et l'expérience qui puissent tirer du chaos où l'on a été plongé par ces réponses peu exactes. Ceux-ci retranchent de la description qu'ils font de leur maladie, pour ne pas être assujettis à tel *régime*, à tels *remèdes*; et ce défaut est celui des jeunes gens, des débauchés, etc. Ceux-là ajoutent à cette même description, pour se faire administrer tel ou tel *médicament*, etc. Enfin, le goût de l'homme pour le merveilleux, son penchant pour la dissimulation et son éloignement pour la vérité, semblent être tellement de son essence, que la crainte de ruiner sa santé, et même d'exposer sa vie, n'est pas toujours capable de l'en faire triompher.

On ne saurait donc apporter trop d'attention dans l'examen d'une maladie. On ne doit ménager, ni le malade, ni ceux qui l'approchent. Mais il ne faut dans leurs réponses que de la franchise, que de la vérité. Un exposé clair et simple, même dépourvu d'ordre et de style, instruit bien davantage que toutes ces descriptions pompeuses, où l'esprit altère presque toujours les faits. La manie des descriptions brillantes de maladies est, pour le dire en passant, une des raisons principales, qui font que la médecine par consultation est si souvent en défaut.

Il ne faut dans le rapport du malade que de la franchise et de la vérité.

(2) Voici la manière, à peu près, dont, d'après TISSOT, on peut faire ces questions.

Manière de faire ces questions à un adulte;

Êtes-vous sujet à la maladie dont vous êtes attaqué?

§. III.

Du Régime dans le traitement des Maladies.

Importance de la diète dans le traitement

NOUS avons déjà fait remarquer, Tom. I, Chap. III, pag. 157 et suiv., que la *diète* seule

---

Vos père et mère y ont-ils été exposés ? L'avez-vous gagnée de quelqu'un ? La personne de qui vous l'avez gagnée, n'avait-elle pas quelqu'autre maladie, ou évidente, ou secrette ? Jouissiez-vous auparavant d'une bonne santé ? Quel genre de vie menez-vous habituellement ? Quelles sont vos occupations ? Votre maladie n'est-elle pas la suite de quelque excès dans le boire, dans le manger ? Comment vous a-t-elle pris ? Depuis quel temps dure-t-elle ? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de *poitrine*, d'*estomac*, de ventre, de *reins* ? Etes-vous sujet à la *goutte* ? Avez-vous une *descente* ? Avez-vous la langue sèche ? Etes-vous altéré ? Avez-vous un mauvais goût à la bouche ? Vous sentez-vous du dégoût, des envies de vomir ? Allez-vous du ventre ? y allez-vous souvent ? Comment sont les *selles* ? Urinez-vous ? Comment sont les *urines* ? changent-elles souvent ? Avez-vous des *sueurs* ? Toussez-vous ? Crachez-vous ? Respirez-vous facilement ? Dormez-vous ? Comment passent les bouillons, les *tisanes* ? etc.

Si c'est une femme, on lui demande de plus :

A une femme,

Avez-vous vos *règles* ? Sont-elles passées ? Depuis quand ? Les attendez-vous ? Dans combien de jours ? Sont-elles régulières, abondantes ? Combien vous durent-elles ? Etes-vous mariée ? veuve ? Etes-vous enceinte ? De combien de mois ? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée ? Nourrissez-vous ? N'êtes-vous pas sujette aux *fleurs-blanches* ? Avez-vous perdu ? y a-t-il long-temps ?

Si c'est un enfant, on demande :

Quand le malade est un enfant.

Quel est très-exactement son âge ? Combien il a de *dents* ? S'il souffre pour les mettre ? S'il n'est point noué ? S'il n'a pas de *descente* ? S'il a eu la *petite vérole* ? S'il rend des *vers* ? S'il a le ventre gros ? Si le sommeil est tranquille ?

Il faut examiner l'ex-

Ces questions, quelque multipliées qu'elles soient, ne sont pas encore suffisantes pour avoir une connais-

peut répondre à la plupart des *indications* dans la cure des maladies. La *diète* est donc le premier objet auquel il faille faire attention. — tement des maladies.

Ceux qui n'en savent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *remède* est doué de quelque pouvoir surnaturel, de quelque charme secret : ils croient que dès que le malade s'en est suffisamment gorgé, il doit se bien porter. — Erreur du peuple sur le compte des médicamens.

Cette erreur a les suites les plus funestes : elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, et qu'on néglige les ressources que l'on a dans les mains : de plus, elle décourage et porte à abandonner un malade, quand on voit qu'on n'est pas à portée d'avoir des *remèdes*. (Voyez à la Table les mots *diète*, *régime*, *aliment* et *remède*. Il est de la plus grande importance, pour entendre cet ouvrage, d'avoir une idée juste et vraie de ces termes.) — Suites de cette erreur.

Les *remèdes* sont certainement très-utiles quand ils sont indiqués ; et s'ils sont administrés avec prudence, ils font alors beaucoup de bien : mais quand on leur fait tenir lieu de tout, et qu'on les ordonne au hasard, ce qui n'arrive que trop souvent, ils peuvent faire beaucoup de — Les remèdes ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués et administrés

---

sance exacte de l'état du malade. Il faut, outre l'attention que nous avons recommandée dans la note précédente, s'approcher de lui, examiner sa physionomie, sur-tout ses yeux ; considérer sa langue, sa *respiration* ; palper le ventre ; regarder les *selles*, les *urines*, les *crachats* ; savoir quelle odeur ont la *sueur*, la *transpiration*, etc., parce qu'en général la maladie est d'autant plus grave, que l'aspect de tous ces objets et que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel. — térieur du malade, ses évacuations, l'odeur qu'il exhale, etc. Pourquoi ?

Nous aurons soin d'assigner la valeur de chacun de ces signes, à mesure que les maladies nous les présenteront.

avec prudence.

mal. Nous désirerions donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de *remèdes* secrets, quand ceux indiqués ne réussissent pas, l'on portât son attention sur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on est plus familier : au moins l'on n'aurait pas à craindre qu'il ne devînt nuisible. (Car le *régime* bien dirigé ne fera jamais de mal, tandis qu'il est bien prouvé que les *remèdes* qui n'apportent pas de soulagement, nuisent. On en sera convaincu par la lecture de cet ouvrage. Voyez d'ailleurs l'*Introduction* à la *Table des matières*, Tom. V.)

ARTICLE PREMIER.

De quelle espèce doit être la Diète, dans les Maladies en général.

Toute maladie affaiblit les puissances digestives.

TOUTES les maladies affaiblissent les puissances *digestives*. La *diète* doit donc, dans toutes les maladies, être légère et de facile *digestion* (3). Un homme qui aurait la jambe cassée ne serait pas plus imprudent de vouloir se prome-

---

Exception à cette règle générale.

(3) Cette vérité est générale pour toutes les maladies *aiguës*, à quelques exceptions près; mais il n'en est pas de même des maladies *chroniques*. Il en est de ces dernières, dans lesquelles le malade est obligé de manger beaucoup et souvent. Nous verrons qu'une partie des maladies *nerveuses*, et les maladies qui sont dues à une *bile* surabondante, sont dans ce cas.

Feu le D.r GALLATIN, ci-devant médecin de l'hospice de l'Ouest, m'a communiqué à cette occasion, l'observation suivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de soixante-quatorze ans, d'un *tempérament* sec et *bilieux*, qui était obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité était produite par une *bile* très-âcre, qui, lorsqu'il était couché horizontalement, coulait dans l'*estomac*. On le délivrait de cette faim, par l'usage d'une *tisane* faite avec le *miel* et la *crême de tartre*.

ner, qu'un homme qui aurait la *fièvre* de vouloir manger les mêmes *alimens*, et dans la même quantité, que celui qui est en parfaite santé.

Diète dans une fièvre occasionnée par des excès;

L'abstinence seule guérit souvent une *fièvre*, sur-tout quand elle est occasionnée par des excès dans le boire et dans le manger.

Dans les fièvres inflammatoires;

Dans toutes les *fièvres* accompagnées d'*inflammation*, comme dans la *pleurésie*, la *péripneumonie*, etc. le *gruau* léger, le *petit-lait*, les *infusions de plantes* et de *racines mucilagineuses*, etc. sont non-seulement capables de nourrir le malade, mais ils sont encore les meilleurs *remèdes* qu'on puisse leur administrer.

Dans les fièvres lente-nerveuse, maligne, etc.;

Dans les *fièvres lente-nerveuse*, *maligne*, etc. qui ne sont point accompagnées d'*inflammation*, qui exigent que les forces du malade soient soutenues par des *cordiaux*, on remplira toujours mieux l'intention de la nature, en prescrivant une *diète* nourrissante et des *vins généreux*, qu'en ordonnant la plupart des *remèdes* connus jusqu'ici.

Dans les maladies chroniques;

La *diète* ne mérite pas moins notre attention dans les maladies *chroniques*, que dans les maladies *aiguës*. Les personnes attaquées de *vents*, de faiblesses dans les *nerfs*, de tous les autres *symptômes* de l'*affection hypocondriaque*, se trouveront mieux d'user d'*alimens* solides et de *vins généreux*, que de tous les *cordiaux* et de tous les *remèdes carminatifs*.

Dans le scorbut;

Le *scorbut*, cette maladie si opiniâtre, cédera plus promptement à une *diète végétale* appropriée, qu'à tous les *antiscorbutiques* les plus vantés des apothicaires.

Dans la consomption.

Dans la *consomption*, lorsque les humeurs sont viciées, lorsque l'*estomac* est trop faible pour pouvoir digérer les *fibres* solides des animaux, ou même pour convertir en sa propre

substance le *suc* des *végétaux*, une *diète* dont la base sera le *lait*, soutiendra et nourrira non-seulement le malade, mais encore le guérira souvent, lorsque tous les autres *remèdes* auraient été inutiles.

ARTICLE II.

De l'Air, dans le traitement des Maladies.

IL y a dans les maladies beaucoup d'autres objets qui, quoique d'une nécessité moins absolue que la *diète*, ne sont pas moins dignes de notre attention.

Importance de l'air frais et renouvelé dans la plupart des maladies.

La manie singulière où l'on a été long-temps de priver les malades de toute communication avec l'*air* extérieur, a causé les plus grands accidens, non-seulement dans les *fièvres*, mais encore dans la plupart des autres *maladies aiguës*. Le malade retirera plus d'avantage de l'*air* frais, introduit avec prudence dans sa chambre, que de tous les *remèdes* qu'on pourrait lui donner, (comme nous l'avons déjà fait observer Tom. I, Chap. IV).

ARTICLE III.

De l'Exercice, dans le traitement des maladies chroniques.

L'exercice peut être regardé comme un remède dans beaucoup de maladies chroniques.

L'EXERCICE peut également, dans beaucoup de *maladies chroniques*, être regardé comme un *remède*, ainsi qu'on l'a déjà dit Chap. V du Tom. I. L'*équitation*, par exemple, et la *navigation*, seront plus utiles pour guérir la *consomption* ou la *pulmonie*, les *obstructions* des glandes, etc. que la plupart des *remèdes*. Dans les maladies qui viennent du relâchement des *solides*, le *bain froid* et toutes les autres par-

ties du *régime gymnastique*, seront encore de la plus grande utilité.

ARTICLE IV.

De la Propreté, dans le traitement des Maladies.

La propreté peut seule guérir plusieurs maladies; et dans toutes, elle est utile au malade et à ceux qui le soignent.

LA *propreté* est de la plus grande importance, même pour la guérison des maladies. Quand on laisse un malade dans du linge et des draps sales, l'humeur de la maladie, qui *transpire* de toutes les parties du corps, résorbée ou rentrée en dedans, contribue à entretenir le mal, à augmenter le danger.

Plusieurs maladies peuvent être guéries par la *propreté* seule, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. IX; elle peut concourir à en mitiger un grand nombre; et dans toutes, elle est très-importante pour le malade, et fort agréable à ceux qui le servent.

§. IV.

De la Supériorité du régime sur les remèdes, dans le traitement des Maladies.

Le régime peut guérir sans remèdes, tandis que les remèdes ne peuvent réussir si le régime est négligé.

JE pourrais, s'il était nécessaire, rapporter beaucoup d'observations, pour prouver combien un *régime* approprié est important dans les maladies. En effet, souvent il guérit les malades sans le secours d'aucun *remède*, tandis que jamais les *remèdes* ne réussissent, si le *régime* est négligé. Aussi, dans le traitement des maladies, avons-nous toujours parlé du *régime*, avant de parler des *remèdes*.

Ceux qui craignent l'usage des *remèdes*, peuvent s'en tenir au *régime* seul (4). Pour les

(4) Ce n'est pas que le D.r BUCHAN prétende que ces personnes-là pourront guérir toutes les maladies sans *remè-* Comment doivent se

autres, en qui nous supposons plus de connaissances, nous avons eu soin de prescrire, dans chaque maladie, les *formules* de *remèdes* les plus simples et les plus approuvés.

Les remèdes ne peuvent être administrés par tout le monde.

Cependant ils ne peuvent jamais être administrés que par des personnes intelligentes; et encore ne doivent-ils l'être qu'avec les précautions que nous aurons soin de recommander. (Car, comme nous l'avons fait remarquer, les *remèdes* ne peuvent jamais être indifférens. Ils font quelquefois du bien, et très-souvent du mal. Aussi les plus grands médecins en étaient-ils très-avares, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le père de la médecine, HIPPOCRATE, ennemi des *formules* ou *recettes*, ne nous en a guère laissé que sur les boissons *délayantes*. Avec la *tisane d'orge*, qu'il faisait plus ou moins forte; avec l'*hydromel*, l'*oxymel*, l'*oxycrat*, les *lavemens*, les *fomentations chaudes*, les *bains ordinaires* et de vapeurs, il traitait presque toutes les maladies, même les plus *aiguës*. Il ne regardait la *saignée* que comme un moyen propre à calmer l'impétuosité du *sang*. C'est dans cette seule vue qu'il l'employait dans le commencement des maladies, où la rapidité et la violence de la *circulation* pouvaient causer de dangereux accidens, tels que la rupture des *vaisseaux* délicats, l'*in-*

---

comporter ceux qui ne se sentent pas assez de capacité pour administrer les remèdes.

des. Il veut seulement dire, que si elles ne connaissent point assez les vertus ou les effets des *remèdes*, il vaut beaucoup mieux qu'elles s'abstiennent de les administrer, que de risquer de faire du mal. Elles doivent appeler du secours, dès qu'elles voient que la maladie est grave, ou qu'elle ne cède point au *régime* prescrit. Elles auront d'ailleurs encore assez de quoi remplir les vues de bienfaisance dont elles sont animées, en veillant sur l'administration du *régime*, qui est, sans contredit, la base essentielle du traitement de toutes les maladies.

flammation

flammation, la *suppuration*, la *gangrène*, etc.

BOERHAAVE ne demandait que de l'*eau*, du *vinaigre*, du *vin*, de l'*orge*, du *nitre*, du *miel*, de la *rhubarbe*, de l'*opium*, du *feu* et une *lancette*. Les sources médicales, dit-il ailleurs, quelques *sels*, le *savon*, le *mercure*, le *fer*, une *diète* bien dirigée, un *exercice* convenable, ne laissent plus rien à désirer au médecin. *Medicina paucarum herbarum scientia.* CELSE, d'après HIPPOCRATE, etc., etc. Voyez la note 4 du Chap. suiv.)

CHAPITRE II.

Des Fièvres en général.

Tout homme doit connaître les causes des fièvres : Pourquoi?

LES *fièvres*, selon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain : il est donc de la dernière importance que tous les hommes connaissent les causes qui peuvent les produire.

Causes générales des fièvres.

Les causes les plus générale des *fièvres*, sont la *contagion*, les erreurs commises dans le *régime*, l'*air* malsain, les violentes affections de l'ame, la suppression de quelque *évacuation accoutumée;* tout ce qui peut nuire au corps, soit intérieurement, soit extérieurement; l'extrême chaleur, enfin le froid excessif.

Comme nous avons déja traité, fort au long, d'une partie de ces causes, et que nous en avons démontré les effets, nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous en avons dit, Tom. I, Chap. III, IV, X, XI et XII : nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux *fièvres* et aux autres maladies dangereuses, d'y apporter l'attention la plus scrupuleuse.

Les fièvres sont les maladies les plus fréquentes et les plus compliquées.

Les *fièvres* ne sont pas seulement les maladies les plus fréquentes, elles sont encore les plus compliquées. La *fièvre* la plus simple a toujours une combinaison de *symptômes* différens, dont quelques-uns appartiennent également à d'autres maladies.

Symptôme caractéristiques des fièvres.

Les *symptômes* caractéristiques des *fièvres*, sont une augmentation de chaleur, la *fréquence* du *pouls*, la perte de l'appétit, une faiblesse gé-

nérale, et une difficulté à remplir quelques-unes des *fonctions*, soit *vitales*, soit *animales* (1).

Les autres *symptômes*, qui sont moins caractéristiques des *fièvres*, mais qui les accompagnent pour l'ordinaire, sont les *nausées* ou envies de vomir, la soif, les *anxiétés*, les lassitudes, l'amaigrissement, l'*insomnie*, ou le sommeil interrompu qui ne rafraîchit point. Symptômes généraux des fièvres.

Lorsqu'une *fièvre* ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il se plaint de douleurs dans les *muscles*, dans les *os*, dans la *tête* : il n'a point d'appétit ; il a des maux de cœur et la bouche pâteuse : quelque temps après il éprouve une chaleur excessive, une soif ardente, une impossibilité de dormir, etc. Symptômes des fièvres qui ne prennent que par degrés;

Mais lorsqu'une *fièvre* prend subitement, elle commence toujours par un sentiment extraordinaire de froid, avec faiblesse et perte d'appétit. Ce froid est très-souvent accompagné de Qui prennent subitement.

---

(1) Cette énumération de *symptômes* annonce assez que la *fréquence* du *pouls* ne constitue pas seule la *fièvre*, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifester la *fièvre*, on ne peut pas dire que l'un lui soit plus essentiel que l'autre ; si l'on en excepte un seul, dont le Dr. BUCHAN ne parle que plus bas, qui est le *mal de tête*. Voici ce que feu CH. LE ROY, professeur de Montpellier, nous disait, à ce sujet, dans ses *Leçons publiques sur les Pronostics d'*HIPPOCRATE : La fréquence du pouls ne constitue pas seule la fièvre.

Le *mal de tête*, qui a son siége au front, est si communément un *symptôme de fièvre*, que les médecins, qui ne trouvent point dans le *pouls* les signes nécessaires pour annoncer la *fièvre*, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de soupçonner cette maladie. Si le malade, ajoutait-il, ne sent point de douleur à la tete, il faut lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, et il ne tardera pas à la sentir. Symptôme le plus fréquent des fièvres.

frisson, de ralentissement dans la *circulation*, de serrement de *cœur*, de maux d'*estomac*, de *vomissement*; etc.

§. I.

Des diverses espèces de Fièvres.

ON divise les *fièvres* en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*; et en celles qui sont accompagnées d'*éruptions cutanées* et d'*inflammation* locale, comme la *petite vérole*, l'*érysipèle*.

Ce qu'on entend par fièvre continue;

On entend par *fièvre continue*, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le temps de sa maladie, ou qui, pendant tout ce temps, ne présente d'autre augmentation, d'autre diminution sensible dans ses *symptômes*, que celles qui dépendent de sa marche; (c'est-à-dire, qu'ayant acquis par degré le plus haut point de son accroissement, elle décline insensiblement, et cesse enfin entièrement, soit par le secours de la nature seule, soit par celui des *remèdes*. Voyez le Chap. IV de ce Vol.)

Cette espèce de *fièvre* est subdivisée en *fièvre aiguë*, en *fièvre lente*, et en *fièvre maligne*.

Par fièvre aiguë;

On dit qu'une *fièvre* est *aiguë*, quand les *symptômes* sont violens, et que sa marche est précipitée, de sorte que sa durée ne passe point quarante jours.

Par fièvre lente;

On dit qu'elle est *lente*, quand les progrès marchent avec lenteur, et que les *symptômes* sont plus modérés.

Par fièvre maligne, etc.

Enfin; lorsque dans une *fièvre continue*, il se manifeste des taches livides, *pétéchiales* (2),

---

Dangers qu'annon-

(2) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies* sont d'un très-mauvais presage, et si elles sont jointes à d'autres

qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette *fièvre* s'appelle *maligne*, *putride*, *pétéchiale*, ou *pourprée* (3). Voyez le Chap. IX de ce Vol.

---

taches livides, brunes ou noirâtres, la *fièvre* est presque toujours mortelle. On distingue les *pétéchies* du *miliaire*, du *pourpre* et des autres *éruptions*, non-seulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles se manifestent sans aucune ardeur, sans demangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité, ni *ulcération* de la *peau*, et ordinairement sans apporter aucun soulagement au malade.

cent les pétéchies dans les fièvres. En quoi ces taches diffèrent du miliaire, du pourpre, etc.

(3) Il y a ici une distinction essentielle à faire. Nous voyons bien en France, sur-tout dans les départemens du Midi, des *fièvres malignes* avec *pétéchies*, et le caractère que nous avons donné de ces tâches, à la *Table générale*, Tom. V, appartient à celles qui accompagnent cette espèce de *fièvre*: cependant nous voyons plus souvent des *fièvres* simplement *pétéchiales*, qui sont des *fièvres* purement *éruptives*, quelquefois *bénignes*, dit CH. LE ROY, mais plus souvent dangereuses. Dans ces dernières, l'*éruption* se fait, en général, le quatrième ou cinquième jour; quelquefois dès le premier ou le second; quelquefois aussi vers le sixième ou le septième, de même que dans la *petite-vérole* et le *miliaire*: ainsi dans les *fièvres pétéchiales*, l'*éruption* est quelquefois *critique*, suivie de soulagement très-marqué; souvent aussi elle ne paraît apporter aucun changement en mieux.

Il y a des fièvres purement pétéchiales, sans être toujours malignes.

Voici les points principaux qui différencient les *fièvres malignes*, accompagnées de *pétéchies*, et les *fièvres* simplement *pétéchiales*. Dans ces dernières, l'*éruption* a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui se tirent d'affaire, que chez ceux qui succombent: dans nos *fièvres malignes*, ces taches sont un *symptôme* assez rare, et au nombre des plus mortels. Dans les *fièvres pétéchiales*, les taches *pourprées* sortent rarement au-delà du septième jour, le plus souvent vers le quatrième, quelquefois plutôt: dans nos *fièvres malignes*, elles ont coutume de sortir seulement lorsque la maladie tourne à la mort. Dans les *fièvres pétéchiales*, l'*éruption* des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable: au contraire, dans nos

Ce qui distingue les fièvres malignes avec pétéchies, d'avec les fièvres purement pétéchiales.

Ce qu'on entend par fièvre rémittente;

La *fièvre rémittente* diffère de la *fièvre continue*, uniquement dans ses degrés; comme cette dernière, elle ne quitte point le malade pendant tout le cours de la maladie; mais elle a, dans les vingt-quatre heures, de fréquens accroissemens, de fréquentes diminutions, ou, comme les médecins disent, de fréquens *redoublemens* et de fréquentes *rémissions*. (C'est-à-dire, des momens où elle est plus forte, d'autres où elle est plus faible, Voyez le Chap. XI de ce Vol.)

Par fièvre intermittente.

Les *fièvres intermittentes* sont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laissent des intervalles marqués, où les *symptômes* de la *fièvre* disparaissent entièrement: (de sorte que, pendant ce temps, la personne n'éprouve plus aucun sentiment de *fièvre*, et que souvent elle paraît jouir de la santé: mais, au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins, la *fièvre* reparaît de nouveau, pour disparaître plus ou moins de fois, jusqu'à ce qu'enfin elle soit parfaitement guérie, Voyez le Chap. III de ce Vol.)

§. II.

Du traitement général des Fièvres.

Véritable

PUISQUE la *fièvre* n'est autre chose qu'un *effort*

---

fièvres malignes, les taches sont constamment *symptomatiques*, et annoncent pour l'ordinaire une mort prochaine. Enfin, dans nos *fièvres malignes*, les taches de *pourpre* sont clair semées, elles paraissent ordinairement au cou, à la poitrine, elles sont véritablement de couleur de pourpre, comme le vin rouge foncé, quelquefois même elles tirent sur le brun: au contraire, dans les *fièvres pétéchiales*, ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise, elles sont plus nombreuses: d'ordinaire il y en a beaucoup aux reins, aux fesses, etc. *Mélanges de physique et de Médecine*, Tom. I, p. 212 et suiv.

de la nature pour se débarrasser de la matière morbifique (ou plutôt, comme le dit très-bien un auteur moderne, *pour donner à cette matière le degré d'élaboration préalable à l'évacuation qui doit s'en faire*), c'est à ceux qui traitent les malades à observer avec attention quelle est la voie que choisit la nature pour expulser cette matière morbifique, et à l'aider dans son opération. Telle est la structure du corps humain, qu'il est constamment disposé à rejeter loin de lui, et à chasser tout ce qui peut nuire à la santé. Or, c'est ce que la nature opère ordinairement par des *évacuations*, telles que les *urines*, les *sueurs*, les *selles*, les *crachats*, les *vomissemens*, etc.

idée qu'on doit se faire de la fièvre.

Si dès les commencemens d'une *fièvre* on suivait, ou secondait les efforts de la nature, il y a lieu de présumer que cette *fièvre* ne serait pas de longue durée; mais, lorsque ses efforts sont méconnus, négligés ou contrariés, il n'est pas extraordinaire que la maladie se prolonge et devienne dangereuse. Nous avons des exemples journaliers de personnes qui, après s'être *enrhumées*, ont tous les *symptômes* d'une *fièvre* commençante; mais si ces personnes se tiennent chaudement, si elles prennent des boissons *délayantes*, si elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les *symptômes* disparaissent en peu d'heures, et elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorsque la *fièvre* dont on est menacé est du genre *putride*, les *vomitifs* répétés sont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

On pourrait arrêter les progrès d'une fièvre, en secondant, dans les commencemens, les efforts de la nature.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans une recherche critique de la nature et des causes immédiates des *fièvres*. Nous nous bornerons à indiquer les *symptômes* les plus frappans, et à exposer le traitement qui convient le mieux au

Quel est le but que s'est proposé l'auteur dans la description et le traite-

ment des fièvres.

malade, relativement au *régime*, à la boisson, à l'*air*, à la chaleur; etc., dans les différentes périodes de la maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de consulter le goût du malade : il sera une des principales règles de notre conduite.

Quel est le premier remède inspiré par la nature dans les fièvres ? L'eau.

Presque toutes les personnes qui ont la *fièvre*, se plaignent d'une grande altération; elles demandent sans cesse à boire, sur-tout des *rafraîchissans*. Cet instinct de la nature nous indique l'usage de l'*eau*, et des autres boissons *rafraîchissantes* et *délayantes* (4).

Importance de l'eau dans le traitement des fièvres et des maladies aiguës.

(4) Nous avons donné, Tom. I, Chap. III, les caractères de l'*eau* bien pure, et nous avons démontré l'importance de son usage pour la conservation de la santé. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guérison des maladies. « L'*eau* commune, dit LIEUTAUD, peut modérer la chaleur du *sang*, donner de la fluidité aux « humeurs, de la souplesse aux *organes*, et favoriser les « *excrétions* plus sûrement que les *tisanes*, les *juleps*, « les *émulsions*; les *apozèmes* et autres boissons, que « l'on prodigue aux malades, et qui tirent leur principale « vertu de l'*eau* qui y entre.

Les remèdes simples doivent être préférés aux composés, etc.

« Les *remèdes* simples, dit-il ensuite, quand ils sont « bien indiqués, doivent toujours être préférés aux com- « posés; les naturels à ceux que l'art a déguisés..... « Quoique le *quinquina* soit, pour la *fièvre tierce* et « pour la *fièvre double-tierce*, ce qu'on peut employer « de mieux, je n'ai pas laissé très-souvent de donner la « préférence à l'*eau* pure, prise pendant trois ou quatre « jours, pour tout *remède*, et même pour toute nour- « riture ». *Précis de médecine pratique*, Tom. I, pag. 36.

La simplicité est l'état de la nature.

Les premières découvertes des hommes, les premiers arts, les premières méthodes, les premiers besoins, les premiers secours ont tous été simples : la simplicité est l'état de la nature. Les médecins, qui la méconnurent, cherchèrent à fasciner les yeux par l'étalage pompeux de ces *recettes* et de ces *formules* extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complète, ou de l'ostentation la plus ridicule.

Qu'y a-t-il au monde qui paraisse aussi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les *spasmes* et les *obstructions*, à favoriser la *transpiration*, à exciter les *urines*, enfin, à produire tous les effets salu-

Effets avantageux des boissons légères et délayantes dans les fièvres aiguës.

Les bons auteurs ont autant improuvé les *remèdes* composés, que leur multiplicité; plusieurs même ont avancé qu'on pourrait guérir, avec moins de danger, toutes les maladies *aiguës*, par la seule boisson et la *diète*. HIPPOCRATE ne traitait ses malades que par le *régime*. (Voyez Chap. I, §. III, Art. V. de ce Vol.) ETMULLER laissait les siens pendant plusieurs jours à la simple boisson: SYDENHAM prétendait qu'il faillait rapporter aux *remèdes*, donnés à contre-temps, la plupart des maladies les plus graves: BAGLIVI criait contre l'abus qu'on en faisait de son temps, et assurait que la plupart des *symptômes* formidables, qu'on met sur le compte des *maladies aiguës*, doivent être imputés aux *remèdes*: HOFFMANN, qui a écrit sur ce sujet, s'élève hautement, tant contre les *remèdes* trop composés, que contre leur multiplicité, etc.

Sentimens des anciens sur les remèdes composés et sur leur multiplicité.

Que le témoignage de ces hommes, amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public; qu'il apprenne à connaître les vertus et les propriétés des substances simples qu'il a sans cesse sous la main; qu'il apprenne à en faire usage, et il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités: que la médecine consiste essentiellement dans l'observation et l'imitation de la nature; que le *régime* approprié est le seul secours dont elle ait besoin dans les maladies, où les forces du malade sont en raison de l'activité des *symptômes*; que l'on ne doit se servir de *remèdes* que dans les cas contraires, et qu'alors on doit toujours préférer les plus simples aux factices, aux composés.

Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de *remèdes* simples aux *fruits*, aux *plantes*, aux *graines*, aux *racines*, à l'*eau*, qui, comme on sait, sont des substances très-composées. Mais, faute de terme, nous sommes obligés d'appeler *remèdes* simples, ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la nature, en opposition avec ceux qui sont le résultat de la combinaison des hommes.

Ce qu'on doit entendre par remèdes simples.

taires dans une *fièvre aigue, ardente* et *inflammatoire*, qu'une boisson abondante d'*eau tiède*, d'*eau de gruau*, ou de toute autre liqueur légère et *délayante*, dont l'*eau* est la base?

Symptômes qui indiquent ces boissons.

La nécessité des boissons *délayantes* est autant indiquée par la sécheresse de la langue, par l'aridité de la *peau* et par la chaleur brûlante, que par la soif inextinguible du malade.

Comment se préparent ces boissons.

Un grand nombre de boissons *rafraîchissantes*, qui sont très-agréables au malade, dans les *fièvres*, se font avec des fruits, comme les *décoctions de tamarins*, le *thé de pommes*, etc., le *petit lait d'orange* et autres semblables. Les boissons *mucilagineuses* se préparent avec la racine de *guimauve*, la graine de *lin*, les fleurs de *tilleul*, et beaucoup d'autres plantes de cette espèce. Ces boissons, sur-tout quand elles sont *acidulées*, plaisent singulièrement aux malades, et on ne doit jamais les leur refuser.

Importance du repos dans les commencemens d'une fièvre.

Dans le commencement d'une *fièvre*, le malade se plaint, en général d'une grande lassitude, et n'aime que le repos. Ces *symptômes* nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laisser le malade tranquille, et même, s'il est possible, de le faire coucher.

Effets salutaires du repos du lit dans les fièvres.

Le repos du lit détruit les *spasmes*, modère la violence de la *circulation*, et met la nature en état d'employer toutes ses forces pour expulser la maladie. Le repos du lit pourrait souvent guérir seul une *fièvre* dans les commencemens : mais, si le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chasser, il le fixe plus profondément, et le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop souvent occasion de l'observer parmi les voyageurs qui se trouvent attaqués de *fièvres* dans leurs voyages : le désir qu'ils ont

d'arriver à leur destination, les porte à continuer leur route malgré la *fièvre*, et cette conduite manque rarement de leur être funeste.

Il faut, dans les *fièvres*, chercher à tranquilliser l'esprit autant que le corps. Rarement la compagnie est-elle agréable à un malade. Il est constant que tout ce qui peut troubler l'imagination, aggrave la maladie. C'est pourquoi, toute personne attaquée de *fièvre*, doit être tenue parfaitement tranquille; et on ne doit lui permettre de voir, ni entendre rien qui puisse, le moins du monde, altérer ou affecter la tranquillité de son esprit (comme on l'a déjà fait observer, Tom. I, Chap. X et XI.)

La tranquillité de l'esprit n'est pas moins importante dans les fièvres, que celle du corps.

Quoique le malade ait, pendant la *fièvre* le plus grand désir de boire, cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette disposition de la nature nous apprend combien il est contre ses intentions de surcharger de nourriture l'*estomac* des malades.

Aversion des alimens solides, inspirée par la nature, dans les fièvres.

Les *alimens* solides, dans une *fièvre*, sont les vrais moyens de rendre la maladie plus dangereuse. Ils mettent des entraves aux efforts de la nature, et au lieu de nourrir le malade, ils ne font que nourrir la maladie.

Au lieu de nourrir le malade, ils ne feraient que nourrir la maladie.

Si l'on donne au malade des *alimens*, ils ne doivent être qu'en petite quantité, légers et de facile *digestion*: ils doivent être tirés sur-tout de la classe des *végétaux*, et ne consister qu'en *panade*, en *pommes cuites* devant le feu, en *gruau* et autres semblables.

Ce que doivent être les alimens, lorsqu'ils sont indiqués.

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille, ils courent sur-le-champ chez leurs voisins aisés, pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent à ce malade du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, (de la *thériaque*), etc., dont il n'avoit peut-être jamais goûté étant en santé. Si ce mal-

Les cordiaux ne sont capables que d'augmenter la fièvre, ou de la donner,

quand on ne l'a pas.

heureux a un certain degré de *fièvre*, ces *cordiaux* l'augmentent bientôt; et s'il n'en a pas, ils sont capables de la donner.

Dangers des confitures, des biscuits, etc., dans les fièvres.

Empâter un malade de *confitures*, de *biscuits* et d'autres *friandises*, est également pernicieux. Ces substances sont toujours plus difficiles à digérer que les *alimens* ordinaires, et ne peuvent manquer de fatiguer l'*estomac*.

Avantages de l'air frais. Entêtement pernicieux du public contre ce précepte.

Il n'y a rien qu'un malade, attaqué de *fièvre*, désire plus vivement qu'un *air frais*: non-seulement il calme l'ardeur et l'*effervescence du sang*, mais encore il le rafraîchit, il ranime les esprits, et procure les plus grands avantages. Nombre de malades, attaqués de *fièvre*, sont, en quelque façon, étouffés jusqu'à en mourir, faute d'*air frais*. Cependant, tel est l'entêtement inconcevable de la plupart des gens, que dès l'instant qu'ils voyent qu'une personne a la *fièvre*, ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien close, dans laquelle il n'entre pas une particule d'*air* nouveau.

Degré de chaleur que doit avoir la chambre du malade.

Ils ne veulent pas se persuader qu'il faut tenir une conduite toute opposée; qu'il faut entretenir constamment dans la chambre du malade un courant d'*air frais*, tel que cette chambre soit dans une température modérée, et que la chaleur n'y soit pas plus grande que celle qui est agréable a une personne en parfaite santé (ainsi qu'il a été dit, Tom. I, Chap. IV.)

Il ne faut pas souffrir qu'il y ait beaucoup de monde dans la chambre du malade. Pourquoi?

Rien ne corrompt d'avantage l'*air* d'une chambre, et ne le rend plus nuisible à un malade, que la *respiration* d'un grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées. Si le *sang* est enflammé, si les humeurs sont dans un état de *putridité*, cet *air*, qui aura été respiré plusieurs fois, augmentera singulièrement la maladie: car, l'*air* perd non-seulement par là

de son ressort, et devient incapable de servir à la *respiration*, mais encore il acquiert des qualités nuisibles qui le rendent, en quelque sorte, un *poison* pour les malades (comme nous l'avons fait observer, Tom. I, Chap. II, note 1, et Chap. X.)

(Circonstances qui indiquent de donner des cordiaux, de ranimer le courage et l'espérance du malade.)

Dans les *fièvres*, lorsque le courage et les forces du malade sont abattus et presque perdus, il faut, non-seulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le réerée et qu'on tranquillise son esprit par tous les moyens possibles. Cependant nombre de personnes, par un zèle mal entendu, portent la frayeur et la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voyent en danger, en leur représentant les horreurs et les peines de l'enfer, au lieu de les encourager par les espérances et les consolations de la religion. Il ne m'appartient pas d'insister ici sur les conséquences dangereuses de cette conduite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nuit souvent au corps, et qu'il y lieu de croire que rarement elle est utile à l'ame (ainsi qu'on l'a remarqué, Tom. I, Chap. XI., §. II.)

Sur quoi est fondée la fausse opinion du peuple, relativement à la nécessité de la saignée dans les fièvres.

Parmi le peuple, au seul nom de *fièvre*, on pense à la *saignée*, on la croit nécessaire. Cette opinion paraît être due à ce que la plupart des *fièvres*, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature *inflammatoire*; mais la vérité est qu'actuellement, elles sont rarement accompagnées d'*inflammaton*. Les travaux sédentaires et la manière de vivre, toute différente de ce qu'elle était autrefois, ont tellement changé la nature des maladies en Angleterre, que sur dix *fièvres*, on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille saigner (5).

(5) C'est aux praticiens à décider si nos *fièvres* sont Le caractère

Fièvres dans lesquelles la saignée est nuisible.

Dans la plupart des *fièvres lente, nerveuse, maligne, putride*, aujourd'hui si communes, la *saignée* est réellement nuisible, en ce qu'elle affaiblit le malade, abat ses forces, etc.

Il n'y a que les symptômes d'inflammation qui indiquent la saignée dans les fièvres.

Nous proposerons donc, pour loi générale, *de ne jamais saigner*, au commencement d'une *fièvre, à moins qu'il n'y ait des symptômes évidens d'inflammation.* La *saignée* est un excellent *remède* quand elle est indiquée; mais on ne doit jamais en faire un jeu (6).

---

des maladies a changé avec le régime de vivre.

dans le cas que celles des Anglais; si nos occupations, également sédentaires; si nos excès de tables, également multipliés; si notre manière de vivre, également contraire aux vues de la nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractère de nos maladies, la même différence que celle que l'auteur a observée dans celles de ses compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en comparant les maladies décrites dans les livres, avec celles qu'offrent aujourd'hui les malades, cette différence paraît telle, que, dans nombre de circonstances, on est forcé, pour réussir, de s'opposer à des *saignées*, que certaines gens veulent faire, ou *par système*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la maladie.*

La saignée n'est pas même nécessaire dans toutes les fièvres inflammatoires.

(6) Cette loi est celle qu'ont suivie et que suivent tous les grands médecins. Toutes les *fièvres*, dit LIEUTAUD, ne demandent pas des *saignées*; elles y sont souvent inutiles, et quelquefois dangereuses..... Il n'est pas douteux que les *fièvres inflammatoires* ne soient celles qui en exigent le plus; cependant les *saignées* sont souvent contraires dans ces maladies, ainsi que HUXHAM et bien d'autres l'ont remarqué dans quelques *épidémies*. *Précis de la Médecine Pratique*, Tom. I, pag. 32. (Voyez Chap. I, §. III, Art. V. de ce Vol.)

Maladies particulières où la saignée est mortelle.

Il y a, dit le C.en CLERC, six cas particuliers, où la *saignée* occasionne souvent la perte du malade. 1.° L'*apoplexie séreuse*, dans laquelle elle est mortelle. 2.° L'assoupissement avec délire obscur, ou l'*apoplexie lactée* des femmes en couches. 3.° La *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la *fièvre* soit forte. 4.° Les maladies qui suivent la fréquence des plaisirs de l'amour, particulièrement la

Une opinion, non-moins commune, est, qu'il faut exciter la *sueur* dans le commencement d'une *fièvre*. Comme les *fièvres* sont souvent dues à une *transpiration* arrêtée, il est certain que cette opinion est fondée jusqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans son lit; qu'on lui baigne les pieds et les mains dans de l'eau chaude; qu'il prenne abondamment de l'*eau d'orge*, ou toute autre boisson légère, *délayante tiède :* tous ces moyens manqueront rarement de solliciter une libre *transpiration*. La chaleur du lit et la boisson abondante détruiront l'*érétisme* univerel, qui, en général, affecte les *solides* dans le commencement d'une *fièvre :* elles ouvriront les *pores*, favoriseront la *transpiration*, et par là, pourront souvent emporter la *fièvre*.

Quand et comment il faut favoriser la sueur dans les fièvres.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend ordinairement : on surcharge le malade de couvertures, on ne lui donne que des choses de nature *échauffante*, comme des *élixirs*, des *épices*, etc., qui enflamment le *sang*, augmentent les

Dangers de la méthode ordinaire d'exciter la sueur.

---

phthisie dorsale des nouveaux mariés : les douleurs qui l'accompagnent, sont quelquefois si vives, qu'on prend cette maladie pour un *rhumatisme*, un *lumbago inflammatoire*. 5.° Toutes les maladies de *dissolution* et les épanchemens séreux. 6.° Toutes les maladies excessivement *putrides*, telles que les *fièvres putrides*, *malignes*, le *scorbut* avancé, etc. Je pourrais, ajoute-il, parler encore de l'*indigestion*. Il n'y a donc que les *symptômes* d'*inflammation* qui puissent indiquer avec certitude la nécessité de la *saignée*.

Ces *symptômes* sont, *un pouls fréquent, plein et dur*; une *chaleur forte*; des *douleurs à la tête*; *la sécheresse de la peau*; *la rougeur des yeux*; *le visage enflammé*; *la difficulté de respirer*; *les douleurs de reins*, *etc.* Symptômes généraux de la *fièvre continue*, exposés, Chap. IV, §. II de ce Vol.

Caractères des symptômes qui indiquent la saignée.

spasmes, et rendent la maladie plus dangereuse (7).

Dans les fièvres, il faut avoir attention aux désirs des malades. Pourquoi ?

Dans toutes les *fièvres*, il faut avoir une attention particulière aux désirs des malades. Ce sont des cris de la nature, qui souvent nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande; mais on peut en général leur accorder un peu des choses qu'ils désirent ardemment, quoique cela paraisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade désire fortement, son *estomac* le digère ordinairement, et quelques-unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet (8).

Maladies seules dans lesquelles on peut exciter la sueur.

(7) Ce n'est donc que dans les maladies causées par la *suppression de la transpiration*, que l'on peut, en sûreté, exciter la *sueur*. Dans toutes les autres, cette pratique coûte, toutes les années, la vie à plusieurs milliers de personnes. On ne saurait, dit TISSOT, trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer dans le commencement d'une maladie, par des *remèdes échauffans*, ils se tuent. J'ai vu, ajoute-il, des cas dans lesquels les soins qu'on s'était donnés pour forcer cette *sueur*, avaient procuré la mort du malade, aussi évidemment que *si on lui eut cassé la tête d'un coup de pistolet*.

Ces maladies sont très-rares.

Les maladies, dans le commencement desquelles il faut exciter la *sueur*, sont donc très-rares. En général, c'est la nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la *sueur*, les moyens que propose le Dr. BUCHAN, sont suffisans pour la porter à cette *excrétion*.

Dangers d'arrêter la sueur quand elle se montre naturellement, sur-tout à la fin des maladies.

Mais s'il est dangereux d'exciter la *sueur*, dans le commencement de la plupart des maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, sur-tout à la fin de quelques maladies, lorsqu'après des boissons abondantes, on en a détruit les causes; car cette *sueur* entraine avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossières etant déjà passées par les *selles* et par les *urines*.

La nature

(8) C'est un acte de sévérité dangereuse et blâmable,

§. III.

Du Traitement de la Convalescence.

DANS la *convalescence* d'une *fièvre*, ou de toute autre maladie, ce dont on doit sur-tout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de personnes ont des rechutes ou contractent d'autres maladies, pour s'être persuadé trop tôt qu'elles étaient guéries (9).

Première attention qu'il faut avoir dans la convalescence des fièvres.

---

de forcer opiniâtrément un malade à prendre des *médicamens* qui lui répugnent, sur-tout quand ceux qu'il désire ne sont pas directement contraires à sa maladie, ni fort nuisibles par eux-mêmes. Celui qui connait la nature, sait qu'elle nous inspire, bien plus souvent qu'on ne croit, le goût des *alimens* et des *remèdes* qui conviennent à ses vues salutaires.

inspire souvent le goût des alimens et des remèdes convenables à la maladie.

Dans presque toutes les maladies du genre *putride*, les malades ont une aversion insurmontable pour les bouillons de viande, pour les substances *animales*, pour le poisson, pour tout ce qui leur est analogue. Dans ces cas, presque tous demandent des *citrons*, des *oranges*, des *alimens* et des *remèdes acescens*; ils s'en saisissent avec avidité. Ce sont aussi ceux qui conviennent contre la *putridité*, et que prescrivent, pour la combattre, les praticiens les plus éclairés.

Inspiration de la nature dans les maladies du genre putride.

Par-tout la nature demande ce qui lui est nécessaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les *amers* qui conviennent à la *saburre* glaireuse qui leur est presque naturelle; et les habitans des pays méridionaux font leurs délices de l'*orgeat*, des *glaces*, des *confitures*, etc., qui leur sont nécessaires.

Par-tout la nature demande ce qui lui est nécessaire. Exemples des peuples du Nord et du Midi.

Ces réflexions prouvent qu'en suivant les traces de la nature, il est difficile de s'égarer, et qu'en comparant entre eux les phénomènes qu'elle nous présente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entière à nos yeux. (Le C.^en CLERC, *Hist. Nat. de l'Homme Malade.*)

(9) Il est donc important de fixer les idées sur ce qu'on entend par le mot *convalescence*, et de donner, autant qu'il est possible, les caractères de cet état, qui tient le milieu entre la maladie et la santé : car, dans la *con-*

Ce qu'on doit entendre par le mot convalescence.

Les convalescens doivent se ga-

Comme le *corps*, après avoir essuyé une *fièvre*, est faible et délicat, il faut que les *convalescence*, il n'y a plus de maladie, elle est cessée; et la santé n'existe point encore, puisque le *convalescent* ne peut exercer ses *fonctions* avec la force, la vigueur et la régularité qu'il y apportait lorsqu'il jouissait de la santé.

Caractères auxquels on reconnait que le malade est entré en convalescence.

Selon HIPPOCRATE, le malade entre en *convalescence* lorsqu'il n'éprouve plus aucune douleur; lorsqu'il respire avec facilité, qu'il dort paisiblement les nuits, et qu'il présente tous les signes qui inspirent la sécurité la plus complète. *Progn. lib.* 3. Un malade ne peut donc être réputé *convalescent*, qu'après que les signes caractéristiques de la maladie ont disparu; que les *symptômes* ont cédé aux secours, soit de la nature, soit de l'art; que les *sécrétions* et les *excrétions* commencent à se faire avec régularité; en un mot, que l'ordre et l'équilibre paraissent peu-à-peu s'établir entre les *fluides* et les *solides*. Mais il faut pour cela que la cause de la maladie n'existe plus, et, par conséquent, que la matière morbifique ait été évacuée ou dissipée. La *convalescence* ne peut donc être que l'état qui suit immédiatement la *crise*.

Causes pour lesquelles on se trompe tous les jours sur les caractères de la convalescence.

Quelque faciles à saisir que paraissent ces caractères, rien cependant de si commun que de voir commettre, à cet égard, les fautes les plus grossières. Combien de malades, dont on avait annoncé la *convalescence*, sont retombés quelques jours après, et même sont morts, au grand étonnement de ceux qui les soignaient? Ces fautes se renouvelleront et se multiplieront, tant que celui qui se donne pour *guérisseur*, méconnaitra le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies, et qu'il ne comptera que sur ses *remèdes*; tant qu'il ne voudra point se persuader que le médecin n'est absolument que le ministre de cette mère surveillante; qu'il n'est fait que pour connaître ses intentions, pour exécuter ses ordres, pour être docile à ses instructions, pour suivre la marche qu'elle lui offre, et lui donner les secours qu'elle demande, comme nous le dirons, Chap. III, note 11, et Chap. IV, note 7 de ce Vol.

Il n'est pas de vrai con-

S'il est incapable de se persuader de ces vérités, il ne parviendra jamais à connaître ou à prévoir une *convа-*

lescens se prémunissent contre le froid, afin d'éviter de s'*enrhumer*. Une compagnie agréable et amusante, ainsi qu'un *exercice* modéré, en plein *air*, leur seront très-utiles; mais il faut éviter par-dessus tout, une grande fatigue.

rantir du froid, prendre un exercice qui ne fatigue pas, etc.

Les *alimens* doivent être légers, mais nourrissans. Il faut qu'ils mangent souvent, mais

Quels doivent être leurs alimens.

---

lescence. En effet, au milieu de cette foule de *remèdes* accumulés les uns sur les autres, sans ordre comme sans choix; au milieu de ces *saignées*, toujours trop multipliées; de ces *purgatifs* répétés depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, comment apercevoir et distinguer ces mouvemens salutaires que la nature se donne pour venir à bout de son travail, ou qu'elle médite pour opérer le dernier effort qui doit la rendre victorieuse, solliciter la *crise* et amener la *convalescence?*

valescence, si elle n'a été précédée d'une crise.

Aussi les rechutes sont-elles autant et plus fréquentes que les guérisons, malgré la résistance opiniâtre qu'oppose sans cesse cette même nature à ces méthodes actives, fougueuses, meurtrières, autant qu'absurdes; et les malheureux qui échappent à cette pratique vicieuse, n'éprouvent pour toute *convalescence*, quelquefois pendant des années entières, qu'une faiblesse et une débilité, qui sont cause qu'un rien les affecte, qu'un rien les dérange, et que le régime le plus exact suffit à peine pour leur faire supporter un état qui tient plus de la maladie que de la santé.

Ce qu'est la convalescence à la suite d'une maladie, traitée d'après les méthodes routinières.

Mais quand on a laissé à la nature tous ses droits, qu'on n'a administré de *remèdes* que ceux dont elle a donné une véritable *indication*, et qu'on ne les a répétés qu'autant qu'elle en a inspiré la nécessité, alors la maladie, qui a parcouru tous ses temps sans être contrariée, parvient à celui de la *crise*, le malade ayant encore une grande partie de ses forces: de sorte que la matière morbifique, bien préparée, s'évacue facilement, promptement, et que le malade entre immédiatement dans une *convalescence* heureuse. Car la *convalescence* est toujours en raison de la *crise*. Lorsque celle-ci est prompte et facile, celle-là est facile et courte: lorsque la *crise* est difficile, lente ou imparfaite, la *convalescence* a les mêmes caractères.

La convalescence est en raison de la crise dans les maladies traitées d'après les préceptes de l'art.

peu à la fois : il serait dangereux pour un *convalescent* qu'il mangeât à chaque repas autant que son *estomac* demande.

Il faut qu'ils mangent peu à la fois et souvent. Pourquoi ?

(Ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, c'est ce que l'on digère. Le *convalescent* qui mange peu, digère et se fortifie. Celui qui mange beaucoup, surcharge son *estomac* qui, fatigué par le *régime*, par les *remèdes*, par la maladie, n'a pas assez de force pour digérer; et, bien loin d'être nourri et fortifié, il s'affaiblit et périt peu à peu.

Règles qu'il faut suivre dans le traitement de la convalescence.

On peut, dit Tissot, réduire au petit nombre de règles suivantes, ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies *aiguës*, et empêcher, soit les rechutes, soit les maladies de langueur.

1.° Que les *convalescens* mangent très-peu à la fois et fréquemment.

2.° Qu'ils ne prennent que d'une espèce d'*aliment* dans un repas, et qu'ils n'en changent pas souvent.

3.° Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de solide.

4.° Qu'ils diminuent la quantité de boisson dont ils usaient dans la maladie. La meilleure est l'*eau* avec un tiers de *vin* vieux.

Une trop grande quantité de boisson, à cette époque, empêche l'*estomac* de reprendre ses forces, nuit à la *digestion*, entretient la faiblesse, augmente la disposition à l'enflure des jambes, quelquefois même occasionne une *fièvre lente*, et jette le *convalescent* dans la langueur.

5.° Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront, à pied, en voiture ou à cheval, surtout avant le dîné. L'*exercice du cheval* est le plus salutaire de tous; et ceux qui sont à même d'en goûter les avantages, ont grand tort de le

négliger. Nous disons de prendre l'*exercice* avant le dîné, parce qu'il troublerait la *digestion* si on ne le prenait qu'après.

6.° Qu'ils prennent peu d'*alimens* le soir, leur sommeil en sera plus tranquille.

7.° Qu'ils fassent de l'*exercice*, afin de dissiper l'enflure de jambes, peu dangereuse, qui survient à la fin de presque toutes les maladies graves.

8.° Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un *lavement*, s'ils sont trop resserrés. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire qu'ils aillent à la garderobe tous les jours; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours; afin d'éviter la *constipation* qui occasionnerait des gonflemens, de la chaleur, des maux de tête, etc.

On rencontre souvent des *convalescens* qu'on est obligé de purger une ou deux fois, pour prévenir le danger des amas qui se forment aisément quand on mange beaucoup, et que les *organes de la digestion* n'ont pas encore repris toutes leurs forces. Dans ce cas, une *purgation* douce, composée de la manière suivante, suffit pour l'ordinaire.

Prenez de *follicules de séné*, huit grammes, (deux gros).
de *manne en sorte*, six ou sept décagrammes et demi, (deux onces ou deux onces et demie.)

Faites bouillir, pendant une ou deux minutes, les *follicules de séné*, dans un verre d'eau: retirez du feu: mettez aussitôt fondre la *manne*: passez. On prend cette médecine en une fois.

S'il leur reste beaucoup de faiblesse, si leur *estomac* est dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque ressentiment de *fièvre*, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour, quatre grammes

(un gros) de *quinquina* en poudre : ce *remède* rétablira les *digestions*, rappellera les forces et chassera la *fièvre*.

10.° Qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précoce est la cause des maladies de langueur, qui datent presque toujours d'une maladie *aiguë*, qui faute de ménagement dans la *convalescence*, n'a pas été bien guérie. C'est une faute dans laquelle tombent presque tous les ouvriers et les gens de la campagne. On en rencontre tous les jours de languissans et d'incapables de reprendre leurs occupations, avec leur première activité, parce qu'ils n'ont pas voulu se reposer quelques jours de plus ; et cependant ce léger sacrifice leur aurait épargné ces infirmités.

11.° Qu'ils évitent avec le plus grand soin le *serein*, dont nous avons parlé Tom. I, Chap. XII, §. III, Art. IV.

Ces conseils, comme nous l'avons déjà observé, ne sont pas seulement utiles aux *convalescens* qui viennent d'avoir la *fièvre ;* ils le sont encore à ceux qui sortent d'une maladie quelconque. Aussi nous aurons soin, dans les Chap. suiv., sur-tout dans ceux qui traitent de maladie grave, de renvoyer le lecteur au présent §. III.

CHAPITRE III.

Des Fièvres intermittentes.

LES *fièvres intermittentes* sont de toutes les *fièvres*, celles qui fournissent les occasions les plus favorables d'observer, soit le caractère de cette classe de maladies, soit l'effet des *remèdes*. Il n'y a personne qui ne puisse distinguer une *fièvre intermittente* de toute autre, et les *remèdes* qui lui conviennent sont actuellement connus presqu'universellement (1).

Division des fièvres intermittentes.

Les différentes espèces de *fièvres intermittentes* prennent leurs noms des différentes *périodes* dans lesquelles les *accès* reviennent : delà il y en a de *quotidiennes*, de *tierces*, de *quartes*, (de

(1) Nous voudrions bien présumer la même connaissance chez nos compatriotes; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittentes tierce, quarte*, etc., sont encore des termes inconnus à la plupart des gens de la campagne, qui ne connaissent que celui de *fièvres* en général, et qui croient qu'ils n'ont rien à dire davantage quand ils ont dit : Nous avons les *fièvres*; et ce n'est que par la multiplicité des questions, que l'on peut parvenir à connaître l'espèce de *fièvre* dont ils sont attaqués.

Ce que c'est qu'une fièvre intermittente.

Cependant, rien de plus facile à saisir que le caractère des *fièvres intermittentes*. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques*; c'est-à-dire, qui, après avoir disparu entièrement, reviennent à plusieurs reprises, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux, trois jours, etc. Ces retours se nomment *accès*. Dans l'intervalle qui règne d'un *accès* à l'autre, le malade est absolument sans *fièvre*, et paraît jouir de la meilleure santé. On sent déjà que ces *fièvres* sont opposées à la *fièvre continue*, dont on parlera dans le Chap. suiv.

doubles-tierces, de *doubles-quartes*, etc. Et, ayant égard aux saisons dans lesquelles elles prennent le plus ordinairement, on les divise encore en *fièvres de printemps* et en *fièvres d'automne*.

Ce qu'on entend par fièvre quotidienne;

On donne et on doit donner le nom de *fièvre quotidienne*, à celle dans laquelle l'*accès* revient tous les jours à-peu-près à la même heure.

Par fièvre tierce.

Dans la *fièvre-tierce*, il revient le troisième jour; alors le malade a un jour de libre, c'est-à-dire, un jour où il n'a pas de *fièvre* du tout.

Par fièvre quarte;

Dans la *fièvre-quarte*, l'*accès* revient le quatrième jour, et le malade a deux jours de libres.

Par fièvre double-tierce;

Dans la *double-tierce*, l'*accès* revient tous les jours comme dans la *quotidienne*, avec cette différence, qu'il n'est pas d'aussi longue durée; qu'il est un jour plus léger, l'autre jour plus fort, et que l'heure à laquelle il revient n'est pas la même; ensorte que le premier *accès* répond pour l'heure et l'intensité au troisième, le second au quatrième, etc. Quelquefois dans la *double-tierce*, l'*accès* revient deux fois le même jour, et le lendemain est libre.

Par fièvre double quarte;

Dans la *double-quarte*, on a tantôt deux *accès* en un jour, et les deux jours suivans restent libres; et tantôt un *accès* chaque jour pendant deux jours de suite, alors le troisième jour se trouve libre.

Il y a encore des *fièvres* qui reviennent le cinquième, le sixième, le septième, le huitième jour, qui reviennent tous les mois, toutes les années; mais elles sont très-rares, et rentrent pour le traitement dans la classe des *fièvres intermittentes* simples, ainsi que celles que nous venons de décrire.

Par fièvres de printemps et par

Les *fièvres de printemps* sont celles qui règnent depuis les mois de pluviôse (février) jusqu'à la

fin de prairial (juin) ; celles d'*automne* règnent depuis le mois de messidor (juillet) jusqu'au mois de nivôse (janvier). Leurs caractères essentiels sont les mêmes. Ce ne sont pas proprement des maladies différentes ; mais les circonstances variées qui les accompagnent méritent quelque attention. fièvres d'automne.

Les *fièvres de printemps*, par exemple, sont quelquefois jointes à une disposition *inflammatoire*, parce que c'est la disposition du corps dans cette saison ; et comme tous les jours cette saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Caractères des fièvres de printemps.

Les *fièvres* d'*automne*, au contraire, sont assez souvent accompagnées de *putridité* ; et comme la saison devient tous les jours plus fâcheuse, elles sont plus opiniâtres. Les *fièvres* d'*automne* sont d'autant plus opiniâtres, qu'elles commencent plus tard. Ainsi celles de fructidor et vendémiaire (septembre et octobre), sont de plus longue durée que celles de messidor et de thermidor (juillet et août). Quand la saison est avancée, ces *fièvres* s'annoncent quelquefois comme des *fièvres putrides* ; en sorte que ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se règlent en *fièvres d'accès*, en *fièvres intermittentes*. Mais il n'y a pas de danger à s'y tromper, et à employer le traitement marqué pour la *fièvre maligne*.) Caractères des fièvres d'automne.

§. I.

Causes des Fièvres intermittentes.

LES *fièvres intermittentes* sont dues aux vapeurs qui s'exhalent des eaux stagnantes et corrompues. Cette vérité est démontrée, parce qu'on en observe un plus grand nombre dans les

saisons pluvieuses ; parce qu'elles sont plus fréquentes dans les contrées où le sol est marécageux, comme en Hollande, dans les marais de la province de Cambridge, dans le comté d'Essex, (sur nos côtes maritimes, sur le bord des étangs de la Méditerranée, etc.)

Les *alimens* de difficile *digestion*, une trop grande quantité de fruits à noyaux non assez mûrs, un *régime* aqueux et peu substantiel, l'humidité des maisons, le *serein*, le sommeil pris sur un terrain humide, les veilles, les fatigues, les passions accablantes, telles que le chagrin, la douleur, etc. peuvent encore occasionner les *fièvres intermittentes*.

Lorsque les habitans d'un pays élevé viennent habiter un lieu bas, ils manquent rarement de les gagner ; et quand elles sont dues à cette cause, elles peuvent devenir funestes.

En un mot, tout ce qui peut relâcher les *solides*, diminuer la *transpiration*, arrêter la *circulation* des *fluides* dans les *vaisseaux capillaires*, c'est-à-dire, dans les plus petits *vaisseaux* du corps, dispose aux *fièvres intermittentes*.

§. II.

Symptômes des Fièvres intermittentes.

Symptômes qui annoncent l'accès.

UNE *fièvre intermittente* commence, en général, par des douleurs à la tête, dans les *lombes*, dans les *reins ;* par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid dans les *extrémités*, par des *pandiculations*, des bâillemens accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, et quelquefois de *vomissemens*.

Symptômes de l'accès.

A tout cela succède le *frisson*, ensuite un violent tremblement ; mais bientôt la *peau* de-

vient moite, la *sueur* coule abondamment, et termine l'*accès*.

Cependant il arrive quelquefois que cette *fièvre* prend subitement, au moment où le malade se croit en parfaite santé; mais elle est plus communément précédée d'affaissement, de perte d'appétit, et des *symptômes* mentionnés ci-dessus.

(Un des *symptômes* qui caractérisent plus particulièrement ces *fièvres*, est la couleur des *urines* que le malade rend pendant, et sur-tout après la *sueur*. Elles sont rougeâtres, *briquetées*, c'est-à-dire, qu'elles déposent un *sédiment* qui a l'aspect de la brique pilée. Symptôme caractéristique.

Dans le commencement de l'*accès*, le *pouls* est *vite*, *faible* et *petit*, la soif est assez forte. Pendant la chaleur, le *pouls* est plus *fort*, plus *grand*, et la soif excessive. Immédiatement après le *froid*, le malade éprouve une chaleur sèche, à laquelle succède la *sueur*) (2).

§. III.

Régime que doivent suivre les malades attaqués de Fièvre intermittente.

PENDANT l'*accès*, le malade doit boire en abondance d'une *décoction* d'*orge* ou de *gruau*; Régime pendant l'accès.

(2) *N. B.* Nous prions avec instance de lire, avant d'aller plus loin, les Chapitres I et II de ce Volume, que nous avons déjà dit ci-dessus, *Avertissement sur le Tableau des Symptômes*, pag. xvj, devoir servir d'introduction au traitement de chaque maladie. Nous regardons la lecture de ces Chap. comme tellement essentielle, que nous nous ferons un devoir d'y renvoyer dans toutes les maladies graves, et nous sommes persuadés qu'on nous pardonnera ces répétitions, en faveur de leur importance.

du *petit lait d'orange*, ou d'une *infusion* légère de fleurs de *camomille ;* s'il se sent affaissé, il prendra du *petit lait au vin*, aiguisé avec le *suc* de *citron*.

Les boissons doivent être chaudes.

Toutes ces boissons doivent être chaudes, afin de pouvoir favoriser l'excrétion de la *sueur*, et conséquemment diminuer l'intensité de l'*accès* (*a*).

Alimens et boissons entre les accès.

Entre les *accès*, il faut soutenir le malade avec des *alimens* nourrissans, mais légers et de facile *digestion ;* tels sont des bouillons de veau ou de poulet, du *gruau* avec un peu de *vin ;* des soupes légères, etc. Sa boisson sera du *vin* trempé, *acidulé* avec le *suc* de *citron* ou d'*orange*, et quelquefois un peu de *punch* faible. Il faut encore qu'il boive des *infusions* de *plantes amères*, telles que celles de fleurs de *camomille*, d'*absinthe* ou de *trèfle d'eau*. Il peut alors et en tout temps, boire un peu de *vin* léger, dans lequel on aura fait infuser de la racine de *gentiane*, de la *petite centaurée* ou quelque autre *amer*.

Avantage d'un exercice modéré entre les accès.

Comme la principale attention, qu'on doit avoir dans le traitement d'une *fièvre intermittente*, est de fortifier les *solides* et de favoriser la *transpiration*, le malade prendra en conséquence, entre les *accès*, autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre. S'il est en état de sortir, de monter à cheval, ou d'aller en voiture, il en retirera un grand avan-

---

Laudanum liquide proposé comme capable de modérer l'accès.

(*a*) Le D.r LIND dit, que vingt ou vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide de* Sydenham, données au malade dans un verre de l'une ou l'autre de ces *tisanes*, demi-heure après qu'il est entré dans la *chaleur* de l'*accès*, facilitaient la *sueur*, diminuaient la longueur du *paroxysme*, soulageaient la tête, et concouraient singulièrement à la guérison de la *fièvre*.

tage ; mais, s'il se sent trop faible, il ne fera de mouvement qu'autant qu'il pourra en supporter. Cependant rien ne contribue d'avantage à prolonger une *fièvre intermittente*, que de céder au penchant qui nous porte à l'indolence et à l'inaction.

Le *régime* convenable et bien dirigé, guérira souvent une *fièvre intermittente*, sans le secours d'aucun *remède*. Si la maladie n'est pas d'un *mauvais caractère*, si le lieu qu'habite le malade est sec et bien aéré, on sera presque toujours sûr de réussir par le seul *regime* (3).

Ces fièvres se guérissent souvent sans remèdes : et par le seul régime.

Mais si les forces paraissent diminuer, si les *accès* viennent à un tel degré de violence, qu'ils fassent craindre pour la vie du malade, alors il faut sans délai recourir aux *remèdes*. Cependant on ne doit jamais les commencer que la maladie ne soit parfaitement déclarée, c'est-à-dire, que le malade n'ait éprouvé plusieurs *accès*, (au moins trois).

Quand il faut recourir aux remèdes.

§. IV.

Traitement des Fièvres intermittentes.

ARTICLE PREMIER.

Manière de traiter les adultes.

La première chose à faire, dans le traitement d'une *fièvre intermittente*, est de nettoyer les *premières voies*. Après cette opéra-

Il faut commencer par les vomitifs. Pourquoi ?

(3) C'est une vérité relativement à *celles de printemps ;* mais il n'en est pas toujours de même de *celles d'automne*, qui quelquefois durent très-long-temps, et meme souvent jusqu'au printemps suivant, si on ne les traite pas convenablement, comme nous le dirons pag. 106 et suiv. de ce Vol.

Exception relativement à celles d'automne.

tion, non-seulement l'application des *remèdes* est plus sûre, mais encore ils sont plus efficaces.

Dans cette maladie, l'*estomac* est ordinairement surchargé de *phlegmes visqueux*, et il arrive très-souvent que le malade vomit une grande quantité de *bile*. Ces efforts de la nature indiquent assez la nécessité de faire vomir. Les *vomitifs* sont donc les premiers *remèdes* qu'il faille administrer au malade.

On doit donner la préférence à l'ipécacuanha.

L'*ipécacuanha* est celui de tous qui répond le mieux à cette *indication :* dix ou quinze décigrammes (vingt ou trente grains) de cette racine, donnés à la fois, en poudre, suffiront pour un adulte. On diminuera la dose proportionnément à l'âge du malade (4). Lorsque le

---

Dose à laquelle il faut donner cette racine.

(4) Ce conseil est, sans contredit, très-sage : mais la dose que l'auteur propose pour un adulte, pourra paraître trop forte, parce qu'à un gramme (dix-huit grains), cette racine fait généralement vomir. Heureusement qu'on a observé que ceux qui la donnent à deux grammes (trente-six grains), n'en obtiennent pas plus d'effets que ceux qui ne la donnent qu'à un gramme (ou dix-huit grains). La raison de ce phénomène, dit VENEL, est fort simple : c'est que, dès que les *sucs* de l'*estomac* ont dissous assez de la *résine* de l'*ipécacuanha* pour exciter le *vomissement*, le malade vomit d'abord, et rejette le reste. Si le *vomissement* continue, ce n'est que parce que la *résine*, qui a été dissoute, reste attachée aux parois de l'*estomac*, et les irrite. Il n'est point de praticien qui n'ait vérifié la justesse de ce raisonnement. Cependant nous croyons plus prudent de s'en tenir à un gramme (ou dix-huit grains), puisqu'à cette dose il est infiniment rare qu'il manque son effet. Aussi ne le prescrirons-nous jamais qu'à cette dose, excepté dans des cas extraordinaires.

Comment il faut la faire prendre.

Une attention qu'il faut avoir quand on donne l'*ipécacuanha* en poudre, et, en général, tous les *remèdes* en poudre pris dans un liquide, est qu'elle soit parfaitement mêlée à l'eau ou à la *tisane*. Pour cet effet, on jette la poudre dans le fond du verre ; on verse par-dessus

vomitif commencera à opérer, le malade boira abondamment d'une légère *infusion* de fleurs de *camomille*.

Dans quel moment il faut donner le vomitif.

Dans une *fièvre intermittente*, il faut donner le *vomitif* deux ou trois heures avant le retour de l'*accès*. On peut le répéter, s'il est nécessaire, le lendemain, pour une *fièvre quotidienne*, et deux ou trois jours après, pour les autres *fièvres intermittentes*.

Importance des vomitifs dans les fièvres intermittentes.

Outre que les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, ils excitent encore la *transpiration*, et augmentent toutes les autres *excrétions*. Ces effets les rendent d'une telle importance, qu'ils guérissent souvent les *fièvres intermittentes*, sans le secours d'aucun autre *remède*.

Les purgatifs y sont quelquefois utiles.

Les *purgatifs* sont quelquefois utiles dans ces *fièvres*, et même souvent ils y sont nécessaires. On a vu une *purgation* forte guérir une *fièvre intermittente* qui avait résisté au *quinquina* et aux autres *remèdes fébrifuges*.

Symptômes qui indiquent les purgatifs dans toutes les maladies.

(On doit purger sur-tout, quand, après le *vomitif*, le malade, même hors des *accès*, se sent la bouche mauvaise; qu'il éprouve du dégoût, des maux de *reins*, des douleurs dans les *lombes*, des inquiétudes, etc.; *symptômes* qui

---

quelques gouttes d'eau; on delaie parfaitement avec le doigt ou une cuillère; on continue à verser de l'eau et à delayer jusqu'à ce que le verre soit plein. Après que le malade a pris ce *remède*, il reste tranquille jusqu'à ce qu'il sente des envies de vomir. Alors on lui donne, coup sur coup, deux ou trois verres d'eau ou de *tisane* legère tiède: après qu'il a vomi pour la première fois, on réitère un verre de la boisson, de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, jusqu'à ce qu'il ne se sente plus de disposition à vomir; après quoi on lui donne un bouillon, pourvu toutefois que ce moment soit éloigné au moins d'une heure de celui où doit venir l'*accès*, car plus tard le malade n'a besoin de rien.

indiquent toujours les *purgatifs*, dans quelques maladies et chez quelques malades qu'ils se rencontrent.)

Mais ils sont moins indiqués que les vomitifs.

Cependant, comme les *vomitifs* sont infiniment mieux indiqués dans les *fièvres intermittentes*, les *purgatifs* y deviennent moins nécessaires; à moins que le malade ne sente de la répugnance pour les *vomitifs*; alors il faudra qu'il se purge, le jour qu'il ne doit point avoir d'*accès*, ou huit heures avant l'*accès*, dans les *fièvres quotidiennes*, avec une dose ou deux de *sel de glauber (sulfate de soude)*, de *jalap* et de *rhubarbe* (combinés de la manière suivante:

Temps de les administrer.

Modèle d'une médecine convenable dans ces cas.

Prenez de *jalap* concassé, douze décigrammes (vingt-quatre grains);
de *rhubarbe* choisie concassée, quatre grammes (un gros).

Faites bouillir ces deux substances dans un verre d'eau pendant quelques minutes; passez.

Ajoutez de *sel de glauber* (*sulfate de soude*), huit grammes (deux gros).

On prend cette *médecine* en un verre, et on la répète s'il est nécessaire).

La saignée est rarement nécessaire dans les fièvres intermittentes.

La *saignée* peut quelquefois convenir dans le commencement d'une *fièvre intermittente*, surtout quand la chaleur excessive, le délire, etc., donnent lieu de soupçonner de l'*inflammation*; mais comme, dans cette espèce de *fièvre*, le *sang* est très-rarement dans un état *inflammatoire*, la *saignée* s'y trouve aussi rarement nécessaire; et si elle est répétée plusieurs fois, elle ne tend qu'à prolonger la maladie (5).

Pourquoi?

(5) Nous prions le lecteur de revoir ce qu'on a dit pag. 77, 78, et notes 5 et 6 de ce Vol., et de ne jamais perdre de vue que les *symptômes* qui sont décrits à la

Après

Après les *évacuations* convenables (6), le malade peut en toute sûreté prendre le *quinquina*. Il faut le lui donner sous la forme qui lui est le plus agréable. Mais aucune préparation de *quinquina* ne convient mieux, dans les *fièvres intermittentes*, que la forme la plus simple sous laquelle on puisse le donner, je veux dire en poudre.

Temps où il faut administrer le quinquina. Sous quelle forme, et comment il faut le donner,

Prenez de *quinquina* choisi, six décagrammes (deux onces).

Réduisez en poudre très-fine.

Partagez en vingt-quatre prises égales.

On prendra chacune de ces prises, soit dans un verre de *vin* rouge, soit dans une tasse d'*infusion* de *camomille*, soit dans une tasse de *décoction de gruau*; ou bien on en fera autant de *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de limon*.

Dans la *fièvre quotidienne*, c'est-à-dire, dans celle dont les *accès* reviennent tous les jours,

Dans la fièvre quotidienne.

---

fin de la note 6, sont les seuls qui nécessitent la *saignée*. « Je ne puis, dit le C.^en CLERC, m'empêcher « d'observer qu'on doit etre extrêmement circonspect « sur l'usage des *saignées* dans les *fièvres intermittentes* : leur cause est ordinairement dans les *premières* « *voies*, et je ne vois pas pourquoi on vide les *vaisseaux sanguins*, quand ces *fièvres* ne sont pas accompagnées de *symptômes* extraordinaires. La faiblesse « du malade, la longueur de la *fièvre*, la *bouffissure* et « l'*hydropisie*, sont les suites ordinaires de ces *saignées* « *déplacées*. »

Ses effets funestes dans ces fièvres.

(6) C'est-à-dire, après ou le *vomitif*, ou le *purgatif*, ou la *saignée*, si elle est indiquée. En général, la prudence veut que l'on commence toujours par faire vomir, ou par purger le malade. Le *quinquina* agit alors avec beaucoup plus d'efficacité. Mais dès qu'on aura commencé l'usage du *quinquina*, on se gardera de faire vomir ou de purger : ces *évacuations* entretiendraient la *fièvre*, ou la redonneraient, si elle était passée.

le malade prendra toutes les deux heures, excepté pendant l'*accès*, une des prises spécifiées ci-dessus; par ce moyen, il pourra en prendre cinq ou six pendant l'intervalle des *accès*.

Dans la tierce. Dans une *fièvre tierce*, il suffira de prendre chacune de ces prises toutes les trois heures.

Dans la quarte, etc. Dans une *fièvre quarte*, toutes les quatre heures, toujours hors le temps de l'*accès* (7).

Si le malade ne pouvait se résoudre à prendre à-la-fois une si grande dose de *quinquina*, on pourrait la lui partager en deux ou en trois: alors il prendrait ces divisions de prises toutes les heures pour la *fièvre quotidienne*, toutes les deux heures pour la *fièvre tierce*, toutes les trois heures pour la *fièvre quarte*.

Il en faudra une bien moindre quantité pour les jeunes personnes, (c'est-à-dire, de l'âge de quinze, douze ans et au-dessous, jusqu'à sept: on verra, Art. II de ce §., comment il faut traiter les enfans). En général, la dose doit être proportionnée à l'âge, à la *constitution*, à la violence des *symptômes*, etc. (8).

Car le traitement de toutes ces espèces de fièvres doit être le même. (7) On voit que le traitement que le D.r BUCHAN propose dans ce §., est pour toutes les espèces de *fièvres intermittentes*, dont nous avons fait l'énumération ci-devant, pag. 87, 88 et 89 de ce Vol., parce que toutes ces *fièvres* étant essentiellement les mêmes, comme nous l'avons dit, exigent les mêmes *remèdes*, cependant avec les modifications spécifiées.

Le quinquina doit être pris à grande dose, si l'on veut qu'il guérisse. (8) Il ne faut pas croire que les six décagrammes (deux onces) de *quinquina* que prescrit ici l'auteur, soient une trop grande quantité pour un adulte. Il y a des personnes à qui cette dose ne suffira pas, qui seront même obligées de la doubler. C'est parce qu'on donne le *quinquina* à trop petite dose, qu'on manque si souvent la guérison des *fièvres intermittentes*. On crie contre le *remède*, on le croit inutile: mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient.

J'ai observé que, dans les *fièvres intermittentes* opiniâtres, il fallait donner le *quinquina* à doses précipitées. Le succès de ce *remède* dépend sur-tout d'être pris en quantité convenable, dans un petit espace de temps. Plusieurs onces de *quinquina*, données en quelques jours, réussiront davantage que plusieurs livres prises en quelques décades (semaines). Lorsqu'on emploie cette *écorce* contre la *gangrène*, ou contre une *fièvre intermittente de mauvais caractère*, il en faut répéter les doses aussi souvent que l'estomac peut les supporter.

Pendant combien de temps il faut prendre le quinquina.

Le *quinquina*, de la manière que nous le prescrivons, manque rarement de guérir *une fièvre intermittente*. Mais il ne faut pas que le malade l'abandonne aussitôt que les *accès* paraissent l'avoir quitté; il faut au contraire qu'il en continue l'usage, jusqu'à ce qu'il soit certain que la maladie est entièrement guérie. On échoue dans le traitement de la plupart de ces *fièvres*, parce que les malades n'emploient pas assez longtemps le *quinquina*. En général ils n'en prennent que jusqu'à ce qu'ils voient les *accès* dissipés; alors ils le quittent, au risque d'y revenir quelque temps après. Par ce moyen, la maladie acquiert des forces, et reparaît souvent avec plus de violence que jamais.

Moyens de prévenir les rechutes.

La seule manière d'en prévenir la rechute est, après que les *symptômes* ont disparu, de continuer pendant quelque temps l'usage du *quinquina* à petite dose.

Telle est la méthode la plus sûre et la plus efficace de guérir les *fièvres intermittentes*.

Pendant l'usage du *quinquina*, on pourra boire de l'*infusion* suivante:

Infusion amère, dont il faut boire pendant l'usage du quinquina.

Prenez de racine de *gentiane*, trois décagrammes (une once); de *calamus aromaticus*, } de chaque d'*écorce d'orange*, } seize gram. (demi-once) de fleurs de *camomille*, trois ou quatre pincées; de semence de *coriandre*, une pincée. Broyez légèrement le tout dans un mortier. Prenez une demi-pincée de tous ces ingrédiens; mettez dans une théière; versez par-dessus un demi-litre (chopine) d'eau bouillante. (Laissez *infuser* comme du *thé*.)

Une tasse de cette *infusion*, bue trois ou quatre fois par jour, fortifiera l'*estomac*, et avancera singulièrement la guérison.

S'il se trouvait un malade qui ne pût absolument supporter cette *infusion* faite avec de l'eau, on la lui fera au *vin*, en mettant *infuser* deux pincées de ces ingrédiens dans un litre (une pinte) de *vin* blanc, pendant quatre ou cinq jours. Il en boira un verre, deux ou trois fois dans la journée.

Si le malade prend abondamment de l'*infusion* aqueuse ci-dessus, ou de l'*infusion* vineuse comme elle est prescrite, ou de toute autre *infusion* de *plantes amères*, il aura besoin d'une moindre quantité de *quinquina* pour parvenir à la guérison (*b*.)

Plusieurs plantes indigènes pourraient guérir les fièvres intermittentes.

(*b*) Il y a lieu de croire qu'un grand nombre de nos plantes ou écorces *amères* et *astringentes*, réussiraient dans la cure des *fièvres intermittentes*, sur-tout si on les joignait à des *plantes aromatiques*. Mais, comme le *quinquina* est reconnu, depuis long-temps, pour un *spécifique* dans ces maladies, et que la réputation qu'il s'est acquise lui est méritée à tous égards, nous sommes moins dans le cas de recourir à d'autres *remèdes*. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire observer, que le *quinquina* est souvent *sophistiqué* ou

Les personnes qui ne pourront avaler le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, le *falsifié*, et qu'il faut beaucoup de connaissance et d'attention pour distinguer le vrai du faux. Je ne fais cette observation, qu'afin que ceux qui se serviront de cette écorce, soient en garde contre les personnes qui en font le commerce (9).

Autre manière de prescrire le quinquina.

(9) C'est pour ces raisons très-importantes, sur-tout aux gens de la campagne, qui peuvent à peine se procurer les *drogues* les plus communes, et toujours *falsifiées* ou gâtées, que nous allons indiquer les *plantes* de notre pays, qui, étant d'excellens *fébrifuges*, peuvent suppléer au *quinquina*, toutes les fois qu'on a lieu de craindre d'être trompé sur les qualités de cette dernière écorce, ou qu'on n'est pas à portée de s'en procurer.

Ces plantes sont, 1.° le *saule blanc commun*, le *saule cassant* ou *fragile*, et le *saule à trois étamines*; 2.° le *maronnier d'Inde*; 3.° le *putiet*; 4.° le *frêne*; et 5.° le *prunellier* ou *prunier épineux*.

Quelles sont ces plantes?

1.° Quoique toutes les espèces de *saules* paraissent posséder les mêmes propriétés, on doit s'en tenir à celles que nous nommons, comme les seules dont les vertus aient été constatées par l'expérience.

Trois espèces de saules. Manière d'employer l'écorce de ces arbres.

Il y avait déjà long-temps qu'on avait tenté l'écorce de *saule* dans les *fièvres intermittentes*, et ces tentatives n'avaient point été sans succès. Mais il était réservé au D.r COSTE, médecin des hôpitaux militaires, etc. et au C.en WILLEMET, apothicaire, demonstrateur de chimie à Nancy, etc., d'y mettre le sceau de l'authenticité. Voici comment ils s'expriment dans un ouvrage couronné par l'academie de Lyon, en 1776, intitulé: *Essais Botaniques, Chimiques et Pharmaceutiques, sur quelques plantes indigènes, substituées avec succès à des végétaux exotiques*, etc.

« Nous avons fait prendre, dans les *fièvres intermittentes*, l'écorce de *saule*, à la dose de quatre grammes (un gros), en poudre très-fine, de quatre en quatre heures, dans une *décoction* légère de *café*. Ce *remède* a très-peu manqué son effet, sur-tout quand nous avions préparé nos malades avec un *vomitif*, ou *un purgatif*. Quatre personnes, purgées avec l'*écorce de saule*, ont pris, dans l'intervalle du quatrième au cinquième *accès*, vingt-quatre grammes (six gros) de

prendront en *infusion* ou en *décoction*. L'*infusion* se fait de la manière suivante :

« cette meme écorce, dans la *décoction* ci-dessus. Le « cinquième *accès* n'a pas paru chez deux d'entr'eux. « Les deux autres l'ont eu bien moindre. Ils en ont pris « encore seize grammes (demi-once), en quatre pri- « ses, dans l'intervalle du cinquième au sixième *accès*, « qui n'a pas eu lieu ; et nous nous sommes parfaite- « ment convaincus d'une guérison radicale, sans retour « quelconque, et sans accidens. »

L'écorce de *saule*, prescrite comme il vient d'être dit, a guéri, sous mes yeux, une *fièvre quarte*, qu'une femme âgée portait depuis six mois ; celle de son enfant, âgé de neuf à dix ans, qui l'avait du meme temps ; et une *fièvre tierce*, chez une jeune *femme grosse*, qui n'a pas vu le septième *accès*.

Le maronnier d'Inde. Manière d'employer son écorce.

2°. Le *maronnier d'Inde*, si connu pour faire l'ornement de nos jardins, fournit une écorce qui, au rapport de plusieurs médecins, cités dans l'ouvrage dont nous venons de parler, n'est pas moins puissante contre les *fièvres intermittentes*, que le *quinquina*. On donne cette écorce à la dose de huit grammes (deux gros), réduite en poudre, et infusée dans un hectogramme trois décagrammes (quatre onces) d'*eau de chardon béni*, immédiatement avant l'*accès* ;

Ou en *apozème*, de la manière suivante :

Prenez de l'écorce de *maronnier d'Inde*, réduite en poudre grossière, trois décagrammes (une once) ;
de racine de *réglisse* effilée, une pincée.

Faites bouillir l'écorce dans une pinte d'eau, jusqu'à réduction d'un tiers. Ajoutez, sur la fin, la *réglisse*. Passez le tout.

On prend cet *apozème* en quatre verres, de quatre en quatre heures, hors de l'*accès*. Si cette boisson répugne, on donnera cette même écorce, comme il suit :

Prenez d'écorce de *maronnier d'Inde*, en poudre très-subtile, trois décagrammes (une once) ;
de *gratiole*, préparée, vingt-quatre décigrammes (quarante-huit grains) ;
de *sel fixe de cabaret*, quatre gram. (un gros) ;
de *sirop de fleurs de pêcher*, ce qu'il en faut pour former du tout un *opiate*.

Prenez de *quinquina* choisi en poudre, trois décagrammes (une once). Mettez dans un litre

---

Le malade en prendra la grosseur d'une noix muscade, enveloppée dans du pain à chanter, de trois en trois heures, buvant par-dessus un gobelet d'*infusion de chicorée sauvage.*

« Onze fébricitans, de divers âges et *constitutions*, « disent les C.ens COSTE et WILLEMET, ont été gué- « ris de *fièvres tierces et quartes*, avec cette écorce, « qu'ils ont prise à-peu-près à la même quantité qu'on « donne le *quinquina*. Ils ont été guéris, sans retour, « dans les huit ou dix jours qui ont suivi la première « administration. »

Le putiet. Manière d'employer son écorce.

3.° Il y a environ vingt ans que l'écorce de *putiet* est connue en Lorraine pour avoir des propriétés analogues à celles du *quinquina*. On donne l'écorce de *putiet* à la dose de quatre grammes (un gros) en poudre; ou si cette poudre répugne, on en fait un *électuaire* de la manière suivante :

Prenez de l'écorce de *putiet*, réduite en poudre très-fine, trois décagrammes (une once);
de *sel ammoniac*, (*muriate ammoniacal*) quatre grammes (un gros);
de *sirop de fleurs de putiet*, ou, à son défaut, de celui d'*absinthe*, quantité suffisante pour faire un *électuaire*.

Le malade en prendra la grosseur d'une noix muscade, de trois en trois heures, hors de l'*accès*, et il boira immédiatement par-dessus, un verre de *décoction* faite avec quatre grammes (un gros) de la même écorce, coupée menu, et un peu de *réglisse*.

Trois *fièvres tierces*, une *fièvre quarte*, une *quotidienne* et une *double-tierce*, ont été guéries, les unes et les autres radicalement et sans récidive, ni accident quelconque.

Le frêne. Manière d'employer son écorce.

4.° L'écorce de *frêne* avait déjà été nommée le *quinquina d'Europe*, par HELWIG, professeur en médecine à Gripswald, dans un mémoire publié en 1712. Elle se donne à la dose de huit grammes (deux gros), récemment mise en poudre fine, dans une tasse de *décoction* de feuilles de *frêne*, *édulcorée* avec un peu de *sucre* ou de *miel*. On réitère cette dose toutes les quatre heures, pendant trois jours, hors l'*accès*. Ensuite le malade n'en

(une pinte) de *vin* blanc; laissez *infuser* à froid, pendant quatre ou cinq jours, ayant soin de

prend plus que deux fois par jour; savoir, le matin et à cinq heures du soir, pendant trois ou quatre jours seulement.

« Nous sommes obligés d'avouer, disent les C.ens « COSTE et WILLEMET, que sur douze des sujets qui en « ont fait usage, il y en a quatre attaqués de *fièvre* « *quarte*, que nous n'avons pas guéris par son moyen, « quoique nous ayons augmenté les proportions ordi- « naires de plus d'un tiers, et insisté sur son adminis- « tration pendant plus d'un mois. Nous en sommes ve- « nus au *quinquina*, pour deux, qu'il a très-bien guéris. « Un troisième l'a été avec l'écorce de *prunellier;* et le « quatrième est mort *hydropique*, au bout de quatre « mois. »

Le prunellier. Manière de prescrire son écorce.

5.° Enfin, le *prunellier* ou *prunier épineux*, qui est notre *acacia*, fournit une écorce qui ne le cède point à celles que nous venons de nommer. Elle a guéri deux *fièvres tierces*, dont le sixième *accès* n'a pas eu lieu; une *fièvre quotidienne*, et un des malades qui n'avait point été guéri avec l'écorce de *frêne*, comme on vient de le voir plus haut.

Elle se donne à la dose de huit grammes (deux gros), en *décoction*, comme du *café*, répétée deux fois par jour; ou à six grammes (un gros et demi), en poudre très-fine, délayée dans une cuillérée d'*infusion* de fleurs de *prunellier*, une demi-heure avant l'*accès;* ou enfin à quatre grammes (un gros) en poudre, sous forme de *pilules*, avec un peu de *sirop* ou de *miel*, de six en six heures.

On doit employer ces diverses écorces, quand on ne peut avoir de quinquina, ou qu'on n'en peut avoir que de mauvais.

Telles sont les *plantes indigènes*, que l'expérience a, jusqu'à présent, constatées être des *fébrifuges* capables de remplacer le *quinquina*. Combien cette découverte n'est-elle point importante, puisque, comme l'observe le D.r BUCHAN, et comme on le répète à l'*Introduction* de la *Table générale des Matières*, Tom. V, au mot *Quinquina*, il est très-difficile de se procurer du bon *quinquina*, et que celui qui est de bonne qualité, se trouve être d'un prix qui force les pauvres à s'en passer, ou à quitter son usage plus tôt qu'ils ne devraient, et presque toujours avant que d'être parfaitement guéris!

remuer fréquemment la bouteille; tirez à clair.

On en prend trois ou quatre verres par jour, plus ou moins, selon l'intensité de la *fièvre*, mais toujours dans l'intervalle des *accès*.

Décoction aqueuse et visqueuse.

Voici la manière de préparer la *décoction :*

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, trois décagrammes (une once);
de racine de *serpentaire* } de chaque
de Virginie, } huit gram.
de *sel d'absinthe*, } (deux gros).

Faites bouillir le tout dans un litre (une pinte) d'eau, et réduisez à moitié. Passez; ajoutez une égale quantité de *vin* rouge : on en prend souvent un verre dans la journée.

Ce qu'il faut joindre au quinquina dans les fièvres intermittentes opiniâtres.

Dans les *fièvres intermittentes* opiniâtres, le *quinquina* sera plus efficace si on le joint à des *cordiaux*, que si on le prend seul : c'est ce que j'ai eu lieu d'observer souvent dans un pays où ces *fièvres* sont *endémiques*. Le *quinquina* y réussissait rarement, à moins qu'il ne fût combiné avec la racine de *serpentaire de Virginie*, le *gingembre*, la *canelle blanche*, ou tout autre *aromatique* chaud.

Lorsque les *accès* sont très-fréquens et les *symptômes* très-violens, la *fièvre* approche souvent de l'état *inflammatoire :* dans ce cas il sera, et plus sûr, et plus convenable de donner le *sel de tartre* à la place du *gingembre*. Mais dans les *fièvres tierces* ou *quartes* obstinées, qui prennent à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver, les substances chaudes et *cordiales* sont absolument nécessaires (*c*).

(*c*) Dans ces sortes de *fièvres* opiniâtres, chez les sujets avancés en âge, de *tempérament phlegmatique*, quand la saison est pluvieuse, quand leurs demeures sont humides, ou dans toute autre circonstance pareille, il

Attention qu'il faut avoir dans les fièvres d'automne.

Comme les *fièvres* d'*automne* et d'*hiver* sont en général beaucoup plus opiniâtres que *celles* de *printems* ou d'*été*, ainsi qu'on l'a observé, pag. 89 de ce Vol., il sera nécessaire de continuer l'usage des *remèdes* beaucoup plus longtemps dans les premières que dans les dernières. Ceux qui ont essuyé une *fièvre intermittente* au commencement de l'hiver, doivent, sur-tout si la saison est pluvieuse, prendre, pour prévenir une rechute, du *quinquina* à petite dose jusqu'au retour de la belle saison, quoique la ma-

---

sera nécessaire de joindre à six décagrammes (deux onces) de *quinquina*, seize grammes (demi once) de *serpentaire de Virginie*, et huit grammes (deux gros) de *gingembre*, ou de tout autre *aromatique* chaud. Mais quand les *symptômes* annoncent une *fièvre* de nature *inflammatoire*, au lieu de toutes ces substances, on mêlera avec le *quinquina*, seixe grammes (demi once) de *sel d'absinthe* ou de *sel de tartre*, (*tartrite acidule de potasse*). (10)

Il ne faut que rarement joindre d'autres remèdes au quinquina.

(10) En général, toutes les substances auxquelles on associe le *quinquina*, en affaiblissent la vertu *fébrifuge*. Il faut donc peser attentivement les cas dans lesquels le D.r BUCHAN conseille de le joindre aux *cordiaux*, aux *tempérans*. Ces cas sont les seuls où il faille se permettre cette combinaison.

Ce qu'il faut faire lorsque le quinquina purge, ou occasionne le cours de ventre.

On observera, que quelquefois la première dose, ou même les premières doses de *quinquina* purgent; il n'y a pas de mal. Cependant, comme tandis qu'il purge, il n'arrête point la *fièvre*, il faut regarder ces premières doses comme perdues à cet égard. Il faut en donner d'autres qui cessent de purger, et qui arrêtent les *accès*. Si la *diarrhée* continuait, il faudrait suspendre l'usage du *quinquina* pendant un jour, et donner ce jour-là quatre grammes (un gros) de *rhubarbe*, soit en poudre, soit en *bol*, soit en *infusion*, soit en *décoction*, et ensuite reprendre le *quinquina*. Si la *diarrhée* persistait, on mêlerait à chaque prise de *quinquina* un gramme (dix-huit grains) de *thériaque*, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée.

ladie paraisse entièrement guérie. Ils éviteront encore de s'exposer trop souvent à l'*air humide*, sur-tout quand il règne des vents froids d'est.

Maladies dans lesquelles dégénèrent les hèvres intermittentes négligées.

Lorsque les *fièvres intermittentes* ne sont pas parfaitement guéries, elles dégénèrent souvent en *maladies chroniques* opiniâtres, telles que l'*hydropisie*, la *jaunisse*, etc. C'est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles pour les déraciner entièrement, avant que les humeurs soient viciées et que la *constitution* soit détériorée.

Prétentions ridicules du peuple sur le traitement de ces fièvres.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus simple et de mieux raisonné que la méthode de traiter les *fièvres intermittentes*, que nous venons d'exposer, cependant, par une bizarrerie inconcevable, on se plaît tous les jours à employer, dans ces maladies plutôt que dans toute autre, les remèdes les plus mystérieux et même les plus absurdes. Il n'est point de vieilles femmes qui ne se vantent de posséder un secret pour guérir les *fièvres intermittentes*, et on s'empresse de croire à leurs prétentions. Les malades se hâtent de donner leur confiance à toutes les personnes qui leur promettent une guérison prompte et subite : mais, dans la cure des maladies, *le chemin le plus court n'est pas toujours le meilleur.*

Seule méthode de guérir sûrement les maladies.

La seule méthode pour obtenir dans toutes les maladies une guérison certaine et de durée, est d'aider graduellement la nature dans les moyens qu'elle emploie pour chasser la cause de la maladie (11.)

La nature guerit les trois quarts des maladies.

(11) Il ne faut donc jamais perdre de vue cette vérité, que la nature guérit les trois quarts des maladies. Les bons médecins en conviennent avec HIPPOCRATE. La maladie *n'est autre chose que l'effet nécessaire de la na-*

Dangers des liqueurs fortes, etc. pour se guérir de fièvres intermittentes.

Quelques-uns, à la vérité, tentent des expériences hardies, ou plutôt téméraires, pour se guérir de *fièvres intermittentes ;* comme de boire des *liqueurs fortes*, de se plonger dans une rivière, etc. De pareils moyens peuvent quelquefois réussir; mais ils ne sont jamais sans danger, et ils peuvent devenir funestes, sur-tout lorsqu'il y a de l'*inflammation*, ou qu'on a lieu de la craindre. Le seul malade que je me souvienne d'avoir perdu dans une *fièvre intermittente*, se tua évidemment lui-même en buvant des *liqueurs fortes*, persuadé, d'après l'assertion de quelques personnes, que c'était un *remède* infaillible.

---

ture agissante sur un corps, dont les organes sont en souffrance. Le méchanisme du corps humain est si sagement disposé, que les mouvemens qui en dépendent remédient au désordre, en chassant les humeurs nuisibles du centre vers la superficie, par des voies particulières ou générales. *Morbus est conamen naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægris salutem molitur.* SYDENHAM. D'où il faut conclure que, dans bien des cas, le savoir de ceux qui sont auprès des malades, et qui les traitent, doit consister bien plus dans une sage observation, que dans l'action même, ainsi qu'il est démontré dans les *Mémoires sur la Médecine agissante et expectante, qui ont remporté le prix de l'académie de Dijon, en* 1776, *par* les D.rs VOULLONNE et PLANÇHON, et dont nous conseillons la lecture, sur-tout aux jeunes praticiens.

Ce qu'on doit entendre par le mot maladie.

On ne doit administrer de remèdes que sur l'indication de la nature.

Ainsi donc on ne *saignera*, on ne fera *vomir*, on ne *purgera*, on ne fera *suer*, etc. que lorsque la nature aura donné des signes manifestes qu'elle porte ses efforts vers ces *évacuations ;* car les *remèdes* ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait : si on les déplace, ils deviennent cause de maladies. Ces signes sont les *symptômes* que nous avons indiqués dans le cours de ce Vol., pour la *saignée*, fin de la note 6, pag. 79; pour les *sueurs*, pag. 79, et note 7, pag. 80; pour les *purgatifs*, pag. 95; pour les *vomitifs*, note 7, pag. 133 et suiv.

Il y a des objets dégoûtans, comme les *toiles d'araignées*, les *mouchures de chandelles*, etc., qu'on vante comme merveilleux dans la cure des *fièvres intermittentes*. Quoiqu'ils puissent quelquefois avoir cet avantage, cependant la répugnance qu'ils inspirent en général doit suffire pour en faire rejeter l'usage, sur-tout pouvant prescrire des *remèdes* moins rebutans, et dont les succès sont certains.

Objets dégoûtans proposés comme remèdes dans ces fièvres.

Le seul *remède* qui puisse être regardé comme un *spécifique* capable de guérir radicalement ces sortes de *fièvres*, est le *quinquina*. Il est toujours sûr, et je puis affirmer avec vérité, que, dans ma pratique, je ne l'ai jamais vu manquer, quand il a été administré avec les précautions nécessaires, et que l'on en a fait usage pendant un temps convenable (12.)

Le quinquina est le vrai spécifique des fièvres intermittentes.

(Voyez la manière de conduire le malade en *convalescence*, §. III du Chap. précéd.)

---

(12) Le *quinquina*, dit TISSOT, est le seul *remède* qui soit sûr et innocent dans toutes les *fièvres intermittentes*. Tous les autres *remèdes*, si on en excepte ceux exposés note 9, pag. 101 et suiv. de ce Vol., ne doivent être regardés que comme des *adjuvans*, qui seules ne guériront pas ces *fièvres*, si elles sont de nature à exiger des *remèdes*. On a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires. On croyait qu'il *gâtait l'estomac*, tandis que c'est le *remède* qui le fortifie et le rétablit le mieux. On croyait qu'il *laissait des obstructions*, qu'il *conduisait à l'hydropisie* : on sait aujourd'hui que ces maladies ne sont dues qu'à la longueur de la *fièvre*, et que le *quinquina* les guérit, quand elles sont survenues parce qu'on ne l'avait pas employé. En un mot, quand la *fièvre* est seule, le *quinquina* a toujours fait ou fera toujours tout le bien possible.

Préjugés du peuple sur le quinquina.

ARTICLE II.

Manière de traiter les enfans attaqués de Fièvres intermittentes.

DANS les pays où les *fièvres intermittentes* sent *endémiques*, les enfans même en sont souvent attaqués. Il est très-difficile d'en guérir ces petits malades, parce qu'il est rare qu'on puisse parvenir à leur faire prendre le *quinquina*, ou tout autre remède, qu'ils trouvent toujours désagréable.

Moyen de faire prendre le quinquina aux enfans.

Le moyen de leur rendre ce *médicament* plus supportable, est de le leur donner dans une *mixture d'eau distillée* et de *sirop*; et, pour qu'il soit plus agréable encore, d'y ajouter quelques gouttes d'*élixir* ou d'*esprit de vitriol* (*acide sulfurique étendu d'eau*) : l'un et l'autre moyen améliorent le *remède*, et en ôtent le goût rebutant (13.)

Mixture fébrifuge convenable aux enfans.

(13) On peut leur prescrire le *quinquina* de la manière suivante :

Prenez d'*eau de menthe distillée*, six décagrammes (deux onces);
de *sirop de limon*, trois décagrammes (une once);
de *quinquina* choisi, en poudre, quatre grammes (un gros);
d'*esprit de vitriol*, (*acide sulfurique étendu d'eau*), trois ou quatre gouttes.

Mettez le *quinquina* dans un mortier ou dans tout autre vase; versez quelques gouttes de *sirop*; meiez parfaitement avec un pilon ou une cuillère; ajoutez peu-à-peu le reste du *sirop*, en remuant toujours; versez par dessus l'*esprit de vitriol* et l'*eau de menthe*, pour en faire une *mixture* : on en donnera une cuillerée à café toutes les heures.

Quand l'enfant l'aura consommée, il faudra en refaire une nouvelle, et après elle une troisième, et même une

Si l'on ne peut se procurer de *quinquina*, ou le faire prendre à l'enfant, on lui donnera avec succès de la *mixture saline*. (Voyez la Table générale des matières, Tom. V.) Mixture saline.

Le *petit lait au vin* est une boisson qui convient singulièrement aux enfans attaqués de *fièvres intermittentes*. On peut ajouter une cuillerée à café d'*esprit de corne de cerf* sur un double décilitre (demi-setier) de ce *petit lait*. Boisson.

Il ne faut pas négliger de leur faire prendre de l'*exercice*, qui ne peut que leur devenir très-avantageux. Exercice.

Si la *fièvre* devient opiniâtre, il faut tansporter l'enfant dans un *air* plus sec et plus chaud. On lui donnera des *alimens* nourrissans, et quelquefois un peu de *vin*. Air et alimens.

Pour les enfans qui ne peuvent avaler le *quinquina*, ou dont l'*estomac* ne peut le supporter, il faut le leur donner en *lavement*. Voici la manière dont le D.r LIND prépare ce *lavement*. pour un adulte. Lavement de quinquina pour les adultes.

Prenez d'*extrait de quinquina*, seize grammes (demi-once);
Faites dissoudre dans un hectogramme trois décagrammes (quatre onces) d'eau chaude;
Ajoutez, d'*huile d'amandes douces*, seize grammes (demi-once);
de *laudanum liquide*, six ou huit gouttes.

---

quatrième, s'il est nécessaire. On observera de ne donner ce *remède* qu'après avoir fait vomir ou purgé, si l'enfant a les *symptômes* que nous avons dit annoncer ces *évacuations*. On ne lui donnera jamais ce *remède* pendant les *accès*; et après que la *fièvre* sera guérie, on en continuera l'usage plusieurs jours, en n'en donnant que toutes les deux heures, ensuite toutes les trois heures, enfin toutes les quatre heures.

On répète ce *lavement* toutes les quatre heures, ou plus souvent, si la *fièvre* le requiert.

Pour les enfans.

Quant aux enfans, il faut diminuer la dose de l'*extrait de quinquina* et du *laudanum*, en proportion de leur âge et de leurs forces.

Autres moyens de guérir les enfans attaqués de fièvres intermittentes.

Des enfans ont été guéris de *fièvres intermittentes*, en leur faisant porter des ceintures piquées, dans lesquelles on avait renfermé du *quinquina* en poudre; d'autres en les baignant dans une forte *decoction* de *quinquina*, et en leur frottant l'*épine du dos* avec des *liqueurs spiritueuses* fortes, ou avec une *mixture* composée de parties égales de *laudanum liquide* et de *liniment savonneux*.

(Voyez la manière de traiter le malade en *convalescence*, §. III du Chap. précéd.)

§. V.

On ne doit point se charger de guérir soi-même les fièvres intermittentes, quand elles sont irrégulières ou accompagnées de symptômes dangereux.

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur les *fièvres intermittentes*, qu'elles sont très-communes, et que peu de malades attaqués de ces maladies appellent un médecin, à moins qu'ils n'aient perdu tout espoir de se guérir eux-mêmes.

Il est cependant des cas où ces *fièvres* sont très-irrégulières, étant compliquées avec d'autres maladies, ou accompagnées de *symptômes* qui les rendent très-dangereuses et très-difficiles à reconnaître. Nous les avons passées sous silence, mais à dessein, parce qu'elles auraient embarrassé la plupart des lecteurs.

Quand la maladie est absolument irrégulière et que les *symptômes* sont dangereux, il n'y a pas

pas à balancer; il faut que le malade appelle sur-le-champ un médecin, et qu'il s'en rapporte absolument à ses avis.

§. VI.

Moyens de prévenir les fièvres intermittentes.

Remèdes préservatifs des fièvres intermittentes.

LE moyen de prévenir les *fièvres intermittentes*, est de ne pas s'exposer aux causes qui sont capables de les faire naître. Nous avons fait l'énumération de ces causes, pag. 87, 88 et 89 de ce Vol.: nous nous permettrons seulement d'ajouter ici la recette d'un *remède préservatif*, dont ceux qui vivent dans les lieux humides, maréeageux, malsains, ou qui ont déjà essuyé quelques attaques de ces *fièvres*, doivent faire usage.

Prenez de *quinquina* choisi, trois déeagrammes (une once); de *racine de serpentaire*, de *Virginie*, d'*écorce d'orange*, de chaque, seize gram. (demi-onee)

Broyez le tout ensemble, et laissez *infuser* pendant einq ou six jours, dans une pinte d'*eau-de-vie* ordinaire, ou d'*eau-de-vie de genièvre de Hollande*, ou de toute *autre liqueur forte*; tirez la liqueur à clair, prenez-en un petit verre deux ou trois fois par jour.

Je sais qu'on peut m'accuser de prescrire de l'*eau-de-vie*; mais les substances *amères* détruisent, en grande partie, les pernicieux effets de ces espèces de *liqueurs*. Ceux qui n'ont point, ou qui ne veulent point se servir d'*eau-de-vie*, peuvent faire cette *infusion* dans du *vin*. (Il est très-certain que l'*infusion* de *quinquina* dans de l'*eau-de-vie* ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de personnes. En général, on

se trouvera infiniment mieux de l'*infusion* faite simplement avec du *vin.*) Et les personnes qui pourront s'accoutumer à mâcher le *quinquina* trouveront que de cette manière il réussit très-bien.

On pourra aussi alternativement, et dans la même vue, mâcher de la racine de *gentiane* ou de *calamus aromaticus*, etc.: tous les *amers*, sur-tout ceux qui sont chauds et *astringens*, paraissent être les *antidotes* des *fièvres intermittentes* (14.)

---

(14) Le conseil qu'on donne ici de varier ces *remèdes préservatifs*, est très-sage. Non-seulement l'usage continu d'un même *remède* en inspire le dégoût, mais encore l'habitude en rend les effets moins marqués, et souvent nuls. On en fait tous les jours l'expérience dans les maladies longues, connues sous le nom de *chroniques*. On mâchera donc le *quinquina* et les *amers*, ou l'on prendra alternativement les deux *infusions* qu'il propose. On pourra même, selon les circonstances en employer, ou de plus simple, telle que la suivante :

L'usage continu des remèdes en rend les effets souvent nuls : il faut donc les varier quand on les prend comme préservatifs, et dans les maladies chroniques.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, trois décagrammes (une once.)

Faites *infuser* à froid, pendant six ou huit jours, dans une pinte de *vin blanc* ; tirez à clair ; conservez pour l'usage.

On en prend un verre le matin à jeun, et on le répète, s'il est necessaire, avant le diné.

Ou de plus composée comme il suit :

Prenez de racines de *calamus aromaticus*, d'*aunée*, de chaque, six décagrammes (deux onces) ;
de *feuilles de petite centaurée*, une poignée,
de *limaille de fer, qui ne soit point rouilée*, six décagrammes (deux onces).

Faites *infuser* à froid, pendant le même temps, dans deux litres (deux pintes) de *vin blanc*. On la prend de la même manière que la précédente, et on la répète deux fois par jour, s'il est nécessaire.

Les infusions au vin

Si l'on veut avoir l'une ou l'autre de ces *infusions* plus promptement, on peut mettre le tout sur des cen-

§. VII.

Maladies périodiques qui exigent le même traitement que les fièvres intermittentes.

(LE traitement que l'on vient d'exposer pour les *fièvres intermittentes*, convient encore à certaines maladies *périodiques* qui reviennent à des jours et à des heures fixes. Du nombre de ces maladies sont sur-tout, des *maux de tête* violens, des *maux de dents* excessifs, des *vomissemens*, des *oppressions de poitrine*, des *coliques*, des *palpitations de cœur*, des douleurs sur un œil, sur la paupière, le sourcil et la tempe du même côté, avec rougeur et larmoiement, etc.

On voit ces maladies commencer très-régulièrement à certaine heure, durer à-peu-près le

---

dres chaudes, ou dans un *bain de sable*, pendant vingt-quatre heures. Mais on a observé que l'*infusion* à froid, pendant le temps indiqué, se chargeoit d'autant de principes *extractifs*, que celle qui se faisoit par la chaleur; et que, dans les *infusions* au *vin*, le feu, en agissant sur cette liqueur, en détruisait les principes, l'aigrissait, et la disposait à la *fermentation acide*.

doivent être faites à froid. Pourquoi?

Outre ces *remèdes*, il est encore d'autres moyens dont doivent faire usage les personnes qui habitent des lieux où la nature de l'*air* rend ces *fièvres* fréquentes. C'est, dit, TISSOT, de brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois *aromatiques*, de mâcher tous les jours des grains de *genièvre*, et d'employer pour boisson, une *infusion fermentée* de cette meme graine; remèdes d'une très-grande efficacité pour racommoder les *estomacs* délabres, pour prévenir les *obstructions*, pour faciliter la *transpiration*. Comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces *fièvres*, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles et si peu coûteux.

Autres moyens dont doivent user ceux qui sont exposés aux fièvres intermittentes.

temps d'un *accès de fièvre intermittente*, et finir sans *évacuation* sensible, pour revenir précisément à pareille heure, le lendemain ou le surlendemain. Car on a observé qu'elles suivent presque toujours l'ordre des *fièvres quotidiennes* ou *tierces*, et plus rarement celui des *fièvres quartes*.

Rien ne soulage pendant l'*accès*, et il n'y a que le *quinquina* qui puisse le prévenir. On le donnera comme nous venons de le prescrire, §. IV de ce Chap.

Nous observerons cependant que les doses et la quantité de temps, pendant lequel il faut prendre ce *remède*, dépendent d'une foule de circonstances qu'il n'est pas donné à tout le monde de saisir. Nous conseillons donc d'appeler, dans l'un ou l'autre de ces cas, un homme de l'art expérimenté, et de s'en rapporter à ses avis.)

CHAPITRE IV.

De la Fièvre continue-aiguë.

CETTE *fièvre* est appelée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle attaque le plus ordi- Qui sont ceux qui sont exposés

(1) Les personnes qui ont déjà quelques connaissances des maladies, seront sans doute étonnées que le D.r BUCHAN confonde, sous le nom de *fièvre continue-aiguë*, la *fièvre ardente* et la *fièvre inflammatoire*. Les anciens, diront-ils, en ont fait des maladies très-distinctes. GALIEN, d'après HIPPOCRATE, et tous les auteurs qui les ont suivis, ont décrit particulièrement la *fièvre ardente* sous le nom de *causus*, etc.

Mais il n'est point de praticien qui ne dise avec Ch. LE ROY, que le mot *causus*, que l'on a traduit par *fièvre ardente*, *fièvre chaude*, était quelquefois employé par HIPPOCRATE, pour signifier une *fièvre* forte, une *fièvre* vive, en un mot, pour signifier, non l'espèce, mais le degré de la *fièvre;* et que, pour l'ordinaire, il s'en servait pour désigner en général les *fièvres aiguës*, dangereuses et meurtrières. *Mémoires sur les fièvres*, ou *Mélanges de Physique et de Médecine*, Tom. I, pag. 232 et suiv. Ce qu'on doit entendre par fièvre continue-aiguë.

La *fièvre continue-aiguë*, dont il est ici question, a tous ces caractères. Aussi les *symptômes* divers, dont elle est accompagnée, ont-ils donné le change à quelques écrivains, qui en ont fait autant d'espèces de *fièvres*, dont ils ont tiré les noms du *symptôme* qui les frappait le plus. C'est de là que sont venues toutes ces *fièvres* chimériques, nommées dans leurs écrits : *ardente*, quand une chaleur brûlante dominait : *épiale*, quand cette chaleur dominante était mêlée d'un sentiment de froid dans les *extrémités : lipyrie*, quand la chaleur paraissait être plus interne, et que le froid se manifestait aux *extrémités : comateuse*, quand il y avait assoupissement : *singultueuse*, quand il y avoit du *hoquet* : *anheloso*, quand la *respiration* était difficile : *anxieuse*, quand le Division chimérique de cette fièvre.

à cette maladie.

nairement les jeunes gens, ou ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, sur-tout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de *sang*, qui ont les *fibres* fortes et *élastiques*.

Dans quelle saison elle est plus fréquente.

Cette *fièvre* est de toutes les saisons; mais elle est plus fréquente au printemps et au commencement de l'été.

§. I.

Causes de la Fièvre continue-aiguë.

LA *fièvre continue-aiguë* est occasionnée par tout ce qui peut échauffer le corps et augmenter la quantité du *sang*, comme des excès en tout genre. Ainsi, faire un violent *exercice*,

---

malade éprouvait des *anxiétés* : *syncopale*, quand il éprouvait des *syncopes* : *typhodes*, quand il éprouvait des ardeurs dévorantes : *bilieuse*, lorsqu'elle était accompagnée d'une évacuation abondante de *bile*, etc.

Nous ne finirions pas, si nous voulions seulement donner les noms de toutes les espèces de *fièvres continues-aiguës*, qu'ont imaginées la vanité et l'ostentation. Mais laissons-là toutes ces futilités, qui ne tendent qu'à embarrasser la pratique. La prudence ne veut pas qu'on attache la méthode de guérir en à vain nom. Cette méthode doit porter sur une base plus solide.

Il n'y a que deux espèces de fièvres continues-aiguës: la bénigne et la maligne.

Ainsi, contentons-nous de dire que la nature ne nous présente que deux espèces de *fièvres continues-aiguës*, la *bénigne* et la *maligne*; distinction fondée en raison du danger des *symptômes*, qui, familiers à cette dernière, ne s'observent pas dans la *fièvre bénigne*: que même cette division n'est pas toujours distincte aux yeux les plus exercés; et que la *fièvre continue-aiguë bénigne* s'écarte quelquefois de la marche connue, devient dangereuse, et prend un aspect de *malignité* par un mauvais *régime*, ou par un traitement mal-entendu, comme l'auteur le dit ci-après, et comme il le dira, Chap. IX, qui traite de la *fièvre maligne*.

dormir la tête exposée au soleil, boire des *liqueurs fortes*, manger des *alimens épicés*, se livrer au luxe de la table sans faire un *exercice* suffisant, etc., peuvent causer cette *fièvre*. Tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, comme de coucher sur un terrain humide, de boire des liqueurs froides quand on a chaud, de passer les nuits, etc., peut encore y donner lieu.

§. II.

Symptômes de la Fièvre continue-aiguë.

Symptômes précurseurs.

LA *fièvre continue-aiguë* est ordinairement annoncée par un resserrement ou un froid général, qui est bientôt suivi d'une grande chaleur, d'un *pouls plein et fréquent*, d'une douleur de tête, d'une sécheresse à la *peau*, de rougeur aux yeux, d'un teint animé, et de douleur dans le *dos*, dans les *reins*, etc.

Symptômes caractéristiques.

A tous ces *symptômes* succèdent une difficulté de *respirer*, des *anxiétés* et des envies de vomir. Le malade se plaint d'une grande soif, repousse les *alimens* solides, ne dort point: pour l'ordinaire sa langue est noire et rude.

Symptômes dangereux.

Le *délire*, une agitation excessive, l'*oppression* de *poitrine* à un haut degré, la *respiration* laborieuse, les *soubresauts des tendons*, le *hoquet*, le froid des *extrémités*, les *sueurs visqueuses*, l'écoulement involontaire des *urines*, sont tous des *symptômes* très-alarmans.

Il faut apporter du secours au malade dès que la maladie se déclare. Pourquoi?

Comme cette maladie est toujours accompagnée de danger, il faut, aussitôt qu'elle se déclare, employer les meilleurs secours de l'art: car, dans le commencement, le médecin peut bien être utile au malade; mais si on laisse la maladie faire des progrès, tout son savoir devient souvent inutile: aussi n'y a-t-il rien de plus

inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous les secours nécessaires dès que la maladie s'annonce, attendent cependant que le malade soit à l'extrémité pour les demander.

En effet, c'est en vain qu'on espérera du soulagement de la médecine, lorsque la maladie sera devenue incurable par les délais ou par le mauvais traitement, et que les forces du malade seront épuisées. Les médecins peuvent à la vérité aider la nature; mais leurs efforts seront toujours superflus, lorsqu'elle ne sera plus capable de les seconder (2.)

---

(2) Presque tous les hommes ont la dangereuse et coupable habitude de traiter de bagatelle le commencement de leurs maladies. On les voit même se roidir contre le mal : on les voit continuer leurs occupations et leur manière de vivre, jusqu'à ce qu'accablés sous le fardeau, ils *tombent*, selon leur propre expression, *comme une masse*.

Mais la maladie alors a déjà fait des progrès considérables; et celle dont la marche est extrêmement rapide, qui est extrêmement *aiguë*, telle qu'est presque toujours celle dont il est ici question, est déjà à son état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la nature, pour la combattre. Quand le médecin arrive, il ne peut que gémir de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépend toujours dans ces cas le succès. Il prescrit un *régime* et des *remèdes* relatifs à l'état actuel de la maladie ; mais on n'a fait précéder ni les boissons abondantes, ni les *saignées* et autres *remèdes* convenables, et le malade, qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal, qui s'est souvent gorgé de nourriture, de *vin*, de *liqueurs*, d'*élixirs*, de *thériaque* et autres *drogues* propres à allumer le feu dont il est embrasé; qui n'a fait que mettre plus d'âcreté dans les humeurs, qu'augmenter la rigidité et la *constriction* des *vaisseaux*, meurt malgré tous les soins: ou s'il survit, les *alimens*, les choses *échauffantes* qu'il a pris dans le commencement, lui laissent le germe de quelque maladie de lan-

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de Fièvre continue-aiguë.

Quelles sont les indications à remplir dans le traitement de cette maladie.

D'APRÈS les *symptômes* de cette maladie, il est évident que les humeurs sont trop *visqueuses*, trop *âcres*; que la *transpiration*, les *urines*, la *salive*, toutes les autres *sécrétions*, sont en trop petite quantité; qu'il y a de la *rigidité*, de la *constriction* dans les *vaisseaux*, et que la chaleur de tout le corps est trop forte. Tout nous prouve donc la nécessité d'un *régime* capable de *délayer* le *sang*, de détruire l'*acrimonie* des humeurs; de tempérer la chaleur excessive, de détruire l'état *spasmodique* des *vaisseaux*, et d'exciter par-là les *sécrétions*.

Boissons délayantes acidulées.

Pour remplir toutes ces *indications* importantes, le malade usera abondamment de boissons *delayantes*, telles que la *tisane* de *gruau* ou d'*avoine*, ou le *petit lait clarifié*; la *tisane* d'*orge*, la *décoction* de *pommes*, etc. On *acidulera* toutes ces boissons avec du *suc d'orange*, ou de la *gelée de groseille*, de *framboise*, etc.

Petit lait d'orange; manière de le préparer.

Le *petit lait*, fait avec le *suc d'orange*, est une boisson excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir dans égales parties de *lait* et d'*eau*, une *orange amère* coupée par tranches, jusqu'à ce que le caillé se sépare. Si on ne peut avoir d'*orange*, un *citron*, une pincée de *crême de tartre* (*tartrite acidule de*

---

gueur, qui, se fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque temps, et lui fait acheter, par de longues souffrances, la mort, qu'il désire comme le terme de ses maux.

potasse), ou une cuillerée de *vinaigre*, produiront le même effet. Après que le *petit lait* a bouilli et qu'il est clarifié, on peut ajouter, selon les circonstances, deux ou trois cuillerées de vin blanc. (Les circonstances qui exigent le *vin*, sont très-rares dans le commencement des maladies *aiguës*. En général, cet excellent *cordial*, n'est indiqué que dans les cas de faiblesse, après les *évacuations*, etc., comme nous le dirons, pag. 131 de ce vol.)

Tisane lorsque le malade est resserré.

Si le malade est resserré, on lui donnera une *tisane* faite avec trois décagrammes (une once) de *tamarins*, six décagrammes (deux onces) de *raisins* secs, et deux ou trois *figues*. On fait bouillir toutes ces substances dans un litre et demi (trois chopines) d'eau, jusqu'à réduction d'un quart. Cette *tisane* plaît singulièrement au malade, et il peut en boire à discrétion. La *tisane pectorale commune* convient également dans ce cas. On en donne une tasse toutes les deux heures, et même plus souvent, si la chaleur et la soif sont violentes.

Toutes ces boissons doivent être bues un peu chaudes.

Toutes ces *tisanes* doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne, dans le commencement de la maladie, qu'en petite quantité; mais à mesure qu'elle avance, il faut les donner à plus forte dose et plus souvent, afin d'aider la nature à expulser la matière morbifique par les différentes *excrétions*.

Comment elles doivent être administrées.

Pourquoi on prescrit plusieurs boissons de même espèce.

Nous avons détaillé un grand nombre de boissons, pour que le malade soit en état de choisir celle qui lui sera la plus agréable, et que quand il sera fatigué de l'une, il puisse recourir à une autre.

Quels doivent être les alimens du malade.

Les *alimens* du malade doivent être en petite quantité et très-légers : on lui interdira toute espèce de nourriture où il entre de la

viande, même des bouillons de poulet : on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain* léger bouilli dans de l'eau. On peut ajouter à ces *alimens* quelques grains de *sel commun (muriate de soude)*, ou un peu de *sucre*, pour les rendre plus supportables. Le malade peut encore manger quelques *pommes cuites*, avec un peu de *sucre*, du pain rôti avec de la *gelée de groseille*, des *pruneaux cuits*, etc. (3)

Point de bouillon, même de poulet.

(3) Il faut être très-circonspect dans l'administration des *alimens*. Il est certain que, dans cette maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande : mais les autres *alimens*, que propose le D.r BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés sans réflexion. Quelque simples, quelque faciles à digérer qu'ils soient, dans la plupart des cas, ils seraient dangereux dans nos climats, quand la maladie est très-grave. Il faut alors que le malade s'en passe absolument. La *fièvre continue-aiguë grave*, est une de ces maladies, dans lesquelles on voit les malades rester des sept, neuf, onze, quatorze jours à la seule *tisane*, sans éprouver d'aptitude pour aucune espèce d'*alimens*.

Prudence avec laquelle il faut administrer les alimens dans cette maladie.

En général, c'est l'appétit qui doit nous guider ; et plus la maladie est violente, et moins l'appétit se fait sentir. Un malade qui sera persuadé du danger des *alimens*, dans les maladies *aiguës*, refusera tous ceux qu'on lui présentera, toutes les fois que son *estomac* ne les lui demandera pas ; et il n'en demandera jamais, ou presque jamais, dans le début, dans l'accroissement et dans l'état de la maladie. Il faut excepter cependant les *fièvres bilieuse*, *nerveuse* et *maligne*, où la nature demande à être soutenue par quelques *alimens*, qui, en outre, servent dans ces maladies, sur-tout dans la dernière, à combattre la tendance des humeurs à la *putridité*, comme nous l'avons fait voir note 3 du Chap. I de ce Vol., et comme nous le dirons ci-après Chap. VIII, IX et XV, de ce même Vol.

Quel est le guide qu'on doit suivre dans l'administration des alimens.

Ce n'est donc que lorsque la nature s'est débarrassée de la matière morbifique par les *évacuations* et que l'*estomac* commence à sentir des besoins qu'il faut les satis-

Avantage de l'air frais. Précaution avec laquelle il faut le procurer au malade.

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable qu'un *air frais*, (ainsi qu'il a déjà été dit, Tom. I, Chap. IV.) On fera circuler cet *air* dans sa chambre, sur-tout dans les temps chauds; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions nécessaires, pour que le malade n'ait point froid, et qu'il ne *s'enrhume* point.

Dangers de surcharger le malade de couvertures.

On a pour habitude, dans les *fièvres*, de surcharger le malade de couvertures, sous prétexte d'exciter la *sueur* et de le défendre du froid. Cet usage ne peut avoir que des suites fâcheuses. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, et s'oppose à la *transpiration*, loin de la favoriser, (comme on l'a fait voir, pag. 79, 80, et note 7 de ce Vol.)

Il est avantageux pour le malade d'être de temps en temps sur son séant, ou d'avoir la tête élevée.

Lorsque le malade en a la force, il peut se tenir de temps en temps sur son séant. Ce changement de position produit souvent de fort bons effets: il soulage la tête, en ralentissant la vitesse avec laquelle le *sang* se porte au *cerveau*. Cependant cette position ne doit pas être continuée trop long-temps; et si le malade a de la disposition à *suer*, il sera plus sûr de le laisser couché, ayant seulement soin de lui élever la tête avec des oreillers.

Manière de rafraîchir la chambre,

On réussira singulièrement à rafraîchir le malade, en arrosant sa chambre avec du *vinaigre* et du *suc* de *citron*, ou avec du *vinaigre* et de l'*eau-rose*, dans lesquels on aura dissous un peu de *sel de nitre*, (*nitrate de potasse*) (ainsi

---

faire, comme on le dira ci-après, en administrant des nourritures *restaurantes* et de facile *digestion*.

Cependant, dans les maladies moins graves, on pourra accorder de ces *alimens*, deux fois par jour; et dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

qu'on l'a déjà prescrit, Tom. I, Chap. IV.) Il faut répéter cette aspersion souvent dans la journée, sur-tout si la saison est chaude.

Et la bouche du malade.

On rafraichira la bouche du malade en lui faisant prendre souvent quelques gorgées d'une *mixture*, faite avec l'*eau* et le *miel*, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'*eau* d'*orge* produira le même effet.

(Le malade prendra ces liqueurs froides: il en roulera une gorgée dans sa bouche, jusqu'à ce que la liqueur soit échauffée; alors il la rejetera. Il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures plus ou moins, autant que cela lui paraîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un peu d'*orange* dont on a ôté l'écorce, et dont il rejetera la partie fibreuse. Un peu de *gelée* de *groseille*, ou de *gelée de pommes*, convient également; mais plus le malade boira, et moins il aura besoin de ces secours.)

Bains de pieds et de main.

Il faut encore tremper les pieds et les mains du malade dans de l'eau tiède, plusieurs fois dans la journée, sur-tout quand la tête est affectée.

Circonstances qui indiquent d'ajouter du vinaigre à l'eau de ces bains.

(Si le malade éprouve beaucoup de chaleur, on ajoutera du *vinaigre* à cette eau: on en mettra un double décilitre, (demi-setier) plus ou moins, par *bain*, selon le degré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces *bains*, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges ou des flanelles trempés aussi dans de l'eau tiède, sur les jambes, sur les cuisses, sur le ventre du malade: on les renouvellera quand ils seront secs.)

Il faut que le malade soit tran-

Il faut que le malade soit parfaitement tranquille, parfaitement à son aise. La compagnie, le bruit, tout ce qui est capable de porter du

ne voie pas de compagnie, etc.

trouble dans l'ame ou dans l'esprit, est nuisible : même une trop vive lumière, et tout ce qui affecte les sens trop fortement, doivent être soigneusement évités.

Il ne faut avoir, pour le servir, que le moins de personnes possible. Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent (ainsi qu'on l'a déjà observé. Tom. I, Chap. X.)

Il faut, mais prudemment, flatter le goût et les désirs du malade.

On agira plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en le contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande le flattera tout autant que la réalité, (comme nous l'avons déjà fait voir, pag. 80 et note 8 de ce Vol.)

§. IV.

Remèdes qu'il faut administrer aux malades de tout âge, attaqués de Fièvre continue-aiguë.

Importance de la saignée dans cette maladie.

LA *saignée* est de la plus grande importance dans cette *fièvre*, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vif, dur et plein* : elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptômes* d'*inflammation* se manifestent. La quantité de *sang* que l'on tire doit être proportionnée aux forces du malade et à la violence de la maladie.

Quand et combien de fois il faut la répéter.

Si, après la première *saignée*, la *fièvre* augmentait, et si le *pouls* devenait plus *dur*, il serait nécessaire de venir à une seconde *saignée*, peut-être à une troisième, et même à une quatrième, ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptômes* le permettent. Mais si le *pouls* se maintient dans sa *mollesse*, si le malade se trouve passa-

blement à son aise après la première *saignée*, elle ne doit point être répétée. (4)

(4) L'intervalle, que propose ici l'auteur entre chaque *saignée*, peut être trop long dans bien des circonstances. Il est des cas où la première *saignée*, qui doit être copieuse, toujours relativement cependant aux forces du malade, demande, quatre ou six heures après, à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reste *dur* et *fort;* à plus forte raison, comme le dit fort bien le Dr. BUCHAN, quand il acquiert plus de *dureté*, plus de *force*, après cette première *saignée*, ainsi qu'il arrive quelquefois.

Si, après la seconde *saignée*, le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troisième, qui souvent, et presque toujours, doit être la dernière, quand les trois *saignées* ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HIPPOCRATE ne saignait point pour eteindre entièrement la *fièvre*, mais seulement pour en modérer l'excès. La *fièvre* est si nécessaire pour la *coction* et la *résolution*, que très-souvent, dans la pratique, nous sommes obligés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la nature, dans les maladies *aiguës*, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les maladies *chroniques*, comme nous le ferons voir note suivante.

Il est rare qu'il faille plus de trois saignées; car il ne faut pas saigner jusqu'à éteindre la fièvre. Pourquoi?

La justesse et la modération, qui étaient les règles d'HIPPOCRATE, doivent donc être les nôtres. Il ne saignait jamais que dans le besoin, et qu'autant qu'il était nécessaire. Il se gardait de prescrire cette opération aux gens épuisés et debiles, même dans les maladies *aiguës;* comme les praticiens savent s'en abstenir dans les *petites véroles ordinaires*, où les forces de la nature n'excèdent point; dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Cette prudence d'HIPPOCRATE est, dit le C.en CLERC, une belle satyre contre la conduite de ces médecins altérés de *sang*, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le *sang*, à moins qu'on ne l'épuise entièrement. Cette sortie de l'humeur est l'ouvrage de la

Dangereuse prétention de ceux qui saignent pour évacuer l'humeur mor-

Mixture rafraîchissante qu'on doit prescrire lorsque la chaleur et la fièvre sont très-fortes.

Si la chaleur et la *fièvre* sont très-fortes, on donnera au malade une *mixture* composée de la manière suivante :

Prenez d'*eau-rose*, trois décagrammes (une once) ;
d'*eau commune*, six décagrammes (deux onces) ;
de *sirop de vinaigre framboisé*, seize grammes (demi once).

Mêlez. On peut mettre un peu de *sucre* à la place du *sirop*.

Ajoutez d'*esprit de vitriol dulcifié*, quarante ou cinquante gouttes.

On donnera cette *potion* toutes les trois ou quatre heures, tant que la *fièvre* sera violente ; ensuite il suffira de la donner toutes les cinq ou six heures (5).

---

bifique. Idée qu'on doit se faire de la saignée.

nature seule. Nous ne devons donc regarder la *saignée* dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, quand nous l'ordonnons par système ou par habitude, que comme un *remède palliatif, calmant* et *résolutif*.

(5) On voit que le D.r BUCHAN n'entend pas qu'on saigne jusqu'à ce que la *fièvre* soit entièrement éteinte, puisqu'il prescrit une *potion rafraîchissante* pour la modérer, lorsqu'après les trois *saignées* elle est encore violente. On ne saurait donc trop le répéter : il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la *fièvre*. La *fièvre*, comme nous l'avons déjà dit pag. 70 et 71 de ce Vol., n'est qu'un effort de la nature, pour se débarrasser de la matière morbifique.

En quoi consiste le travail du médecin dans la plupart des maladies aiguës.

Nos soins doivent donc se borner *à calmer ses efforts, quand ils l'emportent sur les forces du malade ; à laisser agir la nature, quand ses efforts sont proportionnels avec la résistance que leur oppose la maladie ; enfin, à donner des forces à la nature, quand cette résistance l'emporte sur elle.* Voilà, en peu de mots, en quoi consiste toute la médecine, dans les *fièvres continues-aiguës ;* dans les *fièvres* qui surviennent à l'*apoplexie* et à la *paralysie ;* dans la *pleurésie*, la *péripneumonie*, l'*an-*

Si

Si le malade se sent des maux de cœur et des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la nature, en lui donnant une *infusion* légère de fleurs de *camomile*, ou simplement de l'*eau tiède*. (Mais s'il ne vomit pas par ces seuls secours, et que les soulevemens de cœur persistent, il faudra lui donner un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre dans un verre d'eau, comme nous l'avons prescrit note 4 du Chap. III de ce Vol.)

Ce qu'il faut donner lorsque le malade a des envies de vomir.

Si le ventre est dur, resserré, le malade prendra tous les jours un ou deux *lavemens* composés de moitié d'*eau* et de *lait*, d'un peu de *sel*,

Lorsque le ventre est dur et resserré.

---

gine, la *petite vérole*, etc. Voilà tout ce qu'on a voulu dire dans les milliers de volumes, qui ont été écrits sur cette partie de notre art.

Il est important d'observer ici que nous désignons le genre de maladies, dans lesquelles la *fièvre* est le premier instrument de guérison, parce qu'il en est d'autres, où non-seulement elle serait un obstacle à cette guérison, mais même où elle deviendrait mortelle, si on ne l'arrêtait, parce qu'elle constitue elle seule la maladie : par exemple, les *fièvres intermittentes* simples, et à plus forte raison celles qui sont irrégulières, et dont les *symptômes* sont dangereux, les *fièvres nerveuses*, les *fièvres maligne*, *putride*, etc. On sent que, dans ces cas, le malade ne peut être guéri que par l'expulsion entière de la *fièvre*.

Maladies où il est important d'éteindre la fièvre.

Il en est de même de la *fièvre* qui accompagne la *colique néphrétique*. Bien loin de contribuer à la sortie du gravier ou des petites *pierres* qui occasionnent cette *colique*, la *fièvre* ne tend, le plus souvent, qu'à les fixer par l'*inflammation* qu'elle suscite dans les *reins*. La *fièvre*, qui accompagne la *pierre* dans la *vessie*; celle qui survient aux *opérations chirurgicales*, aux *luxations*, aux *fractures*, aux *plaies*, aux *piqûres*, aux *déchirures des chairs*, des *tendons*, des *ligamens*, des *nerfs*, etc. n'est pas moins dangereuse, et n'exige pas moins qu'on se hâte de la guérir, comme on le verra dans chacun des articles qui traitent de ces maladies.

(*muriate de soude*), et d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais*

Que si ces *lavemens* n'ont pas l'effet désiré, on ajoutera de temps en temps, dans la boisson du malade, une cuillerée à café de *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*) ou de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*). On pourra lui faire prendre aussi dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, etc. (6)

Jour où se décide la maladie : signes favorables :

Si vers le dixième, onzième ou douxième jour de la maladie, le *pouls* devient plus *mollet ;* si la langue commence à s'humecter; si les *urines* déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable, (ainsi que nous le ferons observer, note 7, pag. 133 et suivantes de ce Chap.

---

(6) Mais nous avons fait observer, note 3 de ce Chap. qu'il fallait que les *alimens* fussent proportionnés à l'intensité de la maladie ; que, dans les maladies très-graves, il fallait s'en abstenir absolument ; que, dans les maladies moins graves, on ne devait en donner que deux fois par jour, et que, dans celles qui n'étaient point dangereuses, on ne pouvait aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de *pruneaux*, de *pommes* cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal, que la maladie sera plus *aiguë*.

Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, (*carbonate de magnésie*), à la *crême de tartre*, (*tartrite acidule de potasse*), aux *tamarins*, que l'on ajoute à la *tisane :* ou plutôt à du *petit lait miellé*, à du *petit lait*, auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirop de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée* composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourrait parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un ou deux *lavemens* par jour, on en donnait trois ou quatre. On donnera le premier comme le conseille l'auteur ; on donnera les autres à l'*eau* simple.

Si au lieu de tous ces *symptômes* le malade est affaissé; si le *pouls* faiblit de plus en plus; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les *nerfs*, , des *soubresauts dans les* tendons, etc., il y a tout lieu de craindre que l'événement ne soit funeste. Défavorables.

C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires*, soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit dans l'intérieur des jambes, des cuisses, etc., selon les circonstances. Moment d'appliquer les vésicatoires;

On peut encore appliquer, sous la plante des pieds, des *cataplasmes* composés de la manière suivante, (auxquels on donne le nom de *sinapisme.*) Les sinapismes:

Prenez de mie de *pain blanc* émiettée un hectogramme trois décagrammes (quatre onces.)
de semence de *moutarde* pulvérisée, six décagrames (deux onces.)
de vinaigre quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

Il faut en même-temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Tels sont le *petit lait* fait avec un *vin généreux*, le *négus*, le *gruau* de *sagou*, auquel on ajoute du bon *vin*, etc. De donner des cordiaux.

§. V.

Traitement de la convalescence de la Fièvre continue-aiguë.

LE *régime*, dont nous avons parlé §. III de ce Chap., est nécessaire non-seulement pendant tout le cours de la *fièvre* et de la maladie, mais encore dans la *convalescence*, Si on le néglige dans cette dernière période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres maladies qui le rendent valétudinaire pour toute sa vie.

Quoique le malade soit faible à la suite de cette *fièvre*, cependant les *alimens* doivent être plus *relâchans* que nourrissans. Il doit éviter avec le plus grand soin toute espèce d'excès. Trop de nourriture, trop de boisson, trop d'*exercice* lui deviendraient nuisibles. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille : il ne doit s'appliquer ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demande une grande attention.

Circonstances qui indiquent le quinquina.

Si la *digestion* est lente, si le *convalescent* éprouve de temps en temps quelques petits ressentimens de *fièvre*, il doit faire usage de *quinquina* infusé à froid dans de l'eau (de la manière suivante :

Prenez du meilleur *quinquina* concassé trois décagrammes, (une once).

Mettez dans une bouteille; versez par-dessus un demi-litre, (chopine) d'eau froide; bouchez; laissez *infuser* pendant six ou huit jours à froid, ayant soin de remuer souvent la bouteille; tirez à clair, et conservez pour l'usage.

On en prend un demi-verre avant le dîné, autant avant le soupé.) En fortifiant l'*estomac*, cette *infusion* achève d'emporter les restes de la *fièvre*.

Moment de purger

Quand le *convalescent* commence à recouvrer une partie de ses forces, il faut alors qu'il prenne quelque doux *laxatifs*, tel que le suivant :

Médecine convenable dans ce cas.

Prenez de *tamarins*, trois décagrammes (une once);

de *séné*, quatre grammes (un gros).

Faites bouillir pendant quelques minutes dans une chopine d'eau; retirez du feu.

Ajoutez de *manne en sorte*, trois décagrammes (une once).

Faite dissoudre; passez.

On donne un verre de ce *purgatif* d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il opère; après quoi on jette le reste.

On répète cette même *médecine* deux ou trois fois, en laissant cinq ou six jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge (7).

---

(7) Les personnes intelligentes, qui ont été témoins de la conduite de ces routiniers, de ces médicastres, qui ne connaissent d'autre manière de traiter les malades, qu'en les accablant de *remèdes*, seront sans doute étonnées que, dans une maladie, qui souvent devient très-grave, le Dr. BUCHAN en prescrive si peu. Elles seront également surprises de l'ordre et du temps dans lesquels il faut que chacun d'eux soit administré.

Réflexions sur le traitement qu'on vient de lire.

« Ce n'est pas ainsi que se comporte celui qui nous « gouverne, diront-elles : il commence par *saigner*, et « il réitère cette *saignée* jusqu'à ce que la *fièvre* soit ab- « solument tombée. Le surlendemain il purge ; deux jours « après il purge encore, et il repurge tous les deux jours, « jusqu'à parfaite guérison. Cependant l'*émétique*, (*tar- « trite de potasse antimonié*), les *poudres*, les *opia- « tes*, les *apozèmes*, les *potions*, etc. rien n'est oublié, « rien n'est épargné. S'il lui arrive de ne pas réussir, « c'est que la maladie est plus forte que les *remèdes*. Il « serait bien injuste de lui en faire le moindre reproche ; « car il saigne, il purge, il médicamente tant qu'il « peut.

Manière dont on traite communément la fièvre continue-aiguë, mise en parallèle

« Mais si nous nous traitions d'après vos conseils ; eh, « bon Dieu ! nous péririons tous ! Vous avez peur de « nous permettre une seule *saignée*, et vous défendez « que l'on n'aille jamais au-delà de trois, dans les *fièvres* « les plus *inflammatoires*. Après cela, les *tisanes*, les « *lavemens*, les *bains de pieds*, les *fomentations*, sont « vos seules ressources, pendant tout le cours de la ma- « ladie. Si vous prescrivez une *potion*, vous indiquez « scrupuleusement les circonstances dans lesquelles il « faut la donner : puis vous nous parlez de *vésicatoires*, « *remèdes* que nous n'avons jamais vu employer qu'à « l'extrémité, avant que de parler de *purgation*, que « vous rejetez tout à la fin de la maladie ; encore vou- « lez-vous que le malade ait recouvré une partie de ses

Avec la méthode de l'Auteur.

après avoir essuyé une pareille maladie, reprendre trop promptement leur travail : il faut qu'ils

---

et IV de ce Chap. Quand il avait réduit la *fièvre* à un degré modéré, il laissait à la nature le soin de la *coction* et de la *crise*.

Lorsque la marche irrégulière de la nature annonçait du danger.

Mais si vers ce temps de la maladie, la nature, troublée, paraissait indécise, ou même paraissait vouloir s'écarter du chemin le plus facile, pour l'*évacuation* de la matière morbifique, il employait alors d'autres moyens. On lit, dans le sixième Livre de ses *Épidémies*, que si les humeurs veulent se jeter sur une partie non convenable, il faut les en détourner; que si, au contraire, elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignait l'exemple au précepte, en faisant dans ces cas usage de *purgatifs*, de *fomentations*, de *bains de vapeurs*, de *frictions*, de *sinapismes*, etc., selon l'état de la maladie et de la partie affectée.

Terminaison ordinaire des maladies aiguës.

Il avait observé qu'une maladie *aiguë* se termine par une ou par plusieurs *évacuations;* savoir, par les *urines*, par les *sueurs*, les *selles*, l'*expectoration;* par un *abscès*, ou un *dépôt* de matière *critique*, par un *vomissement*, par une *hémorragie*, etc. Le plan de sa conduite, fondé sur ces observations, avait un but fixe et régulier ; sa méthode était conforme aux lois de la nature.

Symptômes d'après lesquels il faisait vomir, et dans quel temps de la maladie il faisait vomir.

Il ne faisait vomir, dans les maladies, que quand le malade avait la *bouche amère*, la *langue chargée*, des *rapports*, des *soulevemens d'estomac*, comme il arrive souvent dans les *fièvres bilieuses* et *putrides;* mais il ne faisait vomir que dans les commencemens. Voici comme il s'exprime : « Faites vomir dans le commencement de « la maladie, s'il en est besoin : le malade alors jouit « encore de toutes ses forces. Si vous laissez échapper « cette occasion favorable, vous serez obligé de diffé- « rer jusqu'au déclin ; mais alors la longueur du mal a « épuisé les forces du malade. Quand la maladie est à « son plus haut degré de force, il vaut mieux se tenir « tranquille. »

Il ne purgeait pas dans toutes les maladies aiguës.

Pourquoi?

Quant aux *purgations*, il nous apprend qu'il est des maladies dans lesquelles elles ne sont pas nécessaires. Dans les *fièvres aiguës* qui se terminent par *résolution*, c'est-à-dire, sans aucune *évacuation* sensible, comme il

oublient l'ouvrage jusqu'à ce qu'ils aient recouvré la majeure partie de leurs forces et de leur

---

arrive dans la plupart des *fièvres bénignes*, et souvent dans la *fièvre continue-aiguë* dont il est ici question, HIPPOCRATE s'abstenait de purger, parce que les humeurs, étant devenues *homogènes*, et capables d'une assimilation parfaite, par la *résolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abstenait encore dans les maladies dont la *crise est parfaite*, c'est-à-dire, dont les *évacuations* complettes emportent avec elles toute la matiere morbifique ; de sorte qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites. Ce qu'on reconnait au bien-être qu'éprouve sur-le-champ le malade, aux forces et à l'appétit qui reviennent promptement ; enfin à une *convalescence* facile et heureuse, dans laquelle il entre immédiatement.

Dans quelles maladies il purgeait, et dans quel temps.

Il ne purgeait donc que dans les maladies qui se terminent par des *crises imparfaites*, ou par des *évacuations* incomplettes, pour ne rien laisser d'*hétérogène* dans la *masse du sang ;* mais il ne purgeait qu'à la fin de la maladie.

La seule exception à cette règle, est la *turgescence* ou l'*orgasme* des humeurs. Dans ce seul cas, il purgeait même au commencement de la maladie : mais cela arrivait rarement ; car, comme il le dit lui-même, la matière morbifique est rarement en *turgescence* dans le commencement d'une maladie. (Voyez *Table générale des Matières*, Tom. V, les mots *Orgasme* et *Turgescense.*)

Ce sont les fautes que l'on commet tous les jours à cet égard, qui ont fait dire à HOFFMANN : « Si nous devons « rendre hommage à la vérité, il vaut mieux souvent se « reposer sur la seule nature de la guérison des mala- « dies, que de la confier aux entreprises d'un médecin « ignorant. Celui-ci, qui ne connait point les voies que « la nature suit dans la guérison des maladies, emploie « des moyens opposés à son action, et nuisibles au « corps, ce qui ne peut que tourner au préjudice du ma- « lade. »

Suites funestes de la négligence des préceptes d'Hippocrate.

Telle était la pratique d'HIPPOCRATE : telle est celle dont nous voyons se servir le D.r BUCHAN dans les *fièvres continues-aiguës*, et dont nous le verrons se servir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris

vigueur, (ainsi que nous l'avons déjà fait observer, pag. 86 de ce Vol.)

---

de ces règles sur l'usage des boissons, de la *saignée*, des *vomitifs*, des *purgatifs*, etc., sont, dit le C.^en CLERC, les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des médecins. Une maladie simple devient par-là compliquée, longue et *chronique*. Les malades, après avoir langui misérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jaunisses* incurables, qui se terminent, au printemps suivant, par des *hydropisies* ou par des *dysenteries putrides*, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter *remède*, comme nous allons le voir, note 4 du Chap. suiv.

CHAPITRE V.

De la Pleurésie vraie, de la Pleurésie fausse et de la Parafrénésie.

§. I

De la Pleurésie vraie, ou Inflammation de la Plèvre, ou Inflammation de Poitrine.

Définition de la pleurésie.

LA *pleurésie vraie* est l'*inflammation* de cette *membrane* appellée *Plèvre*, qui tapisse tout l'intérieur de la *poitrine* (1).

Comment elle se divise.

On divise la *vraie pleurésie* en *pleurésie humide* et en *pleurésie sèche*. Dans la première, le malade crache facilement; dans la seconde, il

---

Toutes les parties du corps sont enveloppées de membranes. Noms qu'elles portent.

(1) Il faut savoir que tous les *viscères*, tous les *muscles*, tous les *os*, sont couverts et enveloppés de pellicules plus ou moins épaisses, ordinairement doubles, auxquelles on donne le nom générique de *membranes*. Ces *membranes* sont, par rapport à ces parties, ce qu'est la *peau* par rapport à l'extérieur du corps. Plusieurs de ces *membranes* ont des noms particuliers, tandis que d'autres n'ont que celui de *membranes*.

Le périoste:

C'est ainsi que celle qui recouvre immédiatement les *os*, s'appelle *périoste :* celle qui recouvre le *crâne*, ou la boîte osseuse de la tête, s'appelle *péricrâne :* celles qui enveloppent le *cerveau*, sont appelées particulièrement *méninges*, nom qui ne signifie autre chose que *membranes ;* mais elles se nomment plus communément *pie-mère* et *dure-mère :* celle qui recouvre le *foie*, la *rate*, presque tous les *viscères* du *bas-ventre*, se nomme *péritoine :* celle enfin qui est étendue sur la partie interne de la *poitrine*, sur la partie convexe du *diaphragme* et sur tous les *poumons*, se nomme *plèvre* ou *pleure ;* d'où vient que l'*inflammation* de cette partie se nomme *pleurésie*.

Le péricrâne;

Les méninges:

Le peritoine:

La plèvre.

ne crache que peu ou point du tout. Il y a encore une espèce de *pleurésie* qu'on appelle *fausse* ou *bâtarde*, dans laquelle la douleur est plus extérieure, et affecte particulièrement les *muscles* d'entre les *côtes*. Nous en parlerons §. II de ce Chap.

Qui sont ceux qui sont exposés à la pleurésie.

Les ouvriers et les journaliers son ceux qui sont les plus sujets à la *pleurésie vraie*. Elle attaque sur-tout ceux qui travaillent en plein *air*, et qui sont d'un *tempérament sanguin*. Cette maladie est de tous les âges et de tous les sexes. CŒLIUS AURELIANUS a observé qu'elle attaquait plus souvent les hommes que les femmes.

Parmi les hommes, ceux qui sont le plus exposés à la *pleurésie*, sont les gens maigres et secs, ceux dont le *tempérament* est *bilieux*, les *plétoriques* sur-tout, les habitans de la campagne, enfin ceux à qui la nature ou le travail a donné des *fibres* fortes ou *élastiques*. De ce nombre sont les chasseurs, les soldats, les coureurs, les porte-faix, les joueurs de cors-de-chasse, de trompettes, etc.

A quel âge on y est sujet.

L'âge le plus exposé à cette maladie est depuis huit ans jusqu'à quarante. Cependant les vieillards n'en sont point exempts; mais ils paraissent réchapper plus facilement que les adultes; ce qui vient de ce que les *fibres* étant plus desséchées, prêtent moins à une forte *inflammation*.

Qui sont ceux qui en sont à l'abri.

Ceux qui sont habituellement relâchés et qui portent des *cautères*, sont rarement attaqués de *pleurésie*. Tous les écoulemens habituels, sur-tout s'ils sont *sanguins*, mettent à l'abri de cette maladie. Voilà sans doute pourquoi les femmes y sont moins sujettes que les hommes, qui en sont eux-mêmes exempts, lorsqu'ils ont des *hemorroïdes* habituelles.

Ceux qui

Ceux qui ont déjà essuyé cette maladie, con-

l'ont déjà essuyée sont exposés au retour.

tractent une disposition qui les y rend très-sujets par la suite, et il n'est pas douteux qu'elle ne soit pour ces personnes de plus en plus dangereuse.)

Dans quelle saison elle prend.

Le printemps est la saison dans laquelle on la voit le plus fréquemment.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Pleurésie vraie.

La *pleurésie* peut être occasionnée par tout ce qui est capable de supprimer la *transpiration*. En conséquence, les vents froids du nord, le sommeil en plein *air* pris sur un terrain humide, des habits mouillés, etc., exposent à cette maladie.

On court encore risque de la gagner, lorsqu'étant tout en *sueur*, on s'expose à l'*air* froid, ou qu'on se plonge dans l'eau froide.

Cette maladie peut aussi être causée par la boisson des *liqueurs fortes*, par la *suppression* de quelqu'*évacuation accoutumée*, comme de vieux *ulcères*, de *cautères*, enfin de la *sueur* des pieds, des mains, (ou de dessous les bras, etc.)

On a vu encore la rentrée subite de quelqu'*éruption*, comme de la *gale*, de la *rougeole*, de la *petite vérole*, l'occasionner. Les personnes qui sont dans la pernicieuse habitude de se faire saigner dans certaine saison de l'année, sont susceptibles de gagner cette maladie, si elles ont négligé de le faire. La morsure du *serpent à sonnettes* paraît produire en Amérique une vraie *pleurésie*, comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLVIII, §. III, Art. II.)

Se tenir trop chaudement, soit par la quantité ou la qualité des habits dont on se couvre,

soit par le feu des appartemens qu'on habite, dispose encore singulièrement à cette maladie.

Enfin la *pleurésie* peut être produite par un violent *exercice*, comme en courant, en luttant, en sautant et portant de grands fardeaux, et même par des coups sur la *poitrine*.

La seule conformation du corps, comme une *poitrine* trop étroite, et le peu de capacité des *artères* de la *plèvre*, rendent quelques personnes sujettes à cette maladie. (Aussi ne paraît-il point douteux que les *corps de baleine* ne soient une cause éloignée de la *pleurésie* : l'effet qu'ils produisent étant de diminuer la capacité de la poitrine, d'occasionner son resserrement et de gêner les *viscères* qu'elle renferme, ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. I, fin du §. III.)

ARTICLE II.

Symptômes de la Pleurésie vraie.

LA *pleurésie*, comme la plupart des *fièvres*, commence en général par le *frisson* et le *tremblement*, qui sont suivis de chaleur, de soif et d'insomnie. On éprouve ensuite une douleur violente et *pungitive* dans l'un des côtés, entre les *côtes* (c'est ce qu'on appelle vulgairement *point de côté*). Quelquefois la douleur s'étend jusque vers l'*épine du dos* ; quelquefois jusque vers le devant de la *poitrine*, et d'autres fois aussi jusque vers les *épaules*. Cette douleur est en général, plus *aiguë* dans le moment où le malade fait le mouvement d'*inspiration*, et lorsqu'il tousse.

Ce qu'on appelle point de côté.

Le *pouls*, dans cette maladie, est pour l'ordinaire *vite* et *dur* ; les *urines* sont hautes en couleur.

Caractère du sang dans la pleurésie.

Le *sang*, après être sorti de la *veine*, se couvre d'une *croûte*, dure, ou d'une espèce de *couenne*. Les *crachats* du malade n'ont d'abord aucun caractère; mais ils s'épaississent bientôt, et deviennent souvent sanglans.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Pleurésie vraie.

Par quels moyens la nature cherche à se débarrasser de cette maladie.

La Nature tente ordinairement de se débarrasser de cette maladie, au moyen d'une *évacuation critique* de *sang*, par quelques-unes des parties du corps; ou par une *expectoration* et des *crachats* abondans; ou par la *sueur*, des *déjections* séreuses, des *urines* chargées, etc.

Quels sont ceux que nous devons employer.

Notre devoir est donc de seconder ses intentions, en modérant l'impétuosité de la *circulation*, en relâchant les *vaisseaux*, en délayant les humeurs et favorisant l'*expectoration*.

Ce que le malade doit éviter.

En conséquence, le *regime* doit être, comme dans la maladie précédente, *léger*, *rafraîchissant* et *delayant*. Le malade doit éviter les *alimens visqueux*, de difficile *digestion*, ou fort nourrissans, comme la viande, le beurre, le fromage, les œufs, le *lait*, etc. Il évitera également les *alimens* d'une nature *échauffante*.

Quelle doit être sa boisson.

Sa boisson sera du *petit lait ordinaire*, ou la *tisane pectorale commune*, ou des *infusions* de plantes *pectorales balsamiques*.

Manière de preparer la decoction d'orge.

La *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *miel* ou de *gelée de groseilles*, est encore une boisson convenable dans cette maladie. Elle se fait de la manière suivante :

Prenez d'*orge perlé*, quatre décagrammes (une once)
Faites bouillir dans un litre et demi (trois chopines) d'eau, jusqu'à réduction d'un tiers; passez; ajoutez plus ou moins de *miel*, au goût du malade.

La *decoction* de *figues*, de *raisins secs* et d'*orge*, au lieu de *tamarins*, recommandée dans la maladie précéd., pag. 125, convient également dans la *pleurésie*.

Quelle que soit la boisson que le malade choisisse, il ne faut pas qu'il la prenne en trop grande quantité à la fois. Il faut au contraire qu'il ne boive en quelque sorte que par gorgée, mais perpétuellement, afin d'avoir sans cesse la bouche et le gosier humectés. La boisson et les *alimens* du malade doivent tous être pris un peu chauds.

Les boissons doivent être prises en très-petite quantité à la fois, et un peu chaudes.

On doit tenir le malade tranquille, dans une température modérée, et le plus à son aise possible, ainsi que nous l'avons prescrit dans la maladie précédente.

Il faut tous les jours lui baigner les pieds et les mains dans de l'eau chaude. On peut quelquefois, dans la journée, le faire asseoir sur son séant pendant quelque temps: cette position lui soulagera la tête et facilitera la *respiration*, comme on l'a déjà fait observer, §. III et IV du Chap. précédent.

Bains de pieds et de mains tous les jours.

ARTICLE IV.

Remèdes contre la Pleurésie vraie, pour tous les âges.

Il n'y a presque personne qui ne sache que, dans une *fièvre*, accompagnée d'une douleur violente de côté et d'un *pouls vif et dur*, la *saignée* ne soit nécessaire. Quand ces *symp-*

Nécessité de la saignée.

tômes sont manifestés, plus on saigne promptement, et mieux c'est pour le malade.

La première saignée doit être copieuse.

Il faut que cette première *saignée* soit assez copieuse, pourvu toutefois qu'il puisse la soutenir. Une forte *saignée*, dans le commencement d'une *pleurésie*, fait infiniment plus d'effet que de petites *saignées*, répétées plusieurs fois dans le cours de la maladie. On peut tirer, à une personne faite quatre ou cinq hectogrammes (douze ou quinze onces) de sang, dès qu'on s'est assuré qu'elle est attaquée d'une *pleurésie*. On en tirera moins, bien entendu, à une personne plus jeune ou plus délicate.

Quand et combien de fois il faut la répéter.

Si, après la première *saignée*, la violence du *point de côté* et des autres *symptômes* continue, il faudra, au bout de douze ou de dix-huit heures, tirer encore trois hectogrammes (neuf onces) de sang, (ainsi qu'il est dit Chap. IV, note 4 de ce Vol.)

Si, après cette seconde *saignée*, les *symptômes* ne diminuent pas encore, et que le *sang* se couvre toujours de la *couenne* (dont nous avons parlé pag. 142 de ce Vol., et que nous décrirons, au mot *Couenne*, à la *table générale*, Tom. V), il faudra alors une troisième et même une quatrième *saignée* (2).

Combien est funeste le préjugé qui porte à saigner dans la pleurésie, jusqu'à ce que la couenne ait disparu.

(2) C'est un préjugé bien funeste, dit le C.en CLERC, de prescrire la *saignée* dans les maladies *inflammatoires*, jusqu'à ce que la *couenne*, que l'on regarde comme un signe d'*inflammation*, disparaisse entièrement. Cette *couenne* ne la caractérise pas toujours. On l'observe dans un *rhume* simple et dans le sang des *goutteux*. Elle est commune dans les *rhumatismes*, dans les *grossesses*; je l'ai vue, ajoute-t-il, à la fin comme au commencement des *maladies aiguës*.

Effets malheureux des saignées trop multipliées.

Cette *couenne* n'est donc pas une raison pour pousser les *saignées* trop loin : si la loi générale est vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut respecter : sans cette

Mais

Mais dès que la douleur de côté diminue, que le *pouls* devient plus *mollet*, que le malade commence à cracher librement, la *saignée* n'est plus nécessaire. Ce *remède* est rarement utile après le troisième ou quatrième jour de la maladie; et passé ce temps il ne doit point être employé, à moins que des circonstances pressantes ne l'exigent.

Temps où il faut cesser de saigner.

(Par exemple, quoiqu'il y ait déjà plusieurs

---

sagesse, on peut tirer tout le *sang* d'un malade avant que la *couenne inflammatoire* se dissipe; et si, par hasard, quelqu'un survit à cette mauvaise manœuvre, on ne doit pas s'en féliciter; cette espèce de résurrection n'est qu'une agonie prolongée.

Selon TISSOT, *Avis au peuple*, pag. 80, etc., cette *croûte*, qui d'ailleurs ne se forme pas toujours dans la *pleurésie* et dans les *inflammations de poitrine* les plus violentes, dépend de tant de circonstances, qu'il serait imprudent de se fonder uniquement sur cette *croûte* pour régler les *saignées*: et en général, il ne faut pas croire que l'état du sang dans la palette, puisse nous faire juger, avec certitude, de son état dans le corps.

C'est donc à l'intensité des *symptômes* à nous guider. Quand ils sont tels que va les dépeindre l'auteur, il ne faut plus saigner. En général, si les deux ou trois premières *saignées* ont été faites à temps, c'est-à-dire, dans les premiers jours, à peu de distance l'une de l'autre, il est rarement nécessaire d'en venir à une quatrième, surtout si, indépendamment des *saignées*, on fait usage des autres secours, tels que ceux déjà indiqués et qu'on indiquera dans la suite de cet article.

Ce n'est que l'intensité des symptômes qui doit nous porter à répéter la saignée.

J'ai rarement eu besoin de plus de trois *saignées*, dit TISSOT, et fréquemment je m'en tiens aux deux premières.

Trois saignées suffisent.

On doit observer, relativement aux femmes, qui d'ailleurs sont moins sujettes à cette maladie, et, en général, à toutes les maladies *inflammatoires*, que si elles se trouvent attaquées d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, etc., dans le temps de leurs *règles*, cette circonstance ne doit, ni empêcher les *saignées* quand elles sont bien indiquées, ni rien changer au traitement.

Comment on doit se comporter à l'égard des femmes ayant leurs règles.

jours que la maladie dure lorsqu'on commence à la traiter, si la *fièvre* et le *point de côté* sont encore violens, si la *respiration* est difficile, si le malade ne crache point, ou s'il crache trop de *sang*, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une *saignée*, fût-ce le dixième, à l'exemple d'HIPPOCRATE, qui, par une *saignée* faite le huitième jour, a sauvé ANAXAGONUS de la *suppuration* et de la *gangrène*.)

Autres moyens qui concourent avec les saignées à diminuer la viscosité du sang.

Au reste, on peut diminuer la *viscosité* du *sang* par beaucoup de moyens, sans avoir recours aux *saignées* multipliées. On peut, même sans leur secours, alléger le *point de côté* par différens *remèdes*.

Ces remèdes sont les *fomentations émollientes*, que l'on applique sur la partie malade, après la la première ou seconde *saignée*. Ces *fomentations* se font de la manière suivante :

Manière de préparer les fomentations émollientes ;

Prenez de fleurs de *sureau*, de *camomille*, de *mauve*, } de chaque une poignée.

Faites bouillir ces fleurs, ou les plantes connues sous le nom d'*émollientes* par les apothicaires et les herboristes, dans une quantité suffisante d'eau.

De les appliquer.

Mettez-les, ainsi bouillies, entre deux linges ou dans un sac de flanelle, et appliquez-les toutes chaudes sur le côté.

Autre manière de les appliquer.

On trempe encore une flanelle, et, à son défaut, une serviette dans la *décoction* de ces plantes; et après l'avoir légèrement exprimée, on l'applique sur la partie affectée, aussi chaude que le malade peut la supporter. A mesure que la flanelle se refroidit, il faut la changer, et avoir grand soin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération.

Autres fomentations.

Si cette espèce de *fomentation* paraît embar-

rassante, on prendra tout simplement une vessie remplie de *lait* et d'*eau*, et on l'appliquera toute chaude sur le côté.

Les *fomentations*, non-seulement appaisent les douleurs, mais encore elles relâchent les *vaisseaux*, et s'opposent à la *stagnation* du *sang* et des autres humeurs. — Avantages de ces fomentations.

On peut encore frotter souvent, dans la journée, le côté malade avec un peu du *liniment volatil* suivant : — Liniment volatil dont on frotte le côté.

(Prenez d'*huile* d'*amandes douces*, ou d'*olive*, six décagrammes (deux onces);
d'*esprit de corne de cerf*, trois décagrammes (une once).

Mettez dans une bouteille; secouez vivement, jusqu'à ce que les deux substances soient parfaitement mêlées.

On en verse quelques gouttes sur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, et l'on frotte fortement jusqu'à ce qu'il ait entièrement pénétré. On verse et on frotte de nouveau, jusqu'à ce qu'on ait employé la valeur d'une cuillerée à café de ce *liniment*. On recommence cette opération trois ou quatre fois par jour. — Manière de l'appliquer.

On peut, à la place de ce *liniment*, ou lorsqu'on ne pourra s'en procurer, employer à la même dose et de la même manière, la *teinture de cantharides*, qui produit le même effet, et même plus promptement.) — La teinture de cantharides.

On recommande quelquefois des *fomentations* sèches, composées d'*avoine grillée*, de pain rôti, etc. Quoiqu'elles puissent être de quelque utilité, cependant elles ne sont pas aussi convenables dans la maladie dont il est question, que les *fomentations* humides.

On a retiré souvent de grands avantages, dans la *pleurésie*, des *saignées* locales qu'on — Saignées locales avec les sang-sues

ou les ventouses scarifiées : leurs avantages.

fait, ou avec un nombre convenable de *sangsues*, ou avec des *ventouses scarifiées* appliquées sur la partie affectée ; et l'on a observé que les effets de ces sortes de *saignées* étaient beaucoup plus prompts et beaucoup plus sûrs.

Feuilles de jeunes choux. Manière de les appliquer. Leurs effets.

On peut encore appliquer avec avantage sur le côté malade, les feuilles de plusieurs plantes. J'ai souvent vu dans la *pleurésie*, de grands effets des feuilles de *jeunes choux*, appliquées toutes chaudes sur le côté : non-seulement elles relâchent les parties, mais encore elles excitent une douce moiteur, et peuvent sauver le malade de la nécessité du *vésicatoire*, auquel il faut cependant recourir quand les autres secours n'ont réussi.

Moment d'appliquer un vésicatoire : combien de temps il faut le laisser sur la partie affectée.

Si le *point de côté* persiste après les *saignées* répétées, après les *fomentations* et autres moyens recommandés à l'article du *régime* et à celui des *remèdes*, il faut appliquer un *vésicatoire* sur la partie affectée, et l'y laisser pendant deux jours. Il excite, non-seulement une *évacuation* dans cette partie, mais encore il en détruit le *spasme*, et par conséquent aide la nature à expulser la cause de la maladie. (*Voyez* note 4 de ce Chap., pag. 152 de ce Vol.)

Boisson qu'on doit donner pendant que le vésicatoire est appliqué.

Pour prévenir la *strangurie*, à laquelle les *vésicatoires* donnent souvent lieu, on fera boire abondamment au malade de l'*émulsion de gomme arabique* suivante :

(Prenez d'*amandes douces*, six décagrammes (deux onces.)

Mettez dans l'eau chaude, pour pouvoir en ôter les enveloppes ; pilez fortement dans un mortier avec une égale quantité de *sucre*. Ayez deux litres (ou deux pintes) de *décoction d'orge* chaude, à laquelle vous ajouterez, de *gomme arabique*, seize grammes (demi-once,)

Remuez pour la faire dissoudre; laissez refroidir; versez cette liqueur peu à peu sur les *amandes* et le *sucre* triturés ensemble, ayant soin de remuer perpétuellement, jusqu'à ce que la liqueur devienne également blanche ou laiteuse; passez. Le malade en fera sa boisson ordinaire.)

Moyens de lâcher le ventre.

Si le malade est *constipé*, on lui donnera chaque jour un *lavement* composé d'*eau de gruau* ou d'*eau d'orge*, dans laquelle on aura fait bouillir de la *mauve* ou toute autre *plante émolliente*. Ce *lavement* non-seulement évacuera les *intestins*, mais encore produira l'effet des *fomentations* chaudes appliquées aux *viscères* du *bas-ventre*, et causera par-là une dérivation des humeurs de la *poitrine* (3).

Moyens d'exciter l'expectoration.

Pour exciter l'*expectoration* ou les *crachats*, on donnera des *remèdes incisifs*, *huileux* et *mucilagineux*, tels que les suivans:

---

(3) Cette raison doit faire sentir la nécessité des *lavemens* dans cette maladie, ainsi que dans toutes celles qui sont *inflammatoires* et accompagnées de *putridité*; nous croyons donc devoir conseiller de donner, dans ces maladies, chaque jour, pendant les cinq premiers jours, un *lavement*, quand même le malade ne serait pas *constipé*; et dans le cas où il le serait, d'en donner un matin et soir.

Nécessité des lavemens dans la pleurésie.

Le peuple, dit TISSOT, n'aime point les *lavemens*: il n'y a pas cependant de *médicamens* plus utiles dans les maladies *fiévreuses*, sur-tout si les *urines ne sont pas abondantes*, ou si elles sont *rouges*; si le malade a des *rêveries*, si la *fièvre est forte*, si les *maux de tête et de reins sont considérables*, si le *ventre est douloureux*: dans tous ces cas, les *lavemens* soulagent ordinairement plus que si l'on buvait quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. Mais il n'en faut pas donner passé le cinquième jour, parce que des *évacuations* abondantes empêcheraient l'*expectoration*. HIPPOCRATE même les supprimait dans la *pleurésie* et dans la *fluxion de poitrine*, aussitôt que le malade expectorait.

Symptômes qui indiquent les lavemens dans les maladies fiévreuses.

Prenez d'*oximel* ou de *vinaigre scillitique*, trois décagrammes (une once); de la *décoction pectorale*, deux hectogrammes (six onces).

Mêlez; le malade en prendra deux cuillerées toutes les deux heures.

Si les *medicamens scillitiques* répugnent à l'*estomac* du malade, on lui donnera de l'*émulsion huileuse*, ou, à sa place, le *remède* qui suit:

Electuaire huileux.

Prenez d'*huile d'amandes douces* ou d'*olive*, de *sirop de violette*, de chaque six décagrammes, (deux onces.)

Mêlez; ajoutez autant de *sucre candi*, (*sucre cristallisé*), qu'il sera nécessaire pour faire un *électuaire*, qui ait la consistance du *miel*.

Le malade en prendra souvent une petite cuillerée, sur-tout s'il est fatigué de la *toux*.

Il y a des personnes que les *huiles* incommodent, et à qui elles donnent des *nausées*, et ces cas arrivent fréquemment: alors il faudra leur donner une *dissolution de gomme ammoniac* dans l'*eau d'orge*.

(Voici la manière dont elle se fait.

Dissolution de gomme ammoniac.

Prenez *gomme ammoniac*, huit grammes (deux gros).

Triturez parfaitement dans un mortier; versez peu à peu, en remuant toujours, un double décilitre (demi-septier) de *décoction d'orge*, jusqu'à ce que la *gomme* soit entièrement dissoute. On peut ajouter neuf ou douze décagrammes (trois ou quatre onces) d'*eau distillée simple de pouliot*.

Le malade en prendra deux cuillerées trois ou quatre fois par jour.)

Moyens d'exciter les urines et la

Si le malade ne *transpire* point, si au contraire une chaleur brûlante se fait sentir à la *peau*,

et s'il urine très-peu, on donnera quelques petites doses de *nitre purifié* et de *camphre*, combinés de la manière suivante : transpiration.

Prenez de *nitre purifié (nitrite de potasse mêlé de sulfate de potasse)* huit grammes (deux gros).

de *camphre*, deux décagrammes et demi trois décigrammes (cinq ou six grains).

Triturez dans un mortier ces deux substances ; mêlez parfaitement ; divisez en six doses égales.

Le malade prendra une de ces doses toutes les cinq ou six heures, dans quelques cuillerées de sa boisson ordinaire.

Nous ne ferons plus mention que d'un seul *remède*, que quelques personnes regardent comme un *spécifique* dans la *pleurésie ;* c'est de la *décoction de sénéka*, ou *racine contre la morsure du serpent à sonnettes*, appelé *polygala viginiana*. Décoction de sénéka.

(Prenez racine de *sénéka*, trois décagrammes (une once).

Faites bouillir dans trois doubles décilitres (trois demi-setiers) d'eau, jusqu'à réduction de chopine ; laissez reposer ; passez.)

Après avoir fait les *saignées* convenables, et avoir pourvu aux *évacuations*, on donne au malade, deux, trois ou quatre fois par jour, trois ou quatre cuillerées de cette *décoction*, plus ou moins, selon que son *estomac* peut la supporter. Quand et comment il faut la prescrire.

Si ce *remède* occasionne le *vomissement*, il faudra mêler à cette *décoction*, un hectogramme (trois onces) d'*eau de canelle simple*, ou le donner à plus petite dose.

Comme cette *décoction* facilite la *transpiration*, excite les *urines* et lâche le ventre, elle est capable de remplir la plupart des *indications*, Importance de ce remède.

dans la cure de la *pleurésie* et des autres maladies *inflammatoires* de la *poitrine*.

Pourquoi l'on prescrit un certain nombre de remèdes dans une même maladie.

On ne s'imaginera pas, sans doute, qu'il faille faire usage de tous ces *remèdes* à la fois. Si nous en recommandons plusieurs, c'est afin que l'on puisse choisir, et que, si l'on ne peut se procurer celui pour lequel on s'était décidé, on puisse en employer d'autres. D'ailleurs, les différentes périodes d'une maladie, demandent différens *remèdes ;* et quand l'un n'a pas le succès qu'on en attend, ou qu'il répugne au malade, il faut recourir à un autre (4).

Ils ne doivent point être administré sans ordre.

(4) Cet avis est de la plus grande importance. Quelque excellens que soient ces *remèdes*, on exposera le malade, tant qu'on les lui donnera sans ordre et inconsidérément. Nous l'avons déjà dit : les *remèdes*, même les plus puissans, ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait. Il faut donc, après s'être pénétré de la méthode exposée note 7 du Chap. IV de ce Vol., que suivait HIPPOCRATE dans le traitement des maladies *aiguës*, ne jamais perdre de vue l'ordre dans lequel le D.r BUCHAN prescrit ses *remèdes*.

Quel est celui qu'on doit suivre dans les maladies inflammatoires et humorales ;

Nous avons vu dans la *fièvre continue-aiguë*, nous voyons dans la *pleurésie*, et nous verrons dans toutes les maladies *inflammatoires*, que son premier *remède* est la *saignée*, qui ne peut être réitérée passé les deux ou trois premiers jours. Nous avons vu que, dans les *fièvres intermittentes*, et nous verrons que, dans toutes les maladies humorales ou du genre *putride*, le premier *remède* est un *vomitif*, qui ne peut être également réitéré que dans les deux premiers jours ; parce que les *saignées* et les *vomitifs*, étant des *remèdes* dont les effets prompts sont accompagnés de plus ou moins de violence, ils exigent, de la part du malade, un certain degré de force, qui est bientôt épuisée par la maladie.

Dans ces deux espèces de maladies compliquées ensemble.

Dans les *maladies aiguës* qui présentent quelquefois des *symptômes* mixtes, c'est-à-dire, des *symptômes* qui annoncent l'*inflammation* et la surabondance des humeurs, comme il est assez commun de l'observer dans la pratique, il faut commencer par attaquer les *symptômes*

L'instant le plus avancé d'une maladie *aiguë*, que l'on appelle *crise*, est quelquefois accom- Fautes dans lesquelles entraine

---

les plus urgens. Si l'*inflammation* domine, on commencera donc par saigner, et le lendemain on donnera une dose d'*ipécacuanha*. Si, au contraire, les *symptômes* de la surabondance des humeurs sont les plus marqués, les plus urgens, on commencera par le *vomitif*, réservant la *saignée* pour le lendemain. Il est rare qu'on soit obligé, dans ces cas, de réitérer l'un ou l'autre de ces *remèdes*, parce que les forces de la nature, partagées entre deux causes différentes, ne peuvent avoir qu'un médiocre degré d'intensité.

Mais dès qu'une fois on a prescrit l'un ou l'autre de ces *remèdes*, ou tous les deux, comme dans les cas dont nous venons de parler, il ne faut en donner aucun autre. Il faut en attendre sagement les effets : il faut seulement les aider par les boissons abondantes, par les *lavemens*, par les *bains de pieds*, par les autres moyens qui dépendent du *régime*, et dont on doit s'occuper depuis le commencement de la maladie jusqu'à la *convalescence*, dont nous avons parlé Chap. II, §. III, et Chap. IV, §. V de ce Vol. Car ces objets ne sont que des *adjuvans* qui disposent le corps à l'effet des *remèdes*, qui favorisent leur opération, et qui, s'ils sont pris dans la quantité et pendant un temps convenable, mettent souvent dans le cas de se passer de tout autre. Il faut attendre l'effet du remède prescrit, avant que de passer à un autre.

Cependant, si dans la *pleurésie*, maladie dont il est question dans ce Chap., le lendemain de la *saignée*, ou de la dernière *saignée*, supposé qu'il ait fallu la réitérer, on ne s'aperçoit pas que les *symptômes* aient diminué de violence, si l'on voit, au contraire, qu'ils augmentent d'intensité, il faudra faire usage de *fomentations* ou de *cataplasmes* ; et si au bout de vingt-quatre heures ils ne procurent point de diminution, il faudra en venir aux *linimens* prescrits pag. 147 de ce Vol. Car une loi générale, dont il ne faut jamais s'écarter dans le plus grand nombre des maladies, sur-tout dans les maladies *aiguës*, est *de commencer toujours par employer les remèdes les plus simples et les plus doux, et de ne passer aux actifs que quand les premiers n'ont pas réussi.* On voit donc qu'il n'en faudra venir au *vésicatoire*, avec les précautions prescrites, que dans le cas où le *liniment* Ordre qu'il faut suivre dans l'administration des remèdes de la pleurésie.

Loi générale pour toutes les maladies.

frayer les assistans, et qui les portent souvent à faire des choses très-contraires au malade, comme de le saigner, de lui donner des *remèdes* forts et irritans, etc.

Comment il faut se comporter dans l'instant de la crise.

Cependant tous ces *symptômes* ne sont produits que par les efforts de la nature pour vaincre la maladie, efforts qu'il faut seconder par d'abondantes boissons *délayantes*, qui alors sont singulièrement nécessaires. Toutefois, si les forces du malade étaient fort épuisées par la maladie, on peut, à cette période, le soutenir avec un peu de *petit lait au vin*, de *négus*, etc.

Moment de purger.

Lorsque les douleurs de la *fièvre* auront disparu, et que le malade aura recouvré un peu de ses forces, c'est-à-dire, qu'il sera entré en *convalescence*, on lui donnera quelques *doux purgatifs*, tels que ceux que nous avons conseillés pour la fin de la *fièvre continue-aiguë*, pag. 132 de ce Vol. A cette époque, la *diète* sera toujours légère et de facile *digestion:* le malade prendra pour boisson du *lait de beurre*, du *petit lait*, ou tout autre liquide de nature *détersive*. (Ici on lira le traitement qu'il faut suivre dans la *convalescence*, exposé Chap. II, §. III, et Chap. IV, §. V, de ce Vol.)

§. II.

De la Pleurésie fausse ou bâtarde.

Caractère de cette espèce de pleurésie.

ON donne le nom de *pleurésie fausse*, ou de *pleurésie bâtarde*, à celle dont le siége de la douleur est plus externe que dans la *pleurésie vraie, sèche* ou *humide*, dont nous venons de traiter. Ainsi, dans la *pleurésie fausse*, la douleur se fait sentir principalement dans les *muscles inter-costaux* (5).

(5) La *poitrine*, qui sert de cage aux *poumons*, est

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui sont sujettes aux deux autres *pleurésies*, (et que nous avons désignées pag. 138 de ce Vol.), sont également sujettes à celle-ci.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Pleurésie fausse.

Symptôme caractéristique.

ELLE se manifeste par une *toux sèche*, le *pouls vif*, et une difficulté de se coucher sur le côté affecté: *symptôme* qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne se rencontre pas toujours dans la *pleurésie vraie*.

ARTICLE II.

Traitement de la Pleurésie fausse.

Comment elle se guérit.

ELLE se guérit en se tenant chaudement pendant quelques jours; en prenant abondamment des boissons *délayantes* et qui portent un peu à la *peau*, comme l'*infusion* de fleurs de *sureau*, etc.; en observant un *régime* approprié, et tel qu'il est prescrit, Art. III du §. I de ce Chap.

Remèdes nécessaires quand elle est opiniâtre.

Cependant cette maladie devient quelquefois opiniâtre. Dans ce cas il faut avoir recours à la *saignée*, aux *ventouses*, aux *scarifications* de la partie affectée, et aux autres moyens proposés contre la *pleurésie vraie*, Art. IV du §. I

---

composée de vingt-quatre *côtes*, qui jouissent d'une mobilité qu'elles doivent à la manière dont elles sont attachées à l'*épine du dos*. Ces *côtes* sont aidées dans leurs mouvemens, par un grand nombre de *muscles*, qui sont de trois sortes: les *sur-costaux*, placés immédiatement sur la surface externe des *côtes*; les *inter-costaux*, placés entre chaque *côte*; et les *sous-costaux*, placés sur la surface interne des *côtes*.

de ce Chap. Ces *remèdes*, et l'usage des boissons *nitrées* et *rafraîchissantes*, manquent rarement de la guérir.

§. III.

De la Parafrénésie, ou Inflammation du Diaphragme.

Rapport qui existe entre cette maladie et la pleurésie.

LA *parafrénésie* ou *inflammation du diaphragme*, approche de si près de la *pleurésie*, pour les *symptômes* et pour le traitement, qu'il est à peine nécessaire de la considérer comme une maladie à part (6).

ARTICLE PREMIER.

Symptômes particuliers à la Parafrénésie.

Symptôme caractéristique.

ELLE est accompagnée d'une *fièvre* très-*aiguë*, d'une douleur violente dans la partie affectée, qui en général augmente en toussant, en éternuant, en *respirant*, en prenant des *alimens*, en allant à la garde-robe, en urinant, etc. (et qui est intolérable à cause des *membranes nerveuses* de la partie qui est affectée). Aussi le malade a-t-il la *respiration* courte: il *respire* du ventre, pour prévenir la *contraction* du *diaphragme*: il ne peut point dormir; sa *toux* est sèche; il a le *hoquet*, et souvent du *délire*. Le *rire sardonien*, ou plutôt une espèce de grimace involontaire, est un *symptôme* très-commun dans cette maladie.

---

(6) Le *diaphragme* est un des organes de la *respiration*: il est recouvert par la *plèvre* du côté qui regarde la *poitrine*; il est donc plus ou moins affecté dans les maladies de cette partie du corps: c'est aussi pour cette raison que la *parafrénésie* présente plus ou moins les *symptômes* qui caractérisent la *pleurésie*, et que le D.r BUCHAN dit, qu'en travaillant à guérir cette dernière, on guérira la première.

La *parafrénésie* est une maladie très-*aiguë* et très-

(La *parafrénésie* se termine de la même manière que la *pleurésie ;* mais, en conséquence du mouvement violent et continuel de la partie affectée, de la nécessité dont elle est pour la vie, et de la tension des *membranes nerveuses*, tous les *symptômes* sont plus vifs et plus funestes, et elle dégénère souvent en une *ascite purulente.*)

ARTICLE II.

Traitement de la Parafrénésie.

Ce qu'on doit sur-tout prévenir dans cette maladie.

DANS la *parafrénésie*, on doit tout employer pour prévenir la *suppuration* du *diaphragme*, parce que, si ce malheur arrive, il est impossible de sauver le malade.

(En effet, si cet *organe* vient à *suppuration*, le *pus* se répand dans l'*abdomen*, où il ronge les *viscères*, les détruit, et cause promptement la *mort.* On a beau bien connaître cette terminaison de la *parafrénésie*, elle n'en est pas moins incurable. BOERHAAVE.)

Le *régime* et les *remèdes* sont, à tous égards, les mêmes que pour la *pleurésie*, exposés Art. III et IV du §. I de ce Chap.

Nécessité des lavemens émolliens.

Nous ajouterons seulement, que dans cette maladie, les *lavemens émolliens* sont singulièrement utiles, parce qu'en relâchant les *intestins*, ils détournent l'humeur de la partie affectée.

---

douloureuse, parce que le *diaphragme*, d'une structure en partie *tendineuse*, est en outre fourni d'une très-grande quantité de *nerfs :* delà sa grande sensibilité, et la violence des *symptômes* que présentent les maladies dont il est affecté. (Voyez *Table générale des Matières*, au mot *Diaphragme.*)

CHAPITRE VI.

Des diverses espèces de Péripneumonies, ou Inflammations des poumons, ou Fluxions de poitrine.

§. I.

De la Péripneumonie vraie, ou Fluxion de poitrine.

Quel est le siége de cette maladie.

COMME cette maladie affecte un *organe* absolument nécessaire à la vie, puisque c'est le *poumon* qui en est le siége, elle est toujours accompagnée de danger.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui abondent en *sang*, dont le *sang* est épais, dont les *fibres* sont tendues et roides, qui se nourrissent d'*alimens* grossiers, qui boivent des *liqueurs fortes* et *visqueuses*, sont très-sujettes à la *fluxion de poitrine*. Elle est ordinairement dangereuse pour ceux qui ont la *poitrine* plate ou trop étroite, ainsi qu'on l'a déjà dit pag. 141 de ce Vol., ou qui sont attaqués d'*asthme*, particulièrement s'ils sont dans le déclin de l'âge.

Quelquefois l'*inflammation* n'attaque qu'une moitié du *poumon* : d'autres fois elle l'attaque tout entier; et, dans ce dernier cas, elle est presque toujours funeste.

Comment elle se divise.

Lorsque cette maladie est occasionnée par une *pituite visqueuse* qui engorge et bouche les *vaisseaux* du *poumons* elle s'appelle *péripneumonie fausse* ou *bâtarde*, dont on parlera §. II de ce Chap. Si elle est due à une fonte d'humeur âcre dans les *poumons*, on l'appelle *péripneumonie catarrhale*, etc.

Elles sont les mêmes que celles de la pleurésie.

Quelquefois la *fluxion de poitrine* est la maladie principale ou *essentielle*; quelquefois elle n'est que *symptomatique*, ou la suite d'une autre maladie, comme d'une *esquinancie*, d'une *pleurésie*, etc.

Quand on doit l'appeler pleuro-péripneumonie.

La *pleurésie* et la *péripneumonie* sont souvent compliquées ensemble; alors on appelle la maladie qui en résulte *pleuro-péripneumonie*.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Fluxion de poitrine vraie.

LA *fluxion de poitrine* est due aux mêmes causes que la *pleurésie*, c'est-à-dire, à la suppression de la *transpiration*, causée par le froid, par des habits humides, etc.; au mouvement du *sang*, augmenté par un *exercice* violent, par l'usage des *épices*, des *esprits ardens*, etc.

ARTICLE II.

Symptômes de la Fluxion de poitrine vraie.

En quoi ils diffèrent de ceux de la pleurésie.

LA plupart des *symptômes* de la *pleurésie*, exposés Art. II du § I du Chap. précédent, se retrouvent dans la *péripneumonie*. Cependant, dans cette dernière, le *pouls* est plus *mollet* et les douleurs sont moins *aiguës*, mais la *difficulté de respirer* et l'*oppression de poitrine* sont, en général, plus grandes (1).

La fluxion de poitrine et la pleurésie ne diffèrent entre elles que par l'intensité des symptômes.

(1) Le caractère essentiel qui distingue la *péripneumonie* de la *pleurésie*, n'est donc que l'intensité des *symptômes* relatifs à la *respiration*; à tout autre égard elles se confondent dans la pratique. Voilà ce qui a fait dire à TISSOT et aux autres meilleurs praticiens, que ces deux maladies ne sont pas differentes l'une de l'autre; que chez l'une et chez l'autre, la cause est l'*inflammation des poumons*, et que, dans la *pleurésie*, cette *inflammation* est peut-etre plus exterieure. Aussi LIEU-

(Lisez

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Traitement de la Fluxion de poitrine, pour tous les âges.

COMME le *régime* et les *remèdes* sont, à tous égards, les mêmes dans la *fluxion de poitrine vraie* que dans la *pleurésie*, pour ne point nous répéter, nous renvoyons au traitement de la *pleurésie*, exposé Art. III et IV du §. Ier. du Chap. précéd.

Le traitement est le même que celui de la pleurésie.

Nous croyons cependant qu'il n'est pas inutile d'ajouter que les *alimens* doivent être plus doux, plus légers dans la *fluxion de poitrine vraie*, que dans toute autre maladie *inflammatoire*.

Les alimens doivent être plus doux.

Le savant AUBUTHNOT avance, que le seul *petit-lait* suffit pour soutenir le malade, et que la *décoction d'orge* ou l'*infusion* de racine de *fenouil* dans de l'eau et du *lait*, sont capables de servir et de boisson, et d'*alimens*.

Importance du petit-lait, de la décoction d'orge, ou de l'infusion de fenouil avec le lait

Il recommande encore la vapeur d'eau chaude introduite dans la *poitrine*, par le moyen d'un entonnoir, (ou plutôt de l'*Inspiratoire*, dont nous donnons la description à la *table générale*, Tom. V). Elle est, par rapport au *poumon*, ce que sont par rapport aux parties externes du corps, les *fomentations* (conseillées dans la *pleurésie*, p. 146 et suiv. de ce Vol.) Cette vapeur atténue les humeurs épaisses qui engorgent cet *organe*.

Vapeur d'eau chaude, introduite dans la poitrine.

Ses effets.

Si le malade a le ventre relâché, de manière pourtant que cette *évacuation* ne l'affaiblisse

Il ne faut pas arrêter les évacua-

TAUD assure-t-il que sur un grand nombre d'ouvertures de sujets morts de l'*inflammation de poitrine*, il n'en a trouvé que deux qui avaient été attaqués de la vraie *pleurésie*.

tions du ventre, lorsqu'elles n'affaiblissent pas le malade.

pas trop, il faut bien se garder de la supprimer; il faut, au contraire, l'entretenir dans cet état par des *lavemens émolliens*.

Quant et combien il faut saigner.

Si le malade ne *crache point* on le saignera, et on réitérera cette opération autant que ses forces le permettront (2).

Dangers de la saignée lorsque le malade crache aisément.

(2) Prenez garde que l'auteur dit : *Si le malade ne crache point ;* car si le malade crache, la *saignée* devient contraire. Parmi les six cas, cités par le C.en CLERC, Chap. II, note 6 de ce Vol., dans lesquels la *saignée* occasionne souvent la perte du malade, nous avons vu qu'il a compris la *péripneumonie* ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la *fièvre* soit forte.

Pourquoi ?

La raison en est, que dans la nature, une *évacuation* quelconque ne peut avoir lieu qu'aux dépens d'une autre; et l'observation a démontré que cette vérité, prouvée à l'égard des *évacuations sanguines*, l'était également à l'égard de celles qui ne le sont pas. On a vu la *saignée* arrêter des *cours de ventre*, dont la suppression a occasionné des *fièvres putrides*. J'ai vu deux grains (poids ancien) d'*émétique*, *(tartrite de potasse antimonié)*, ordonnés par un ignorant, pour favoriser l'action d'une médecine qui avait peine à agir, parce qu'elle était trop forte, en arrêter tout-à-coup l'effet, en excitant le *vomissement*.

Effets de la suppression des crachats qu'occasionneraient les saignées.

Si donc on vient à saigner dans une *fluxion de poitrine*, lorsque l'*expectoration* est déjà établie, et que les crachats sortent facilement, n'est-il pas certain qu'indépendamment des forces dont on prive nécessairement le malade, on s'expose à supprimer cette *évacuation*, qui est celle qui fait ordinairement *crise* dans cette maladie; et que de cette suppression il doit résulter, ou que la matière des *crachats* passera dans la masse des fluides, où elle occasionnera plus ou moins de désordres, ou qu'elle séjournera dans la *poitrine*, et alors elle produira un *catarrhe*, qui, s'il ne suffoque pas le malade, le conduit à la *pulmonie?*

Il est beaucoup de fluxions de poitrine

Combien de *pulmonies* sont dues à l'abus des *saignées!* Quelle est la *fluxion de poitrine* qu'on ose traiter sans ouvrir la veine? Cependant, combien n'y en a-t-il pas,

On donnera un léger *laxatif*, et on entretiendra le ventre lâche par le moyen des *lavemens*. Laxatifs et lavemens.

---

dans lesquelles le malade crache aisément ? Il ne faut avoir vu qu'un petit nombre de malades, pour être convaincu de cette vérité. Pour moi, j'ai eu occasion de la sentir de bonne heure. Chargé, encore jeune, de conduire, pour un médecin de Paris, une partie de malades d'une grande paroisse, je ne tardai pas à traiter des *fluxions de poitrine* de toute espèce, cette maladie étant très-commune parmi ceux qui s'occupent de travaux pénibles. qu'on doit traiter sans saigner.

J'ai toujours vu qu'une ou deux *saignées* suffisaient dans celles où le malade ne crachait point, où ne crachait que du *sang*. J'ai vu, au contraire, qu'elles donnaient lieu aux plus grands accidens, dans celles où le malade crachait facilement. Je m'affranchis dès-lors de la pratique routinière ; et je puis dire, que toutes les fois que j'ai été appellé dès l'invasion, cette maladie n'a eu aucune suite fâcheuse. Parmi tous les exemples, que je pourrais citer, je n'en rapporterai qu'un, qui prouve la fois et ce que j'avance, et le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies.

M. G.... de Grenoble, tombe malade le 14 février 1776. Un jeune chirurgien du voisinage est appelé : il ordonne une *tisane*, et une potion d'*huile d'amandes douces* et de *sirop* : il continue le même *remède* le jour suivant. Mais, soit crainte, soit prudence, il ne saigne pas, et demande un médecin le troisième jour au matin. Je trouvai le malade avec une *fièvre* assez forte ; mais le *pouls*, quoique *élevé* et *plein*, était *souple* et *mollet* : la douleur de côté était très-*aiguë*, sur-tout pendant la *toux*, qui était très-fréquente ; mais les *crachat* étaient très-abondans, bien liés, *visqueux* et d'une couleur roussâtre. Le malade était altéré, sentait des douleurs à la tête, dans le dos, dans les *reins*, ne dormait pas. J'appris que depuis environ six mois, il avait eu une *toux* habituelle et assez fréquente, sur-tout le matin, où elle était suivie de *crachats* copieux. Observation.

J'ordonnai une *tisane d'orge perlé* avec le miel, qu'on *acidulait*, avec de la *gelée de groseille*. Je fis frotter le côté, plusieurs fois par jour, avec la *teinture de cantha-*

Moyens d'exciter l'expectoration.

On excitera l'*expectoration*, en donnant toutes les quatre heures, deux cuillerées de la *dis-*

---

rides : je prescrivis une *potion*, composée de la manière suivante :

Prenez d'eau *distillée de bourrache*, douze décagrammes, (quatre onces) ;
d'*oxymel scillitique*, trois décagrammes (une once) ;
de *kermès minéral*, (*oxide d'antimoine sulfuré rouge*), deux décigrammes (quatre grains),

Mêlez.

Le malade en prenait une cuillerée, d'heure en heure.

Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, deux fois par jour. Il prenait deux *lavemens* dans la journée, et buvait un demi-verre de *tisane* tous les quarts-d'heure.

La nuit fut plus calme que la précédente : il dormit deux heures, à diverses reprises. Le lendemain matin, tous les *symptômes* étaient diminué d'intensité, et les *crachats* plus abondans étaient plus foncés. Le surlendemain, qui était le cinquième jour de la maladie, le malade éprouva, sur les cinq heures du soir, un *redoublement* très-violent, qui dura jusqu'au six, matin. Pendant ce *redoublement*, les *crachats*, toujours abondans, étaient *sanguinolens ;* mais l'*accès* passé, le malade se sentit mieux que jamais, et la *fièvre* était considérablement tombée. Ce bien dura toute la nuit suivante, pendant laquelle le malade dormit plus de quatre heures, à deux reprises. Les *crachats* avaient repris leur première teinte.

Le septième jour, au matin, le malade se sentait très-bien ; mais il était faible. Je lui fis donner un bouillon, qu'on répéta sur le midi, défendant de lui en donner le reste du jour, parce que je m'attendais à un nouveau *redoublement*, qui arriva en effet, mais plus tard que celui du cinquième jour, et infiniment plus faible et plus court. Il cessa sur les deux heures du matin. Le malade demanda un bouillon, et dormit trois heures de suite. A son réveil, il n'avait plus de douleur, ni à la tête, ni dans le dos, ni dans le côté : il crachait toujours beaucoup, mais presque sans tousser ; et ses *crachats*, qui étaient très-délayés, n'avaient plus qu'une couleur lé-

solution de *gomme ammoniac*, recommandée dans la *pleurésie*, pag. 150 de ce Vol.

La fluxion de poitrine, qui ne cède pas aux remèdes, se termine par un abcès.

Quand la *fluxion de poitrine* ne cède ni à la *saignée* ni aux *vésicatoires*, prescrits, pag. 148 de ce Vol., ni aux autres *évacuations*, elle se termine ordinairement par un *abcès*, qui est plus ou moins dangereux, selon la partie de la *poitrine* dans laquelle il est situé.

Diverses manières dont peut se guérir cet abcès.

Si l'*abcès* s'établit dans la *plèvre*, quelquefois il se manifeste au dehors, et forme une *plaie* à l'extérieur, au moyen de laquelle il se guérit: s'il est situé dans la substance des *poumons*, la matière peut s'évacuer par les *crachats*; mais si le *pus* s'amasse dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plèvre* et les *poumons*, alors

---

gèrement roussâtre. Il n'y eut point de *redoublement* le neuvième jour, qui fut l'époque de la disparition de tous les *symptômes*.

Comme les *lavemens*, qui n'étaient qu'à l'eau simple, avaient fait un grand effet pendant tout le cours de la maladie, et que, depuis quelques jours, ils faisaient rendre en abondance des *matières cuites*, c'est-à-dire, très-liées et d'un jaune clair, j'ordonnai un *laxatif* pour le lendemain matin: on le répéta le treizième et le quinzième jour de la maladie; et le malade, sans éprouver les faiblesses ordinaires aux *convalescens*, à la suite d'une pareille maladie, sortit deux jours après sa troisième *purgation*.

Nous pourrions accompagner cette note, déjà très-longue, d'un bon nombre de réflexions. Nous les supprimons, dans la crainte d'abuser de la patience du lecteur. Nous nous permettrons seulement d'observer que la marche régulière de cette maladie, le succès et le peu de durée de la *convalescence* dont elle fut suivie, sont autant dus à la simplicité et à la petite quantité de *remèdes* dont je fis usage, qu'à la docilité du malade, qui, étant lui-même persuadé de la nécessité du *régime*, des boissons et des *lavemens*, dans ce cas, s'y livra avec une exactitude scrupuleuse.

on ne peut l'évacuer qu'en faisant une ouverture entre les *côtes*. (L'auteur traitera de ces trois manières, dont s'évacue la matière de l'*abcès*, à la fin du Chap. suiv.)

Signes qui donnent lieu de craindre que cette maladie ne se termine par la pulmonie.

Mais lorsque toutes les apparences annoncent que l'*inflammation* est dissipée, et que cependant les forces du malade ne reviennent pas; que le *pouls* continue d'être *vite*, quoique *mou*; que la *respiration* est toujours difficile, et que l'*oppression* subsiste constamment; que le malade éprouve de temps en temps des *frissons*; que les joues deviennent rouges, les lèvres sèches, et qu'il se plaint d'être altéré et de manquer d'appétit, il y a tout lieu de craindre que la *suppuration*, que cet état annonce, ne soit suivie de la *phthisie*, maladie appellé vulgairement *pulmonie*, et dont nous nous occuperons, après que nous aurons dit quelque chose de la *péripneumonie fausse* ou *bâtarde*.

§. II.

De la fausse Fluxion de poitrine, ou péripneumonie bâtarde.

Caractères de cette espèce de fluxion de poitrine.

NOUS avons déjà observé que la *péripneumonie fausse* ou *bâtarde* est occasionnée par une *pituite âcre* ou *visqueuse*, qui engorge les *vaisseaux* des *poumons*.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Elle n'attaque guères que les vieillards, les infirmes, et ceux qui sont d'un *tempérament phlegmatique*, sur-tout dans l'hiver et pendant les temps humides.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la fausse Fluxion de poitrine.

AU commencement de la maladie, le malade

a froid et chaud tour-à-tour; son *pouls* est *petit* et *vite* : il sent un poids sur la *poitrine:* la *respiration* est difficile. Il se plaint quelquefois de douleur dans la tête, accompagnée de *vertiges.* Cependant la couleur du visage est très-peu changée; les *urines* sont ordinairement pâles.

ARTICLE II.

Régime qu'il faut prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine.

Quels doivent être les alimens;

LE *régime* dans cette maladie, ainsi que dans la *fluxion de poitrine vraie*, doit être très-léger. Les *alimens* ne consisteront qu'en bouillons faibles, aiguisés avec du *suc de citron* ou d'*orange*, etc.

La boisson.

La boisson sera de l'eau de *gruau* édulcorée avec du *miel*, ou une *décoction* de racines de *fenouil* et de *réglisse.* On prend trois décagrammes (un once) de chacune de ces dernières substances : on les fait bouillir dans un litre et demi (trois chopines) d'eau, qu'on laisse réduire à un litre (une pinte), on *acidule* avec de la *gelée de groseilles*, etc.

ARTICLE III.

Remèdes qu'on doit prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine.

Quand il faut saigner et purger

LA *saignée* (3), un *vomitif*, et les *purgatifs*

(3) On ne peut faire de *saignée* dans cette maladie, qu'avec réserve. L'âge et le *tempérament* des personnes qu'elle attaque ordinairement, la saison dans laquelle elle se manifeste, les *symptômes* qui l'accompagnent, contre-indiquent en général cette opération, quoique le degré d'oppression semble souvent la demander. Elle peut à la vérité, procurer un soulagement passager,

La saignée est rarement nécessaire dans cette maladie. L'ipécacuanha y est plus sou-

conviennent, en général, dans le commencement de cette maladie, mais ils deviennent superflus si les *crachats* sont épais, ou ce qu'on appelle *cuits* (4); (il suffit alors d'aider l'*expectoration* par quelques-uns des *remèdes balsamiques* doux, recommendés à cet effet dans la *pleurésie*, tels que l'*oximel scillitique*, la dissolution de *gomme ammoniac*, etc. prescrits, pag. 100 de ce Vol.

Importance des vésicatoires appliqués de bonne heure;

Les *vésicatoires* sont en général d'un grand effet, et doivent être appliqués de bonne heure. On les mettra, soit à la nuque du cou, soit aux gras des jambes, soit aux trois endroits à la fois, si les circonstances l'exigent (5).

---

vent indiqué, ainsi que les laxatifs et les lavemens.

mais elle rend la maladie plus grave, et affaiblit extrêmement les malades. On retirera beaucoup plus d'avantage de l'*ipécacuanha*, sur-tout si le malade a des *nausées* et des envies de vomir. Mais les *laxatifs*, le *miel* particulièrement, et les *lavemens purgatifs*, reitérés, y sont toujours employés avec succès.

Caractères des crachats cuits.

(4) C'est-à-dire, s'ils sont bien liés, d'un blanc jaunâtre, épais, et paraissant formés d'une seule matière.

Car ils manquent souvent leurs effets, parce qu'on les applique trop tard.

(5) Ce conseil est de la plus grande importance, relativement à cette maladie et à quelques autres, que nous n'oublierons pas de faire remarquer; sur-tout à celles qui ne sont point accompagnées d'*inflammation*. (Voyez ce que nous avons dit pag. 153, note, à l'occasion du vésicatoire dans la *pleurésie*.)

CHAPITRE VII.

Des diverses espèces de Pulmonies, et de la Consomption.

§. I.

De la Pulmonie, ou Phthisie proprement dite.

Caractères de la pulmonie. Maladies dont elle est l'effet.

LA *pulmonie* est une maladie qui mine et consume tout le corps (1). Elle est l'effet d'*ulcères*, ou de *tubercules*, ou de *concrétions* dans les *poumons* (2): elle peut encore être produite par un *empyème*, par une *atrophie nerveuse*, par une *cachexie*, etc.

Combien cette maladie est meurtrière.

Le D.r ARBUTHNOT observe que, de son temps, la *pulmonie* enlevait plus d'un dixième des personnes qui mouraient dans Londres et aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enlève encore d'avantage aujourd'hui; et nous

---

Autres noms de la pulmonie.

(1) C'est probablement d'après ces effets, que les Anglais donnent encore le nom de *consomption* à cette maladie. C'est par la meme raison que les médecins la nomment *phthisie*, mot grec, qui signifie se flétrir, se sécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie*, parce que le siége du mal est dans le *poumon*.

(2) Il est bien difficile de s'assurer de l'existence des *tubercules* dans les *poumons*. La *toux* sèche et habituelle est le *symptôme* qui les indique avec le plus de certitude: cependant cette *toux* a quelquefois lieu, quoiqu'il n'y en ait pas, et que la *poitrine* soit, au contraire, inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules*, avec les *crachats*; et cette circonstance est la seule où l'on puisse assurer positivement qu'il y en a.

sommes certains qu'elle n'est pas moins funeste dans quelques autres villes de l'Angleterre qu'à Londres.

Qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, entre quinze et trente ans, qui sont d'une stature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la *poitrine* étroite et serrée, sont le plus exposés à cette maladie.

La pulmonie est plus générale en Angleterre que par-tout ailleurs. Pourquoi?

La *pulmonie* est plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde: ce qui est peut-être causé par le trop grand usage de nourritures animales et de *liqueurs fortes*; par les travaux sédentaires et par la grande quantité de charbon de terre que l'on brûle dans ce royaume. Ajoutons à toutes ces causes les variations perpétuelles de l'atmosphère, ou l'inconstance des saisons (3).

Causes pour lesquelles elle devient commune en France.

(3) Quoique cette maladie soit moins commune en France, cependant il n'est personne qui ne s'aperçoive qu'elle y est plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les villes nous en fournissent des exemples journaliers, et les campagnes elles-mêmes n'en sont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuser, ni les substances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voisins; ni le charbon de terre, dont nous ne faisons que peu d'usage; ni les variations de l'atmosphère, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuser nos travaux sédentaires; nos excès en tout genre; nos débauches de toute espèce; l'abus du *café*; l'usage meurtrier du *maillot* et des *corps de baleine*, comme nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. I, §. I; et Chap. V, §. I, Art. I, de ce Vol. Il faut en accuser le libertinage; cette mode également indécente et meurtrière qu'ont adopté les femmes d'aller presque nues, (Voyez Tom. I, Chap. VII, note 3, et le *Journal de Paris*, 19 fructidor an VII); et sur-tout cette abominable pratique, la *masturbation*, dont nous décrirons les effets, Tom. IV, Chap. LVIII, §. III, Art. IV, à laquelle sont livrés les jeunes gens,

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Pulmonie.

Toutes celles de la fluxion de poitrine.

Nous avons déjà observé que l'*inflammation de poitrine* se termine souvent par un *abcès*. En conséquence, tout ce qui dispose à la *péripneumonie*, c'est-à-dire, à la *fluxion de poitrine*, peut être considéré comme cause de la *pulmonie*.

Maladies qui peuvent occasionner la pulmonie.

D'autres maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occasionner. Telles sont le *scorbut*, les *écrouelles*, la *maladie vénérienne*, l'*asthme*, la *petite vérole*, la *rougeole*, etc.

Causes particulières.

Comme on ne guérit presque jamais la *pulmonie*, nous allons tâcher d'en indiquer les causes d'une manière plus particulière, afin de mettre les hommes plus à portée de l'éviter. Ces causes sont :

L'air renfermé, ou malsain.

1.° L'*air* renfermé, ou malsain. L'*air* qui séjourne dans un lieu, qui est imprégné de la vapeur des *métaux* ou des *minéraux*, nuit singulièrement aux *poumons*, dont il *corrode* et brise souvent les *vaisseaux* tendres et délicats (4).

---

presque au sortir de l'enfance. Il serait bien à désirer que les maîtres et les instituteurs veillassent de plus près à ce qui se passe dans les dortoirs, et qu'en rendant aux pères et mères des jeunes gens instruits dans les lettres, ils leur rendissent aussi des hommes, pénétrés d'horreur pour un vice qui fait rougir la nature, dont il est l'assassin.

Pourquoi les ouvriers qui emploient le cuivre, sont sujets à la pulmonie.

(4) Le *cuivre*, comme le *métal* le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les villes, nous fournit tous les jours des exemples frappans de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des horlogers, des faiseurs d'instrumens de mathématiques, etc., mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces ouvriers, que leurs laboratoires soient construits, de

Les passions fortes, les affections de l'ame, etc.

2.° Les *passions* violentes, les efforts d'esprit, les affections de l'ame, le *chagrin*, les contrariétés, la douleur, l'application opiniâtre à l'étude d'un art, ou d'une science difficile, etc.

Toute espèce d'évacuations excessives.

3.° Les *évacuations* excessives, telles que les *sueurs abondantes*, les *cours de ventre opiniâtres*, le *diabètes*, l'abus des plaisirs de l'amour, les *fleurs blanches*, les *pertes*, l'allaitement trop long-temps prolongé, etc.

La suppression d'une évacuation accoutumée.

4.° La *suppression* subite de quelqu'*évacuation accoutumée*, telle que celle des *hémorrhoïdes fluentes*, de la *sueur des pieds*, du *saignement de nez*, des *règles*, des *cautères*, des *ulcères*, ou d'une *éruption* quelconque.

Des accidens occasionnés par des causes externes. Exemple.

5.° Les accidens occasionnés par des causes externes, la *pierre*, etc. J'ai vu une *pulmonie* confirmée, qui était due à un petit os arrêté dans la *trachée-artère*, ou dans les *bronches*. Le malade rejetta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de *pus*, et il recouvra la santé, au moyen du *régime* approprié et de l'usage du *quinquina*.

La suppression de la transpiration.

6.° Le passage subit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occasionner une diminution considérable dans la *transpiration*.

Tous les excès.

7.° Les débauches fréquentes et excessives; les veilles prolongées et la boisson de *liqueurs fortes*, ce qui va ordinairement de compagnie, au moins en Angleterre, ne peuvent manquer d'affecter les *poumons*: aussi ce qu'on appelle

---

manière que l'*air* puisse y circuler dans tous les sens, et qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. Il faut lire ce que nous en avons déjà dit, Tom. I, Chap. II, §. II et III, et le Chap. IV du même Vol.

un bon compagnon, meurt-il souvent victime de cette maladie.

8.° La *contagion*. La *pulmonie* se gagne souvent en couchant avec une personne attaquée de cette maladie : on doit donc soigneusement l'éviter. Il n'en peut rien résulter de fort utile pour le malade, et cela peut être fort dangereux pour les gens en santé (5). La contagion.

9.° Les diverses occupations de la vie. Les ouvriers qui se tiennent assis trop long-temps, qui sont perpétuellement courbés, ou qui pressent leur *estomac* et leur *poitrine* contre un corps dur, tels que les couteliers, les tailleurs, les cordonniers, etc. meurent souvent de *pulmonie*. Les chanteurs, les chanteuses, tous ceux qui forcent souvent l'action des *poumons*, en périssent plus ou moins promptement. Certains métiers et certaines professions.

10.° Le froid. Les commencemens de la *pulmonie* sont plus souvent dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, au serein, etc. qu'à toute autre cause. Le froid et l'humidité.

11.° Les *alimens* salés, assaisonnés, *aromatisés*, qui échauffent, enflamment le *sang*, sont encore des causes très-fréquentes de cette maladie. Les alimens salés et échauffans.

---

(5) Ainsi que nous l'avons prouvé par les observations rapportées note 6, du Chap. I, du premier Vol. Mais il n'est pas nécessaire de coucher avec les *phthisiques* pour gagner cette maladie. Le médecin de Groningue, dont nous parlons dans cette note 6, dit que la servante qui avait donné des soins à ses maîtres, tomba aussi dans une *consomption* qui devint mortelle ; et qu'un autre domestique, qui avait encore respiré moins assidument l'*air* de la chambre des malades, devint aussi *phthisique*, et mourut quelque temps après. Ces faits, qu'on pourrait multiplier, sont tirés d'une lettre adressée aux auteurs du Journal de Paris, N.° 294 année 1780.

Un vice héréditaire.

12.° Enfin, la *pulmonie* est souvent due à un vice héréditaire, et dans ce cas, elle est, en général, incurable.

ARTICLE II.

Symptômes de la Pulmonie.

Symptômes de la pulmonie commençante.

LA *pulmonie* commence ordinairement par une *toux* sèche, qui souvent continue pendant quelques mois. Si, dans ce cas, le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raison de craindre une *pulmonie* prochaine.

Le malade se plaint alors d'un degré de chaleur plus considérale que dans l'état naturel, d'une douleur avec oppression de *poïtrine*, surtout après avoir fait quelque mouvement. Ses *crachats* sont d'un goût salé, et souvent mêlés de sang.

Il est souvent triste et *mélancolique:* son appétit est mauvais: il est très-altéré: cependant le *pouls* est, pour l'ordinaire, *fréquent, mou*, et *petit;* quelquefois aussi il est assez *plein*, quelquefois même il est *dur*. Tels sont les signes les plus ordinaires qui accompagnent les commencemens de la *pulmonie*.

Symptômes de la pulmonie confirmée.

Bientôt les *crachats* commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche, ou sanguinolente. Le malade est consumé par une *fièvre hétique* et par des *sueurs colliquatives*, qui se succèdent alternativement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, et l'autre vers le matin. Il est encore épuisé par le *cours de ventre* et un *flux excessif d'urine; symptômes* fâcheux qu'on observe souvent à cette époque.

Il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains: ses joues se couvrent d'une rougeur

foncée après le repas : les doigts s'amincissent sensiblement ; les ongles deviennent convexes, et les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds et des jambes ; la perte total des forces ; le renfoncement des yeux, la difficulté d'avaler ; le froid des *extrémités*, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être si près. Symptômes du dernier degré de la pulmonie.

Telle est la marche ordinaire de cette maladie cruelle, qui, si elle n'est promptement arrêtée dans les commencemens, triomphe communément de tous les *remèdes*.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.).

ARTICLE III.

Régime que doivent suivre les malades attaqués de Pulmonie

Il faut, aux premières apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, sans balancer, sa demeure, s'il vit dans une grande ville, ou dans un lieu où l'*air* est renfermé, pour aller demeurer à la campagne, dans un endroit où l'*air* soit pur, sec, et où il circule librement. Changement d'air.

Là, il ne doit point rester dans l'inaction, mais, au contraire, prendre tous les jours autant d'*exercice* que son état pourra le permettre. Le meilleur *exercice*, dans ce cas, est celui du cheval, parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement, sans causer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent se procurer cet *exercice*, doivent aller en voiture. Exercice, et de préférence celui du cheval. Pourquoi ?

Le malade ne montera à cheval que le matin, et aura soin d'en descendre une demi-heure au plus tard avant le dîné ; sans quoi cet *exercice* Règles qu'il faut suivre dans l'exercice du che-

val. Son importance et ses effets, quand on le commence de bonne heure.

lui ferait souvent plus de mal que de bien: mais il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il prenne cet *exercice ;* sa vie en dépend, (ainsi qu'il a déjà été dit Tom. I, Chap. V.) On peut le regarder comme un *remède* presque infaillible, quand on le commence de bonne heure, et qu'on le continue pendant un temps convenable (6).

L'exercice du cheval est un spécifique contre la pulmonie, s'il est pris dans les commencemens, et continué pendant un temps convenable.

(6) C'est sur-tout dans cette premiere periode de la maladie, que cet exercice est un vrai *spécifique*. Le peuple peu instruit, dit TISSOT, ne regarde comme *remède* que ce qu'on avale. Il a peu de foi au *régime* et aux autres secours *diététiques*, et il regarde l'*exercice du cheval* comme inutile. C'est une erreur dangereuse dont je voudrais le desabuser. Ce secours est le plus efficace de tous : c'est celui sans lequel on ne peut point espérer de guerir le mal, quand il est grave; celui qui peut presque le guérir seul, pourvu qu'on ne prenne point d'*alimens* contraires. Enfin, on l'a regardé, avec assez de raison, comme le vrai *spécifique* de cette maladie.

Temps où il ne convient plus.

On doit pourtant observer, qu'il ne convient plus dès que la *fièvre* est forte, dès que le malade est très-faible, parce qu'à cette époque, tout mouvement devient nuisible.

Signes auxquels on reconnait que l'exercice du cheval fait du bien.

La marque sûre, à laquelle on reconnait que l'*exercice du cheval* fait du bien, c'est qu'au lieu d'augmenter la *vitesse* du *pouls*, il la ralentit, c'est-à-dire que le *pouls* doit être moins fréquent une demi-heure apres être descendu de cheval, qu'avant d'y être monté : c'est qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la *toux* et l'*oppression*, etc.

Heures de la journée où il faut monter à cheval.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de *fièvre*, et où elle est le moins sensible ; mais jamais ni immédiatement apres avoir mangé, ni pendant le redoublement du soir.

Ce serait se tromper, que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les *spécifiques* les plus décidés, comme le *mercure*, le *quinquina*, ne sont utiles dans les maux mêmes dont ils sont les *remèdes*, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés : il en est ainsi de l'*exercice du cheval* dans la *pulmonie*, qui souvent triomphe des meilleurs *remèdes*.

Il

Il est bien fâcheux que ceux qui conduisent es malades attaqués de cette maladie, ne recommandent presque jamais l'*exercice du cheval*, que quand le malade n'est plus en état de e supporter, ou que le mal est devenu inurable.

En général, on conseille l'exercice du cheval trop tard.

De leur côté, les malades ne sont que trop ortés à regarder avec indifférence les moyens e guérison qu'ils ont sous la main, et qui dépendent d'eux. Ils ne peuvent se persuader qu'un *xercice* si commun, devienne un *remède* dans ne maladie si opiniâtre : delà ils le rejettent, ndis qu'ils recherchent avidement des secours ans la médecine, par la seule raison qu'ils ne entendent pas.

Indifférence des malades pour tout ce qui ne porte pas le nom de remède.

Les voyages d'une certaine étendue, en rééant l'esprit par le changement continuel des bjets, sont préférables à de petites courses où on passe et repasse sur le même terrain. Cependant le malade doit prendre garde de s'*enrhuer* par de telles courses, ou par des lits, des abits humides, etc.

Les voyages par terre.

Ceux qui auront la force et le courage d'enreprendre un assez long voyage par mer, en tireront le plus grand avantage. J'ai vu souvent ce moyen réussir dans le temps même où *pulmonie* paraissait, selon toutes les apparences, à son dernier degré, et où tous les *remèdes* avaient échoué. Delà il paraît raisonnable conclure, que si on entreprenait à temps un yage par mer, rarement manquerait-il son et, c'est-à-dire, de guérir cette maladie (*a*).

Voyages par mer, utiles même lorsque la pulmonie est à son dernier degré.

(*a*) Si les voyages par mer ne procurent point les avantages qu'on est en droit d'en attendre, c'est sur-tout, parce que les médecins ne les ordonnent que quand maladie est trop avancée ; 2.° parce qu'ils ne sont pas

Provisions nécessaires, aux pulmoniques dans les voyages par mer.

Les personnes qui voudront tenter ce moyen, doivent se pourvoir de toutes les substances fraîches dont elles pourront avoir besoin pendant tout le temps qu'elles seront à la mer. Comme on ne peut dans ce cas faire sa provision de *lait*, il faudra qu'elles vivent de fruits, de bouillons de poulet, ou de tous les autres jeunes animaux qui peuvent se conserver à bord, (et dont nous avons fait l'énumération, Tom. I, §. I et Art. III du Chap. II.)

Saisons dans lesquelles ils doivent être effectués, et vers quels climats.

Il est inutile d'ajouter que ces voyages doivent être effectués, autant qu'il est possible, dans la belle saison, et qu'ils doivent toujours être dirigés vers les pays chauds (*b*).

---

d'un assez long cours. Un malade, qui ne retire aucun soulagement de croiser seulement dans le canal, pourrait être completement guéri s'il parcourait la mer Atlantique. Car on a toutes les raisons de croire qu'un voyage de cette espèce, s'il est assez prolongé, manquera rarement de guérir la *consomption*.

(*b*) Je n'ai pas d'exemple de *pulmonie* confirmée, guérie par les *remèdes*. Mais j'ai vu un voyage aux grandes Indes, rendre en santé parfaite quelqu'un qui était parti dans le dernier degré de cette terrible maladie (7).

(7) Le D.r GILCHRIST, compatriote de l'Auteur, a publié, en 1771, un ouvrage qui a pour objet l'utilité des voyages par mer; et il prouve, par beaucoup d'observations des plus intéressantes, que ce *remède* important a réussi dans mille circonstances où tous les autres avaient été infructueux. Il n'est pas permis de douter de la vérité de ces observations. L'Auteur, connu par ses lumières et par sa probité, ne rapporte que les siennes ou celles des médecins les plus dignes de foi. Cet ouvrage est intitulé : *The use of sea voyages in medicine; and particularly in a consumption: with observations on that disease. By Ebenezer* GILCHRIST. *M. D.*

Nous nous réunissons donc avec le D.r BUCHAN, pour engager nos compatriotes *pulmoniques* à entreprendre ces voyages quand leurs facultés le leur permettront : pour les autres, quoique notre climat soit plus favorable

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre ces voyages par mer, doivent se transporter dans les climats du midi, comme dans le sud de la France, en Espagne, en Portugal, etc.; et si l'*air* de ces contrées leur convient, y rester jusqu'à ce que leur santé soit entièrement rétablie.

Ce que doivent faire ceux qui ne peuvent pas voyager par mer.

Après un bon *air* et l'*exercice*, nous devons recommander une attention particulière au *régime*. Le malade ne doit rien manger qui soit échauffant, ou de difficile *digestion* : sa boisson doit être d'une qualité *adoucissante* et *rafraîchissante*. Comme tout le but du *régime* doit être de diminuer l'*acrimonie* des humeurs, de nourrir le malade, et de soutenir ses forces languissantes, il doit en conséquence user principalement de substances *végétales* et *de lait*.

Quel doit être le régime du malade.

Le *lait* seul a plus de vertu dans cette maladie que tous les *remèdes* de la *Matière médicale*. On convient généralement que l'on doit préférer le *lait d'ânesse* à tout autre ; mais on n'est pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus on le prend ordinairement en trop petite quantité ; tandis que, pour que ce *lait* produise des effets marqués, il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture du malade.

Les diverses espèces de lait. Lait d'ânesse. Il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture.

On voit des gens qui veulent qu'un ou deux double décilitre (un demi-setier ou deux) de *lait d'ânesse*, bus dans les vingt-quatre heures,

Pourquoi il fait rarement l'effet qu'on doit en attendre.

---

que celui de l'Angleterre, nous leur conseillons de changer d'*air;* ceux du nord de la France passeront au midi, et ceux du midi passeront, ou en Italie, ou en Espagne, ou en Portugal, etc. (Voyez au reste ce que nous disons de ces sortes de voyages dans la *Médecine du Voyageur*, Tom. III, pag. 419 et suiv., 456 et suiv. : ouvrage cité Tom. I, pag. 350, note 2.

soient capables de produire un changement considérable dans les humeurs d'un adulte; et quand ils n'en aperçoivent pas promptement ces effets, ils perdent courage et l'abandonnent. Delà il arrive que ce *remède*, quoique excellent, produit rarement de guérisons. La raison en est claire; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, et on l'abandonne trop tôt.

Dans quel temps de la maladie il faut l'administrer.

J'ai vu des effets extraordinaires du *lait d'ânesse*, dans une *toux* opiniâtre qui menaçait de la *pulmonie*; et je crois fermement que si on le prescrivait dans cette période de la maladie, il manquerait rarement de guérir. Mais si l'on attend, pour employer cette espèce de *lait*, ou tout autre, que l'*ulcère* du poumon soit formé, comme cela n'est que trop ordinaire, quel succès peut-on en espérer?

A quelle chaleur et dans quelle quantité le lait d'ânesse doit être pris.

Le *lait d'ânesse* doit être bu, autant qu'il est possible, dans sa chaleur naturelle, c'est-à-dire, au degré qu'il a quand il vient d'être tiré, et un adulte doit en prendre un double décilitre (demi-setier) à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le soir et le matin seulement, il doit en prendre quatre fois par jour: il mangera un peu de pain léger avec ce *lait*, afin qu'il lui serve de repas.

Ce qu'il faut faire quand il purge.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conserve de rose*, et à son défaut, de la poudre de *pattes d'écrevisses*, ou de la *craie* (*carbonate calcaire*).

Il ne faut le prendre, ni chaud, ni dans le lit.

On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'ânesse* chaud et dans le lit; mais, pris de cette manière, il excite ordinairement la *sueur*: en conséquence, il vaudrait peut-être mieux le prendre après être levé.

Lait de femme.

Nous avons des guérisons merveilleuses de cette maladie, produites par le *lait de femme*.

Si l'on pouvait en avoir une quantité suffisante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre : mais il serait plus avantageux que le malade le prît à la mamelle, qu'après qu'il en a été tiré.

J'ai connu un homme, réduit à un tel degré de faiblesse, par la *pulmonie*, qu'il était incapable de se retourner dans son lit. Sa femme, qui dans ce temps-là nourrissait un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à téter sa femme, uniquement pour la soulager, et nullement dans la pensée de retirer aucun bien de son *lait*. Cependant en ayant éprouvé un soulagement considérable, il continua de la téter jusqu'à ce qu'il fut parfaitement rétabli ; enfin c'est aujourd'hui un homme fort et plein de santé (8).

Observation sur les excellens effets de ce lait.

Il y en a qui préfèrent le *lait de beurre (la battue)* à tout autre ; et c'est un *remède* excellent, quand l'*estomac* peut le supporter. Cepen-

Lait de beurre.

---

(8) La vraie manière de prendre le *lait de femme*, est à la mamelle. On voit la plupart des gens se reculer à cette proposition. D'où peut venir une telle répugnance ? N'aimerons-nous jamais que ce qui est hors de nous ? Des *alimens* pétris et maniés par des mercenaires, pour lesquels souvent on a le plus souverain mépris, sont tous les jours trouvés excellens, délicieux ; et l'on répugne à prendre une substance que la nature prend soin elle-même de préparer, et qu'elle dépose dans des réservoirs qu'elle s'est plue à embellir ! Quelle contradiction ! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous sommes le jouet.

Préjugés ridicules sur la manière dont on doit prendre le lait de femme.

Au reste, on observera que l'instant où le *lait de femme* est le meilleur, c'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice : avant ce temps, il a une sorte de crudité, et retient quelque chose de la nature des *alimens* : plus tard, il se dissout et jaunit, il contracte même une odeur urineuse.

Dans quel temps de la journée il faut téter une nourrice.

dant, comme il ne convient pas à tout le monde d'abord, il y a bien des gens qui l'abandonnent, sans en avoir fait usage assez long-temps.

A quelle dose il faut que le malade en vive uniquement.

Il faut commencer par le prendre à petite dose; on en augmentera la quantité graduellement, jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réussir, à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Lait de vache. Moyens de le rendre léger.

Le *lait de vache*, le plus commun de tous, quoique moins facile à digérer que celui d'*ânesse* ou de *jument*, peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge*, ou en le laissant reposer pendant quelques heures, pour pouvoir en enlever la *crême*. Si, indépendamment de ces précautions, on le trouve encore pesant sur l'*estomac*, on pourra y ajouter une très-petite quantité de *rum*, ou d'*eau-de-vie*, et un peu de *sucre*.

Pourquoi le lait ne paraît pas toujours convenir dans les commencemens de son usage.

On ne doit point être surpris que le *lait* ne paraisse pas convenir, dans les premiers temps, à un *estomac* qui n'est accoutumé qu'à digérer de la viande et à boire des *liqueurs fortes* : ce qui est sur-tout le cas d'un grand nombre de personnes qui deviennent *pulmoniques*.

Précautions dont il faut user en commençant l'usage du lait.

Nous ne sommes point d'avis que les malades, habitués aux nourritures *animales* et à ces *liqueurs*, les abandonnent absolument tout-à-coup : cette privation pourrait être dangereuse. Nous leur conseillerons au contraire de manger, une fois par jour, un peu de quelques jeunes animaux; ou mieux, de faire usage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, etc. Elles peuvent encore boire un peu de *vin* trempé de deux ou trois parties d'eau; mais elles en diminueront peu-à-peu la quantité, jusqu'à ce qu'elles puissent l'abandonner tout-à-fait.

Cependant on ne doit user de ce *régime*, que pour se préparer à une *diète* plus simple, et formée principalement de *lait* et de *végétaux ;* et plus tôt le malade sera en état de la soutenir, et mieux ce sera.

Il faut en faire le principal de sa nourriture le plutôt qu'on pourra.

Le *riz* et le *lait*, ou l'*orge* bouillie avec le *lait* (9), auxquels on ajoute un peu de *sucre*,

Alimens dont on doit faire usage

(9) En général, dit le C.en CLERC, le *lait* bouilli long-temps, contracte un goût un peu âcre, une odeur urineuse ; et ceux qui prescrivent à leur malade un *lait* qui a ainsi bouilli, ne sont pas mieux instruits que celui qui fait bouillir et écumer le *miel. Lettre à M. Pringle, sur les propriétés du lait.*

Il ne faut point faire bouillir le lait, ni écumer le miel.

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, est de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je sens bien qu'à Paris, et dans toute autre grande ville, cela paraît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aisé ; et les personnes riches peuvent même s'en assurer dans les villes. Cette attention est d'autant plus importante, que le *lait* conserve la couleur, l'odeur, le goût et les propriétés des *alimens* qui le forment. Tout le monde sait que l'usage du *safran* le teint en jaune, et la *garance* en rouge ; qu'il prend la couleur du *vin*, de la *bière*, de la *casse*, etc. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, sent le *thym ;* l'*ail* lui communique sa saveur ; l'*absinthe* le rend amer ; l'*herbe à pauvre homme* ou *gratiole*, quand elle est sèche, rend le *lait de vache purgatif*, etc.

Il faut avoir attention à la nourriture de l'animal qui fournit le lait. Pourquoi ?

On sent que si on laisse l'animal vivre à sa guise, le *lait* qu'il fournira pourra avoir des qualités tout-à-fait contraires à celles qu'exige la maladie, et qu'alors, bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les substances dont il se nourrira seront plus opposées à celles que l'on désire.

Pour ne pas sortir de la *pulmonie*, dont il est ici question, il serait donc à désirer que l'ânesse ou la vache ne se nourrit que de plantes *incisives, vulnéraires* et *balsamiques*. Ces plantes sont : l'*hyssope*, le *marrube blanc*, l'*aurone*, la *tanaisie*, la *véronique*, la *chicorée sauvage*, l'*endive*, ou *scariole ;* l'*ortie blanche*, la *fu-*

Plantes dont doit se nourrir l'animal qui fournit le lait aux pulmoniques.

dans la pulmonie.

forment des *alimens* très-convenables. Les *fruits* bien mûrs et cuits devant le feu, au four ou

---

meterre, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centaurée*, les trois espèces d'*absinthes*, le *cresson alenois* et de *fontaine*, la *berle* ou *ache d'eau*, le *trèfle d'eau*, la *menthe*, la *sauge*; les plantes connues sous le nom de *capillaires*, qui sont le *capillaire commun*, le *capillaire de Canada*, le *capillaire de Montpellier*, le *polytric*, le *ruta-muraria* ou *sauvevie*, le *cétérac* ou *herbe dorée*, la *pulmonaire*, la *pulmonaire de chêne*; le *mille-pertuis*, le *pied de lion*, la *verveine*; le *lierre terrestre*, *terrete*, *herbe de Jean*, *rondette*; le *chardon béni*; la *boursette*, *tabouret*, ou *bourse à berger*; *la grande pervenche*, la *petite pervenche*, le *plantain*, ou *herbe aux cinq côtes*; la *mille-feuille*, ou *herbe aux charpentiers*; l'*herbe aux écus*, ou *nummulaire*; la *quinte-feuille*, l'*herbe à Robert*, etc. Nous donnons la description de toutes ces plantes, aux articles de la *Table générale*, Tom. V, qui concernent chacune d'elles.

Ces plantes se trouvent par-tout.

Ces plantes, quelque nombreuses qu'elles soient, sont des plus communes. On les rencontre par-tout, soit les unes, soit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des ruisseaux et des rivières, sur les murailles, etc.

En cueillant ces plantes soi-même, ou en conduisant l'animal dans les lieux où elles sont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'est qu'elles produiront un *lait*, véritable *remède*, singulièrement approprié à la maladie. Le C.en CLERC rapporte l'histoire d'une dame qu'il a guérie de la *pulmonie* avec le lait qu'il avait rendu *médicamenteux*. Ce fait et plusieurs autres qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La manière dont on tue les hommes par-tout, n'est malheureusement que trop connue : celle qui peut les conserver ne l'est pas encore assez. Les yeux des médecins et de toutes les personnes intelligentes, doivent se tourner vers elle. *Lettre à M.* PRINGLE, *sur les propriétés du lait.*

On observera que le *lait de vache* étant plus difficile

ouilis, conviennent également. Ces *fruits* sont articulièrement les *groseilles*, les *pommes* uites devant le feu ou dans de l'eau, auxquelles n ajoute du *lait* lorsque les *pommes* sont cuites, u du *petit laït*, etc. Les *gelées*, les *conserves*, es *confitures* de fruits mûrs, un peu *acides*, euvent être données au malade à discrétion. elles sont celles de *groseilles*, de *roses*, de *runes*, de *cerises*, etc.

Un *air* pur, un *exercice* modéré, des *ali-ens* composés particulièrement des fruits que ous venons de nommer, ou d'autres semblables avec le *lait*, forment le seul *régime* sur equel on puisse compter dans la *pulmonie* com-nençante. Si le malade a assez de force et de ourage pour y persister, rarement sera-t-il ompé dans son espérance d'être guéri.

Seul régime sur lequel on doive compter dans la pulmonie commençante.

Dans une ville très-peuplée d'Angleterre, heffield, où la *pulmonie* est très-commune, ai vu souvent des *pulmoniques* que l'on avait nvoyés à la campagne, en leur prescrivant de nonter à cheval, de vivre de *lait* et de *végétaux*, en revenir au bout de quelques mois, exempts e toutes douleurs, et même ayant recouvré ur embonpoint,

Observation.

A la vérité, ce *régime* n'était pas toujours accompagné de succès, sur-tout quand la maladie tait héréditaire, ou fort avancée : cependant était le seul qui pût réussir ; et quand malheureusement il échouait, les *remèdes* n'étaient pas

---

digérer que ceux dont on vient de parler plus haut, n doit être encore plus attentif à ne le prescrire que ans le commencement de la maladie, et lorsque les orces des malades sont encore entières ; ou dans la *convalescence*, quand le danger est évidemment éloigné, c'est-à-dire, quand le malade a recouvré une partie e ses forces.

plus avantageux, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Régime, lorsque les forces et le courage du malade sont abattus.

Si les forces du malade sont abattues, il faut tâcher de le soutenir avec des bouillons succulens, des *gelées*, etc. Quelques-uns recommandent les poissons à écailles, dans cette maladie; et ce n'est pas sans raison, parce qu'ils sont fort nourrissans et très-*restaurans* (*c*).

Les alimens et la boisson doivent être pris en petite quantité à la fois. Pourquoi?

Au reste les *alimens* et la boisson doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de peur qu'une trop grande abondance de *chyle* nouveau n'oppresse les *poumons*, et ne porte trop d'accélération dans la *circulation* du *sang*, (ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. II, note 3.)

Avantages de la gaieté, de la musique, etc. dans la pulmonie.

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai et aussi tranquille qu'il est possible; la *pulmonie* étant souvent occasionnée, et toujours aggravée par une tournure d'esprit *mélancolique*. Aussi la *musique*, une société agréable et douce, et tout ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la plus grande importance dans cette maladie. De plus, il faut laisser le malade rarement seul; les réflexions sur les malheurs de sa situation ne pouvant que rendre son état plus dangereux.

Avantages retirés de l'usage des huîtres.

(*c*) J'ai vu souvent des *pulmoniques*, mais dont les *symptômes* n'étaient pas graves, retirer un grand avantage de l'usage des *huîtres*. Ils les mangeaient, en général, crue, et buvaient l'*eau* qui se trouve dans les coquilles. (J'ai vu plusieurs exemples des bons effets des *huîtres* dans d'autres circonstances, comme dans le *vomissement* occasionné par la *grossesse*, et les *agacemens d'estomac*, exposés Chap. XXII, §. IV, Art. IV, note 4, et Art. VIII, note 5 de ce Vol.)

ARTICLE IV.

raitement que doivent suivre les malades dans les differens degrés de la Pulmonie.

Quoique la guérison de cette maladie dépende n grande partie du *régime* que nous venons de rescrire et de la constance du malade à le suivre, ous allons cependant parler du petit nombre e *remèdes* qui peuvent servir à calmer la vio-nce des principaux *symptômes.*

Remèdes du premier degré de la Pulmonie.

DANS le premier degré de la *pulmonie*, on eut quelque fois appaiser la *toux* par la *saignée* (10), et faciliter l'*expectoration* par les *remèdes* suivans :

Pilules incisives pectorales.

Prenez d'*oignon de scille frais*, } de chaque
de *gomme ammoniac*, } huit gram.
de *graine de cardamome.* } (deux gros.)

Broyez le tout ensemble dans un mortier. Si ette masse est trop consistante pour pouvoir

---

(10) Il est fort douteux que la *saignée* soit utile, ême dans le premier degré de la *pulmonie*, sur-tout elle est due à l'une ou l'autre des maladies dénomées Art. I de ce §. Si l'on a fait attention à ce que ous avons dit, §. I, notes 2 et 3, du Chap. VI de ce ol., on doit sentir que ce *remède*, qui ne peut que rocurer un soulagement passager, peut devenir des lus funestes en épuisant les forces, et en fixant plus rofondément le mal.

Avec quelle précaution on doit prescrire la saignée dans la pulmonie.

Je ne craindrai pas de dire que la *saignée* doit être, ans la plupart des cas, rejetée de ce traitement, comme Auteur va rejeter tous les *remèdes huileux* et *balsaiques;* au moins ne peut-elle être prescrite que par n médecin très-expérimenté, qui ne se déterminera que 'après des signes qui, lui montrant le bien qu'il peut ire, lui montreront également le mal qu'il doit éviter.

en faire des *pilules* de moyenne grosseur, ajoutez un peu de *sirop commun*.

On donne trois ou quatre de ces *pilules*, deux ou trois fois par jour, selon que l'*estomac* du malade peut les supporter.

Lait ammoniac. Le *lait ammoniac*, ou le *lait de gomme ammoniac*, comme on l'appelle, est encore un *remède* convenable dans cette première période de la maladie; on le prépare et on l'administre comme nous l'avons conseillé dans la *pleurésie*, page 150 de ce Vol.

Mixture calmante. On peut encore faire usage d'une *mixture* faite avec parties égales

de bon *miel*,
et de *sirop de pavot*.

On prend douze décagrammes (quatre onces) de chacune de ces substances; on les met ensemble dans un poêlon, sur un feu doux; on les fait chauffer jusqu'à ce qu'il s'excite un frémissement dans cette masse liquide. On en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il est incommodé par la *toux*.

Dangers des remèdes huileux et balsamiques. On a coutume de surcharger, dans le premier état de cette maladie, l'*estomac* du malade de *remèdes huileux* et *balsamiques*; mais ces *remèdes*, bien loin de détruire la cause de la maladie, ne font que lui donner plus de force, en échauffant le *sang*. Tandis qu'ils émoussent l'appétit, ils relâchent les *solides*, et sont, à tous égards, nuisibles au malade.

Seuls remèdes qu'on puisse donner contre la violence de la toux. Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la *toux*, outre *l'exercice du cheval* et les autres parties convenables du *régime*, doit se borner à des *remèdes* d'une qualité un peu *acide* et *détersive*, comme l'*oxymel*, le *sirop de limon*, etc.

Avantages Les *acides* paraissent avoir des effets très-sa-

lutaires dans cette maladie, en qualité de *désaltérans* et de *rafaîchissans*. Les *végétaux acides*, tels que les *pommes*, les *oranges*, les *citrons*, etc., sont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du suc de *citron* : ils en suçaient plusieurs par jour. C'est d'après ces observations, que nous recommandons d'user de ces *acides végétaux*, en aussi grande quantité que l'*estomac* du malade pourra le supporter. — Des acides végétaux.

Quant aux boissons, nous recommandons les *infusions* de *plantes amères* : telles sont le *lierre terrestre*, la *petite centaurée*, les fleurs de *camomille*, ou le *trèfle d'eau*. On les prend à volonté; elles fortifient l'*estomac*, facilitent la *digestion*, purifient le *sang*, et remplissent en même temps les *indications* d'humecter et d'étancher la soif, infiniment mieux que toutes les choses qui sont douces ou pleines de suc. — Infusions de plantes amères.

Mais si le malade crache le *sang*, sa boisson ordinaire doit être une *infusion* ou une *décoction* de racines de plantes *vulnéraires*, etc., telle que la suivante : — Boisson lorsque le malade crache le sang.

Prenez racine de *grande consoude*, trois décagrammes (une once.)

de *réglisse*, } de chaque
de *guimauve*, } seize gram. (demi-once.)

Faites bouillir dans deux litres (deux pintes) d'eau commune, pendant quelques instans; laissez refroidir.

On peut y ajouter une cuillerée à café d'*esprit de vitriol* (*acide sulfurique étendu d'eau*) : on en boit une tasse trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes, beaucoup d'autres racines *mucilagineuses*, de qualité *consolidante* et *agglutinative*, dont on prépare des

décoctions ou des *infusions*. Tels sont les *orchis*, les *semences de coing*, le *pas d'âne*, la *graine de lin*, la *salsepareille*, etc. Il est inutile d'en donner les *recettes* ; leur simple *infusion*, ou leur *décoction*, est tout ce qui est nécessaire, et le malade peut en prendre à discrétion.

Avantages de la conserve de rose prise à grande dose.

La *conserve de rose* convient singulièrement dans cet état de la maladie, c'est-à-dire, dans le premier degré. On la donne dans l'une ou l'autre des boissons prescrites ci-dessus, ou on la mange à la cuillère. On ne peut en attendre aucun avantage, si on ne la prend qu'à petites doses. Je ne l'ai jamais vue réussir, à moins qu'on ne la donnât à neuf ou douze décagrammes (trois ou quatre onces) par jour, et pendant un temps considérable. A cette dose, je l'ai vue produire des effets extraordinaires ; et je l'ordonnerais volontiers dans tous les cas où il y aurait *crachement de sang*.

Remèdes du second degré de la Pulmonie.

Quinquina.

LORSQUE les *crachats épais*, l'*oppression de poitrine*, la *fièvre hétique*, , et tous les *symptômes* qui l'accompagnent, annoncent qu'il y a un *abcès* formé dans les *poumons*, j'ordonne le *quinquina* ; ce *remède* étant le seul, par le moyen duquel on puisse alors espérer de s'opposer à la tendance générale des humeurs à la *putridité*. Je le prescris de la manière suivante :

Manière de l'administrer.

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once.)

Réduisez en poudre très-fine ; divisez en dix-huit ou vingt prises égales.

Le malade en prendra une prise toutes les trois heures dans un peu de *sirop*, dont on fera un *bol*, ou dans un verre de sa boisson ordinaire

Electuaire de quinqui-

S'il arrivait que le *quinquina* vînt à purger.

on en formerait un *électuaire*, avec la *conserve de rose*, de cette manière:

Quina qu'il faut donner lorsqu'il purge, pris en poudre.

Prenez de *conserve de rose*, douze décagrammes (quatre onces);
de *quinquina* choisi, en poudre, trois décagrammes (une once);
de sirop d'*orange*, ou de *limon*, autant qu'il en faut pour donner au tout la consistance de *miel*.

Mêlez. Le malade prendra cette quantité en quatre ou cinq jours (c'est-à-dire, quatre décagrammes et demi (une once et demie) de cet *électuaire* par jour, en trois ou quatre fois. Quand cette quantité sera consommée, on la répétera, si les circonstances le demandent.)

Manière de prendre cet électuaire.

Ceux qui ne pourront prendre le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *électuaire*, le feront infuser dans l'eau froide. Il paraît même que l'eau froide est le meilleur *menstrue* pour extraire les vertus de cette substance. (Voyez pag. 114, note 14 de ce Vol. et la *Table générale*, Tom. V, au mot *Quinquina*.)

Infusion de quinquina à l'eau froide, lorsqu'on ne peut le prendre en substance.

On fait *infuser*, pendant vingt-quatre heures, seize grammes (demi-once) de *quinquina en poudre*, dans un double décilitre (demi septier) d'eau froide; on passe à travers un linge fin: le malade prendra cette quantité, en trois ou quatre fois, dans la journée.

Manière de faire et de prendre cette infusion.

Tandis qu'il y a des *symptômes* d'*inflammation*, nous croyons le *quinquina* contraire. Mais, lorsqu'on s'est assuré qu'il existe du *pus* dans la *poitrine*, c'est certainement alors un des meilleurs *remèdes* que l'on puisse employer. Il est vrai que peu de personnes ont assez de résolution pour faire un usage convenable du *quinquina*, dans cette période de la maladie; autrement, nous avons lieu de croire qu'on

Le quinquina est contraire lorsqu'il y a des symptômes d'inflammation;

pourrait en tirer de grands avantages (11).

Ce qu'il faut faire

Quand on est certain qu'il y a un *abcès* dans

Même lorsque la constipation du sujet est disposée à ces symptômes.

(11) Le *quinquina*, qui certainement est un excellent *remède* dans cette période de la maladie, ne convient pas, comme l'observe très-bien le D.r BUCHAN, lorsqu'il y a des *symptômes d'inflammation*, ni même lorsque le malade a une *constitution* disposée à l'*inflammation*. J'ai vu un malade à qui le *quinquina* occasionnait, au bout de quinze jours ou trois semaines de son usage, une chaleur et une *irritation* dans la *poitrine*, qui furent, deux fois, suivies d'un *crachement de sang*. On interrompait et on calmait ces accidens avec une douzaine de bouteilles d'*Eaux de Bonnes*, qu'il prenait de suite, une par jour, tous les matins. Une malade éprouvait les mêmes accidens, quoiqu'elle fût réduite à quatre décigrammes (huit grains) de *sel essentiel de quinquina* par jour, après avoir commencé par huit (seize). Les *Eaux de Bonnes* lui procuraient le même soulagement.

Avantages des eaux de Bonne.

Les *Eaux de Bonnes* sont par elles-mêmes très-salutaires dans la *pulmonie*. J'ai vu un malade, entr'autres, en éprouver d'excellens effets, après en avoir pris pendant six semaines ou deux mois de suite; et je ne doute point que, s'il eût voulu en user pendant les deux saisons, comme on le lui conseillait, son rétablissement n'eût été beaucoup plus prompt, car il jouit actuellement d'une très-bonne santé.

Résignation et patience de la part du malade.

La *pulmonie*, comme les maladies *nerveuses* et toutes les autres maladies longues ou *chroniques*, exige de la part du malade, beaucoup de docilité et de patience; et c'est ce qu'on ne rencontre que très-rarement. Le plus souvent les *pulmoniques* sont indociles et récalcitrans, au point de forcer les médecins à les abandonner. Ils n'ont plus alors de ressource que dans les charlatans, qui ont toujours des *remèdes* à offrir, et qui les précipitent au tombeau par la voie de l'espérance.

Complaisance de la part du médecin.

D'un autre côté, les malades difficiles, et qui, malgré la confiance qu'ils témoignent au médecin, ne peuvent vaincre la répugnance qu'ils ont pour les *drogues*, demandent, de la part de celui qui les conduit, beaucoup de complaisance et de ménagement. C'est à lui à chercher, dans le *régime*, de quoi suppléer aux *remèdes*, ou au

les

les *poumons*, et qu'on voit qu'il ne s'évacue point par les *crachats*, ou ne se guérit point par

lorsqu'on est certain qu'il y a un

---

moins de quoi tenir lieu de ceux qui sont désagréables, et d'une plus grande quantité des autres.

Or, on trouvera tous ces avantages dans un large *vésicatoire*, posé entre les épaules, qu'on fera tirer fortement, jusqu'à ce que le *pus* paraisse épuisé. A ce *vésicatoire*, on fera succéder un *cautère* au bras, qu'on entretiendra pendant tout le temps de la maladie, et une couple d'années encore après qu'elle sera entièrement terminée.

Vésicatoire et cautère.

Quoique le Dr. BUCHAN ne fasse mention, dans cet Art., ni du *vésicatoire*, ni du *cautère*, nous pouvons cependant assurer qu'il n'est guère de moyens aussi puissans contre cette maladie; et que si on leur associe le *quinquina*, comme *antiputride* et *fortifiant*, on hâte singulièrement la guérison du malade.

Avantages de ces deux remèdes.

On a beaucoup vanté les *fumigations résineuses* et les *vapeurs des étables* dans la *pulmonie;* il a même été un temps où ces sortes de *remèdes* étaient à la mode, et alors on les prescrivait indistinctement à tous les malades. Delà, les succès ont dû être très-rares, parce que le plus souvent on employait ces moyens lorsque les malades étaient à l'extrémité. Cependant, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient indifférens. L'étable a été souvent utile, et très-utile, quand on l'a conseillée de bonne heure; et les observations sur les bons effets des *fumigations résineuses* se renouvellent de temps en temps. En voici une consignée dans le *Journal de Médecine*, cahier de Juin 1787, pag. 504 :

Fumigations résineuses.

Vapeurs des étables.

« Un soldat vigoureux, âgé de 26 ans, avait eu une « *fluxion de poitrine*, qui s'était terminée par la *sup-* « *puration*, et avait été suivie de la *pulmonie*. Il cra- « chait le *pus*, était miné par une *fièvre lente*, avait « des *sueurs* nocturnes, la voix éteinte, et était devenu « d'une maigreur considérable. Dans ces circonstances, « on eut recours aux *fumigations*. Pour cet effet, on « mêla ensemble, moitié *cire jaune* pure et récente, « et moitié *poix*. On en chargea une terrine vernissée, « qu'on plaça sur un feu doux de charbon.

Observation sur les bons effets des fumigations résineuses.

« La masse, en se fondant, remplit la chambre « d'un parfum doux et agréable; et dès que l'impres-

abcès dans la poitrine.

la *résolution* (12), il faut tenter de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, on fera res-

---

« sion en devenait moins sensible, on mettait de nou-
« veau le vase sur le feu : par cette attention l'air de
« la chambre était toujours parfumé. Dès le cinquième
« jour, le malade se trouva beaucoup mieux, et au
« bout de quatre semaines sa guérison fut parfaite. On
« avait renouvelé la masse de sept jours en sept jours ;
« et à la seconde fois, l'on avait substitué la *térében-*
« *thine* à la *poix*. Toutes les fois que le temps a été
« favorable, on a permis au malade de sortir et de
« prendre l'air. »

Ce qui indique l'existence de cet abcès.

(12) Il ne sera pas permis d'en douter, si, dans les quatorze jours que dure ordinairement la *fluxion de poitrine*, l'on n'a pas obtenu les *évacuations* nécessaires ; c'est-à-dire, si le malade n'a pas craché, ou n'a point eu de *déjections* copieuses, ou n'a point rendu d'urines chargées : si, après ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé ; si, au contraire, la *fièvre* continue d'être assez forte ; si la respiration continue d'être gênée ; si le malade a de petits *frissons* de temps en temps, et des *redoublemens* vers le soir ; si les joues deviennent rouges et les lèvres sèches ; s'il y a de l'altération, etc. L'intensité de tous ces *symptômes* annonce que la *vomique*, nom que porte l'*abcès* dans les *poumons*, est toute formée. On la reconnait d'ailleurs aux *symptômes* suivans :

Qu'on appelle vomique.

Symptômes de la vomique.

La *toux* devient plus continue ; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture. Il ne peut se coucher que sur le côté malade ; souvent il ne peut point se coucher du tout ; il est obligé de rester assis le jour et la nuit. Il ne peut dormir, il est inquiet ; il a des momens d'angoisses horribles, accompagnées et suivies de *sueurs* sur la poitrine, et sur-tout au visage.

Il sue pendant la nuit ; il a souvent un goût très-désagréable dans la bouche, sur-tout celui d'œufs pourris. Il maigrit considérablement ; il a la langue et la bouche sèche ; rien ne peut le désaltérer. Sa voix est faible et rauque ; ses yeux sont enfoncés. On aperçoit quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une légère

pirer fréquemment au malade la vapeur de l'eau chaude, ou de *vinaigre :* on le fera tousser, rire etc. (13).

Si l'*abcès* crève dans les *poumons*, le *pus* peut être rejeté par la bouche. Il est vrai que quelquefois la rupture de la *vomique* cause une mort subite en suffoquant le malade ; et c'est ce qui arrive, lorsque la quantité de *pus* est considérable, et que les forces sont déjà épuisées.

Accident qui accompagne quelquefois la rupture de la vomique.

Dans tous les cas, il faut se précautionner d'*eaux spiritueuses*, ou de *sels volatils*, comme (le *carbonate ammoniacal* ou l'*acide succinique sublimé*, pour en faire respirer au malade, parce que cette rupture ne manque jamais de le faire au moins tomber en *syncope*.

Précautions qu'il faut avoir dans ce cas.

Si la matière que le malade rejette est épaisse,

Signes qui donnent

---

enflure, et un changement de couleur presqu'insensible. On peut, chez quelques sujets, sentir du gonflement en pressant le creux de l'*estomac*, sur-tout lorsque le malade tousse, etc.

(13) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que la tisane d'*orge* et de *miel ;* de l'eau de *veau ;* du *lait* coupé avec de l'eau. Cette masse de liquide, en tenant l'*estomac* toujours plein, oppose aux *poumons* une résistance qui force la matière de la *vomique* à se porter du côté de la *trachée artère*.

On lui fera flairer du *vinaigre* chaud ; on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* et de l'eau, pour exciter la *toux*. On peut même faire prendre au malade, toutes les deux heures, une cuillerée d'une *potion*, composée de trois décagrammes (une once) d'*oxymel scillitique*, et de quinze décagrammes (cinq onces) d'une forte *infusion de fleurs de sureau*.

Si ces moyens, sur lesquels il faut insister plus ou moins, ne réussissent pas, et que le malade soit assez fort, il faudra le faire monter dans une voiture qui le secoue un peu ; et, pour cet effet, on fera rouler cette voiture sur un chemin raboteux, mais toujours après que le malade aura rempli son *estomac* de boisson.

quelque espérance de guérison.

si la *toux* diminue, si la *respiration* devient plus facile, on peut concevoir quelqu'espérance de guérison.

Régime et remèdes qu'il faut prescrire lorsque le malade avance vers la guérison.

Les *alimens* alors doivent être légers, mais *restaurans*. Ceux qui conviennent le mieux dans ce cas, sont le bouillon léger de poulet, la *décoction de gruau* ou de *sagou*, la *crême de riz*. On lui donnera pour boisson du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, *édulcoré* avec *du miel*. Ce temps de la maladie est encore celui dans lequel il faut user de *quinquina*, sous la forme et de la manière prescrite pag. 190 et 191 de ce Vol. (14)

Combien de temps doit durer le régime.

(14) Nous croyons devoir ajouter que le *régime*, que le D.r BUCHAN prescrit ici, étant comme il le dit au commencement de cet Art., pag. 187, la base du traitement, doit être non-seulement suivi rigoureusement dans tous les temps de la maladie, mais encore continué beaucoup au-delà du terme où le malade se croit rétabli. Les rechutes dans la *pulmonie* ne sont aussi fréquentes, que par les erreurs que l'on commet dans le *régime*.

Erreur que l'on commet à cet égard.

Un malade ne souffre plus de la *poitrine* : il respire facilement : il dort paisiblement les nuits : il a recouvré une partie de ses forces : il se sent de l'appétit, etc. : aussi-tôt il se croit jouissant d'une santé aussi parfaite qu'avant qu'il tombât malade ; et le voilà qui se livre à ses anciens plaisirs, et souvent à des excès. Il retombe, et l'on crie après le médecin, qui a annoncé trop promptement une guérison que l'on dit n'avoir été qu'imaginaire, tandis qu'il ne tenait qu'au malade de la rendre réelle et stable, en persistant dans son *régime*, six mois, une et même deux années de plus.

Observation.

Un homme de trente-six ans, fort et robuste, est attaqué d'une *fluxion de poitrine*, que l'on traite par les *saignées* répétées et par l'*émétique (tartrite de potasse antimonié)* en lavage, qui cependant ne le tuent pas ; mais la *convalescence* est des plus languissantes, et, au bout de quelques mois, il se déclare une *pulmonie* commençante. Il demande promptement du secours, et observe scrupuleusement le *régime* qu'on lui prescrit.

Si la *vomique* ou l'*abcès* se rompt dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plèvre* et les *poumons*, la seule manière de faire évacuer la matière, est, comme nous l'avons déjà dit, de faire une incision entre les *côtes*. Mais comme cette opération, appelée *empyème*, doit toujours être faite par un chirurgien, il est inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on se l'imagine ordinairement, et qu'elle

Ce qu'il faut faire lorsque la vomique se rompt dans l'intérieur de la poitrine.

C'était à l'entrée de l'automne ; et quoique cette saison et celle de l'hiver soient toujours défavorables dans ces cas, il était, au printemps suivant, assez bien pour se croire guéri. Il se livre donc à ses anciennes habitudes, sur-tout aux plaisirs de la table. Mais au retour de l'automne suivante, il éprouve un *crachement de sang*, qui est suivi des mêmes *symptômes* que l'année précédente. Il se remet de nouveau au *régime* et aux *remèdes* convenables, qui le rétablissent dans le même espace de temps ; de sorte qu'au second printemps, il se serait encore cru guéri parfaitement, s'il n'avait été victime de cette confiance au premier. Il n'abandonne donc point son *régime ;* mais il ne le suit pas assez strictement, pour que l'automne d'ensuite il n'éprouve encore un ressentiment assez grave, qui enfin lui persuade qu'il ne doit plus vivre désormais que de *régime;* et ce n'est qu'après une abstinence complète de tout ce qui est capable d'échauffer, qu'il a recouvré une santé constante, mais qu'il ménage, en s'interdisant toute espèce d'excès.

On voit qu'il est impossible de fixer le temps que doit durer le *régime*. Le plus sûr, pour une personne qui a été menacée de cette funeste maladie, est de ne le quitter qu'au bout de plusieurs années, et elle ne doit jamais le faire brusquement. Si l'auteur prescrit, pag. 182 de ce Vol., des précautions pour le commencer, on doit sans doute en apporter bien davantage pour l'abandonner ; et ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que le *régime* a été continué plus long-temps, et qu'il a été plus sévère.

est, dans cette circonstance, la seule ressource que le malade ait pour en revenir.

§. II.

De la Pulmonie symptomatique.

Il faut, dans cette espèce de pulmonie, commencer par guérir la maladie qui l'a occasionnée.

CETTE maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la maladie qui l'a occasionnée. Ainsi, quand cette espèce de *pulmonie* procède d'un vice *scrophuleux* ou *scorbutique*, de l'*asthme*, de la *maladie vénérienne*, il faut s'occuper d'abord de la maladie qui l'a causée, et en conséquence ordonner le *régime* et les *remèdes* qui lui sont propres.

Ce qu'il faut faire, lorsqu'elle est due a des évacuations excessives.

Lorsque cette maladie est due à des *évacuations* excessives, de quelque nature qu'elles soient, il faut non-seulement les arrêter, mais encore rétablir les forces du malade par un *exercice* convenable, par une *diète* nourrissante, par des *cordiaux*, etc.

Conseils aux mères qui tombent dans cette maladie, pour allaiter trop long-temps.

Des mères délicates et très-jeunes sont souvent attaquées de cette maladie, en donnant à téter trop long-temps. Il faut donc, aussitôt qu'elles s'aperçoivent que les forces et l'appétit commencent à diminuer, qu'elles sèvrent leurs enfans, ou qu'elles appellent une autre nourrice, autrement elles ne peuvent espérer de guérison (15).

Réflexions sur ce conseil.

(15) Il est important de remarquer que l'observation de l'auteur, ne regarde que les mères qui nourrissent trop long-temps; car pour celles qui ne nourrissent que le temps prescrit par la nature, la crainte de tomber dans cette maladie ne doit pas les en empecher. Nous avons fait voir, Chap. I, note 2, pag. 4 et suiv. du Tom. I, que toutes les mères doivent remplir ce devoir indispensable; et nous avons dit que MORTON avait observé, que les mères menacées en apparence de *pul-*

§. III.

De la Consomption, ou Phthisie nerveuse.

CETTE maladie est un dépérissement insensi-

---

monie, par leur maigreur et leur délicatesse, s'en étaient délivrées en nourrissant. Si l'allaitement devient un *remède* dans cette maladie, comment concevoir qu'il puisse en devenir la cause?

La pulmonie n'est que très-rarement occasionnée par l'allaitement.

Aussi ne l'est-il presque jamais. Si l'on rencontre quelquefois des femmes qui sont obligées de quitter le *nourrissage* par maladie, cette maladie a toujours une cause plus ancienne, qu'il faut chercher, ou dans le *regime* qu'elles ont observé avant de nourrir, ou dans leur *constitution*, ou dans celle de leur père et mère.

Maladies dont l'allaitement est le remède.

Il n'est personne qui ne sache que l'allaitement est le plus efficace de tous les *remèdes*, pour prévenir les *engorgemens des mamelles*; les suites de couche, appelées *laits répandus*; les *dépôts laiteux*; les *inflammations* dans le *bas-ventre*, les *dépôts* et les *ulcères* de la *matrice*, etc.; maladies si communes et si redoutables chez les femmes en couche.

La nature ne prescrit jamais de loi qu'on ne puisse remplir.

Plus on étudie la nature, plus on est convaincu de cette vérité, *qu'elle ne nous prescrit jamais de loi que nous ne puissions remplir.* Elle fait concevoir une femme: cette femme, quelque délicate, quelque faible qu'elle soit, nourrit, porte son enfant neuf mois dans son sein, et accouche comme la femme la plus vigoureuse, et souvent plus heureusement. Sans doute que s'il était au pouvoir des femmes de s'exempter de cette peine, on en verrait un grand nombre qui s'en rapporteraient au soin des autres, pour faire germer le fruit de leur plaisir; mais la nature y a mis ordre. La *matrice* qui le reçoit, est le seul lieu où il puisse s'animer et se développer; et pour cet effet, jalouse, pour ainsi dire, du trésor qu'elle possède, elle se referme, en général, aussitôt qu'elle l'a reçu, pour ne se rouvrir que lorsque l'enfant, parvenu à son dernier terme, ne permet plus à ce *viscère* de se dilater.

Les femmes enceintes proposées pour exemple.

L'enfant voit le jour. Que fait la nature, pour prévenir les accidens et la mort, auxquels l'exposeraient les *alimens* dont usent les adultes? Aussitôt après l'accou-

de cette maladie.

ble de tout le corps, sans un degré considérable de *fièvre*, sans *toux*, sans difficulté de respirer. Elle est accompagnée de faiblesse, de manque d'appétit, d'*indigestions*, etc. (16)

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Ceux qui sont d'un caractère inquiet et impatient, qui s'adonnent aux *liqueurs spiritueuses*, ou qui respirent un *air* malsain, y sont le plus exposés.

Traitement qu'il faut suivre dans cette maladie.

Régime.

Nous recommanderons volontiers, et princi-

---

chement, elle détourne le cours de la substance qui nourrissait l'enfant dans le sein de sa mère; elle la dépose dans deux réservoirs, dans lesquels la quantité de *lait*, qui y abonde pour l'ordinaire, se trouve presque toujours proportionnelle à l'appétit de l'enfant, qui, plus ou moins fort, a plus ou moins besoin de nourriture.

Preuves que les femmes doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans.

Insister davantage sur ce point du devoir des femmes, serait superflu : car si la nature eût voulu qu'elles s'exemptassent de nourrir leurs enfans, elle les aurait privées de mamelles, ou elle aurait refusé à ces mamelles la substance, à la *sécrétion* de laquelle elles sont destinées: ce qui n'arrive que très-rarement, et ce qui n'arriverait jamais, si les femmes étaient nourries et élevées d'après les préceptes de la nature et de la saine raison.

Concluons donc que l'intention de notre mère commune, la nature, est que toutes les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfans; que toutes sont destinées à cet emploi sacré; qu'aucune ne peut s'en exempter, sans se rendre criminelle envers le Créateur, qui a pris soin lui-même de leur donner toutes les facultés nécessaires, pour qu'elles puissent remplir commodément ce devoir salutaire, et qui a voulu qu'elles s'exposassent à mille maladies, quand elles auraient l'ingratitude et la barbarie de le mépriser.

(16) On voit d'après cette énumération de *symptômes*, que cette espèce de *pulmonie* est, à proprement parler, celle qu'on nomme *Consomption Anglaise*.

palement dans le traitement de cette maladie, une *diète* légère et nourrissante, beaucoup d'*exercice* en plein *air*, et l'usage des *amers*, qui ont la propriété de raffermir et de fortifier l'*estomac*.

Remèdes : quinquina, gentiane, camomille, etc.

Tels sont le *quinquina*, la *gentiane*, la *camomille*, etc. On fait *infuser* ces substances dans de l'*eau* ou dans du *vin*, (comme nous l'avons recommandé, pag. 189 et 190 de ce Vol.) et le malade en prend un verre fréquemment dans la journée.

Elixir de vitriol.

Mais un *remède* qui rétablira singulièrement les *digestions*, et qui contribuera beaucoup à la guérison, c'est l'*élixir de vitriol*, pris à la dose de vingt ou trente gouttes, deux fois par jour, dans un verre d'*eau* ou de *vin*.

Vin calibé.

Le *vin calibé* est encore un *remède* excellent dans ce cas; il fortifie les *solides*, et aide singulièrement la nature dans la confection d'un bon *sang*. (Voici la manière de préparer ce *vin* :

Manière de le préparer;

Prenez de *limaille de fer* ou d'*acier*, un hectogramme (trois onces). Mettez dans une bouteille; versez par-dessus un litre (une pinte) de *vin* blanc; laissez digérer pendant vingt jours (ou trois semaines), ayant soin de remuer deux fois par jour la bouteille; filtrez au travers d'un papier gris.

De le prendre.

Le malade en prendra une cuillerée à bouche deux ou trois fois par jour.)

Importance des amusemens, de l'exercice du cheval, des voyages, etc;

Mais les amusemens agréables, la société de personnes gaies et enjouées, l'*exercice du cheval*, sont préférables, dans cette maladie, à tous les *remèdes*. Aussi, toutes les fois que la fortune du malade le lui permettra, nous lui conseillons d'entreprendre un long voyage pour son plaisir, comme le moyen le plus propre à lui rendre la santé, (ainsi qu'on l'a dit, pag. 177 et suiv. de ce Vol.)

De la continence la plus stricte.

(Un autre conseil non moins important, c'est d'observer la continence la plus stricte, surtout si la débauche a occasionné la maladie. C'est en général un de ceux que suivent le moins volontiers ces sortes de maladies. La plupart des jeunes gens, livrés aux femmes et au vice honteux de la *masturbation*, n'y renoncent communément que lorsque leurs forces ne leur permettent plus de s'y adonner, et alors la maladie est devenue incurable. J'en ai un exemple frappant dans un jeune homme de vingt-deux ans, à qui les conseils les plus sages, et même donnés par des personnes qui semblaient devoir avoir le plus d'empire sur son esprit, ne purent jamais faire perdre cette habitude. Il s'y livrait dans le temps même que, par le *régime* et les *remèdes*, on travaillait à le guérir de cette cruelle maladie. Il périt sans qu'on eût pu lui procurer aucun soulagement. Nous parlerons plus particulièrement de la *masturbation*, Tom. IV, Chap. LVIII, §. III, Art. IV, qui expose le traitement de la *courbature* occasionnée par le libertinage et les plaisirs de l'amour pris avec excès.

Le premier des remèdes, dans une maladie, est de fuir la cause qui l'a fait naître.

En général, dans cette maladie et dans toutes les autres, le premier des *remèdes* est de fuir les causes qui y ont donné lieu, et toutes celles qui pourraient l'aggraver.

§. IV.

Moyens de se préserver de la Pulmonie et de la Consomption.

Les préservatifs de ces maladies sont l'exercice, le bon air et la sobriété.

Nous ne pouvons finir ce Chap. sans recommander très-sérieusement à tous ceux qui cherchent à se garantir de la *pulmonie* et de la *consomption*, de prendre autant d'*exercice* en plein

air qu'ils le pourront, d'éviter tout *air* malsain, et d'observer la sobriété la plus sévère.

Si la *pulmonie* est devenue si fréquente aujourd'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode de se coucher tard, de faire de grands soupés, et de passer toutes les soirées à boire du *vin*, ou autour d'une jatte de *punch*, etc. Ces liqueurs, quand on en fait un trop grand usage, non-seulement nuisent à la *digestion* et ôtent l'appétit, mais encore enflamment le *sang* et portent le feu dans toute l'*économie animale*.

CHAPITRE VIII.

De la Fièvre lente-nerveuse.

Pourquoi cette fièvre est aujourd'hui si commune, et qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

LA *fièvre lente-nerveuse* est aujourd'hui très-commune parmi nous. Sans doute qu'elle n'est due qu'au changement qui s'est fait dans notre manière de vivre, et à la multiplicité des travaux sédentaires ; car les personnes qui y sont le plus exposées, sont celles qui ont une *constitution* faible et relâchée, qui négligent l'*exercice*, qui prennent des *alimens* trop peu solides, qui se livrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui se permettent un trop grand usage des *liqueurs spiritueuses*.

§. I.

Causes de la Fièvre lente-nerveuse.

Les passions affligeantes, les travaux de l'esprit, les mauvais alimens ;

LA *fièvre lente-nerveuse* peut être occasionnée par tout ce qui est capable d'abattre le courage ou d'appauvrir le *sang*. Ainsi le *chagrin*, la *crainte*, les inquiétudes, le manque de sommeil, les méditations profondes, les *alimens* peu nourrissans et trop aqueux, les fruits verts, les *concombres*, les *melons*, pris en trop grande quantité, les *champignons*, etc., peuvent y donner lieu.

L'air humide, renfermé et malsain.

L'*air* humide, renfermé et malsain, peut encore l'occasionner. Aussi la voit-on plus fréquemment dans les saisons pluvieuses, et est-elle plus funeste pour ceux qui vivent dans des maisons malpropres et basses, dans des rues étroi-

tes, dans les hôpitaux, dans les prisons, etc.

Les personnes dont le *tempérament* est épuisé par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes *salivations*, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre *évacuation* sensible, sont fort sujettes à cette maladie. Les évacuations excessives ;

On s'expose encore à la *fièvre lente-nerveuse*, si l'on porte des habits mouillés, si l'on couche sur un terrain humide, si l'on se livre à de violentes fatigues ; enfin, toutes les fois qu'on se met dans le cas d'éprouver une *suppression de transpiration*, ou une *constriction spasmodique* dans les *solides*, (comme on l'a fait voir T. I, §. III du Chap. XII.) La suppression de la transpiration.

Ajoutons encore qu'on s'y expose de même par de trop grandes et de trop fréquentes irrégularités dans le *régime :* une trop grande abstinence n'est pas moins nuisible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le corps dans un état sain, que le *régime* réglé ; rien aussi ne contribue davantage à produire les *fièvres* du plus *mauvais caractère* que son contraire. L'irrégularité dans le régime ;

(Nous joindrons à toutes ces causes, celles qui sont si familières aux jeunes gens ; la débauche avec les femmes et la fréquente effusion de la *semence*. Aussi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui sont adonnés au vice de la *masturbation*, sont-ils le plus sujets à cette maladie, comme nous le ferons voir Tom. IV, Chap. LVIII, §. III, Art. IV.) La débauche des femmes, la masturbation, etc.

§. II.

Symptômes de la Fièvre lente-nerveuse.

L'ABATTEMENT, la perte de l'appétit, la faiblesse, les lassitudes après le moindre mouve- Symptômes avant-coureurs.

ment, les *insomnies*, les soupirs profonds, le découragement de l'esprit, sont en général les avant-coureurs de cette maladie. A ces *symptômes* succèdent un *pouls petit* et *fréquent ;* la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré : il éprouve tour-à-tour de petits froids et de petites chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du visage, etc.

Symptômes caractéristiques.

Bientôt le malade se plaint de *vertiges* et de douleurs de tête ; il a des *nausées* avec des envies de vomir ; son *pouls* est *vite*, et quelquefois *intermittent ;* les *urines* sont pâles, ressemblantes à de la petite bière éventée ; il *respire* difficilement ; sa *poitrine* est oppressée ; il a de légères absences d'esprit.

Symptômes qui annoncent une crise favorable.

Si, vers le neuvième, dixième ou douzième jour, la langue s'humecte ; si les *crachats* deviennent abondans ; si de légères *évacuations* se manifestent par en bas, ou une légère moiteur à la *peau ;* ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une ou l'autre oreille, ou quelques larges *pustules* sur les lèvres ou sur le nez, on peut espérer quelque *crise* favorable.

Symptômes fâcheux.

Mais si le malade a un *cours de ventre* excessif ; s'il éprouve des *sueurs colliquatives*, suivies de fréquens *accès* de *syncope ;* si la langue tremble ; si les *extrémités* sont froides ; si le *pouls* est *tremblottant*, ou donne la sensation d'un ver qui rampe ; si le malade a des *soubresauts dans les tendons ;* si la vue et l'ouïe sont presque éteintes ; s'il rend involontairement ses excrémens, il y a tout lieu de craindre une mort prochaine.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de la Fièvre lente-nerveuse.

Le malade doit être tenu fraîchement et tranquille. Pourquoi ?

IL est de la plus grande importance que, dans cette maladie, le malade soit tenu fraîchement et tranquille : le moindre mouvement le fatiguerait et lui occasionnerait des évanouissemens.

Il faut soutenir son courage et le flatter de l'espérance de guérir.

Il faut non-seulement soutenir son courage, mais encore le flatter et le ranimer par l'espérance d'une prompte guérison. Rien n'est plus nuisible, dans une *fièvre* de cette espèce, que de présenter à l'imagination du malade des idées tristes et effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné la *fièvre nerveuse*, on ne peut douter qu'elles ne soient capables de l'aggraver.

La diète doit être nourrissante et cordiale.

Il faut se garder d'affaiblir le malade ; il faut, au contraire, soutenir ses forces, et les ranimer par un *régime* nourrissant, par des *cordiaux*. C'est pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les *alimens* qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin*, ayant cependant toujours égard à la nature et à l'intensité des *symptômes*.

Boisson.

Du *petit-lait au vin*, du *négus faible*, aiguisés avec du *suc d'orange* ou de *citron*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit-lait à la moutarde* sera encore une boisson convenable, dans cette *fièvre*. On en peut faire un excellent *cordial*, en y ajoutant un peu de *vin* blanc.

Importance du vin dans cette maladie.

Le *vin*, si l'on pouvait en obtenir de naturel, serait presque le seul *remède* nécessaire dans cette maladie ; parce que le bon *vin possède* toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir au-

cune de leurs mauvaises qualités. Je dis le bon *vin ;* car, quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, il est cependant très-rare d'en avoir qui soit naturel, pour le pauvre sur-tout, qui ne peut en acheter que de petites quantités à la fois (1).

J'ai souvent vu des malades attaqués de *fièvre lente-nerveuse*, chez lesquels on ne trouvait presque plus de *pouls*, qui avaient un *délire* continuel, les *extrémités* froides, enfin presque tous les autres *symptômes* de la mort, se rétablir, en buvant chaque jour une bouteille de bon vin dans du *petit lait*, dans de l'*eau de gruau*, ou dans du *négus*, etc.

On doit préférer le vin de Bordeaux vieux.

Le bon *vin de Bordeaux* vieux est celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner pur, ou mêlé aux boissons que nous venons de nommer, selon les circonstances.

En un mot, le grand point dans cette maladie, est de soutenir les forces du malade, en lui donnant souvent, et à petites doses, les boissons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude et *cordiale*.

Il faut pren-

Cependant il faut se garder de trop échauffer

(1) Le D.r BUCHAN a raison de dire, que c'est le luxe qui a rendu l'usage du *vin*, c'est-à-dire, de la liqueur qu'on appelle *vin*, très-commun dans son pays. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, chose facile à concevoir, puisqu'il n'y en vient pas une goutte, soit malheureusement aussi applicable à la France, grace à l'avidité des marchands de vin, des commissionnaires, et enfin de tous ceux qui font le commerce de cette précieuse liqueur, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. III, notes 4 et 5. Les maux affreux qui résultent de la manière dont les trois quarts des vins sont frelatés, et qu'il serait trop long de détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du gouvernement.

le

le malade, soit par les boissons, soit par les couvertures, etc. Au reste, les *alimens* doivent être légers, et donnés en petite quantité.

Ne pas trop échauffer le malade.

§. IV.

Remèdes qu'il faut prescrire dans la Fièvre lente-nerveuse.

Si, dans les commencemens de cette maladie, le malade éprouve des pesanteurs et des douleurs d'*estomac ;* s'il se sent des envies de vomir, il sera nécessaire de lui donner un doux *vomitif :* un gramme (dix huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre très-fine, (Voyez pag. 94, note 4 de ce Vol.) ou quelques cuillerées de *julep vomitif*, répondront, en général, parfaitement à cette *indication :* on répétera la même dose le lendemain ou le surlendemain, toujours dans les trois ou quatre premiers jours, si les mêmes *symptômes* persistent.

Ipécacuanha. Quand il faut le répéter.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, mais encore la secousse qu'ils occasionnent ordinairement provoque la *transpiration* et procure plusieurs autres excellens effets dans la *fièvre lente-nerveuse*, dans laquelle il n'y a pas de signe d'*inflammation*, et où la nature demande à être ranimée.

Importance des vomitifs dans cette maladie.

Ceux qui ne voudront point hasarder un *vomitif*, prescriront, pour nettoyer les *premières voies*, une petite dose de *rhubarbe* (2), ou une *infusion* de *séné* et de *manne*.

Purgatif au lieu du vomitif.

(On peut composer cette *purgation* de la manière suivante : .

Manière d'administrer ce purgatif.

(2) Lorsqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* seule, la dose est depuis quatre grammes jusqu'à huit, (depuis un gros jusqu'à deux), infusée dans un ou deux verres de *petit-lait au vin*. Je l'ai employé plusieurs fois de cette manière, avec succès.

Prenez de *séné*, huit grammes (deux gros);
de *manne en sorte*, depuis six décagrammes jusqu'à neuf (depuis deux onces jusqu'à trois.)

Faites *infuser* dans un litre (une pinte) d'eau bouillante pendant deux heures; passez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il ait évacué.)

Parallèle du traitement des fièvres inflammatoires avec celui qui convient à la fièvre lente-nerveuse.

Dans toutes les *fièvres*, le grand point est de régler la marche des *symptômes* de manière à empêcher qu'ils ne soient extrêmes, ni dans le plus ni dans le moins. Ainsi, dans les *fièvres* du genre *inflammatoire*, où la force de la circulation est trop grande, où le *sang* a trop de consistance et les *fibres* trop de *rigidité*, la *saignée* et les autres *évacuations* deviennent nécessaires: mais dans la *fièvre lente-nerveuse*, où la nature est sans ressort, où le *sang* est dissous et sans consistance, où enfin les *solides* sont relâchés, il faut nécessairement éviter la *saignée*; il faut, au contraire, donner le *vin* et les autres *cordiaux* à grandes doses.

La saignée est absolument contraire à cette maladie, quoiqu'elle paraisse l'indiquer à quelques égards.

Il est d'autant plus nécessaire de recommander de ne point saigner dans cette maladie, qu'on observe généralement, dans les commencemens, une *constriction* universelle dans les *vaisseaux*, et quelquefois, en même temps, une *oppression* et une difficulté de *respirer*, qui donne lieu de croire qu'il y a de la *pléthore* ou trop de *sang*. J'ai trouvé des personnes, même de la profession, tellement trompées à cet égard par leurs propres sensations, qu'elles insistaient pour qu'on les saignât, pendant qu'il était évident que la *saignée* leur était fort contraire (3).

Nouvelle preuve de la nécessité

(3) Ces réflexions de l'auteur prouvent combien il faut être attentif aux *symptômes* caractéristiques des

Mais si la *saignée* est en général contraire dans cette maladie, les *vésicatoires* y sont ab- Les vésicatoire y sont nécessaires.

---

maladies, et combien doivent être multipliées les fautes de ces gens qui ne doutent de rien, et qui, du premier instant qu'ils voient un malade, décident de son état. Nous voudrions, et c'est sur-tout dans cette intention qu'a été composé cet ouvrage, nous voudrions jeter dans l'ame des personnes sensées, honnêtes et charitables, de la défiance sur le compte de ces imprudens qui agissent avant de réfléchir, ou qui ne réfléchissent que pour chercher des applaudissemens aux sottises qu'ils commettent avec une audace qui n'a point d'exemple. d'être très-attentif aux symptômes caractéristiques des maladies. Fautes dans lesquelles entraîne la négligence de ce précepte.

Je fus un jour appelé à la campagne, pour voir une demoiselle malade, à ce qu'on me marquait, depuis plusieurs jours. J'interroge cette personne : je l'examine avec toute l'attention dont je suis capable. Je reviens plusieurs fois à la charge, et je ne découvre rien, si ce n'est une tristesse profonde et un ennui extrême. Cette jeune personne, d'une *constitution* assez forte, mais singulièrement sensible, était privée du plaisir de voir quelqu'un qui la touchait vivement : elle n'était même à cette campagne, qui n'était pas celle de sa famille, que parce qu'on voulait tâcher d'effacer de sa mémoire des impressions qu'on n'y voyait qu'avec peine. Observation.

C'est ce que j'appris quand j'allai dire aux amis, chez lesquels elle était, que cette demoiselle n'était point malade ; mais qu'elle avait besoin de dissipation et de gaieté. Cependant une dame de la compagnie m'assura que je l'étonnais fort, parce que le chirurgien qu'on avait appelé en l'attendant, avait dit que cette malade avait de la *fièvre* ; qu'il fallait la saigner sur-le-champ, et qu'il lui donnerait une couple de médecines, pour prévenir une maladie grave qui, à ce qu'il ajouta, menaçait. J'insistai sur mon avis. On reconduisit cette prétendue malade chez elle ; et en revoyant ce qu'elle aimait, elle fut guérie.

Quels désordres une *saignée* et des *purgations* n'auraient-elles point occasionnés chez une personne plongée dans l'*abattement*, et déchirée par la douleur ? Dans ce moment, la nature est sans ressort, et les *fibres* sont dans le plus grand relâchement. Au lieu de penser à évacuer, il fallait chercher à ranimer, à fortifier ; et

Où il faut les appliquer?

solument nécessaires. Ils peuvent être employés avec le plus grand avantage dans tous les temps de la maladie. Si le malade est dans le délire, il faut appliquer les *vésicatoires* au cou ou à la tête ; et tant que l'insensibilité continue, ce qu'il y a de mieux à faire est, aussitôt que le *vésicatoire* diminue, d'en placer un autre dans un autre endroit, afin d'entretenir par-là une *évacuation* continuelle, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

Il faut entretenir l'évacuation des vésicatoires jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

Avantages des vésicatoires dans cette maladie.

Il n'y a point de maladie où j'aie observé les avantages des *vésicatoires*, d'une manière aussi sensible que dans celle-ci. Non-seulement ils excitent la *circulation*, en irritant les *solides*, mais encore, ils occasionnent une *évacuation* continue qui peut, en quelque sorte, suppléer aux *évacuations critiques*, qui sont très-rares dans cette espèce de *fièvre*.

Dans quel temps de la maladie il faut les appliquer?

Quoi qu'il en soit, le moment le plus convenable pour les prescrire, est vers le commencement de la maladie, ou quand un certain degré

---

certainement il n'était point de *cordial* plus puissant, pour cette jeune personne, que la vue de l'objet qu'elle aimait.

D'un autre côté, de quoi n'est pas capable un homme qui a le front de supposer une *fièvre*, pour placer une *saignée*, et de dire qu'une grande maladie menace, pour vendre des médecines ? Car on sait que dans les villages, dans les bourgs, et même dans les petites villes, les chirurgiens, etc. préparent eux-mêmes les *drogues*, pour ensuite les vendre aux malades.

C'était sans doute un ignorant de cette espèce, qui, sur ce que quelqu'un lui reprochait vivement de vouloir rendre malades les gens, pour avoir le plaisir de les traiter, répondit, entr'autres choses : Au reste, monsieur, il faut que chacun vive de son état. A coup sûr, cet homme n'avait pas la première idée d'un art, qu'il déshonorait et qu'il profanait.

de *stupeur* s'annonce ; auquel cas, il faut les appliquer sur la tête (4).

Ce qu'il faut faire lorsque le malade est resserré ;

Si, pendant le cours de la maladie, le malade est resserré, il sera nécessaire de lui procurer quelques *selles*, en lui donnant tous les deux jours un *lavement* composé, moitié de *lait* et moitié d'*eau* avec un peu de *sucre* : on y ajoutera une cuillerée de *sel commun (muriate de soude)*, s'il ne produit pas l'effet désiré.

Lorsqu'il est trop relâché ;

Si, au contraire, il survient au malade un *cours de ventre* considérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doses de *thériaque* à plusieurs reprises par jour, ou lui faire

---

Manière dont agissent les vésicatoires.

(4) Les *vésicataires* paraissent agir par deux moyens à la fois, par la douleur et par la chaleur : effets nécessaires de l'*irritation* qu'ils occasionnent. C'est le sentiment d'HIPPOCRATE, qui y avait été conduit par analogie, en observant les maladies qui se guérissent d'elles-mêmes par des *parotides*, des *ulcères*, etc. Aussi voyons-nous qu'il se servait de *vésicatoires*, toutes les fois qu'il était important de généraliser la maladie, pour en affaiblir le foyer, en l'étendant et la distribuant sur tous les *organes*. Il croyait donc que la douleur disposait la partie à appeler et à se charger de la matière de la maladie : par conséquent, qu'une douleur produite par l'art, plus vive que la naturelle, en diminuant ou anéantissant celle-ci, était capable de faire, tout au moins, une diversion salutaire, un déplacement de la maladie ; et que la chaleur, par sa vertu attractive, fixait la matière *morbifique* dans la partie où l'on applique les *vésicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors.

Véritable idée qu'on doit se faire des vésicatoires.

Aussi ne craindrons-nous pas de dire, que c'est un des *remèdes* les plus puissans de tous ceux que possède la médecine ; que, quand ils sont appliqués à temps, et conduits avec prudence, ils sauvent des malades, dont la mort est certaine sans leur application ; et qu'outre leurs avantages inestimables dans la maladie dont il est ici question, ils sont les seuls *remèdes* capables de ranimer les sens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*assoupissement*, de *léthargie* et de *paralysie*.

prendre pour boisson ordinaire de la *décoction blanche.*

Lorsqu'il survient une éruption miliaire.

Quelquefois, vers le neuvième ou dixième jour, on voit paraître une *éruption miliaire.* Comme cette *éruption* est souvent *critique,* il faut bien se garder de s'opposer à la marche de la nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée, ni par la *saignée,* ni par d'autres *évacuations.* Il faut, au contraire, soutenir les forces du malade pas de *doux cordiaux,* tels que du *petit-lait au vin,* du *négus léger,* ou du *gruau de sagou,* mêlé avec un peu de *vin,* etc. Il ne faut pas non plus qu'elle soit excitée par un *régime échauffant.* On ne tiendra donc pas le malade trop chaudement; cependant on se gardera bien d'arrêter une *sueur* douce et modérée, qui a lieu dans ces cas.

Remèdes, indépendamment des vésicatoires et des cordiaux.

Quoique les *vesicatoires* et les *cordiaux* soient les *remèdes* principaux dans cette maladie, cependant, pour ceux qui voudraient en employer d'autres, nous indiquerons une ou deux *formules* des *remèdes* qu'on prescrit ordinairement contre la *fièvre lente-nerveuse* (*a*).

Bol, lorsque le malade est très-faible.

(*a*) Lorsque le malade est très-faible, on peut lui donner un *bol*, composé de la manière suivante:

Prenez de racine de *serpentaire de Virginie*, de *contrayerva*, de chaque cinq décigrammes (dix grains).

de *castoreum*, deux décigrammes et demi (cinq grains).

Pilez le tout dans un mortier, et réduisez en poudre très-fine; faites un *bol*, avec un peu de *confection Japonaise*, ou de *sirop de safran.*

On donnera ce *bol* toutes les quatre ou cinq heures.

Poudre dans le même cas.

On peut encore employer la poudre suivante dans la même intention;

Dans les cas désespérés, lorsque le malade a le *hoquet*, des *soubresauts dans les tendons*, etc., j'ai vu des effets extraordinaires du *musc*, donné plusieurs fois par jour, à grande dose. Le *musc* est, sans contredit, un excellent *anti-spasmodique :* on peut aller jusqu'à dix, douze décigrammes (vingt, vingt-quatre grains), répétés trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, même plus souvent, selon les circonstances.

Ce qu'il faut donner lorsque le malade a le hoquet, etc. Le musc seul,

Quelquefois il est nécessaire de joindre au *musc* quelques décigrammes (quelques grains) de *camphre* et de *sel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *transpiration* et les *urines*. On prépare ce *remède* de la manière suivante :

Le musc combiné avec le camphre et le sel volatil de corne de cerf.

Prenez de *musc*, sept décigrammes et demi (quinze grains);
de *camphre*, un décigramme et demi (trois grains);
de *sel volatil de corne de cerf*, trois décigrammes (six grains);
Faites un *bol* avec un peu de *sirop commun*.

On donne ce *remède* comme nous venons de le prescrire ci-dessus.

Si cette *fièvre* devient *intermittente*, ce qui arrive très-souvent dans son *déclin*, ou si les forces du malade sont épuisées par des *sueurs colliquatives*, etc., il faut prescrire le *quin-*

Lorsque la fièvre devient intermittente, le quinquina en substance.

Prenez de racine de *valériane sauvage*, un gramme (dix-huit grains);
de *safran*, de *castoreum*, } de chaque deux décigrammes (quatre grains).
Broyez le tout ensemble dans un mortier, et réduisez en poudre subtile. On donne cette dose, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit-lait au vin*.

quina. On donnera deux, même quatre grammes (demi-gros, même un gros) de cette écorce en poudre, dans un verre de *vin* de *Porto* ou de *Bordeaux*. On répétera cette dose trois ou quatre fois par jour, autant que l'*estomac* du malade pourra la supporter.

En infusion.

Si le *quinquina* en substance passe difficilement, on fera infuser, à froid, trois décagrammes (une once) de cette écorce dans une bouteille de *vin* du *Rhin* ou de *Portugal*, pendant deux ou trois jours; et après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade plusieurs fois dans la journée (*b*).

Dans combien d'espèces de fièvres on peut administrer le quinquina;

Il y a des médecins qui prescrivent le *quinquina* dans cette *fièvre* et dans d'autres (quand il n'y a pas de signes d'*inflammation*), sans s'embarrasser si la *fièvre* est *intermittente* ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point les observations futures établiront les avantages de cette pratique; mais nous devons croire que le *quinquina* est un *fébrifuge* très-universel, et qu'il peut être administré dans la plupart des *fièvres* dans lesquelles la *saignée*

Autre manière d'administrer le quinquina.

(*b*) Le *quinquina* convient encore, infusé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la manière suivante :

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once);
d'*écorce d'orange*, seize gram. (demi-once);
de racine de *serpentaire de Virginie*, huit grammes, (deux gros);
de *safran*, quatre grammes, (un gros).

Réduisez le tout en poudre : laissez infuser pendant trois ou quatre jours, dans demi-litre (chopine) de la meilleure *eau-de-vie*; passez.

On en donne deux cuillerées à café, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *vin* léger, ou de *négus*.

n'est pas nécessaire, et où l'on ne reconnaît pas d'*inflammation locale* (5).

(Lorsque le malade sera entré en *convalescence*, on le conduira comme il est prescrit §. III du Chap. II de ce Vol.)

---

(5) On va voir, dans le Chap. suiv. que le Dr. BUCHAN lui-même n'attend pas, pour prescrire le *quinquina*, que la *fièvre* ait le caractère d'*intermittence* ou de *rémittence*. On peut donner, comme loi générale, que le *quinquina est le meilleur remède connu, contre toutes les fièvres dont la cause est une dégénérescence des humeurs* : or toutes les *fièvres*, excepté celles qui sont *inflammatoires*, reconnaissent cette cause.

Dans toutes celles dont la cause est une dégénérescence des humeurs ;

Nous croyons cependant devoir observer que ce *remède*, de même que tous les *remèdes* quelconques, peut devenir dangereux, du moment où l'on n'en saisirait pas la véritable indication. Voilà la raison pour laquelle, sans nous embarrasser si nous nous répétions, nous avons porté jusqu'au scrupule l'attention de désigner, dans tout le cours de cet ouvrage, le moment précis où les *remèdes* doivent être administrés. Nous n'avons pas été moins exacts à en spécifier les doses. Nous avons donc la confiance, (et le succès de cet ouvrage nous permet de l'avoir), que quiconque ne voudra s'en servir qu'avec les précautions que nous exigeons, ne sera jamais dans le cas de redouter l'effet des *remèdes*, même les plus énergiques.

Cependant il faut avoir grande attention aux indications.

CHAPITRE IX.

De la Fièvre maligne, putride, pourprée, ou pétéchiale (1).

Cette fièvre peut être appelée la fièvre pestilentielle d'Europe. Pourquoi?

CETTE *fièvre* peut être appelée la *fièvre pestilentielle* d'Europe, parce que la plupart de ses *symptômes* lui donnent la plus grande ressemblance avec cette maladie terrible connue sous le nom de *Peste* (2).

(1) Il faut voir ce que nous avons dit des *pétéchies* et des taches *pétéchiales*, Chap. II, notes 2 et 3, pag. 68 et 69 de ce Vol.; et à la *Table générale*, Tom. V, le mot *Pétéchies*.

(2) Nous avons fait voir, Chap. IV, note 1 de ce Tom. II, pour quelle raison le Dr. BUCHAN appelait une même *fièvre*, *aiguë*, *ardente* et *inflammatoire*; et nous avons rapporté le témoignage de CH. LE ROY, qui dit que ces dénominations, dont les auteurs ont fait autant de *fièvres* particulières, ne signifiaient que le degré de la même *fièvre*.

Ce qu'on doit entendre par fièvre maligne.

Il en est de même de la *fièvre maligne*, qui est la *fièvre* la plus *contagieuse* et la plus meurtrière. Voilà pourquoi l'auteur dit qu'elle pourrait être appelée la *peste d'Europe*. Or, le *pourpre*, les *pétéchies*, et la *putridité* des humeurs, rendent une *fièvre* très-*contagieuse*, et ne se montrent jamais sans menacer de plus ou moins de danger. Ce sont donc des *fièvres malignes*, dans toute l'étendue du terme; et l'on n'hésitera point à en être persuadé, si, comme nous l'avons avancé dans le courant de la note que nous venons de citer, on ne peut pas se refuser à croire que la nature ne nous présente que deux espèces de *fièvres continues-aiguës*, la *bénigne* et la *maligne*.

Pourquoi l'on donne cette dénomination à

Mais on a fait dans cette dernière comme dans la première; on lui a donné le nom du *symptôme* le plus apparent. On l'a appelée *fièvre maligne pourprée*, *fièvre*

Les personnes d'une *constitution* relâchée et d'un *tempérament mélancolique*, celles dont les forces ont été épuisées par de longs jeûnes, par des veilles, par des travaux rudes et fatigans, par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes *salivations*, etc., y sont le plus exposées.

Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fièvre maligne.

§. I.

Causes de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

LA *fièvre maligne*, etc., est occasionnée par un *air* malsain, tel que celui que respirent ceux qui habitent des lieux bas, et qu'on n'a point soin de renouveler : tel est encore celui que corrompent les émanations *putrides* des *animaux* et des *végétaux* en *putréfaction*, etc. Aussi cette *fièvre* est-elle très-commune dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les infirmeries, sur-tout lorsqu'il y a trop de monde, que ces lieux ne sont pas assez aérés, ou que la *propreté* y est négligée (3).

L'air malsain : ce qui la rend commune dans les prisons, les hôpitaux, les infirmeries, etc.

---

maligne pétéchiale, ou simplement *fièvre pourprée*, *pourpre*, *fièvre pétéchiale*, lorsque l'*éruption*, connue sous le nom de *pourpre* et de *pétéchies*, dominait sur tous les autres *symptômes*; *fièvre putride*, lorsque la *putridité* des humeurs se faisait sur-tout remarquer; et seulement *fièvre maligne*, lorsque tous les *symptômes* dangereux de la malignité se trouvaient dans un degré tel, qu'on n'avait pas plus de raison de l'appeler *putride* que *pourprée*, et *pourprée* que *putride*. Le D.r BUCHAN est donc fondé à traiter ces trois espèces prétendues de *fièvre*, sous une seule et même dénomination. On traitera, Tom. IV, Chap. L, §. VI, Art. VII, de la *fièvre pourprée des femmes en couche*.

la fièvre putride, pourprée, ou pétéchiale ?

(3) Delà les malades, qui sont transportés dans un hôpital, n'ont pas seulement à lutter contre la maladie

L'*air* extérieur qui ne circule pas librement, qui est sans cesse imbibé par les pluies et par des brouillards épais, occasionne encore la *fièvre maligne*, etc. On la voit ainsi succéder souvent à de grandes inondations, dans les pays bas et marécageux, sur-tout lorsque ces inondations sont précédées ou suivies de grandes chaleurs.

Les substances animales gardées trop long-temps:

Des substances purement *animales*, sans être mélangées comme il convient de *végétaux;* ou une nourriture de viande, de poisson gardés trop long-temps, peuvent également faire naître cette espèce de *fièvre* (4). Delà les marins dans les voyages de longs cours, et les habitans des villes assiégées, sont souvent attaqués de *fièvre maligne*.

Le blé gâté: l'eau croupie:

Le *blé* gâté par les pluies ou pour avoir été gardé trop long-temps, l'eau croupie par la *stagnation*, donnent encore lieu à cette même *fièvre*.

Les cada-

Les cadavres qui, en se *putréfiant*, empoi-

---

dont ils sont attaqués; ils ont encore à combattre toutes celles auxquelles les expose l'*air* qu'ils respirent. L'attention que l'on a, dans certains hôpitaux, de réunir dans une même salle les malades attaqués de la même maladie, est très-sage; mais elle deviendra inutile, tant que les salles se communiqueront entre elles; tant que l'*air* des salles qui contiennent des malades attaqués de maladies *contagieuses*, se confondra sans cesse avec celui des autres salles.

Le seul moyen de préserver les malades des effets funestes de cet *air* empoisonné, est donc d'isoler chaque salle, et de les construire à une distance marquée les unes des autres. C'est celui que propose et que remplit J. B. LE ROY dans la construction de son hôpital, comme nous l'avons dit Tom. I, Chap. X et XI, §. II.

Observation.

(4) Huit personnes, dit TISSOT, mangèrent du poisson gâté: elles furent toutes attaquées d'une *fièvre maligne*, et il en périt cinq, malgré les soins des plus habiles médecins. *Avis au Peuple*, tom. j, pag. 255.

sonnent l'*air*, sur-tout dans les saisons chaudes, sont très-capables de faire naître la *fièvre maligne*. Aussi cette espèce de *fièvre* ravage-t-elle souvent les camps et les lieux où se trouve le théâtre de la guerre; ce qui nous démontre l'avantage de reléguer à une certaine distance des villes les cimetières, les tueries, etc. (ainsi qu'on l'a déjà observé, Tom. I, Chap. IV, note 1, et Chap. IX.)

vres en putréfaction.

La malpropreté est aussi une des causes générales de la *fièvre maligne*. Nous voyons, en conséquence, qu'elle est très-commune dans les grandes villes parmi les pauvres, qui respirent un *air* renfermé et malsain, qui négligent la *propreté*, et qui sont forcés de vivre d'*alimens* corrompus et gâtés. Elle ne l'est pas moins parmi ces artisans qui travaillent à des métiers sales, et qui les obligent de rester constamment renfermés.

La malpropreté :

L'adversité, les malheurs, les chagrins, la douleur, doivent entrer dans la classe des causes qui peuvent donner lieu à la *fièvre maligne* (5).

Les affections de l'ame :

Nous ajouterons encore que la *fièvre putride*,

La contagion.

(5) On ne saurait douter que la *fièvre maligne* n'ait son principal siége dans les *nerfs* et dans le *cerveau*. Je trouve, dit LIEUTAUD; dans ce seul fait, un caractère qui peut très-bien la distinguer des autres espèces de *fièvres*. Il est vrai que ces dernières sont souvent accompagnées des mêmes affections *cérébrales* et *nerveuses*; mais elles n'y sont que passagères et *symptomatiques*, au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les temps de la *fièvre maligne*. Un autre fait dont je puis rendre témoignage, prouve, en quelque sorte, ce que j'avance; c'est que les deux tiers, au moins, de ceux que j'ai vus attaqués de la *fièvre maligne*, étaient dans l'adversité, ou avaient eu des chagrins et des peines d'esprit, source cachée d'une infinité de maladies. *Précis de la Méd. Prat.*, tom. j, pag. 61.

Le principal siége de la fièvre maligne est dans les nerfs.

maligne ou *pourprée*, est *contagieuse* au plus haut degré; d'où elle se communique souvent par la seule *contagion* : c'est pourquoi toute personne en santé doit fuir ceux qui sont attaqués de cette espèce de *fièvre*, à moins que des raisons absolument indispensables ne l'obligent de rester auprès d'eux (6).

§. II.

Symptômes de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Symptômes précurseurs.

LA *fièvre maligne* s'annonce en général par une faiblesse remarquable, par des lassitudes spontanées et sans aucune cause apparente. Quelquefois cette faiblesse est si grande, que le malade peut à peine marcher, ou même se tenir debout, sans craindre de se trouver mal: il est dans le plus grand *abattement*; il soupire; il perd courage; il est frappé de la crainte de la mort.

Il n'y a que ceux qui sont utiles au malade, qui doivent l'approcher.

(6) Il n'y a que le désir d'être utile au malade qui puisse porter à l'approcher. Or, nous avons fait voir, Tom. I, Chap. X et XI, que non-seulement les malades ont de l'aversion pour la compagnie; mais encore qu'ils n'ont besoin que d'une garde, et d'un aide quand on doit les changer. Il faut donc, dans ce moment, sans craindre de paraître dur ou insensible, refuser l'entrée de la chambre du malade à père, mere, frere, sœur, amis, etc. Un médecin, toute autre personne charitable et bienfaisante, qui arrache des bras de la mort un de ses semblables, a, sans contredit, des droits à la reconnaissance de la société. Mais en est-il moins digne, quand il a la fermeté de s'opposer à ce que des personnes jouissant d'une bonne santé, se précipitent, sous l'apparence d'un zele presque toujours infructueux, et souvent nuisible, dans une maladie à laquelle il est presqu'impossible d'échapper, et dont les suites sont toujours funestes, quand elles ne sont pas mortelles?

Il a des *nausées*, et vomit quelquefois de la *bile :* il a un violent mal de tête, accompagné de *pulsations* ou de battement dans les *artères temporales*. Les yeux paraissent souvent rouges et enflammés, et il ressent de la douleur dans le fond des *orbites*. Il entend un bourdonnement dans les oreilles ; la *respiration* est laborieuse, et souvent interrompue par des soupirs.

Il se plaint de douleurs à la *région de l'estomac*, dans le dos et dans les *reins :* la langue est d'abord blanche, mais ensuite elle devient noire et gercée ; les dents se couvrent de *tartre* en forme de croûte noirâtre. Le malade rend quelquefois des *vers* par haut et par bas : il frissonne, il tremble, et souvent il *délire*. Symptômes caractéristiques.

Si on le saigne, le *sang* paraît dissous ou n'avoir que très-peu de consistance, et il se *putréfie* promptement. Les *déjections* sont très-fétides, et quelquefois verdâtres, noires, ou d'une couleur rougeâtre. La *peau* se couvre souvent de taches pâles, *pourprées*, livides, brunes ou noires ; et quelquefois il survient de violentes *hémorrhagies* par la bouche, par le nez, par les *yeux*, etc. (7).

(Nous ajouterons à cette énumération de *symptômes*, que le *pouls* est *petit*, *vite* et *dur*, quelquefois mollasse et languissant, et souvent *intermittent ;* que la *peau* est sèche, aride et brûlante, et quelquefois froide et gluante. J'ai vu chez une jeune fille de quatorze à quinze ans, qui a succombé sous cette terrible maladie, la *peau* ridée et desséchée, sur-tout au bout

(7) La *putréfaction* du *sang* et les taches *pourprées*, mises ici au rang des *symptômes* communs de la *fièvre maligne*, justifient ce que nous avons avancé note 2 de ce Chap.

des doigts, à peu près comme celle de ceux qui l'ont tenue long-temps dans l'eau; et le douzième de sa maladie, on trouva sur ses couvertures de grands lambeaux d'*épiderme*, qu'elle avait arrachés de ses mains et de ses bras, qui étaient tout dépouillés. Le dos, les fesses et une partie des cuisses, se sont dépouillés de la même manière.)

Ce qui distingue la fièvre maligne de celles qui sont purement inflammatoires;

On peut distinguer la *fièvre maligne* de celles qui sont purement *inflammatoires*, par la *petitesse du pouls*, par le grand *abattement* du malade, par l'état de *dissolution* de son *sang*, par les *pétéchies* ou taches *pourprées*, et par la *putridité* infecte des excrémens.

De la fièvre lente, ou nerveuse.

On la distingue pareillement de la *fièvre lente-nerveuse*, par la chaleur et la soif, qui sont plus considérables; par la couleur plus foncée des *urines*; enfin, par la *prostration des forces*, et par tous les autres *symptômes* qui sont portés à l'extrême.

Cette distinction est quelquefois très-difficile à faire.

Il arrive cependant quelquefois que les *symptômes* des *fièvres inflammatoire*, *nerveuse* et *maligne*, sont tellement mêlés ensemble dans la *fièvre* que l'on a à traiter, qu'il est très-difficile de déterminer à quelle classe elle appartient. C'est alors qu'il faut apporter les plus grandes précautions, et user de tout le savoir dont on est capable.

Comment il faut se conduire dans ce cas.

Il faut donc commencer par diriger son attention vers les *symptômes* prédominans, et prescrire le *régime* et les *remèdes* qu'ils exigent.

Les fièvres inflammatoire et nerveuse peuvent être converties en maligne.

Il est très-important de remarquer que les *fièvres inflammatoire et nerveuse* peuvent être converties en *fièvres maligne* et *putride*, par un *régime* trop *échauffant*, ou par des *remèdes* contraires, (comme nous l'avons déjà fait voir Chap. IV, fin de la note 1 de ce Vol.)

Il

Il n'est pas aisé de fixer la durée des *fièvres malignes*. Tantôt elles se terminent entre le septième et le quatorzième jour, et tantôt elles vont au-delà de la cinquième ou sixième semaine. Mais il est très-nécessaire d'observer que leur durée dépend beaucoup de la *constitution* du malade, et de la manière dont sa maladie est traitée (8).

Il n'est pas aisé de fixer la durée des fièvres malignes.

---

(8) CH. LE ROY, ancien professeur de Montpellier, a observé que les *fièvres malignes* ont des caractères très-différens, relativement à l'âge des personnes qui en sont attaquées. Aussi les a-t-il divisées en *fièvre maligne des jeunes gens*, et en *fièvre maligne des vieillards*. Nous voudrions pouvoir exposer les raisons sur lesquelles est fondée cette division; mais cette entreprise nous mènerait au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, et d'ailleurs serait étrangère à notre objet. S'il se trouve quelqu'un qui soit curieux de se pénétrer de ces vérités, qu'il consulte le premier des excellens Mémoires déjà cités, Chap. IV, note 1 de ce Vol.

Cette durée est relative à l'âge du malade.

Nous nous bornerons à rapporter ce qu'il dit de la durée de cette espèce de *fièvre* :

« Dans la *fièvre maligne des vieillards*, les malades « meurent quelquefois le huitième ou le neuvième jour « de la maladie, plus souvent le onzième ou le treizième. « Je n'en ai point vu chez lesquels, finissant par la mort, « elle se soit étendue plus loin. Lorsque cette maladie « n'emporte point le malade, elle a coutume de laisser « après elle des impressions fâcheuses et durables, qui « le font trainer long-temps, et auxquelles il succombe « quelquefois.

Elles sont moins longues chez les vieillards.

« La *fièvre maligne des jeunes gens*, quoique dan- « gereuse, l'est cependant beaucoup moins que celle « des *vieillards*. Lorsque le malade en réchappe, elle « est ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne soit « terminée par une *crise*. Rarement finit-elle avant le « vingt-cinq ou le trentième jour : souvent elle s'étend « au quarante-cinquième, au soixantième, quelquefois « même au-delà. C'est dans cette espèce de *fièvre ma-* « *ligne* qu'il arrive quelquefois, qu'après avoir été très- « mal quinze, vingt, jusqu'à trente jours, néanmoins

Plus longues, mais moins dangereuses chez les jeunes gens.

Symptômes favorables.

Les *symptômes* les plus favorables sont : un *cours de ventre* léger, vers le quatrième ou cinquième jour, une chaleur douce et une *sueur* modérée; et quand ils durent un certain temps, ils emportent souvent la maladie. Il faut donc bien se garder de les arrêter.

Les petites *pustules miliaires*, qui paraissent entre les *pétéchies* ou taches *pourprées*, sont encore un *symptôme* favorable, ainsi que cette espèce de *gale* dont les lèvres et le nez se couvrent vers le déclin.

C'est un bon signe quand le *pouls* s'élève par l'usage du *vin* ou de tout autre *cordial*, et que les *symptômes nerveux*, dont nous avons parlé, diminuent.

La *surdité*, arrivant vers le déclin de la maladie, est aussi très-souvent un *symptôme* avantageux (*a*), ainsi que les *tumeurs* et les *abcès* aux *aines*, aux *aisselles*, ou aux *glandes parotides*, etc. (9).

Symptômes dangereux.

On peut compter, parmi les *symptômes* les

« les malades en réchappent. » *Mélanges de Physique et de Médecine*, pages 171, 186, 187.

(*a*) La *surdité* n'est pas toujours un *symptôme* favorable dans cette maladie : il peut même se faire qu'elle n'ait ce caractère, que lorsqu'elle est occasionnée par un *abcès* formé dans l'oreille.

(9) Ces *tumeurs*, qui sont d'un bon présage chez les jeunes gens, parce qu'elles sont *critiques*, sont, dit CH. LE ROY, ordinairement *symptomatiques* chez les vieillards, et annoncent une mort prochaine : les taches *pourprées* ou les *pétéchies*, sont quelquefois, mais plus rarement, de la même nature. PRINGLES observe, que ces *suppurations* sont la terminaison commune de la *fièvre maligne*, quand elle est de longue durée; et que, lorsqu'elles ne paraissent pas, il devient probable que la *fièvre* est entretenue par quelque *abcès* qui se forme intérieurement. *Observations sur les Maladies des Armées*, tom. ij, pag. 102.

plus défavorables, une *diarrhée* excessive avec le ventre dur et enflé; des taches larges, noires, livides sur la *peau*; des *aphthes* dans la bouche; des *sueurs* froides et visqueuses; la *goutte sereine* ou *cécité*.

(Il arrive cependant quelquefois que la *cécité* ou *goutte sereine* a le sort de la *surdité*, qu'elle se dissipe par le temps, et même presque aussi-tôt que la maladie.)

Le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue et l'impossibilité de la retirer hors de la bouche, la propension constante du malade à se découvrir la *poitrine*, sont encore des *symptômes* défavorables.

Enfin, lorsque la *sueur* et la *salive* sont teintes de *sang*, et que les *urines* sont noires ou déposent un *sédiment* noir, le malade est en grand danger. Les *soubresauts des tendons*, les *déjections fétides*, *ichoreuses*, (c'est-à-dire, très-claires, très-aqueuses) et involontaires, accompagnées de froid aux *extrémités*, sont en général les avant-coureurs de la mort. Symptômes mortels.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

DANS le traitement de cette maladie, tous nos efforts doivent tendre à combattre, autant qu'il est possible, la disposition des humeurs à la *putridité*; à soutenir les forces du malade, à lui inspirer du courage, et concourir avec la nature agissante à expulser la cause de la maladie par une douce *transpiration* et par les autres *évacuations*. But qu'on doit se proposer dans cette maladie.

Il faut commencer par procurer un air pur et frais au malade;

Nous avons déjà observé que l'*air* malsain occasionne souvent les *fièvres putrides :* il doit en conséquence contribuer à les aggraver, si le malade y reste exposé : on doit donc commencer par empêcher que l'*air* ne séjourne dans la chambre du malade : pour cet effet, on ouvrira les portes et les fenêtres de cette chambre ou de celle d'à côté, afin de rafraîchir l'*air* et de le renouveler sans cesse (comme il est dit, Tom. I, Chap. IV.) Car la *respiration* et la *transpiration* des personnes en santé, rendant bientôt l'*air* d'un petit appartement malsain, cet effet est encore plus prompt, si cette *transpiration* et cette *respiration* viennent d'une personne dont toute la masse des humeurs est dans un état de *putridité.*

Asperger la chambre, le lit, etc. avec des sucs acides;

Ce n'est pas assez d'introduire un *air* frais dans la chambre du malade; il faut encore employer le *vinaigre*, le *verjus*, le *suc de citron*, *d'orange*, ou de tout autre *végétal acide*, que l'on pourra se procurer le plus promptement : il faut en asperger souvent le lit, le plancher et toutes les parties de la chambre.

Ou les réduire en vapeurs;

On pourra encore réduire tous ces *acides* en vapeurs, en les jetant sur une pelle rougie au feu, ou en les faisant bouillir dans la chambre, etc.

Les faire flairer au malade.

Il faut de même placer dans différens endroits de la chambre des écorces fraîches de *citrons* et d'*orange*, et en présenter souvent à flairer au malade.

Avantages de ces vapeurs.

Les *acides* employés de cette manière, tendront non-seulement à rafraîchir le malade, mais encore à garantir de la *contagion* ceux qui le servent.

Utilité des plantes dont l'odeur est forte.

Les plantes dont l'odeur est forte, telles que la *rue*, la *tanaisie*, l'*absinthe*, etc., peuvent

être également placées dans différens endroits de la maison, et les personnes qui soignent le malade, ne peuvent rien faire de mieux que de les flairer souvent.

Non-seulement il faut que le malade soit tenu fraîchement, mais encore il faut qu'il soit parfaitement à son aise, et que rien ne l'importune: le moindre bruit est capable de lui affecter la tête, et le moindre mouvement, de le faire tomber en *syncope*.

Il faut que le malade soit à son aise, et que rien ne l'importune.

Il est peu de *remèdes* plus importans dans cette maladie que les *acides*, (ainsi qu'on l'a déjà fait observer, Chap. II, note 8 de ce Vol.) On doit en mettre dans tous les *alimens*, ainsi que dans toutes les boissons. Le *petit-lait d'orange*, de *citron* ou de *vinaigre*, est très-convenable. On doit le faire de ces trois manières tour-à-tour, ou selon le goût du malade. On peut le rendre *cordial*, en y ajoutant du *vin*, autant que la faiblesse du malade paraîtra le demander.

Les boissons et les alimens doivent être acidulés.

Si le malade est très-abattu, on lui donnera du *négus*, ou du *vin* trempé de moitié d'eau, et *acidulé* avec le *suc d'orange* ou de *citron*. Dans certains cas, on peut lui accorder un verre de *vin* pur : le meilleur alors, c'est le vin du Rhin; mais s'il y a *cours de ventre*, il faut préférer le *vin* de *Porto* ou celui de *Bordeaux*.

Boisson, lorsque le malade est très-abattu, et qu'il a un cours de ventre;

Lorsque le ventre est resserré, on donnera au malade, dans un verre de sa boisson ordinaire, une cuillerée à café de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), plus ou moins, selon les circonstances; ou bien on lui donnera pour *tisane* une *décoction* de *tamarins*, qui a le double avantage de lâcher le ventre et d'appaiser la soif.

Lorsqu'il est resserré.

L'*infusion* de *fleurs de camomille*, tant que

Infusion de fleurs de ca-

momille, acidulée.

l'*estomac* pourra la supporter, est une boisson très-convenable dans cette maladie. On peut l'*aciduler*, en ajoutant sur chaque verre dix à quinze gouttes d'*élixir de vitriol*.

Quels doivent être les alimens.

Les *alimens*, dans cette maladie, seront légers : ils consisteront en *gruau*, en *panade*, etc., auxquels on ajoutera un peu de *vin*, si le malade est faible et abattu. Ces *alimens* seront tous *acidulés* avec le *suc d'orange*, la *gelée de groseille*, etc. Le malade peut manger en toute sûreté des fruits mûrs, cuits, soit au four, soit au feu, ou même crud; tels sont les *pommes*, les *groseilles*, les *cerises conservées*, les *prunes*, etc., (comme il est prescrit, Chap. I, §. III, Art. I, et Chap. IV, note 3 de ce Vol.)

Il est important de donner fréquemment de la boisson et des alimens au malade.

Il ne faut jamais, dans cette maladie, laisser long-temps le malade sans nourriture (10). Un peu d'*alimens* ou de boisson, donnés fréquemment, non-seulement soutiennent les forces, mais encore combattent la tendance des humeurs à la *putridité.* : c'est pourquoi on doit lui donner souvent, dans la journée, de petites quantités de quelques-unes des boissons *acides* recommandées ci-dessus, ou de ce qui pourra être agréable à son palais, ou que l'on pourra se procurer le plus aisément.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a du délire.

Dans le cas où le malade aurait du *délire*, il faudrait lui *fomenter* souvent les pieds et les mains avec une forte *infusion* de fleurs de *camomille*. Cette *infusion*, ou celle de *quinquina*

---

(10) Ce précepte, qui est de la plus grande importance, prouve que le D.r BUCHAN regarde les *fièvres malignes*, *putrides*, comme appartenant à la classe de celles que l'on nomme *nerveuses*, (ainsi qu'on l'a déjà observé, note 5 de ce Chap.)

pour ceux qui pourraient en faire les frais, ne pourra manquer de produire le meilleur effet.

Les *fomentations* de cette espèce, non-seulement soulagent la tête en dilatant les vaisseaux des *extrémités*, mais encore, comme elles passent dans l'intérieur et pénètrent jusques dans le *sang*, elles peuvent en conséquence, par leur vertu *autiputride*, contribuer à détruire la *putrescence* des humeurs.

Fomentations de fleurs de camomille ou de quinquina; leurs avantages dans ce cas.

§. IV.

Remèdes qu'il faut administrer dans la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Si on trouve le moyen de placer un *vomitif* dans le commencement de cette *fièvre*, il aura presque toujours un bon effet. Mais si la *fièvre* subsiste depuis quelques jours, et que les *symptômes* soient violens, les *vomitifs* ne sont pas alors tout-à-fait aussi sûrs. Cependant il faut toujours tenir le ventre libre, au moyen des *lavemens* ou des *laxatifs*.

Vomitif au commencement; lavemens et laxatifs.

La *saignée* est rarement nécessaire dans les *fièvres putrides*, *malignes*. S'il y a des *symptômes d'inflammation*, on peut alors quelquefois la permettre dans les premiers instans de la maladie; mais en général, il est dangereux de la répéter, (comme on l'a prouvé, Chap. II, note 6 de ce Vol.)

On ne doit jamais employer les *vésicatoires* dans cette maladie, qu'à la dernière extrémité. Mais si les *pétéchies* ou taches pourprées disparaissent subitement; si le *pouls* faiblit sensiblement; si le malade a du *délire*; si ces *symptômes* sont accompagnés de ceux que nous avons décrits pag. 226, 227 de ce Vol., il faut en venir aux *vésicatoires*, et alors ou les ap-

Les vésicatoires ne doivent être appliqués qu'à la dernière extrémité dans cette maladie. Symptômes qui les indiquent.

pliquera à la tête et au gras des jambes, ou dans l'intérieur des cuisses.

Ce qu'il y a à craindre de la part des vésicatoires: il faut leur préférer les sinapismes.

Cependant, comme dans cette maladie les *vésicatoires* pourraient occasionner la *gangrène*, (Voyez à la *Table générale*, Tom. V, le mot *Gangrène*) nous préférons de conseiller, dans ce cas, des *emplâtres de moutarde* et de *vinaigre*, appelés *sinapismes*, (Voyez pag. 131 de ce Vol.) ou des *cataplasmes d'oignon* avec la farine de seigle, etc., que l'on appliquera chauds sous la plante des pieds, réservant les *vésicatoires* pour les cas extrêmes (11).

---

(11) Ce précepte ne détruit point ce que nous avons dit, Chap. VI, §. II, note 5 de ce Vol., qu'il faut appliquer les *vésicatoires* de bonne heure, dans plusieurs maladies. La *putridité* des humeurs, vice dominant dans la *fièvre maligne*, et les *éruptions critiques* dont elle est suivie, ont sans doute porté le D.r BUCHAN à faire ici cette restriction, et elle paraît très-sage; mais elle regarde particulièrement la *fièvre maligne des jeunes gens*; car voici comme s'explique CH. LE ROY, ibid. pag. 178:

Exception à cette règle.

« Les *remèdes* qu'on a coutume d'employer dans le « traitement des *fièvres aiguës*, me paraissent manquer « d'efficacité dans celle-ci, dans la *fièvre maligne des « vieillards*. Si j'ai eu quelquefois le bonheur de réus- « sir, j'ai cru devoir l'attribuer principalement au *quin- « quina*, employé après les *remèdes généraux*, à haute « dose, et sur-tout en substance, et au *vésicatoire* ap- « pliqué de bonne heure. » Et il ajoute en note:

« Je dis au *vésicatoire* appliqué de bonne heure, parce « que je pense que, faute d'être employé assez tot, ce « *remède* manque souvent de produire les grands effets « qu'on est en droit d'en attendre. Le *vésicatoire* peut, « sans doute, produire un effet utile, par la révulsion « qu'il occasionne, au moyen de la douleur et de l'irri- « tation *inflammatoire* qu'il excite dans la partie sur la- « quelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'é- « coulement considérable de *pus* qui s'y établit ensuite, « est encore bien plus avantageux dans cette sorte de

On a pour habitude de donner, dans les commencemens de cette maladie, le *tartre stibié* ou *émétique (tartrite de potasse antimonié)* à petite dose, qu'on répète toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce qu'il ait fait *vomir*, *purgé*, ou excité la *sueur*. Cette méthode convient assez, pourvu cependant que ce remède ne soit point continué assez long-temps pour affoiblir le malade. (Voyez Chap. XI, note 1 de ce Vol.)

Précautions avec lesquelles il faut donner l'émétique.

On a été long-temps dans l'opinion ridicule, que l'on pouvait expulser la matière infecte ou *pestilentielle* de la *fièvre maligne*, par de légères doses de *remèdes cordiaux* ou *alexipharmaques* : en conséquence on a exalté la racine de *contrayerva*, la *confection cordiale*, le *mithridate*, etc., comme des *remèdes* infaillibles. Cependant il y a tout lieu de croire qu'ils font rarement beaucoup de bien (12).

Fausse opinion qu'on a de la vertu des cordiaux et des alexipharmaques dans cette maladie.

« *fièvre*. Cet écoulement me paraît répondre, pour l'u-
« tilité, à celui des *cautères* et des *sétons*, dans certai-
« nes *maladies chroniques* ; et c'est pour se ménager
« un tel écoulement dans le fort de la maladie, que je
« conseille de l'appliquer de bonne heure. On sait qu'il
« faut deux ou trois jours avant que l'excoriation, faite
« par le *vésicatoire*, soit en pleine suppuration. »

Dans les *fièvres malignes des jeunes gens*, il faut employer les *sinapismes* et les *cataplasmes d'oignon* dont nous venons de parler : on en couvre les jambes et la plante des pieds. Ce sont d'excellens *remèdes*, toutes les fois qu'on craint la *gangrène*. Aussi les emploie-t-on, avec le plus grand succès, dans d'autres maladies, telles que la *petite vérole* de mauvais caractère, etc.

(12) On ne doit avoir recours aux *alexipharmaques* et aux *alexitères*, dit LIEUTAUD, qu'avec beaucoup de circonspection : c'est agir contre la raison et l'expérience, que d'avoir la témérité d'en faire prendre à toutes sortes de sujets indistinctement, pour se conformer aux désirs des femmes et au sentiment du peuple igno-

Ce qu'on doit penser de cette classe de remèdes.

Il n'en est pas de supérieur au bon vin, qui est le meilleur des cordiaux.

Par-tout où les *cordiaux* sont nécessaires, nous ne connaissons rien de supérieur au bon *vin* vieux; aussi le conseillons-nous comme le *remède* le plus sûr et le meilleur. Le *vin*, les *acides* et les *antiputrides*, sont les seuls *remèdes* sur lesquels on puisse compter dans la cure de la *fièvre maligne*.

De quelle importance est le quinquina dans cette maladie.

Cependant les espèces les plus dangereuses de cette *fièvre*, celles qui sont accompagnées de *pétéchies* ou de *taches pourprées*, livides, noires, demandent qu'on joigne le *quinquina* aux *acides*. J'ai vu cette écorce faire presque des miracles, même dans les cas où les *pétéchies* avoient l'aspect le plus désespérant. Mais pour qu'elle produise cet effet, il faut non-seulement la prendre à grande dose, (ainsi qu'il a été dit, note 11 de ce Chap.); mais encore en continuer l'usage pendant long-temps.

Manière de l'administrer.

La meilleure manière de donner le *quinquina*, est sans contredit en substance, c'est-à-dire, en poudre, comme il suit :

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once.)

Réduisez en poudre très-fine; mettez dans un double décilitre (un demi-setier) d'eau, et ajoutez autant de *vin* rouge; *acidulez* le tout avec trente ou quarante gouttes d'*élixir de vitriol*, pour rendre ce *remède* plus facile à digérer, plus agréable et plus actif. On peut encore y ajouter six ou neuf décagrammes (deux ou trois onces) de *sirop de limon*.

On donnera deux cuillerées ordinaires de cette *mixture* toutes les deux heures, ou même

---

rant. Enfin l'erreur de ceux qui les emploient dans les maladies dont les apparences les leur ont fait confondre avec d'autres, est le plus souvent funeste aux malades. *Précis des Médicamens*, tom. j, pag. 181.

plus souvent, si l'*estomac* peut la supporter.

Ceux qui ne pourront pas prendre le *quinquina* en substance, le prendront infusé dans du *vin*, de la manière que nous l'avons recommandé dans la maladie précédente, pag. 216 de ce Vol. et note *b*.

Si le malade a un *cours de ventre* considérable, on fera bouillir le *quinquina* dans du *vin* rouge avec un peu de *canelle*, et on *acidulera* le tout avec de l'*élixir de vitriol*, de la manière suivante. Lorsque le malade a un cours de ventre considérable.

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once);
de *canelle*, quatre grammes (un gros);
d'*élixir de vitriol*, quarante gouttes.

Broyez le *quinquina* et la *canelle*; faites bouillir pendant quelques minutes dans demi-litre (chopine) de *vin* rouge; passez; ajoutez l'*élixir de vitriol*.

On en donnera deux cuillerées toutes les deux heures.

Rien de plus efficace, dans cette espèce de *cours de ventre*, que les *acides* à grandes doses, ainsi que tous les *remèdes* qui peuvent exciter une douce *transpiration*. Utilité des acides dans ce cas.

Si le malade est tourmenté par des *nausées* ou par le *vomissement*, on lui donnera une *mixture* faite avec demi-hectogramme (une once et demie) de *suc de citron* nouvellement exprimé, dans lequel on fera dissoudre quatre grammes (un gros) de *sel d'absinthe*: on ajoutera trois décagrammes (une once) d'*eau de canelle simple* et un peu de *sucre*. Ce qu'il faut faire lorsque le malade est tourmenté par des nausées et le vomissement;

On fera prendre cette *potion* dans le moment où elle vient d'être faite, c'est-à-dire, dans le temps même de l'*effervescence*, et on la répétera aussi souvent qu'il sera nécessaire.

Lorsqu'il s'annonce un abcès aux parotides.

Aux premières apparences du gonflement des *glandes parotides*, *axillaires* ou des *aines*, il faut appliquer des *cataplasmes maturatifs*, pour hâter la *suppuration*.

(Il faut lire à la *Table générale*, Tome V, au mot *Cataplasmes maturatifs*, la manière de les préparer, et on les renouvellera toutes les trois ou quatre heures. Si la *tumeur* ne se ramollit point, on appellera un Chirurgien, qui en substituera de plus actifs, et qui d'ailleurs sera nécessaire pour faire l'ouverture de l'*abcès*, aussi-tôt que le *pus* sera formé.) Dès qu'on s'aperçoit que la matière est formée (13), il faut ouvrir l'*abcès*, et continuer toujours l'application des mêmes *cataplasmes*.

Remèdes qu'il faut prescrire pour faciliter la guérison des ulcères occasionnés par cette maladie.

J'ai vu, dans le déclin de cette *fièvre*, des *ulcères* considérables, livides, *gangrénés* en apparence, exhalant l'odeur infecte de cadavres les plus corrompus, et répandus sur plusieurs parties du corps, se guérir peu à peu, et le malade recouvrer la santé, par un usage très-abondant de *quinquina*, dans du *vin*, *acidulé* avec de l'*esprit de vitrole* (*acide sulfurique étendu d'eau*).

(Voyez la manière de traiter le malade en *convalescence*, §. III du Chap. II, et §. V du Chap. IV de ce Volume.

Signes qui indiquent qu'un abcès est mur.

(13) On est assuré que la matière de l'*abcès*, c'est-à-dire le *pus*, est formé, quand la *tumeur* fait une pointe, sensible; quand, sous cette pointe, on sent une mollesse et comme un vide; quand, en pressant les côtés de la *tumeur*, on sent une *fluctuation*; quand les environs de la *tumeur* sont moins tendus, moins rouges et moins douloureux.

On observera cependant que dans les *tumeurs* profondes, comme dans celles dont il est ici question, il ne se forme pas ordinairement de pointe; mais les autres *symptômes* suffisent pour s'assurer de leur maturité.

§. V.

Moyens de prévenir et de se garantir de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Régime préservatif de la fièvre maligne.

Pour se garantir de la *fièvre maligne*, *fièvre* si dangereuse, nous recommanderons la *propreté* la plus scrupuleuse, une habitation dans un lieu sec et bien exposé, l'*exercice* en plein *air*, des *alimens* sains, et un usage modéré de *liqueurs généreuses*.

Combien il est important de fuir la contagion.

On doit sur-tout fuir la *contagion*. Il n'y a pas de *constitution* qui en soit à l'abri. J'ai vu des personnes gagner cette *fièvre*, pour avoir fait une seule visite à un malade qui en était attaqué ; d'autres, pour avoir passé dans une ville où elle régnait ; et quelques-unes, pour avoir assisté aux funérailles de ceux qui en étaient morts, (ainsi qu'on l'a déjà observé Tom. I, Chap. X, et note 6, pag. 222 de ce Vol.)

Comment il faut s'y prendre pour empêcher que le malade ne la communique.

Toutes les fois qu'une personne est attaquée de cette maladie, il faut donner tous ses soins à ce que la *contagion* ne se répande. Pour cet effet, on placera le malade dans une chambre spacieuse, éloignée, autant qu'il sera possible, des appartemens habités de la maison. On le tiendra extrêmement propre ; on aura l'attention de renouveler souvent l'*air* de sa chambre.

Tout ce qui touche au malade, tout ce qui vient de lui, doit être emporté sur-le-champ. Il faut le changer souvent de linge ; et les personnes qui sont en santé, excepté celles qui sont destinées à le servir, doivent fuir toute communication avec lui, (ainsi qu'il est prescrit Tom. I, Chap. IX, qui traite de la *propreté*, et Chap. X, qui traite de la *contagion*.)

Ce que doi-

Si quelqu'un craint d'être attaqué de la *con-*

vent faire ceux qui craignent d'être attaqués de la contagion.

tagion, ou d'avoir gagné la maladie, il faut qu'il prenne sur-le-champ un *vomitif*, et qu'il travaille à s'en délivrer, en buvant abondamment d'une *infusion* de fleurs de *camomille*. Si la crainte persiste, ou si quelques *symptômes* défavorables se manifestent, il continuera l'usage de ces *préservatifs* pendant un jour ou deux.

Il peut encore prendre une *infusion* de fleurs de *camomille* et de *quinquina* pour boisson ordinaire : il boira en outre, avant que de se mettre au lit, une chopine de fort *négus*, ou quelques verres de bon *vin* vieux. J'ai souvent été obligé de suivre cette pratique dans des temps où régnaient des *fièvres malignes*, et je l'ai recommandée à d'autres personnes, toujours avec succès.

Les saignées et les purgatifs sont dangereux dans ce cas.

On s'empresse, en général, d'avoir recours aux *saignées* et aux *purgatifs*, comme les *préservatifs* les plus souverains de la *contagion*. Mais ces moyens sont si peu capables d'en garantir, que souvent, en épuisant les forces, ils ne font qu'augmenter le danger (14).

Idée fausse qu'on a ordinairement des préservatifs.

(14) Il en est des *préservatifs* comme des *spécifiques*. La plupart ne sont que des *remèdes* de commères, qu'elles vantent comme capables de prévenir toutes les maladies. Cependant il est très-rare qu'on ne succombe point à celle à laquelle on a été exposé. Il faut en chercher la cause dans l'ignorance de ceux qui les prescrivent. Il n'y a presque jamais de rapport entre les *préservatifs*, et les remèdes propres à la maladie que l'on veut éloigner : souvent même ils sont absolument opposés.

On a vu une femme conseiller à une mère qui n'avait point eu la *petite vérole*, et qui venait de soigner son fils attaqué de cette maladie, de boire, pendant plusieurs jours, force *vin* pur, et de prendre, tous les soirs en se couchant, un demi-gros de *thériaque*. Cette mère suivit ponctuellement ce conseil. Le quatrième jour elle fut

Pour les personnes qui soignent les malades attaqués de ces *fièvres*, elles auront toujours sur elles une éponge ou un mouchoir imbibé de *vinaigre* ou de *suc de citron*, qu'elles flaireront lorsqu'elles s'approcheront du malade. Elles se laveront les mains, et, s'il est possible, changeront d'habits avant de se présenter en compagnie, (comme on le leur a déjà conseillé, Tome I, Chap. IV.)

---

attaquée d'une *fièvre inflammatoire*, qui, le surlendemain, s'annonça pour être celle de la *petite vérole*. Mais, malgré les secours les mieux administrés, les boutons ne firent que pointer, et la malade mourut le cinquième jour de la maladie.

Les vrais *préservatifs* sont les remèdes mêmes de la maladie à laquelle on veut échapper. Il faut se mettre au *régime*, aux *boissons*, aux *remèdes* qu'exige cette maladie : en un mot, se servir, à la quantité près, de ces secours, comme si on avait effectivement la maladie. On en voit un exemple dans le conseil que l'auteur vient de donner à ceux qui craignent d'avoir gagné la *fièvre maligne* ; on en voit un autre dans la conduite que tint le C.en LEPECQ DE LA CLOTURE, à l'égard des habitans qui éprouvaient les premiers *symptômes* de la maladie *épidémique* qui ravageait le Gros-Theil. *Observations sur les Maladies épidémiques*, année 1770, pag. 173.

Ce qu'on doit entendre par cette espèce de remèdes.

CHAPITRE X.

De la Fièvre miliaire.

D'où cette maladie tire son nom.

CETTE *fièvre* tire son nom des petites *pustules* ou vessies qui paroissent sur la *peau*, et qui ressemblent, pour la forme et la grosseur, à des grains de *millet* (1).

De quelle couleur sont les pustules.

Elles sont tantôt rouges et tantôt blanches; cependant ces deux espèces de *pustules* sont quelquefois entremêlées l'une avec l'autre.

Sur quelle partie du corps elles sont le plus abondantes.

Ces *pustules* sont, en général, plus nombreuses dans les endroits où la *sueur* est plus abondante, comme sur la *poitrine*, sur le cou, etc. Mais quelquefois aussi tout le corps en est couvert.

Une *sueur* modérée ou une douce moiteur favorise singulièrement cette *éruption*; aussi est-elle plus douloureuse et plus dangereuse quand la *peau* est sèche.

Cette maladie est quelquefois essentielle, mais plus souvent symptomatique.

Il arrive quelquefois que la *fièvre miliaire* est la maladie primitive, *essentielle* ou unique; mais le plus souvent elle n'est que le *symptôme* d'une autre maladie, comme de la *petite vérole*, de la *rougeole*, des *fièvres inflammatoire*, *maligne*, *nerveuse*, etc. Dans tous ces cas elle est,

---

Pays où on l'observe le plus fréquemment.

(1) Cette maladie est assez rare en France, excepté dans les départemens du Nord, où elle est *épidémique* depuis plusieurs années. Son théâtre est en Allemagne et dans quelques villes d'Italie. Les femmes en couche sont les personnes chez lesquelles on la rencontre le plus souvent. D'ailleurs, elle n'y paraît guère qu'*épidémiquement*; ou bien elle se joint à quelque autre maladie régnante, et elle n'est plus que *symptomatique*.

en

en général, l'effet d'un *régime* ou de *remèdes* trop *échauffans*.

La *fièvre miliaire* attaque principalement les personnes d'un caractère indolent, et d'un *tempérament phlegmatique* ou relâché. Les jeunes gens et les vieillards y sont plus sujets que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge.

Qui sont ceux qui y sont le plus exposés

Elle est encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, sur-tout aux femmes délicates et nonchalantes qui, négligeant l'*exercice*, se tiennent constamment renfermées, et vivent d'*alimens* aqueux et peu substantiels. Ces femmes sont singulièrement sujettes à être attaquées de cette espèce de *fièvre* pendant leurs couches, et elles y perdent souvent la vie.

Elle est plus ordinaire aux femmes, sur-tout pendant leurs couches.

§. I.

Causes de la Fièvre miliaire.

LA *fièvre miliaire* est quelquefois occasionnée par les *passions* vives et par les fortes impressions de l'ame, comme les *chagrins* excessifs, la douleur profonde et la méditation. Les veilles prolongées, les *évacuations* opiniâtres, une *diète* trop légère et trop aqueuse, les saisons pluvieuses, l'usage trop abondant de fruits verts, comme de *prunes*, de *cerises*, de *concombres*, de *melons*, etc., y donnent souvent lieu. Les eaux corrompues, les *alimens* gâtés par les pluies, ou pour avoir été trop gardés, peuvent encore occasionner cette *fièvre*.

Cette maladie, chez les femmes en couche, est souvent l'effet d'une *constipation* opiniâtre qui a eu lieu pendant la grossesse. Elle peut encore être causée par l'usage excessif de fruits verts et d'autres *alimens* malsains, pour lesquels les femmes enceintes n'ont que trop de goût.

Causes de cette maladie chez les femmes en couche.

Mais la cause la plus générale, chez ces femmes, est l'indolence. Une femme qui mène une vie sédentaire, sur-tout pendant sa grossesse, et qui en même temps se nourrit d'*alimens* grossiers, échappe rarement à cette maladie pendant ses couches.

Aussi la *fièvre miliaire* est-elle singulièrement funeste aux femmes riches, et même dans les villes commerçantes, aux femmes des fabricans et des négocians qui, pour aider leurs maris, ne les quittent presque pas pendant tout le temps de leur grossesse; tandis que cette maladie est à peine connue des femmes actives et laborieuses qui vivent à la campagne, et qui font un *exercice* convenable en plein *air*, etc.

§. II.

Symptômes de la Fièvre miliaire.

Symptômes précurseurs.

QUAND la *fièvre miliaire* est *essentielle*, ou la maladie unique, elle s'annonce à peu près comme les autres *fièvres éruptives*; c'est-à-dire, par un léger *frisson*, qui est suivi de chaleur, de faiblesse, d'*abattement* et de soupirs.

Symptôme pathognomonique de l'éruption future;

Ces *symptômes* sont accompagnés d'un *pouls petit* et *fréquent*, d'une difficulté de *respirer*, d'*anxiétés* et d'oppression dans la *poitrine*, (d'une petite *toux*. Le C. LEPECQ DE LA CLOTURE observe que cette espèce de *toux* est un *symptôme pathognomonique* de l'*éruption* future des *pustules miliaires*. *Observations sur les maladies épidémiques*, année 1770). Le malade est agité; il a quelquefois du *délire*; sa langue paraît blanche; ses mains tremblent, et il ressent souvent au-dedans une chaleur brûlante.

Chez les femmes en couche.

Chez les femmes en couche le *lait* disparaît, et les autres *évacuations* se suppriment.

Symptômes

Le malade éprouve sous la *peau* une *déman-*

geaison et une douleur semblable à celle qu'occasionneraient des piqûres d'épingles. Aussitôt après commencent à paraître de petites *pustules* innombrables, rouges ou blanches: effet qui est, en général, suivi d'une diminution dans la violence des *symptômes*. de l'éruption.

Le *pouls* devient plus *plein* et plus *réglé*, la *peau* plus moite; et la *sueur*, à mesure que la maladie avance, exhale une odeur de *putridité* particulière à cette *fièvre*. La faiblesse, l'*abattement*, l'*oppression* de *poitrine* disparaissent, et les *évacuations* ordinaires reviennent par degrés.

Vers le sixième ou septième jour de l'*éruption*, les *pustules* commencent à sécher et à tomber; ce qui occasionne une *démangeaison* fort désagréable à la *peau*.

Il est impossible d'assigner le temps précis où ces *pustules* paraissent et disparaissent. En général elles se montrent le troisième ou le quatrième jour, quand elles sont *critiques*; mais quand l'*éruption* est *symptomatique*, elles peuvent paraître dans tous les temps de la maladie. Dans quel temps de la maladie l'éruption paraît et disparaît.

Quelquefois les *pustules* paraissent et disparaissent tour-à-tour: dans ce cas, il y a toujours du danger; mais quand elles disparaissent subitement, sans reparaître de nouveau, ce danger alors est très-grand. Symptômes dangereux.

Chez les femmes en couche, ces *pustules* sont remplies en général, dans le commencement, d'une eau claire; mais ensuite elles deviennent jaunâtres; quelquefois elles sont entre-mêlées de *pustules* rouges. Quand elles sont toutes de cette couleur, la maladie prend le nom de *Rash*, que TISSOT traduit par *ébullition*. *Lettre* à M. HUVEL, pag. 57. Caractères des pustules miliaires chez les femmes en couche.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.

§. III.

Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de la Fièvre miliaire.

But qu'on doit se proposer dans toutes les fièvres éruptives.

Dans toutes les *fièvres éruptives*, de quelque espèce qu'elles soient, le but essentiel est de prévenir la disparition subite des *pustules*, et de favoriser tout ce qui peut accélérer leur maturité. En conséquence, il faut tenir le malade dans une température telle, que l'*éruption* ne marche pas trop vite, ou que les *pustules* ne rentrent pas avant d'être parvenues à leur maturité. On ne donnera donc au malade que des *alimens* et des boissons d'une nature modérément nourrissante et *cordiale*.

On tiendra sa chambre ni trop chaude ni trop froide, et on ne le surchargera point de couvertures.

Enfin, on s'appliquera par-dessus tout à le tenir tranquille et à l'égayer, rien n'étant certainement plus propre à faire rentrer une *éruption*, que la peur ou la crainte du danger.

Alimens.

Les *alimens* convenables dans cette maladie, sont de légers bouillons de poulet avec un peu de pain; de la *panade*, du *sagou* ou du *gruau*, dans un demi-setier de chacun desquels on peut ajouter, si la faiblesse du malade l'exige, une ou deux cuillerées de *bon vin*, avec quelques grains de *sel* (*muriate de soude*) et un peu de *sucre*. Le malade peut encore manger de bonnes *pommes*, cuites devant le feu, ou bouillies avec d'autres fruits mûrs, de qualité *relâchante* et *rafraîchissante*.

Boisson lorsque le malade n'est point affaibli;

Quant aux boissons, elles doivent être appropriées à l'état de force ou d'*abattement* du malade. S'il a encore de la force, la boisson doit être

légère ; telle est la *tisane de gruau*, l'*infusion de menthe*, ou la *décoction* suivante :

Prenez de raclure de *corne de cerf*, de raeine de *salsepareille*, } de chaque six décagrammes (deux onces).

Faites bouillir dans deux litres (deux pintes) d'eau ; passez ; ajoutez un peu de *sucre*.

Le malade en fera sa boisson ordinaire.

Lorsqu'il est très-abattu ;

Si le malade est très-faible et très-abattu, si l'*éruption* ne sort point convenablement, la boisson doit être un peu plus *fortifiante*. On lui donnera alors du *petit-lait au vin*, *acidulé* avec le *suc* d'*orange* et de *citron*, et l'on rendra cette boisson ou plus forte ou plus faible, selon que les circonstances le demanderont.

Lorsque la maladie se rapproche de la fièvre maligne.

Quelquefois la *fièvre miliaire* se rapproche de la *fièvre maligne*. Dans ce cas, il faut soutenir les forces du malade avec de puissans *cordiaux*, joints aux *acides ;* et si le degré de *putrescence* est considérable, il faut administrer le *quinquina*.

Ce qui indique que les lavemens émolliens.

Lorsque la tête est très-affectée, il faut lâcher le ventre avec des *lavemens émolliens (a)*.

Importance du régime tempéré dans cette maladie, prouvée par une observation.

(a) Dans le journal intitulé *Commercium litterarium*, année 1735, on lit l'histoire d'une fièvre *miliaire épidémique*, qui fit de grands ravages dans Strasbourg, pendant les mois de brumaire, frimaire et nivôse (novembre, décembre et janvier.) Elle nous montre la nécessité du *régime tempéré* dans cette maladie ; elle nous apprend encore que les medecins ne sont pas toujours ceux qui découvrent les premiers le vrai traitement des maladies.

« Cette fièvre, dit l'auteur, faisait de terribles ravages, même parmi les hommes de la *constitution* la « plus forte ; et aucun *remède* ne réussissait. Les malades « étaient saisis subitement de *frissons*, de *bâillemens*,

§. IV.

Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la Fièvre miliaire.

Ils sont peu nécessaires lorsque le régime est bien dirigé. Circonstances qui indiquent les cordiaux et les vesicatoires.

Si les *alimens* et la boisson sont bien dirigés, les *remèdes* seront peu nécessaires dans cette maladie. Cependant, si l'*éruption* ne se fait pas comme il faut, ou si le malade est affaissé, non-seulement il sera nécessaire de soutenir ses forces avec des *cordiaux*, mais encore il faudra lui appliquer les *vésicatoires*.

Manière d'administrer le vin;

Le meilleur *cordial*, dans ces cas, est le bon *vin* vieux, que le malade peut prendre également dans ses *alimens* et dans sa boisson; et s'il y a des signes de *putrescence*, ce qui arrive souvent, on donnera alors le *quinquina* avec le *vin* et les *acides*, tel que nous l'avons conseillé dans la *fièvre maligne*, p. 235 de ce Vol.

Le quinquina, avec le vin et les acides;

« de *pandiculations*, de douleurs dans le dos, suivis « d'une grande chaleur. Ils perdaient en même temps « l'appétit, et éprouvaient de grandes faiblesses. Vers « le septième ou neuvième jour, l'*éruption miliaire* pa- « raissait, semblable à des morsures de puces, avec de « grandes *anxiétés*, du *délire*, de l'*insomnie* et de for- « tes agitations quand le malade était dans le lit. La « *saignée* était mortelle. Les choses étant dans cet état « désespéré, une sage-femme donna, de son propre « mouvement, à un malade qui était au plus fort de la « maladie, un *lavement* d'*eau* de *pluie*, avec du *beurre*, « sans *sel*, et pour boisson ordinaire, une pinte d'eau « de source, un demi-setier de bon *vin*, le *suc* d'un *ci-* « *tron*, et six onces de *sucre*, bouillis le tout ensemble « jusqu'à le faire écumer. Ces *remèdes* ont eu le plus « grand succès: le ventre s'est relâché, les *symptômes* « dangereux se sont évanouis, le malade a recouvré ses « forces, et il est échappé des bras de la mort. »

Ce traitement a été imité par beaucoup d'autres personnes, et toujours avec les succès les plus heureux.

Il y a des médecins qui appliquent, tout à-la fois, plusieurs *vésicatoires* pendant tout le cours de cette maladie. Quand la nature est languissante, quand l'*éruption* paraît et disparaît, il est nécessaire de l'aiguillonner par une succession continuelle de petits *vésicatoires*. Mais, hors ces circonstances, un seul nous paraît suffire. **Les vésicatoires.**

Cependant, lorsque le *pouls* faiblit subitement, que les *pustules* disparaissent, que la tête s'embarrasse, il est alors nécessaire d'appliquer plusieurs *vésicatoires* sur les parties les plus sensibles, comme dans l'intérieur des cuisses, des jambes, etc.

La *saignée* est rarement nécessaire dans la *fièvre miliaire*, et quelquefois elle y fait beaucoup de mal, parce qu'elle affaiblit et abat le malade. Elle ne doit donc jamais être faite que de l'avis d'un médecin. Je fais cette réflexion, parce qu'il est d'usage de traiter cette maladie, chez les femmes en couche, par d'*abondantes saignées* et par les autres *évacuations*, comme si elle étoit fortement *inflammatoire*; mais cette pratique est pour l'ordinaire mortelle, ainsi qu'il est prouvé, note précédente. **La saignée est pour l'ordinaire contraire dans cette maladie, même aux femmes en couche.**

Les malades, dans cette maladie, supportent toujours mal les *évacuations*, et elle paraît souvent tenir plutôt de la *fièvre maligne* que de la *fièvre inflammatoire*. **Les malades supportent mal les évacuations. Pourquoi ?**

Quoique la *fièvre miliaire* soit souvent occasionnée, chez les femmes en couche, par un *régime* trop *échauffant*, cependant il seroit dangereux de l'abandonner tout-à-coup, et d'avoir recours subitement à un *régime* très-*rafraîchissant* et à de grandes *évacuations*. Nous avons lieu de croire qu'il est plus sûr de soutenir les forces des malades et de solliciter les *évacuations* naturelles, que d'avoir recours à des **Précautions qu'exige le traitement de cette maladie chez les femmes en couche.**

moyens artificiels, qui, en exténuant les forces, manquent rarement d'augmenter le danger.

Ce qu'il faut faire, lorsque la maladie traîne en longueur.

Si cette maladie devient opiniâtre, ou que le rétablissement du malade traîne en longueur, on lui donnera le *quinquina* en substance, ou *infusé* dans du *vin*, ou dans de l'*eau*, à son choix.

Quand il faut purger.

La *fièvre miliaire*, ainsi que toutes les autres *fièvres éruptives*, demande de douces *purgations*, qu'il ne faut pas négliger d'administrer aussi-tôt que la *fièvre* est tombée, et que les forces du malade, un peu revenues, le permettent.

(Lorsque la maladie est passée, et que le malade est entré en *convalscence*, il faut le traiter comme il est dit §. III du Chapitre II, et §. V du Chap. IV de ce Vol.)

§. V.

Moyens de se préserver de la Fièvre miliaire.

Les moyens de préveuir et de se garantir de cette maladie sont, de respirer un *air* pur et sec, de faire un *exercice* suffisant, de ne prendre que des *alimens* sains. Les femmes enceintes doivent éviter la *constipation*, et prendre tous les jours autant d'*exercice* qu'elles le pourront. Elles doivent se garder de manger des fruits gâtés ou de mauvaise qualité, et, quand elles sont en couche, observer strictement un *régime rafraîchissant*.

Manière dont les femmes enceintes doivent se conduire pour prévenir cette maladie.

Observation sur les moyens de la prévenir chez les femmes en couche.

(Une femme que j'accouchai, fut, douze ou quinze heures après, attaquée d'une *fièvre* assez violente. Je l'attribuais à deux ou trois verres de *vin* qu'on lui donna, à sa prière, pendant les douleurs. Je la mis au bouillon pour toute nourriture, et sa boisson ordinaire était du

sirop de capillaire délayé dans de l'eau tiède. Quoique nous fussions dans l'automne, et que le froid commençât à se faire sentir, je ne fis pas augmenter ses couvertures. Au bout de vingt-quatre heures la *fièvre* n'était pas plus forte, mais il y avait douleur à la tête, dans les *reins*, dans le dos, et les *évacuations* étaient un peu ralenties. Je réduisis les bouillons à trois par jour, et j'ordonnai deux *lavemens* à l'eau simple. Le surlendemain de l'accouchement, il parut des *pustules miliaires* blanches sur le cou, sur la poitrine et sur les mains; mais tous les autres *symptômes* étaient considérablement diminués. Je fis continuer le même traitement, et, le sixième jour de la couche, la malade fut en état de se lever.

Je ne prétends pas insinuer que le traitement que j'ai employé dans ce cas, soit celui qu'on doive suivre dans tous. Il est certain qu'il y a des circonstances très-délicates qui demandent la plus grande sagacité et le savoir le plus profond. Mais alors il n'y a qu'un médecin qui puisse prononcer; et le mieux est de l'appeler le plus tôt possible, parce que très-souvent il n'y a pas de temps à perdre.

Les fautes que l'on commet dans le régime des femmes en couche, viennent de l'idée fausse qu'on se fait de l'accouchement.

Je voudrais seulement que les chirurgiens, les sages-femmes et les commères, dont la chambre d'une femme en couche est très-inconsidérément le rendez-vous du matin au soir, fussent plus instruits, et qu'ils réfléchissent davantage sur l'état d'une femme qui vient d'accoucher. Ils seraient bientôt persuadés que cette femme est dans le cas d'une personne qui vient d'éprouver une fatigue excessive, et chez qui le *sang* et les humeurs sont dans un degré d'agitation plus ou moins violent. Que si, dans cet état, on gorge la malade d'*alimens*, aussi-

tôt, ou même quelque temps après qu'elle est accouchée, comme il n'arrive que trop souvent, pour ne pas dire toujours, l'*estomac*, qui a partagé la fatigue avec le reste du corps, n'est plus en état de les *digérer* : le *chyle* que formeront ces *alimens* sera composé de parties crues, qui, introduites dans les humeurs, développeront le germe de *putridité* à laquelle elles ne sont que trop disposées. Que si, en outre, on leur fait prendre des *drogues échauffantes*, comme du *vin* et du *sucre*, du *vin* et de la *canelle* très-chauds, des *élixirs*, des *confections*, etc., comme il est encore d'usage, pour, dit-on, faire passer le *lait* par les *sueurs*, ces substances *âcres* et *irritantes* porteront le feu par-tout où elles circuleront, et fixeront l'*inflammation* dans la partie qui y a le plus de disposition.

Importance du régime tempéré et rafraichissant chez les femmes en couche.

Si, en réfléchissant sur ces vérités, ils reconnaissent que les malheurs qui arrivent aux femmes en couche, n'ont le plus souvent point d'autres *causes*, ils sentiront de quelle importance est le *régime tempéré* et *rafraîchissant* dans les *accouchemens* ordinaires, pour prévenir tout accident, et de quelle importance est la *diète* sévère et *délayante*, dans les cas où ces accidens donneront les premiers signes de leur existence, comme le prouve l'observation que je viens de rapporter. On verra, Tom. IV, Chap. L, §. VI, Art. VI, la conduite qu'il faut tenir auprès des femmes en couche, pour prévenir cette *fièvre*.)

CHAPITRE XI.

De la Fièvre rémittente.

CETTE *fièvre* est ainsi nommée, de la *rémission* ou de la diminution des *symptômes*, qui se manifeste quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard; mais, en général, avant le huitième jour de la maladie. Cette *rémission* est ordinairement précédée d'une *sueur* légère, après laquelle le malade se trouve considérablement soulagé; mais peu d'heures après, les *symptômes*, qui n'ont pas entièrement cessé, reparaissent de nouveau.

D'où vient le nom que porte cette espèce de fièvre.

Les *rémissions* de la *fièvre rémittente* ont quelquefois des périodes régulières, mais plus souvent elles sont irrégulières; de sorte que leur durée est tantôt plus longue, tantôt plus courte. Quoi qu'il en soit, plus la *fièvre rémittente* approche d'une *fièvre intermittente régulière*, moins elle est dangereuse.

(La *fièvre rémittente* est donc celle qui, depuis l'invasion jusqu'à la fin, ne quitte point le malade; mais dont les *symptômes*, tels que le *frisson*, le bâillement, le froid, la chaleur, etc., naissent et augmentent tour-à-tour; de sorte qu'il y a des temps dans la journée, où le malade se trouve très-soulagé, sans pour cela être sans *fièvre;* car il a le *pouls* toujours plus fébrile que dans l'état naturel, et l'abattement des forces est toujours considérable: ce qu'on ne rencontre point dans l'intervalle des *fièvres intermittentes*, dont on a traité Chap. III de ce Vol.)

Caractères de la fièvre rémittente.

§. I.

Causes de la Fièvre rémittente.

Lieux où elle est fréquente.

La *fièvre rémittente* est commune dans les lieux bas, marécageux, couverts d'eau stagnante et de bois : mais les cantons dans lesquels elle est le plus funeste, sont ceux où une grande chaleur se trouve combinée avec une grande humidité, comme dans quelques parties de l'Afrique, dans le Bengale, aux Indes Orientales, etc., où la *fièvre rémittente* est, en général, du genre *putride*, et très-dangereuse. On l'observe plus fréquemment pendant un temps couvert, sur-tout après des pluies ou de grandes inondations, etc.

Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fièvre rémittente.

Tout le monde y est exposé : ni le sexe, ni l'âge, ni la *constitution*, n'en exempte. Mais ceux qui sont d'un tempérament relâché, qui occupent des habitations basses et malpropres, qui *respirent* un *air* impur et qui ne circule point, qui ne prennent point assez d'*exercice*, qui vivent d'*alimens* malsains, y sont les plus sujets.

§. II.

Symptômes de la Fièvre rémittente.

Les premiers *symptômes* de cette *fièvre* sont, des bâillemens, des *pandiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges*, et des alternatives de froid et de chaud. Quelquefois le malade tombe dans le *délire* dès la première attaque. Il ressent une douleur à la *région de l'estomac*, et quelquefois on y aperçoit un gonflement. La langue est blanche, les yeux et la *peau* paraissent souvent jaunes, et souvent il vomit de la *bile*.

Le *pouls* est quelquefois un peu *dur*, mais il est rarement *plein*, et le *sang* tiré de la *veine* ne

donne guère de signes d'*inflammation*, c'est-à-dire, qu'il est rarement *couenneux*. Il y a des malades qui éprouvent une *constipation* excessive; d'autres au contraire ont des *cours de ventre* très-incommodes.

Il est impossible de décrire tous les *symptômes* qui accompagnent cette maladie, parce qu'ils varient suivant l'habitation, la *constitution* du malade et la saison de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement, et plusieurs autres circonstances qu'il serait trop long de détailler.

Il est impossible d'en décrire tous les symptômes, à cause de leur extrême variété.

Tantôt cette maladie se montre sous les *symptômes de la fièvre bilieuse*, tantôt sous ceux de la *fièvre nerveuse*, et tantôt sous ceux de la *fièvre maligne*. Il n'est pas du tout rare de voir ces *symptômes* se succéder les uns aux autres, ou même se compliquer en même temps chez la même personne.

Cette fièvre se montre souvent sous l'aspect des fièvres bilieuse, nerveuse et maligne;

(Ces *symptômes* ne se rencontrent ensemble que dans la *fièvre rémittente irrégulière*, qui est d'ailleurs assez fréquente; et dans ce cas, il n'est pas rare que le malade ait des *convulsions*, des douleurs qui ressemblent à la *colique*, à la *pleurésie*, au *rhumatisme*, etc.

Sur-tout quand elle est irrégulière.

Mais quand la *fièvre rémittente* est *régulière*, sa marche approche beaucoup de celle des *intermittentes*; de sorte qu'à l'ordre de ses *rémissions* on reconnaît la *quotidienne*, *la tierce*, la *quarte*, etc., décrites pag. 88, et suiv. de ce Vol. Souvent même les *intermittentes* dégénèrent en *rémittentes*, et celles-ci en *intermittentes*, tant il y a d'affinité entr'elles.

La fièvre rémittente régulière ressemble aux intermittentes.

La *fièvre rémittente régulière* n'est guère plus à craindre que la *fièvre intermittente*. Nous allons voir qu'il n'en est pas de même de l'*irrégulière*, qui se change souvent en *inflammatoire*,

Elle n'est pas plus à craindre; mais l'irrégulière est dangereuse.

en *fièvre maligne*, etc. et qui alors met toujours la vie du malade en danger. La *rémittente* qui répond à la *fièvre quarte*, est la plus indomptable et la plus dangereuse. Ses suites ordinaires sont le *marasme*, la *fièvre lente*, l'*hydropisie*, etc.

Nous ajouterons que, dans cette *fièvre*, les malades ont quelquefois la *salivation*, qui est souvent *critique*. D'autres fois ils rendent, pendant l'*accès*, des *urines ardentes*, qui déposent dans le temps de la *rémission*, et souvent avec avantage.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut suivre dans une Fièvre rémittente.

Il doit être relatif aux symptômes.

Délayant dans le cas d'inflammation, et fortifiant dans le cas de malignité, etc.

Le *régime* doit être adapté aux *symptômes* dominans. Quand ils ont quelque apparence d'*inflammation*, la *diète* doit être très-légère, et la boisson faible et *délayante*. Mais quand ces *symptômes* sont ceux de la *fièvre nerveuse* ou *maligne*, il faut soutenir les forces du malade par des *alimens* et des boissons de nature un peu plus nourrissante, tels que nous les avons recommandés dans la dernière *fièvre* dont nous venons de parler, pag. 244 de ce Vol. Il faut cependant être très-scrupuleux dans l'usage des substances *échauffantes*, parce que cette *fièvre* se change souvent en *continue*, par un *régime* chaud et par des *remèdes* contraires.

Dans tous les cas, il faut que le malade soit tenu fraichement, proprement

De quelque genre que soient les *symptômes*, il faut tenir le malade fraîchement, proprement et tranquillement. Sa chambre doit être grande, autant qu'il est possible, et on doit y renouveler souvent l'*air*, par la porte et par les fenêtres. Il

faut l'arroser de *vinaigre*, de *suc de citron*, etc. On doit changer souvent le malade de linge, de couverture, etc., et emporter sur-le-champ ses excrémens (ainsi qu'il est prescrit, §. III et V du Chap. IX de ce Vol.) et tranquillement.

Quoique nous ayons déjà recommandé toutes ces choses (voyez sur-tout les Chap. IX et X du T. I.), nous croyons devoir y revenir encore, comme étant d'une plus grande importance pour le malade, que les *remèdes* les plus vantés (*a*). Raisons pour lesquelles on répète si souvent les mêmes conseils.

§. IV.

Remèdes que doivent prendre ceux qui sont attaqués d'une Fièvre rémittente.

Pour parvenir à guérir cette *fièvre*, il faut Moyens de

(*a*) L'illustre D.r LIND, d'Edimbourg, dans sa dissertation inaugurale sur les *fièvres rémittentes putrides* du Bengale, fait les observations suivantes :

Indusia, lodices ac stragula, sæpius sunt mutanda; ac aeri exponenda; fæces sordesque quàm primùm removendæ : oportet etiam ut loca, quibus ægri decumbunt, sint salubria, et aceto conspersa; denique ut ægris cura quanta maxima prospiciatur. Compertum ego habeo, medicum hæc sedulo observantem, quique ea exequi potest, multo magis ægris profuturum, quàm medicum peritiorem hisce commodis destitutum.

« Il faut changer, le plus souvent qu'il est possible, le « linge, les couvertures et les hardes du malade; il « faut les exposer à l'*air*. Quant aux *déjections* et aux « *excrémens* du malade, il faut les emporter sur-le-« champ. La chambre dans laquelle il couche, doit « être bien aérée et arrosée de *vinaigre*. Enfin, il faut « apporter l'attention la plus scrupuleuse à tout ce qui « concerne les malades. J'ai éprouvé que le médecin « qui observe avec soin toutes ces choses, et qui peut « les faire exécuter, réussit infiniment mieux pour le bien « du malade, qu'un médecin plus habile, mais dénué « de ces avantages. »

rendre la marche de cette fièvre régulière. La saignée, pourvu qu'elle soit très-indiquée.

commencer par tâcher de rendre sa marche aussi simple que celle d'une *fièvre intermittente régulière*. On peut y réussir au moyen de la *saignée*, s'il y a quelques *symptômes* d'*inflammation*. Dans tout autre cas il faut bien s'en garder, parce qu'elle affaiblirait le malade et prolongerait sa maladie.

Un vomitif y est bien plus nécessaire.

Mais il n'en est pas de même d'un *vomitif*, qui sera rarement déplacé, et qui peut être, en général, d'une grande utilité.

Ipécacuanha.

Un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre, répondra parfaitement à cette *indication*.

Potion émétique.

Cependant je conseille de préférer, dans ce cas, une *potion émétique*, composée d'un demi-décigramme ou d'un décigramme (d'un ou deux grains) de *tartre stibié (tartrite de potasse antimonié)*, et de deux décigrammes et demi, trois décigrammes (cinq ou six grains) d'*ipécacuanha* en poudre, le tout dans un verre d'eau : on répète cette *potion* deux ou trois fois, à un jour l'un de l'autre, si les *maux de cœur* et les *envies de vomir* continuent (1).

Réflexions sur l'émétique.

(1) Nous devons faire remarquer, avec LIEUTAUD, que l'on suit différentes méthodes pour préparer l'*émétique* ou *tartre stibié (tartrite de potasse antimonié)*, et que le choix dépend de l'idée et de la volonté de chaque apothicaire : d'où il suit que hors de Paris, et même dans Paris, la dose convenable de ce médicament n'est plus souvent la même, qu'elle varie, et qu'on ne peut, sans un inconvénient plus ou moins grand, manquer d'avoir égard à cette différence, qui peut faire que tantôt ce medicament ait trop d'effet, tantôt qu'il n'en ait pas assez. *Précis de la Mat. Méd.* Tom. I, pag. 337.

Raisons pour lesquelles on ne doit l'employer

D'après ces sages observations, on sent qu'à moins de connaître parfaitement la manière dont l'apothicaire à qui l'on s'adresse prépare l'*émétique*, il est imprudent de l'employer. Il y a des apothicaires dont *l'émé-*

Il

Il faut tenir le ventre libre par le moyen des *lavemens* et des doux *laxatifs :* tels sont des *infusions* légères de *séné* et de *manne*, de petites doses d'*électuaire lénitif*, de *crême de tartre (tartrite acidule de potasse)*, de *tamarins*, de *pruneaux* bouillis, etc. Mais il faut bien se garder d'employer les *vomitifs* forts et les *drastiques.*

Lavemens doux et laxatifs.

Au moyen de cette méthode, la *fièvre* peut être ramenée en peu de jours à des *intermissions* distinctes et régulières. Quand on y est parvenu, on peut administrer le *quinquina*, qui manque rarement d'achever la guérison.

Quinquina, lorsque la fièvre est rendue intermittente-régulière.

Il est inutile de répéter ici la manière dont on doit le faire prendre ; nous avons eu assez d'occasions d'en parler dans les Chap. précédens, sur-tout dans les §. IV des Chap. III et VIII de ce Vol.

---

tique fait de très-grands effets donné à un décigramme (deux grains) ; chez d'autres l'on en trouve qui ne fait rien, donné à deux décigrammes (quatre grains) : toutes ces considérations doivent nous porter à ne faire usage de l'*émétique* qu'avec de grandes précautions, et quand les circonstances l'exigent absolument.

qu'avec précaution.

Nous avons, dans l'*ipécacuanha*, un *émétique* naturel, doux et sûr, qui convient dans la plupart des cas, et qui ne peut exposer à aucun des accidens qui accompagnent trop souvent l'usage de l'*émétique.*

L'ipécacuanha est plus sûr.

Au reste, la meilleure manière d'administrer le *tartre stibié*, est d'en faire dissoudre deux décigrammes, deux décigrammes et demi (quatre ou cinq grains) dans un demi-litre (une chopine) d'eau tiede : on prend une cuillerée de cette *dissolution*, on la met dans un verre d'eau, et on le donne au malade : on réitère cette cuillerée tous les demi-quarts d'heure, jusqu'à ce que le malade ait vomi ; après quoi on jette le reste.

Manière d'employer l'émétique, lorsque les circonstances le demandent absolument.

§. V.

Moyens de se préserver de la Fièvre rémittente.

Les meilleurs moyens de se préserver de cette *fièvre* sont, de prendre des *alimens* sains et nourrissans, d'observer la *propreté* la plus scrupuleuse, de se tenir le corps dans une chaleur modérée, de faire un *exercice* convenable; enfin d'éviter dans les pays chauds, les lieux humides, le *serein*, etc.

Quinquina, dans les contrées où cette fièvre est épidémique.

Au reste, dans les contrées où elle est *épidémique*, le *préservatif* le plus excellent qu'on puisse recommander est le *quinquina*, qu'on peut mâcher, ou prendre *infusé* dans de l'*eau-de-vie*, dans du *vin*, etc., comme il est prescrit, Cap. III, §. VI de ce Vol.

Tabac, dans le même cas.

Il y a des médecins qui recommandent de mâcher du *tabac*: ils le regardent comme très-utile dans les cantons marécageux, pour prévenir les *fièvres*, soit *rémittentes*, soit *intermittentes*.

CHAPITRE XII.

De la Petite Vérole, de l'Inoculation de la petite vérole et de celle de la Vaccine.

§. I

De la Petite Vérole, ou Variole.

CETTE maladie est si commune, qu'il y a peu de personnes qui ne l'aient, dans un temps ou dans un autre : elle est la maladie la plus *contagieuse* de nos contrées, et depuis long-temps le fléau de l'Europe.

Il est peu de personnes qui n'aient cette maladie.

La *petite vérole* se montre en général vers le printemps, devient très-fréquente en été, l'est moins en automne, et presque point en hiver. Les enfans y sont le plus sujets. Ceux qui se nourrissent d'*alimens* grossiers et *indigestes*, qui ne font pas un *exercice* convenable, qui abondent en humeurs grossières, courent de grands risques dans cette maladie.

Dans quelles saisons elle est fréquente.

On divise la *petite vérole* en *discrète* et en *confluente* : cette dernière espèce est toujours accompagnée de danger.

Elle se divise en discrète et en confluente.

(On donne le nom de *discrète* à la *petite vérole* dont les grains sont distincts et séparés les uns des autres : on nomme *confluente* celle dont les grains, très-nombreux, se joignent entr'eux, de sorte que plusieurs semblent n'en former qu'un seul.

Ce qu'on doit entendre par ces termes.

Cette distinction, fondée dans la nature, ne doit pas faire regarder ces deux *petites véroles* comme des espèces différentes : ce ne sont que

Mais ces différences ne sont que des degrés de la

même maladie.

des degrés de la même maladie. Les praticiens judicieux, dit LIEUTAUD, ne l'ignorent pas : on voit même assez souvent, contre tout ce qu'on en dit, de *petites véroles discrètes* plus dangereuses que les *confluentes*, tant par le nombre des grains que par la violence des *symptômes*. D'ailleurs, le traitement de l'une est absolument le même que celui de l'autre; il ne s'agit que de proportionner la dose des *remèdes* au danger.)

Autre division de la petite vérole.

On a encore divisé la *petite vérole* en *cristalline*, dans laquelle le *pus* est clair et sans consistance; en *sanguine*, etc.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la petite Vérole.

La contagion est la cause la plus fréquente de la petite vérole.

LA *contagion* est la voie la plus ordinaire par laquelle se communique la *petite vérole*; et, depuis l'instant où cette maladie a été apportée en Europe, on n'est pas encore venu entièrement à bout d'empêcher qu'elle ne soit *contagieuse*: c'est qu'on n'a pas pris, au moins que je sache, les moyens convenables pour y parvenir; de sorte qu'actuellement la *petite vérole* est devenue en quelque sorte une maladie *constitutionnelle*.

Les enfans qui se sont trop échauffés à la course, à la lutte, etc.; les adultes qui sortent d'une débauche, sont très-disposés à être attaqués de la *petite vérole*, lorsqu'ils ne l'ont pas encore éprouvée.

ARTICLE II.

Symptômes de la petite Vérole.

CETTE maladie est si universellement connue, qu'il est inutile d'entrer dans un détail minutieux de ses *symptômes*.

Les enfans, pour l'ordinaire, sont tristes, indifférens et assoupis pendant les deux ou trois jours qui précèdent les *symptômes* plus considérables de la *petite vérole* (1). Ils boivent plusqu'à l'ordinaire, ils ont peu de goût pour les *alimens* solides, se plaignent de lassitudes, et sont fort sujets à *suer*, pour peu qu'ils prennent de *l'exercice.* Symptômes avant-coureurs.

Ces *symptômes* sont suivis d'alternatives légères de froid et de chaud. A mesure que le temps de l'*éruption* approche, ces *symptômes* acquièrent plus de violence, et sont accompagnés de douleurs dans les *reins*, à la tête, de *vomissemens*, (ou au moins d'envies de vomir), etc.: le *pouls* est *vite*, la *peau* est brûlante, le malade est agité. Quand il s'assoupit, il s'éveille comme en sursaut, et avec une espèce d'horreur: *symptôme* ordinaire de l'*éruption* prochaine, comme le sont aussi les *convulsions* dans les enfans très-jeunes. Symptômes de l'éruption prochaine.

Vers le troisième ou quatrième jour depuis Temps où

(1) Cependant, dit TISSOT, chez les enfans d'un *tempérament lent* et *phlegmatique*, j'ai vu qu'une légère agitation dans le *sang*, avant que le *frisson* eût paru, leur donnait une vivacité, une gaieté et un coloris qu'ils n'avaient pas habituellement.

A la fin de l'été dernier, je fis la même observation sur un enfant de cinq ans, et au mois de ventôse (février) de cette année, chez une jeune demoiselle de quatorze ans, tous deux jusques-là sombres et tristes. Leur *petite vérole* s'annonça par une gaieté et un enjoûment qui firent présager, même à la mère de la demoiselle, qu'elle couvait une grande maladie.

Tant il est vrai que la nature, pour nous avertir du danger qui nous menace, a toujours l'attention de se vetir d'un caractère qui tranche avec le nôtre, et qu'elle va jusqu'à prendre meme celui de la santé, quand celui-ci nous est étranger!

Les boutons commencent à paraître.

l'instant où le mal-aise s'est fait sentir, les boutons commencent en général à paraître : quelquefois ils paraissent plus tôt ; mais ce n'est pas un signe favorable. (Il annonce ordinairement que la *petite vérole* sera *confluente*.)

Caractères qu'ils ont d'abord.

Les premières apparences des boutons ressemblent à des *piqûres de puces*, et ils se manifestent d'abord sur le visage, ensuite sur les bras, de là sur la poitrine, etc.

Ce qui rend les symptômes favorables.

Pour que les *symptômes* soient les plus favorables, il faut que l'*éruption* se fasse lentement, et que la *fièvre* tombe aussi-tôt que les boutons paraissent.

Marche de l'éruption dans la petite vérole bénigne.

Dans la *petite vérole discrète-bénigne*, les *pustules* se manifestent rarement avant le quatrième jour depuis que le mal-aise a commencé, et elles continuent en général de sortir par gradation pendant les jours suivans.

Caractères des boutons favorables,

Les *pustules* qui sont *discrètes*, dont la base est d'un beau rouge (2), qui sont remplies d'une matière *purulente* épaisse, blanchâtre d'abord, et ensuite d'une couleur jaunâtre, sont les meilleures.

Défavorables et dangereux.

Les *pustules* qui sont au contraire d'une couleur brune et livide, forment un *symptôme* défavorable ; et il est encore de la même nature, quand elles sont petites, applaties, et qu'elles ont des taches noires dans leur milieu. Celles qui contiennent une eau claire, *ichoreuse*, sont très-mauvaises.

---

(2) Ce caractère est également favorable dans la *petite vérole inoculée* avec la matière prise sur une personne qui a la *petite vérole* naturelle : aussi les inoculateurs sont-ils très-attentifs à le remarquer ; et dès qu'il se présente, ils en tirent le plus heureux *pronostic*, qui ne trompe jamais leurs espérances.

Un grand nombre de boutons sur le visage, sont toujours accompagnés de danger: c'est encore un mauvais signe quand ils sont *confluens*, c'est-à-dire, quand ils se touchent, ou qu'ils se confondent les uns dans les autres.

C'est un mauvais signe lorsqu'ils sont en grand nombre sur le visage.

(Dans la *petite vérole confluente*, la *fièvre* ne quitte pas entièrement après l'*éruption*; il en reste toujours un peu, et elle redouble tous les soirs. Dans les *petites véroles de mauvais caractère*, cette *fièvre* est très-sensible pendant tout le temps de la maladie, et les *redoublemens* sont plus ou moins violens.)

La fièvre ne quitte pas après l'éruption de la petite vérole confluente et de mauvais caractère.

Mais les *symptômes* les plus défavorables sont les *pétéchies*, ou des *taches pourprées*, brunes, noires, qui sont interposées entre les boutons. Elles annoncent une dissolution *putride* du *sang*, (comme nous l'avons fait voir, Chap. II, note 2 et 3 de ce Vol).

Symptômes les plus dangereux.

Les *selles* ou les *urines sanglantes*, le gonflement du ventre, la *strangurie* ou la *suppression des urines*, sont de mauvais *symptômes*. Les *urines* pâles, les *battemens* sensibles dans les *artères* du cou, annoncent le *délire* et des *accès* de *convulsion*. Si le visage ne se gonfle pas, s'il s'affaisse au contraire avant que les boutons soient en maturité, c'est un signe très-désavantageux.

Mais si le visage se dégonfle vers le onzième ou douzième jour, tandis que les mains et les pieds commencent à enfler, le malade est en train de guérir. Il y a au contraire tout lieu de craindre, quand ces *symptômes* ne se suivent pas dans cet ordre.

Temps du dégonflement du visage et des autres parties. Ordre dans lequel il doit se faire.

Lorsque la langue est couverte d'une croûte brune, c'est un signe défavorable. C'en est encore un, quand le malade éprouve des *frissons* dans le plus fort de la maladie. Le grincement de

dents, ayant pour cause l'irritation du *système nerveux*, est un mauvais signe; mais quelquefois il est occasionné par des *vers* ou par une affection de l'*estomac*.

(Les grandes *sueurs* au commencement de la *petite vérole*, sont d'un mauvais présage: le *cours de ventre*, ainsi que la *constipation*, sont à craindre: la *dysurie* ou *difficulté d'uriner*, avec ardeur et douleur; les *selles* verdâtres, extrêmement fétides; les *convulsions* après l'*éruption* ou pendant la *suppuration*; la *salivation* interceptée chez les adultes, la cessation de la *diarrhée* chez les enfans, sont des accidens plus ou moins graves, qui peuvent avoir les suites les plus fâcheuses.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de la petite Vérole.

Conduite dangereuse qu'on tient ordinairement dans les premiers jours de la petite vérole.

DÈS les premières apparences des *sypmtômes* de la *petite vérole*, on s'alarme, on court aux *remèdes*, toujours au risque de la vie du malade. J'ai vu des enfans que, pour céder à l'importunité de leurs père et mère effrayés, l'on a *saignés*, *purgés*, et à qui l'on a appliqué les *vésicatoires*, au point que, pendant la *fièvre* qui précède l'*éruption*, la Nature était non-seulement troublée dans son opération, mais encore incapable de soutenir ou d'entretenir les *pustules* après qu'elles étaient sorties. Aussi ces malades, épuisés par de telles *évacuations*, succombaient-ils sous le poids de la maladie.

Les convulsions, chez les enfans, ne sont pas

Lorsqu'il se manifeste des *convulsions*, on est dans le plus grand effroi: on s'empresse de vouloir les calmer avec quelque *remède* secret, com-

me si elles étaient la maladie *essentielle :* elles ne sont que le *symptôme* de l'*éruption* qui va se faire ; *symptôme* qui n'est pas même défavorable. Comme ces *convulsions* sont, en général, dissipées avant que les boutons paraissent, on ne manque pas d'en attribuer la disparition au *remède*, qui, par ce moyen, acquiert de la célébrité sans la mériter (*a*).

des symptômes dangereux.

Tout ce qu'il est nécessaire de faire, généralement parlant, pendant la *fièvre* qui précède l'*éruption*, appelée *fièvre éruptive*, est de tenir le malade fraîchement et à son aise ; de lui faire boire abondamment des *tisanes* faibles et *délayantes*, comme une *infusion* de *menthe*, une *décoction d'orge*, du *petit-lait clarifié*, de l'eau de *gruau*, etc.

Ce qu'il faut faire pendant la fièvre qui précède l'éruption.

Il ne faut pas le tenir dans son lit ; il faut qu'il soit levé, autant qu'il le pourra. On ne manquera pas de lui baigner souvent les jambes et les pieds dans l'eau tiède. On ne lui donnera que des *alimens* légers ; et on aura soin, autant qu'il sera possible, qu'il ne soit pas incommodé par le monde ou la compagnie.

(Cette maladie est quelquefois si légère, que l'*éruption* se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade, et la suite répond au commencement. Les *boutons* sortent,

Quelque bénigne que soit une petite vérole, il ne faut pas l'aban-

(*a*) Les *convulsions* dans la *petite vérole* sont, sans doute, alarmantes ; cependant elles ont des effets salutaires. Elles paraissent être un des moyens qu'emploie la nature pour abattre la violence de la *fièvre*. J'ai toujours vu la *fièvre* diminuée, et quelquefois entièrement tombée, après un ou plusieurs *accès* de *convulsions*. On doit donc regarder les *convulsions*, sur-tout chez les enfans, comme un *symptôme* favorable dans la *fièvre* qui précède l'*éruption* de la *petite vérole*, puisque tout ce qui diminue la *fièvre* diminue également l'*éruption*.

Pourquoi?

donner aux caprices du malade.

grossissent, *suppurent* et mûrissent sans que le malade garde le lit, sans qu'il dorme moins et qu'il ait moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Il est très-commun dans les campagnes de voir des enfans, car ce ne sont guère que les enfans qui l'ont si légère, passer en plein air tout le temps de leur maladie, courant et mangeant comme en santé : ceux même qui l'ont un peu plus grave sortent ordinairement dès que l'*éruption* est entièrement finie, et se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Malgré ce peu de soin, plusieurs guérissent parfaitement.

Malheurs qui en sont les suites.

Mais, comme nous allons le voir plus bas, ce n'est pas un exemple à suivre, parce qu'un grand nombre en éprouvent des suites très-fâcheuses. Tissot dit qu'il a vu des foules de ces enfans qui, après avoir eu de ces *petites véroles* heureuses, mais mal soignées, étaient tombés dans des infirmités de différentes espèces, qu'il est très-difficile de détruire. Il n'est pas rare de voir de ces enfans négligés, qui ont perdu la vue, l'ouie, l'usage des jambes, etc.)

Dangers de laisser le malade au lit, de lui donner des cordiaux, etc.

Rien de plus dangereux pour le malade, que de le forcer à rester au lit pendant cette première période de la maladie, de le gorger de *cordiaux* ou de *remèdes sudorifiques*, etc. (3)

Maladies dans lesquelles les sudorifiques sont utiles.

(3) Les *sudorifiques* sont très-utiles dans les maladies qui ont pour cause, ou la suppression de la *transpiration* insensible, ou celle de la *sueur*. Ils le sont encore dans certaines maladies *contagieuses*, dont la matière a de la disposition à se porter vers la *peau* : par exemple, dans les cas de *poison*, dans la *maladie vénérienne*, dans le *rhumatisme*, etc.

Dans les autres ils sont dangereux.

Mais dans les maladies *aiguës*, si on les administre sans que la nature soit disposée à se porter vers les *sueurs*, le malade s'en trouvera plus mal, parce qu'étant tous *échauffans*, la chaleur trop excessive du *sang*,

Toutes ces drogues échauffent, enflamment le *sang*, augmentent la *fièvre*, et précipitent la marche de l'*éruption*. Il en résulte des inconvéniens sans nombre. Ces *remèdes* non-seulement augmentent le nombre des boutons, mais encore ils les rendent *confluens;* et lorsque les *pustules* sont sorties avec trop de précipitation, elles s'affaissent ordinairement avant d'être parvenues au degré de maturité ordinaire.

Effets des cordiaux et des sudorifiques.

Dès les premiers indices de la *petite vérole*, on voit les bonnes femmes gorger les petits enfans de *cordiaux*, de *safran*, de *thériaque*, de *vin*, de *punch*, et même d'*eau-de-vie;* tout cela, disent-elles, pour éloigner l'*éruption* du cœur. Cette erreur, ainsi que mille autres, a sa source dans la fausse conséquence de cette observation très-juste: *Que la petite vérole sort mieux quand la peau est moite, et que le malade est alors dans un meilleur état que lorsqu'elle est sèche.*

Erreur sur laquelle est fondée l'opinion du peuple, relativement aux échauffans dans la petite vérole.

---

ou la *circulation* trop rapide de ce fluide, sont des obstacles à la *transpiration*.

De toutes les maladies *aiguës*, la *petite vérole* est celle dans laquelle le peuple est le plus porté à employer les *sudorifiques*. On voit que l'*éruption* se fait mieux pendant que le malade *sue:* on en conclut qu'en excitant la *sueur*, on hâtera l'*éruption*. Mais, par la raison que nous venons d'apporter, les *échauffans*, dans ce cas, bien loin d'exciter la *sueur*, n'excitent pas seulement la *transpiration;* au contraire, ils l'interceptent, comme on l'a fait observer, Tom. I, Chap. II, pag. 95.

Pourquoi on les donne si familièrement dans la petite vérole?

Aussi cette conduite nous fournit-elle tous les jours de tristes exemples de ces funestes effets. Les *dépôts purulens* sur les parties externes, même dans les *poumons* et dans les autres *viscères;* la *gangrène*, la *carie*, suites si communes de cette maladie, et dont le malade périt presque toujours, n'ont souvent point d'autres causes.

Maladies qu'ils occasionnent.

Seuls cas où la sueur est utile dans les maladies aiguës.

Mais ce n'est pas une raison pour entreprendre de faire *suer* le malade. *La sueur n'est jamais utile, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même, ou qu'elle ne soit l'effet des boissons légères et délayantes.*

Il ne faut pas que les nourrices couchent avec elles les enfans attaqués de la petite vérole.

Les enfans sont si souvent capricieux, qu'ils ne veulent point être au lit sans avoir leurs nourrices auprès d'eux. Cette condescendance ne peut avoir que de mauvais effets, et pour la nourrice et pour l'enfant. D'abord, la chaleur naturelle de la nourrice ne peut manquer d'augmenter la *fièvre* de l'enfant; ensuite, si la nourrice vient à gagner la *fièvre*, comme cela n'arrive que trop souvent, le danger ne pourra aller qu'en augmentant pour tous les deux (*b*).

Il ne faut pas souffrir que plusieurs enfans, ayant la petite vérole, couchent ensemble.

Faire coucher dans le même lit plusieurs enfans qui ont la *petite vérole*, c'est les exposer aux suites les plus fâcheuses: on doit, s'il est possible, ne jamais en mettre deux dans la même chambre; puisque la *respiration*, la chaleur, l'odeur, etc., tout tend à augmenter la *fièvre*, et par conséquent la maladie.

Malheurs qui en sont les suites.

Il est ordinaire de voir chez les pauvres deux ou trois enfans couchés dans le même lit, si couverts de boutons, que leurs peaux se trouvent collées ensemble. On ne peut être témoin de ce spectacle que le cœur ne se soulève. Com-

---

Observation sur les dangers qui en résultent.

(*b*) J'ai vu une nourrice qui, bien qu'elle eût déjà eu la *petite vérole*, fut tellement infectée, pour avoir couché avec un enfant qui avait une *petite vérole* d'un *mauvais caractère*, qu'elle eut non-seulement un grand nombre de boutons sur toutes les parties du corps, mais encore une *fièvre maligne*, qui fut suivie d'un grand nombre d'*abcès*, dont elle eut bien de la peine à guérir. Nous rapportons cette observation, pour mettre les autres en garde contre le danger de cette maladie si *contagieuse*.

bien profondément doivent être affectés ces petits malheureux ! Aussi la plupart périssent-ils par les effets funestes de cette pratique aussi absurde qu'inhumaine (*c*).

Rien de plus malpropre que l'usage du peuple de la plus basse classe, de tenir les enfans dans le même linge pendant tout le temps que dure cette maladie dégoûtante. Ils le font dans la crainte que le malade n'amasse du froid si l'on venait à le changer; mais il en résulte les suites les plus fâcheuses.

Les malades attaqués de la petite vérole doivent être souvent changés de linge.

Le linge devient dur, parce que l'humeur qu'il essuie sans cesse forme bientôt des couches épaisses qui acquièrent de la consistance, et qui déchirent la *peau* tendre de ces enfans. Il fournit encore une mauvaise odeur, toujours pernicieuse et pour le malade et pour ceux qui le soignent. De plus, les ordures, les saletés qui adhèrent au linge, sont résorbées par les *pores* de la *peau*, rentrent dans la *masse du sang*, et doivent ag-

Pourquoi?

(*c*) Cette observation est encore applicable aux hôpitaux, aux maisons de charité d'Angleterre, etc., où il arrive que plusieurs enfans ont la *petite vérole* en même temps. J'ai vu plus de quarante enfans enfermés dans la même salle pendant tout le temps qu'ils ont eu cette maladie, sans qu'aucun d'eux ait eu la liberté de respirer un *air* frais. Il n'est personne qui ne puisse sentir combien cette conduite est dangereuse. Une règle qu'on devrait suivre dans tous les hôpitaux, non-seulement pour la *petite vérole*, mais encore pour toutes les autres maladies, serait que chaque malade fût placé de manière à n'être vu ni entendu par un autre. (J. B. LE ROY, dans le plan de son hôpital, remplit parfaitement cette intention, ainsi que nous l'avons dit, Tom. I, Chap. XI, §. II, pag. 313.)

C'est une attention à laquelle on n'a pas assez d'égard. Dans la plupart des hôpitaux et des infirmeries, le malade, le mourant et le mort sont souvent dans la même salle, (et quelquefois dans le même lit).

graver la maladie (ainsi qu'on l'a prouvé Tom. I, Chap. IX, qui traite de la *propreté*).

Combien la malpropreté est contraire dans la petite vérole.

Si l'on ne doit point souffrir qu'un malade reste dans la malpropreté, lorsqu'il est attaqué d'une maladie interne, à plus forte raison doit-on y faire attention dans la *petite vérole*. Les *maladies de la peau* ont souvent pour cause la *malpropreté* seule; elle est donc toujours capable de les augmenter.

Avantage de changer le malade de linge tous les jours. Avec quelle préoaution il faut le faire.

Si l'on peut changer le malade de linge tous les jours, on le rafraîchira, on le récréera singulièrement. Il est vrai qu'il faut avoir attention de n'employer que du linge très-sec (comme nous l'avons recommandé, Tom. I, Chap. IX). Il faut encore qu'il soit chauffé, et ne le mettre au malade que quand il a le moins chaud.

Préjugé du peuple sur le régime échauffant.

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre le *régime échauffant* dans la *petite vérole*, le préjugé du public est encore, à cet égard, si fort dans ce pays, que l'on voit tous les jours nombre de gens tomber dans cette erreur.

Exemples qui prouvent qu'on peut, en sûreté, exposer en plein air les malades attaqués de la petite vérole.

J'ai vu des pauvres femmes voyager dans le plus fort de l'hiver, portant avec elles leurs enfans ayant la *petite vérole*: j'en ai souvent observé d'autres mendiant sur les chemins avec leurs enfans sur leurs bras, couverts de boutons; et je n'ai jamais ouï dire qu'aucun de ces enfans fût mort de cette espèce de traitement. Il n'est guère possible d'offrir d'exemples qui prouvent d'une manière plus évidente qu'on peut, au moins en sûreté, exposer en plein *air* les malades attaqués de la *petite vérole*.

Il ne faut pas les exposer dans les promenades publiques. Pourquoi?

Cependant ce n'est pas une raison pour les exposer en public: il est très-commun de voir aujourd'hui ces sortes de malades prendre l'*air* dans les promenades des environs des grandes villes. Cette conduite qui satisfait la vanité des

inoculateurs, est dangereuse pour les citoyens, et contraire aux égards qu'on doit à l'humanité et à toute bonne police, puisque ces malades peuvent répandre la *contagion*.

Quels doivent être les alimens dans la petite vérole.

Les *alimens* dans cette maladie doivent être très-légers et de nature *rafraîchissante*. Des *panades*, ou du *pain* bouilli avec une égale quantité d'eau et de *lait ;* de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies dans du *lait* et *édulcorées* avec un peu de *sucre*, etc., sont ceux qui conviennent.

Quelle doit être la boisson.

La boisson sera composée de parties égales d'eau et de *lait*, de *petit-lait clarifié*, de *tisanes* d'*orge*, de *gruau*, etc. Quand les boutons sont pleins, le *lait de beurre* est une boisson très-convenable.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la petite Vérole.

Il faut distinguer quatre temps dans la petite vérole.

ON distingue quatre périodes dans cette maladie : la *fièvre qui précède l'éruption ;* l'*éruption* elle-même ; la *suppuration*, ou le temps que la nature met à mûrir les boutons ; et la *fièvre secondaire* (4.)

Ce qu'on entend par fièvre secondaire de la petite vérole.

(4) La *fièvre secondaire* est proprement la *fièvre de suppuration :* aussi se manifeste-t-elle dès que la *suppuration* commence, et elle s'entretient pendant tout le temps qu'elle dure. Mais cette *fièvre secondaire*, et celle qui précède l'*éruption*, ne sont bien distinctes que dans les *petites véroles bénignes*, dans lesquelles la *fièvre* qui précède l'*éruption* cesse ordinairement après cette *éruption*, comme nous l'avons observé pag. 263 de ce Vol. Car dans les *petites véroles de mauvais caractères* et *malignes*, la *fièvre* ne cessant pas après l'*éruption*, ne fait que se renforcer pendant la *suppura-*

Traitement du premier temps, ou temps de la Fièvre qui précède l'éruption.

Ce qu'il suffit de prescrire aux enfans dans ce premier temps.

Nous avons déjà dit, pag. 265 de ce Vol., que, pendant la première *fièvre*, il suffisait de tenir le malade fraîchement et à son aise, de lui donner des *boissons délayantes*, de lui baigner les pieds et les mains dans de l'eau tiède, etc.

Symptômes qui, chez les adultes, indiquent la saignée.

Quoiqu'en général ce soit là la méthode la plus sûre pour les enfans, cependant les adultes, lorsqu'ils sont d'une *constitution* forte et *pléthorique*, ont quelquefois besoin d'être saignés. Le *pouls plein*, la *peau* sèche, et les autres *symptômes* d'*inflammation*, rendent cette opération nécessaire; mais, à moins que ces *symptômes* ne soient urgens, il est plus sûr de s'en passer. Si le ventre est dur et plein, il faut donner des *lavemens émolliens*.

Les lavemens émolliens.

Avantages des lavemens dans cette première période de la petite vérole.

(Les *lavemens* contribuent à abattre le mal de tête, à diminuer les envies de vomir et les *vomissemens*, qui incommodent beaucoup certains malades, comme on l'a déjà dit Chap. V, note 3 de ce Vol.; vomissemens qu'on cherche mal-à-propos d'arrêter par la *confection d'hyacinthe*, la *thériaque*, l'*eau de mélisse*, et autres *liqueurs spiritueuses* et *échauffantes*, et dont

---

tion, qui commence le troisième temps ou la troisième période de la maladie.

Dans ce cas, ce n'est donc qu'à l'intensité des *symptômes* et à l'existence de la *suppuration*, qu'on reconnaît la présence de cette *fièvre secondaire*.

Nous donnerons pour quatrième *période* de la maladie, le desséchement des *pustules*, après lequel les croûtes tombent; ce qui arrive entre le douzième et le seizième jour de la maladie, comme on le verra, note 9 de ce Chap.

il

il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause avec un *vomitif*, *remède* pernicieux dans les commencemens de cette maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont le médecin seul peut juger avec certitude.

Utilité de la saignée, quand elle est indiquée : circonstances où il faut la répéter.

Quant à la *saignée*, dont on vient de parler, il faut la faire dès que les *symptômes* qui l'indiquent se manifestent; et si, après la *saignée*, l'état du malade est le même; si en outre le *pouls* devient plus *plein*, plus *dur*; s'il y a assoupissement ou rêverie, il faut la réiterer dans les vingt-quatre heures. Tissot a fait faire jusqu'à quatre *saignées*, dans les deux premiers jours, à des jeunes gens qui étaient dans ce cas.

Ce qu'il faut faire lor qu'il y a des envies de vomir.

Si le malade a de fortes *nausées*, ou des envies de vomir, on lui donnera une *infusion* de fleurs de *camomille* ou de l'eau tiède, pour lui nettoyer l'*estomac*.

Comme, au commencement de la *fièvre* qui précéde l'*éruption* des *pustules* de la *petite vérole*, la nature tente ordinairement une *évacuation* par haut ou par bas, si on la seconde on contribuera singulièrement à émousser la violence de la maladie.

Comment il faut aider la suppuration quand les pustules commencent à paraître.

Quoique tout le traitement de cette première *fièvre* consiste uniquement dans le *régime rafraîchissant*, etc., afin de prévenir la trop grande affluence de boutons, cependant, quand les *pustules* commencent à se manifester, notre devoir est de favoriser la *suppuration* par les boissons *délayantes*, par les *alimens* légers, et par les *cordiaux* lorsque la nature paraît sans action.

Circonstances qui indiquent les cordiaux.

Quand un *pouls profond*, et donnant la sensation d'un ver qui rampe; quand la perte des forces, les faiblesses et un grand *abattement* rendent les *cordiaux* nécessaires, nous conseil-

lons alors du bon *vin* vieux, que l'on peut donner dans une égale quantité d'eau, *acidulé* avec du *suc de citron*, d'*orange*, ou de la *gelée de groseilles*, etc. Le *petit-lait au vin*, également *acidulé*, convient encore dans ce cas.

Il faut prendre garde de trop échauffer le malade. Pourquoi ?

Il faut cependant bien prendre garde de ne pas trop échauffer le malade ; car, au lieu de favoriser l'*éruption*, on la retarderoit, ainsi que nous l'avons observé, note 3 de ce Chap., et pag. 266 et 267 de ce Vol.

Traitement du second temps, ou temps de l'éruption.

Cas où le régime rafraîchissant est d'une nécessité absolue.

Quelquefois la violence de la *fièvre* s'oppose à l'*éruption*. Dans ce cas, le *régime rafraîchissant* doit être suivi le plus sévèrement possible : non-seulement il faut que la chambre du malade soit rafraîchie par le renouvellement de l'*air*, mais encore il faut qu'on le sorte souvent du lit, et que, dans le lit, il ne soit couvert que légèrement.

Cas qui indique les calmans.

Lorsqu'une grande agitation s'oppose à l'*éruption* et au gonflement des boutons, il faut administrer quelques *calmans* légers ; mais il faut toujours les donner avec prudence.

Dose de ces remèdes pour les enfans ;

Pour les adultes.

Pour un enfant, une cuillerée à café de *sirop de pavot* ou *diacode*, toutes les cinq ou six heures, suffira ; et on la répétera jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré. Pour un adulte, une cuillerée à bouche remplira la même intention (5).

Avec quelle prudence ils doivent être administrés dans la petite vérole.

(5) Le *sirop diacode* est un des *narcotiques* les plus doux ; il provoque le sommeil, modère les douleurs, etc. : cependant il ne faut l'employer qu'avec réserve, sur-tout dans la *petite vérole*. Nous avons déjà dépeint les malheurs auxquels il donne lieu quand il est admi-

Dans le cas de *strangurie* ou de *suppression d'urine*, accident assez ordinaire dans la *petite vérole*, il faut faire sortir le malade du lit ; et s'il est en état, il faut qu'il se promène dans sa chambre les pieds nuds. Si les forces ne le lui permettent pas, il faut qu'il se tienne souvent sur ses genoux dans son lit, et qu'il s'efforce de temps en temps de rendre son *urine*.

Ce qu'il faut faire dans les cas de suppression d'urine.

Lorsque ces moyens ne réussiront pas, on lui donnera plus ou moins souvent, selon qu'il sera nécessaire, une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié (alcohol nitrique)* dans un verre de sa boisson. Rien de plus utile, de plus avantageux dans la *petite vérole*, qu'une *évacuation* abondante d'*urine*.

Importance d'un flux abondant d'urine dans la petite vérole.

Si la bouche est pâteuse, si la langue est sèche et gercée, il faut que le malade se les lave souvent, et se gargarise la bouche et la gorge avec de l'eau et du *miel*, auxquels on ajoutera un peu de *vinaigre* ou de la *gelée de groseilles*.

Gargarismes pour nettoyer la bouche et la gorge.

Il arrive souvent que le malade ne va pas à la selle pendant les huit ou dix premiers jours de la *petite vérole :* cet accident non-seulement échauffe et enflamme le *sang*, mais encore les excrémens, en séjournant trop long-temps dans

Si le ventre est resserré, il faut administrer des lavemens émolliens.

---

nistré par des nourrices ou par des imprudens, et nous en avons donné les raisons, Tom. I, Chap. I, §. VII.

Pour en venir à ce *remède*, il faut que l'agitation soit la véritable cause qui s'oppose à l'*éruption* et au gonflement des *pustules*. Mais, hors ce cas, il faut s'en abstenir, parce qu'il serait capable de produire l'*engorgement* des vaisseaux, l'*inflammation* de la *peau*, et par conséquent de rendre l'état de la maladie pire qu'auparavant. Nous croyons donc qu'il serait plus sage de ne jamais prendre sur soi d'administrer cette espèce de *remède*, et d'appeler un médecin dans des cas qui paraissent aussi délicats.

Désordres qui en sont les suites, quand ils sont donnés mal à propos.

le corps, deviennent *âcres*, même *putrides*, et donnent lieu à des suites fâcheuses. Il est donc nécessaire, lorsque le ventre est resserré, de donner des *lavemens émolliens*, comme il est prescrit pag. 272 de ce Vol., tous les deux ou trois jours, pendant toute la maladie; ils rafraîchiront et soulageront singulièrement le malade.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des pétéchies, etc.

Quand des *pétéchies* ou des taches *pourprées*, livides ou noires, surviennent et paraissent entre les boutons, il faut administrer le *quinquina* à aussi grande dose que l'*estomac* du malade pourra le supporter. Pour un enfant:

Quinquina acidulé.

Prenez de *quinquina* choisi, huit grammes (deux gros);
d'*eau de canelle simple*, trois décagrammes (une once);
de *sirop d'orange* ou de *limon*, six décagrammes (deux onces).

Réduisez le *quinquina* en poudre très-fine; mettez dans un hectogramme (trois onces) d'eau commune; ajoutez l'*eau de canelle* et le *sirop*; *acidulez* cette *mixture* avec quelques gouttes d'*esprit de vitriol* (*acide sulfurique étendue d'eau*). On en donne une cuillerée à bouche toutes les heures.

Dose pour un enfant.

Pour un adulte.

On peut prescrire le même *remède* à un adulte; mais il faudra qu'il en prenne trois ou quatre cuillerées dans le même espace de temps, c'est-à-dire, toutes les heures.

Heureux effets de ce remède, quand il est bien indiqué et donné à la dose convenable.

Il ne faut pas user légèrement de ce *remède*, mais l'employer aussi souvent que l'*estomac* peut le permettre; car alors il produit presque toujours les plus heureux effets. Aussi j'ai vu fréquemment, au moyen du *quinquina* et des *acides*, des *pétéchies* disparaître, et une *petite vérole* qui avait l'aspect le plus menaçant,

pousser très-bien, et se remplir d'une matière de bonne qualité.

Boissons et alimens qui doivent accompagner l'usage du quinquina.

Dans ce cas, la boisson du malade doit être *fortifiante*, tel est le bon *vin* vieux *acidulé* avec l'*esprit de vitriol*, avec le *vinaigre* ou le *suc de citron* ou de la *gelée de groseilles*, etc. Les *alimens* doivent consister en *pommes cuites* ou *bouillies*, en *cerises* confites, en *pruneaux* et autres fruits de nature *acide*.

Le quinquina est également nécessaire dans la petite vérole cristalline. Pourquoi?

Le *quinquina* et les *acides* sont nécessaires, non-seulement dans la *petite vérole* accompagnée de *pétéchies* ou de *symptômes* de *malignité*, ils le sont encore dans la *petite vérole cristalline*, dans laquelle le *pus*, ou la matière des boutons, est sans consistance, et n'est point préparée convenablement. Car le *quinquina* paraît posséder la vertu singulière d'aider la nature dans la préparation du *pus*, ou ce qu'on appelle la matière louable de la *petite vérole;* conséquemment il ne peut qu'être utile dans cette maladie et dans celles dont la *crise* dépend d'une *suppuration*.

Avantages du quinquina lorsque les boutons sont affaissés, etc.

J'ai souvent observé, dans les *petites véroles* dont les boutons étaient affaissés et pleins d'une matière claire, transparente, et qui paraissaient vouloir devenir *confluens*, que l'usage du *quinquina acidulé* comme ci-dessus, changeait avantageusement la couleur et la consistance du *pus*, et produisait les plus heureux effets.

L'affaissement subit des boutons met le malade en grand danger. A quoi tient le plus souvent cet accident.

Lorsque les boutons s'affaissent subitement, ou, comme disent les bonnes femmes, que la *petite vérole* rentre en dedans avant que la matière soit parvenue à sa maturité, le danger est très-grand. Cet accident est souvent, ce qu'il est très-important de remarquer, l'effet d'un *régime échauffant*, ou de *remèdes* qui ont fait sortir

la matière avant qu'elle ait été préparée convenablement (6).

Il ne faut pas confondre cet état avec la disparition des boutons par résolution.

(6) Avant que d'en venir aux *remèdes* que le D.r BUCHAN va proposer, nous croyons devoir observer qu'il arrive quelquefois qu'une *petite vérole discrète et très-bénigne* ne se termine point par la *suppuration*. Les *pustules* alors disparaissent peu-à-peu, et finissent par *résolution*.

Ce qui sert à distinguer ces deux différens états.

Mais, dans ces cas, le malade, bien loin d'être en danger, n'éprouve point seulement le moindre *symptôme* de *fièvre* : il se trouve, au contraire, de mieux en mieux, à mesure que les boutons disparaissent. Il n'y a donc rien à faire. J'ai vu trois ou quatre *petites véroles* de cette espèce ; les malades ont été promptement guéris : la seule précaution que j'ai cru devoir prendre, a été de les purger à la fin, une couple de fois de plus que ceux dont les boutons viennent à l'ordinaire à *suppuration*.

La petite vérole qui se termine par résolution, n'est point la petite vérole volante.

Qu'on ne s'y trompe point : la *petite vérole* dont nous parlons, n'est pas celle à qui l'on a donné le nom de *petite vérole volante* ou de *variolette*, et, selon quelques-uns, de *vérolette* : elle a des *symptômes* très-différens. Comme on les confond tous les jours, que même on prend souvent cette dernière pour la *petite vérole discrète bénigne*, et que cette méprise autorise à soutenir, soit que l'on peut avoir la *petite vérole* plusieurs fois, soit que l'*inoculation* ne préserve pas de la *petite vérole*, nous allons donner les caractères de la *variolette* ou de la *petite vérole volante*, d'une manière un peu plus étendue que nous n'avions fait dans les précédentes éditions. Cette description, en facilitant la comparaison de la *petite vérole* et de la *variolette*, empêchera que ceux qui cherchent la vérité ne soient désormais abusés par des apparences trompeuses.

Caractères de cette dernière maladie.

Symptômes de la petite vérole volante.

Une *fièvre* plus ou moins vive, mais ordinairement légère, et qui ne dure que vingt-quatre, ou tout au plus trente-six ou quarante heures, accompagnée de malaise, de *courbature*, d'un léger *mal de tête*, et quelquefois de *nausées*, précède le plus souvent l'*éruption* : mais souvent aussi la *fièvre* est à peine sensible, et les malades n'éprouvent que de la *courbature* et du mal-aise.

C'est sur la fin du premier jour, quelquefois le second,

On doit alors appliquer promptement les *vésicatoires* aux poignets et aux chevilles des

Ce qu'il faut prescrire dans l'affais-

---

et rarement le troisième, que se fait l'*éruption*. Tous les accidens cessent dès qu'elle est faite, et la *fièvre* ne parait plus. Les malades reprennent leur appétit, et n'éprouvent aucun des accidens qui arrivent dans la véritable *petite vérole*.

Les *pustules* qui caractérisent la *variolette*, sont ordinairement peu nombreuses; quelquefois cependant assez abondantes, et répandues sur tout le corps. Elles sont toujours distinctes, et jamais *confluentes*. Dans le premier instant, elles ont la rougeur des *pustules varioliques*, mais leurs progrès sont infiniment plus rapides: elles se développent souvent et se dessèchent dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois cependant il y en a parmi elles dont la terminaison est plus lente, et qui conservent plus long-temps les apparences *varioliques*; mais leur nombre est au plus, en raison des autres, comme 1 est à 60.

Caractères des pustules;

Ces *pustules* sont, pour la plupart, remplies d'une *sérosité* limpide: quelquefois cette *sérosité* blanchit, et ressemble un peu à du *pus*; d'autres fois elle se durcit. On n'apercoit que très-rarement à leur base le cercle enflammé des boutons de la *petite vérole*: jamais elles ne s'applatissent dans leur centre comme ceux-ci; elles ne conservent pas, comme les boutons de la *petite vérole discrète*, la forme conique, mais elles sont sphériques, et leur diamètre est plus grand que celui de leur base. En se desséchant, elles se couvrent d'une pellicule mince et sèche, et la chute de cette pellicule laisse apercevoir une tache très-différente de celles qu'on observe à la place des pustules de la *petite vérole*.

Des vestiges subsistans après la chute des boutons.

Si l'on examine ces taches ou vestiges une quinzaine de jours après l'exsiccation, on voit qu'elles sont livides, sans enfoncement ni élévation, tandis que celles qui succèdent à la *petite vérole* sont pourprées ou violettes, enfoncées dans le centre, et plus ou moins relevées sur les bords. Les taches de la *petite vérole* sont au moins aussi larges que l'étaient les pustules: celles de la *variolette* sont beaucoup moins larges, et il n'y a d'exception que pour celles que les malades ont enflammées en les grattant.

Les caractères essentiels de la *petite vérole volante*

sement subit des boutons. Les vésicatoires et les cordiaux.

pieds, (toutefois avec les précautions que nous allons indiquer, et auxquelles nous prions qu'on fasse attention); et soutenir les forces du malade avec des *cordiaux* (7).

---

sont donc, 1.° que l'*éruption* paraît quelquefois dès le premier jour, le plus souvent le second, et rarement au commencement du troisième; ce qui n'arrive jamais dans la *petite vérole* proprement dite, dont l'*éruption* ne se fait guère qu'au commencement du quatrième jour, comme nous l'avons dit pag. 262 de ce Vol., à moins qu'elle ne doive être *confluente;* mais alors elle est accompagnée de *symptômes* alarmans, et qui l'annoncent d'un mauvais caractère. 2.° Que les boutons ne contiennent qu'une *sérosité* le plus souvent limpide. 3.° Et enfin que ces boutons disparaissent au plus tard le quatrième jour. Marche toute différente, comme on le voit, de la *petite vérole.* D'ailleurs, la *variolette* n'est jamais *confluente*, jamais dangereuse: le plus souvent l'*éruption* se fait sans que le malade éprouve même de *fièvre*, qui est toujours légère lorsqu'elle a lieu.

Traitement.

Aussi n'exige-t-elle d'autres *remèdes* qu'une ou deux *purgations* quand les boutons sont desséchés. Il s'agit seulement de tenir le malade au *régime* pendant l'*éruption*, et d'empêcher qu'elle ne rentre en dedans; ce à quoi l'on parviendra en se conduisant, s'il est besoin, de *remèdes*, comme nous le conseillons dans le traitement de la *petite vérole.*

Précautions qu'exige l'application des vésicatoires, dans ce cas.

(7) Les *vésicatoires* sont parfaitement indiqués dans cette circonstance. Cependant, si cet accident était accompagné d'assoupissement, causé par la force de la *fièvre* et la *turgescence* des *vaisseaux*, il serait dangereux: car, comme nous l'avons fait voir, Chap. VIII, note 4, pag. 213 de ce Vol., l'effet des *vésicatoires* est d'irriter et de produire de la chaleur; sans quoi ils ne pourraient point amener à *suppuration* la partie sur laquelle ils sont appliqués. Or, ils ne peuvent irriter sans augmenter la *fièvre* et l'*inflammation; symptômes* auxquels tiennent les accidens que l'on cherche à éloigner pour le moment. Les *vésicatoires* diminuent encore la quantité des *urines*, et quelquefois en causent la *suppression*, dont il faut au contraire augmenter le cours, comme vient de le dire l'Auteur: enfin, les *vé-*

La saignée peut être très-utile dans ce cas.

On a vu quelquefois des effets surprenans de la *saignée*, pour faire reparaître des boutons affaissés. Mais cette opération demande que l'on sache exactement connaître quand elle convient, ou jusqu'à quel point le malade peut la supporter.

Il faut toujours appliquer des cataplasmes aux extrémités.

Cependant il faut toujours appliquer des *cataplasmes* aux pieds et aux mains, comme ayant la vertu d'exciter un gonflement dans ces parties, et par ce moyen, de rappeler l'humeur vers les *extrémités*.

L'affaissement des boutons est toujours un cas très-grave qui exige les conseils d'un médecin.

(En général, l'affaissement des *pustules*, ou même le ralentissement de l'*éruption*, sont des cas très-graves, qui peuvent dépendre de causes très différentes, et qu'il n'est donné qu'à l'expérience de pouvoir dévoiler. Nous conseillons donc, dans ces circonstances, de ne pas perdre le temps à vouloir soi-même rappeler la nature à son opération, mais de faire venir sur-le-champ un médecin, aux avis duquel on s'en rapportera entièrement.)

Traitement du troisième temps; ou temps de la Fièvre secondaire.

Cette période est la plus dange-

La période la plus dangereuse de la *petite vérole*, est celle de la *fièvre secondaire* : elle com-

---

sicatoires rendent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il faut les calmer, etc.

Symptômes nécessaires pour qu'ils soient bien indiqués.

Les *vésicatoires* ne sont donc indiqués, dans le cas de l'affaissement des boutons, que lorsque cet accident est accompagné d'un *pouls fréquent* et *faible*; que la *peau* est sèche; que l'*oppression* survient, avec l'inquiétude et le *délire*; ce qui annonce ordinairement le transport de la matière sur la *poitrine*.

Ce qu'il faut préférer lorsqu'ils manquent.

Dans les cas contraires, il faut appliquer les *sinapismes* ou les *cataplasmes d'oignons*, prescrits Chap. IX, note 11, et pag. 232 et suiv. de ce Vol.

reuse de la petite vérole.

mence, en général, quand les boutons du visage brunissent ou changent de couleur; et la plupart de ceux qui sont emportés par la *petite vérole*, le sont pendant cette *fièvre* (8).

Ordre dans lequel s'établit la suppuration dans les boutons de la petite vérole.

(8) On observera que les boutons du visage doivent être en *suppuration*, et même changer de couleur, tandis que ceux des autres parties du corps ne sont encore que dans le second temps de la maladie, c'est-à-dire, dans celui de l'*éruption*. Car on a dit, pag. 262 de ce Vol., que les premières apparences des boutons se manifestent d'abord sur le visage, ensuite sur les bras, de là sur la poitrine, etc.; et plus bas, pag. 263, que le visage se dégonfle, lorsque les mains, les pieds, commencent à enfler.

En effet, est telle la marche de la nature dans la *petite vérole*. L'*éruption* commence par le visage, et finit par les *extrémités*, en gagnant successivement les parties intermédiaires. Or, comme cette maladie met de trois à quatre jours à parcourir chacun des temps que nous avons désignés note 4 de ce Chap., il doit arriver que les boutons qui se sont montrés les premiers sont en pleine *suppuration*, tandis que ceux qui ont paru les derniers ne sont pas encore parvenus à leur grosseur.

Temps que dure la fièvre secondaire, d'autant plus funesteau malade, qu'on l'a tenu plus chaudement.

La *fièvre secondaire*, que nous avons dit être la *fièvre* de *suppuration*, ne peut donc être terminée avant que le gonflement des pieds soit tombé; ce qui n'arrive que dans les deux ou trois jours qui suivent le dégonflement du visage : c'est en effet pendant cet espace de temps que la *fièvre secondaire* exerce ses ravages, qui sont d'autant plus funestes au malade, qu'on l'a tenu plus chaudement.

Preuve.

Le visage, qui est la seule partie du corps qu'on ne surcharge point de couvertures dans cette maladie, en fournit une preuve convaincante : la *suppuration* s'y établit sans que la *fièvre secondaire* donne des signes sensibles de son existence. Cette *fièvre* ne s'annonce que lorsque les boutons du visage commencent à changer de couleur, c'est-à-dire, lorsque la *suppuration*, achevée sur cette partie, commence dans les autres : et les exemples que le D.r BUCHAN rapporte, pag. 270 de ce Vol., démontrent jusqu'à l'évidence que si les

Il faut seconder les efforts de la nature dans les évacuations qu'elle sollicite.

Dans cette période, la nature cherche à soulager le malade par le *cours de ventre ;* et on ne doit, par aucune espèce de raison, contrarier ses efforts de ce côté : il faut, au contraire, les favoriser. On travaillera donc à lui procurer des *selles*, et à soutenir ses forces par des *alimens* et des boissons de qualité *rafraîchissante*, *délayante* et *fortifiante*.

(Il est très-important d'avertir que la *salivation* est encore une *évacuation* assez ordinaire dans la *petite vérole*, sur-tout aux adultes ; et on ne doit pas plus travailler à l'arrêter que le *cours de ventre ;* on doit chercher à l'entretenir par les mêmes moyens.(9).

---

autres parties du corps n'étaient couvertes, dans la *petite vérole*, que comme elles le sont dans l'état de santé, on ignorerait jusqu'au nom de la *fièvre secondaire*, qui tue le plus grand nombre des malades qui meurent de la *petite vérole ;* ou du moins cette *fièvre* ne serait que très-légère.

Avantages des acides dans cette période de la petite vérole, même dans tout le cours de la maladie.

(9) C'est sur-tout dans cette période, qu'il faut employer les *acides*, même les *acides minéraux*. C'est la pratique des HALLER, des LIEUTAUD et des TISSOT. Les *esprits acides*, dit ce dernier, ont la vertu de faire couler les *urines* et la *salive ;* d'arrêter la *pourriture*, et d'appaiser la violence de la chaleur, selon les expressions de SYDENHAM. HALLER, en parlant d'une *épidémie* qui régna à Berne, et dont le caractère de *putréfaction* exigeait l'usage des *acides*, dit : « Le neuvième « jour au soir, je fis mettre de l'*esprit de vitriol* (*acide « sulfurique étendu d'eau*) dans la boisson, pour pré- « venir la *putréfaction* et la *fièvre secondaire :* le dixième « jour, les *pustules*, qui étaient de la même nature, « c'est-à-dire noires, commencèrent à jaunir : après une « dose assez forte d'*acide*, l'appétit revint quelque peu. »

Observation.

Une petite fille de six ans, éprouvait depuis deux jours des douleurs horribles dans les *reins*, dans le dos, dans le ventre et dans la tête : elles étaient accompagnées d'une *fièvre* violente. Les parens gorgeaient cette enfant de vin, de *sucre* et de bouillons de viande, parce qu'elle

Circonstances qui, dans cette troisième période, exigent la saignée;

Si, à l'approche de la *fièvre secondaire*, le *pouls* est très-*vite*, très-*dur* et très-*fort*; si la chaleur est considérable; si la *respiration* est laborieuse, et si l'on observe d'autres *symptômes* de l'*inflammation de poitrine*, il faut sur-le-champ saigner le malade, en réglant la quantité de *sang* qu'on lui tirera, sur son âge, sur ses forces et sur l'urgence des *symptômes*.

Exigent, au contraire, les vésicatoires et les cordiaux.

Mais si, dans la *fièvre secondaire*, le malade est sujet à des faiblesses, si les *pustules* deviennent subitement pâles, si les *extrémités* sont froides, il faut appliquer les *vésicatoires*, (avec l'attention prescrite pag. 280, 281, et note 7 de ce Vol.), et soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Le *vin*, et même les *liqueurs spiri-*

---

refusait de manger : leur intention était de prévenir la *petite vérole*, dont un autre enfant était attaqué dans la même maison. Mais ce traitement, bien loin de diminuer les *symptômes*, en augmenta la violence. On m'appela : je la trouvai telle que je viens de dire. Je venais d'éprouver les bons effets des *acides* dans la *fièvre secondaire* d'une autre *petite vérole* : je crus devoir les employer dans la *fièvre éruptive* de celle-ci. Je prescrivis des *lavemens*, des *bains de pieds*, et une *tisane* faite avec deux onces de *sirop de violette* et un scrupule d'*esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau)*, délayés dans une pinte d'eau.

Le calme se rétablit peu-à-peu, et les boutons parurent le lendemain. La *petite vérole* fut *confluente*. Je n'interrompis point les *acides* : je donnais, tantôt le *vinaigre*, et tantôt l'*esprit de vitriol*, augmentant ou diminuant les doses, selon les circonstances. Enfin, elle en prit jusqu'à la parfaite maturité des boutons, qui arriva le quatorzième jour, à l'ordinaire. Cette *petite vérole*, qui s'annonça sous l'aspect le plus effrayant, et qui fut tellement *confluente* que les boutons du visage ne formaient plus qu'une seule croûte, n'exigea pas d'autres *remèdes*, et sa marche fut celle d'une *petite vérole discrète*.

tueuses, ont quelquefois été donnés, dans ces cas, avec des succès étonnans.

Comme la *fièvre secondaire* est due en grande partie, pour ne pas dire entièrement, à la *résorbtion* de la matière de la *petite vérole*, il paraîtrait raisonnable d'ouvrir les *pustules* aussi-tôt qu'elles sont mûres. On tient tous les jours cette conduite à l'égard des *phlegmons* ou *abcès* qui tendent à la *suppuration :* on ne voit pas pourquoi elle ne conviendrait pas à l'égard de la *petite vérole*. Nous pensons, au contraire, que c'est toujours un moyen de faire tomber la *fièvre secondaire*, et souvent de la prévenir absolument.

Nécessité d'ouvrir les boutons de la petite vérole.

Il faut ouvrir les boutons quand ils commencent à jaunir. Rien de plus simple que cette opération. On coupe la pointe des boutons avec des ciseaux, ou on les perce avec une aiguille, et on essuie le *pus* avec un peu de *charpie* sèche. On commence par les *pustules* du visage, parce que ce sont celles qui mûrissent les premières : on passe ensuite aux autres, à mesure qu'elles arrivent à l'état de maturité.

Quand et comment il faut les ouvrir.

Elles se remplissent, en général, une seconde fois, et même une troisième. On répétera donc l'opération, ou plutôt on continuera d'ouvrir les boutons, tant qu'ils paraîtront contenir du *pus*.

Il faut les rouvrir à mesure qu'ils se remplissent.

Si une opération si naturelle a été négligée jusqu'ici, nous croyons qu'il n'en faut accuser que la tendresse mal entendue des pères et mères : ils croient qu'elle doit causer beaucoup de douleur aux enfans ; et, d'après cette erreur, ils aiment mieux les voir mourir, que de les faire souffrir. Cette opinion est absolument sans fondement. J'ai souvent ouvert des boutons, n'étant pas vu du malade, sans qu'il ait donné le moindre signe de douleur. Mais supposé qu'elle soit légèrement douloureuse, ce petit inconvénient devrait être à

Raisons mal fondées, sur lesquelles on s'appuie pour se refuser à cette opération.

peine compté, en comparaison des avantages qu'on retire de cette opération (10).

Avantages de cette opération. Diminution des douleurs;

Non-seulement l'ouverture des boutons prévient la *résorption* de la matière de la *petite vérole* dans le *sang*, mais encore elle diminue la tension de la *peau*, et par ce moyen soulage singulièrement le malade.

Conservation de la beauté.

Elle empêche, en outre, qu'il ne soit marqué; et cet avantage n'est pas le moins important. La matière, en séjournant long-temps dans les *pustules*, corrode, par son *âcreté*, la *peau* délicate du visage; aussi en voit-on qui sont tellement défigurés, qu'ils ont à peine figure humaine (*d*).

(Il y a des enfans, et même des adultes, qui, excités par une démangeaison à laquelle ils ne peuvent résister, à ce qu'ils disent, se grattent et se déchirent le visage, et même le corps, avec leurs ongles. Quelquefois ils vont jusqu'à faire couler le sang; et il n'en résulte aucun accident, pourvu toutefois que les déchirures ne soient pas con-

---

Qui est générale dans l'Indostan.

(10) La méthode que le D.r BUCHAN propose est d'autant mieux fondée, que c'est une pratique générale dans l'Indostan. Là, les Bramines, qui traitent communément les naturels du pays qui ont la *petite vérole*, et qui, régulièrement, dans le printemps, inoculent; ces Bramines, dis-je, ont une *épine* d'un bois particulier et uniquement destiné à piquer les boutons de la *petite vérole*, et à en faire sortir le *pus*. Ils pratiquent cette méthode avec le plus grand succès, ayant une dextérité particulière pour faire cette opération en peu de temps, quoique le malade ait un grand nombre de boutons. *Traité sur la manière d'inoculer dans le Bengale*, en anglais, par HOLWELL.

Elle n'est cependant nécessaire que lorsque le malade a beaucoup de boutons.

(*d*) Quoique cette opération ne puisse jamais nuire, cependant elle n'est nécessaire que lorsque le malade a une grande quantité de boutons, ou lorsque la matière qu'ils contiennent est si âcre, qu'elle donne lieu de craindre des suites dangereuses si elle vient à être *résorbée*, ou à rentrer dans la *masse du sang*.

sidérables, car alors il en résulterait ce qu'on appelle des coutures. Mais quand ces malades ne font qu'enlever les boutons, ils en sont moins marqués que ceux qui les ont respectés, ou que l'on a forcés de les respecter; et cela doit être ainsi : car ces petites déchirures ne sont autre chose que les coupures dont il vient d'être question pag. 285. Qu'on ne s'effraye pas quand on voit les malades, grands et petits, se gratter dans la *petite vérole*, puisqu'ils prennent, sans le savoir, le vrai moyen de s'empêcher d'être marqués; ou si l'on ne veut pas laisser ce soin à des mains qu'on regarde comme imprudentes, qu'on prenne la peine soi-même d'ouvrir les boutons.)

Traitement du quatrième temps, ou de la dessiccation des boutons.

Moment de purger.

APRÈS que les boutons sont desséchés et les croûtes tombées, il est, en général, nécessaire de purger le malade (11). Si cependant on lui a tenu

---

(11) Lorsqu'on ne peut pas employer l'opération que l'auteur vient de conseiller, par l'opposition qu'on y trouve, soit de la part des parens, quand les malades sont des enfans, soit de la part de ces mêmes malades, lorsqu'ils sont plus âgés, les *purgations* peuvent alors y suppléer, en partie. Il faut, dans ces cas, les administrer beaucoup plus tôt que ne le prescrit ici le D.r BUCHAN. J'ai purgé avec succès, à l'exemple de TISSOT, dès que la *fièvre de suppuration* commence à se manifester. Trois décagrammes (une once) de *manne* pour les enfans, six décagrammes (deux onces) pour les adultes, suffisent, en général, pour procurer dans ce temps, c'est-à-dire, le neuvième jour de la maladie, trois, quatre ou cinq *selles*. On réitère la même dose deux jours après.

Il ne faut pas toujours attendre ce temps pour purger.

Quand même on parviendrait à faire l'opération utile dont il est question, il ne faudrait pas pour cela s'interdire la *purgation*, dans le temps que je viens d'indiquer.

Observation.

le ventre libre pendant tout le cours de la maladie, si le *lait de beurre* et les autres boissons *délayantes* lui ont été donnés abondamment depuis le huitième jour de la *petite vérole*, la *purgation* devient moins nécessaire : mais on ne doit jamais s'en passer entièrement.

Manière de purger les petits enfans;

On purge les petits enfans avec des *pruneaux*, dans lesquels on fait *infuser* un peu de *séné* et de *rhubarbe*, que l'on adoucit avec du *sucre* : on leur en donne à petites doses, jusqu'à ce qu'ils évacuent.

Les enfans de cinq à six ans;

Ceux qui sont plus âgés, doivent prendre des *purgations* un peu plus fortes. On donne, par exemple, aux enfans de cinq ou six ans, quatre ou cinq décigrammes (huit ou dix grains) d'excellente *rhubarbe* en poudre, le soir; et le lendemain matin on leur donne deux ou trois décigrammes (quatre ou six grains) de *jalap*, aussi en poudre. Et, pour en faciliter l'effet et emporter la médecine, on leur donnera du bouillon très-léger, ou de l'eau de *gruau*. On répétera cette espèce de *purgation* trois ou quatre fois, à cinq ou six jours d'intervalle l'un de l'autre.

J'ai traité deux *petites véroles* de suite, dont furent attaquées deux sœurs encore enfans. J'ouvris les boutons à toutes deux, et je les ouvris à trois reprises différentes, dans presque toute l'étendue du corps. Je commençai à purger la première, dès que les boutons commencèrent à jaunir, et elle guérit promptement; pour la seconde, qui avait gagné la maladie de celle-là, des circonstances, indépendantes d'elle, m'empêchèrent de suivre cette méthode. Je ne la purgeai que quand les boutons furent secs, et il lui survint plus de trente *abcès*, dont un sur le bras, qui fut plus de trois mois à guérir. La quantité de *pus* que donnèrent ces *abcès*, ferait effectivement croire, comme l'a dit TISSOT, que dans cette maladie tout le *sang* semble se changer en matière *purulente*.

Pour

Pour les enfans encore plus âgés et pour les adultes, on augmentera la dose de ces *purgatifs* dans la proportion de leur âge et de leur *constitution* (*e*).

Les enfans plus âgés et les adultes.

Quand il survient des *abcès* à la suite de la *petite vérole*, comme cela n'est que trop ordinaire, il faut les amener à *suppuration*, le plus promptement possible, par le moyen des *cataplasmes maturatifs*; et, après qu'ils sont ouverts, soit naturellement, soit par l'opération, il faut purger. Le *quinquina* et le *lait* sont en ce cas, très-avantageux.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il survient des abcès;

S'il survient de la *toux*, de la difficulté de respirer et d'autres *symptômes* de la *pulmonie*, il faut transporter le malade dans un bon *air*; le mettre au *lait* d'*ânesse*, et lui ordonner un *exercice* proportionné à ses forces, comme il est prescrit Chap. VII de ce Vol., qui traite de la *Pulmonie*.

De la toux et autres symptômes de la pulmonie.

(La *petite vérole* donne très-souvent lieu à deux accidens, je veux dire, à l'*inflammation de la gorge*, qui ôte souvent la faculté d'avaler, et au gonflement des paupières, quelquefois accompagné d'*inflammation*. Ces accidens ont presque toujours lieu chez les malades que l'on traite par les *remèdes échauffans*: je les ai toujours rencontrés chez ceux pour lesquels je n'ai été appelé que le jour ou le lendemain de l'*éruption*, et que les parens avaient jusques-là traités à leur manière, c'est-à-dire, avec du *vin*, du *sucre*,

L'inflammation de la gorge;

(*e*) Je suis dans l'usage, depuis quelque temps, d'ordonner, quand la *petite vérole* est passée, depuis un demi-décigramme, jusqu'à trois décigrammes (depuis un, jusqu'à six grains) de *calomelas*, (*muriate de mercure doux sublimé*), selon l'âge du malade; il le prend le soir, et le lendemain matin on lui donne la dose de *jalap* ci-dessus, pour emporter la *purgation* de la veille.

des bouillons de viande, de l'eau de *lentille* et de la *canelle*, etc. Les *gargarismes acidules* ont bientôt calmé l'*inflammation de la gorge*; et si l'on suit le *régime rafraîchissant*, prescrit ci-dessus, on est sûr de ne plus la voir reparaître.

Le gonflement et l'inflammation des yeux.

Quant aux yeux, qu'il n'est pas rare de voir tellement gonflés, enflammés, *tuméfiés*, que les paupières sont souvent collées ensemble pendant tout le temps de l'*éruption* et de la *suppuration*, accident qui va quelquefois jusqu'à défigurer ces *organes*, intéresser la vue, et même jusqu'à faire tomber les yeux en *gangrène*, quand les *symptômes* sont graves, il faut appliquer sur chaque œil un *cataplasme* de mie de pain et de *lait*, que l'on renouvelle toutes les quatre heures, et que l'on continue jusqu'à ce que les paupières soient assez détendues pour pouvoir s'ouvrir. Il faut en même temps ordonner au malade une *diète* très-légère. Si, les paupières étant ouvertes, on aperçoit sur la cornée des *pustules* ou une *tumeur* blanche, il faut réitérer les *cataplasmes* jusqu'à ce que toutes ces parties aient *suppuré*. Alors on met de simples *compresses* sur les yeux, après les avoir trempées dans une *infusion* de fleurs de *camomille* et de *sureau*.

Moyens de prévenir ces accidens.

Un moyen bien simple de prévenir ces accidens, et qui m'a toujours réussi, est, contre l'*inflammation de la gorge*, d'employer, dès les commencemens de la maladie, la *diète rafraîchissante*; et contre la *tuméfaction* des paupières, de les faire étuver sans cesse, dans la journée, avec un linge trempé dans une *mixture* tiède d'eau et de *lait*, ou d'y appliquer de petites tranches de lard bien frais: moyens qu'on emploiera dès l'instant que l'on s'apercevra du gonflement des paupières.)

§. II.

De l'Inoculation.

But de l'inoculation.

QUOIQU'IL n'y ait point de maladies qui, après qu'elles sont déclarées, se jouent plus des ressources de la médecine que la *petite vérole*; cependant il n'y en a pas dont on puisse d'avance, comme de celle-ci, prévenir presqu'entièrement le danger, par une pratique fort simple, c'est-à-dire, par l'*inoculation* (12).

---

(12) D'après la découverte qui vient d'être faite en Angleterre, et qu'on s'est empressé d'adopter en France, je veux parler de la *vaccine*, nous avons deux espèces d'*inoculations*; toutes deux également capables de prévenir la *petite vérole*, mais avec cette différence, que la *vaccine* étant à peine une maladie, et n'étant accompagnée d'aucune *éruption*, excepté à l'endroit de l'insertion, doit nécessairement l'emporter sur l'*inoculation du pus variolique*, et la faire oublier, si, comme il y a jusqu'à présent lieu de le croire, le temps qui met tout à sa place, ne vient pas se jouer de la confiance que l'on a dans sa vertu préservative. Cependant jusques là l'*inoculation* ancienne peut conserver des partisans: car ses avantages lui restent. Je crois donc devoir conserver cette partie de l'ouvrage du Dr BUCHAN. Il est sans doute probable que si ce médecin vit encore, il s'est empressé d'adopter la *vaccine*; mais, ayant cessé toute correspondance depuis les commencemens de la guerre, (Voyez Tome I, *Avertissement sur cette 5.me Edit.* note 3), j'ai le double regret d'ignorer quel est le sort de ce médecin philanthrope, et de ne pas pouvoir présenter son travail sur un objet aussi important. Je suis donc obligé de le suppléer. J'ai en conséquence divisé ce §. en deux Art. Dans le premier, on lira ce qu'on a vu jusqu'à présent dans toutes les éditions de la *Médecine Domestique*, à l'exception de quelques notes, moins nécessaires aujourd'hui que l'*inoculation* n'a plus de contradicteurs, surtout parmi les médecins éclairés: dans le second Art., je dirai de la *vaccine* ce que l'expérience nous a appris jusqu'à ce jour.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inoculation de la petite Vérole.

Depuis quel temps elle est connue en Europe.

Cette découverte salutaire n'est connue en Europe, que depuis le commencement du siècle dernier; mais, semblable à la plupart des découvertes utiles, elle n'a fait, jusqu'à présent, que des progrès très-lents. Nous devons cependant avouer, à la gloire de la nation, que l'*inoculation* a reçu ici un accueil plus favorable que chez aucun de nos voisins: mais elle est encore bien loin d'être pratiquée universellement; et nous devons craindre qu'elle ne le soit jamais, tant qu'elle ne sera pas exercée par les pères et mères sur leurs propres enfans.

Pourquoi l'inoculation n'est point reçue universellement.

Une découverte quelconque ne peut devenir généralement utile, tant qu'elle n'est connue et pratiquée que par un petit nombre de personnes. Si l'*inoculation* de la *petite vérole* avait été introduite dans nos contrées, plutôt comme une chose de mode (13) que comme une découverte de médecine, et si elle avait été pratiquée par le même genre de personnes que ceux qui l'exercent dans les pays d'où elle nous est venue, il y aurait longtemps qu'elle serait universelle.

La pratique de l'*inoculation* n'est devenue, en quelque façon, générale, même en Angleterre,

---

(13) Ce que dit ici le D.r BUCHAN est infiniment juste, et se trouve vérifié par ce qui se passe aujourd'hui en France, relativement à la *vaccine*. L'empressement que les médecins ont mis et mettent tous les jours à propager cette *inoculation*, semble être passé dans toutes les classes de la société; et tout porte à croire que dans peu il sera aussi honteux, pour une femme sur-tout, de n'avoir pas été *vaccinée*, que de ne pas être habillée suivant le costume du jour.

que lorsqu'elle a été pratiquée par des gens qui n'étaient pas médecins (14).

Ceux-ci non-seulement en ont rendu la pratique beaucoup plus générale, mais encore plus sûre; et en agissant avec plus de liberté que les praticiens de profession, ils leur ont appris que le plus grand danger du malade ne vient pas du défaut de soin et d'attention, mais au contraire de l'excès de l'un et de l'autre.

Le succès des inoculateurs n'est pas dû à leur capacité.

Il faut être bien peu au fait de ces matières, pour imputer les succès des *Inoculateurs* modernes à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le malade et de communiquer la maladie. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux, dans le dessein d'envahir toute la pratique de cet utile *préservatif*, prétendent avoir des secrets extraordinaires et infaillibles pour préparer les personnes qu'on doit *inoculer*; mais ces préten-

(14) En effet, nous voyons par l'histoire de cette opération salutaire, qu'elle n'a été introduite ou renouvelée dans les pays où elle est actuellement connue, que par des personnes qui n'étaient rien moins que médecins. A Constantinople, ce sont deux femmes grecques qui inoculent très-heureusement plusieurs milliers de personnes : dans le Bengale, ce sont les bramines ou les prêtres de ces contrées : en Amérique, sur les bords de la rivière des Amazones, c'est un carme missionnaire : à Rionégro, c'est un autre missionnaire : dans la colonie portugaise du Pérou, c'est un chirurgien : en Pensilvanie, c'est un gentilhomme qui inocule, avec le plus grand succès, ses esclaves : en Angleterre, SUTTON, fameux par plus de vingt mille *inoculations*, toutes heureuses, était à peine chirurgien. Voyez les *Mémoires et Lettres pour servir à l'histoire de l'Inoculation*, par LA CONDAMINE; et le *Précis historique de la nouvelle Méthode d'inoculer la petite vérole, avec une exposition abrégée de cette Méthode*, par POWER, D.r en médecine, c'est-à-dire, par J. B. LE ROY, cité Tom. I, pag. 295, à Paris, chez le Breton, 1769.

tions ne sont faites que pour en imposer à l'ignorence crédule et aveugle.

Ce qui suffit pour réussir.

Il ne faut que du sens commun et de la prudence, pour savoir choisir le sujet et conduire l'opération; et les gens sages et sensés peuvent *inoculer* leurs enfans, toutes les fois qu'ils le trouveront convenable, à condition pourtant que le sujet soit en bonne santé.

Exposé des différentes méthodes d'inoculer.

Le succès de l'inoculation ne dépend pas de telle ou telle méthode.

Il est essentiel de remarquer que le sentiment que j'expose ici n'est pas le résultat de la théorie, mais uniquement de l'observation. Car, quoique peu de médecins aient eu plus d'occasion que moi de tenter, dans l'*inoculation*, toutes les méthodes connues, le succès de cette opération m'a toujours paru si peu dépendre de ces circonstances auxquelles on attache tant d'importance, je veux dire de la préparation et de l'*insertion* par telle ou telle méthode, que depuis plusieurs années j'ai fait faire cette opération par les pères et mères, par les nourrices, etc.; et j'ai trouvé que la méthode, exposée dans la note suivante, réussissait aussi bien que les autres, sans toutefois en avoir la plupart des inconvéniens (*f*).

Méthode d'inoculer très-simple et très-heureuse.

(*f*) Une circonstance critique, comme il n'en arrive que trop souvent, m'a conduit à choisir cette méthode. La voici. Un homme qui venait de perdre tous ses enfans, à l'exception d'un seul, par la *petite vérole*, se détermina à faire *inoculer* celui qui lui restait. Il me fit part de son intention, et me pria de persuader la mère et la grand'mère de cet enfant des avantages de l'*inoculation*. Mais ce fut la chose impossible: elles ne furent point persuadées. Leurs craintes furent plus fortes que jamais, et elles restèrent convaincues de ses désavantages.

Cependant je ne pouvais *inoculer* cet enfant, puis-

On peut *inoculer* la *petite vérole* de bien des manières différentes, avec un égal succès.

Méthode d'inoculer en Turquie;

En Turquie, d'où nous est venue l'*inoculation*, les femmes communiquent la *petite vérole* aux enfans, en faisant une petite ouverture sur la *peau* avec une aiguille, et en introduisant dans la *plaie* un peu de la matière prise d'un bouton mûr.

Sur les côtes de Barbarie, dans plusieurs endroits de l'Asie et de l'Europe;

Sur les côtes de Barbarie, on introduit dans la *peau*, entre le pouce et le doigt index, au moyen d'une aiguille, un fil imbibé de la matière; et dans d'autres régions de cette même Barbarie, pour *inoculer*, on se borne à frotter la partie qui est entre le pouce et le doigt index, ou toute autre partie du corps, avec de la matière de la *petite vérole*. Cette méthode de frotter quelque partie de la peau avec le *virus vario-*

---

que je n'avais pas leur consentement; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais *inoculer* sans la participation des personnes intéressées. Voici le parti que je pris.

Je conseillai donc au père de donner une ou deux doses de *rhubarbe* à son fils; d'aller ensuite chez un malade attaqué d'une *petite vérole bénigne*, de lui ouvrir deux ou trois boutons, d'en recevoir la matière sur un peu de coton; aussitôt qu'il serait revenu chez lui, de tirer son fils à part, de lui faire sur le bras une légère égratignure avec une épingle, de frotter la peau égratignée avec le coton imbibé de la matière de la *petite vérole*, et de ne pas s'en occuper davantage. Tout fut ponctuellement exécuté. La *petite vérole* parut au bout du temps ordinaire, c'est-à-dire du 8.me au 10.me jour: elle parcourut toutes les périodes avec régularité; et la maladie fut si *bénigne*, si douce, que le petit malade ne fut pas obligé d'être une seule heure dans son lit. Nous n'avons pas d'exemple, que la *petite vérole inoculée* ait suivi une marche aussi naturelle que chez cet enfant, jusqu'au parfait rétablissement du malade. (Cette bénignité et cette marche naturelle sont les caractères constans de la *vaccine*.)

lique est connue dans beaucoup d'endroits, en Asie et en Europe, aussi bien qu'en Barbarie; c'est ce qu'on appelle *acheter la petite vérole.*

En Angleterre. La méthode actuelle d'*inoculer* en Angleterre, est de faire au bras deux ou trois incisions presque horizontales, et tellement superficielles, qu'elles n'aillent pas au-delà de la *peau.* On fait ces incisions avec une lancette qui est chargée d'une petite quantité de matière prise d'un bouton en maturité; ensuite on referme ces petites *plaies*, et on les laisse sans autre appareil.

Quelques-uns emploient une lancette couverte de la matière de la *petite vérole* sèche : mais cette méthode est moins certaine; elle manque souvent, et on ne doit jamais l'employer que lorsqu'on ne peut se procurer de la matière fraîche. Quand on y est forcé, il faut humecter la matière, en présentant la lancette pendant quelque temps à la vapeur d'eau chaude.

Méthode d'inoculer sans faire d'incision. Mais, pour *inoculer* la *petite vérole*, il suffit d'appliquer de la matière fraîche du *virus* variolique sur la *peau*, et de l'y laisser un espace de temps suffisant, sans avoir besoin de faire aucune plaie. Ainsi, qu'on prenne un petit bout de fil, d'un demi-pouce de long, imbibé de cette matière; qu'on le pose immédiatement sur le bras, dans la partie moyenne, entre le coude et l'épaule; qu'on le couvre d'un morceau d'*emplâtre contentif* ordinaire, et qu'on laisse le tout pendant huit à dix jours, ce moyen ne manquera pas de communiquer la maladie.

Pourquoi l'on propose cette dernière méthode. Nous ne faisons mention de cette méthode, que parce qu'en général la plupart des personnes craignent les *plaies*; et il y a lieu de croire que plus l'opération sera facile à pratiquer, plus on aura d'espérance qu'elle deviendra générale.

Ses avanta- Il y en a qui s'imaginent que l'écoulement de

la matière, auquel on donne lieu par la *plaie* résultante des incisions, diminue la quantité des boutons, et par-là devient avantageux. Mais il n'y a pas grand fond à faire sur cette conjecture : il y a même quelque chose de plus ; c'est que les *plaies* profondes *s'ulcèrent* souvent, et deviennent incommodes et fâcheuses.

ges sur celle par incision, qui peut avoir des suites fâcheuses.

Nous ne voyons pas que l'*inoculation* soit considérée comme une pratique de médecine dans les pays d'où nous l'avons reçue. En Turquie, ce sont les femmes qui l'exercent ; et dans les Indes orientales, ce sont les bramines ou les prêtres, comme on l'a déjà fait voir, note 14 de ce Chap. Dans nos contrées, cette opération est encore dans l'enfance : cependant nous espérons qu'elle deviendra bientôt assez familière, pour que les pères et mères ne fassent pas plus de difficulté d'*inoculer* eux-mêmes leurs enfans, qu'ils en font actuellement de leur donner des *purgations*.

L'inoculation ne sera universelle, que quand elle sera pratiquée par les pères et mères.

Personne ne peut, comme les membres du clergé en Angleterre, contribuer utilement à rendre la pratique de l'*inoculation* universelle. La plus grande opposition qu'elle éprouve vient toujours de quelques scrupules de conscience : les ecclésiastiques seuls sont en pouvoir de les détruire. Aussi nous leur recommandons non-seulement de travailler à combattre les objections ou les scrupules de religion qui en imposent aux esprits faibles, relativement à cette opération, mais encore de s'attacher à la faire envisager comme un devoir, et de faire sentir le danger qu'il y a de ne pas faire usage d'un moyen que la Providence nous donne, de conserver la vie de nos descendans.

C'est aux ecclésiastiques à porter le peuple à l'inoculation.

Certainement ceux qui négligent d'employer les secours qui peuvent conserver la vie de leurs

Combien il est important que les

pères et mères inoculent leurs enfans dans le bas âge.

enfans, sont aussi coupables que ceux qui les assassinent ; et je souhaiterais bien que cette matière fût mûrement pesée. Cet examen conduirait à prouver combien il est important pour les pères et mères de ne pas négliger de communiquer, par le moyen de l'*inoculation*, la *petite vérole* à leurs enfans, dans les premières années de leur vie.

Avantages importans qui résultent nécessairement de l'Inoculation.

LE D.r M'KENSIE, dans son *Histoire de la Santé*, a peint, d'une manière à ne rien laisser à désirer, les avantages multipliés de l'*inoculation* de la *petite vérole* (*g*).

Dangers qui accompagnent la petite vérole gagnée par contagion, et que prévient l'inoculation.

(*g*) « Les dangers qui accompagnent la *petite vérole* gagnée par *contagion*, dit cet auteur ami de « l'humanité, sont sans nombre, et l'*inoculation* les « prévient tous. La *petite vérole naturelle* peut surprendre dans un instant où le corps n'est pas disposé à la « recevoir ; elle peut attaquer dans une saison ou trop « chaude, ou trop froide ; elle peut être gagnée d'une « *petite vérole* du plus *mauvais caractère*. On peut en « être attaqué inopinément, par exemple, lorsqu'une « espèce dangereuse est introduite imprudemment dans « une place maritime : elle peut nous surprendre aussi- « tôt après un excès de débauche, d'intempérance, ou « des plaisirs de l'amour ; après des veilles indispensa- « bles, des travaux forcés, des voyages nécessaires.

« Est-ce donc un si petit avantage que toutes ces circonstances malheureuses puissent être prévenues par « l'*inoculation* ? Par l'*inoculation*, nombre de personnes sont préservées de la laideur, aussi-bien que de « la mort. Dans la *petite vérole naturelle*, combien de « belles personnes sont défigurées, combien de *tempéramens* forts et robustes sont ruinés, tandis que l'*inoculation* n'a presque jamais laissé de marques, de « traces, quelque nombreux qu'aient été les boutons du « visage, quelqu'effrayans qu'aient été les *symptômes* ?

Nous nous contenterons d'ajouter à ce qu'il a dit à ce sujet, que ceux qui n'ont pas eu la *petite vérole* dans les premières années de leur vie, sont malheureux par la crainte continuelle qu'ils ont de l'avoir un jour; ce qui les met quelquefois dans l'impossibilité de remplir des devoirs utiles et indispensables.

A quoi sont exposés ceux qui n'ont pas eu la petite vérole;

Peu de gens aiment à prendre des domestiques qui n'ont pas eu la *petite vérole*. Combien un médecin, un chirurgien, qui n'ont pas eu cette maladie, ne s'exposent-ils pas en la traitant! Combien sont à plaindre les femmes qui parviennent à l'âge mûr sans avoir eu la *petite vérole!*

Tels que les domestiques, les médecins, les chirurgiens, les femmes adultes.

« La plupart des douleurs, si cuisantes dans la *petite* « *vérole naturelle*, sont très-rares dans l'*inoculation*.

« L'*inoculation* ne prévient-elle pas les terreurs inexprimables qui tourmentent sans cesse les personnes « qui n'ont point eu la *petite vérole*, et qui, dans des « *épidémies*, dépeuplent des villages entiers, ravagent, « ruinent des villes commerçantes, et portent la désolation dans toute une province? Ces terreurs suspendent souvent les fonctions de la justice. On la voit « reculer ses sessions ou assises, pendant que la *petite* « *vérole* fait ses ravages. Les témoins, les jurés ne paraissent point; et, par une suite nécessaire de l'absence « des chefs, les premiers juges et les juges ordinaires « ne sont point accompagnés de ce cortège, de cet « éclat que leur attire le respect dû à leur place.

« L'*inoculation* n'empêchera-t-elle pas également, « que nos braves matelots ne soient attaqués de la *petite* « *vérole* sur les vaisseaux, où ils peuvent répandre la « *contagion* parmi tous ceux de l'équipage qui n'ont « pas eu cette maladie; qui, l'ayant, sont à demi étouffés par le peu d'*air* qu'ils respirent dans leurs cabanes, et qui ne sont que très-peu nourris? Enfin, que « l'on jette les yeux sur nos soldats attaqués de la *petite* « *vérole*, dans une marche; il est inconcevable à quelle « misère extrême sont réduits ces malheureux. Ils sont « sans secours, sans logement, sans aucune commodité; aussi en périt-il ordinairement un sur trois. »

Une femme enceinte : celle qui allaite, et le nourrisson lui-même :

Une femme enceinte échappe rarement à cette maladie ; et si un enfant vient à l'avoir, étant allaité par une mère qui ne l'a pas eue, quelle situation plus douloureuse et plus cruelle ! Si elle continue de nourrir son enfant, c'est au risque de sa vie ; si, au contraire, elle le sèvre, il court le plus grand danger d'en mourir.

Une mère dont l'enfant est attaqué de la petite vérole.

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une tendre mère est forcée de quitter sa maison d'abandonner ses enfans attaqués de la *petite vérole*, et dans le temps même où ses soins leur sont le plus nécessaires ! Si l'amour maternel l'emporte sur ses craintes, les suites en deviennent souvent funestes.

Observation.

J'ai connu une tendre mère qui avait un fils à la mamelle, et qui, victimes l'un et l'autre de cette cruelle maladie, ont été mis tous deux dans le même tombeau.

Mais ces scènes sont trop effrayantes. Que les pères et mères qui sont obligés de fuir avec leurs enfans pour éviter la *petite vérole*, ou qui refusent de les *inoculer* dans l'enfance, considèrent la situation déplorable à laquelle les réduit leur tendresse malentendue.

La petite vérole étant une maladie épidémique, il ne s'agit que de la rendre la plus bénigne possible :

Comme la *petite vérole* est actuellement devenue une maladie *épidémique* dans presque toutes les contrées du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus *bénigne* possible. En effet, c'est la seule manière de l'anéantir qui soit maintenant en notre pouvoir ; et, dussé-je paraître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que si l'*inoculation* devenait universelle, elle équivaudrait à-peu-près à l'extirpation totale de la *petite vérole*.

Et ce n'est qu'à l'inoculation qu'on peut

Car peu importe qu'une maladie soit déracinée entièrement, ou qu'elle soit rendue tellement *bénigne*, qu'elle ne soit plus capable de mena-

cer la vie ou d'altérer la *constitution*; l'un revient à l'autre; et l'on a lieu de se flatter que l'*inoculation* procurerait cet avantage.

devoir cet avantage.

Le nombre de ceux qui meurent par l'*inoculation* mérite à peine d'être compté. Dans la *petite vérole naturelle*, il en meurt ordinairement un sur quatre ou sur cinq; par l'*inoculation*, il n'en meurt pas un sur mille. Il y a plus. Quelques praticiens peuvent se vanter d'avoir *inoculé* plus de dix mille sujets sans en avoir perdu un seul. (Le C.en GOETS affirme que sur vingt-huit mille sujets qu'il a inoculés, il n'en a pas perdu un seul. Voyez le *Journal de Paris*, an 8, pag. 811. Tous les *vaccinateurs* attestent qu'ils n'ont vu périr aucun individu: et cependant les expériences se montent jusqu'à présent à plus de cent mille. Il est vrai que l'on parle de deux morts en Angleterre, mais sans aucune preuve que ces accidens fâchenx soient dus à la *vaccination*, comme nous le dirons dans l'art. suiv.)

Comparaison des morts occasionnées par la petite vérole et par l'inoculation.

Quels seraient les moyens qu'il faudrait employer pour rendre l'inoculation universelle.

J'AI souvent désiré qu'on formât un plan propre à rendre cette pratique salutaire universelle; mais je crains bien de ne jamais être assez heureux pour en voir l'exécution, qui serait si utile au genre humain. Il se présente sans doute de grandes difficultés; cependant il n'est pas impraticable. Le projet est grand, puisqu'il ne va pas à moins qu'à conserver la quatrième partie de l'espèce humaine. Que ne doit-on pas tenter pour le remplir, et parvenir à un but aussi désirable!

Le premier pas à faire pour rendre l'*inocu-*

Il faudrait

Commencer par prescrire aux ecclésiastiques de recommander l'inoculation.

lation universelle, est d'anéantir les préjugés qui tiennent à la religion, et qui veulent s'y opposer. Comme nous l'avons déjà observé, il n'y a que le clergé qui puisse y parvenir. Il faut que non-seulement il recommande l'*inoculation* au peuple comme un devoir, mais encore qu'il la pratique lui-même sur ses propres enfans (15). L'exemple sera toujours plus efficace que le précepte.

Il faudrait ensuite que les médecins inoculassent *gratis* les enfans des pauvres.

Ce qu'il faut faire ensuite, c'est de mettre tout le monde dans le cas de pouvoir recourir à l'*inoculation*. En conséquence, nous recommandons aux médecins et aux chirurgiens d'*inoculer gratis* les enfans des pauvres. Il y aurait de la barbarie à en priver, à cause de la pauvreté, une partie aussi considérable du genre humain. (Les médecins et les chirurgiens en France n'ont pas attendu ce conseil, relativement à la *vaccine*. Voyez l'Art. suiv.)

Ce que devraient faire les Gouvernemens pour porter le peuple à l'inoculation.

Si aucun de ces moyens ne peut avoir lieu, c'est à l'Etat de s'en occuper. Tous les gouvernemens ont certainement le pouvoir nécessaire pour rendre cette pratique générale, et l'étendre au moins aussi loin que s'étendent leurs domaines. Nous ne disons pas qu'ils doivent y forcer par une loi. La voie la plus sûre serait d'employer, aux frais du public, un certain nombre d'*inoculateurs* pour *inoculer* les enfans des pauvres. Cela ne serait nécessaire que jusqu'à ce que l'*inoculation* fût devenue universelle. On verrait bientôt ensuite l'habitude, la plus forte de toutes les lois, obliger chaque individu à *inoculer* son enfant pour prévenir les reproches:

(15) Tout le monde sait que les prêtres de la religion anglicane peuvent se marier, et exercer leur ministère quoique mariés.

(c'est ce qu'on verra arriver indubitablement en France. Voyez l'Art. suiv.)

On pourrait objecter contre ce projet, que les pauvres refuseront d'employer les *inoculateurs ;* mais il est facile de lever cette difficulté : il n'y aurait qu'à donner une petite récompense à chaque mère qui accompagnerait son enfant, et qui resterait auprès de lui tout le temps de la maladie ; ce moyen suffirait. Objections contre ce plan. Réponse.

De plus, le succès dont est toujours suivie cette opération, bannirait de reste toutes les objections que l'on pourrait faire à cet égard. La considération même de ce petit profit, serait capable de porter les pauvres à embrasser ce plan. Ils élèvent leurs enfans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans ; et à l'instant où ces enfans pourraient leur devenir utiles, ils sont souvent enlevés par la *petite vérole*, au grand préjudice de leurs pères et mères, et au détriment de la société.

Le gouvernement d'Angleterre s'occupe singulièrement, depuis quelques années, de la conservation des enfans : on le voit fonder et soutenir des hôpitaux d'Enfans-Trouvés, etc. Mais nous ne craindrons pas de dire, que si la dixième partie des sommes employées à ces établissemens, eût été consommée à encourager la pratique de l'*inoculation* parmi les pauvres, non-seulement on aurait conservé la vie d'un plus grand nombre d'enfans, mais encore cette pratique serait aujourd'hui presqu'universelle dans cette île.

On ne saurait imaginer combien l'exemple et un peu d'argent ont d'empire sur le pauvre. Cependant laissez-le à lui-même, il suit son ancienne routine sans jamais penser à réformer ses usages. Au reste, ce que nous proposons

n'est qu'une idée que nous donnons à ceux qui sont animés du bien public. Si un pareil projet était approuvé, on exposerait bientôt le plan et les moyens de le mettre à exécution.

Autres moyens proposés.

Comme les établissemens publics éprouvent toujours des difficultés sans nombre, quand il s'agit de les faire réussir, et que souvent, par des vues d'intérêt, ou par le défaut de conduite de la part de ceux qui sont chargés de l'exécution, ils ne répondent pas aux intentions d'humanité dans lesquelles ils ont été conçus, nous allons proposer d'autres méthodes, qui pourront mettre les pauvres dans le cas de jouir des avantages de l'*inoculation*.

On ne peut douter que les *inoculateurs* ne deviennent, de jour en jour, plus nombreux. Nous désirerions, en conséquence, qu'on leur accordât dans chaque paroisse (en Angleterre) certains honoraires, pour qu'ils *inoculassent* tous les enfans de cette paroisse, parvenus à l'âge convenable. Ce projet ne causerait qu'une très-petite dépense, et mettrait tout le monde dans le cas de profiter de cette invention salutaire. Mais deux grands obstacles s'opposent aux progrès de l'*inoculation*.

Premier obstacle qui s'oppose aux progrès de l'inoculation.

Le premier est le désir naturel, et inné chez tous les hommes, d'éloigner le mal autant qu'il est possible : delà, l'*inoculation* ne paraissant prévenir qu'une maladie future, et étant une maladie elle-même, il n'est pas étonnant que les hommes en général en aient une si grande aversion. Cependant ses succès détruisent suffisamment toutes ces vaines craintes. Qui, dans son bon sens, ne préférerait pas un mal léger aujourd'hui, pour en éviter un beaucoup plus grand demain, qu'il regarderait comme également certain ?

Le

Le second obstacle aux progrès de l'*inoculation*, est la crainte des reproches : elle a le plus grand empire sur la plupart des hommes. Qu'un enfant meure, ils s'imaginent que tout le monde va les blâmer, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Voilà véritablement le grand point de la difficulté ; et jusqu'à ce qu'il soit détruit, l'*inoculation* ne fera que de faibles progrès. Cependant rien ne peut amener cette heureuse révolution que l'usage.

Second obstacle qu'on oppose à l'inoculation.

Que l'*inoculation* devienne à la mode, et bientôt toutes les difficultés disparaîtront. C'est la mode seule qui mène la multitude depuis le commencement du monde, et qui la gouvernera sans doute jusqu'à la fin des siècles.

Seul moyen de vaincre toutes les difficultés.

(Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous reglez des mortels et la vie et la mort.
VOLTAIRE.)

Que les gens éclairés montrent donc l'exemple aux autres : cet exemple triomphera à la fin, quelques difficultés qu'il éprouve dans les commencemens. (Voyez la note 13 de ce Chap.)

Mais je prévois une objection, tirée de la dépense que l'*inoculation* entraînera : il est facile d'y répondre. Nous ne proposons pas que chaque paroisse ait pour *inoculateur* un SUTTON, ou un DIMSDALE, déjà connus des têtes couronnées par des succès qui les ont mis au-dessus de la portée du vulgaire. Mais les autres *inoculateurs* n'ont-ils pas une égale espérance de réussir ? Qu'ils aient les mêmes occasions, qu'on les emploie, et toutes les difficultés s'évanouiront. Il n'y a peut-être pas de paroisse, et même de village en Angleterre, où il n'y ait quelqu'un qui sache saigner ; cependant la *saignée* est infiniment plus difficile à pratiquer : elle requiert

Objection tirée de la dépense que l'inoculation entraînera. Réponse.

et plus de savoir et plus de dextérité que l'*inoculation*.

C'est au clergé que nous recommandons principalement la pratique de l'*inoculation*. La plupart des personnes qui le composent s'entendent un peu en médecine ; presque toutes savent saigner et prescrire des *purgations* : ces deux points renferment tout ce qu'exige la pratique de l'*inoculation*. Les prêtres, chez les Indiens les moins éclairés, *inoculent* ; pourquoi un instituteur de la religion chrétienne regarderait-il cette opération comme au-dessous de lui ? Assurément les corps méritent, comme les ames, une partie des soins d'un pasteur; au moins la *source de toute science, le plus grand maître qui ait jamais paru parmi les hommes*, paraît-il être de cette opinion.

Si aucun des moyens proposés ne peut avoir lieu, il faut que les pères et mères inoculent eux-mêmes leurs enfans.

Si aucun de ces moyens ne peut être mis à exécution, c'est aux pères et mères à *inoculer* eux-mêmes leurs enfans. Qu'ils embrassent telle méthode qu'il leur plaira, pourvu que le sujet soit en santé et d'un âge convenable, l'opération ne manquera presque jamais de réussir selon leurs désirs. J'ai nombre d'exemples de pères et de mères qui ont *inoculé* leurs enfans, sans que j'aie jamais appris qu'il en soit résulté d'inconvénient.

Exemple de la facilité avec laquelle se fait cette opération.

On rapporte qu'un habitant des îles de l'Amérique a *inoculé*, de sa propre main, plus de trois cents de ses esclaves, dans une seule année, avec beaucoup de succès, malgré la chaleur du climat, et plusieurs autres circonstances défavorables. J'ai vu de simples artisans faire cette opération aussi heureusement que des médecins.

Cependant nous sommes bien loin d'empêcher les personnes qui en ont les moyens, d'employer d'habiles gens pour *inoculer* leurs enfans, et les

suivre dans cette maladie. Tout ce que nous nous proposons, est de prouver seulement, que lorsqu'on ne peut pas avoir de ces *Inoculateurs*, il ne faut pas pour cela négliger l'*inoculation*.

Méthode que l'auteur a employée sur son propre fils.

Au lieu de m'occuper ici à multiplier les raisons en sa faveur, je demanderai seulement la permission de rapporter la méthode que j'ai employée dans l'*inoculation* de mon propre fils, qui était alors le seul enfant que j'eusse. Après lui avoir fait prendre deux petites *purgations*, j'ordonnai à la nourrice, d'imbiber un bout de fil dans la matière fraîche d'un bouton de *petite vérole*, de le poser sur le bras de l'enfant, et de l'y maintenir fixe au moyen d'un petit *emplâtre contentif*. Cet *emplâtre* y resta six à sept jours, jusqu'à ce qu'il en fut emporté par accident.

Cependant la *petite vérole* se manifesta vers le temps accoutumé, et fut des plus *bénignes*. Cette méthode très-sûre, et qui suffit dans presque tous les cas, peut être employée sans la moindre connaissance en médecine.

Il faut que la pratique de l'inoculation soit générale, pour qu'on se ressente de tous les avantages qu'elle est capable de produire.

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur ce sujet, que les véritables avantages de l'*inoculation* ne peuvent avoir lieu, qu'en en rendant la pratique générale. Tant qu'elle sera réservée pour un petit nombre, elle sera nuisible à la totalité (*h*). Par son moyen, la *contagion* se répand et se communique à plusieurs qui, sans cela peut-être, n'auraient jamais eu la maladie. On trouve, en conséquence, qu'il meurt aujourd'hui en Angleterre plus de personnes de la *petite vérole*,

(*h*) Si l'on exécutait un des plans que nous venons de proposer pour rendre l'*inoculation* universelle, on sauverait par ce seul moyen plus d'individus, et à beaucoup moins de frais, qu'on n'en sauve aujourd'hui dans tous les hôpitaux d'Angleterre, dont l'administration coûte des sommes vraiment effrayantes.

qu'avant l'*inoculation ;* et cette importante découverte, par laquelle on aurait pu sauver plus de personnes que par tous les travaux des médecins, perd, en quelque façon, tous ses avantages, en ne l'étendant pas à toute la société (16).

De la préparation à l'inoculation.

Saisons dans lesquelles il faut inoculer.

On regarde communément le printemps et l'automne comme les saisons les plus favorables à l'*inoculation*, parce que le temps y est plus tempéré qu'en été ou en hiver : cependant il paraît qu'on devrait considérer que ces deux saisons sont en général les moins saines de toute l'année.

La meilleure préparation ou disposition pour l'*inoculation*, est, très-certainement, que les malades soient auparavant dans le meilleur état de santé. Or, j'ai toujours observé que les enfans, en particulier, sont plus maladifs vers la fin du printemps et de l'automne, que dans toute autre saison. En conséquence, je proposerais l'entrée de l'hiver comme la saison la plus favorable à

---

(16) Ce sentiment est celui de tous ceux qui ont mûrement réfléchi sur l'*inoculation*. Dans une assemblée nombreuse, où l'on exposait, d'après des faits, les avantages multipliés de cette opération, plusieurs membres opposés rapportaient, pour soutenir leurs opinions, des passages d'une lettre du célèbre PRINGLES, sur la mortalité de la *petite vérole* en Angleterre, plus considérable aujourd'hui qu'avant la découverte de l'*inoculation*. Un médecin, qui les avait écoutés en silence, se leva enfin, et ne dit que ces seuls mots : Il faut *inoculer* tous ceux qui n'ont point eu la *petite vérole*, ou personne.

Un des grands avantages de la *vaccine*, est de ne pas être *contagieuse*, et par conséquent de ne jamais mériter le reproche que l'on fait ici justement à l'*inoculation de la petite vérole*. (Voyez l'Art. suiv.)

l'inoculation, quoique, à tous égards, le printemps paraisse plus avantageux.

Quel est l'âge le plus propre à l'inoculation.

L'âge le plus propre à cette opération, est entre trois et cinq ans. Mille circonstances fâcheuses, que nous ne pouvons détailler ici, accompagnent l'*inoculation* des enfans avant cet âge ; mais il ne faut pas la reculer beaucoup au-delà de cinq ans. (Une des plus fortes raisons est la pousse des *dents*, qui expose la vie des enfans depuis l'âge d'un an jusqu'à deux, et depuis celui de six à sept ans jusqu'à huit, comme nous le ferons voir Tom. IV, Chap. LI, §. XI.) A mesure que les *fibres* acquièrent plus de force, plus de rigidité, et que les enfans se nourrissent d'*alimens* plus solides, la *petite vérole* devient plus dangereuse.

La constitution faible et maladive n'est pas une raison pour empêcher l'inoculation.

La *constitution* faible et maladive des enfans, n'est pas une raison pour empêcher de les *inoculer*. Souvent cette opération change cette *constitution*, et l'améliore ; mais alors il faut choisir, pour *inoculer*, le temps où l'enfant se porte le mieux. Il faut toujours guérir les *maladies accidentelles*, avant que d'entreprendre cette opération.

Quelle doit être la diète des enfans avant d'inoculer.

Il est, en général, nécessaire de régler la *diète* quelque temps avant que d'*inoculer*. Cependant il paraît peu utile de changer la *diète* des enfans ; leurs *alimens* étant ordinairement sains et sans apprêts, ne consistant qu'en *lait*, en *panade*, en bouillons légers, en pain, en racines *adoucissantes*, en viandes blanches, etc., (comme nous l'avons prescrit Tom. I, Chap. I, §. III, qui traite des *alimens* des enfans).

Mais les enfans qui sont accoutumés à un *régime échauffant*, qui sont d'un *tempérament* fort, qui abondent en humeurs viciées, doivent

être mis à l'usage d'une *diète* légère, avant d'être *inoculés*. Leurs *alimens* seront de qualité *rafraîchissante ;* leur boisson sera du *petit-lait*, du *lait de beurre*, etc.

Il faut purger deux ou trois fois avant d'inoculer.

Nous n'avons pas d'autres *remèdes* à recommander pour préparer, que deux ou trois *purgations* douces, que l'on proportionnera à l'âge et à la force du malade.

D'où dépend le succès de l'inoculateur.

Le succès de l'*inoculateur* dépend moins de la préparation du malade, que de la manière dont il se conduit pendant l'*inoculation*. Tout ce qu'il a à faire, est de tenir le malade fraîchement, et de lui rendre le ventre libre, afin que la *fièvre* se maintienne à un degré modéré, et que l'*éruption* soit moins abondante.

Il n'y a pas de danger que les boutons soient en petite quantité.

Il n'y a point de danger à craindre, lorsque les *pustules* sont en petite quantité : le nombre en est, pour l'ordinaire, proportionné à la *fièvre* qui précède et qui accompagne l'*éruption*.

En quoi consiste le grand secret de l'inoculation.

Le grand secret de l'*inoculation* consiste donc à régler la *fièvre éruptive*, qu'on peut, en général, tenir dans le degré convenable, (au moyen des préceptes donnés §. I, Art. III et IV de ce Chap., pag. 264 et suiv. de ce Vol.).

Traitement qu'il faut employer pendant l'inoculation.

Le même que pendant la petite vérole naturelle.

On doit suivre, pendant la *petite vérole artificielle*, le même *régime* que pendant la *petite vérole naturelle*. Le malade doit être tenu fraîchement ; la *diète* doit être légère et la boisson *délayante*. S'il paraissait quelques *symptômes fâcheux*, ce qui arrive rarement, il faut les traiter de la même manière que dans les mêmes cas de la *petite vérole* naturelle, (exposés §. I, Art. III et IV de ce Chap., depuis la pag. 264 jusqu'à la pag. 291 de ce Vol.).

Les *purgatifs* ne sont pas moins nécessaires après la *petite vérole inoculée*, qu'après la *petite vérole naturelle*. On ne doit s'en dispenser dans aucun cas. Importance des purgatifs après l'inoculation.

ARTICLE II.

De l'Inoculation de la Vaccine.

N. B. Le *Comité central des médecins de Paris pour la vaccine*, promet un rapport, sur lequel je désire vérifier l'article que j'ai fait sur ce nouveau *préservatif* de la *petite vérole* et qui devrait se trouver naturellement ici. Mais j'apprends (fructidor an IX) que ce rapport ne paraîtra que sous deux mois. Comme je ne puis faire suspendre l'impression de cet ouvrage pendant un aussi long espace de temps, je prends le parti de renvoyer cet *article sur la vaccine* à la fin du 4.me Vol. de cet ouvrage, ensuite du Chap. LVIII, qui traite de la *Courbature*. Ainsi, je prie le lecteur de se transporter au Tom. IV, à l'endroit désigné. On trouvera d'ailleurs à la *Table générale des matières*, Tome V, l'indication de la page où cet article sera placé.

CHAPITRE XIII.

De la Rougeole.

Affinité de la rougeole avec la petite vérole.

LA *rougeole*, qui parut en Europe à peu près dans le même temps que la *petite vérole*, a beaucoup d'affinité avec cette dernière maladie. Elles viennent toutes deux de l'Orient; elles sont toutes deux *contagieuses*, et l'on n'en est guère attaqué qu'une seule fois en sa vie.

Dans quelle saison se montre la rougeole.

La *rougeole* paraît le plus communément au printemps; elle disparaît en été. Cette maladie est rarement fatale par elle-même, et quand elle est bien traitée; mais quelquefois elle a des suites fâcheuses.

§. I.

Causes de la Rougeole.

La contagion.

LA *rougeole*, de même que la *petite vérole*, se communique par la *contagion*. Elle est plus ou moins dangereuse, relativement à la *constitution* du sujet, à la saison de l'année, au climat, etc.

La rougeole se divise en bénigne et en maligne.

(On distingue la *rougeole* en *bénigne* et en *maligne*. Autant la première se guérit facilement, autant la dernière est dangereuse, non-seulement par l'intensité des *symptômes* qu'elle présente, mais encore par les suites funestes dans lesquelles elle entraîne.)

§. II.

Symptômes de la Rougeole.

LA *rougeole*, comme les autres *fièvres*, s'annonce par des *accès* alternatifs de froid et de chaud, accompagnés de malaise et de manque d'appétit : la langue est blanche, mais en général humectée. Le malade a une petite *toux brève* (si cela peut se dire) ; il se sent la tête pesante ; ses yeux sont rouges, chargés et larmoyans ; il est assoupi ; il a une fonte de *sérosité* par les narines ; quelquefois cependant la *toux* ne se manifeste qu'après l'*éruption* ; il y a de l'*inflammation* et de la chaleur dans les yeux. Symptômes avant-coureurs.

Ces *symptômes* sont accompagnés d'un écoulement de larmes très-âcres, et d'une sensibilité extrême dans les yeux ; de sorte qu'ils ne peuvent soutenir la lumière sans douleur. Très-souvent les paupières se gonflent au point de tenir les yeux absolument fermés.

Le malade a ordinairement des douleurs dans la *poitrine*, et souvent l'*éruption* est précédée de *vomissemens*, ou de *cours de ventre*.

Chez les enfans, les *selles* sont communément verdâtres : ils se plaignent d'une *démangeaison* à la *peau* : ils sont inquiets, chagrins. Il est ordinaire de les voir saigner du nez avant et pendant l'*éruption*. Symptômes particuliers aux enfans.

Vers le quatrième jour de la maladie, de petites taches, semblables à des piqûres de puces, se manifestent sur le visage, d'abord sur le front, ensuite sur la poitrine, et enfin sur les *extrémités*. Temps de la maladie où se déclare l'éruption.

(Dans la *rougeole maligne*, l'*éruption* se fait ou plus tôt, ou plus tard : il y a quelquefois trois Symptômes de la rougeole maligne.

ou quatre jours de différence. Elle commence par les épaules et les autres parties du corps, avant que de se montrer sur le visage. Tous les *symptômes* qui précèdent ou accompagnent cette *éruption*, sont plus violens; le *pouls* est *lent* et *petit*; la *respiration* est fréquente, les *urines* sont pâles; il y a du *délire*, du *spasme*, des *soubresauts dans les tendons*, etc.)

Ce qui distingue la rougeole de la petite vérole.

On distingue les taches de la *rougeole* de celles de la *petite vérole*, par leur élévation, qui est à peine sensible. Elles se terminent d'ailleurs en tombant par petites écailles, au lieu que celles de la *petite vérole* deviennent des boutons qui suppurent. La *fièvre*, la *toux*, la difficulté de respirer, au lieu de disparaître après l'*éruption*, comme dans la *petite vérole*, augmentent: mais, pour l'ordinaire, le *vomissement* cesse. Il y a en outre de la *toux* et un larmoiement involontaire, qu'on ne rencontre pas dans la *petite vérole*.

Temps où l'éruption disparaît.

Vers le sixième ou septième jour, à compter du premier malaise du malade, les taches prennent une couleur pâle, d'abord sur le visage, ensuite et insensiblement sur tout le corps; de sorte que le neuvième elles sont entièrement effacées.

Symptômes fâcheux, occasionnés par un régime échauffant.

Cependant on voit souvent la *fièvre* et la difficulté de respirer continuer, sur-tout si le malade a été mis à un *régime* trop échauffant. Les *pétéchies* ou taches pourprées, qui surviennent dans cette maladie, tiennent encore à la même faute.

Symptômes ordinaires de la rougeole maligne.

La *rougeole* est quelquefois suivie d'un *cours de ventre* excessif; *symptôme* ordinaire de la *rougeole maligne*. Dans ce cas, la vie du malade est dans un très-grand danger.

Jour le

Ceux qui meurent de cette maladie, meurent,

le plus souvent, le neuvième jour de l'invasion, et sont ordinairement emportés par une *fluxion de poitrine.* — plus à craindre dans cette maladie.

Un *cours de ventre* modéré, la moiteur de la *peau*, et une *évacuation* abondante d'*urine*, sont les *symptômes* les plus favorables. — Symptômes les plus favorables.

Lorsque l'*éruption* rentre subitement, et que le malade éprouve du *délire*, ce qui arrive fréquemment dans la *rougeole maligne*, il court le plus grand danger. Si les rougeurs pâlissent avant le six ou septième jour, c'est un *symptôme* défavorable. Il en est de même de la grande faiblesse, du *vomissement*, de l'agitation et de la difficulté d'avaler. Les *taches pourprées* ou noires qui se manifestent pendant l'*éruption*, sont très-dangereuses. La *toux* continuelle, accompagnée d'enrouement, à la fin de la maladie, doit faire craindre la *pulmonie*, ou la *consomption* des *poumons.* — Symptômes défavorables et dangereux.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'on doit prescrire à ceux qui sont attaqués de la Rougeole.

Tout ce que nous avons à faire dans cette maladie, est d'aider la nature à chasser au-dehors la matière *morbifique.* Il faut donner des *cordiaux* appropriés, lorsque les efforts de la nature sont insuffisans; mais lorsqu'ils sont trop violens, il faut les modérer par des *saignées*, par des boissons *rafraîchissantes*, *délayantes*, etc. Nous devons encore nous occuper à calmer les plus violens *symptômes*, comme la *toux*, l'agitation, la difficulté de respirer, etc. — But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie.

Régime rafraîchissant. Les acides n'y conviennent pas autant que dans la petite vérole. Pourquoi ?

Le *régime rafraîchissant* est aussi nécessaire ici que dans la *petite vérole*. Les *alimens* doivent être légers, et les boissons *délayantes*.

Mais les *acides* ne conviennent pas autant dans la *rougeole* que dans la *petite vérole*, parce qu'ils peuvent donner plus d'activité à la *toux*. La *petite bière* même, quoiqu'excellente dans la *petite vérole*, ne serait pas convenable dans la *rougeole*.

Quelles doivent être les boissons ;

Les boissons les plus appropriées, sont les *décoctions de réglisse*, avec les racines de *guimauve* et de *salsepareille*, les *infusions* de graine de *lin* ou de fleurs de *sureau*, de *menthe*, etc., le *petit-lait clarifié*, l'*eau d'orge*, etc.

Lorsque le ventre est resserré.

Si le ventre est resserré, on *édulcorera* chacune de ces boissons avec le *miel*. Si le *miel* répugne à l'*estomac* du malade, on ajoutera à ces boissons de la *manne*, proportionnément aux circonstances.

§. IV.

Remèdes qu'il faut administrer à ceux qui ont la Rougeole.

Circonstances qui indiquent la saignée.

La *rougeole* étant une maladie *inflammatoire*, sans aucune *évacuation* sensible de matière *critique*, comme dans la *petite vérole*, elle demande, en général, la *saignée*, sur-tout lorsque la *fièvre* est forte, lorsqu'il y a difficulté de respirer, et *oppression* dans la *poitrine* : mais la *saignée* devient inutile dans la *rougeole bénigne* (*a*).

Bains de pieds.

Les *bains de pieds* et des jambes, souvent

(*a*) Je ne connais pas de maladie dans laquelle la *saignée* soit plus indiquée que dans la *rougeole*, sur-tout quand la *fièvre* est très-forte. Dans ce cas, j'ai toujours trouvé qu'elle sauvait le malade.

répétés, dans de l'eau chaude, tendent à abattre la violence de la *fièvre*, et à favoriser l'*éruption*; il faut donc en faire usage.

Il faut aider le vomissement, lorsqu'il s'annonce naturellement.

Souvent le *vomissement* soulage beaucoup le malade. Quand la nature tend à cette *évacuation*, il faut bien se garder de s'y opposer: il faut au contraire l'aider avec de l'eau chaude, ou une *infusion* de fleurs de *camomille*.

Ce qu'il faut faire pour calmer la toux, la sécheresse de la gorge, la difficulté de respirer, etc.

Lorsque la *toux* est fréquente, lorsque le malade se sent la gorge sèche, lorsqu'il respire difficilement, on lui ordonnera d'exposer sa tête à la vapeur de l'eau chaude, et on lui fera recevoir de cette vapeur dans la *poitrine* (au moyen de l'*inspiratoire*).

On lui donnera en même temps un peu de *blanc de baleine* avec du *sucre candi*, broyés ensemble; on lui donnera, de temps à autre, une cuillerée d'*huile d'amandes douces*, dans laquelle on aura dissous un peu de *sucre candi* (*sucre cristallisé*): ces *médicamens* adoucissent la *poitrine* et appaisent le chatouillement qui fait tousser.

Lorsque la fièvre reprend, les taches commencent à pâlir;

Si, vers le temps où les taches de la *rougeole* commencent à pâlir, la *fièvre* reprend une nouvelle force, et si le malade paraît en danger d'être suffoqué, il faudra lui faire une *saignée*, proportionnée à ses forces, et appliquer des *vésicatoires* aux jambes, afin d'empêcher que la matière de la *rougeole* ne se jette sur les *poumons*; parce que, si une fois l'*inflammation* venait à s'y fixer, la vie du malade serait dans le plus grand danger.

Quand l'éruption disparaît subitement;

Dans le cas où l'*éruption* disparaîtrait subitement, il faudra user des moyens que nous avons recommandés dans la *petite vérole* rentrée (Chap. XII, §. I, Art. IV, pag. 279 et suiv. de ce Vol.) On soutiendra le malade avec du *vin*

et des *cordiaux;* on appliquera des *vésicatoires* aux jambes et aux bras; on frottera tout le corps avec des flanelles chauffées: on peut encore appliquer des *sinapismes* à la plante des pieds et à la paume des mains.

Lorsqu'il se manifeste des taches pourprées ou pétéchiales.

Lorsque les *taches pourprées* ou noires se manifestent, il faut *aciduler* la boisson du malade avec l'*esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau);* et si les *symptômes* de *putridité* vont en augmentant, on donnera le *quinquina* (comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*, pag. 276 et suiv. de ce Vol.).

Circonstances qui indiquent les calmans.

Les *calmans* sont souvent nécessaires dans la *rougeole;* mais il ne faut les administrer que dans des cas d'*insomnie* et de *cours de ventre* opiniâtre, ou lorsque la *toux* est considérable. Pour les enfans, le *sirop diacode* ou de *pavot* suffit: on leur en donnera une ou deux cuillerées à café, relativement à l'âge et à la violence des *symptômes*.

Temps de purger.

Lorsque la *rougeole* est passée, il faut, en général, donner au malade une ou deux *purgations*, que l'on administrera de la même manière que nous l'avons prescrit dans la *petite vérole*, (pag. 287 et suiv. de ce Vol.).

Ce qu'il faut faire lorsqu'un cours de ventre violent subsiste après la maladie.

Mais si, à la suite de la *rougeole*, le malade avait un *cours de ventre* violent, il faudrait tâcher de l'arrêter, en donnant pendant quelques jours, une petite dose de *rhubarbe* le matin, et le soir un *calmant*. Si ces moyens ne réussissent pas, la *saignée* manquera rarement de l'arrêter.

§. V.

Traitement de la convalescence de la Rougeole.

Ce que doi-

Les malades, après la *rougeole*, doivent ap-

porter beaucoup de précautions dans le choix des *alimens* et de la boisson. Leurs *alimens*, pendant quelque temps, doivent être légers et en petite quantité : leur boisson doit être *délayante*, ou plutôt de qualité *laxative*, telle que du *lait de beurre*, du *petit-lait*, etc. (ainsi qu'il est prescrit §. III du Chap. II de ce Vol.).

Quels doivent être les alimens et la boisson.

Ils doivent encore prendre garde de s'exposer trop promptement à l'*air* froid, parce qu'il pourrait en résulter un *catarrhe suffocant*, l'*asthme*, ou la *pulmonie*.

Maladies que pourrait occasionner l'air froid.

Si la *toux*, la difficulté de respirer et les autres *symptômes* de la *pulmonie* subsistent après que la *rougeole* est disparue, il faudra tirer au malade un peu de *sang* par intervalle, selon sa force et sa *constitution* (avec les précautions que nous avons prescrites note 10, p. 187 de ce Vol.). Il faut, en outre, lui donner le *lait d'ânesse*, le mener dans un *air* pur, s'il demeure dans une grande ville ; et le faire monter à cheval tous les jours. Il faut qu'il se tienne à un *régime* composé de *lait* et de *végétaux*. Enfin, si ces moyens ne réussissent pas, il faut lui ordonner d'aller habiter des pays plus chauds (comme il est prescrit Chap. VII, note 7, pag. 178 de ce Vol. (*a*).

Ce qu'il faut prescrire, si, dans ce temps, il se déclare des symptômes de la pulmonie.

(*a*) On a tenté de communiquer la *rougeole*, comme on fait la *petite vérole*, par l'*inoculation* ; et il n'est pas douteux qu'avec le temps cette pratique ne réussisse également. Le D.r HOME, d'Edimbourg, dit qu'il a communiqué la *rougeole* par le moyen du *sang* des malades. D'autres ont répété cette expérience, et n'ont point réussi. Il y en a qui pensent qu'on communiquerait plus certainement cette maladie, en frottant avec du coton la *peau* d'une personne qui a la *rougeole*, et en appliquant ensuite ce coton sur une *plaie*, comme on fait dans la *petite vérole*. D'autres au contraire conseillent de prendre un morceau de flanelle, de l'appliquer sur la

On peut inoculer la rougeole. Exposé des différentes méthodes de faire cette opération.

peau de celui qui a la *rougeole*, de l'y laisser tout le temps de la maladie, et ensuite de l'étendre sur le bras ou sur la jambe de la personne à qui l'on veut communiquer la maladie.

On ne peut douter qu'il n'y ait plusieurs moyens d'*inoculer* la *rougeole*, comme il y en a plusieurs de communiquer la *petite vérole* : mais il est probable que le plus sûr serait d'appliquer le coton dont on aurait frotté la *peau* du malade, ou d'introduire dans le *sang* une petite quantité de l'humeur *ichoreuse* qui coule du nez ou des yeux du malade. Tous les praticiens se réunissent pour dire que ceux qui ont eu la *rougeole* par *inoculation*, n'ont eu qu'une maladie très-*bénigne*. Nous devons donc desirer que cette pratique devienne plus générale, d'autant plus que, depuis quelque temps, la *rougeole* devient très-dangereuse.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

De la Fièvre scarlatine, ou *Fièvre rouge.*

LA *fièvre scarlatine* tire son nom de la couleur de la peau du malade, qui paraît rouge, comme si elle avait été teinte en écarlate, ou avec du vin rouge. Pourquoi cette fièvre est ainsi appelée.

Cette maladie se manifeste dans toutes les saisons, mais elle est plus commune sur la fin de l'été; et dans ce temps elle attaque souvent toute une famille entière, sur-tout s'il y a des enfans. Dans quelle saison elle est commune.

Les enfans et les jeunes personnes y sont le plus sujets. Qui sont ceux qui y sont sujets.

(On divise cette *fièvre* en *bénigne* et en *maligne*, en raison du caractère des *symptômes*, et du plus ou moins de danger dans lequel elle jette le malade. Nous allons la considérer sous ces deux aspects.) Comment on divise cette espèce de fièvre.

§. I.

De la Fièvre scarlatine bénigne.

(CETTE espèce de *fièvre scarlatine*, la plus commune, est le plus souvent si légère, qu'il est rare que les médecins soient appelés pour la traiter.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Fièvre scarlatine bénigne.

COMME toutes les autres *fièvres*, elle commence par des alternatives de froid et de chaud, sans un malaise considérable; ensuite la *peau* se couvre de taches rouges, plus larges, plus

nombreuses, plus foncées et moins uniformes que dans la *rougeole*.

Combien dure cette éruption.

Elles durent deux ou trois jours, et disparaissent ensuite; après quoi on voit l'*épiderme* peler et tomber par écailles.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE II.

Traitement de la Fièvre scarlatine bénigne.

Les remèdes y sont peu nécessaires.

Il est rare qu'on ait besoin de *remèdes* dans cette maladie; cependant il faut que le malade garde la chambre, et qu'on lui interdise la viande,

Régime.

les *liqueurs fermentées*, les *cordiaux*, etc.

Boissons.

Il faut qu'il prenne abondamment de boissons *rafraîchissantes* et *délayantes*

Circonstances qui indiquent des remèdes: lavemens émolliens, poudre rafraîchissante et relâchante.

Si la *fièvre* devient forte, il faut donner des *lavemens émolliens*, qui lâchent le ventre, ou de petites doses de *nitre* (*nitrate de potasse*) et de *rhubarbe*, sous la forme de poudre *rafraîchissante et relâchante*, dont voici la recette:

Prenez de *nitre* (*nitrate de potasse*) trois décigrammes (six grains);
de *rhubarbe* en poudre, deux décigrammes et demi, trois décigrammes, (cinq ou six grains).

Mêlez.

On en donne une cuillerée à café, deux ou trois fois par jour, ou plus souvent, s'il est nécessaire, dans un quart de verre de la boisson.

Bains de pieds et de jambes. Calmans le soir.

Les enfans et les jeunes gens sont souvent attaqués, au commencement de cette maladie, d'une espèce de *stupeur* et de *convulsions épileptiques*: il faut alors leur baigner les pieds et les jambes dans de l'eau chaude, et leur donner une cuillerée à café de *sirop diacode* tous les

soirs, jusqu'à ce que la maladie soit guérie. SYDENHAM.

§. II.

De la Fièvre scarlatine maligne.

CEPENDANT la *fièvre scarlatine* n'est pas toujours aussi *bénigne* : quelquefois elle est accompagnée de *symptômes putrides* et *malins*, et dans ce cas elle est toujours dangereuse.

La fièvre scarlatine maligne est toujours dangereuse.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes qui caractérisent la Fièvre scarlatine maligne.

DANS la *fièvre scarlatine maligne*, le malade éprouve non-seulement du froid et le frisson, mais même un *abattement*, un malaise universel, et une grande *oppression de poitrine*. A ces *symptômes* succèdent une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement* et le *mal de gorge*.

Le *pouls* est très-*fréquent*, mais *petit* et *enfoncé* ; la *respiration* est précipitée et laborieuse ; la *peau* est brûlante sans être absolument sèche ; la langue est humectée et couverte d'un *mucus* blanc ; les *glandes amygdales* sont enflammées et *ulcérées*.

Lorsque l'*éruption* se manifeste, elle ne procure aucun soulagement : les *symptômes*, au contraire, augmentent pour l'ordinaire d'*intensité* ; et il en survient encore de plus fâcheux, comme le *cours de ventre*, le *délire*, etc.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE II.

Traitement de la Fièvre scarlatine maligne.

LORSQU'ON se trompe sur cette fièvre, et que, la prenant simplement pour une maladie *in-*

Dangers des évacuations dans cette

espèce de fièvre scarlatine.

flammatoire, on la traite par les *saignées* répétées, par les *purgatifs* et les *remèdes rafraîchissans*, on la rend en général plus dangereuse.

Nécessité des cordiaux et des antiseptiques.

Les seuls secours qu'elle requiert doivent être tirés de la classe des *cordiaux* et des *antiseptiques* : tels sont le *vin*, le *quinquina*, la racine de *serpentaire de Virginie*, etc. : elle doit, en un mot, être traitée comme la *fièvre putride maligne*, ou comme les *maux de gorge gangréneux*, (exposés Chap. IX et XIX, §. II de ce Vol.) (*a*).

Observation.

(*a*) Pendant l'hiver de 1774, il a régné à Edimbourg une *fièvre* de cette espèce très-dangereuse. Elle exerçait ses ravages sur-tout parmi les enfans du peuple : l'*éruption* était en général accompagnée d'une *esquinancie* ; et les *symptômes inflammatoires*, mêlés avec beaucoup d'autres qui étaient de nature *putride*, rendaient le traitement de cette maladie très-difficile. Vers la fin de cette *fièvre*, le plus grand nombre des malades étaient attaqués d'un gonflement considérable dans les *glandes maxillaires*, et beaucoup ont essuyé une *suppuration* à l'une des oreilles, et même à toutes les deux.

CHAPITRE XV.

De la Fièvre bilieuse.

LORSQU'UNE *fièvre continue*, *intermittente* ou *rémittente*, est accompagnée d'une *évacuation* copieuse et fréquente de *bile*, soit par haut, soit par bas, on appelle cette *fièvre*, *bilieuse*, (ainsi que nous l'avons déjà fait voir Chap. IV, note 1 de ce Vol.).

Caractères de cette espèce de fièvre.

En Angleterre, (et en France) elle se manifeste ordinairement vers la fin de l'été, et disparaît à l'entrée de l'hiver.

Dans quelle saison elle est fréquente.

Elle est plus commune et plus dangereuse dans les pays chauds, sur-tout si le sol est marécageux, et que de grandes pluies soient suivies de grandes chaleurs.

Pays dans lesquels elle est commune.

Les personnes qui travaillent en plein *air*, qui habitent les champs, qui s'exposent au *serein*, y sont le plus sujettes.

Qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. I.

Traitement de la Fièvre bilieuse, lorsqu'elle est continue.

Si les commencemens de cette *fièvre* s'annoncent par des signes d'*inflammation*, la *saignée* devient nécessaire.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Il faut, en même temps, mettre le malade au *régime rafraîchissant*, *délayant*, recommandé dans la *fièvre continue-aiguë*. On lui donnera encore de la *potion saline*, que l'on répétera souvent dans la journée: on lâchera le ventre

Régime et remèdes.

avec des *lavemens*, ou des *purgatifs* doux, (comme il est prescrit Chap. IV, §. III et IV de ce Vol.)

§. II.

Traitement de la Fièvre bilieuse, lorsqu'elle est intermittente ou rémittente.

Régime et remèdes.

MAIS si la *fièvre* est *intermittente* ou *rémittente*, la *saignée* est rarement nécessaire. Il faut alors prescrire un *vomitif*, (et la traiter comme nous l'avons dit Chap. III, §. III et IV, et Chap. XI, §. III et IV de ce Vol.)

§. III.

Traitement de la Fièvre bilieuse, relativement aux symptômes dominans.

Lorsque le ventre est resserré;

SI le ventre est resserré, on prescrira un *purgatif* léger, ensuite le *quinquina*, qui complète ordinairement la cure. (Si, malgré le *purgatif*, la *bile* ne coule pas, il faut prescrire des *lavemens* qu'on répétera selon l'opiniâtreté de la *constipation*; l'*émétique*, (*tartrite de potasse antimonié*) donné en lavage; c'est-à-dire, un décigramme ou un décigramme et demi (deux ou trois grains) de *tartre stibié*, dissous dans deux hectogrammes (six onces) d'eau, dont on met une cuillerée dans chaque verre d'eau de *miel*, de *petit-lait* ou de *limonade*, etc. produit souvent de très-bons effets.)

Lors d'un cours de ventre opiniâtre ou dysentérique;

Dans le cas d'un *cours de ventre* opiniâtre, il faut soutenir les forces du malade par des bouillons de poulet, de la *gelée de corne de cerf*, etc.: on peut lui prescrire la *décoction blanche* pour boisson ordinaire. Si le *cours de ventre* est *sanguinolent* et accompagné de *fièvre*,

il faut le traiter de la même manière que la *dysenterie*, (dont nous donnerons le traitement Tom. III, Chap. XXV, §. VII, Art. I.).

Lorsque la *peau* est brûlante, et que le malade ne peut *suer*, il faut travailler à solliciter cette *évacuation*, en donnant au malade, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire d'*esprit de mendererus* (*acétite ammoniacal*), dans un verre de sa boisson ordinaire.

Lorsque la peau est brûlante, et qu'elle ne prête point à la sueur;

Si la *fièvre bilieuse* est accompagnée de *symptômes nerveux, putrides*, etc., comme il arrive assez souvent, dans ce cas on traite le malade (comme nous l'avons conseillé Chap. VIII et IX, pag. 207 et suiv., et pag. 227 et suiv. de ce Vol.).

Lorsqu'il se manifeste des symptômes nerveux, putrides, etc.

§. IV.

Moyens dont il faut user pour prévenir le retour de la Fièvre bilieuse.

APRÈS que cette *fièvre* est guérie, il faut apporter tous ses soins pour en prévenir la rechute. En conséquence, le malade, sur-tout si c'est vers la fin de l'automne, continuera l'usage du *quinquina* pendant quelque temps, quoiqu'il soit rétabli; il s'abstiendra de mauvais fruits, de liqueurs nouvelles et d'*alimens* venteux, (ainsi qu'il est dit §. III du Chap. II de ce Vol.).

Usage du quinquina comme préservatif.

CHAPITRE XVI.

De l'Erysipèle, ou Feu Saint-Antoine.

Autres noms de l'érysipèle, et à quel âge elle est commune.

L'ÉRYSIPÈLE, que l'on appelle dans quelques cantons de l'Angleterre, la *rose*, (et dans quelques-uns de la France, le *violet*) est une maladie de tous les âges, mais qui est plus commune entre trente et quarante ans.

Qui sont ceux qui y sont exposés. Elle est sujette aux récidives;

Les personnes d'un *tempérament sanguin* et *pléthorique* y sont plus exposées. Elle attaque souvent les jeunes gens et les femmes grosses. Ceux qui l'ont eue une fois, sont fort sujets à l'avoir de nouveau.

Tantôt essentielle et tantôt symptomatique.

Quelquefois elle se trouve être la maladie primitive *essentielle;* d'autres fois elle n'est que *symptomatique.*

Quel est le siége de cette maladie.

Toutes les parties du corps peuvent être le siége de cette maladie; mais elle attaque le plus souvent le visage et les jambes, le visage particulièrement.

Saisons où elle est fréquente.

Elle est plus fréquente en automne, et quand une saison froide et humide succède à de grandes chaleurs.

Combien il y a de sortes d'érysipèles.

(Nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les espèces d'*érysipèles;* ce détail nous entraînerait au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, et d'ailleurs serait en pure perte pour tout autre que pour des médecins. Qu'importe, en effet, à la plupart de ceux pour qui nous écrivons, qu'on ait donné le nom de *zoster* à l'*érysipèle* qui embrasse le corps comme une ceinture; qu'on appelle *universelle* celle qui est répandue sur toute l'étendue du corps; *inter-*

mittente, celle qui paraît et disparaît tour-à-tour, si toutes ces espèces ont absolument le même caractère et se traitent de même ? Mais il y en a deux que nous ne pouvons passer sous silence, parce que, bien qu'elles soient *bénignes*, elles ont des *symptômes* qui les ont fait confondre avec d'autres maladies, et qui par conséquent pourraient induire en erreur.

Ce que c'est que l'érysipèle appelée rosalie.

La première est celle qu'on nomme *rosalie*, qu'on devrait plutôt appeler *érysipèle universelle boutonnée*. Elle n'attaque, dit LIEUTAUD, que les enfans et les jeunes gens.

Ce que c'est que l'érysipèle à la face. Véritable idée qu'on doit s'en faire.

La seconde est celle qu'on appelle *érysipèle à la face*, qui est presque toujours accompagnée de *fièvre* violente. Mais, dit CH. LE ROY, ce serait bien peu connaître la nature de cette maladie, que d'y considérer l'*érysipèle* comme l'affection *primitive*, et la *fièvre* comme accessoire ou *symptomatique* : c'est précisément le contraire. Cette maladie n'est autre chose qu'une *fièvre éruptive*, dont la *crise*, plus ou moins parfaite, se fait par le *dépôt* de l'*humeur* qui l'excite, sur les *tégumens* de la face, de la tête, du cou, etc.)

§. I.

Causes de l'Erysipèle.

La plus commune est le froid gagné après avoir eu chaud.

L'ÉRYSPÈLE est souvent occasionnée par de violentes *passions* ou affections de l'ame, par la *crainte*, la *colère*, etc. : elle est encore due au froid (*a*). Si, après avoir eu très-chaud, on

(*a*) Les paysans, dans la plus grande partie de l'Angleterre, appellent cette maladie, *a blast*, *un coup d'air*, et s'imaginent qu'elle est due à un mauvais *air*, ou à un mauvais *vent*, comme ils disent. La vérité est,

s'expose immédiatement au froid, de manière que la *transpiration* soit supprimée tout-à-coup, il en résulte souvent une *érysipèle*.

La boisson excessive, les *bains* chauds trop long-temps continués, tout ce qui est capable d'échauffer le *sang*, peut y donner lieu. Une *évacuation* accoutumée, supprimée totalement ou en partie, peut encore causer l'*érysipèle ;* ainsi que la *suppression* d'une *évacuation* artificielle, comme celle d'un *cautère*, d'un *séton*, etc.

§. II.

Symptômes de l'Erysipèle.

Ordre dans lequel se montrent les symptômes.

Le *frisson*, la soif, la perte des forces, des douleurs à la tête et au cou, la chaleur, l'*insomnie*, un *pouls fréquent*, sont les premiers *symptômes* de l'*érysipèle*, auxquels on peut ajouter le *vomissement*, et souvent le *délire*. Vers le second, troisième ou quatrième jour, la partie qui doit en être le siége, se gonfle et devient rouge. Il s'y manifeste bientôt de petites *pustules ;* alors la *fièvre* diminue pour l'ordinaire.

Symptômes caractéristiques de l'érysipèle.

(Un des caractères distinctifs de l'*érysipèle*, est que l'*éruption*, qui est d'un rouge éclatant, blanchit au tact, c'est-à-dire qu'en appuyant le doigt sur une des parties enflammées, la place du doigt est marquée en blanc pendant quelques instans, après lesquels elle devient aussi rouge

---

qu'ayant l'habitude de se reposer tout échauffés, tout fatigués, sur la terre humide, où ils dorment, et où ils restent assez long-temps pour amasser du froid, ils attrapent souvent une *érysipèle*. Sans doute que cette maladie peut avoir d'autres causes ; mais nous ne craignons pas d'en trop dire, en assurant que, sur dix fois, il y en a neuf où cette maladie est due au froid gagné après avoir eu très-chaud et avoir été fatigué.

qu'auparavant. Ce caractère suffit souvent pour distinguer une *érysipèle*, des autres *éruptions* avec lesquelles elle a de la ressemblance, sur-tout la *rosalie* ou l'*érysipèle universelle boutonnée*, dont nous allons parler, et que l'on confond souvent avec la *rougeole*, quand on n'a point égard aux autres *symptômes*.

Symptômes de l'érysipèle universelle.

L'*érysipèle universelle* se manifeste, dans les premiers jours, par des *pustules* peu différentes de celles de la *rougeole*; mais leurs bases s'étendent et s'unissent pour couvrir le corps d'une vraie *érysipèle*, qui disparaît vers le neuvième jour de la maladie, et laisse la *peau* couverte d'écailles. Cette *éruption* est plus à craindre que celle de la *rougeole*, avec laquelle on la confond quelquefois. Elle a même été regardée, dans quelques occasions, comme une sorte de *petite vérole*; mais communément on ne lui donne aucun nom, ainsi qu'à plusieurs autres *maladies de la peau. Précis de la médecine pratique*, Tom. II, pag. 398, etc.)

Symptômes de l'érysipèle au pied.

Lorsque l'*érysipèle* attaque le pied, les parties voisines se gonflent, et la *peau* devient luisante. Si la douleur est forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher sans faire souffrir le malade.

Symptômes de l'érysipèle à la face.

L'*érysipèle à la face* gonfle cette partie, la rend rouge, et couvre la *peau* de petites vessies pleines d'une eau claire. Le gonflement gagne l'un ou même les deux yeux, et les tient fermés. Le malade a de la difficulté de respirer. Quand il y a beaucoup de sécheresse à la bouche et aux narines, et que le malade est assoupi, il y a lieu de craindre une *inflammation du cerveau*.

(Elle a coutume de débuter par un *frisson*, après lequel il s'allume une *fièvre* vive. Dans le commencement, le malade est tourmenté, pour

l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir : il vomit même quelquefois des matières *bilieuses ;* et dans cet état de la maladie, les *vomitifs* sont ordinairement utiles. Le second jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur avec enflure luisante dans quelques parties du nez, d'où semble partir l'enflure *érysipélateuse*, pour s'étendre sur la face et une partie du cou, sur les oreilles, souvent même sur la tête et sous les cheveux. Cette *tumeur achève* de s'étendre et parvient à son plus haut degré, dans l'espace de trois ou quatre jours. Dès qu'elle est une fois formée, pour l'ordinaire la *fièvre* et les accidens diminuent beaucoup, et même cessent quelquefois entièrement ; ensuite elle se dissipe ; enfin l'*épiderme* de la partie affectée tombe en écailles. Cette maladie est *bénigne*. Les personnes qui l'ont eue une fois, sont sujettes à y retomber dans la suite.)

Symptômes de l'érysipèle sur la poitrine.

Lorsque l'*érysipèle* a son siége sur la poitrine, cette partie se gonfle, et devient excessivement dure : ces *symptômes* sont accompagnés de grandes douleurs et de disposition à la *suppuration*. Le malade éprouve une douleur violente sous l'*aisselle*, du côté affecté, et il en résulte souvent un *abcès* (1).

Symptômes favorables.

Si le gonflement cède en un ou deux jours ; si, dans le même intervalle, la chaleur et la douleur cessent ; si la *peau* commence à jaunir, et que l'*épiderme* se sèche et tombe en écailles, il n'y a plus de danger à craindre.

(1) Pour que l'*érysipèle* occasionne ces accidens, il faut qu'elle ait son siege sur les parties *glanduleuses :* telles sont les aisselles, dont parle le D.r BUCHAN, et principalement les mamelles, comme il arrive assez souvent ; et cette espèce d'*érysipèle* est la plus fâcheuse.

(Ce terme de la maladie n'est aussi court que dans les *érysipèles* légères, qui composent, à la vérité, le plus grand nombre : car chez les personnes âgées, *scorbutiques*, ou attaquées de toute autre maladie causée par un vice dans le *sang*, la maladie est beaucoup plus longue, même dans les cas où elle tourne à la mort. Dans les autres cas, l'*éruption* se change en *ulcères* très-rebelles, sur-tout aux jambes.)

Symptômes dangereux.

Mais si l'*érysipèle* est étendue et profonde, si elle a pour siége des parties sensibles, elle est alors toujours accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge qu'elle était, devient livide ou noire, elle doit faire craindre la *gangrène*. Quelquefois on ne peut détruire l'*inflammation*, et l'*érysipèle* vient à *suppuration*. Dans ce cas, il en résulte souvent des *fistules* ou la *gangrène*.

Ceux qui meurent de cette maladie, sont ordinairement emportés par la *fièvre*, qui alors est accompagnée de *difficulté de respirer*, quelquefois de *délire* et d'assoupissement. Ils meurent, en général, vers le septième ou huitième jour.

(L'*érysipèle à la face* ou de la tête est d'autant plus dangereuse, que l'enflure est plus considérable. Si elle occupe le cou, on doit craindre une *angine* ou *esquinancie* fâcheuse.

L'*érysipèle universelle* exige le traitement, modifié selon les circonstances, qu'on propose dans ce Chap. L'*érysipèle à la face* demande celui de la *fièvre continue aiguë*, (dont nous avons traité Chap. IV, §. III et IV de ce Vol.).

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'érysipèle.

Il faut que le malade n'ait ni trop chaud ni trop froid. Pourquoi ?

DANS cette maladie, le malade ne doit avoir ni trop chaud, ni trop froid, parce que l'excès de l'un ou de l'autre contribuerait à faire rentrer l'*éruption ;* ce qu'il faut toujours prévenir, dans quelque espèce d'*érysipèle* que ce soit.

Ce qu'il y a à faire lorsque la maladie est légère.

Quand la maladie est légère, il suffit que le malade garde la chambre, sans le forcer de rester au lit ; il faut favoriser la *transpiration* par des boissons *délayantes* tièdes, etc. ; et la partie malade ne sera couverte, qu'autant qu'il sera nécessaire pour qu'elle éprouve une chaleur modérée.

Alimens.

La *diète* doit être légère, et de nature modérément *rafraîchissante* et *humectante*. On donnera du *gruau*, de la *panade*, des bouillons de *poulet*, ou composés avec de l'*orge*, des *plantes* et des fruits *rafraîchissans*. On interdira la viande, le poisson, les *liqueurs fermentées*, les *épices*, tout assaisonnement, tout ce qui peut échauffer et enflammer le *sang*.

Boisson.

La boisson consistera en *tisane d'orge*, de fleurs de *sureau*, ou en *petit-lait*, etc.

Boisson et alimens lorsque la maladie est grave.

Mais lorsque le *pouls* est *enfoncé*, et que le malade est affaissé, il faut soutenir ses forces avec du *vin*, ou d'autres boissons de nature *cordiale*. Dans ce cas, on lui donnera pour *aliment*, du *sagou*, avec un peu de *vin* vieux, des bouillons nourrissans, pris en petite quantité et souvent répétés. Cependant il faut éviter tout ce qui pourrait échauffer.

§. IV.

Remèdes qu'il faut administrer aux malades attaqués de l'érysipèle.

L'ON fait souvent beaucoup de mal dans cette maladie, par les *remèdes*, et sur-tout par ceux qui sont appliqués à l'extérieur. Aussitôt qu'on aperçoit une *inflammation* sur quelque partie, on court aux applications externes. Sans doute qu'ils deviennent nécessaires dans les *phlegmons* considérables, (comme nous le dirons Tom. IV, Chap. LII, §. III); mais l'*érysipèle* n'a besoin d'aucune de ces applications.

L'érysipèle ne demande aucune application

Les *onctions*, les *onguens*, les *emplâtres*, presque tous composés de substances grasses, sont plutôt capables d'obstruer les *pores* de la *peau*, et de repousser les humeurs qui cherchent à sortir, que d'ouvrir ces *pores* pour qu'elles passent au dehors (2).

Dangers des onctions, onguens, emplâtres, etc.

Dans les commencemens de cette maladie, il est également dangereux, soit d'exciter la *suppuration*, soit de faire rentrer les humeurs. L'*érysipèle* ressemble, à quelques égards, à la *goutte*, et doit être traitée avec les plus grandes précautions.

Précautions qu'exige le traitement de l'érysipèle.

---

(2) Toutes les substances grasses sont dangereuses dans les maladies *éruptives* : il y a plus, les *fomentations émollientes* y sont même souvent nuisibles. J'ai vu une *érysipèle à la face*, quoique légère, venir à *suppuration*, par l'usage d'une *infusion* de fleurs de *sureau* : *remède* bannal, que tout le monde emploie dans ce cas, même de son propre mouvement. Cette *suppuration* fut très-opiniâtre, et ne céda qu'aux *purgatifs* réitérés. C'est qu'on avait employé cette *fomentation* trop chaude ; c'est la faute que l'on commet généralement. Cette forte chaleur appliquée sur une peau très-tendre la cautérise, et la dispose par-là à suppurer.

Des fomentations, même émollientes. Pourquoi?

Seules applications qu'on doive se permettre

Les seules applications que l'on puisse se permettre, et qui soient les plus sûres, sont un morceau de laine fine, ou de flanelle douce, dont on couvrira la partie affectée, en la défendant des impressions de l'*air* extérieur. Elles exciteront une douce *transpiration*, objet de la plus grande importance dans cette maladie. En Ecosse, la classe inférieure du peuple applique, sur la partie malade, un linge couvert de farine; ce qui paraît très-convenable (3).

On ne peut saigner dans cette maladie qu'avec réserve.

On est dans l'usage de saigner dans l'*érysipèle*; mais cette opération demande des précautions. Quoiqu'il soit certain que la *saignée* est indiquée si la *fièvre* est violente, si le *pouls* est *dur* et *fort*, si le malade est vigoureux, cependant il faut que la quantité de *sang* soit réglée sur les circonstances; et les *symptômes* doivent seuls décider s'il faut la répéter, ou s'en tenir à la première.

Cas où la

Toutes les fois que le malade est habitué aux

---

(3) Que l'on tienne la partie chaudement, soit avec des flanelles, soit avec de la laine, voilà les seuls *remèdes* externes que cette maladie demande. On sera dans un instant persuadé de cette vérité, quand on verra, pages suivantes, que l'auteur ne conseille les *fomentations* et les *cataplasmes maturatifs*, que pour exciter la *suppuration*, lorsque les circonstances l'exigent.

Un autre danger qui suit l'application des *remèdes* externes dans cette maladie, est la rentrée de l'*éruption*. L'*érysipèle*, dit CH. LE ROY, est une maladie qui est des plus sujettes aux *répercussions*, aux *métastases*. Il faut donc prendre garde de ne pas causer cette rentrée, par un mauvais traitement: il faut, lorsque l'*érysipèle* se manifeste, ne rien mettre dessus, l'abandonner à la nature, et ne travailler qu'à corriger la masse des humeurs. *Leçons publiques sur les Aphorismes d'*HIPPOCRATE.

liqueurs

liqueurs fortes et que le siége de la maladie est à la tête, la *saignée* est absolument nécessaire.

saignée est nécessaire.

Les *bains* de pieds et de jambes, souvent répétés dans l'eau chaude, sont d'un grand effet, quand l'*érysipèle* attaque la face : ils procurent alors une dérivation des humeurs de la tête, et soulagent presque toujours le malade. Si ces *bains* ne produisent point l'effet désiré, on applique, dans la même intention, des *cataplasmes d'oignons*, ou des *sinapismes* aiguisés, sous la plante des pieds.

Circonstances qui exigent les bains de pieds, les cataplasmes d'oignons, ou les sinapismes;

Dans le cas où la *saignée* est nécessaire, il faut encore lâcher doucement le ventre avec des *lavemens émolliens*, et de petites doses de *nitre* (*nitrate de potasse*) et de *rhubarbe*. Il y a des médecins qui, dans cette circonstance, ordonnent le *nitre* à très-grandes doses; mais ce *sel* fatigue en général l'*estomac*, quand il est pris en trop grande quantité. Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs *remèdes*.

Les lavemens émolliens, le nitre et la rhubarbe;

Quand la *fièvre* et l'*inflammation* sont considérables, on peut donner au malade trois ou quatre fois par jour, dans sa boisson ordinaire, six à huit décigrammes (douze, seize grains) de *nitre*, et deux décigrammes et demi, trois décigrammes (cinq ou six grains) de *rhubarbe*.

Lorsque l'*érysipèle* quitte les *extrémités* pour se porter à la tête, de manière à occasionner le *délire* ou une *affection comateuse*, il faut absolument évacuer : il faut même employer des *purgatifs* forts, quand les *lavemens* et les *purgatifs* doux manquent leur effet. Il faut encore, dans ce cas, appliquer les *résicatoires* au cou ou derrière les oreilles, et des *sinapismes* sous la plante des pieds.

Les purgatifs, même forts; les résicatoires.

Lorsqu'on ne peut parvenir à faire tomber l'*inflammation*, et qu'on a lieu de craindre

Quand et comment il faut s'y

prendre pour exciter la suppuration.

que la partie affectée ne vienne à s'*ulcérer*, il faut alors travailler à exciter la *suppuration*. On y parviendra en appliquant sur la partie malade des *cataplasmes maturatifs*, auxquels on ajoutera du *safran*, et en faisant des *fomentations* chaudes et autres *remèdes* semblables.

Circonstances où il faut administrer le quinquina.

La couleur noire, livide, bleuâtre de la partie affectée, qui annonce une disposition à la *gangrène*, indique qu'il faut prescrire l'usage du *quinquina*. Il faudra le joindre aux *acides*, (comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*, pag. 276 et suiv. de ce Vol.).

Son importance dans ces cas. Dose.

On le prescrira sous la forme la plus agréable; mais il ne faut jamais se dispenser de le donner, parce que la vie du malade en dépend. Si les *symptômes* sont menaçans, on lui en donnera quatre grammes (un gros) toutes les deux heures.

On l'applique même à l'extérieur en cataplasmes, ou en fomentation.

On appliquera en outre, sur la partie malade, des compresses trempées dans de l'*esprit de vin camphré*, ou dans de la *teinture de myrrhe et d'aloès*; on renouvellera ces compresses souvent dans la journée. On peut encore, dans ces cas, appliquer sur la partie affectée des *cataplasmes de quinquina*, ou fomenter cette partie avec une forte *décoction* de cette même écorce.

Comment il faut se conduire dans l'érysipèle scorbutique.

Dans l'espèce d'*érysipèle*, appelée *érysipèle scorbutique*, maladie qui dure pendant un temps considérable, il suffira de purger doucement, et de donner des *remèdes* qui purifient le *sang* et favorisent la *transpiration*. Ainsi, après avoir calmé l'*inflammation* par les *remèdes rafraîchissans* et *relâchans*, on donnera au malade pour boisson une *décoction des bois sudorifiques*. Après un certain temps de l'usage de cette *décoction*, il faudra administrer les *amers*.

§. V.

Moyens de se préserver de l'Erysipèle.

Régime.

Ceux qui sont sujets aux retours fréquens de l'*érysipèle*, doivent se tenir singulièrement en garde contre les *passions* violentes. Ils doivent s'abstenir de *liqueurs fortes*, de substances salées, *visqueuses* et très-nourrissantes. Ils doivent faire un *exercice* suffisant, éviter les chaleurs excessives et les froids extrêmes.

Alimens et boisson.

Leur nourriture principale doit consister en *lait*, en fruits, en plantes et en racines de nature *rafraîchissante*. Leur boisson sera de la *petite bière*, du *petit-lait*, du *lait de beurre*, etc.

Il faut éviter la constipation.

Les *constipations* prolongées sont très-nuisibles à ces personnes. Si elles ne peuvent y remédier par le *régime* seul, il faudra qu'elles prennent souvent quelques doses de *rhubarbe*, de *crême de tartre (tartrite acidule de potasse)*, d'*électuaire lénitif*, ou de quelque autre *purgatif* doux (tel que l'*électuaire* appelé *marmelade de Tronchin*, dont on trouvera la recette à la *Table générale*, Tom. V).

CHAPITRE XVII.

De la Frénésie, ou Inflammation du cerveau.

Cette maladie est plus souvent symptomatique qu'essentielle.

LA frénésie est quelquefois la maladie primitive ou *essentielle*; mais plus souvent elle n'est que le *symptôme* d'une autre maladie, comme d'une *fièvre inflammatoire*, d'une *fièvre éruptive* ou *pourprée*, etc. (1).

Pays où elle est commune, et personnes qui y sont sujettes.

Cependant il n'est pas rare de la voir maladie *essentielle* dans les climats chauds, où elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Les personnes vives et passionnées, les *Gens de Lettres*, ceux qui ont le *genre nerveux* irritable, y sont les plus sujets.

Combien cette maladie est dangereuse lorsqu'elle est essentielle.

(1) La vraie *frénésie*, c'est-à-dire, cette maladie qui, d'après BOERHAAVE, n'est qu'un *délire* furieux et continuel, dépendant uniquement de l'affection du *cerveau*, et accompagné d'une *fièvre continue-diguë*, est heureusement très-rare dans nos climats. Cette maladie cruelle enlève souvent les malades dès le troisième ou quatrième jour, et elle ne va jamais au-delà du septième. Mais la *frénésie symptomatique*, assez commune dans les maladies *aiguës*, sur-tout dans celles que vient de nommer le D.r BUCHAN, est moins meurtrière et de plus longue durée, parce que, dans ces cas, l'effort de la maladie s'est déjà porté sur d'autres parties du corps, avant que d'attaquer le *cerveau*.

On observera que, quoiqu'il ne s'agisse ici que de la *frénésie essentielle*, cependant les conseils prescrits dans ce Chap., relativement aux *remèdes* et au *régime*, doivent être suivis dans la *frénésie symptomatique*, concurremment avec ceux qu'indique la maladie dont elle dépend, et qu'elle accompagne.

§. I.

Causes de la Frénésie, ou inflammation du cerveau,

La *frénésie* est souvent occasionnée par les veilles, sur-tout lorsque ces veilles sont employées à des études opiniâtres. Elle peut encore être occasionnée par les boissons excessives, par la *colère*, le *chagrin*, la *douleur*. La *suppression* d'*évacuations accoutumées* y donne souvent lieu : telles que celles des *hémorroïdes* chez les hommes, des *règles* chez les femmes, etc.

Ceux qui s'exposent imprudemment à l'ardeur du soleil, sur-tout s'ils dorment en plein air, dans une saison chaude, la tête découverte, sont souvent attaqués tout-à-coup d'une telle *inflammation au cerveau*, qu'ils ont du *délire* à leur réveil, (comme nous le ferons voir Tom. IV, Chap. LV).

Si l'on a l'imprudence d'employer les *répercussifs* dans les *érysipèles*, il en résulte souvent l'*inflammation du cerveau*. La *frénésie* peut encore être la suite d'accidens extérieurs, comme de coups, de *contusions* à la tête, etc.

§. II.

Symptômes de l'inflammation du cerveau.

Les *symptômes* qui ont coutume de précéder la véritable *inflammation du cerveau*, sont une douleur à la tête, une rougeur dans les yeux, un feu sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu, une grande sécheresse à la *peau*, la *constipation* et la *rétention d'urine*, un petit écoulement de *sang* par le nez, un bourdonnement dans les oreilles, et une sensibilité extrême dans le *système nerveux*. Symptômes précurseurs

Symptômes qui manifestent l'inflammation du cerveau.

Lorsque l'*inflammation du cerveau* est formée, les *symptômes* sont, en général, les mêmes que ceux de la *fièvre inflammatoire* (exposés Chap. IV, §. II de ce Vol.) Il est vrai que dans la *frénésie*, le *pouls* est souvent *faible*, *irrégulier*, *tremblotant*; mais quelquefois il est *dur* et *serré*. Lorsqu'il n'y a que le *cerveau* d'enflammé, le *pouls* est toujours *mou* et *petit*; mais lorsque l'*inflammation* attaque encore les *membranes* du *cerveau*, comme la *pie-mère*, la *dure-mère*, alors le *pouls* est *dur*.

Symptômes caractéristiques.

Un *symptôme* caractéristique et ordinaire de cette maladie, est la délicatesse de l'*ouïe*, qui fait que le malade entend avec une subtilité singulière; mais ce *symptôme* n'est pas de longue durée. Un autre *symptôme* également commun, est le battement ou la *pulsation* des *artères du cou* et des *tempes*.

La langue est souvent noire et sèche: cependant le malade se plaint rarement de la soif, et même refuse de boire. Son esprit n'est occupé que des objets qui l'avaient frappé avant sa maladie. Quelquefois plongé dans le plus profond silence, il s'éveille tout-à-coup et paraît furieux.

(Le malade est dans un *délire* continuel; l'homme le plus doux devient le plus emporté. Il se jette souvent hors du lit. Tantôt il crie, tantôt il pleure, tantôt il chante. Ses questions sont sans suite, ainsi que ses réponses. Ses yeux jouissent d'une mobilité singulière. Ses mains tremblent: il chasse aux mouches: il épluche ses couvertures. Les *urines*, quand elles ne sont pas supprimées, sont claires, blanches, et sont dans cet état d'un très-mauvais présage.)

Symptômes dangereux.

Le tremblement continuel, les *soubresauts des tendons*, la *suppression des urines*, l'*insomnie* opiniâtre, le crachotement général, le

grincement de *dents*, qui doit être considéré comme une espèce de *convulsion*, sont tous des *symptômes* dangereux.

Lorsque la *frénésie* vient à la suite de l'*inflammation des poumons*, ou des *intestins*, ou de la *gorge*, etc. elle est, en général, funeste, parce qu'alors elle est causée par la *métastase* ou le transport des humeurs de ces parties au *cerveau*. Delà, la nécessité d'évacuer dans toutes les maladies *inflammatoires*, et le danger de faire rentrer les *humeurs*.

Les *symptômes* favorables sont, une *transpiration* ou une *sueur* libre et abondante; une *hémorrhagie* copieuse du nez; le *flux hémorrhoïdal*; des *urines* en grande quantité, et qui déposent beaucoup de *sédiment*. Quelquefois cette maladie se termine par un *cours de ventre*, et chez les femmes par une *perte* plus ou moins considérable. Symptômes favorables.

Comme cette maladie devient souvent mortelle en peu de jours, elle requiert la plus grande diligence dans l'application des *remedes*. Lorsqu'elle est prolongée ou qu'elle est mal traitée, elle se change souvent en *folie*, ou en une espèce de *stupidité* qui dure toute la vie. Cette maladie exige de prompts secours. Pourquoi?

(Lisez, avant que d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'inflammation du cerveau.

Le traitement de la *frénésie* présente deux *indications*, qui méritent principalement notre attention; savoir, de diminuer la quantité du *sang* qui est dans le *cerveau*, et de ralentir le cours de ce fluide dans les *vaisseaux* de la tête. Quelles sont les indications qu'elle présente.

Eloigner du malade ce qui est capable de l'affecter ; qu'il n'ait ni trop chaud, ni trop froid.

Il faut que le malade soit dans la plus grande tranquillité. La compagnie, le bruit, tout ce qui peut affecter les sens ou troubler l'imagination, aggrave cette maladie ; même la trop grande lumière lui devient nuisible : en conséquence, la chambre du malade doit être un peu obscure, et elle ne doit être ni trop chaude, ni trop froide.

L'égayer ; que sa chambre ne soit ni trop éclairée, ni trop obscure.

Cependant il ne faut pas aller jusqu'à priver le malade de la compagnie d'un ami agréable, qui serait capable de le récréer et de lui tranquilliser l'esprit. Il ne faut pas non plus qu'il soit dans une obscurité trop profonde, de peur qu'elle ne le jette dans une *mélancolie* noire, qui est trop souvent la suite de cette maladie.

Ne point le contrarier, et même lui promettre ce qui semblerait devoir lui être nuisible :

Il faut, autant qu'il est possible, qu'on égaie le malade ; qu'on lui complaise dans toutes les occasions : la contradiction aigrirait son ame et aggraverait la maladie. Même dans le cas où il demanderait des choses qu'on serait dans l'impossibilité de lui accorder, ou qui lui deviendraient nuisibles, il ne faut pas les lui refuser positivement ; il faut, au contraire, promettre de les lui donner aussitôt qu'on les aura, ou employer d'autre excuse. On fera moins de tort au malade en lui accordant un peu de ce qu'il désire, quelque contraire que cela paraisse devoir être, qu'en les lui refusant absolument

Enfin, mettre en usage tout ce qui était capable de le récréer lorsqu'il était en santé.

En un mot, il faut mettre en usage tout ce qui était capable de le récréer, lorsqu'il était en santé. Il faut lui conter des histoires amusantes, faire de la musique, employer tout ce qui peut flatter ses passions et satisfaire son ame. BOERHAAVE propose de tenter, à cette occasion, plusieurs expériences, comme de faire un petit bruit, en laissant tomber goutte à goutte de l'eau dans un bassin, et d'engager le malade

à compter le nombre des battemens que font les gouttes, etc. Un son uniforme, s'il est doux et continuel, peut appeler le sommeil, et par conséquent devenir utile.

Quels doivent être les alimens;

Les *alimens* doivent être légers, et composés principalement de substances farineuses. La *panade*, le *gruau édulcoré* avec de la *gelée de groseilles* ou du *suc de citron*, les fruits cuits devant le feu ou en compotes, les *gelées*, les *confitures*, etc., conviennent.

La boisson.

La boisson sera faible, *délayante* et *rafraîchissante ;* comme du *petit-lait*, de l'eau d'*orge*, ou une décoction d'*orge* et de *tamarins*. Les *tamarins* non-seulement rendent cette boisson plus agréable, mais encore plus utile, parce qu'ils sont *relâchans*.

§. IV.

Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de l'Inflammation du cerveau.

Avantages du saignement de nez.

RIEN ne soulage certainement davantage le malade, dans la *frénésie*, qu'une *hémorrhagie* du nez. Quand elle a lieu d'elle-même, bien loin de vouloir l'arrêter, il faut, au contraire, chercher à l'exciter, en appliquant sur le nez des linges trempés dans de l'eau chaude.

Moyens de le provoquer.

Lorsque cette *hémorrhagie* n'arrive pas naturellement, il faut la provoquer, en introduisant dans les narines une paille, ou tout autre corps irritant.

Saignée des veines jugulaires.

La *saignée* des *artères temporales* soulage singulièrement la tête; mais, comme les circonstances ne permettent pas toujours de faire cette opération, nous recommandons celle des *veines jugulaires*.

(Ces *saignées*, absolument nécessaires dans

ces cas, ne peuvent être faites que par des mains exercées. Nous conseillons même à ceux qui sont dans l'habitude de saigner, de ne jamais les entreprendre, et d'appeler un chirurgien expérimenté.)

Circonstances qui exigent des sangsues aux temples.

Lorsque le *pouls* et les forces du malade sont tellement déprimés, qu'il n'est plus en état de supporter une *saignée* avec la lancette, il faut appliquer les *sang-sues* aux *tempes :* non-seulement elles tirent le *sang* dans une proportion plus graduée qu'une lancette ; mais encore, étant appliquées très-près de la partie affectée, elles soulagent, en général, plus promptement le malade.

Importance du flux hémorrhoïdal.

Le *flux hémorrhoïdal* est encore d'un grand avantage : il faut employer tous les moyens possibles pour l'exciter. Si le malade a été sujet aux *hémorrhoïdes*, et que cette *évacuation* soit supprimée, il faut mettre tout en usage pour la rappeler.

Moyens de l'exciter: sangsues, lavemens irritans, suppositoires.

En conséquence, on appliquera des *sangsues* à l'*anus ;* on fera asseoir le malade sur la vapeur d'eau chaude ; on lui donnera des *lavemens irritans*, et on emploiera des *suppositoires* composés de *miel*, d'*aloès* et de *sel gemme (muriate de soude fossile* (2).

Manière de préparer les suppositoires.

(2) Pour faire les *suppositoires* dont il est ici question, on prend un morceau de linge, ou une quantité convenable de coton, ou un *poireau* gros comme le petit doigt, ou une côte de chou, etc. On a d'un autre côté, du *miel* que l'on a chargé d'*aloès* et de *sel gemme (muriate de soude fossile)*. On trempe à plusieurs reprises, l'un ou l'autre de ces corps dans cette préparation. Quand le linge ou le coton sont un peu séchés, et qu'ils ont acquis une certaine consistance, on les roule en forme de cône : pour les côtes de chou, de poirée, les poireaux, etc., ils ont la forme prescrite.

Attention

On enfonce les *suppositoires*, de la longueur de deux

Dans le cas où cette maladie serait occasionnée par la *suppression* de quelque *évacuation*, soit naturelle, soit artificielle, comme celle des *règles*, d'un *cautère*, d'un *séton*, etc., il faut rappeler ces *évacuations* le plus promptement possible, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut rappeler les évacuations supprimées, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut tenir le ventre lâche par des *lavemens* aiguisés, ou par des *purgatifs* forts. Il faut administrer le *nitre (nitrate de potasse)* à petites doses souvent répétées: on le donnera dissous dans la boisson du malade. On peut aller jusqu'à huit grammes (deux gros), et même davantage, en vingt-quatre heures, si le cas est pressant.

Tenir le ventre lâche avec des lavemens, des purgatifs, etc.

On rasera la tête du malade: on la frottera souvent dans la journée, avec une *mixture* chaude de *vinaigre* et d'*eau rose*. On lui appliquera sur les *tempes* des linges trempés dans cette même *mixture*.

Raser la tête du malade, et l'arroser avec du vinaigre, etc.;

On lui fera mettre les pieds dans de l'eau chaude, et on les lui enveloppera dans des *cataplasmes* de *mie de pain* et de *lait*. (Les *bains de pieds* seront plus actifs, si on ajoute une certaine quantité de *vinaigre* dans l'eau, comme nous l'avons conseillé, Chap. IV, §. III, pag. 125 de ce Vol. On observera de mettre l'eau dans un vase profond, de manière que le malade en ait jusqu'aux genoux, s'il est possible. Il faut même quelquefois mettre le malade dans un *bain* entier; et lorsque la *frénésie* est produite par la raréfaction du *sang* et sa trop grande affluence vers les *vaisseaux* de la tête, il faut

Faire mettre les pieds dans l'eau aiguisée de vinaigre, et prescrire les bains entiers.

---

pouces, dans l'*anus*. Une attention qu'il faut avoir, est d'attacher un fil en plusieurs doubles à la base des *suppositoires*. On laisse passer ce fil au-dehors, afin de pouvoir les retirer, dans le cas où les mouvemens *antipéristaltiques* des *intestins* viendraient à les attirer en dedans, comme on dit que cela est arrivé plusieurs fois.

qu'il faut avoir en les appliquant.

que l'eau soit plus froide que chaude. Le *bain froid* convient sur-tout dans les *frénésies mélancoliques*. C'est dans ces mêmes cas que de grands praticiens appliquent de la glace sur la tête des *frénétiques*, après avoir fait précéder la *saignée* du pied.)

Circonstances qui indiquent les vésicatoires.

Si la maladie devient opiniâtre, et qu'elle ne cède point à ces *remèdes*, il faudra couvrir toute la tête de *vésicatoires*.

(L'application des *vésicatoires* demande beaucoup de prudence. Comme il faut s'interdire, dans le traitement de la *frénésie*, tout *remède* âcre et irritant, il serait à craindre que l'*inflammation* du *cerveau*, ou de ses *membranes*, étant trop forte, les *cantharides* ne donnassent plus d'intensité au *spasme* des *fibres*, n'augmentassent le *délire*, et ne causassent des *convulsions* : c'est le sentiment d'HOFFMANN et de BAGLIVI. Ce dernier assure qu'étant à Rome, il a vu plus d'hommes tués que guéris par l'application des *vésicatoires;* mais qu'ils étaient plus salutaires et moins dangereux aux femmes.

Nous croyons donc que les *vésicatoires* doivent être réservés pour les *frénésies* où l'*inflammation* des *membranes* du *cerveau* n'est pas considérable, et qui dépendent d'une stase d'humeurs grossières dans les *vaisseaux* de ce *viscère*. Ils conviennent encore lorsqu'il faut rappeler à l'extérieur une *éruption* rentrée.)

CHAPITRE XVIII.

Des diverses espèces d'Inflammations des yeux, ou d'Ophthalmies.

(L'OPHTHALMIE peut être *essentielle*, c'est-à-dire, attaquer une personne qui n'a aucune autre maladie ; d'autres fois elle est *symptomatique*, ou *symptôme* d'une maladie quelconque, telle que la *maladie vénérienne*, les *écrouelles*, etc. : ce qui divise ce Chap. en deux paragraphes. Nous allons commencer par l'*ophthalmie essentielle.*)

§. I.

De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle.

(DANS cette maladie, il n'y a que les *membranes* de l'œil, et principalement l'*albuginée*, qui soient attaquées d'*inflammation ;* de sorte qu'elle n'est, pour ainsi dire, qu'une maladie externe de l'œil, n'altérant pas essentiellement cet *organe*, comme la *goutte-sereine*, la *cataracte*, etc., qui sont de vraies maladies de l'*organe de la vue*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLVI, §. I. Ce n'est pas que l'*ophthalmie* ne soit souvent dangereuse ; elle va quelquefois jusqu'à altérer l'*organe*, et même jusqu'à conduire à la *cécité*, comme on va le voir ci-après.)

Siége de cette maladie.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle.

L'INFLAMMATION *des yeux* peut être occasion-

née par des causes externes, comme par des ordures entrées dans les yeux, etc. Elle est souvent causée par la *suppression* de quelque *évacuation accoutumée*, par la guérison imprudente de quelques vieux *ulcères*, par la cessation de l'écoulement d'un *cautère*, ou la *suppression* de la sueur légère du matin, de la *sueur* des pieds, etc.

Rester long-temps exposé au *serein*, sur-tout quand il règne un vent froid du nord; éprouver quelque *suppression* subite de la *transpiration*, sur-tout après avoir eu très-chaud, sont encore des causes très-propres à faire naître l'*inflammation des yeux*.

Les fixer long-temps sur la neige, ou sur d'autres corps d'une grande blancheur; regarder fixement le soleil, un feu clair, ou tout autre objet éblouissant; passer subitement d'une profonde obscurité à une lumière éclatante, peuvent également occasionner cette maladie.

Mais il n'est certainement rien de plus capable de causer l'*inflammation des yeux*, que de veiller, sur-tout de lire ou d'écrire à la clarté des bougies ou des chandelles.

Les *liqueurs spiritueuses*, les excès dans les plaisirs de l'amour, conduisent encore à l'*inflammation des yeux*. La fumée âcre qu'exhalent les *métaux*, certaine espèce de chauffage, et les vapeurs *méphitiques* des fosses d'aisance, que les vidangeurs appellent *mitte*, les affectent également.

Quelquefois l'*inflammation des yeux* tient à un vice *vénérien*, souvent à un vice *scrophuleux*, ou à la *goutte*. Elle peut encore être causée par les *cils* ou les poils des paupières qui rentrent en-dedans, et irritent par-là les yeux.

Elle est quelquefois épidémique

Dans d'autres occasions, c'est une maladie *épidémique* qui règne sur-tout après une saison

pluvieuse. J'ai souvent observé qu'elle devenait même *contagieuse*, particulièrement pour ceux qui vivent dans la même maison que le malade. et contagieuse.

On la voit encore attaquer ceux qui habitent des maisons basses et humides, ou qui respirent un *air* humide, sur-tout quand ils ne sont pas accoutumés à de pareilles demeures. Cette *inflammation* saisit pareillement les enfans dont on a fait dessécher imprudemment la *teigne* ou des *gales* à la tête, des écoulemens aux oreilles, ou toute autre *suppuration* de ce genre. Enfin, l'*inflammation des yeux* succède souvent à la *petite vérole* ou à la *rougeole*, particulièrement chez les enfans qui ont une disposition aux *écrouelles*. Qui sont ceux qui y sont exposés.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle.

L'INFLAMMATION *des yeux* est accompagnée d'une douleur aiguë, de chaleur, de rougeur et de gonflement dans ces *organes*. Le malade ne peut plus supporter la lumière. Tantôt il ressent une *douleur pongitive*, telle que ses yeux lui semblent piqués par une épine; tantôt ils lui paraissent pleins de petits points noirs, ou il croit voir des mouches voler devant lui. Ses yeux sont humectés par une humeur brûlante, qui coule abondamment toutes les fois qu'il veut regarder en haut.

Le *pouls* est en général *vite* et *dur* : il y a un certain degré de *fièvre*. Lorsque la maladie est violente, les parties voisines se gonflent, et l'on sent un battement marqué dans les *artères temporales*, etc.

Lorsque l'*inflammation des yeux* est légère,

elle est facile à guérir, sur-tout quand elle reconnaît une cause externe.

Suites de l'ophthalmie, quand elle est grave.

Mais lorsqu'elle est forte, et qu'elle dure depuis long-temps, elle laisse souvent sur les yeux des taches; elle obscurcit la vue, et quelquefois conduit à la perdre entièrement, ou à une véritable *cécité*.

Symptômes favorables.

Lorsque le malade a un *cours de ventre*, c'est un bon signe; et quand l'*inflammation* passe d'un œil à l'autre, c'est encore un signe qui n'est pas défavorable.

Symptômes fâcheux.

Mais lorsque la maladie est accompagnée de douleur violente à la tête, et qu'elle est opiniâtre, le malade est en danger de perdre la vue.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Inflammation des yeux essentielle.

LA *diète*, à moins que ce ne soit dans le cas d'un vice *scrophuleux*, ne saurait être trop sévère, sur-tout dans les commencemens. Le malade doit s'abstenir de tout ce qui est de qualité *échauffante*.

Quels doivent être les alimens.

Des *végétaux* doux, des bouillons légers, des potages au *gruau*, sont les seuls *alimens* qui conviennent.

La boisson.

La boisson sera de l'eau d'*orge*, ou une *infusion* de *menthe*, du *petit-lait ordinaire*, etc.

Il faut que les yeux du malade soient à l'abri de tout objet lumineux, de toute fumée, etc.

La chambre du malade doit être sombre, ou ses yeux doivent être couverts d'un voile, de manière à intercepter la lumière, mais sans être appliqué sur les yeux. Il doit éviter de regarder la lumière d'une bougie ou d'une chandelle, le feu, ou tout autre objet éclatant. Il faut pareillement

lement qu'il se mette à l'abri de toute espèce de fumées, comme de celle de tabac, ainsi que de tout ce qui peut le faire tousser, éternuer ou vomir.

On doit le tenir très-tranquille, et faire tous ses efforts pour qu'il n'éprouve aucun mouvement violent, soit du corps, soit de l'esprit. Enfin il faut chercher, autant qu'il est possible, à favoriser le sommeil.

Il doit être très-tranquille de corps et d'esprit.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués de l'inflammation des yeux essentielle.

CETTE maladie est une de celles dans lesquelles les *médicamens* externes sont souvent très-nuisibles. Presque tout le monde se croit en possession de *remèdes* pour la guérison des maladies des yeux : *remèdes* qui ne sont en général que des *collyres*, des *linimens* et autres applications externes, qui nuisent vingt fois sur une seule qu'ils réussissent. On doit donc être bien en garde contre toutes ces applications, parce tout ce qu'on met immédiatement sur les yeux ne contribue souvent qu'à augmenter le mal.

Les remèdes externes sont plus souvent nuisibles qu'utiles dans cette maladie.

La *saignée* est toujours nécessaire dans une violente *inflammation des yeux*. Il faut qu'elle soit faite le plus près possible de la partie malade. On peut tirer à un adulte dix ou douze onces de *sang* de la *veine jugulaire*, et répéter cette *saignée* selon l'urgence des *symptômes*. Si l'on trouve qu'il y a de l'inconvénient à saigner à la gorge, il faudra tirer la même quantité de *sang* du bras, ou de toute autre partie du corps.

La saignée y est nécessaire : où il faut la faire.

On applique souvent les *sangsues*, avec beau-

Utilité des

sangsues appliquées aux tempes ou aux paupières.

coup de succès, aux *tempes* ou aux paupières inférieures. Il faut laisser couler le *sang* pendant quelques heures; et s'il s'arrête trop tôt, on en excite l'écoulement, en appliquant dessus les petites *plaies* des compresses trempées dans l'eau chaude. Si l'*inflammation* est opiniâtre, on répétera cette opération plusieurs fois (1).

Importance des délayans et des laxatifs.

Les *remèdes délayans* et *laxatifs* ne doivent pas être négligés dans cette maladie, par toutes sortes de raisons.

Laxatifs qui conviennent.

Le malade prendra donc, tous les deux ou trois jours, une petite dose de *sel de Glauber* (*sulfate de soude*) et de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), ou une *décoction de tamarins* et de *séné*. S'il trouve ces *remèdes* désagréables, une petite quantité de *rhubarbe* et de *nitre* (*nitrate de potasse*), comme il est prescrit pag. 337 de ce Vol., un peu d'*électuaire lénitif*, ou tout autre *purgatif* doux, rempliront la même *indication*.

Boissons délayantes qu'il faut préférer.

Le malade prendra en même temps abondamment de l'*eau de gruau*, du *thé*, du *petit-lait*, ou de toute autre boisson *délayante* faible. Il prendra tous les soirs, en se mettant au lit, un grand verre de *petit-lait au vin* léger, pour exciter la *transpiration*.

Bains de jambes.

On lui trempera souvent, dans la journée, les pieds et les jambes dans de l'eau chaude.

Moyen facile de tirer la quantité de sang nécessaire avec les sangsues.

(1) Quelquefois les *sangsues* ne tirent plus de *sang*, parce qu'elles sont gorgées; et dans cet état elles quittent bientôt prise. Si on a besoin de faire la *saignée* plus copieuse, il est un moyen bien simple, c'est de leur couper le bout de la queue avec des ciseaux. Le *sang* dont elles sont pleines, s'échappe par cette ouverture; et à mesure qu'elles se sentent débarrassées, elles se remplissent, en suçant de nouveau les parties sur lesquelles elles sont appliquées.

On lui rasera la tête deux ou trois fois par semaine, et on la lui lavera aussitôt avec de l'eau froide. Nous avons vu ce *remède* produire souvent de bons effets, et d'une manière remarquable.

Il faut raser la tête du malade, et la lui laver à l'eau froide.

Si l'*ophthalmie* ne cède point à ces *évacuations*, on appliquera les *vésicatoires* aux *tempes*, ou derrière les oreilles, ou derrière le cou, et on entretiendra l'écoulement pendant quelque temps, au moyen de l'*onguent vésicatoire adouci* (2).

Quand et où il faut appliquer les vesicatoires.

Je ne les ai jamais vus, quand on les a laissé couler pendant un temps suffisant, ne pas triompher de l'*inflammation des yeux* la plus opiniâtre; mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir cet écoulement pendant plusieurs semaines.

Ils réussissent généralement, quand on les entretient pendant quelque temps.

Lorsque la maladie subsiste depuis long-temps, on obtient des effets vraiment extraordinaires du *séton* fait au cou, entre les deux épaules, surtout à cette dernière place.

Importance du séton dans cette maladie.

On l'ouvre de haut en bas, ou dans la direction de l'*épine du dos*, entre les deux *omoplates*: on le panse deux fois par jour, avec de l'*onguent basilicum jaune*. J'ai vu des malades, qui ne voyaient point calair depuis long-temps, recouvrer la vue par le moyen d'un *séton* placé comme je viens de le proposer.

Manière de le faire et de le panser.

Quand le *séton* est en travers du cou, il se referme trop promptement, et il est beaucoup plus douloureux et plus incommode que lorsqu'il est placé entre les deux épaules: d'ailleurs

(2) C'est-à-dire, l'*onguent* dans lequel il y a moins de *mouches cantharides*. On peut y suppleer par l'*onguent basilicum*, qu'on aiguise avec de la poudre de ces mêmes *mouches*, et dont on met plus ou moins, selon le degré d'activité qu'on veut donner à cet *onguent*.

il laisse une cicatrice désagréable, et ne rend pas aussi abondamment.

Ce qu'il faut faire, lorsque la chaleur et la douleur des yeux sont très-considérables.

Dans le cas où la chaleur et la douleur des yeux sont très-considérables, il faut appliquer sur ces *organes* un *cataplasme* de *mie de pain* et de *lait*, adouci avec de très-bonne huile ou du beurre frais : on l'appliquera au moins la nuit; et le matin on les baignera avec une *mixture* tiède d'eau et de *lait*.

Circonstances qui indiquent les narcotiques.

Si le malade ne peut dormir, comme il arrive souvent, on pourra lui donner le soir quinze ou vingt gouttes de *laudanum* (3), ou deux cuillerées de *sirop diacode*, plus ou moins, selon l'âge du malade et la violence des *symptômes*.

Moyens de fortifier les yeux après que l'inflammation est dissipée.

Après que l'*inflammation* est dissipée, si les yeux sont faibles, et si la vue est tendre, on les lavera soir et matin avec un peu d'eau fraîche et d'*eau-de-vie*, en mettant une partie d'*eau-de-vie* sur douze parties d'eau. Il faut s'arranger pour baigner l'œil en entier dans cette *mixture*, et

---

Avec quelles précautions il faut les administrer.

(3) La dose que le D.r BUCHAN prescrit ici, est une des plus fortes qu'on puisse donner à la fois de ce *médicament*. Nous avons déjà fait voir, Tom. I, Chap. I, §. VII, et note 5, pag. 274 de ce Vol., avec quelles précautions il fallait administrer les *antispasmodiques*; ces précautions regardent sur-tout les *narcotiques* ou *remèdes* dans lesquels entre l'*opium*, et il est la base de celui-ci. « Il est certain, dit LIEUTAUD, que tous les « *narcotiques*, dont plusieurs médecins abusent, sont « toujours dangereux, lorsqu'on en use sans réserve et « trop long-temps. Ils procurent à la vérité un calme « passager, qui est quelquefois très-précieux; mais ils « peuvent jeter un voile sur la maladie, et, en la masquant, la rendre souvent plus terrible. Les bons praticiens ont observé que bien des maladies, qui se seraient terminées sans accidens, sont devenues, par « l'abus qu'on a fait de ces *remèdes*, très-orageuses, et « même mortelles. »

l'y maintenir pendant quelque temps. Je n'ai en général rien trouvé qui fortifiât les yeux comme ce *remède*, ou comme l'eau et le *vinaigre*, et on peut les regarder comme préférables aux *collyres* les plus vantés.

Attention qu'il faut avoir dans toute inflammation des yeux.

On fera bien de regarder fréquemment les yeux du malade, pour voir si quelques *cils* ne sont pas recourbés en-dedans, et s'ils ne les blessent point; dans ce cas, il faut les couper sans délai (*a*).

Traitement de l'ophthalmie causée par un coup reçu dans les yeux.

(Lorsque l'*ophthalmie* est simplement occasionnée par un coup reçu dans l'œil, il suffit de faire saigner le malade une ou deux fois, selon la force de l'*inflammation*, et d'appliquer sur les yeux des *cataplasmes résolutifs*.

Quand l'*inflammation* est passée, on bassine les yeux avec des compresses imbibées dans du *vin* chaud, dans lequel on peut mettre quelques gouttes de *baume du Commandeur*, et on laisse ensuite ces compresses appliquées dessus.)

§. II.

De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux symptomatique.

Elle est opiniâtre, quand elle dépend des écrouelles.

LORSQUE l'*inflammation des yeux* a pour cause un vice *scrophuleux* ou les *écrouelles*, elle est ordinairement opiniâtre (4).

(*a*) On peut extraire tout corps étranger introduit dans l'œil, au moyen d'un petit pinceau qu'on fait passer entre les paupières et le globe de l'œil. Dans quelques cantons, les paysans se servent de leur langue, qu'ils introduisent dans l'œil, et qu'ils promènent entre les paupières.

Ce qu'on dit ici de l'ophthalmie qui

(4) Le D.r BUCHAN prend ici pour exemple d'*inflammation des yeux symptomatique*, celle qui a pour cause les *écrouelles*, parce qu'elle est plus fréquemment *symp-*

Diète et boisson dans ce cas.

Dans ce cas, la *diète* du malade doit être moins sévère : on peut lui permettre de boire un peu de *petit négus*, ou, de temps en temps, un peu de *vin*, mêlé de deux tiers d'eau.

Le quinquina est le remède le plus approprié.

Le *remède* le plus approprié est le *quinquina*, que l'on peut prendre en substance, ou préparé de la manière suivante :

Manière de l'administrer.

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once) ;
d'*écorce de Winter*, ou *canelle blanche*, huit grammes (deux gros).
Mettez le tout en poudre ; faites bouillir dans un litre (une pinte) d'eau jusqu'à réduction de moitié. Ajoutez de *réglisse* coupée menu, seize grammes (demi-once). Laissez infuser une demi-heure ; passez.

Doses.

On en donnera trois, quatre fois par jour, deux, trois ou quatre cuillerées, plus ou moins, selon l'âge du malade.

Il faut le continuer pendant long-temps.

Il est impossible de dire combien de temps il faut continuer ce *remède*, parce que la guérison de cette maladie peut être plus prompte chez un sujet, plus longue chez un autre : mais en général il faut qu'il le soit long-temps, pour qu'il produise un effet durable.

Æthiops minéral. Précautions

Le D.r CHEYNE dit que l'*æthiops minéral* (*oxide de mercure sulfuré noir*) manque ra-

---

dépend des écrouelles, doit s'entendre de toutes les autres inflammations des yeux symptomatiques.

tôme de cette dernière maladie, que de toute autre. Mais ce qu'il dit doit également s'entendre de celle qui est un *symptôme* de *goutte*, de *vérole*, etc.

En général, on ne pourra jamais parvenir à guérir cette espèce d'*ophthalmie*, qu'on n'ait guéri la maladie dont elle est un *symptôme*. En conséquence, ce n'est qu'après avoir prescrit les *remèdes* de la maladie principale, qu'on en viendra à ceux prescrits ici. Quant à l'*ophthalmie* qui survient dans la *petite vérole*, nous en avons parlé pag. 290 de ce Vol.

rement de guérir les *inflammations des yeux* les plus opiniâtres, même celles qui ont pour cause les *écrouelles*, si on le donne à une dose et pendant un temps convenables. Il n'est pas douteux que ce remède et les autres préparations de *mercure* ne puissent être d'une singulière utilité dans les *ophthalmies* opiniâtres; mais ils ne doivent jamais être administrés qu'avec les plus grandes précautions, ou par des médecins (5).

avec lesquelles il doit être administré, ainsi que toutes les autres préparations mercurielles.

§. III.

Moyens de se préserver de l'Inflammation des yeux.

LES personnes sujettes aux fréquens retours de cette maladie, doivent avoir constamment un *cautère* à l'un des deux bras.

Cautère.

Elles se feront en outre faire une *saignée*, et prendront une *purgation* au printemps et en automne.

Saignées et purgations le printemps et l'automne.

(5) Ce qu'on dit ici du *mercure* et des préparations de ce *minéral*, doit également s'entendre de la foule de *remèdes*, que tout le monde se croit en droit de prescrire et d'employer dans les maladies des yeux; et cependant, il n'est pas d'organe qui demande à être traité avec plus de ménagement que les yeux. Il n'est pas rare de voir une *ophthalmie* légère devenir rebelle par ces *remèdes* administrés si mal à propos, et même être suivie de petits *ulcères* sur la *cornée*, qui sont très-difficiles à guérir, et qui laissent des *cicatrices* ou des *taches* ineffaçables. Il vaudrait beaucoup mieux, dans presque tous les cas, qu'on ne fit aucune sorte de *remèdes*, que d'en appliquer d'aussi contraires. Nous nous réunissons donc au D.r BUCHAN, pour conseiller de n'employer des *remèdes*, quels qu'ils soient, dans les *maladies des yeux*, que d'après l'avis d'un médecin instruit. Voyez Tom. III, Chap. XLVI, §. I, qui traite des *Maladies de l'organe de la vue;* et à la *Table générale*, Tom. V, le mot ŒIL.

Régime sévère.

Elles doivent observer le plus grand *régime*; éviter les *liqueurs fortes* et tout ce qui peut échauffer : elles doivent sur-tout éviter le *serein* et les études prolongées dans la nuit (*b*).

(*b*) Comme parmi le peuple on est dans l'usage de ne jamais traiter cette maladie, et les autres maladies des *yeux*, sans employer de *collyres*, nous avons décrit à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Collyre*, ceux de ces *remèdes* qui sont les plus approuvés.

CHAPITRE XIX.

De l'Inflammation de la gorge, ou Angine, ou Esquinancie inflammatoire ; des maux de gorge gangréneux, ou Esquinancie maligne ; des maux de gorge simples, ou fausse Esquinancie.

(ON donne le nom d'*esquinancie* à toute maladie des diverses parties de la gorge, qui gêne ou empêche, soit la *respiration*, soit la *déglutition* ; soit l'une et l'autre de ces *fonctions* à la fois ; de manière cependant que le siége du mal soit hors de l'*estomac* et des *poumons*, et au-dessus de ces *viscères*.

Ce qui caractérise une esquinancie.

Cette maladie est décrite par les auteurs sous un grand nombre de noms différens, qui sont plutôt le langage des écoles que celui des praticiens. Il suffit de savoir que le nom le plus familier aux médecins est celui d'*Angine*.)

Les médecins nomment communément cette maladie, angine.

§. I.

De l'Inflammation de la gorge, ou Esquinancie inflammatoire.

CETTE maladie est très-commune en Angleterre, et très-souvent accompagnée de danger. Elle est fréquente en hiver et au printemps ; et les personnes auxquelles elle est le plus funeste, sont les jeunes gens d'un *tempérament sanguin*.

Dans quelle saison elle est fréquente, et qui sont ceux qui y sont sujets.

(Le siége de l'*esquinancie* peut être chacune des parties qui concourent à former ce qu'on appelle la gorge ou le gosier ; telles que le *voile*

Siége de l'esquinancie inflammatoire.

du palais, la *luette*, les *amygdales*, la *glotte*, l'*épiglotte*, le *larynx*, la partie supérieure de la *trachée-artère*, la base de la *langue*, le *pharynx*, etc. Quelquefois elle n'attaque qu'une seule partie; mais plus souvent elle en attaque plusieurs à la fois : delà les différentes espèces d'*esquinancies inflammatoires*, tant multipliées chez les auteurs, et qui ne sont que des variétés de la même maladie, toujours dangereuse, et souvent mortelle; mais qui l'est plus ou moins, relativement à la partie et au nombre des parties qui sont affectées.

Manière dont il faut s'y prendre pour découvrir le siége de cette maladie.

Le siége de cette maladie ne se découvre pas toujours en faisant seulement ouvrir la bouche du malade. Il faut porter l'attention plus loin; il faut abaisser la base de la langue à l'aide du manche d'une cuillère, et, avec une bougie, regarder et examiner le plus profondément qu'il est possible. Souvent même cette inspection, faite avec le plus grand soin, ne présente rien à la vue; ce qui a donné lieu à la grande division de l'*esquinancie*, en celle dans laquelle la *tumeur* est visible, et en celle dans laquelle elle ne l'est pas; et cette dernière est réputée mortelle.)

Souvent l'inspection ne présente rien à la vue.

ARTICLE PREMIER.

Division de l'Esquinancie inflammatoire.

(Nous croyons donc pouvoir réduire toutes ces divisions aux espèces qui suivent, caractérisées chacune par des *symptômes* qui lui sont particuliers.

Caractères de la premières espèce, qui occupe la trachée-artère.

1.° Lorsque l'*inflammation* attaque la *membrane musculeuse* de la partie supérieure de la *trachée-artère*; la chaleur, la douleur et la *fièvre* sont très-considérables; et si l'*inflammation* ne

gagne point les parties voisines, il est impossible d'apercevoir la *tumeur*, de quelque manière qu'on s'y prenne. Mais on doit la soupçonner à la violence des *symptômes* que nous venons de spécifier : de plus, la voix est aiguë, et l'on entend une espèce de sifflement quand le malade veut parler ; l'*inspiration* est douloureuse, fréquente et difficile ; le *pouls* est petit et tremblotant, etc. ; enfin la mort est plus ou moins prompte, selon que l'*inflammation* attaque de plus près la *glotte* ou l'*épiglotte*.

Caractères de la seconde espèce, dont le siége est au larynx.

2.° Quand l'*inflammation* est au *larynx* et aux *muscles* de la *glotte*, le malade est dans le plus grand danger d'être suffoqué. Les *sypmtômes* sont à-peu-près les mêmes que ceux du n.° 1 : ce qui la caractérise cependant, est une douleur violente quand le malade veut parler ou avaler ; la voix est très-aiguë et tremblotante, etc. Il est également impossible ici de découvrir la *tumeur*. Aussi ce cas est-il le plus dangereux de tous.

La troisième espèce occupe les muscles de l'os hyoïde et du larynx. Ses caractères.

3.° Lorsque l'*inflammation* attaque les *muscles* de l'*os hyoïde* et ceux qui servent à élever le *larynx*, la *respiration* est assez libre ; mais la *déglutition* est douloureuse, sur-tout à la première bouchée ou à la première gorgée. Ce cas est beaucoup plus fréquent que les deux précédens. Si l'*inflammation* n'attaque que les parties dont nous venons de parler, on ne peut point apercevoir la *tumeur* : aussi est-elle dangereuse, et par la difficulté d'avaler, et parce que souvent elle est suivie du transport de l'humeur dans les *poumons*.

Caractères de l'esquinancie du pharynx, qui est la quatrième espèce.

4.° Si le *pharynx* est seul enflammé, on aperçoit la *tumeur* par les moyens que nous venons d'indiquer pag. précéd. La *respiration* est assez aisée, mais la *déglutition* est difficile, et bien-

tôt impossible. Les *alimens* reviennent par les narines, tombent quelquefois dans la *trachée-artère*, et occasionnent une *toux* violente. Le malade ne peut ni boire, ni manger : delà l'épuisement de toutes les humeurs du corps. Cependant, quand le malade est secouru à temps, ce cas est moins dangereux que les précédens.

Esquinancie de la luette, des amygdales, du voile du palais, etc., qui est la cinquième espèce. Ses caractères.

5.° Enfin, lorsque l'*inflammation* attaque la *luette*, les *amygdales*, le *voile du palais* ou ses *muscles*, la *tumeur* peut être aperçue. La *respiration* est difficile : le malade ne peut respirer par les narines; il ne peut avaler sans de grandes douleurs; il crache perpétuellement; il a une douleur aiguë dans l'intérieur de l'oreille, et il devient quelquefois sourd. Lorsqu'il n'y a point de *fièvre*, ou qu'il n'y en a que très-peu, ce cas n'est point dangereux; mais il est très à craindre quand il est *symptôme* de la *maladie vénérienne*.

On connaît deux autres espèces d'*esquinancies*. On appelle la première *convulsive paralytique*, parce qu'elle est due à la *paralysie* des *organes* qui servent à la *déglutition* et à la *respiration*; mais elle peut encore être occasionnée par la *luxation* d'une ou plusieurs *vertèbres du cou*. On appelle la seconde *convulsive suffocante*.

Caractères de l'esquinancie convulsive, sixième espèce.

6.° Lorsqu'elle est due à la première cause, la *respiration* reste libre, parce qu'un grand nombre des *muscles* qui servent à cette opération de la nature, sont situés plus bas que le siége de la maladie; mais la *déglutition* est très-difficile, quand elle n'est pas impossible. Les *hémiplégiques* y sont exposés. On a vu des malades périr par l'impossibilité de rien avaler. TULPII *Observat. med.* Lib. I, cap. xiij, pag. 79. VAN-SWIETEN rapporte l'observation d'une

femme de 45 ans, qui se trouva un jour, étant à table, et jouissant de la meilleure santé, dans une impossibilité subite d'avaler. Elle n'éprouvait nulle douleur, et on n'apercevait aucune *tumeur*. On lui donna beaucoup de *remèdes* qui ne la guérirent point entièrement. Il lui restait encore, au bout de neuf mois, une difficulté d'avaler sur-tout le liquide, à moins qu'elle n'en avalât à la fois un hectogramme et demi, deux hectogrammes (quatre, cinq ou six onces), et avec avidité. S'il y en avait moins, et qu'elle bût lentement, elle ne pouvait absolument l'avaler.

L'*angine convulsive* qui est occasionnée par la *paralysie* des *organes* de la *respiration* et de la *déglutition*, demande les *remèdes* de la *paralysie*, que nous exposerons Tom. III, Chap. XLV, §. III, Art. II.

Celle qui est due à la *luxation* d'une ou plusieurs *vertèbres du cou*, est heureusement très-rare, parce qu'elle est presque toujours mortelle. Les *convulsions* peuvent l'occasionner chez les enfans, et les *accès* violens d'*épilepsie* chez les adultes. Dès que la difficulté de respirer et d'avaler indique cette maladie, il faut avoir recours aux maîtres de l'art les plus expérimentés.

Caractères de l'esquinancie convulsive suffocante, septième et dernière espèce.

7.° La seconde espèce d'*angine* dont il est ici question, s'appelle *convulsive suffocante*; elle n'est cependant pas mortelle par elle-même. Elle est un *symptôme* très-fréquent des *affections hystérique* et *hypocondriaque*, et les *remèdes* sont ceux qui conviennent à ces maladies, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLV, §. XII et XIII. Nous traiterons aussi, Tom. IV, Chap. LI, §. X, d'une maladie appelée *Croup*: on trouvera, dans le supplément à ce même §. X, une

observation intéressante sur cette maladie de la gorge, particulière à l'enfance.)

ARTICLE II.

Causes de l'Esquinancie inflammatoire.

ELLE procède, pour l'ordinaire, des mêmes causes que les autres maladies *inflammatoires*. Aussi est elle la suite de la suppression de la *transpiration*, et de tout ce qui peut échauffer et enflammer le *sang*.

L'*inflammation de la gorge* vient souvent d'avoir oublié de se couvrir le cou, si l'on est dans cette habitude; d'avoir bu des liqueurs froides quand on avait chaud; d'avoir été à cheval, ou à pied, contre un vent froid du nord; enfin de tout ce qui peut réfroidir trop fortement la gorge et les parties voisines.

Elle peut encore venir d'une *saignée*, d'une *purgation*, ou de toute autre *évacuation* accoutumée, qu'on a négligée.

Chanter ou parler haut pendant long-temps, et tout ce qui peut forcer les *muscles* de la gorge, peuvent également occasionner une *esquinancie*. J'ai souvent vu cette maladie devenir funeste à des *gens de plaisir*, qui, étant restés long-temps renfermés dans une chambre chaude, occupés à boire des liqueurs enivrantes et à chanter de toutes leurs forces, s'exposaient ensuite imprudemment au *serein*.

Rester avec les pieds mouillés, porter des habits humides, se tenir long-temps dans un lieu humide ou auprès d'une fenêtre ouverte, coucher dans des lits humides, habiter des appartemens nouvellement bâtis, sont autant de causes qui peuvent y donner lieu, (ainsi qu'on l'a déjà fait observer, Tom. I, Chap. XII, §. III, et

les Art. qui en dépendent). Je connais des personnes qui ne manquent jamais d'avoir mal à la gorge ; pour peu qu'elles restent dans un appartement qui vient d'être lavé.

Les *alimens âcres* et *irritans* peuvent de même enflammer la gorge et occasionner une *esquinancie*. Cette maladie peut également être causée par des os, des arêtes, ou d'autres corps pointus, restés dans le gosier; par les vapeurs *caustiques* des *métaux* ou des *minéraux* que l'on respire, comme celles de l'*arsenic*, de l'*antimoine*, etc. Enfin cette maladie est souvent *épidémique et contagieuse.* Elle est contagieuse.

ARTICLE III.

Symptômes de l'Esquinancie inflammatoire.

Symptômes précurseurs.

ON reconnaît l'*inflammation de la gorge* par l'inspection. Les parties sont rouges et gonflées. De plus, le malade se plaint d'avoir de la peine à avaler. Son *pouls* est *vite* et *dur*, accompagné de tous les autres *symptômes* de la *fièvre*, décrits pag. 119 et suiv. de ce Vol.

Caractères du sang et des crachats.

Le *sang* tiré de la *veine* est, pour l'ordinaire, couvert d'une *couenne* blanchâtre, et les *crachats* du malade sont *glaireux* ou *visqueux.*

Symptômes de l'esquinancie confirmée.

A mesure que l'*inflammation* et le gonflement font des progrès, la difficulté de *respirer* et d'avaler augmente. La douleur gagne les oreilles, les yeux paraissent rouges, et le visage enfle. Le malade est souvent obligé d'être sur son séant, étant en danger de suffoquer. Il éprouve continuellement des *nausées*, ou des envies de vomir ; et quand il boit, la liqueur revient souvent par le nez, au lieu de passer dans l'*estomac.* Enfin le malade meurt quelquefois de faim, par la seule impossibilité d'avaler aucune

espèce d'*aliment*, (comme on l'a dit pag. 363, n.° 4 de ce Vol.).

Symptômes favorables. Quoique la douleur en avalant soit fort considérable, si la *respiration* est encore libre, il n'y a pas tant à craindre. C'est un *symptôme* favorable, quand le gonflement paraît à l'extérieur.

Symptômes dangereux. La *respiration* laborieuse, accompagnée de douleurs dans la *poitrine*, annonce un grand danger.

(Rien de si dangereux, dit HIPPOCRATE, que l'*angine* dans laquelle il ne paraît au dehors aucun produit d'un effet salutaire. *Coac.* n.° 372. Lors donc qu'il se manifeste une *érysipèle*, ou une *tumeur*, au haut du cou et de la poitrine, ces *symptômes* annoncent que la maladie passe de l'intérieur à l'extérieur.

Mais si cette *tumeur*, cette *érysipèle* disparaît subitement, et que la maladie se porte sur la *poitrine*, on doit alors tout craindre pour le malade, sur-tout s'il n'y a pas eu de crachats. *Coac.* n.° 363.)

Quand l'*esquinancie* est la suite d'une autre maladie qui a déjà affaibli le malade, son état est très-critique.

(Les malades attaqués de l'*angine*, et qui ont la gorge sèche et lisse, avec des crachats peu fournis, sont en danger. Il faut tout craindre pour les malades qui, étant attaqués de l'*angine*, ne crachent pas promptement des matières cuites. *Coac.* n.os 369 et 371.)

Symptômes mortels. L'écume à la bouche, la langue épaisse, le visage pâle et défiguré, sont des *symptômes* mortels.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE

ARTICLE IV.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie inflammatoire.

LE *régime* dans cette maladie est, à tous égards, le même que dans la *pleurésie* ou dans la *péripneumonie*, décrit Chap. V, §. I, Art. III de ce Vol.

Les *alimens* doivent être légers, et donnés en petite quantité. La boisson doit être abondante, faible, *délayante*, aiguisée avec des *acides*. Quels doivent être les alimens et la boisson.

Il est de la plus grande importance de tenir le malade à son aise et tranquille. Les fortes affections de l'ame et les mouvemens violens du corps deviendraient dangereux. Il faut qu'il ne parle qu'à voix basse, et le tenir dans un degré de chaleur capable d'exciter une *sueur* modérée. Le malade doit être tenu tranquille et ne parler qu'à voix basse.

Quand le malade est au lit, il faut que sa tête soit sensiblement plus élevée qu'à l'ordinaire. Sa tête doit être élevée.

Il est sur-tout nécessaire que le cou soit tenu chaudement. En conséquence, on lui mettra autour du cou un morceau de flanelle, plié en plusieurs doubles. Ce seul moyen, quand il a été employé à temps, a souvent dissipé de légers *maux de gorge*. Ce qu'il faut mettre autour du cou pour le tenir chaudement.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un usage fort commun chez les paysans de ce royaume. Quand ils ont mal à la gorge, ils s'entortillent le cou avec un *bas de laine* qu'ils conservent toute la nuit. Ce *remède* est si salutaire, qu'on le regarde comme un charme en plusieurs endroits, et qu'on applique ce bas avec des cérémonies particulières. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que cet usage est bon, et qu'on fera bien de ne pas le négliger. Moyen dont on se sert en Ecosse à cet effet.

Lorsqu'on a eu le cou ainsi entortillé toute la nuit, il ne faut pas le laisser découvert pendant le jour, mais l'envelopper avec un mouchoir ou un morceau de flanelle, jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entièrement guérie.

Bons effets de la gelée de groseilles noires, ou à son défaut, de la gelée de groseilles rouges, ou de mûres.

La *gelée de groseilles noires*, appelées vulgairement *cassis*, est regardée comme un bon *remède* dans les *maux de gorge*, et mérite en effet cette réputation. Il faut, pour bien faire, que le malade en ait constamment dans la bouche, et qu'il ne l'avale que peu à peu. On peut encore la délayer dans la boisson, ou la faire prendre de toute autre manière. Si l'on ne peut avoir de cette *gelée*, on emploiera à sa place de la *gelée de groseilles rouges*, ou de *mûres*.

Avantages que l'on retire des gargarismes. Manière de les employer.

Les *gargarismes* sont encore très-avantageux dans cette maladie. On les prépare avec un peu de *vinaigre* et de *miel* dans de l'eau, ou en ajoutant, sur un demi-setier de la *décoction pectorale*, deux ou trois cuillerées de *miel*, et autant de *gelée de groseilles noires*. On s'en gargarise trois ou quatre fois par jour.

Si le malade est tourmenté par des *phlegmes visqueux*, il faut aiguiser ce *gargarisme* avec une cuillerée à café d'*esprit de sel ammoniac*.

On recommande quelquefois, dans ces cas, des *gargarismes* faits avec une *décoction* de feuilles ou d'écorces de *ronces ;* mais quand on peut se procurer de l'une des *gelées* que nous venons de nommer, ces derniers deviennent inutiles.

Excellens effets des bains de pieds et de jambes.

Il n'y a guère de maladies dans lesquelles les *bains de pieds* et de *jambes* soient d'un effet plus marqué que dans celle-ci. On ne doit donc jamais négliger de les employer.

Moyens d'empêcher que cette

Si, dès les commencemens de la maladie, on tient le malade chaudement ; si on lui met

autour du cou un morceau de flanelle; s'il se baigne les pieds et les jambes dans l'eau chaude; si la *diète* est légère, si les boissons sont *délayantes*, cette maladie fera rarement de grands progrès, ou deviendra peu souvent dangereuse. maladie ne devienne dangereuse.

Mais si on néglige tous ces moyens, les *symptômes* acquerront de la violence, et il faudra en venir à des *remèdes* plus actifs (1).

ARTICLE V.

Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués de l'Angine inflammatoire.

L'INFLAMMATION *de la gorge* étant une maladie très *aiguë*, très-dangereuse, et qui emporte quelquefois le malade subitement, il faut, dès qu'on en aperçoit les *symptomes*, saigner du bras, ou plutôt de la *veine jugulaire*, (Voyez pag. 345 de ce Vol.) et répéter l'opération autant que les circonstances le demandent (2). Quand et où il faut saigner.

---

(1) On observera que, dans cette maladie, les secours externes sont de la plus grande importance; l'*inflammation*, pour peu qu'elle soit considérable, mettant le malade dans l'impossibilité d'avaler, ou rendant la *déglutition* très-difficile. On ne négligera donc, dans le début, aucun des moyens que propose l'auteur: on emploiera la flanelle ou le *bas de laine*, également en usage parmi le peuple de nos pays, et dont j'ai éprouvé d'excellens effets. On fera usage de *gargarismes* et de *bains de pieds*, que l'on prendra trois, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, trois quarts-d'heure, même une heure, comme nous l'avons prescrit pag. 125 de ce Vol. Importance des remèdes externes dans cette maladie.

(2) Quelqu'importante que soit la *saignée* dans cette maladie, il faut cependant bien se garder de la répéter inconsidérément. ARETIUS observe expressément qu'ARCHIGÈNE n'aimait pas des *saignées* si promptes et si copieuses dans l'*angine*, de peur que, par cette manœuvre, la matière ne tombât sur le *poumon*. FERNEL, Réflexions sur les saignées copieuses et les purgatifs forts.

Laxatifs doux.

Il faut également lâcher doucement le ventre. Pour cet effet, on donnera au malade pour boisson ordinaire, ou une *décoction de figues*

---

et avant lui ALEXANDRE DE TRALLES, s'étaient comportés d'après cette réflexion. « Elle cadre très-bien, dit le célè-
« bre BORDEU, avec l'aphorisme d'HIPPOCRATTE, rap-
« porté n.° 3, pag. 363 de ce Vol., concernant la *chute*
« de l'*angine* sur le *poumon*. Je puis assurer, ajoute-t-
« il, que j'ai vu les *saignées* faire disparaître le *mal de*
« *gorge* et supprimer les crachats ; mais le *poumon*
« s'embarassait ensuite.

« J'en dis autant, et pire encore, des *purgatifs vio-*
« *lens :* peut-être pourrais-je excepter l'*émétique (tar-*
« *trite de potasse antimonié)*.

Idée qu'on doit avoir de l'esquinancie.

« En un mot, l'*angine* la plus éminemment *inflam-*
« *matoire* n'est souvent qu'un mouvement violent de la
« nature, qui fait effort pour trouver dans la gorge
« une issue qui dégage les *poumons* et les environs.
« L'orage le plus violent amène quelquefois un calme
« fort heureux.

« Elle est appuyée, cette *inflammation*, sur un en-
« gorgement *muqueux*, *catarrheux*, et pour ainsi dire
« *cellulaire*. Le lieu de cet engorgement peut tomber
« dans un affaissement mortel par les violentes *évacua-*
« *tions :* s'opiniâtrer, en brusquant l'aventure, à faire
« disparaître le *mal de gorge* par des *saignées* abondan-
« tes et des *purgatifs* très-forts, c'est tomber dans l'é-
« cueil annoncé par HIPPOCRATE sur la chute de l'*an-*
« *gine ;* c'est perdre de vue les aphorismes sur la néces-
« sité des crachats. Ces fautes ne peuvent manquer d'ar-
« river, quand on saigne et qu'on ressaigne jusqu'à
« l'affaissement des *vaisseaux*, et qu'on purge à toute
« outrance, sans savoir quand, ni comment, ni pour-
« quoi. » *Recherches sur le tissu muqueux*, pag. 147 et suivante.

L'émétique donné à propos, peut être salutaire.

Nous venons de voir que BORDEU, en condamnant les *évacuans* forts et répétés, excepte l'*émétique (tartrite de potasse antimonié)*. Voici les faits sur lesquels il se fonde. « L'*émétique* donné à propos, c'est-à-dire,
« dans les commencemens, après la première *saignée*,
« peut enlever les obstacles à la marche naturelle de la
« maladie, et favoriser la maturation. C'est un fait dont

et de *tamarins*, ou de petites doses de *rhubarbe* et de *nitre* (*nitrate de potasse*), (comme nous l'avons recommandé dans l'*érysipèle*, pag.

« je crois que tous les médecins français auraient des « preuves à donner : chacun doit se contenter de dire ce « qu'il a observé.

« Je me souviens que, dans ma jeunesse, mon père « porta à plusieurs reprises le calme et ramena les es- « pérances dans des cantons et des villages entiers, où « des *maux de gorge épidémiques* faisaient les plus cruels « ravages. L'*émétique* était un de ses principaux secours. « Ce *remède* me paraît être, dans cette maladie, suivant « le vœu de la nature, plus que la *saignée* et les *pur-* « *gatifs*. Il ouvre les voies de la *pituite*, des crachats « et des *sérosités*, qui inondent la bouche et la gorge « lorsque la maladie se termine heureusement.

« En 1744 et 1745, dans le Béarn ma patrie, il y « eut beaucoup de *maux de gorge*, dont plusieurs ma- « lades moururent, sur-tout parmi les enfans : j'en con- « servai par l'*émétique* (*tartrite de potasse antimo-* « *nié*), et quelquefois de ceux qui paraissaient à l'ex- « trémité. En 1745 et 1746, à Montpellier, on vit une « *épidémie de maux de gorge*, dans laquelle j'ai vu don- « ner très-hardiment l'*émétique* à des malades de tout « âge et de tout sexe, dans les *angines* les plus *inflam-* « *matoires*. Mêmes observations à Paris en 1747 et « 1749, et notamment en 1758, 1759, 1762, où j'ai « expressément noté un *mal de gorge*, d'abord léger, « augmentant sans cesse jusqu'au quatrième jour, qui « amena la mort après sept *saignées*. Bons effets de l'*é-* « *métique* dans un couvent où je fus appelé avec d'au- « tres médecins, qui consentirent aux vomitifs auxquels « le médecin ordinaire n'avait pas pensé, etc.

« S'il était enfin permis de ne pas abandonner (dans « les *maux de gorge*, comme en tant d'autres maladies), « les trois quarts de la besogne à la nature, il me sem- « ble qu'il y aurait moins d'inconvéniens à insister sur « les *vomitifs*, que sur les *saignées* et les *purgatifs*, « sur-tout les *purgatifs* forts. » *Ibid*, pag. 149 et suiv. Voyez aussi les *Observations sur les Maladies épidémiques*, par le C.en LEPECQ DE LA CLOTURE, année 1770, pag. 13 et suiv.

337 de ce Vol.). On augmentera ces doses, relativement à l'âge du malade, et on les répétera jusqu'à ce qu'elles aient procuré les effets désirés.

Bons effets du cristal minéral, ou nitre purifié Manière de s'en servir;

J'ai souvent vu de très-bons effets du *sel de prunelle*, ou *cristal minéral*, ou *nitre purifié* (*nitrate de potasse mêlé de sulfate de potasse*), que le malade tient dans sa bouche, et qu'il n'avale qu'à mesure qu'il se fond. Il excite l'évacuation de la *salive*, et tient lieu par-là de *gargarisme*; tandis qu'il contribue en même temps à diminuer la *fièvre*, en facilitant la *sécrétion des urines*.

Liniment volatil.

Il faut encore frotter la gorge du malade, deux ou trois fois par jour, avec un peu de *liniment volatil*; ce qui ne manque jamais de produire un bon effet (3).

Recette d'une espèce de baume tranquille, publié par Chomel.

(3) Voici une espèce de *baume tranquille*, qui, au rapport de plusieurs personnes, fait beaucoup de bien dans l'*esquinancie inflammatoire*. On en doit la *recette* à CHOMEL, qui, dans son *Traité des Plantes usuelles*, tom. iij, pag. 33 et suiv. s'exprime ainsi :

Cette espèce de *baume* m'a été communiqué par un de mes amis, comme un secret de famille. J'en ai vu des effets surprenans dans l'*esquinancie* et dans les *maux de gorge*. Voici la manière de le préparer :

Prenez de feuilles vertes de *jusquiame*, de *langue de chien*, de *nicotiane*, de chacune un demi kilogramme (une livre).

Faites bouillir dans trois litres (trois pintes) de *vin*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que deux, ou environ; passez et exprimez fortement; joignez à ce *suc* autant de bonne *huile d'olive*; faites bouillir le tout sur un feu doux, jusqu'à ce qu'il soit réduit à la moitié, prenant garde que l'*huile* ne brûle et ne noircisse; versez ensuite doucement ce *baume* dans une terrine. On grattera ce qu'on pourra de ce qui reste au fond de la poele, et on le mêlera au *baume* de la terrine. On laissera refroidir:

On tiendra en même temps le cou bien couvert avec de la laine ou de la flanelle, pour empêcher que le froid ne pénètre à travers la *peau*, qui s'attendrit singulièrement par ces applications.

Nécessité de bien couvrir le cou.

Il y a beaucoup d'autres *remèdes* externes recommandés contre cette maladie : tels sont les *nids d'hirondelle*, les *cataplasmes* faits avec la substance fongueuse qui croît à la racine du *roseau*, et qu'on appelle *Jews ears*, *oreille de Judas*, avec l'*album græcum*, etc. Mais, comme ils ne méritent, en aucune façon, la préférence sur les *cataplasmes* ordinaires de mie de pain et de *lait*, nous n'en dirons pas davantage.

Remèdes vantés, mais qui ne méritent aucune préférence sur les cataplasmes de mie de pain et de lait.

Il y en a qui recommandent la *gomme de gaïac* comme un *spécifique* dans cette maladie. On en prépare un *électuaire* de la manière suivante :

Gomme de gaïac, en électuaire.

Manière de l'administrer.

Prenez de *gomme de gaïac* en poudre, deux grammes (demi-gros). Mêlez avec quantité

---

on versera le *baume* doucement, et à clair, dans des bouteilles.

Manière de l'employer.

On en graisse avec une plume fine, les *glandes* de la gorge, après une ou deux *saignées*, si elles sont nécessaires. Cette *onction*, reitérée de deux heures en deux heures, avance la *suppuration*, qui n'arrive souvent que le neuvième jour, et guérit en trois jours une maladie des plus dangereuses.

On ne jette point le marc qui reste après qu'on a tiré le *baume* à clair : on en fait un *emplâtre*, avec partie égale de *cire jaune*, qu'on fait fondre sur le feu, et qu'on mele exactement avec ce marc. Cet *emplâtre* est fort *résolutif*.

Mais l'*huile*, ou *baume*, dont on vient de donner la *recette*, n'est pas seulement *résolutive* et très-*anodyne ;* elle est aussi *vulnéraire* et très-utile dans les *plaies* et dans les *ulcères :* j'en ai même vu de bons effets pour le *rhumatisme* et les douleurs de *sciatique*.

suffisante de *rob de sureau*, ou de *gelée de groseilles*, pour envelopper cette poudre.

On donne cette dose en une fois, et on la répète selon les occasions. Le D.r HOME.

Dans les angines considérables, il faut appliquer un vésicatoire sur le cou.

Dans les *inflammations de gorge* très-considérables, on tirera de grands avantages d'un *vésicatoire* appliqué derrière le cou, ou derrière les oreilles; et quand le mal sera encore plus violent, il faudra que le *vésicatoire* soit assez grand pour couvrir tout le derrière du cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre.

Combien de temps il faut entretenir l'écoulement de la plaie.

Après qu'on aura levé le *vésicatoire*, il faudra entretenir l'écoulement de la partie sur laquelle il aura été posé, en appliquant un *onguent aiguisé*, décrit Chap. XVIII., note 2 de ce Vol., jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entièrement dissipée; car si on laissait trop tôt sécher la *plaie*, le malade serait en danger d'une rechute.

Lorsque l'*angine* a été traitée comme nous venons de le conseiller, il est rare que l'*inflammation* vienne à *suppuration*. Cependant cela arrive quelquefois, malgré tout ce qu'on fait pour la prévenir.

Ce qu'il faut faire lorsque l'inflammation vient à suppuration.

Ainsi, quand l'*inflammation* et le gonflement persistent, de façon qu'on voie évidemment qu'il s'ensuivra une *suppuration*, il faut travailler à l'avancer, en faisant recevoir dans la gorge, au moyen (de l'*inspiratoire*) ou d'un entonnoir, de la vapeur d'eau chaude; en appliquant extérieurement des *cataplasmes adoucissans*; en graissant les *glandes* avec le *baume tranquille* dont il est parlé pag. 374, note 3, et en ordonnant au malade de tenir constamment dans la bouche une *figue grasse*.

(Il y a des personnes qui se plaignent que cette *figue* les brûle et augmente leurs douleurs.

Elles prendront à sa place du *lait* chaud, ou de l'eau chaude, ou une *mixture* chaude de *lait* et d'eau, qu'elles garderont dans la bouche le plus long-temps possible. Quelquefois le malade ne peut ouvrir la bouche; alors il faut lui injecter de ces liquides par les narines.)

Comment il faut nourrir le malade lorsque le gonflement est si considérable qu'il empêche d'avaler.

Il arrive quelquefois que l'ouverture de l'*abcès* est précédée d'un gonflement si considérable, qu'il intercepte le passage, au point que le malade ne peut absolument rien avaler. Dans ce cas, il périrait infailliblement, si on ne cherchait à le soutenir d'une autre manière. Le seul moyen est de lui donner des *lavemens* nourrissans, composés de bouillons, ou de *gruau* et de *lait*, etc. On a vu des malades nourris ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin l'*abcès* eût crevé; ils recouvraient ensuite la santé (4).

Ce qu'il faut faire lorsque la tumeur empêche d'avaler et de respirer.

Non-seulement cette *tumeur* intérieure peut empêcher d'avaler, mais encore de *respirer*: dans ce cas, rien ne peut sauver le malade que l'ouverture de la *trachée-artère*, ou conduit par lequel l'*air* passe dans les *poumons*. Comme cette opération, appelée *bronchotomie*, a souvent réussi, il n'est personne qui, dans des circonstances aussi désespérées, doive éviter un seul instant d'y avoir recours. Mais, comme il n'y

---

Quand et comment il faut percer la tumeur.

(4) Lorsque la *tumeur* empêche seulement d'avaler, il faut s'assurer de l'endroit qu'elle occupe. Souvent elle est peu considérable, quoiqu'elle paraisse beaucoup incommoder le malade. En cherchant avec le doigt, on la trouve facilement; et quand elle est mûre, la moindre pression l'ouvre. Si elle ne cède point à la pression légère du doigt, un chirurgien intelligent la percera avec une lancette assujétie à un petit bâton, et enveloppée d'un linge doux dans toute son étendue, excepte la pointe.

a qu'un chirurgien qui puisse la faire, il est inutile de la décrire ici. (Voyez Tom. IV, Chap. LI, §. X, Art. IV, fin de la note 6.)

§. II.

Des maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne.

Personnes qui y sont sujettes, et saisons où on l'observe le plus souvent.

CETTE espèce d'*esquinancie* est peu connue dans le nord de la Grande-Bretagne, quoiqu'elle ait fait, il y a quelques années, de grands ravages dans les provinces méridionales de ce royaume. Les enfans y sont plus sujets que les adultes ; les femmes, plus que les hommes ; les personnes délicates, plus que celles qui sont fortes et robustes. On l'observe particulièrement en automne, ou après des temps humides et très-chauds.

ARTICLE PREMIER.

Causes des maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne.

La contagion.

CETTE maladie est évidemment *contagieuse*, et se gagne ordinairement par communication. Une seule personne l'a souvent donnée à toute une famille, et même à des villages entiers. Il faut donc bien se garder de rester auprès d'une personne attaquée de cette maladie ; puisque, par cette imprudence, on risquerait non-seulement sa vie, mais encore celle de ses amis et de ses connaissances.

Toutes les causes des fièvres malignes.

Tout ce qui peut occasionner les *fièvres putrides* et *malignes*, peut également causer les *maux de gorge gangréneux*, comme l'*air* malsain, les provisions gâtées, la malpropreté, etc. (ainsi qu'on l'a fait voir Chap. IX, §. I de ce Vol.).

ARTICLE II.

Symptômes des maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne.

CETTE maladie commence par des alternatives de froid et de chaud. Le *pouls* est *fréquent*, mais *concentré* et *inégal*, et il reste ordinairement le même pendant tout le cours de la maladie. Symptômes précurseurs.

Le malade se plaint de beaucoup de faiblesse et d'*oppression de poitrine*. Il est abattu, et prêt à tomber en faiblesse quand on le met sur son séant. Il a des *nausées*, accompagnées souvent de *vomissement*, ou de *diarrhée ;* mais ces deux derniers *symptômes* sont plus ordinaires aux enfans. Les yeux sont rouges et humides comme dans la *rougeole ;* le visage est gonflé. Symptômes ordinaires aux enfans

L'*urine* est d'abord pâle et *crue ;* mais elle prend une couleur plus jaune, à mesure que la maladie avance. La langue est blanche, et en général humide ; *symptôme* qui distingue cette maladie de celle qui est purement *inflammatoire*.

Si l'on regarde dans la gorge, on la trouve gonflée et d'un rouge vif. Cependant on aperçoit des taches pâles, livides, de couleur de cendre, interposées çà et là ; quelquefois on ne voit qu'une tache large comme une mouche, de figure irrégulière, d'un blanc pâle, entourée d'un rouge vif. Ces taches blanchâtres livides, couvrent autant d'*ulcères*. Symptômes de l'intérieur de la gorge.

Un *symptôme* particulier à cette maladie, est une efflorescence, ou une espèce d'*éruption*, qui se manifeste, vers le second ou le troisième jour, sur le cou, sur les bras, sur les doigts, sur la *poitrine*, etc. ; mais alors l'*évacuation* par haut et par bas cesse pour l'ordinaire. Symptômes particuliers à cette maladie.

Le malade a souvent un peu de *délire*. Le visage paraît très-souvent vergeté, et l'intérieur des narines rouge et enflammé. Il se plaint d'avoir dans la bouche un goût de pourri rebutant, et son haleine est infecte.

Symptôme caractéristique.

(La voix est rauque et sombre, non pas comme dans les *rhumes*, mais comme chez les personnes qui ont des *ulcères vénériens* dans la gorge; de sorte qu'à cette seule affection de la voix, des médecins ont reconnu cette maladie, dit le D.r FOTHERGILL, *An account of the sore throat attended with ulceres*. The fourth edition, pag. 14.)

Symptômes qui distinguent cette esquinancie de celle qui est inflammatoire.

Les *maux de gorge gangréneux* se distinguent de l'*esquinancie inflammatoire*, par le *vomissement* et le *cours de ventre*, qui accompagnent quelquefois leurs commencemens; par la nature des *ulcères*, couverts de croûtes blanchâtres, ou livides; par l'excessive faiblesse du malade; par tous les autres *symptômes* de la *fièvre maligne*, (exposés pag. 222 et suiv. de ce Vol.).

ymptômes fâcheux;

Les *symptômes* fâcheux sont un *cours de ventre* opiniâtre, une faiblesse extrême, la vue trouble, la couleur livide ou noire des taches, de fréquens *frissons* ou tremblemens, avec un *pouls petit* et *tremblotant*.

Dangereux;

Lorsque l'*éruption* de la *peau* disparaît subitement, ou devient d'une couleur livide, et qu'elle est accompagnée d'une *hemorrhagie* par le nez et par la bouche, le danger est très-grand.

Favorables.

Mais si, vers le troisième ou quatrième jour, une *sueur* modérée se manifeste sur le cou et continue, avec un *pouls égal, assuré*, quoique *petit;* si les croûtes des *ulcères* tombent d'une manière favorable; si les taches paraissent dessous belles et d'un rouge animé; si la *respiration* devient plus facile; si les yeux se raniment,

on a tout lieu d'espérer une *crise* heureuse.

Les malades se ressentent souvent des suites de cette maladie long-temps après qu'elle a disparu; ils restent faibles et languissans pendant plusieurs mois, et ils conservent un changement dans la voix, ou une difficulté d'avaler, quelquefois plusieurs années après

Symptômes qui persistent souvent après la guérison.

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie maligne, etc.

IL faut tenir le malade tranquille, et la plus grande partie du temps couché, parce qu'étant debout, il est sujet à de fréquentes faiblesses.

Le malade doit être tenu au lit.

Les *alimens* seront *restaurans* et nourrissans. On lui donnera du *gruau* de *sagou* avec du *vin* rouge vieux, des *gelées à la viande*, des bouillons forts, etc. La boisson sera de même nature et de qualité *antiseptique*, comme du *négus au vin rouge*, du *petit-lait au vin blanc*, etc. (déjà prescrit, Chap. IX, §. III de Vol.).

Quels doivent être les alimens et la boisson.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués du mal de gorge gangréneux, etc.

LE traitement, dans cette espèce d'*esquinancie*, est entièrement différent de celui qui convient à l'*inflammation de la gorge*. Toute *évacuation*, comme les *saignées*, les *purgations*, qui ne tendrait qu'à affaiblir le malade, doit être interdite. Les *remèdes rafraîchissans*, comme le *nitre*, la *crême de tartre*, sont également nuisibles.

Combien le traitement de cette espèce d'esquinancie diffère de celle qui est inflammatoire.

Il n'y a que les *cordiaux fortifians* dont on

Qualité

que doivent avoir les remèdes.

puisse faire usage avec sûreté, et on ne doit jamais négliger de les employer.

Ce qu'il faut prescrire dans les commencemens, s'il y a de fortes envies de vomir.

Si le malade éprouve, dans le commencement, de fortes envies de vomir, on lui donnera, pour lui nettoyer l'*estomac*, une *infusion* de *thé vert*, de *fleurs* de *camomille* ou de *chardon béni*. Si ces *infusions*, prises abondamment, ne débarrassent point l'*estomac*, on donnera au malade un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre, ou tout autre *vomitif* doux.

Gargarisme lorsque la maladie n'est pas dangereuse.

Lorsque la maladie n'est pas dangereuse, on fait gargariser le malade avec une *infusion* de feuilles de *sauge* et de *rose*, dans chaque décilitre (demi-setier) de laquelle on ajoute une ou deux cuillerées de *miel*, et du *vinaigre* autant qu'il est nécessaire pour lui donner une *acidité* agréable.

Lorsque les symptômes sont violens.

Mais lorsque les *symptômes* sont violens, que les croûtes sont larges et épaisses, et que l'haleine a une très-mauvaise odeur, il faut prescrire le *gargarisme* suivant.

Prenez de la racine de *contrayerva*, seize grammes (demi-once); faites bouillir pendant quelque temps, dans deux hectogrammes (six onces) de *décoction pectorale;* passez.

Ajoutez de *vinaigre de vin blanc*, six décagrammes (deux onces);

de *miel* de Narbonne, } de chaque
de *teinture de myrrhe*, } trois décagra. (une once).

Manière de l'employer.

Non-seulement on en donne au malade pour se gargariser, mais on doit encore lui en injecter fréquemment de petites quantités dans la bouche, pour bien la nettoyer, avant qu'il prenne quelque chose, soit en boisson, soit en *alimens*. Ce moyen doit sur-tout être employé

pour les enfans, qui ne savent pas encore se gargariser eux-mêmes.

Vapeurs qu'il faut faire recevoir dans la bouche.

Un *remède* très-salutaire dans ce cas, est de faire recevoir fort souvent dans la bouche du malade, au moyen de l'*inspiratoire*, ou d'un entonoir renversé, les vapeurs chaudes d'une *mixture* composée de *vinaigre*, de *myrrhe* et de *miel*.

Ce qu'il faut prescrire, lorsque la malignité est à un très haut degré. Quinquina.

Mais quand les *symptômes* de *malignité* sont à un très-haut degré, et que la maladie annonce du danger, le seul *remède* dont on doive alors espérer du succès, est le *quinquina*.

Manière de l'administrer.

On peut le donner en substance, c'est-à-dire en poudre, si l'*estomac* du malade peut le supporter; ou, s'il ne le peut pas, de la manière suivante :

Prenez de *quinquina* choisi, trois décagrammes (une once);
de *serpentaire de Virginie*, huit grammes (deux gros).

Concassez le tout, faites bouillir dans trois doubles décilitres (trois demi-setiers) d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que demi-litre (chopine).

Ajoutez une cuillerée à café d'*élixir de vitriol*.

On en donnera au malade la valeur d'une petite tasse, toutes les trois ou quatre heures.

Vésicatoires : où il faut les appliquer.

Les *vésicatoires* sont très-utiles dans cette maladie, sur-tout quand le *pouls* et les forces du malade sont déprimés. On les applique sur la gorge, derrière les oreilles, ou derrière le cou.

Ce qu'il faut faire lorsque le malade est fatigué par le vomissement.

Lorsque le malade est fatigué par un *vomissement* opiniâtre, il faut lui donner toutes les heures, deux cuillerées de *julep salin*. L'*infusion de menthe* et d'une petite quantité de *canelle*, convient beaucoup dans ce cas, pour

boisson ordinaire, sur-tout si on y ajoute autant de *vin* rouge.

Par le cours de ventre ; Lorsque le *cours de ventre* est considérable(5), on fait prendre au malade, deux ou trois fois par jour, ou plus souvent s'il est nécessaire, gros comme une noix muscade de *diascordium*, ou de *confection du Japon*.

Lorsqu'il survient un saignement de nez ; S'il survient un *saignement de nez*, on exposera souvent cette partie à la vapeur du *vinaigre* chaud, et on aiguisera la boisson du malade avec de l'*esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau)*, ou de la *teinture de roses*.

Une strangurie. Dans le cas où il surviendrait une *strangurie*, c'est-à-dire, une *suppression d'urine*, il faudrait *fomenter* le ventre avec de l'eau chaude, et donner, trois ou quatre fois par jour, des *lavemens émolliens*.

Temps de purger. Lorsque la maladie aura perdu de sa violence, on lâchera le ventre avec de doux *purgatifs*, comme la *manne*, le *séné*, la *rhubarbe*, etc.

Ce qu'il faut faire lorsque la maladie étant guérie, il reste de la faiblesse, de l'abattement, etc. Si, après la maladie, il reste une grande faiblesse, un *abattement* considérable, des *sueurs* nocturnes et tous les autres *symptômes* de la *pulmonie*, il faudra que le malade continue l'usage du *quinquina*, auquel on joindra l'*élixir de vitriol*, comme il est prescrit pag. 383 de ce Vol., et qu'il prenne souvent un verre de bon *vin* vieux. Ces *remèdes*, le *lait* pour toute nourriture, et l'*exercice du cheval*, sont les moyens les plus convenables pour faire recouvrer les forces.

---

(5) Il faut, dit le D.r FOTHERGILL, *ibid*, pag. 56, être très-attentif au *cours de ventre*. Pour l'ordinaire, il cesse dans les deux premières heures de l'attaque, avec le *vomissement*. Mais s'il continue plus long-temps, sur-tout chez les adultes, il faut travailler à l'arreter ; autrement, il a les suites les plus dangereuses.

§. III.

Des Maux de gorge simples, ou fausse Esquinancie.

Caractères et siége des maux de gorge simples.

(Il s'agit ici de l'engorgement des différentes parties qui avoisinent la gorge, telles que la *luette*, les *amygdales*, les *parotides*, les *maxillaires*, enfin toutes les *glandes* qui fournissent la *salive* : engorgement qu'on appelle *esquinancie fausse*, parce qu'elle n'est point accompagnée des *symptômes* d'*inflammation*, décrits Art. II du §. I de ce Chap.

Les *causes* de cette espèce d'*esquinancie* sont les mêmes que celles qui sont exposées Art. I du même §. I de ce Chap. XIX.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des maux de gorge simples.

Symptômes précurseurs.

(CETTE maladie, la plus fréquente de toutes celles qui attaquent la gorge, commence ordinairement par une des *amygdales*, qui devient grosse, rouge, douloureuse, et ne permet d'avaler qu'avec une grande difficulté. Quelquefois le mal se borne à un seul côté ; mais plus ordinairement il passe à la *luette*, et de là, à l'autre *amygdale*. Si le mal n'est pas grave, la première *amygdale* est ordinairement mieux quand la seconde est attaquée.

Symptômes des maux de gorge simples confirmés.

Lorsqu'elles le sont toutes les deux ensemble, la douleur et le malaise sont très-considérables : le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine, et la sensibilité est telle, que souvent les personnes irritables ont des *convulsions*, toutes les fois qu'elles font des efforts pour avaler leur *salive*, ou quelqu'autre liquide. L'on est même quelquefois plusieurs

heures sans pouvoir rien prendre. Le fond du *palais* et la base de la langue, sont légèrement rouges.

Plusieurs malades avalent les liquides plus difficilement que les solides, parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des *muscles* pour être dirigé. La *salive* s'avale encore plus difficilement que les autres liquides, parce qu'étant un peu *visqueuse*, elle coule moins aisément. Cette difficulté d'avaler, jointe à la quantité de *salive* qui se forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue et les lèvres s'écorchent souvent.

Symptômes caractéristiques.

Cela empêche aussi de dormir; mais ce n'est pas un mal, le sommeil est peu utile dans les maladies *fiévreuses;* et j'ai vu souvent, dit TISSOT, que ceux qui avaient cru leur gorge presqu'entièrement guérie le soir, y avaient très-mal après quelques heures de sommeil: sans doute ils avaient dormi la bouche ouverte.

La *fièvre*, dans cette espèce, est quelquefois très-forte, et le *frisson* dure souvent plusieurs heures: il est suivi d'une chaleur considérable et d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de *fièvre* le soir, mais quelquefois très-peu et même point le matin.

Un léger commencement de *mal de gorge* précède souvent le *frisson;* mais plus ordinairement il ne se manifeste qu'après, en même temps que la chaleur.

Le cou est quelquefois un peu enflé: plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille du côté le plus malade; on en a rarement dans les deux.)

ARTICLE II.

Traitement des Maux de gorge simples.

(ON est souvent obligé de faire une *saignée* dans cette espèce de *mal de gorge ;* et il ne faut jamais l'omettre, quand le *pouls* est *dur* et *plein.* Il est très-important de la faire d'abord ; il est rare qu'il faille la réitérer ; mais il ne faut jamais aller jusqu'à trois. Circonstances qui indiquent la saignée:

Le *mal de gorge simple* se guérit le plus souvent sans *saignée,* et cela arriverait presque toujours, si, dès que les malades en ressentent les premiers *symptômes,* ils se couvraient le cou de manière à le tenir très-chaudement ; s'ils mettaient les pieds et les jambes dans de l'eau tiède ; s'ils prenaient quelques *lavemens,* s'ils buvaient abondamment de l'une des boissons prescrites Chap. V, §. I, Art. III de ce Vol. Ce qu'il faudroit faire pour se passer de la saignée.

Mais on n'est pas plus attentif aux commencemens de cette maladie, que de toute autre : on attend que le mal soit parvenu à un degré qui empêche de vaquer à ses affaires ; et alors il est presque impossible de se passer d'une *saignée*, qui, à la vérité, emporte souvent le mal, si le malade boit beaucoup, et s'il tient la partie chaudement, comme on l'a prescrit ci-dessus, Art. IV du §. I de ce Chap. pag. 369 de ce Vol. Négligence qu'on apporte dans les commencemens de cette maladie et de toutes les autres.

Lorsque la difficulté d'avaler n'est pas accompagnée de douleur *aiguë,* comme elle ne tient alors qu'à un engorgement des *glandes* de la gorge, elle demande seulement que la partie soit tenue chaudement. Le malade se gargarisera souvent avec quelques *remèdes* qui irritent légèrement les *glandes*, comme une *décoction* de *figues* avec du *vinaigre* et du *miel :* on peut y ajou- Ce qu'il faut faire lorsque la douleur n'est pas violente.

ter quelquefois un peu de *moutarde*, ou quelques gouttes de *liqueurs spiritueuses*.

Lorsqu'il y a quelques signes d'inflammation.

Mais il faut bien se garder d'employer ce dernier *gargarisme*, dès qu'il y a quelques signes d'*inflammation* : il faut alors se comporter comme nous avons dit Art. V du §. I de ce Chap.)

Le *mal de gorge* dont il est question, a différens noms parmi le peuple ; et pour le guérir, il est dans l'usage d'enlever le malade par les cheveux, et d'enfoncer les doigts sous ses mâchoires. Ces moyens et plusieurs autres, souvent dangereux, sont tout au moins inutiles (6).

§. IV.

Moyens de se préserver des diverses espèces d'Esquinancies et des Maux de gorge.

Régime sévère.

LES personnes sujettes aux *inflammations*

Pratique pernicieuse du peuple, contre le gonflement de la luette.

(6) L'auteur dit, que le peuple appelle ce *mal de gorge*, *Pap of throat*, *the falling down of the almonds of the ears*, etc. Nous n'avons pas trouvé de mots français qui pussent rendre ces expressions. Mais, par le traitement qu'il dit qu'on emploie, il est évident qu'il s'agit du gonflement de la *luette*. Il n'est personne qui n'ait vu des gens du peuple tirer des poignées de cheveux à ceux dont la *luette* est gonflée ou relâchée de manière à empêcher d'avaler. Cette pratique absurde et douloureuse, est sur-tout en usage parmi les soldats.

De plusieurs autres maux de gorge, appelés oreillons, ou ourles.

Mais il y a d'autres especes de *maux de gorge*, qu'on appelle *oreillons*, et dans quelques endroits *ourles*. C'est un engorgement des *glandes* qui servent à fournir la *salive*, sur-tout des deux *parotides*, et des deux *maxillaires*. Ces *glandes*, dans ces maladies, se gonflent considérablement, et empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce qu'alors les mouvemens en sont très-douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de *fièvre*, les seuls moyens qu'on vient de proposer dans cet Art. suffisent.

de la gorge, doivent, pour s'en préserver, vivre avec beaucoup de tempérance.

Ceux qui ne veulent point se soumettre à ses loix, doivent avoir souvent recours aux *purgations* ou à d'autres *évacuations*, afin de chasser le superflu des humeurs.

On purgations souvent répétées.

Il faut encore qu'ils évitent de prendre du roid, qu'ils s'abstiennent d'*alimens et de remèdes astringens* ou *irritans*.

L'*exercice* violent, en augmentant le mouvement et la force du *sang*, dispose singulièrement à l'*inflammation de la gorge*, sur-tout si l'on boit immédiatement après des liqueurs froides, ou si l'on s'expose subitement au froid. Ceux qui voudront se garantir de cette maladie, doivent donc, après avoir parlé haut, chanté, couru, bu des liqueurs chaudes, ou fait toute autre chose qui peut échauffer la gorge, ou donner de la célérité à la *circulation du sang* dans cette partie, avoir attention de ne se rafraîchir que graduellement, de se tenir le cou plus couvert qu'à l'ordinaire, etc.

Importance de se tenir chaudement le cou et les pieds.

J'ai souvent vu des personnes sujettes aux *maux de gorge*, s'en délivrer entièrement, en portant constamment, ou un morceau de flanelle autour du cou, en guise de cravate, ou des souliers plus épais, ou une camisole de flanelle, etc. Ces moyens peuvent paraître minutieux; mais ils produisent d'excellens effets. Il est vrai qu'il y a du danger à les quitter, quand une fois on s'y est accoutumé; mais les inconvéniens qu'il peut y avoir à s'en servir toute la vie, ne sont certainement pas à comparer aux dangers qui résultent de les négliger.

Ce qu'il

Quelquefois, après que l'*inflammation de la*

faut faire lorsqu'après que l'inflammation de la gorge est dissipée, les glandes restent gonflées.

gorge est dissipée, les *glandes* restent gonflées, et deviennent dures et *calleuses*. Il n'est pas facile d'y remédier, et souvent l'on augmente le danger, en réitérant l'application des *remèdes stimulans*. Tout ce qu'il y a à faire en cette occasion, est de tenir chaudement la partie, et d'ordonner au malade de se gargariser deux fois le jour avec une *décoction de figues, acidulée* avec quelques gouttes d'*élixir*, ou d'*esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau)* (7).

---

(7) Ces *symptômes* persistent, sur-tout lorsque la maladie a été mal traitée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, dit TISSOT, que l'*esquinancie inflammatoire*, bien conduite, se terminât par la *gangrène*, ou par le durcissement des *glandes*; mais j'ai été témoin que l'un ou l'autre arrive, quand on veut forcer les *sueurs*, dans les commencemens, par des *remèdes échauffans*. (Voyez Tom. IV, Chap. LI, §. X, Art. IV, fin de la note 6.)

CHAPITRE XX.

Du Rhume, des diverses espèces de Toux, et de la Coqueluche.

§. I.

Du Rhume.

NOUS avons déjà dit, Tom. I, Chap. XII, §. III, et les Art. qui en dépendent, que le *rhume* est occasionné par la *suppression* de la *transpiration*. Nous avons tâché d'en indiquer les causes; nous ne les rappellerons pas ici. Nous ne nous amuserons pas non plus à rapporter tous les différens *symptômes* qui le caractérisent, parce qu'ils sont généralement connus.

Idée qu'il faut se faire des rhumes.

Mais nous croyons devoir observer qu'il faut regarder presque tous les *rhumes* comme des espèces de *fièvres*, qui ne diffèrent de quelques-unes que nous venons de traiter, sur-tout de la *pleurésie*, de la *fluxion de poitrine* et de l'*esquinancie*, que par leur peu d'intensité (1).

(1) Il n'est question ici que de ce qu'on appelle vulgairement et faussement *rhume de cerveau*: car le siége de cette maladie n'est point dans le *cerveau*, mais dans l'intérieur des narines, et les *sinus frontaux* et *maxillaires*. C'est un engorgement, souvent légèrement *inflammatoire*, des *membranes* qui tapissent ces cavités, lesquelles correspondent toutes entr'elles. Cet engorgement, occasionné par la suppression de la *transpiration*, est appelé par le peuple, comme nous venons de le dire, *rhume de cerveau*, ou *enchifrenement*; et il ne lui donne le nom seul de *rhume*, que lorsqu'il y a de la *toux*: mais la *toux* est une autre maladie qui, le plus souvent, n'est due qu'au *rhume négligé*, et dont nous traiterons, §. II de ce Chap.

Personne n'est à l'abri du rhume, et on s'enrhume dans tous les climats.

Personne n'est à l'abri du *rhume* : il ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni la *constitution*. Les *remèdes*, ni le *régime*, ne peuvent le prévenir. On s'*enrhume* dans tous les climats ; et malgré les plus grandes précautions, il est impossible de s'en garantir dans tous les temps. A la vérité, un homme qui se tiendrait constamment dans la même température, pourrait parvenir à ne jamais s'*enrhumer*. Mais, comme personne ne peut ni ne doit s'assujétir à cette uniformité, la *transpiration* se trouve exposée à toutes les révolutions qu'occasionnent, dans les corps, les variations de la chaleur. Cependant il faut convenir que ces variations étant peu considérables, sont peu susceptibles de déranger la santé. Pour peu qu'elles produisent ces effets, il faut qu'elles soient marquées. (Lisez le §. III du Chap. XII du Tom. I, qui traite de la *transpiration insensible*, et des causes capables de la supprimer.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes du Rhume.

L'OPPRESSION *de poitrine*, une lassitude à laquelle on n'est point accoutumé, la douleur de tête, la pesanteur de toutes les parties qui avoisinent le nez, l'engorgement des narines, etc., donnent lieu de croire que la *transpiration* a été supprimée, ou plutôt que l'on s'est *enrhumé*. (Bientôt le malade ne peut plus se moucher; mais il distille des narines une humeur claire et *âcre*, qui s'épaissit peu-à-peu, à mesure que l'engorgement se dissipe; il perd l'odorat, le goût et l'appétit, etc.)

ARTICLE II.

Régime qu'il faut suivre quand on est attaqué de Rhume.

Alimens.

LE malade doit aussitôt se mettre à la *diète*, ou au moins diminuer la quantité des *alimens* solides, et s'abstenir de toute *liqueur forte*. Au lieu de viande, de poisson, d'œufs, de *lait*, ou de tout autre *aliment* nourrissant, il ne prendra que des soupes légères, des bouillons de veau et de poulet, des *panades*, du *gruau*, etc. Il boira de l'*eau d'orge*, *édulcorée* avec du *miel*, ou une *infusion* de *menthe*, ou de *graine de lin*, *acidulée* avec le suc d'*orange* ou de *citron ;* une *décoction d'orge* et de *réglisse*, avec des *tamarins ;* ou d'autres boissons *rafraîchissantes*, *délayantes acides*.

Boisson.

En quoi doit consister le soupé.

Le soupé sur-tout doit être léger : le malade ne prendra à ce repas qu'un peu de *posset*, ou du *gruau* à l'*eau*, *édulcoré* avec un peu de *miel:* on peut y ajouter un peu de pain rôti. Si le *miel* répugne à l'*estomac*, on *édulcorera* ce *gruau* avec de la *cassonade* ou un peu de *mélasse*, et on *acidule* le tout avec de la *gelée de groseille*. Les personnes accoutumées *aux liqueurs fermentées*, boiront, au lieu de *gruau*, du *petit-lait au vin*, qu'on *édulcorera* avec les substances ci-dessus.

Le malade doit se tenir au lit et chaudement.

Le malade doit se tenir au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, et il tâchera de se procurer une *sueur* douce : ce qui est facile vers le matin, en prenant du *thé*, ou quelqu'autre boisson *délayante* chaude. J'ai souvent vu ce moyen guérir en un seul jour un *rhume* qui, s'il eût été négligé, aurait très-probablement coûté la vie au malade, ou l'aurait au moins tenu au lit pendant quelques mois.

Importance de la vapeur d'eau chaude : manière de l'employer.

(Un autre moyen très-salutaire et très-prompt de se délivrer d'un *rhume*, est de respirer la vapeur d'eau chaude, ou de quelqu'*infusion* de *plantes émollientes* ou *aromatiques*, telles que celle de fleurs de *sureau* ou de *camomille*, de feuilles d'*hysope*, etc. On en remplit une écuelle, au-dessus de laquelle on présente la tête, couverte d'une serviette, de manière que toute la vapeur soit forcée de ne se porter que sur le visage ; ou bien l'on introduit dans la narine le bec de l'*inspiratoire*.)

Moyens certains de prévenir les effets du rhume, si on les mettait en usage.

Si, dès que les premiers *symptômes* du *rhume* se manifestent, on voulait sacrifier quelque temps à se reposer, à se tenir chaudement, et à faire un peu de *diète*, il n'est pas douteux qu'on préviendrait une partie des effets qui résultent de la *suppression* de la *transpiration*.

A quoi on s'expose quand on les néglige.

Mais si on laisse le mal se fortifier par des délais, les tentatives que l'on fait ensuite pour le guérir deviennent souvent infructueuses. La *pleurésie*, la *péripneumonie*, une *pulmonie mortelle*, sont les effets ordinaires des *rhumes* que l'on a absolument négligés, ou que l'on a mal traités.

Témérité de ceux qui veulent guérir le rhume avec les liqueurs fortes.

Nombre de gens tentent de se guérir d'un *rhume* en s'enivrant ; mais cette expérience est téméraire, pour ne rien dire de plus, et ne peut être que celle d'un fou. Il est vrai qu'elle peut quelquefois réussir, en rétablissant subitement la *transpiration* ; mais s'il y a quelque degré *d'inflammation*, ce qui arrive souvent, les *liqueurs fortes*, au lieu de diminuer le mal, ne font que l'augmenter. C'est ainsi qu'un *rhume* simple peut être changé en une *fièvre inflammatoire*.

Suites fâcheuses qu'ont les

Quand ceux qui ne vivent que du travail de la journée, ont le malheur de gagner un *rhume*,

il leur est difficile, et presque toujours impossible de consacrer un jour ou deux à se tenir chaudement, et à faire quelques *remèdes :* delà cette indisposition faisant souvent des progrès rapides, ces malheureux se trouvent bientôt obligés de garder la maison pendant un temps considérable; et même ils deviennent pour jamais incapables de soutenir des travaux fatigans.

rhumes chez les ouvriers, qui ne veulent pas sacrifier quelques jours au repos,

Il y a plus : ceux de ces journaliers qui auraient le moyen de prendre ces soins quand ils sont *enrhumés*, dédaignent souvent de le faire. Ils affectent de mépriser les *rhumes ;* et tant qu'ils peuvent se traîner, ils ne veulent pas rester chez eux pour ce qu'ils appellent un *simple rhume :* d'où il arrive qu'un si grand nombre de personnes de cette classe périssent par les suites de cette indisposition; parce que, tel qu'un ennemi méprisé, le *rhume* gagne de la force par les délais, jusqu'à ce qu'à la fin il devient invincible (2).

Ou qui dédaignant de le faire, regardant les rhumes comme une maladie trop légère.

Cette vérité se vérifie tous les jours chez les voyageurs, qui, dans la crainte de perdre un seul jour, exposent leur vie en poursuivant leur route, quoiqu'attaqués de cette maladie, même dans la saison la plus rigoureuse.

Ils ont les mêmes suites chez les voyageurs, par les mêmes raisons.

Il faut cependant convenir qu'on peut aussi quelquefois trop s'écouter dans les *rhumes*. Une personne qui, pour un *rhume* léger, se renferme dans une chambre chaude, et boit abondamment des liqueurs chaudes, donne lieu parlà à un tel relâchement dans les *solides*, qu'il

Dangers de trop s'écouter pour un rhume.

(2) L'on ne meurt effectivement pas d'un *rhume*, dit TISSOT, tant qu'il n'est que *rhume ;* mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de *poitrine*, qui tuent. *Les rhumes tuent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile médecin, à un de ses amis qui lui disait : *Je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.*

Les rhumes tuent plus de monde que la peste.

est ensuite fort difficile de leur rendre le *ton* qu'ils avaient auparavant.

(Il ne faut pas, dans cette maladie, s'exposer sans nécessité au froid ; mais il faut également se préserver de trop de chaleur. Ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guérissent point ; et comment y guérir ? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les *liqueurs fortes*, en produisant une légère *inflammation de poitrine.*)

Il faut joindre un exercice modéré au régime.

Ce qu'il convient donc de faire, quand la maladie et la saison le permettent, est de joindre au *régime* prescrit pag. 393 et suiv. de ce Vol., un *exercice* modéré ; comme de se promener, de monter à cheval, d'aller en voiture, etc. Souvent un *rhume* opiniâtre qui a résisté à tous les *remèdes*, cède à un *régime* et à un *exercice* convenables, quand on les continue pendant le temps nécessaire.

Utilité des bains de pieds. Degré de chaleur que doit avoir l'eau de ces bains.

Un moyen sûr de rétablir la *transpiration*, est de se baigner les pieds et les jambes tous les soirs dans de l'eau chaude. Mais il ne faut pas qu'elle le soit trop, car alors elle nuirait. Il ne faut jamais que l'eau ait plus de chaleur que le *lait* nouvellement trait, et il faut que le malade se mette au lit immédiatement après cette espèce de *bain*.

Résumé de ce qu'il faut faire pour un rhume simple.

Mettre les pieds dans l'eau tiède, se tenir au lit ; boire de l'eau de *gruau*, ou tout autre liquide léger, tiède, détruira plus promptement le *spasme*, et rétablira plus sûrement la *transpiration*, que tous les *sudorifiques échauffans* des apothicaires. Voilà tout ce qu'il convient de faire pour un *rhume* simple ; et si l'on s'y prend de bonne heure, on manquera rarement de le guérir.

ARTICLE III.

Remèdes qu'il faut administrer à ceux qui sont attaqués d'un Rhume qui ne cède point au régime.

Maladies qui résultent d'un rhume opiniâtre.

MAIS lorsque les *symptômes* ne cèdent point à la *diète*, au *régime*, aux boissons chaudes et *délayantes*, on a tout lieu de craindre qu'il ne survienne quelqu'autre maladie, comme une *fluxion de poitrine*, une *fièvre inflammatoire*, etc.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Si donc le *pouls* est *dur* et *fréquent*, si la *peau* est brûlante et sèche, si le malade sent des douleurs à la tête ou à la *poitrine*, il faudra le *saigner*, et lui donner de la *poudre relâchante* et *rafraîchissante*, recommandée pag. 322 de ce Vol. Il en prendra toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'il ait évacué.

Un vésicatoire.

Il faudra encore appliquer un *vésicatoire* sur le cou, et donner au malade deux cuillerées de *mixture saline* toutes les deux heures; en un mot, le traiter absolument comme d'une *fièvre*. J'ai souvent vu ces moyens, employés dans les commencemens, emporter la maladie en deux ou trois jours, même dans les cas où il y avait tous les *symptômes* avant-coureurs d'une *fièvre inflammatoire*, ou d'une *fluxion de poitrine* (3).

Préjugés du peuple sur la manière de traiter les rhumes.

(3) Nous prions le lecteur de peser attentivement les conseils que vient de donner le D.r BUCHAN. Il ne se trouvera pas ici d'accord avec les commères, les gardes, et cette foule dangereuse de désœuvrés, qui fatiguent sans cesse les malades de leur présence et de leurs avis. Les *bains de pieds* et la *saignée* ne sont pas, selon eux, des *remèdes* qui conviennent dans un *rhume*. Ils commencent par avancer que les *bains de pieds* font tomber le *rhume* sur la *poitrine*, sans considérer qu'ils sont un

ARTICLE IV.

Moyens certains de se préserver du Rhume.

LE grand secret pour se garantir des *rhumes*, est d'éviter, le plus qu'il est possible, les extrêmes du chaud et du froid ; lorsqu'on a chaud, de ne se rafraîchir que graduellement.

Erreur de ceux qui se tiennent trop chaudement, pour prévenir les rhumes.

(Ce n'est pas ce que font les personnes qui sont sujettes au *rhume ;* elles croient ne pouvoir rien faire de mieux que de se tenir très-chaudement : c'est une erreur qui achève de ruiner leur santé. Cette disposition aux *rhumes* vient de ce que la *transpiration* se dérange aisément ; et alors, plus on se tient chaudement, plus on se fait *suer*, et plus cette disposition doit augmenter. L'*air* qu'on respire étant continuellement tiède, relâche et amollit la *peau*, qui, sans cesse baignée d'une petite *sueur*, ne peut plus faire ses *fonctions ;* et la plus légère cause pouvant arrêter cette *transpiration* forcée, même cette

---

des grands moyens de rétablir la *transpiration*, et que le retour de cette *évacuation* suffit seul pour guérir le *rhume* dans ses commencemens.

Quant à la *saignée*, ils disent positivement qu'elle tue. Ne pouvant juger des divers degrés dont cette maladie est susceptible, le *rhume* ne leur paraît jamais qu'une maladie légère, malgré ce que nous en disons Tom. I, pag. 251, et note précéd. ; et, fondés sur je ne sais quel raisonnement, ils prétendent que la *saignée* y est absolument contraire.

Il n'est pas de remèdes exclusifs à telle ou telle maladie : les symptômes sont les indicateurs des remèdes.

Mais les gens sensés et raisonnables, et qui se conduisent d'après des principes certains, savent qu'il n'est pas de *remède* exclusif à telle ou telle maladie ; que les *symptômes* de la maladie sont les vrais indicateurs des *remèdes*, et que dans quelque maladie que ce soit, dès que les *symptômes d'inflammation* se manifestent, la *saignée* est le *remède* le plus capable de s'opposer aux désordres qu'ils indiquent.

sueur, on se trouve retomber sans cesse dans le *rhume* qu'on veut éviter.

Il n'est donc point d'autres moyens de se garantir des *rhumes*, que de se familiariser avec l'*air*, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu-à-peu ses vêtemens; de faire un *exercice* modéré, comme nous l'avons déjà fait observer Tom. I, Chap. XII, §. III, Art. I, II, III, IV, V, VI et VII, où l'on traite de tous ces objets importans, de manière à se dispenser de les répéter ici.)

§. II.

Des diverses espèces de Toux.

ARTICLE PREMIER.

De la Toux de poitrine.

LA *toux* est pour l'ordinaire l'effet d'un *rhume* qui a été ou mal traité, ou entièrement négligé, comme on l'a dit, note 1 de ce Chap. Quand elle devient opiniâtre, il y a toujours lieu d'en craindre des suites fâcheuses, parce qu'elle annonce la faiblesse des *poumons*, et qu'elle est souvent l'avant-coureur de la *pulmonie*.

Symptômes de la Toux de poitrine.

(LA *toux de poitrine*, pour peu qu'elle soit forte, ne va guère sans *fièvre*, qui quelquefois dure plusieurs jours. Cette *toux* est d'abord sèche; et tandis qu'elle est dans cet état, le malade ressent souvent de légers *points de côté* passagers, de l'*oppression*, et un peu de *mal de gorge*; mais peu-à-peu il vient des *crachats* qui diminuent la *toux* et l'*oppression*; et c'est alors qu'on dit que le *rhume* est mûr.

Combien dure la toux de poitrine.

La *toux de poitrine* est une maladie plus longue que le *rhume*, qui ne passe guère deux ou trois jours quand il n'est pas négligé, et traité comme on vient de le prescrire §. précéd.; tandis que la *toux de poitrine* dure au moins cinq ou six jours.

Quelles en sont les suites fâcheuses, lorsqu'elle est opiniâtre.

Si elle continue plus long-temps, elle peut avoir les suites les plus fâcheuses, parce que la *toux* porte sans cesse le *sang* à la tête; parce qu'elle prive du sommeil, ôte l'appétit, et trouble les *digestions*; parce que les secousses continuelles que reçoit le *poumon* affaiblissent ce *viscère*, qui, devenant la partie la plus faible, sert, pour ainsi dire, de réservoir à toutes les humeurs: delà la *respiration* devient courte et gênée, l'*oppression de poitrine* se déclare, et la *fièvre lente* se manifeste. Le corps ne se nourrit plus, le malade tombe dans la faiblesse, le dépérissement, l'*insomnie*, etc., et meurt souvent assez promptement.

On voit combien il est important de ne pas traiter de bagatelle, comme on fait tous les jours, la *toux de poitrine*, puisqu'elle peut avoir les suites les plus funestes. Il n'est personne qui ne puisse fournir un exemple de quelqu'un mort d'un *rhume*, ou d'une *toux de poitrine* négligée ou mal traitée, ainsi qu'on l'a dit, note 2 de ce Chap.)

Traitement de la toux de poitrine accompagnée de fièvre.

Symptômes qui indiquent la saignée;

Si la *toux* est violente, si le malade est jeune et fort, si le *pouls* est *dur* et *vite*, si le *mal de tête* est considérable, la *saignée* est nécessaire.

Qui la contr indiquent.

Mais si le malade est faible et d'une *constitution* relâchée, la *saignée* prolongerait la maladie.

ladie. Lorsque le malade crache librement, elle est inutile, et quelquefois même nuisible, son effet tendant, en général, à diminuer cette *évacuation*, (comme on l'a prouvé Chap. VI, §. I, note 2, pag. 162 de ce Vol.).

Le malade suivra, dans tous ses points, le *régime* prescrit pour le *rhume*, Art. II du §. I de ce Chap. Il ne prendra donc que des *alimens* et des boissons *adoucissans*. Il mettra tous les soirs, en se couchant, les jambes dans de l'eau tiède; car, malgré l'ancien préjugé, dit Tissot, qui faisait regarder les *bains de pieds* comme très-dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades, en diminuant la *fièvre*, le *mal de tête* et la *toux*. Il respirera de la vapeur d'eau chaude par le moyen de l'*inspiratoire*. Les *lavemens* sont aussi très-utiles, si le malade est constipé.

Régime.

Bains de pieds.

Lavemens.

Enfin, si la *saignée* étant bien indiquée, d'après les *symptômes* décrits, pag. précéd., on tire deux ou trois palettes de *sang*; et si, dans les cas contraires, c'est-à-dire, dans ceux spécifiés alinéa suivant, on observe simplement et scrupuleusement le *régime* que nous prescrivons, cette *toux* se guérira très-promptement.

(Il y a des personnes qui prétendent arrêter cette *toux* en buvant de l'*eau-de-vie*, en s'enivrant, etc. Mais elles courent les mêmes risques que celles qui commettent ces imprudences dans le *rhume* Voyez pag. 394 de ce Vol. D'autres prennent de la *thériaque*, des *confections*, des *élixirs*, etc., avec aussi peu de succès. Si la *thériaque* convient quelquefois, c'est vers la fin de la *toux*, lorsque les *crachats* commencent à diminuer; plus tôt, elle peut procurer une *inflammation*, soit de poitrine, soit de la gorge. Quand la *thériaque* est indiquée,

on la prend le soir en se couchant. Il faut avoir peu soupé, et que le soupé soit digéré.)

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée de crachats épais et visqueux.

LORSQUE la *toux* n'est accompagnée d'aucun degré de *fièvre*, et que les *crachats* sont épais et *visqueux*, on ordonne des *remèdes pectoraux incisifs*: telles sont les préparations de *scille*, de *gomme ammoniac*, etc.

Dissolution de gomme ammoniac.

La *dissolution de gomme ammoniac* se fera comme nous l'avons recommandé pag. 150 de ce Vol., et on en donnera deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, plus ou moins, selon l'âge et le *tempérament* du malade.

Remèdes scillitiques.

Les préparations de *scille* peuvent être données sous plusieurs formes différentes, telles que les suivantes:

Prenez de *vinaigre scillitique*, ou d'*oxymel scillitique*, ou de *sirop scillitique*, } de chaque, six décagr. (deux onc.)
et d'eau de *canelle simple*, } de chaque, trois décag. (une once)
d'*eau commune*,
et de *sirop balsamique*,

Mêlez. On donne deux cuillerées de cette *mixture* deux ou trois fois par jour.

Sirop pectoral incisif.

Un *sirop* fait avec parties égales de *suc de citron*, de *sucre candi* (*sucre cristallisé*) et de *miel*, est encore très-convenable dans cette espèce de *toux*. Le malade en prendra une cuillerée à volonté.

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée de crachats clairs et limpides.

MAIS, quand les *crachats* sont clairs et limpides, ces *remèdes* nuiraient bien loin d'être utiles. Dans ce cas, les *opiats adoucissans*, les *remèdes huileux* et *mucilagineux* sont plus convenables. Remèdes adoucissant et huileux.

Il faut que le malade boive souvent un verre d'une *infusion*, faite avec les fleurs de *coquelicot* et de *racine de guimauve* ou de fleurs de *tussilage*. Tisane.

On peut encore lui donner, deux fois par jour, une cuillerée à café d'*élixir parégorique* dans un verre de sa *tisane*. Elixir parégorique.

L'*infusion de suc d'Espagne de Fuller* convient aussi dans ce cas : on peut en donner une tasse trois ou quatre fois par jour (4). Infusion de suc d'Espagne.

---

(4) On observera que le D.r BUCHAN ne prescrit les *remèdes huileux* et *mucilagineux* que dans ce cas-ci, c'est-à-dire, lorsque la *toux de poitrine* est accompagnée de *crachats* clairs et limpides. Dans les autres cas, surtout lorsque les *crachats* sont épais et *visqueux*, ils seraient très-nuisibles, puisqu'ils ajouteraient à l'empâtement qu'il s'agit de détruire : c'est cependant ce qu'on fait tous les jours. Il n'est personne qui ne prescrive l'*huile d'amandes douces* et le *sirop de guimauve*, dès qu'il y a de la *toux*, sans s'embarrasser des caractères qu'elle présente. La prédilection que l'on a pour ces *remèdes*, et qui n'est que trop fomentée par ceux qui se mêlent de guérir, est une des causes principales, qui fait que les *toux* sont si souvent prolongées, et deviennent quelquefois incurables, comme nous le ferons voir note 5 de ce Chap. Seul cas qui indique les remèdes huileux et mucilagineux. Fautes que l'on commet tous les jours dans l'emploi de ces remèdes,

Ce que nous venons de dire des *remèdes huileux*, doit également s'entendre des *pâtes de guimauve*, du *sucre d'orge*, du *jus de réglisse*, des *tablettes pectorales*, dont Et des pâtes de guimauve, de sucre d'orge, etc.

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée d'une humeur âcre.

Jus de réglisse, sucre d'orge, tablettes balsamiques, suc d'Espagne, etc.

LORSQUE la *toux* est occasionnée par une humeur *âcre* qui irrite la gorge et le gosier, le malade tiendra perpétuellement dans sa bouche, quelques substances *pectorales* douces, comme du *jus de réglisse*, du *sucre d'orge*, quelques *tablettes balsamiques communes*, du *suc d'Espagne*, etc. En émoussant l'*acrimonie* des humeurs, en enveloppant leurs principes *irritans*, ces *médicamens* appaisent la *toux* (*a*).

---

il y a un si grand nombre d'espèces : toutes ces *drogues* ne conviennent que dans le cas d'humeur âcre, dont on va parler ; dans tout autre, elles sont inutiles, et souvent nuisibles.

Nous osons espérer que, pour peu qu'on fasse attention aux caractères qui distinguent les *crachats*, dans la *toux de poitrine*, on ne tombera plus dans ces fautes ; et que si l'on se met au-dessus des préjugés, dont nous avons fait mention §. I de ce Chap., et qu'on suive scrupuleusement le traitement prescrit, on se guérira facilement et promptement du *rhume* et de la *toux*, de quelqu'espèce qu'ils soient.

Emulsion huileuse, avec addition d'élixir parégorique, ou de teinture thébaïque, ou de laudanum.

(*a*) Dans la précédente édition de cet ouvrage, j'ai recommandé, contre ces *toux* irritantes opiniâtres, une *émulsion huileuse*, avec addition d'*élixir parégorique* de la *pharmacopée d'Edimbourg*, au lieu d'*esprit alcalin commun* ; et plusieurs praticiens m'ont dit depuis, que cette *émulsion*, préparée de cette manière, était un excellent *remède* dans ce cas, possédant au plus haut degre toutes les propriétés que je lui avais assignées. Lorsqu'on ne peut se procurer de cet *élixir*, on y supplée, en ajoutant à l'*emulsion huileuse commune*, une quantité proportionnée de *teinture thébaïque*, ou de *laudanum liquido*.

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais entretenue par des humeurs qui se jettent sur le poumon.

Remèdes expectorans et cautère.

DANS la *toux* causée par des humeurs qui se jettent sur le *poumon*, et qui la rendent opiniâtre, il sera souvent nécessaire, outre les *remèdes expectorans* que nous venons de conseiller, pag. 402 de ce Vol., contre les *crachats* épais et *visqueux*, de faire un *cautère*, ou d'exciter d'autres *évacuations*.

Emplâtre de poix de Bourgogne,

Dans ces mêmes cas, j'ai souvent observé les plus heureux effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, appliqué entre les deux épaules.

Utile dans toutes les toux, excepté quand il y a ulcère dans le poumon.

J'ai ordonné ce *remède* simple contre les *toux* les plus opiniâtres; dans un grand nombre de cas, et pour des *tempéramens* très-différens, sans l'avoir jamais vu manquer son effet, à moins qu'il n'y eût des signes évidens d'un *ulcère* dans le *poumon*.

Manière de le préparer, de l'appliquer et de le panser.

Pour faire cet *emplâtre*, on prend gros comme une muscade de *poix de Bourgogne*; on en étend une couche mince sur un morceau de peau douce, de la grandeur de la main, et on l'applique entre les deux *omoplates*. On lève cet *emplâtre* tous les trois ou quatre jours; on l'essuie, et on l'applique de nouveau; mais il faut le renouveler tous les quinze jours, ou toutes les trois semaines.

Il faut le porter longtemps pour qu'il réussise.

Comme ce *remède* est simple et à vil prix, on verra en conséquence bien des gens disposés à le mépriser: cependant je ne crains pas d'affirmer que de tous ceux que nous fournit la *matière médicale*, il n'en est pas dont l'usage soit plus efficace, dans presque toutes les espèces de *toux*. Je sais qu'il ne fait pas toujours son effet sur-le-

champ ; mais, si on le garde pendant quelque temps, il réussira, tandis que la plupart des autres *remèdes* échoueront.

Comment on remédie à la démangeaison qu'il excite.

Le seul inconvénient de cet *emplâtre*, est la *démangeaison* qu'il occasionne ; mais on passera par là-dessus, quand on considérera les avantages que le malade peut en retirer. D'ailleurs, si la *démangeaison* devient incommode, on lève l'*emplâtre*, on frotte la partie avec un linge sec, ou on l'humecte avec de l'eau tiède et du *lait*.

Précautions dont il faut user quand on en abandonne l'usage.

Il est vrai qu'il faut prendre quelque précaution quand on veut en discontinuer l'usage. Cependant on n'en aura rien à craindre, lorsqu'on diminuera la grandeur de l'*emplâtre* peu à peu, et qu'on ne le quittera entièrement que dans un temps chaud, ou dans la belle saison (*b*).

ARTICLE II.

De la Toux d'estomac.

LA *toux* peut être occasionnée par d'autres causes que par le reflux des humeurs sur les *poumons ;* et alors, les *remèdes pectoraux* ne conviennent plus. Ainsi, dans une *toux* qui a pour cause une faiblesse d'*estomac*, ou des matières corrompues amassées dans ce *viscère*, les *sirops*,

---

Ce qu'il faut ajouter à la poix, pour qu'elle n'adhère pas trop fortement à la peau, et que cependant elle y reste attachée.

(*b*) On voit des personnes qui se plaignent que l'*emplâtre de poix* adhère trop fortement à la *peau*, et d'avoir beaucoup de peine à l'ôter, tandis que d'autres se plaignent d'avoir de la difficulté à le faire tenir. Cela vient des diverses espèces de *poix*, et de la manière dont on l'étend sur le morceau de peau. En général, j'ai observé que l'on réussissait mieux quand on y joignait un peu de cire, et qu'on l'étendait le plus froid possible. La meilleure *poix* est celle qui est *dure*, *blanche* et *transparente*, comme nous le dirons à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Poix de Bourgogne*.

les *huiles*, les *mucilages*, tous les *remèdes balsamiques* sont contraires.

Symptômes de la Toux d'estomac.

LA *toux d'estomac* se distingue de celle de la poitrine, en ce que, dans cette dernière, le malade *tousse* dans l'*inspiration*, ou dans le temps que l'*air* entre dans la *poitrine;* ce qui n'arrive pas dans la première, ou dans la *toux d'estomac.* Ce qui distingue la toux d'estomac de celle de poitrine.

(La *toux d'estomac* est plus claire, plus aigre et plus brève que la *toux de poitrine*. Il semble que le malade ne fasse que rejeter l'*air;* bien différente en cela de la *toux de poitrine*, dans laquelle, comme on vient de l'observer, le malade tousse en inspirant l'*air*.

La *toux d'estomac* est ordinairement accompagnée de sensation plus ou moins douloureuse dans ce *viscère*, et dans le dos. Quand elle est violente, elle occasionne quelquefois le *vomissement*, sur-tout lorsqu'elle est causée par des matières corrompues amassées dans l'*estomac*. Quand elle tient à la faiblesse de ce *viscère*, elle est sèche, ou l'on ne fait que crachoter une matière limpide et en petite quantité.

La *toux d'estomac* est beaucoup plus commune qu'on ne le croit ordinairement : c'est sur-tout chez les femmes délicates qu'on la rencontre souvent : dans ces personnes, elle est en général la suite de mauvaises *digestions*, ou de quelque maladie dans laquelle on a employé beaucoup de *délayans* qui ont affaibli *l'estomac*.) Elle est commune, sur-tout aux femmes délicates, etc. Ses causes.

Traitement de la Toux d'estomac, causée par des matières amassées dans ce viscère.

LE traitement de cette *toux* consiste à nettoyer l'*estomac* de la *sabure* dont il est surchargé, et à le fortifier après qu'elle a été expulsée. Indication.

Doux vomitifs et purgatifs amers.

En conséquence on commencera par donner quelques *doux vomitifs*, comme un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre, ainsi qu'il est prescrit Chap. III, note 4 de ce Vol., et ensuite quelques *purgatifs amers*. Ainsi, après avoir fait vomir une ou deux fois, on pourra donner le *remède* appelé *teinture sacrée*, à la dose d'une ou deux cuillerées, deux fois par jour, ou toutes les fois qu'il sera nécessaire de tenir le ventre libre. Le malade en continuera l'usage pendant un temps assez considérable.

Teinture sacrée.

Manière de la préparer.

On peut faire soi-même cette *teinture* de la manière suivante.

Prenez de la poudre d'*hiera-picra*, trois décagrammes (une once).

Laissez infuser dans une chopine de *vin* blanc pendant quelques jours ; passez, et conservez pour l'usage (5).

Observation.

(5) Au mois de mai 1777, je fus appelé pour une demoiselle, âgée d'environ quarante ans, très-délicate et nerveuse : elle était attaquée d'une *toux* opiniâtre, depuis quelques mois. Elle avait demandé du secours dès les premiers signes de cette maladie. Mais, comme on ne lui avait prescrit que de l'*eau de veau*, des *potions huileuses*, des *tablettes pectorales*, etc. ; la *toux* devint de plus en plus *stomacale* ; de sorte qu'au bout de deux mois et demi, que je la vis pour la première fois, elle vomissait tous les *alimens*, et même une partie des boissons qu'elle prenait. Elle était maigrie extrêmement : elle ne dormait plus, et sa faiblesse était telle, qu'elle pouvait à peine soutenir d'être levée quelques heures de suite. Elle éprouvait un déchirement dans l'*estomac* et dans le dos, toutes les fois qu'elle toussait, et elle toussait presque sans discontinuer. Cette *toux* était courte et sèche : son *pouls* était *petit*, *serré*, sans être *vif*. Elle avait toujours froid, et elle disait être dans un *frisson* continuel.

Je commençai par lui prescrire du *petit-lait au vin*, dont je lui recommandai de boire le plus qu'elle pourrait

Traitement de la Toux d'estomac, causée par la faiblesse de ce viscère.

DANS la *toux* causée par la faiblesse d'*estomac*, le *quinquina* est d'une grande efficacité. Le malade en mâchera, le prendra en poudre, ou en fera une *teinture* avec les autres *amers stomachiques*. Quinquina.

(On peut prescrire, dans ce cas, le *quinquina*, de la manière suivante : Poudre stomachique.

à très-petits coups, souvent répétés. Elle n'en vomit que quelques gorgées, qu'elle avait prises trop précipitamment, parce que, trouvant cette boisson agréable, elle ne cessait d'en boire. Le lendemain, elle s'imaginait être mieux : je lui fis continuer cette boisson, et encore le troisième jour. Le quatrième, la malade était sensiblement plus forte, et la *toux* paraissait moins fréquente ; mais il y avait toujours un dégoût extrême pour les *alimens*, et la bouche était pâteuse. Toutes ces raisons me firent prendre le parti de lui donner douze grains (poids ancien) d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'*infusion de camomille* ; et cette même *infusion*, pour boisson, pendant l'effet du *vomitif*.

Elle vomit trois fois ; et quoiqu'elle eût fait peu d'efforts, les secousses la fatiguèrent beaucoup. On lui donna un bouillon deux heures après, et il passa bien. Le reste de la journée elle reprit de son *petit-lait au vin*, qu'elle continua le sixième et le septième jour.

Je lui prescrivis le huitième, quatre grammes (un gros) de *rhubarbe*, infusés dans un verre de son *petit-lait*. Elle fut très-bien purgée : je lui fis donner dans l'après-midi, à deux reprises différentes, un petit verre de bon *vin de Malaga*, dans lequel elle trempa une petite croûte de pain à café, ce qui lui parut très-bon. Le lendemain elle prit une dose de la *poudre stomachique*, dont je donne la *recette* au haut de cette page : elle la continua avec son *petit-lait*, pendant tout le mois.

La *toux*, les douleurs d'*estomac* et de dos, et la faiblesse, disparurent peu à peu ; les forces revinrent insensiblement, et l'appétit fut, bien avant la cessation de ces *remèdes*, tel qu'il était avant la maladie.

Prenez de *sel essentiel de quinquina*, quatre grammes (un gros);
de *rhubarbe* en poudre, deux grammes, (demi-gros).

Mêlez; partagez en neuf prises égales. On en prend une prise tous les jours, dans la première cuillerée de soupe. On proportionne les doses relativement aux circonstances.

J'ai souvent employé ce *remède*, et je puis dire n'en avoir guères trouvé de meilleur contre la faiblesse d'*estomac*, et contre les maladies lentes et opiniâtres qui en sont les suites; mais il faut qu'il soit continué pendant plusieurs mois sans interruption, comme on peut le voir dans l'observation insérée note précédente. La *toux d'estomac*, dont il y est question, peut être regardée comme tenant aux deux causes ci-dessus mentionnées, c'est-à-dire, à des humeurs amassées dans l'*estomac*, et à la faiblesse de ce *viscère*; parce que, n'ayant pas travaillé à détruire la première cause, dans les commencemens, on avait fait naître la seconde, en noyant la malade de boisson faible et aqueuse.)

ARTICLE III.

De la Toux nerveuse.

Qui sont ceux qui sont sujets à la toux nerveuse.

(LA *toux nerveuse* est une maladie plus souvent *symptomatique* qu'*essentielle*. On ne la rencontre guères que chez les personnes *vaporeuses* et chez les enfans. Mais comme ces derniers y sont assez exposés, et qu'on ne peut pas raisonnablement les mettre dans la classe des gens attaqués de *maladies de nerfs*, on a dû distinguer cette *toux* de celle qui fait le sujet de l'Art. suiv.

En quoi

La *toux nerveuse*, est sèche comme la *toux*

d'*estomac* : mais elle est précipitée ; et au lieu d'être claire et aigre, comme la première, elle a un son obscur qui semble venir de loin. D'ailleurs, elle prend par *accès*, qui reviennent souvent dans des périodes régulières, comme tant d'heures avant ou après les repas, après être couché, après être levé, etc. Elle diffère de la toux d'estomac ;

Chez les enfans, on pourrait la confondre avec la *coqueluche*, dont il sera question §. III, de ce Chap., si cette dernière *toux* n'était point assez caractérisée par les *quintes*, qu'on n'observe pas dans la *toux nerveuse*.) Et, chez les enfans, de la coqueluche.

Traitement de la Toux nerveuse chez les adultes et chez les enfans.

Régime.

LES *remèdes*, dont il a été question dans les Art. précéd., seraient absolument contraires dans celui-ci. Le grand *remède* est l'*opium*. Mais il faut commencer par ordonner au malade de changer d'*air*, et d'aller à la campagne s'il demeure à la ville. Ce précepte est aussi important dans la *toux nerveuse* que dans la *coqueluche*, comme nous le ferons voir §. III de ce Chap. Il faut de plus qu'il fasse autant d'*exercice* que ses forces le lui permettront. Si c'est un enfant, on ordonnera de le promener tous les jours au grand *air*. On fera prendre aux uns et aux autres des *bains* chauds de pieds et de mains : ils contribueront singulièrement à calmer cette espèce de *toux*.

Bains de pieds et de mains.

Calmans.

Cependant on administrera les *calmans ;* mais au lieu de *pilules savoneuses*, d'*élixir parégorique*, etc., qui ne sont autre chose que l'*opium déguisé*, on donnera dix, quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, plus ou moins, selon les circonstances. Le malade en

Laudanum.

prendra quand il sera au lit, ou quand la *toux* l'incommodera.

ARTICLE IV.

De la Toux symptomatique.

QUAND la *toux* n'est que le *symptôme* d'une autre maladie, c'est en vain qu'on tenterait de la guérir, sans avoir guéri auparavant la maladie dont elle est l'effet.

De la Toux symptôme de la pousse des dents.

Il faut lâcher le ventre et scarifier les gencives.

AINSI, quand la *toux* est occasionnée par la *dentition* difficile, ou par la pousse des *dents*, il faut lâcher doucement le ventre, *scarifier les gencives* (6), faire enfin tout ce qu'il convient

---

Ce que c'est que ces scarifications. leur importance.

(6) C'est-à-dire, ouvrir la *peau* de la *gencive* avec une lancette, et faire un passage à la *dent:* par ce moyen, on débride la *peau;* on ôte cette *tension* si douloureuse qu'éprouve la *gencive*, et par communication toutes les parties voisines, et qui est la seule cause du grand nombre d'accidens qui accompagnent la *dentition*. Cette opération est donc très-importante, puisqu'elle prévient et guérit la *toux* dont parle l'auteur, et sur-tout les *convulsions*, qui tuent un si grand nombre d'enfans.

Moment où il faut les faire.

Mais, pour réussir, il ne faut la faire que quand la *dent* est prête à sortir, et quand la *peau* de la *gencive* qui la recouvre, est assez amincie pour qu'on puisse sentir parfaitement la *dent* à travers : car si on la faisait plus tôt, il y aurait à craindre que la petite *plaie* faite par la lancette ne fût *cicatrisée* avant que la *dent* eût franchi le passage, et alors les accidens reparaîtraient avec plus de violence, parce que la cicatrice rend la *peau* plus dure.

En attendant que la *peau* soit assez amincie, et même pour l'aider à parvenir à ce degré d'amincissement, on peut toucher souvent dans la journée la *gencive* avec une éponge trempée dans une *mixture* tiède d'eau, de

pour que les *dents* percent facilement ; c'est le seul moyen d'appaiser la *toux*, (comme nous le dirons plus amplement Tom. IV, Chap. LI, §. XI, qui traite de la *dentition difficile*).

De la Toux, symptôme de vers,

DE même, quand elle est produite par des *vers*, les seuls *remèdes* qui puissent alors la guérir, sont les *vermifuges*, les *amers*, les *lavemens huileux*, etc., (que nous prescrirons Tom. III Chap. XXX, qui traite des *vers*).

De la Toux symptôme de la grossesse.

LES femmes sont fort sujettes à la *toux*, dans les derniers mois de la grossesse. Cette *toux* se guérit ordinairement par les *saignées* et par quelques *purgatifs* doux. De plus, elles doivent éviter les *alimens venteux*, et ne porter que des habits aisés, qu'elles ne tiendront point serrés. (Au reste, nous renvoyons au Tom. IV, Chap. L, §. III, qui traite de la *Grossesse.*)

Saignées et purgatifs doux.

De la Toux, symptôme avant-coureur de la goutte.

LA *toux* est non-seulement le *symptôme* d'une autre maladie, mais encore souvent elle en est le *symptôme* avant-coureur. C'est ainsi que la *goutte* s'annonce fréquemment par une *toux* très-incommode, qui tourmente le malade plusieurs jours avant que le premier *accès* se soit manifesté.

---

lait et de *miel* : on peut même y ajouter quelques gouttes de *laudanum liquide*. On fera conserver à l'enfant une gorgée de cette *mixture* dans la bouche, le plus long-temps qu'il sera possible. On lui donnera à mâcher un bâton de *réglisse*, etc.

Le moyen de la guérir, est d'exciter l'accès de goutte.

Comme cette *toux* disparaît ordinairement au premier *accès*, il est important de hâter l'arrivée de cet *accès*. Pour cet effet on tiendra les *extrémités* chaudement ; on donnera des boissons chaudes, et on baignera les pieds et les mains dans l'eau chaude, impregnée de *savon* et de *sel* (*muriate de soude*), (comme nous le dirons plus amplement Tom. III, Chap. XXXIII, §. I.

Quant à la *toux* causée par la faiblesse, à la suite des maladies, nous renvoyons à la note 5 du présent Chap. XX).

§. III.

De la Coqueluche.

Enfans les plus exposés à la coqueluche.

On voit rarement la *coqueluche* attaquer les adultes; mais elle est souvent funeste aux enfans. Ceux qui sont nourris d'*alimens aqueux* et sans consistance, qui respirent un *air* malsain, qui ne font pas assez d'*exercice*, sont très-sujets à cette maladie, et en sont généralement les plus incommodés.

Causes.

Cette maladie est si bien connue, même des nourrices, qu'il est inutile de la décrire. Tout ce qui peut troubler la *digestion*, arrêter la *transpiration*, relâcher les *solides*, dispose à la *coqueluche*.

ARTICLE PREMIER.

Régime qu'il faut prescrire dans la Coqueluche.

But qu'on doit se proposer dans le traitement.

En conséquence, pour la guérir, il faut nettoyer l'*estomac*, le fortifier, renforcer les *solides*, et en même temps favoriser la *transpiration*, et exciter les autres *sécrétions*.

Alimens pour les petits enfans;

Les *alimens* doivent être légers et de facile *digestion*. Du bon pain bouilli dans de l'eau, ou préparé en soupe, du bouillon de poulet, et tous les autres mets qu'on mange à la cuillère, con-

viennent, dans ces cas, aux enfans. Ceux qui sont à la mamelle n'ont besoin que de leur *lait.* Mais, pour ceux qui sont plus âgés, on leur donnera du *gruau de sagou ;* et s'il n'y a que très-peu de *fièvre*, un peu de poulet bouilli, ou de toute autre viande blanche.

Pour ceux qui sont plus âgés.

Pour boisson, on leur donnera une *infusion d'hysope*, ou de *pouliot*, *édulcorée* avec le *miel* et le *sucre candi* (*sucre cristallisé*), ou un peu de *petit-lait* au *vin.* Si le malade est faible, on peut, de temps en temps, lui donner un peu de *petit négus.*

Boisson.

Un des meilleurs *remèdes* dans la *coqueluche*, est le changement d'*air :* souvent cela seul guérit la maladie, même quand on passe d'un *air* plus pur dans un *air* moins pur. Ce qui peut, sans doute, dépendre de ce que le malade quitte le lieu de la *contagion ;* car la plupart des maladies des enfans sont *contagieuses.*

Le changement d'air est un remède dans la coqueluche.

Il n'est pas rare de voir régner cette maladie dans une ville ou un village; tandis que dans un autre, qui n'en est qu'à une très-petite distance, personne n'en est attaqué. Mais quelle qu'en soit la cause, c'est un fait dont nous sommes certains. Il ne faut donc point perdre de temps ; et dès qu'un enfant, ou un adulte, a gagné cette maladie, le transporter à quelque distance du lieu où elle règne, et choisir, s'il est possible, un *air* plus pur et plus chaud (*c*).

Elle est contagieuse.

(*c*) Quelques personnes s'imaginent qu'il ne faut pas que le malade change d'*air*, avant que la maladie soit sur son déclin : mais cette opinion paraît mal fondée, puisqu'on a vu des malades tirer un grand avantage du changement d'*air*, dans toutes les périodes de la maladie. Il ne suffit pas de faire sortir le malade le jour en voiture : ce moyen est rarement salutaire, et souvent même expose le malade à s'*enrhumer.*

ARTICLE II.

Remèdes qu'il faut administrer dans la Coqueluche.

Quand et combien de fois il faut saigner.

QUAND la maladie acquiert de la violence, et que le malade est en danger de suffoquer, il faut le saigner, sur-tout s'il a de la *fièvre*, et si le *pouls* est *dur* et *plein* : mais, comme en saignant, le premier objet est de prévenir la rupture des *vaisseaux sanguins* des *poumons* et de les préparer à l'action des *vomitifs*, rarement a-t-on besoin de répéter cette opération. Cependant, si la maladie est accompagnée de *symptômes d'inflammation de poitrine*, une seconde et même une troisième *saignée* peuvent être nécessaire, (comme nous l'avons fait voir, note 3 de ce Chap.)

Les vomitifs y sont utiles. Pourquoi ?

On regarde, pour l'ordinaire, comme un *symptôme* favorable, quand le malade vomit dans une des *quintes*, parce qu'alors l'*estomac* étant débarrassé, la *toux* en est fort diminuée. Il est donc important de solliciter le *vomissement*, en faisant boire une *infusion* de *camomille* ou de l'eau tiède ; et lorsque ces moyens ne réussissent point, en donnant de petites doses d'*ipécacuanha*. On en fera prendre un décigramme et demi (deux à trois grains) à un enfant de trois ou quatre ans, et plus ou moins aux autres, proportionnément à l'âge et aux forces ; ou l'on fera prendre du *julep vomitif*, (dont on trouvera la *recette* à la *Table générale des matières*, Tom. V).

Manière de faire prendre l'ipécacuanha aux enfans.

Il est très-difficile de faire boire les enfans, après leur avoir fait prendre un *vomitif*. J'ai vu souvent qu'on pouvait les tromper heureusement, en faisant *infuser* un gramme et demi ou deux grammes (un scrupule ou un demi-gros)

gros) d'*ipécacuanha* en poudre, dans un demi litre (chopine) d'eau bouillante. Si on déguise cette *infusion* avec un peu de *lait* et de *sucre*, ils prennent cette boisson pour du *thé*, et ils la boivent avec avidité. On leur en donne tous les quarts-d'heure, ou plutôt toutes les dix minutes, une petite tasse, et l'on continue jusqu'à ce que le *remède* ait opéré. Dès qu'il a commencé à faire effet, il n'est pas nécessaire de les faire boire davantage, parce qu'ils ont assez d'eau dans l'*estomac*.

Autres avantages des vomitifs dans cette maladie.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, qui, dans cette maladie, est surchargé de *phlegmes visqueux*, mais encore ils excitent la *transpiration* et les autres *sécrétions* : ils doivent donc être répétés selon l'intensité des *symptômes* et l'opiniâtreté de la maladie.

Il faut qu'ils soient doux.

Il ne faut cependant pas qu'ils soient trop forts : les *vomitifs* doux, souvent répétés, sont et moins dangereux, et plus efficaces que ceux qui seraient plus actifs.

Sirop ou teinture de rhubarbe.

Comme le malade est, pour l'ordinaire, constipé, il est nécessaire de lui lâcher doucement le ventre. Les meilleurs *laxatifs*, dans ce cas, sont la *rhubarbe* et ses préparations, comme le *sirop* ou la *teinture de rhubarbe*.

Doses pour les petits enfans;

On en donne, aux petits enfans, une ou deux cuillerées à café, deux ou trois fois par jour, selon les occasions.

Pour ceux qui sont plus âgés.

Quand ils sont plus avancés en âge, on augmente la dose en proportion, et on la répète jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré.

Autre manière de lâcher le ventre de ceux qui sont difficiles à prendre les remèdes.

Pour ceux auxquels on ne peut pas parvenir à faire prendre cette *teinture amère*, on leur donne une *infusion* de *séné* et de *pruneaux*, que l'on adoucit avec la *manne*, la *casson-nade* ou le *miel*; ou bien quelques grains de

rhubarbe en poudre, enveloppés dans une ou deux cuillères à café de *sirop* ou de *gelée de groseilles*, pour leur en déguiser le goût. Le plus grand nombre des enfans sont friands de *sirop*, de *confitures*, etc., et refusent rarement de prendre les *remèdes*, quelque désagréables qu'ils soient, déguisés de la sorte (7).

Les remèdes huileux, pectoraux, etc., sont contraires dans la coqueluche. Pourquoi ?

On croit presque généralement que les *remèdes huileux*, *pectoraux* et *balsamiques*, possèdent des vertus merveilleuses pour guérir la *coqueluche :* en conséquence, on les donne en abondance aux malades de tout âge et de toute *constitution ;* sans considérer que toutes les substances qui possèdent ces qualités, empâtent et surchargent l'*estomac*, nuisent à la *digestion*, et, par une suite nécessaire, aggravent la maladie, (comme nous l'avons fait voir note 4 de ce Chap.).

Utilité du kermès minéral dans cette maladie.

(7) Il est étonnant que l'auteur ait passé sous silence le *kermès minéral (oxide d'antimoine sulfuré rouge)*, qui, dans cette maladie, a le double avantage de faire vomir et de purger par bas, sur-tout les enfans, quoique donné à très-petite dose, comme à un huitième de décigramme (un quart de grain) pour un enfant d'un an, à un quart de décigramme (demi-grain) pour celui de deux, etc., réitéré une ou deux fois dans la journée. J'ai vu souvent la *coqueluche* céder à la première prise.

Comment il faut le donner.

On leur donne ce *remède* avec une quantité plus ou moins grande de *sucre* en poudre, dans une cuillerée d'eau. Il a en outre la propriété d'augmenter les forces, d'exciter une *transpiration* plus abondante, de favoriser l'*expectoration*, et de provoquer l'écoulement des *urines*.

Circonstances où il ne convient pas.

Il faut avouer cependant qu'il ne convient pas, dans les cas où les *fibres* du malade auraient beaucoup de roideur.

Le D.r BUCHAN a adopté cette *recette* dans la dixième édition de son ouvrage.

Les *cloportes* sont fortement recommandés dans cette maladie. Ceux qui préféreront d'employer ces insectes, les prendront de la manière suivante :

Cloportes. Manière de les administrer.

Penez de *cloportes* vivans et lavés, deux décagrammes (six onces).

Pilez dans un mortier ; mettez dans un demi-litre (une chopine) de petit *vin blanc*, et laissez infuser toute la nuit ; passez à travers un linge, et vous en donnerez une cuillerée à bouche, trois ou quatre fois par jour.

Quelquefois les *calmans* sont nécessaires pour appaiser la violence de la *toux*. Dans ce cas, on donne un peu de *sirop* de *pavot*, ou *diacode ;* on cinq, six, sept gouttes de *laudanum liquide*, selon l'âge et le *tempérament* du malade. On fait prendre ces *calmans* dans une tasse d'*infusion* d'*hysope* ou de *pouliot*, et on les répète s'il est nécessaire (*d*).

Quand il faut donner des calmans.

Le *liniment* d'*ail* est un *remède* très-connu en Ecosse contre la *coqueluche*. On le prépare en pilant de l'*ail* dans un mortier, avec partie égale de sain-doux : on en frotte la plante des pieds deux ou trois fois par jour. Mais la meilleure manière de l'employer, est de l'étendre sur un linge, et de l'appliquer en forme d'*emplâtre*. On le renouvelle soir et matin, parce que l'*ail* perd promptement sa vertu. C'est un excellent *remède* contre la *coqueluche*, et contre la plupart des autres *toux* opiniâtres.

Liniment d'ail, dont on frotte la plante des pieds, et qu'on applique en emplâtre.

(*d*) Il y a des praticiens qui recommandent l'*extrait de ciguë*, comme un *remède* merveilleux dans la *coqueluche ;* mais, autant que j'ai été à portée de l'observer, il n'est pas supérieur à l'*opium*, qui, bien administré, calme souvent pour toujours les *symptômes* les plus alarmans de cette maladie.

L'extrait de ciguë n'est pas supérieur à l'opium.

Circonstances qui le contre-indiquent.

Cependant il faut prendre garde de l'employer quand le malade est échauffé, ou qu'il a de la disposition à la *fièvre*, parce qu'il augmente ces *symptômes*.

Bains de jambes, et emplâtre de poix de Bourgogne.

Il faut faire mettre les pieds dans l'eau chaude, un fois tous les deux ou trois jours, et appliquer l'*emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules, (comme nous l'avons prescrit pag. 405 de ce Vol.). On gardera cet emplâtre pendant toute la maladie.

Vésicatoire.

Mais si la *coqueluche* acquiert de la violence, au lieu de cet *emplâtre*, il faut appliquer un *vésicatoire*, et entretenir la *suppuration* pendant quelque temps avec un *onguent suppuratif*.

Temps de donner le quinquina et les amers.

Lorsque la maladie devient opiniâtre, et que le malade n'a point de *fièvre*, le *quinquina* et les autres *amers* sont les *remèdes* les plus convenables. On donnera le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre; ou en *décoction*, en *infusion*, etc. au goût du malade.

Dose pour un enfant;

Lorsqu'on le donne en poudre, la dose pour un enfant est de six, huit, dix décigrammes (douze, seize, vingt grains), selon son âge, trois ou quatre fois par jour, enveloppée dans un peu de *sirop*, ou entre deux soupes de pain.

Pour un adulte.

La dose pour un adulte, est depuis dix-huit jusqu'à vingt-quatre décigrammes (trente-six jusqu'à quarante-huit grains), répétés le même nombre de fois.

Si on le fait prendre en *décoction*, on fera bouillir huit grammes (deux gros) de *quinquina*, dans un double décilitre (demi-setier) d'eau, pendant quatre ou cinq minutes; on passera, et l'enfant boira cette quantité deux fois dans la journée. On doublera la dose pour un adulte.

Remède qui ne peut

Il y a des personnes qui conseillent, dans ce

cas, l'*extrait de quinquina* avec la poudre de *cantharides ;* mais il n'y a qu'un médecin qui puisse prescrire un pareil *remède.*

être administré que par un médecin.

Il est plus sûr de donner quelques grains de *castoreum*, joint au *quinquina.* La dose pour un enfant de six à sept ans, est de trois décigrammes et demi, quatre décigrammes (sept à huit grains) de *castoreum*, et sept décigrammes et demi (quinze grains) de *quinquina* en poudre. On fait de ces deux substances une *mixture*, avec un hectogramme (trois onces) d'*eau de canelle simple* et un peu de *sirop d'œillet*, et on en donne trois ou quatre fois par jour.

Castoreum joint au quinquina. Dose pour les enfans.

(La *coqueluche* est, en général, une maladie rebelle. Il n'est point rare de la voir durer plusieurs mois, sur-tout lorsqu'on n'a pas commencé par faire changer d'air au malade, comme on l'a prescrit pag. 415 de ce Vol., ou qu'on l'a traitée par des *remèdes* contraires, ou par les *remèdes* prescrits, mais administrés sans ordre. Il est donc de la plus grande importance de suivre scrupuleusement celui dans lequel sont indiqués les *remèdes* de cet Article.

Récapitulation du traitement de la coqueluche.

Ainsi on commencera par saigner, si les *symptômes* qui indiquent cette *évacuation* sont instans ; on fera vomir avec l'*ipécacuanha*, et on purgera. Si les *quintes* ne perdent point d'intensité, on donnera des *calmans*, avec les précautions que ces *remèdes* exigent. Si leurs effets ne sont que peu ou point marqués, on en viendra au *liniment d'ail*, à l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, enfin au *vésicatoire ;* et on réservera le *quinquina* et le *castoreum* pour les cas opiniâtres, qui auraient résisté à la méthode que nous venons d'exposer.)

CHAPITRE XXI.

De l'Inflammation de l'estomac, et des autres viscères du bas-ventre.

Ces maladies sont dangereuses, et demandent les secours les plus prompts. Pourquoi ?

TOUTE *inflammation* des *premières voies* est dangereuse, et demande les secours les plus actifs et les plus prompts, parce qu'elle se termine souvent par la *suppuration*, et quelquefois par la *gangrène*, qui cause une mort assurée.

§. I.

De l'Inflammation de l'estomac.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation de l'estomac.

Causes générales.

L'INFLAMMATION *de l'estomac* peut être produite par toutes les causes qui occasionnent la *fièvre inflammatoire*, comme les boissons de liqueurs froides quand on a chaud, la *suppression* de la *transpiration*, la rentrée subite d'une *éruption*, etc.

Causes particulières.

Elle peut être encore causée par l'*acrimonie* de la *bile*, ou par des substances *âcres* et *irritantes* séjournant dans l'*estomac*; par des *vomitifs* et des *purgatifs* trop forts; par des poisons *corrosifs*, etc. La *goutte remontée*, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir employé des *remèdes* contraires, occasionne souvent aussi l'*inflammation de l'estomac*. Les substances dures ou *indigestes*, arrêtées dans ce *viscère*, comme les *os*, les noyaux de fruits,

etc., peuvent encore produire la même maladie.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation de l'estomac.

L'INFLAMMATION *de l'estomac* est accompagnée d'une douleur fixe et d'une chaleur brûlante dans la *région de ce viscère*, d'*insomnie* et d'*anxiétés*. Le *pouls* est *petit*, *fréquent*, et *dur*.

Le malade *vomit*, ou au moins éprouve des *nausées* et des maux de cœur : il a une soif excessive ; ses *extrémités* sont froides, et il *respire* difficilement : il a des *sueurs froides colliquatives* ; quelquefois des *convulsions* et des faiblesses. L'*estomac* est gonflé, et souvent paraît dur au toucher.

Un des *symptômes* de cette maladie est un redoublement de douleurs que le malade éprouve toutes les fois qu'il prend quelque chose, soit solide, soit liquide, sur-tout si la boisson ou les *alimens* sont trop chauds ou trop froids. Symptômes caractéristiques.

(L'*estomac* est encore sujet à une douleur *aiguë*, tranchante, à laquelle on a donné le nom de *colique d'estomac* : elle dépend le plus souvent de *vents*, et d'une affection *spasmodique*. Elle se reconnaît à des gonflemens assez sensibles et à des rots très-fréquens. Cette maladie, quand elle n'est pas accompagnée de *fièvre*, se traite par les *remèdes échauffans* et *antispasmodiques* que l'auteur va prescrire, Art. I du §. III de ce Chap. Mais quand elle est accompagnée de *fièvre*, elle doit faire craindre l'*inflammation* dont il s'agit ici.) La colique d'estomac en est souvent un symptôme précurseur.

Lorsque le malade vomit tout ce qu'il prend en boisson ou en *alimens*, que l'*insomnie* Symptômes dangereux.

est opiniâtre, qu'il a le *hoquet;* enfin, lorsque le *pouls* est *intermittent*, et que les accès de faiblesse sont fréquens, il est dans le plus grand danger.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation de l'estomac.

Dangers des cordiaux dans cette maladie.

IL faut éviter avec le plus grand soin les boissons et les *alimens échauffans*, *âcres* et *irritans*. La faiblesse du malade peut en imposer à ceux qui sont auprès de lui, et les engager à lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ou d'autres *cordiaux;* mais ces *remèdes* ne manquent jamais d'aggraver la maladie, et causent souvent une mort subite.

Cause ordinaire du peu de succès dans le traitement de l'inflammation de l'estomac.

(La cause la plus ordinaire des mauvais succès dans cette maladie, est la fausse opinion dans laquelle on est universellement, que les douleurs violentes de l'*estomac* ou des *intestins*, sont toujours occasionnées par des *vents*. Aussi-tôt que quelqu'un se plaint de ces douleurs, on voit ceux qui l'approchent courir à l'*eau d'anis*, au *scubac*, à l'*eau-de-vie*, au *keirchwasser*, au *brou de noix*, etc. Le malade en reçoit quelquefois du soulagment, mais il n'est pas de longue durée; et chez tous, la maladie acquiert d'autant plus d'intensité, qu'ils ont pris davantage de ces *liqueurs spiritueuses*. Il est donc de la plus grande importance de faire une attention scrupuleuse aux *symptômes caractéristiques* décrits pag. précéd., et de les comparer avec ceux de la *colique venteuse*, que nous décrirons, Art. I du §. III de ce Chap.)

Les envies de vomir peuvent encore tromper les gardes et ceux qui soignent le malade, et les porter en conséquence à regarder les *vomitifs* comme nécessaires; mais ils tuent avec non moins de célérité. Dangers des vomitifs.

Les *alimens* doivent être liquides, légers, *rafraîchissans*, et de facile *digestion*. Il faut les donner en petite quantité : il faut qu'ils ne soient ni trop chauds ni trop froids. Le *gruau* léger, fait d'*orge* ou d'*avoine*, du pain léger, rôti, trempé et dissous dans de l'eau bouillante, ou du bouilon de poulet très-faible, sont les nourritures les plus convenables. Quels doivent être les alimens ?

Pour boisson, on donnera du *petit-lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, de l'*eau panée*, ou dans laquelle on aura fait bouillir une croûte de pain grillée, ou des *infusions*, des *décoctions* de plantes *émollientes*, telles que la *réglisse*, la racine de *guimauve*, de *salsepareille*, etc. Les boissons.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'il faut administrer dans l'Inflammation de l'estomac.

LA *saignée*, dans cette maladie, est absolument nécessaire; elle est presque le seul *remède* dont puisse dépendre le succès. Si l'*inflammation de l'estomac* résiste à la première *saignée*, il sera souvent nécessaire de la répéter plusieurs fois, et il ne faut pas que la petitesse du *pouls* empêche de la réitérer. Le *pouls* s'élève, pour l'ordinaire, après les *saignées*; et tant qu'on s'aperçoit de cette élévation du *pouls*, on peut saigner en toute sûreté (1). Importance de la saignée.

(1) On pourra être étonné de nous voir insister si Pourquoi ?

Des fomentations.

Les *fomentations* fréquentes avec de l'eau tiède, ou avec la *décoction* de *plantes émollientes*, sont également avantageuses : on y trempe des flanelles, que l'on applique sur la *région de l'estomac*, et qu'on renouvelle quand elles commencent à se refroidir.

Il faut qu'elles ne soient, ni trop chaudes, ni trop froides.

Il ne faut pas qu'elles soient appliquées trop chaudes, ni attendre pour les changer qu'elles soient devenues tout-à-fait froides, parce que le trop grand froid et le trop grand chaud sont également contraires dans cette maladie.

Frictions sur le creux de l'estomac.

(Un *remède* qui nous a beaucoup servi dans ces cas, c'est une *friction* sur le creux de l'*estomac* avec la main sèche, ou trempée dans une *décoction émolliente*, etc. On réitère cette *friction* toutes les fois qu'on applique ou qu'on renouvelle les *fomentations*.)

Bains de jambes Briques chaudes, ou cataplasmes aux pieds.

On baignera souvent les pieds et les jambes dans l'eau tiède. On appliquera sous la plante des pieds, des briques chaudes ou des *cataplasmes*.

---

fortement ici sur les *saignées*, après les avoir prescrites avec tant de réserve dans la plupart des maladies précéd. C'est que l'*inflammation de l'estomac* est particulièrement caractérisée par une *constriction* extrême dans tout le *système vasculaire* : ce qui vient, sans doute, de la quantité prodigieuse de *nerfs* qui entrent dans la structure de l'*estomac*, siége de cette *inflammation*. Or, les grands *remèdes* contre cette *constriction*, sont les *relâchans*, parmi lesquels la *saignée* tient un des premiers rangs ; et les signes évidens de cette *constriction* sont la dureté et la petitesse du *pouls*, jointes à sa vivacité.

Si donc après la première *saignée*, et après quelques heures de l'usage des *fomentations* et du *bain de pieds* dont on va parler, le *pouls* ne se détend pas, il faut en venir à une seconde, et même à une troisième, si ces mêmes moyens réitérés, car il faut les employer tous successivement, ne font pas plus d'effets.

Le *bain* chaud, si l'on est dans le cas de pouvoir s'en servir, sera d'une grande utilité. Bain chaud.

Un des meilleurs *remèdes* que je connaisse contre cette maladie, et contre toutes les autres *inflammations* des *premières voies*, est un *emplâtre épispastique* ou *vésicatoire*, appliqué sur la partie affectée. Je l'ai souvent employé, et je n'ai jamais vu qu'il n'eût pas soulagé le malade. Importance du vésicatoire sur la partie douloureuse.

Les seuls *remèdes* internes que nous puissions conseiller dans cette maladie, sont des *lavemens adoucissans*. On les composera simplement d'eau tiède, ou de *décoction* légère de *gruau*; et si le malade est constipé, on y ajoutera un peu d'*huile d'amandes douces*, de *miel* ou de *manne*. Lavemens adouoissans.

Les *lavemens* tiennent lieu de *fomentations internes*, lâchent doucement le ventre, et nourrissent en même temps le malade, qui souvent, dans cette maladie, ne peut garder aucun *aliment dans l'estomac*. Ainsi il ne faut jamais les négliger, puisque la vie du malade peut en dépendre. Combien ils sont utiles dans cette maladie.

Il ne faut pas trop se hâter de cesser les *remèdes* dans cette maladie; il faut que les douleurs aient disparu, au moins depuis deux ou trois jours. On a vu des malades abandonner les *remèdes* dès qu'ils n'ont plus senti de douleurs; mais, comme si elles n'eussent été qu'assoupies, elles ont reparu avec plus de violence qu'auparavant, et toujours avec danger pour le malade; il faut même qu'il observe le *régime* prescrit, au moins une huitaine de jours après que la maladie est guérie. Il ne faut pas cesser trop tôt les remèdes dans cette maladie, et continuer le régime plusieurs jours après qu'elle est guérie.

Lorsque la maladie est passée, et que le malade est entré en *convalescence*, on le traitera comme il est prescrit Chap. II, §. III de ce Vol.

Les autres maladies dont l'*estomac* est susceptible, sont les *douleurs de ce viscère*, la *perte de l'appétit*, l'*indigestion*, la *cardialgie*, et le *soda* ou *fer-chaud*, dont on traitera Tom. III, Chap. XXIX, XLII, XLIII et XLIV.)

§. II.

De l'Inflammation des intestins, ou de bas-ventre.

Maladie très-douloureuse et très-dangereuse.

CETTE maladie est une des plus douloureuses et des plus dangereuses auxquelles les hommes soient sujets.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation de bas-ventre.

ELLE est en général produite par les mêmes causes que l'*inflammation* de l'*estomac*. La *constipation*, les *vers*, les fruits qui ne sont pas mûrs, les noix mangées en grande quantité, la *bière* venteuse, l'ancienne *aile*, ou la vieille *bière* gardée en bouteille, le *vin* verd et le *cidre aigre*, peuvent produire cette maladie. Elle peut encore être occasionnée par une *descente*, par des *tumeurs squirreuses* dans les *intestins*, par l'adhésion de leurs parois les unes aux autres, par une *pierre* qui se forme dans le *canal intestinal*, etc.

Noms différens que porte cette maladie. Tels que, Passion iliaque, Entéritis, Colique inflammatoire, de *miserere*, volvulus, etc.

On a donné différens noms à l'*inflammation des intestins*: on l'a appelée *passion iliaque*, *entéritis*, etc., selon la partie du bas-ventre qui en est affectée. (On l'appelle encore quelquefois *colique inflammatoire*, *volvulus*, *colique de miserere*, etc.) Cependant, comme le traitement est presque le même, en quelque partie du *canal intestinal* que la maladie soit située, nous croyons devoir omettre toutes ces divisions, de crainte d'embarrasser le lecteur.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation de bas-ventre.

LES *symptômes* de l'*inflammation des intestins* sont à-peu-près les mêmes que ceux de la maladie précédente.

La seule différence est que la douleur est plus aiguë, et qu'elle est située plus bas, autour du nombril. Le ventre est serré comme par une espèce de corde; la *constipation* est constante; le *pouls* est *fréquent, petit, enfoncé, perdu;* la soif excessive, et la chaleur très-grande. Le *vomissement* est aussi plus violent: le malade vomit une matière abondante glaireuse, ensuite mousseuse et d'une saveur désagréable: à cette matière succède une *bile âcre* qui corrode le gosier; enfin, il rend quelquefois par la bouche les *excrémens*, les *lavemens*, les *suppositoires*, etc. (2). Il rend continuellement des

Symptômes particuliers.

(2) Le D.r BUCHAN dit, *quelquefois;* car le *vomissement* des *excrémens* n'est pas un *symptôme* essentiel à cette maladie, quoique la plupart des auteurs avancent le contraire. On a vu des *passions iliaques*, dans lesquelles ce *symptôme* a manqué, et on a vu d'autres maladies dans lesquelles il s'est manifesté. D'ailleurs, il n'a lieu que quand les *selles* sont totalement supprimées.

Je n'ignore pas, dit CH. LE ROY, que tous les auteurs avancent, que c'est le *vomissement stercoral* qui caractérise la *passion iliaque;* mais il est certain que les malades en périssent souvent, sans avoir rendu de pareilles matières, et que le marc que déposent les matières *bilieuses* rendues par le *vomissement*, en est un signe beaucoup plus constant, et qui a lieu au commencement de la maladie. Ces matières *bilieuses* sont dans ces cas, épaisses, gluantes, souvent d'une couleur verte foncée, et déposent une espèce de marc ou de sédiment de même couleur. *Mélanges de Physique et de Médecine*, tom. j, pag. 304.

Symptôme caractéristique.

vents par en haut, et éprouve souvent une *suppression d'urine*.

Symptômes favorables.

Lorsque les douleurs changent de place, que les *vomissemens* n'ont lieu que par intervalles, et que les *lavemens* sont rendus par en-bas, on doit bien augurer de la maladie.

Symptômes dangereux.

Mais si le malade vomit les *lavemens* et les matières fécales, s'il est excessivement faible, s'il a un *pouls petit* et *tremblotant*, s'il est pâle, affaissé, si son haleine a une odeur désagréable et puante, on est fondé à craindre que la maladie n'ait une fin malheureuse.

Symptômes mortels.

Les *sueurs visqueuses*, les *déjections* noires et fétides, accompagnées d'un *pouls intermittent* et d'une cessation totale de douleur, sont des signes de *gangrène* déjà commencée, et d'une mort prochaine.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Inflammation de bas-ventre.

Le même que celui de l'inflammation de l'estomac.

LE *régime*, pour cette maladie, est le même que celui que nous avons prescrit pour l'*inflammation de l'estomac* (Art. III du §. I de ce Chap., pag. 424 et suiv. de ce Vol.). Il faut tenir le malade tranquille, empêcher qu'il n'ait froid, et écarter de lui tout ce qui peut exciter les *passions* de l'ame. Les *alimens* seront très-légers et donnés en petite quantité. La boisson sera *délayante*, telle que du *petit-lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, etc.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'on doit administrer dans l'Inflammation de bas-ventre.

LA *saignée*, ainsi que dans l'*inflammation de l'estomac*, est ici de la dernière importance. Elle doit être faite aussitôt que les *symptômes* se manifestent, et répétée selon la force du malade et la violence des douleurs, (ainsi qu'on l'a prescrit, note 1 de ce Chap.). Importance de la saignée;

Il faut en même temps appliquer un *vésicatoire* sur l'endroit où la douleur est le plus sensible; non-seulement il appaise la douleur des *intestins*, mais encore il produit un si heureux effet, que les *lavemens* et les *purgatifs* qui n'agissaient pas auparavant, opèrent dès que le *vésicatoire* commence à agir. Du vésicatoire appliqué sur l'endroit de la douleur;

Les *fomentations* et les *lavemens laxatifs* sont de la même importance. On baignera souvent les pieds et les mains du malade dans l'eau tiède. On appliquera sur le ventre des linges trempés dans l'eau chaude, sur le *nombril*, des vessies pleines d'eau chaude; et sous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Des fomentations, des lavemens laxatifs, des bains de jambes, etc.

Les *lavemens* seront composés d'eau d'*orge*, ou de *gruau*, avec du *sel* (*muriate de soude*), et adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*, ou du *beurre frais*. On en donnera un toutes les deux ou trois heures, et plus souvent, si la *constipation* est opiniâtre. Comment doivent être composés les lavemens.

(Plus les douleurs sont violentes, plus l'*inflammation* est considérable, et plus les *remèdes* doivent être adoucissans. Les *lavemens* avec le *sel* ne doivent donc être donnés qu'avec circonspection, et il faut qu'ils soient toujours

adoucis avec de l'*huile d'amandes douces* ou d'*olives fine.*

Nous croyons même que, dans ces cas, les *lavemens* composés de *décoctions émollientes*, ou d'*infusions mucilagineuses* adoucissantes, conviendraient encore mieux que ceux prescrits avec des huiles et des graisses. En conséquence, on en préparerait avec les fleurs et racines de *guimauve*, avec la *graine de lin*, la *fraise de veau*, etc., qu'on rendrait *laxatifs*, s'il était nécessaire, avec la *casse* ou la *manne.* On pourrait ajouter sur chaque *lavement* une demi-tête de *pavot* ou une tête entière, selon l'intensité des douleurs.)

Lorsque la maladie ne cède pas aux remèdes précédens, il faut donner des purgatifs accompagnés de calmans.

Si la maladie ne cède ni aux *lavemens*, ni aux *fomentations*, il faut avoir recours aux *purgatifs* d'une certaine force. Mais, comme en irritant les *intestins* ils augmentent souvent la contraction de ces parties, et par-là ne répondent pas à l'intention dans laquelle on les prescrit, il faut les accompagner de quelques *calmans*, qui, en assoupissant les douleurs, et en appaisant les *contractions spasmodiques* du *bas ventre*, favorisent singulièrement, dans ce cas, l'opération des *purgatifs* (3).

Avant que d'en venir à ces purgatifs, il faut administrer des frictions huileuses.

(3) Avant que d'en venir à ces *purgatifs*, qui, comme l'observe très-bien l'auteur, peuvent, en irritant les *intestins*, aggraver la maladie, nous voudrions qu'on employât les *frictions huileuses* sur le *bas-ventre*, dont CH. LE ROY tirait un si grand avantage, et dont nous avons fait usage avec beaucoup de succès. Voici comment on administre ces *frictions.*

Manière de les donner.

On a de l'*huile d'amandes douces*, ou *d'olive*, que l'on fait chauffer dans un vaisseau convenable. Quand elle est chaude à un certain degré, on y trempe la main, et on en frotte le ventre du malade en tous sens. Quand l'*huile* de la main est absorbée, on la trempe de nouveau, et l'on refrotte. On continue cette operation pen-

Un

Un *remède* qui réussit à lâcher le ventre, c'est une *dissolution de sels amers purgatifs*, qu'on prépare de la manière suivante : Purgation composée de sels amers.

Prenez de *sel cathartique*, ou de *sel d'Epsom* (*sulfate de magnésie*), six décagrammes (deux onces). Faites dissoudre dans un demi-litre (chopine) d'eau chaude, ou de *gruau* léger. Recette.

On donnera une petite tasse de cette *dissolution* toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opère. Dose.

On donne en même temps quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*eau de menthe*, ou de *canelle simple*, pour empêcher l'irritation et prévenir le *vomissement*. Dose du calmant qu'il faut donner en même temps.

Les *acides* ont souvent arrêté les *vomissemens*, et calmé les autres *symptômes* de cette maladie. Il faudra donc *aciduler* la boisson du malade avec de la *crême de tartre* (*tartrite aci-* Ce qu'il faut faire pour arrêter le vomissement.

---

dant un quart-d'heure ou une demi-heure. J'ai vu le ventre se lâcher à la première tentative ; mais souvent il faut réitérer cette opération trois ou quatre fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si, contre toute apparence, ces *frictions* répétées convenablement ne réussissent point, nous croyons qu'on doit encore en venir aux *bains*, que l'auteur conseille plus bas, avant que de prescrire les *purgatifs* forts. Il faut même prescrire les bains entiers. Observation.

Les *bains* m'ont singulièrement reussi chez une jeune femme, qu'un chirurgien avait abandonnée, regardant comme impossible qu'on pût jamais la faire évacuer. Je la fis mettre dans un *bain* d'une chaleur très-modérée. Elle ne put y rester, à ce qu'on me dit, qu'un quart-d'heure. Cependant la malade, remise dans son lit, eprouva un calme qui lui fit demander un second *bain*. On le lui accorda au bout de deux heures du premier ; elle y resta plus d'une demi-heure, et elle n'en sortit que pour rendre une *selle* copieuse.

dule de potasse), du *suc de citron*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, du *vinaigre*.

Lorsque le malade ne peut rien garder dans l'estomac.

Mais il arrive souvent que le malade ne peut rien garder de liquide dans l'*estomac*, alors il faut le purger avec des *pilules*. J'ai éprouvé en général que celles-ci réussissaient très-bien.

Purgation en pilules.

Prenez de *jalap*, de *tartre vitriolé* (*sulfate de potasse*), } de chaque quinze décigrammes (trente grains);
d'*opium*, demi-décigramme (un grain);
de *savon d'Alicante*, quantité suffisante.

Réduisez le *jalap* en poudre, ainsi que l'*opium*; mêlez toutes ces substances; faites-en une pâte avec le *savon d'Alicante*, et partagez en *pilules* plus ou moins grosses.

Dose.

Le malade les prendra en une seule dose, toutes à-la-fois, ou l'une après l'autre; et si, quelques heures après, elles n'ont pas opéré, il en reprendra la même dose.

Bain entier d'eau chaude.

Si, malgré tous ces moyens, on ne peut parvenir à lâcher le ventre, on plongera le malade dans un *bain* chaud, de manière qu'il ait de l'eau jusqu'à la *poitrine*, (comme il est prescrit note précédente, pag. 433 de ce Vol.). J'ai vu ce moyen réussir, lorsque tous les autres *remèdes* avaient été employés sans succès. Le malade restera dans l'eau autant de temps que ses forces le lui permettront; et si le premier *bain* n'a pas l'effet désiré, il en prendra un second aussitôt que ses forces seront réparées. Il est plus avantageux et plus sûr de prendre plusieurs *bains*, que de rester trop long-temps dans le même; et souvent il faut y revenir plusieurs fois, avant qu'il produise son effet.

Moyen à tenter quand on désespère d'évacuer le malade.

On a vu quelquefois, qu'après avoir en vain essayé toutes sortes de *remèdes* pour évacuer, on y réussissait en plongeant les *extrémités* inférieures du malade dans de l'eau froide, ou en le faisant marcher pieds nus sur le carreau humide, ou en jetant de l'eau froide sur ses jambes et sur ses cuisses; et quand tous les autres moyens ont échoué, celui-ci mérite au moins d'être tenté. A la vérité il n'est pas sans danger; mais il vaut mieux, dans ce cas désespéré, employer un *remède* incertain, que de ne point en employer du tout.

Mercure crud :

On a coutume, dans les cas désespérés, d'administrer le *mercure crud*. On le donne à deux, trois hectogrammes (six, neuf onces), même à un demi kilogramme (une livre); mais il ne faut jamais aller au-delà (*a*).

Avantageux lorsqu'on n'a pas lieu de craindre la gangrène.

Lorsqu'il y a lieu de soupçonner la *gangrène* dans le ventre, il ne faut pas tenter ce *remède :* incapable alors de guérir le malade, il ne ferait que hâter sa mort. Mais quand la connexion ou le collement des *intestins* est de nature à pouvoir être guéri par la force, le *mercure* est alors non-seulement un *remède* convenable, mais encore le meilleur que l'on puisse administrer, parce qu'il est de toutes les substances que nous connaissons la plus propre à se faire un passage à travers le *canal intestinal*.

Ce qu'il faut faire lorsque l'inflamma-

Si la maladie est causée par une *descente*, il faut tâcher de faire rentrer l'*intestin*. Pour

(*a*) Quand on donne le *mercure* à trop grande dose, il manque son effet, parce que faisant baisser, par sa pesanteur, le fond de l'*estomac*, ce *minéral* ne peut plus passer par le *pylore*, ou par l'orifice de l'*estomac* qui conduit aux *intestins*. (Voyez Tom. I, Chap. II, note 3.) Dans ce cas, on est obligé de suspendre le malade par les talons, afin qu'il puisse rendre le *mercure* par la bouche.

Si on du bas-ventre est occasionnée par une descente.

cet effet, on pose le malade de manière qu'il ait la tête très-basse, et on presse légèrement avec les doigts et la main l'*intestin sorti*. Si, par ce moyen, les *lavemens* et les *fomentations* ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération chirurgicale, qui peut seule soulager le malade. (Mais il n'y a qu'un chirurgien expérimenté qui puisse la faire.

Combien il est important de commencer par examiner si le malade n'a pas de descente, et avec quelle attention il faut faire cet examen.

La première attention qu'il faut avoir chez une personne attaquée de cette maladie, est de voir si elle n'a pas une *descente*. Il faut faire cet examen avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'est pas toujours apparente, sur-tout aux femmes. Il ne faut pas se contenter de palper les aines; il faut palper encore toute l'étendue du ventre, parce qu'il peut y avoir des *descentes* dans toutes les parties de cette cavité, comme on le verra Tom. IV, Chap. LII, §. X, Art. III. Aussitôt qu'on a reconnu qu'il y a une *descente*, il faut la réduire, ou faire rentrer le boyau, comme on vient de le dire. C'est le premier *remède* qu'il y ait alors à faire, et souvent on n'a plus besoin d'aucun autre.)

ARTICLE V.

Moyens de se préserver de l'Inflammation de bas-ventre.

Eviter la constipation; pourquoi?

QUICONQUE voudra éviter cette maladie cruelle et dangereuse, ne doit jamais rester trop long-temps sans aller à la garderobe; car on a trouvé dans les *intestins* de ceux qui étaient morts de cette maladie, plusieurs livres de *matière fécale* durcie et desséchée.

Les fruits verts, les liqueurs venteuses;

Il ne mangera point de fruits verts; il ne boira point de liqueurs passées, *venteuses*, etc. J'ai vu une trop grande quantité de fruits cuits au four causer cette maladie, parce que ce ne

sont guère les bons fruits que l'on mange de cette manière.

Il évitera le froid que l'on prend par des habits mouillés, et sur-tout par l'humidité des pieds, (enfin, il fuira toutes les causes exposées pag. 428 de ce Vol., puisqu'elles peuvent l'occasionner). Le froid humide.

§. III.

Des diverses espèces de Coliques.

LES *coliques* ont un grand rapport avec les deux maladies précédentes, soit pour les *symptômes*, soit pour le *traitement*. Elles sont, en général, accompagnées de *constipation* et de douleurs aiguës dans les *intestins*; et elles demandent un *régime délayant*, des *évacuations*, des *fomentations*, etc. Caractères et traitement des coliques en général.

Les *coliques* ont des noms différens, suivant les causes dont elles dépendent. Telles sont la *colique venteuse*, la *colique bilieuse*, la *colique hystérique*, la *colique nerveuse*, etc. Comme chacune des *coliques* que nous venons de nommer demande une méthode particulière de *traitement*, nous allons en décrire les *symptômes* les plus généraux, ainsi que les moyens de les guérir (4). Division des coliques relativement à leurs causes.

---

(4) On donne le nom de *colique* à toute douleur, plus ou moins *aiguë*, qui se fait sentir dans le *bas-ventre*, sur-tout dans le trajet que fait l'*intestin colon*, d'où vient le mot *colique*. On a distingué les *coliques*, à raison du siége de la douleur, et à raison des causes qui les font naître. Le D.r BUCHAN n'admet que cette dernière division, et c'est avec grande raison. Car les maladies appelées *colique néphrétique*, *colique hépatique* et *colique d'estomac*, ne sont pas, dans la vraie signification du terme, des *coliques*. Les deux premiè- Définition du mot colique. Ce qu'on doit entendre par ce mot.

ARTICLE PREMIER.

De la Colique flatueuse, ou venteuse.

Caractères de la colique venteuse.

(La *colique venteuse* est causée par des *vents* ou *flatuosités* qui distendent et gonflent les *intestins* : elle est très-souvent compliquée avec la *colique spasmodique* ou *nerveuse*, dont nous traiterons Art. IV de ce §. Elle doit son existence à des matières *visqueuses* et tenaces qui renferment beaucoup d'*air*, que la chaleur dégage.)

Causes de la Colique venteuse.

LA *colique venteuse*, ou *colique de vents*, est occasionnée par un usage immodéré de fruits verts, d'*alimens* de difficile *digestion*, de *végétaux venteux*, de liqueurs encore en *fermentation*, etc. Elle peut encore être l'effet de la *transpiration* arrêtée, ou du froid.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes délicates, dont les facultés *digestives* sont très-faibles, y sont le plus sujettes.

Symptômes de la Colique venteuse.

LA *colique venteuse* a son siége dans l'*estomac*, ou dans les *intestins*. Elle est accompagnée d'une tension douloureuse dans la partie affectée. Le malade sent des *borborygmes*, ou des grouillemens dans le ventre.

(L'*air* qui se dilate de plus en plus, gonfle les *intestins*, distend leurs parois au-delà de leur *ton* ordinaire, et les jette dans l'*atonie*. Cette *fla-*

---

res ne sont autre chose que les maladies connues sous le nom d'*inflammation des reins* et du *foie*, dont elles ne peuvent être distinguées, ainsi que nous le ferons voir §. IV et VI de ce Chap. ; et la dernière est la *cardialgie*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLIV.

tulence est sensible, sur-tout à l'*hypocondre* gauche : on sent, lorsqu'on y fait attention, l'*intestin colon* boursoufflé : le ventre est enflé, dur, et résonne comme un tambour. Quelquefois son volume s'accroît à un point que l'on croirait qu'il ne pourra résister à la distension : c'est ce qui occasionne la difficulté de respirer qui accompagne souvent cette espèce de *colique*.)

Le malade se trouve ordinairement soulagé, après avoir rendu des *vents*, soit par haut, soit par bas. La douleur est rarement fixe. Les *vents* courent d'un *intestin* dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin ils sortent. (Quand on presse le ventre, il n'est point douloureux, comme dans l'*inflammation* du *bas-ventre*. Symptômes caractéristiques.

Cette maladie est encore accompagnée de *bâillemens*, de *nausées*, de *cardialgie* et de *constipation*. La distension des *vaisseaux* est quelquefois si considérable, que le nombril en est forcé, etqu'il s'y forme une *hernie* ou *descente*. Quand les douleurs sont dans les *intestins grêles*, ou *petits intestins*, et qu'elles affectent le *duodénum* et le *colon*, il est difficile de distinguer cette *colique* de la *cardialgie*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLIV.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

Traitement de la Colique venteuse.

QUAND cette maladie est occasionnée par des liqueurs *venteuses*, par des fruits verts, par des *végétaux aigres*, etc., le meilleur *remède*, aux premières apparences des *symptômes*, est de boire un peu d'*eau-de-vie*, ou de toute autre *liqueur spiritueuse* de bonne qualité. Causée par des liqueurs venteuses, des fruits verts, etc., elle demande de l'eau-de-vie;

Le malade doit encore se tenir les pieds chauds, au moyen de chaufferette, ou de brique chauffée, De tenir les pieds, l'estomac et le

ventre chaudement; et on lui appliquera des linges chauds sur l'*estomac* et sur le ventre.

De faire des frictions sèches sur ces parties. (On lui fera des *frictions* sèches sur la *région* de l'*estomac* et sur le ventre, avec la main chauffée, ou avec des linges doux, également chauds. Ces *frictions* font ordinairement rendre des *vents :* on les réitérera jusqu'à ce que le malade soit sensiblement soulagé.)

Mais l'eau-de-vie et les remèdes échauffans ne conviennent que lorsque la colique dépend de ces causes; encore faut-il ne les donner que dans les commencemens. Cette espèce de *colique* est la seule dans laquelle on puisse hasarder d'employer les *esprits ardens*, les *aromates* et les autres *remèdes échauffans :* encore ne faut-il le faire qu'au commencement, et avant qu'aucun *symptôme* d'*inflammation* se soit manifesté. En effet, nous avons lieu de croire que les *coliques* occasionnées par des *alimens venteux*, peuvent toujours se guérir par les *esprits ardens* et par les liqueurs *échauffantes*, si on les emploie immédiatement après les premiers signes de *vents*.

Elle serait pernicieuse s'il y avait le moindre symptôme d'inflammation. Comment il faut alors traiter le malade. Mais lorsque les douleurs existent depuis un temps considérable, et qu'on a lieu de craindre qu'il n'y ait déjà un commencement d'*inflammation* dans les *intestins*, il faut s'abstenir de tous les *remèdes échauffans*, comme d'autant de *poisons*. Il faut alors traiter le malade comme s'il avait une véritable *inflammation d'intestins* ou de *bas-ventre*, (dont on a parlé Art III et IV du §. II de ce Chap., pag. 430 et suiv. de ce Vol.).

Lorsqu'elle est causée par des alimens qui ne sont pas venteux de leur nature, il faut donner les délayans. Il y a des *tempéramens* auxquels plusieurs espèces d'*alimens*, qui ne sont point venteux de leur nature, comme le *miel*, les *œufs*, etc., donnent des *coliques venteuses*. J'ai reconnu, en général, que la meilleure manière de les guérir, était de leur faire boire abondamment des liqueurs légères *délayantes*, comme de l'eau de *gruau*, du *posset* léger, de l'*eau* panée, etc.

La *colique venteuse*, qui vient d'excès et d'*indigestion*, se guérit ordinairement d'elle-même, par le *vomissement*, ou par les *selles*; raison pour bien se garder d'arrêter ces *évacuations*: il faut, au contraire, les favoriser, en faisant boire abondamment de l'eau chaude, ou du *posset* léger; et quand la violence des *symptômes* est passée, le malade peut prendre une dose de *rhubarbe*, ou tout autre *purgatif doux*, pour emporter les restes de l'*indigestion*.

Lorsqu'elle est dû à des excès et des indigestions, on entretient les évacuations, et on finit par donner de la rhubarbe.

Les *coliques venteuses*, qui sont occasionnées par l'humidité des pieds ou par le froid, se guérissent, en général, dans le commencement, en se baignant les pieds et les jambes dans l'eau chaude, et en prenant des boissons *délayantes* chaudes, capables de rétablir la *transpiration*, comme du *petit-lait au vin*, ou de l'*eau de gruau*, à laquelle on ajoute une petite quantité de *liqueur spiritueuse*.

Lorsqu'elle est occasionnée par l'humidité des pieds, par le froid, etc. on donne des boissons délayantes chaudes, etc.

Moyens de se préserver de la Colique venteuse.

Les gens de la campagne, si sujets aux *coliques venteuses*, s'en garantiraient facilement, en ayant soin de changer d'habits aussi-tôt qu'ils sont mouillés. Ils devraient de même boire un peu d'*eau-de-vie*, ou de toute autre *liqueur spiritueuse*, après avoir mangé des fruits verts.

Eau-de-vie ou liqueurs spiritueuses. Pourquoi?

En ordonnant ainsi l'*eau-de-vie*, nous ne prétendons, en aucune façon, en autoriser l'usage habituel: mais, dans ce cas, les *esprits ardens* sont de vrais *remèdes*, et nous ne craignons pas d'avancer que ce sont même les meilleurs que l'on puisse administrer (5).

(5) On ne doit jamais perdre de vue, que le D.r BUCHAN ne recommande les *liqueurs spiritueuses* que dans les *coliques* purement *venteuses*, et dans le commence-

Eau de menthe poivrée. L'*eau de menthe poivrée* produira à peu près le même effet que l'*eau-de-vie*, et doit même être préférée dans certains cas; par exemple, chez les personnes *nerveuses*, d'ailleurs assez sujettes à cette espèce de *colique*; l'*eau de menthe poivrée* étant un *calmant fortifiant*.

ARTICLE II.

De la Colique bilieuse.

Quel est le siége de cette colique. (CETTE *colique* est excitée par une *bile âcre*, qui irrite et corrode les *membranes* des *intestins*. Elle a son siège dans les *intestins grêles*, mais sur-tout dans le *duodenum*.

Qui sont ceux qui y sont sujets. Elle est fréquente parmi les jeunes gens, d'une *constitution* vigoureuse et sèche, qui boivent beaucoup de *vin* ou de *liqueurs spiritueuses*, qui sont colères, emportés, etc.

Causes. Quelquefois la *colique bilieuse* vient tout-à-coup, après que l'on a bu de l'eau froide pendant l'été, ou lorsque la *transpiration* est supprimée par quelqu'autre cause.)

Symptômes de la Colique bilieuse.

Symptômes précurseurs. CETTE *colique* est accompagnée d'une douleur très-aiguë vers la *région ombilicale*, ou vers le *nombril*. Le malade éprouve une soif ardente; il est ordinairement constipé, (cependant beaucoup moins que dans l'*inflammation de bas-ventre*. Le *pouls* est *fréquent*, le plus souvent petit,

---

ment de ces *coliques*. Dans toute autre *colique*, et même dans les *coliques venteuses* avancées, ou qui donnent lieu de craindre l'*inflammation*, ces liqueurs seraient des *poisons*, comme il le dit très-bien, pag. 440 de ce Vol. Nous traiterons des *vents*, Tom. III, Chap. XLV, §. X.

sans être *dur* ou tendu ; le malade a des étourdissemens; il a la voix rauque).

Il vomit de la *bile* jaune , brûlante , amère. Après ce *vomissement* , le malade semble soulagé ; mais bientôt les douleurs reviennent avec la même violence qu'auparavant. Symptômes caractéristiques.

A mesure que la maladie fait des progrès , la disposition à vomir augmente , et quelquefois au point que le *vomissement* devient presque continuel ; et alors le mouvement des *intestins* est tellement changé , qu'on reconnaît presque tous les *symptômes* d'une *passion iliaque* commençante , (décrite §. II , Art. II de ce Chap., pag. 429 de ce Vol.

Cette maladie se manifeste encore par l'amertume de la bouche , par la chaleur brûlante des *entrailles*. Les douleurs sont tantôt fixes , tantôt vagues. Elles répondent tantôt au *nombril* , tantôt au dos , et tantôt à l'*estomac* , sèlon la partie des *intestins* qui est affectée. La plupart des malades se plaignent d'une douleur semblable à celle que pourrait exciter une corde qui les serrerait fortement. Les *urines* sont épaisses , rougeâtres , et sortent en petite quantité : quelquefois à ces *symptômes* succédent la *jaunisse* , etc.

Lisez , avant d'aller plus loin , les Chap. I et II de ce Vol.).

Traitement de la Colique bilieuse.

Si le malade est jeune et fort , si son *pouls* est *plein* et *fréquent* , il faut le saigner , et ensuite lui donner des *lavemens*. Saignée et lavemens.

Il boira abondamment du *petit-lait clarifié* , ou de l'*eau de gruau* , *acidulés* l'un et l'autre avec le *suc de citron* , ou la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*). On lui donnera de l'eau légère de poulet , dans laquelle on dissou- Boisson acidulée. Tisane laxative.

dra un peu de *manne*, ou on lui fera une *décoction* de *tamarins*, ou toute autre *tisane* légère, *acide* et *laxative*.

Comment doivent être composés les lavemens.

(On lui donnera des *lavemens* adoucissans, composés avec la *décoction* des *plantes émollientes*, ou avec une *infusion* de graine de *lin*, à laquelle on ajoutera de l'*huile d'olive*.)

Fomentations et demi-bains chauds.

Outre les *saignées* et les *délayans*, il est nécessaire de *fomenter* le ventre du malade avec des linges trempés dans de l'eau chaude; et quand ces moyens ne réussissent pas, il faut plonger le malade dans un bain chaud, jusqu'à la poitrine.

Frictions huileuses.

(Les *frictions*, dont nous avons parlé note 3 de ce Chap., pag. 432 de ce Vol., conviennent également dans cette maladie.)

Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est opiniâtre.

Dans cette *colique*, le *vomissement* est souvent très-difficile à arrêter: alors il faut donner au malade de l'*eau panée*, ou une *infusion* de *menthe des jardins* dans de l'eau. Si ces *remèdes* ne réussissent point, on administrera la *potion saline*, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, et on la répétera selon l'urgence des cas.

Thériaque sur le creux de l'estomac, et en lavement.

On pourra appliquer sur le creux de l'*estomac* un *emplâtre* de *thériaque*, et donner fréquemment des *lavemens*, avec suffisante quantité de *thériaque* ou de *laudanum* (6).

Il est important d'attaquer cette maladie dès qu'elle se présente. Pourquoi?

(6) Lorsqu'on ne s'oppose pas de bonne heure au progrès que peut faire la *colique bilieuse*, le mal empire souvent à un tel point, que les secours de l'art deviennent inutiles. La *bile* s'altère, se décompose, et se corrompt de plus en plus; les *intestins* s'enflent prodigieusement; ils sont bientôt corrodés, *gangrenés*, et le malade meurt au milieu des secours qu'on lui donne.

Observation.

On trouve une observation à l'appui de ce qu'on avance ici, dans les *Ephémérides d'Allemagne*. Un

(Lisez le §. III du Chap. II de ce Vol., qui traite de la *convalescence.*)

Moyens de se préserver de la Colique bilieuse.

CEUX qui sont sujets à des retours fréquens de la *colique bilieuse*, mangeront très-peu de viande, et se nourriront de *végétaux* légers. Ils prendront en outre, de temps en temps, une dose de *crême de tartre (tartrite acidule de potasse)* et de *tamarins*, ou tout autre *laxatif acide* et *rafraîchissant.*

Végétaux légers.

Laxatifs acides et rafraîchissans.

(Nous ne pouvons rien recommander de plus avantageux dans ce cas, que les fruits à grande dose, ou le *laxatif* doux, connu sous le nom de *marmelade de Trouchin.*)

Marmelade de Trouchin.

ARTICLE III.

De la Colique hystérique.

(La *colique hystérique* est une maladie particulière aux femmes. Elle revient par intervalles, souvent sans aucune cause évidente; et l'affection la plus légère, un exercice immodéré, le moindre excès, sont capables de la faire renaître.

Maladie particulière aux femmes.

Les femmes qui ont une *constitution* lâche et molle, un *tempérament flegmatique* et *pituiteux*, sont le plus sujettes à cette maladie.

Qui sont celles qui y sont sujettes.

---

homme d'une *constitution* chaude et sèche, sujet depuis long-temps à une *colique bilieuse*, eut des douleurs atroces, rendit par les *selles* des matières verdâtres, et par le *vomissement*, des matières noires. Il mourut bientôt après, sans qu'on eût pu calmer la violence de son mal. Immédiatement après sa mort, son ventre enfla considérablement; on l'ouvrit. La plupart des *viscères* furent trouvés corrompus ou *ulcérés*, et la puanteur qui s'en exhalait était horrible.

Celles qui ont déjà essuyé de *accès* de *vapeurs*, et qui ont été affaiblies par des *accouchemens laborieux*, ne manquent guère d'éprouver, tôt ou tard, cette maladie, qui leur est souvent funeste.)

Symptômes de la Colique hystérique.

LA *colique hystérique* a beaucoup de ressemblance avec la *colique bilieuse*. Elle est accompagnée de douleurs *aiguës* vers la *région de l'estomac*, de *vomissemens*, etc.; mais ce que la malade vomit dans cette maladie, est ordinairement de couleur verdâtre.

Symptômes caractéristiques.

La malade est dans un grand *abattement*, et dans un découragement marqué : elle respire très-difficilement : elle rend des *selles* verdâtres. Les douleurs ne sont pas fixes, mais tantôt dans une partie du ventre, tantôt dans une autre. Quelquefois ces douleurs cessent pendant quinze jours ou trois semaines, et reviennent ensuite avec plus de fureur que jamais. Tels sont les *symptômes* qui caractérisent particulièrement cette maladie, qui quelquefois est accompagnée de *jaunisse*; mais, en général, cette *jaunisse* disparaît d'elle-même en peu de jours.

Traitement de la Colique hystérique.

Toute espèce d'évacuation est contraire dans cette colique.

DANS cette espèce de *colique*, toutes les *évacuations*, comme celles qui résultent des *saignées*, des *vomitifs*, des *purgatifs*, sont nuisibles, et il faut éviter tout ce qui tend à affaiblir et à abattre la malade.

Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est considérable.

Cependant si le *vomissement* devient considérable, on lui donnera de l'eau tiède, ou du *posset* léger, pour nettoyer l'*estomac*. On lui fera prendre après, quinze, vingt, vingt-cinq

gouttes de *laudanum liquide* dans un verre d'*eau de canelle ;* ce qu'on répétera toutes les dix ou douze heures, jusqu'à ce que les *symptômes* soient calmés.

On peut faire prendre à la malade, toutes les six heures, quatre ou cinq *pilules fétides*, et par-dessus un verre d'*infusion* de *pouliot.* Si l'*assa-fétida* lui paraît trop désagréable, comme il arrive quelquefois, on lui donnera une cuillerée à bouche de *teinture de castoreum* dans un verre *d'infusion de pouliot ;* ou trente, quarante gouttes de *baume du Pérou*, versées sur un morceau de *sucre.* On peut encore faire usage de l'*emplâtre antihystérique*, qui souvent produit de bons effets.

Pilules fétides.

Teinture de castoreum.

Baume du Pérou.

Emplâtre antihystérique.

(Les hommes *hypocondriaques* sont souvent sujets à des douleurs qui ont beaucoup de ressemblance avec celles de la *colique hystérique :* aussi tout ce qu'on vient de dire dans cet article, convient-il à la *colique* qu'on peut appeler *hypocondriaque.* Au reste, chez les hommes et les femmes, cette *colique* quelquefois n'est qu'un *symptôme* des *affections hypocondriaque* et *hystérique*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLV, §. XII et XIII.)

Les hommes hypocondriaques sont sujets à une colique à-peu-près semblable.

ARTICLE IV.

De la Colique nerveuse.

LES *mineurs*, les *fondeurs*, les faiseurs de *blanc de plomb*, etc. (ainsi que nous l'avons dit Tom. I, Chap. II), sont fort sujets à cette *colique.* Elle est très-commune dans les provinces d'Angleterre et de France où l'on boit du *cidre*, et l'on croit qu'elle est occasionnée par les vaisseaux de *plomb* qu'on y emploie pour préparer cette liqueur. Elle est encore

Qui sont ceux qui sont sujets à cette maladie, et dans quel pays on l'aperçoit frequemment.

fréquente dans les Indes Occidentales, où elle est appelée *colique sèche* (7).

Symptômes de la Colique nerveuse.

Symptômes avant-coureurs.

(ELLE s'annonce par des douleurs vagues du ventre, par des inquiétudes et des tressaillemens *convulsifs*. La *constipation*, les douleurs d'*estomac*, les *vomissemens*, la pâleur du visage, accompagnent aussi cette période. Les malades ont la tête lourde et souffrante, les yeux égarés ; ils perdent quelquefois l'usage de la raison.

---

(7) Tous ceux qui boivent du *vin* adouci par la *litharge*, comme nous l'avons fait voir Tom. I, Chap. III, note 5; les *peintres*, qui usent de plusieurs préparations de *plomb*; les *potiers*, qui le font entrer dans leur vernis; les *fondeurs en caractères*, les *lapidaires*; ceux qui boivent de l'eau qui a passé dans des tuyaux ou des vaisseaux de *plomb*, qui mangent du *beurre* dans lequel on a mêlé de la *céruse*, pour le rendre plus pesant; ceux qui boivent des *vins* verts et *aigres*, etc., y sont très-exposés. Voilà pourquoi on nomme encore cette maladie, *colique* des *plombiers* ou de *plomb*, des *peintres*, des *potiers*, de *Poitou*, *végétale*, *métallique*, *spasmodique*, *convulsive*, etc.: car il n'est pas douteux que le Dr. BUCHAN ne confonde avec la *colique nerveuse*, toutes celles que nous venons de nommer.

Noms différens que porte cette espèce de colique.

Nous savons que ce sentiment n'est pas celui de tous les médecins. Mais il est d'autant plus fondé, que les différentes descriptions que nous avons de ces maladies, faites par les médecins de l'un et l'autre parti, présentent toujours les mêmes caractères essentiels. Il s'en faut de beaucoup qu'on soit autant d'accord sur le traitement. Les méthodes qu'on suit sont diamétralement opposées. La première, que prescrit l'auteur, s'appelle *antiphlogistique*, ou *catholique*; l'autre, se nomme *méthode forte*. Comme cette dernière paraît avoir beaucoup de faits en sa faveur, nous en donnerons l'exposé à la suite de celle du D.r BUCHAN, dans le courant de la note 8, pag. 451.

Bientôt

Bientôt la douleur du ventre augmente, et se fixe vers le *nombril*, qui est retiré et enfoncé. Souvent cette douleur est si vive, que les malades se roulent sur leurs lits, en jetant les hauts cris. Il semble alors qu'une compression violente diminue leurs maux. A cette époque, les *urines* et les excrémens sont retenus: l'*anus* semble remonté et fermé *spasmodiquement*. Il survient aussi des *convulsions*, la perte de la vue et de la voix, quelquefois même des *accès épileptiques*. Symptômes caractéristiques.

Pendant ce temps, le *pouls* est *ondulant* et presque *naturel*. Si les malades ne sont promptement secourus, les *extrémités* supérieures se paralysent, les doigts deviennent crochus, et ces accidens secondaires semblent être la *crise* de la maladie: d'autres fois, lorsque le mal empire, les malades meurent dans des douleurs effroyables.)

Cette *colique* est plus douloureuse que toutes les autres maladies des *intestins*, et elle dure souvent long-temps. Je l'ai vue continuer pendant des huit ou dix jours, accompagnée, durant tout ce temps-là, d'une *constipation* qui résistait à tous les secours de la médecine, et cependant céder à la fin, et le malade en revenir (*b*). Mais cette maladie laisse, en général, Cette espèce est la plus douloureuse de toutes les coliques.

(*b*) Comme la *fumée de tabac*, introduite dans les *intestins* par le fondement, réussit souvent à lâcher le ventre, tandis que tous les autres *remèdes* échouent, il faut que tous les chirurgiens se procurent l'instrument inventé à cet effet, (et décrit parmi ceux de la *Boîte fumigatoire*, dont nous parlerons Tom. IV, Chap. LIII, §. II, et à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Boîte fumigatoire*). On peut l'avoir à peu de frais, et elle servira dans plusieurs autres occasions, comme pour rappeler à la vie les personnes noyées, etc.

le malade faible ; et elle se termine souvent par la *paralysie*.

Traitement de la Colique nerveuse.

Méthode antiphlogistique, ou catholique.

LE traitement général de cette maladie approche de si près de celui de la *passion iliaque*, ou de l'*inflammation du bas-ventre*, que nous ne croyons pas devoir y insister davantage. Il faut lâcher le ventre par des *purgatifs* doux, donnés à petites doses, et souvent répétés : il faut aider l'action de ces *purgatifs* par des *lavemens huileux*, des *fomentations*, etc.

Purgatifs doux, lavemens huileux, et fomentations.

Huile de castor.

L'*huile de castor* passe pour un *remède* singulièrement approprié dans cette maladie. On la donne par cuillerée, jusqu'à six ou neuf décagrammes (deux ou trois onces), et en *lavemens*, à la dose d'un hectogramme et demi, deux hectogrammes (quatre, cinq, ou six onces).

Dose.

Goudron intérieurement.

Le *goudron des Barbades* est encore regardé comme un *remède* efficace dans la *colique nerveuse*. On peut le donner à la dose de huit grammes (deux gros), trois fois par jour, ou plus souvent, si l'*estomac* peut le supporter.

Dose.

Extérieurement en frictions.

Ce *goudron*, mêlé avec une égale quantité de *rhum* fort, convient encore pour frotter l'épine du dos, dans le cas de picottemens, ou de quelques autres *symptômes* de *paralysie*. Si l'on ne peut se procurer de ce goudron, on frottera le dos avec des *esprits forts*, ou avec un peu d'*huile de noix muscade*, ou de *romarin* (8).

---

(8) Nous ne donnerons point les raisons pour lesquelles la méthode que nous allons décrire, diffère aussi essentiellement de celle qu'on vient de lire. Ces détails ne pourraient intéresser que les médecins, et il n'y en a pas

Si le malade se trouve faible et languissant après que la maladie est guérie, il faut qu'il

Ce qu'il faut faire si le malade est

---

un seul qui ne les connaisse. Nous dirons seulement, que toutes les *chaux métalliques (oxides métalliques)*, et sur-tout celles de *plomb*, étant des *dessicatifs* très-puissans, il est plus que probable que les premiers *symptômes* de la *colique nerveuse* ne sont produits que par la dessication des liqueurs destinées à lubréfier les *intestins*. Ce qui paraît prouvé par les *peintres*, les *doreurs*, etc., qui sentent d'abord une grande sécheresse dans les narines, dans la gorge, au *palais*, et de la douleur aux *amygdales*, etc.

Cela posé, la maladie n'est donc pas essentiellement *inflammatoire*. Il est même très-possible, comme quelqu'un l'a avancé, qu'elle ne le soit jamais que par l'effet du temps, lorsqu'on a temporisé par la *méthode catholique*, et que la maladie s'est accrue au point de devenir *inflammatoire*.

Méthode forte de la Charité de Paris.

Or, voici la méthode qu'il faut suivre pour prévenir ces accidens. Cette méthode est celle de feu le D.r DUBOIS, médecin de la Charité. On la suit encore aujourd'hui dans cet hospice, et elle est suivie par le plus grand nombre des médecins de la France.

Lavement de gros vin et d'huile de noix.

Lorsque la maladie est recente, il est de la plus grande importance de l'attaquer dès les commencemens avec cette méthode, pour les raisons que nous venons d'exposer. On commence par donner au malade un *lavement*, avec quantité suffisante de gros *vin* et d'*huile de noix*, battus ensemble. Une ou deux heures après, on en donne un autre, composé ainsi :

Lavement purgatif fort.

Prenez de *séné* mondé, huit grammes (deux gros);
d'*électuaire diaphœnix*, trois décagrammes (une once);
de *bénédicte laxative*, seize grammes (demi-once);
de *miel mercurial*, six décagrammes (deux onces);
et la pulpe d'une *coloquinte*.

Faites bouillir toutes ces substances dans un demi-litre (une chopine) d'eau; passez.

Après l'effet de ce *lavement*, on répète celui d'*huile* et de *gros vin*. Le jour suivant, on fera vomir le malade

Emétique, thériaque

faible, après que la colique est guérie; prenne l'*exercice du cheval*, ou qu'il fasse usage de *quinquina, infusé* dans le *vin*. Si

---

et laudanum. avec un décigramme et demi, deux décigrammes (trois ou quatre grains) d'*émétique (tartrite de potasse antimonié)* en lavage; et aussitôt après l'action du *vomitif*, on fait prendre huit grammes (demi-gros) de *thériaque*, avec demi-décigramme (un grain) de *laudanum*.

Au troisième jour de la maladie, on redonne des *lavemens*, et l'on fait encore vomir. Le quatrième jour on purge avec la médecine suivante :

Purgatif en plusieurs verres.

Prenez de *séné* mondé, } de chaque
de *tamarins*, } trois déca-
de *sel d'Epsom*, (*sulfate de magnésie*), } grammes, (une once);
de *sel de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), six décagrammes, (deux onces).

Faites bouillir le tout dans d'*eau commune*, un kilogramme (deux livres).

Passez, et dissolvez dans la colature,
d'*électuaire diaphœnix*, } de chaque seize
de *sirop de noirprun*, } gram. (demi-once).

On donnera cette potion purgative en plusieurs verres, à trois quarts-d'heure de distance l'un de l'autre, dans la matinée.

Calmans et tisane sudorifique. On soutiendra les *remèdes* que nous venons d'indiquer, par les deux grammes (demi-gros) de *thériaque*, le demi-décigramme (le grain) de *laudanum*, donnés tous les soirs, et par la *tisane sudorifique* suivante :

Prenez de bois de *gaïac* et de *sassafras*, de chaque trois décagrammes (une once);
de racine de *squine*, } coupées, de chaq.
de *salsepareille*, } un hectogramme
de *bardane*, } (trois onces).

On fera macérer le tout, pendant douze heures, dans un vase de terre vernissé, et dans un litre et demi (trois chopines) d'eau, qu'on fera ensuite bouillir et réduire à un litre.

Le malade en boira plusieurs verres par jour.

Potion cordiale. On donnera aussi, lorsque les forces du malade seront trop abattues, une *potion cordiale*, dont voici la formule :

la maladie se termine par une *paralysie*, alors les *eaux* de *Bath* conviennent singulièrement (9).

Prenez d'*eau de mélisse simple*, } de chaque trois
d'*eau de charbon béni*, } décagrammes (une once);
d'*eau des trois noix*, six décagrammes (deux onces);
de *confection d'hyacinthe*, douze grammes (trois gros);
de *sirop d'œillet*, trois décagrammes (une once).

Mêlez.

La dose de cette *potion*, est une cuillerée ordinaire par heure. Dose.

Lorsqu'on a attaqué la maladie dans les premiers jours de son existence, on en obtient le plus souvent la guérison au bout d'une semaine. Si les douleurs ne sont pas alors totalement calmées, il faut continuer la marche que nous venons d'indiquer, et placer les *purgatifs* aussi près les uns des autres que les forces du malade le permettront.

Dans les jours d'intervalle des purgations, on pourra donner les *bols* suivans : Bols purgatifs.

Prenez d'*aloès succotin*, } de chaque cinq déci-
d'*extrait de rhubarbe*, } gram. (dix grains);
d'*extrait d'ellébore*, } de chaque sept
de *diagrède*, } décigrammes
de *jalap*, } (quatorze grains).
de *sirop de noirprun*, quantité suffisante pour faire cinq à six *bols*, que le malade prendra la veille du *purgatif*.

On ne doit se permettre les *saignées* dans cette *colique*, que quand les *symptômes* sont au plus haut degré d'intensité, ou que la maladie est invétérée et accompagnée de *fièvre*. C'est alors que la *méthode antiphlogistique* du D.r BUCHAN convient : dans tout autre temps de cette maladie, la *saignée* serait inutile; souvent même elle pourrait avoir des suites dangereuses. Quand il faut saigner.

(9) Ces *eaux* tirent leur nom d'une ville d'Angleterre, située dans le duché de Sommerset. Elles sont chaudes; elles peuvent être suppléées par nos *eaux thermales*, telles

Moyens de se préserver de la Colique nerveuse.

POUR prévenir cette *colique*, il ne faut jamais manger de fruits verts, ne jamais boire de liqueurs *acides*, *austères*, etc.

Alimens gras et huileux.

Ceux qui travaillent le *plomb*, ne doivent jamais aller à l'ouvrage à jeun ; leurs *alimens* doivent être *huileux*, ou *gras*. Ils prendront un verre d'*huile d'olive*, avec un peu d'*eau-de-vie*, ou de *rum*, tous les matins ; mais ils ne prendront jamais de *liqueurs spiritueuses* seules.

Liquides.

Les *alimens* liquides sont ceux qui leur conviennent le plus, comme les bouillons gras, etc. ; mais il faut que ces *alimens* soient nourrissans.

Sortir à l'air et éviter la constipation.

Ils sortiront souvent, et pour peu de temps, de leurs laboratoires, où l'*air* est corrompu. Ils éviteront sur-tout la *constipation*, par les moyens prescrits Tom. III, Chap. XLI.

Comment on s'en garantit dans les Indes occidentales.

Dans les *Indes occidentales* et sur la *côte de Guinée*, on a retiré un grand avantage, pour prévenir cette *colique*, de porter un

---

que celles de *Vichy*, de *Bourbonne*, du *Mont-d'Or*, de *Plombières*, de *Barège*, de *Bagnère*, etc., sur-tout par celles de *Balaruc*, qui passent pour *spécifiques* contre la *paralysie*.

Electricité.

Cette espèce de *paralysie* paraît être celle sur laquelle l'*électricité* a le plus de pouvoir, dit GARDANE, dans ses *Conjectures sur l'Electricité Médicale* : mais il croit que, pour rendre les électrisations plus salutaires, on devrait préparer les malades avec des *eaux minérales* telles que celles que nous venons de nommer, et combiner l'action des *remèdes* internes et externes avec celle de l'*électricité*, comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLV, §. III, note 4. Voyez à la *Table générale des Matières*, Tom. V, au mot EAUX MINÉRALES, les précautions dont il faut user pendant qu'on en fait usage.

morceau de flanelle autour de la ceinture, et de prendre pour boisson une *infusion* de *gingembre* en guise de *thé.*

ARTICLE V.

Réflexions sur le traitement des Coliques en général.

Nous pourrions faire mention de beaucoup d'autres espèces de *coliques ;* mais tant de divisions ne serviraient qu'à fatiguer le lecteur. Nous avons parlé des plus essentielles, et l'on doit y faire attention, parce que leur traitement est très-différent.

Cependant, quand même tout le monde ne serait pas en état de saisir ces distinctions, on peut encore, en attendant le médecin, être d'une assez grande utilité au malade, en observant les préceptes suivans : par exemple, dans toute espèce de *coliques*, de baigner les pieds et les jambes dans de l'eau chaude ; d'appliquer sur le ventre et sur l'*estomac*, des linges ou des flanelles trempés dans de l'eau chaude ; de faire prendre au malade beaucoup de boissons *délayantes*, *mucilagineuses ;* enfin, de lui donner des *lavemens émolliens* toutes les deux ou trois heures.

Secours également utiles dans toutes les espèces de coliques.

§. IV.

De l'Inflammation des reins, ou Néphrésie, et de la Colique néphrétique.

(LES auteurs distinguent deux espèces de *néphrésie :* la *vraie*, qui est l'*inflammation des reins*, proprement dite; et la *calculeuse*, qui est également une *inflammation des reins*, causée par une *pierre* ou du *gravier*, et qu'on appelle improprement *colique néphrétique*,

Il y a deux espèces de néphrésie, la vraie et la calculeuse.

ainsi que nous l'avons observé pag. 437 et 438, note 4 de ce Vol. Mais le traitement de ces deux maladies étant le même, nous les ferons marcher ensemble, nous réservant de donner les caractères particuliers à chacune d'elles, en décrivant les *symptômes*.)

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique.

CETTE maladie peut être occasionnée par toutes les causes qui produisent une *fièvre inflammatoire*. Elle peut venir encore de coups ou de contusions aux *reins*, d'une *pierre* ou de *graviers* arrêtés dans ces *viscères*, de *remèdes diurétiques forts*, tels que l'*esprit de térébenthine*, la *teinture de cantharides*, etc.

Les mouvemens violens, comme une promenade forcée, ou à pied ou à cheval, surtout dans un temps chaud, ou tout ce qui peut porter le *sang* avec trop d'abondance dans les *reins*, peut occasionner cette maladie. Elle peut également provenir d'être couché trop mollement, de se tenir trop long-temps sur le dos. Les efforts involontaires, les *spasmes* dans les *vaisseaux urinaires*, etc., peuvent encore y donner lieu.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

(Cette maladie est souvent héréditaire. Les *Gens de Lettres*, et ceux qui mènent une vie sédentaire, y sont sujets. Elle est encore plus familière parmi les buveurs et les libertins. Les *mélancoliques*, et principalement les *goutteux*, y sont très-exposés. Ceux enfin qui en ont souffert une ou plusieurs attaques, doivent s'attendre au retour, s'ils ne suivent le *régime* prescrit à la fin de ce paragraphe.)

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique.

Symptômes communs aux deux espèces de néphrésie et à la colique néphrétique.

LE malade sent une douleur *aiguë* dans le dos et dans la *région* des *reins :* il a de la *fièvre :* il éprouve un engourdissement ou une douleur sourde dans la cuisse, du côté affecté.

L'*urine* est d'abord claire, ensuite elle devient rouge; mais, dans le plus fort de la maladie, elle est ordinairement pâle, sort avec difficulté, avec ardeur, et on n'en rend ordinairement que peu à la fois.

Le malade souffre beaucoup quand il veut marcher ou se tenir droit. Il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre. Il a des envies de vomir; il vomit même, à peu près comme dans la *colique bilieuse.*

Caractères qui les distinguent de la colique bilieuse.

Cependant cette maladie diffère de la *colique,* en ce que la douleur a son siége plus en arrière, et qu'on urine difficilement; *symptômes* constans dans l'*inflammation des reins,* et qui sont rares dans la *colique bilieuse.*

(Voici les *symptômes* caractéristiques de l'*inflammation des reins* proprement dite, et de la *colique néphrétique.*

Symptômes particuliers à l'inflammation des reins, ou néphrésie vraie.

La *néphrésie vraie*, ou *inflammation des reins*, commence par la *fièvre ;* et cette *fièvre* n'est point l'effet de la douleur que cause une *pierre*, comme dans la *colique néphrétique :* elle n'est pas non plus accompagnée d'engourdissement dans les jambes et de rétraction des *testicules*, symptômes de cette même *colique néphrétique.* Mais elle est tantôt forte et ardente, tantôt médiocre, avec un peu de dureté dans le *pouls.* Le malade sent dans un des *reins*, ou

dans tous les deux à la fois, une douleur gravative, qui répond à la troisième côte en commençant à compter par en bas, et à trois travers de doigt de *l'épine du dos*. A ces *symptômes* se joignent les *anxiétés*, l'*insomnie*, les nausées et le *vomissement*. Il rejette d'abord ce qui est contenu dans l'*estomac*, ensuite de la *bile* : le ventre est resserré, l'*urine* est d'un rouge enflammé, et quelquefois sanglante ; quelquefois, la maladie étant à son plus haut période, elle cesse de couler.

Symptômes particuliers à la néphrésie calculeuse, ou colique néphrétique.

La *néphrésie calculeuse*, ou *colique néphrétique*, se distingue de la *néphrésie vraie*, 1.° par une douleur plus *aiguë*, causée parce qu'une *pierre* aura été mise en mouvement par un *exercice* violent, par le cahotement d'une voiture, etc. : cette douleur est *gravative* par intervalle, et revient plus opiniâtrément : 2.° par la couleur de l'*urine*, qui est sanglante, muqueuse et quelquefois graveleuse : 3.° par l'engourdissement de la jambe du même côté : 4.° par la rétraction du *testicule*, et par une douleur qui suit le trajet de l'*uretère* : 5.° par le vomissement qui revient à chaque attaque. Cette attaque dure plusieurs heures ; quelquefois un, deux jours de suite : la fin est annoncée par un écoulement d'*urine*, ou par la sortie de *graviers*, ou d'une *pierre*.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation des reins et dans la Colique néphrétique.

Aliments.

Il faut éviter tout ce qui est de nature *échauffante* et *irritante*. En conséquence, les *alimens*

seront légers : le malade prendra de la *panade*, du bouillon faible, des *végétaux* doux, etc.

Il prendra en abondance des boissons *émollientes*, faibles, comme du *petit-lait*, une *infusion de menthe*, *édulcorée* avec le *miel*, une *décoction* de *racine de guimauve*, d'*orge* et de *réglisse*, etc. Boissons.

Il faut que, malgré le *vomissement*, le malade boive constamment de simples gorgées, ou à très-petits coups souvent répétés, de ces liquides, ou de tout autre également *délayant*. Rien n'est meilleur, ne calme plus *l'inflammation*, et ne détruit plus efficacement la cause *obstruante*, que les *délayans*, pris ainsi en grande quantité, mais peu à la fois. Avantages de délayans pris en grande quantité, mais peu à la fois.

On tiendra le malade tranquille et à son aise. On le garantira du froid, tant que les *symptômes* d'*inflammation* subsisteront.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'il faut administrer dans l'Inflammation des reins et dans la Colique néphrétique.

La *saignée* est ordinairement nécessaire dans cette maladie, surtout dans les commencemens. On peut tirer trois ou quatre hectogrammes (dix ou douze onces) de *sang* du bras ou du pied ; et si les douleurs et l'*inflammation* persistent, il faudra réitérer la *saignée* dans les vingt-quatre heures, principalement si le malade est d'un *tempérament pléthorique*. Saignées dans les commencemens : où il faut les faire.

On peut encore appliquer les *sangsues* aux *veines hémorrhoïdales* ; car cette *évacuation* soulage singulièrement le malade. Sangsues.

On appliquera sur la partie affectée, des linges trempés dans de l'eau chaude, ou des vessies pleines d'eau chaude, et on les renouvellera à Fomentations.

mesure qu'ils se réfroidiront. On rendra ces vessies plus efficaces, en les remplissant d'une *décoction* de *fleurs* de *mauve* et de *camomille*, auxquelles on ajoutera un peu de *safran*, mêlé avec environ un tiers de *lait* frais.

Lavemens émolliens, ou laxatifs.

Les *lavemens émolliens* doivent être répétés souvent; et s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera du *sel* (*muriate de soude*), (comme nous l'avons prescrit pag. 431 de ce Vol.), du *miel*, ou un peu de *manne*.

On emploiera les mêmes *remèdes*, s'il y a des *graviers* ou une *pierre* dans les *reins*. Mais si les *graviers* ou la *pierre* quittent les *reins*, et viennent se loger dans l'un des *uretères*, outre les *fomentations*, il faudra frotter le côté malade avec de l'huile d'*amandes douces*, et donner quelques *diurétiques* doux, comme de l'*eau de genièvre édulcorée* avec un peu de *sirop de guimauve*, ou une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), avec quelques gouttes de *laudanum* liquide, dans un verre de la boisson ordinaire du malade.

Frictions dans le cas de graviers ou de pierre; diurétiques doux.

Exercice.

Il faut encore qu'il prenne de l'*exercice*, soit à cheval, soit en carrosse, s'il est en état de le supporter.

Suites de la maladie, lorsqu'elle ne se termine pas dans les huit premiers jours.

Lorsque la maladie se prolonge jusqu'au septième ou huitième jour, que le malade se plaint d'engourdissement, de pesanteur dans les *reins*, et qu'il a de fréquens *accès de frisson* et des mouvemens fébriles irréguliers, etc., il y a tout lieu de soupçonner qu'il s'amasse de la matière dans ce *viscère*, et qu'il s'y forme un *abcès*.

Signes qui indiquent la formation d'un abcès;

(On est averti de la formation de cet *abcès*, par la rémission de la douleur, par les *frissons* plus ou moins rapprochés les uns des autres, par le sentiment de pesanteur et d'engourdissement dans la partie affectée. On est sûr qu'il est déjà

formé, lorsque ces accidens ayant précédé, il y a battement, ardeur, tension dans le même lieu, et lorsque les *urines* sont *purulentes* et fétides. Qui indiquent qu'il est formé;

Cette *inflammation* est quelquefois suivie de la *gangrène*, qui est annoncée par la cessation subite des douleurs, par un *pouls intermittent*, la *sueur* froide, le *hoquet*, et la *suppression* totale des *urines*; ou l'*urine* est d'une couleur livide, noirâtre; elle est puante, etc. Qui indiquent la gangrène;

Lorsque l'*inflammation* du rein se termine par un *squirre*, la cuisse du même côté devient paralysée, ou le malade boite; et ce mal est sans *remède:* ce qui produit souvent une *consomption* lente, ou l'*hydropisie*, etc.) Un squirre.

Quand les *urines* annoncent que l'*abcès* est déjà formé dans cette partie, il faut que le malade s'abstienne de tout *aliment* âcre, crud et salé: il faut qu'il se nourrisse de végétaux doux et *mucilagineux*; de fruits, de bouillons de jeunes animaux, faits avec de l'*orge* et des plantes potagères communes, etc. Alimens qu'il faut prescrire lorsque l'abcès est formé.

On lui donnera pour boisson du petit-*lait*, du *lait de beurre* qui ne soit point *aigri*. Le *lait de beurre* passe pour un *spécifique* dans l'*ulcère des reins*. Mais pour qu'il agisse en conséquence, il faut qu'on en continue l'usage pendant un temps considérable. Boisson, dans le même cas, Lait de beurre, comme spécifique.

On regarde encore les *eaux minérales ferrugineuses* ou *martiales*, comme souveraines dans ces cas. Il est facile de se procurer ce *remède*, puisqu'on en trouve dans toutes les parties de l'Angleterre (10). Il faut également qu'elles Eaux minérales ferrugineuses.

(10) Les *eaux minérales ferrugineuses* ou *martiales*, ne sont pas moins communes en France. Celles dont on se sert le plus communément, sont celles de *Passy*, près Paris; de *Cransac*, de *Vals*, de *Forges*, de *Pro-*

soient prises pendant long-temps, si l'on veut en retirer de bons effets.

(Si l'*abcès* fait saillie au dehors, ce qui arrive quelquefois, quoique rarement, et si on sent la *fluctuation* à travers les *tégumens*, il faut alors appeler un chirurgien habile, qui fera l'opération appelée *néphrotomie*. Après l'opération on continuera le *régime* et les *remèdes* prescrits pendant l'*abcès*.

Si la maladie annonce vouloir se terminer par un *squirre*, on consultera Tom. III, le Chap. XLVII, §. II; et si elle menace de la *gangrène*, on lira Tom. IV, l'Art. III du §. III du Ch. LII).

ARTICLE V.

Moyens de se préserver de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique.

Ce dont on doit s'abstenir.

CEUX qui sont sujets aux retours fréquens de l'*inflammation des reins*, ou des engorgemens de ces *viscères*, s'abstiendront de *vin*, sur-tout de celui qui abonde en *tartre*. Leurs *alimens* seront légers et de facile *digestion*. Ils feront un *exercice* modéré. Ils ne doivent, ni trop se couvrir dans leurs lits, ni rester trop long-temps sur le dos. (Ils doivent renoncer à coucher sur la plume et sur la laine, et se contenter de coucher sur le crin.)

Alimens.

Exercice.

Comment doivent être composés les lits.

---

rins, de *Boulogne*, etc. (Voyez toutes ces *eaux* à la *Table générale des Matières*, Tom. V; lisez aussi les art. EAUX MINÉRALES et EAUX MINÉRALES ARTIFICIELLES.

§. V.

De l'Inflammation de la vessie.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation de la vessie.

L'INFLAMMATION *de la vessie* a, en général, les mêmes causes que celle des *reins*. (L'urine retenue en trop grande quantité, ou trop long-temps, peut encore l'occasionner. Elle peut également être due aux *cantharides*, aux *emplâtres vésicatoires*, à une *plaie*, etc.)

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation de la vessie.

ELLE se manifeste par une douleur aiguë à la partie inférieure du *bas-ventre ;* par une *difficulté d'uriner*, accompagnée de *fièvre*, d'envies continuelles d'aller à la *selle* et de rendre les *urines*.

(Cette maladie est caractérisée par une *tumeur* ovale dans le *bassin*. Cette *tumeur* est douloureuse, et la douleur augmente quand on palpe le ventre. On voit bientôt survenir la *dysurie*, l'*ischurie* et une *fièvre* continuelle, qui sont suivies d'*insomnie*, de soif et de *délire*. Les *extrémités* sont froides ; le malade est opiniâtrément *constipé ;* la *tumeur* est plus dure quand l'*urine* croupit dans la *vessie*.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.) Symptômes caractéristiques.

ARTICLE III.

Traitement de l'Inflammation de la vessie.

Diète légère. Boisson délayante et rafraîchissante.

POUR guérir cette maladie, il faut suivre le même traitement que celui que nous avons conseillé pour la maladie précéd., Art. III et IV du §. IV de ce Chap. Il faut que la *diète* soit légère et peu nourrissante, que la boisson soit *rafraîchissante* et *délayante*.

Saignée.

La *saignée* est très-nécessaire dans le commencement de cette maladie; et chez les personnes robustes, il est souvent utile de la répéter.

Fomentations.

On appliquera des *fomentations* réitérées sur le *bas-ventre*, avec de l'eau chaude, ou une *décoction de plantes émollientes*.

Lavemens émolliens.

On donnera trois ou quatre *lavemens émolliens* par jour, etc.

Bains.

Le malade prendra un ou deux *bains* d'eau tiède dans les vingt-quatre heures.

Il s'abstiendra de toute substance *échauffante*, *âcre* et *irritante*; il vivra absolument de bouillons légers, de *gruau*, et d'autres *végétaux* doux.

L'*inflammation de la vessie* peut donner lieu à l'*ischurie*, ou *suppression d'urine*, dont nous traiterons Chap. XXIII, §. III de ce Vol.

§. VI.

De l'Inflammation du foie, ou Colique hépatique.

Elle est très-difficile à guérir. Comment elle se termine le plus souvent.

LE *foie* est moins sujet à l'*inflammation* que la plupart des autres *viscères*, parce que la *circulation* y est très-lente; mais aussi, quand une fois l'*inflammation* y est formée, il est très-difficile de la guérir, et souvent elle se termine par la *suppuration*, ou par le *squirre*.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation du foie.

INDÉPENDAMMENT des causes communes à toutes les *inflammations*, celles de l'*inflammation du foie* peuvent encore être un embonpoint excessif, un *squirre* dans la substance même du *foie ;* des efforts violens causés par des *vomissemens*, dans le temps où le foie est déjà vicié ; un *sang* très-échauffé, *atrabilaire ;* tout ce qui peut refroidir subitement le *foie*, après qu'il a été fortement échauffé ; de petites *pierres* qui s'opposent au cours de la *bile ;* des excès de *vins* forts et de *liqueurs spiritueuses ;* l'usage d'*alimens épicés, échauffans ;* l'*affection hypocondriaque* opiniâtre, etc.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation du foie.

CETTE maladie se manifeste par une tension douloureuse au côté droit, sous les *fausses côtes*, accompagnée d'un peu de *fièvre*, d'un sentiment de pesanteur ou de plénitude dans cette partie, d'une *difficulté de respirer*, de dégoût pour les *alimens* et d'une soif ardente, avec une teinte pâle ou jaunâtre à la *peau* et dans les yeux.

Les *symptômes* varient dans cette maladie, selon le degré de l'*inflammation*, et même selon la partie du *foie* qui est enflammée. Quelquefois la douleur est si légère, qu'on ne soupçonne même pas qu'il y ait *inflammation*.

Mais quand il arrive que la partie supérieure ou convexe du *foie* en est attaquée, la douleur est alors plus *aiguë*, le *pouls* est plus *vite*, et

Symptômes de l'inflammation de la partie convexe du foie.

le malade est souvent tourmenté par une *toux* sèche et par le *hoquet ;* la douleur s'étend jusqu'à l'épaule. Le malade éprouve de la difficulté à se tenir couché sur le côté gauche, etc.

Ce qui distingue cette maladie de la pleurésie.

Cette maladie diffère de la *pleurésie*, en ce que la douleur est moins vive, qu'elle est située sous les *fausses côtes*, que le *pouls* n'est pas si *dur*, et que le malade éprouve de la difficulté à se coucher sur le côté opposé à celui qui est le siége de l'*inflammation*.

Des affections hystérique et hypocondriaque.

On la distingue de l'*affection hystérique* et *hypocondriaque*, par le degré de *fièvre* dont elle est toujours accompagnée.

Symptômes caractéristiques.

(On la distingue sur-tout par la couleur pâle et verdâtre des malades qui en sont attaqués ; couleur qu'on n'observe pas dans les autres maladies dont on vient de parler : c'en est presque le seul caractère distinctif. C'est à cette marque, dit LIEUTAUD, qu'on distingue principalement l'*inflammation du foie*, de celle de la *plèvre* et des muscles de l'*abdomen* : maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, se ressemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du *foie* se communique aux autres parties du *bas-ventre ;* ce qui présente, comme on le pense bien, des difficultés qu'on ne peut surmonter que par une longue expérience et beaucoup de sagacité.)

Traitée convenablement, cette maladie est rarement mortelle.

Symptômes dangereux.

Les *symptômes* dangereux sont en général un *hoquet* continuel, une *fièvre* excessive, une soif ardente, le *vomissement* d'une matière noire, le *délire*, les défaillances, les *sueurs froides*, etc.

Le malade est exposé au plus grand danger, quand la maladie se termine par la *suppuration*,

et que la matière ne peut pas se faire jour au-dehors.

(Mais rien n'est tant à redouter que la cessation subite des douleurs, les autres *symptômes* subsistant, parce qu'alors le malade est menacé de *gangrène*.) Symptômes qui annoncent la gangrène.

Quand elle dégénère en *squirre*, le malade peut vivre nombre d'années sans beaucoup souffrir, pourvu qu'il observe un *régime* convenable; mais s'il se livre trop aux *liqueurs spiritueuses* et à une nourriture forte de substances animales, s'il prend des *remèdes âcres* et *irritans*, le *squirre* se convertira en *cancer*, dont les suites sont toujours funestes. Suites de cette maladie, lorsqu'elle dégénère en squirre.

(L'*inflammation du foie* est en général une maladie très à craindre. L'événement dépend de la partie du *foie* qui est attaquée. Elle se termine quelquefois par la *résolution*, mais plus souvent de l'une ou de l'autre des manières dont on vient de parler. Lorsqu'elle se termine par la *résolution*, elle ne passe guère le troisième ou quatrième jour. Lorsqu'elle passe le septième, on doit s'attendre à la *suppuration*, ou à l'*engorgement squirreux*. Il y a peu de ressource contre l'*abcès* au *foie*, quoiqu'il y ait quelques exemples de l'*évacuation* du *pus* par le *vomissement*, par les *selles*, par les *urines*, etc. Manière dont se termine l'inflammation du foie.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation du foie.

ON doit observer dans cette maladie le *régime* des autres maladies *inflammatoires*, que nous avons exposé Art. III et IV des §. I et II de ce Chap.

Boisson. Il faut éviter tout ce qui échauffe, et boire abondamment des *tisanes rafraîchissantes*, *délayantes*, etc., comme du *petit-lait*, de l'*eau d'orge*, etc.

Alimens. Les *alimens* seront légers et peu nourrisans, et il faut que le malade soit tranquille de corps et d'esprit.

ARTICLE IV.

Remèdes qu'on doit administrer dans l'Inflammation du foie.

Saignées dans les quatre premiers jours. LA *saignée* convient dans le début de cette maladie, et il est souvent nécessaire de la répéter, même dans le cas où le *pouls* ne paraît point *dur*. Mais on ne doit pas les multiplier sans la plus grande nécessité, au-delà du quatrième jour.

Laxatifs. Il faut s'abstenir de tous *purgatifs* violens; cependant il faut tenir le ventre libre. Pour cet effet, on donnera une *décoction de tamarins* avec un peu de *miel*, ou de *manne*.

Fomentations. On fera sur le côté affecté de fréquentes *fomentations* avec de l'eau chaude, de la manière que nous l'avons conseillé dans l'*inflammation des reins*, pag. 459 et 460 de ce Vol.

Lavemens laxatifs et vésicatoire. On donnera souvent des *lavemens* légèrement *laxatifs*; et si la douleur persiste dans sa violence, on appliquera un *vésicatoire* sur le côté droit.

Diurétiques. Les *remèdes* qui excitent la *sécrétion* de l'*urine*, sont ici d'un grand secours. En conséquence, on donnera au malade, dans un verre de sa *tisane*, deux décigrammes (quatre grains), de *nitre purifié* (*nitrate de potasse mêlé de sulfate de potasse*), ou six gouttes d'*esprit de*

nitre dulcifié (*alcohol nitrique*) : on répétera ce *remède* trois ou quatre fois par jour.

Si le malade a de la disposition à *suer*, il faut exciter cette *excrétion*, mais jamais par les *sudorifiques* chauds. Tout ce qu'on peut se permettre dans ce cas, est de faire boire abondamment des *tisanes délayantes*, chaudes au degré de la chaleur du *sang*, (c'est-à-dire, à 33 degrés ou environ du *thermomètre de Réaumur*). Car dans ce cas, et dans toutes les autres *inflammations* locales, le malade ne doit rien boire qui soit au-dessous de la chaleur du *sang*.

Manière de favoriser la sueur, lorsqu'elle se présente naturellement.

Degrés de chaleur que doivent avoir les boissons dans toute inflammation locale.

Si le ventre est relâché, si même les matières sont *sanguinolentes*, il ne faut rien donner pour arrêter cette *évacuation*, à moins qu'elle n'affaiblisse trop le malade : ce *cours de ventre* est souvent *critique*, et emporte alors la maladie.

Ce qu'il faut faire si le ventre est relâché.

Lorsque l'*inflammation du foie* se convertit en *abcès*, il faut employer tous les moyens connus pour qu'il s'ouvre et qu'il s'évacue extérieurement : ces moyens sont les *fomentations*, la *bouillie*, les *cataplasmes maturatifs*, etc. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que la matière de l'*abcès*, ou le *pus*, s'évacue par les *urines*, ou par les *selles ;* mais ce sont des efforts de la nature, qu'il est impossible de déterminer.

Comment il faut se conduire, lorsque l'inflammation du foie se convertit en abcès ;

Lorsque l'*abcès* s'ouvre dans l'*abdomen*, et que la matière se répand en grande quantité dans le *bas-ventre*, il cause la mort. Le sort du malade n'est pas plus heureux, lorsqu'on l'ouvre à l'extérieur par le moyen d'une *incision*, à moins que, dans ce cas, le *foie* ne soit adhérent au *péritoine*, de manière à former un sac ou une poche qui contienne la matière, et

l'empêche de se répandre dans la capacité du *bas-ventre*. En effet, si, dans cette circonstance, on ouvre l'*abcès* par une large *incision*, il est probable qu'on sauvera le malade (11).

Je connais un vieillard qui a eu plusieurs *abcès* au foie, qui ont été ouverts; et aujourd'hui cet homme est fort et très-bien portant, quoiqu'il ait plus de quatre-vingts ans.

En squirre. Régime que le malade doit suivre dans ce cas.

Si, malgré tous ces secours, la maladie se convertit en *squirre*, il faut que le malade dirige sa *diète*, son *régime*, etc. de manière à ne pas aggraver la maladie. Il ne doit se permettre, ni trop de viande, ni trop de poisson, ni *liqueurs fortes*, ni rien de trop salé ou de trop assaisonné. Il faut qu'il se nourrisse, en grande partie, de *végétaux*, comme de fruits, de racines; qu'il fasse un *exercice* modéré; qu'il boive du *petit-lait*, de l'*eau d'orge*, du *lait de beurre*, etc. S'il désire quelque boisson plus forte, on ne peut lui accorder que de l'*aile* ou de la *bière douce*, laquelle est moins échauffante que le *vin* et les autres *liqueurs spiritueuses*.

Réflexions sur l'inflammation des autres viscères du bas-ventre.

N. B. Nous ne parlerons point de l'*inflammation* des autres *viscères* du *bas-ventre*: elle doit, en général, se traiter d'après les principes que nous venons d'exposer. (En effet, il n'y a pas de *remèdes* particuliers pour l'*inflammation* de la *rate*, l'*inflammation* de l'*omentum*, l'*inflammation* des *muscles* du *bas-ventre*,

---

(11) On sent bien que le cas qu'expose ici l'auteur, est très-délicat, et qu'il n'y a que les gens de l'art qui puissent le traiter. Aussi, dès qu'on s'apercevra que l'*inflammation* ne cède pas aux *remèdes* proposés, il faut appeler un médecin expérimenté, et s'en rapporter absolument à ses avis.

etc.) La première règle à suivre relativement à chacune d'elles, est de se mettre sur-le-champ à une *diète* sevère et rafraîchissante, d'éviter par conséquent tout ce qui est de difficile *digestion* et de nature *échauffante ;* d'appliquer des *fomentations* chaudes sur la partie affectée, de les renouveler souvent, comme toutes les deux ou trois heures, et de faire boire au malade une quantité suffisante de *tisane* chaude, *délayante*, etc.

CHAPITRE XXII.

Du Cholera Morbus, ou Trousse-Galant; du Dévoiement; du Cours de ventre, ou Diarrhée; et du Vomissement.

§. I.

Du Cholera Morbus, ou Trousse-Galant.

Caractères de cette maladie.

LE *cholera morbus* est une *évacuation* excessive par haut et par bas, accompagnée de *tranchées*, d'*anxiétés*, et d'envies perpétuelles d'aller à la *garde-robe*. Cette maladie prend subitement: elle est plus commune en automne que dans les autres saisons de l'année, (sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, et s'il n'y a pas eu de fruits d'été, dont l'usage tempère l'*âcreté putrescente* de la *bile*). Elle est très-aiguë: il n'est guère de maladies qui emportent plus promptement le malade que celle-ci, quand on n'emploie pas à temps les *remèdes* convenables. (Les gens les plus robustes y succombent quelquefois dans les vingt-quatre heures, ou en deux ou trois jours.

Combien il y en a d'espèces.

HIPPOCRATE distingue deux espèces de *cholera morbus*, l'un *humide*, l'autre *sec*, c'est-à-dire, l'un avec *évacuation*, et l'autre sans *évacuation*.)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Cholera Morbus.

LE *cholera morbus* est occasionné par la surabondance et l'*acrimonie putride* de la *bile*;

par les *alimens* qui tournent facilement à la *rancidité* et à l'*aigre* dans l'*estomac*, comme le *beurre*, la graisse de porc (*a*), ou par les *concombres*, les *melons*, les *cerises*, et autres fruits d'une nature froide. Il vient quelquefois de *purgatifs* ou de *vomitifs âcres* et violens; de substances *vénéneuses*, *arsénicales*, *mercurielles*, *antimoniales*, ou *vitrioliques*, reçues dans l'*estomac*; du refroidissement du corps, des douleurs de la *dentition*, etc.: aussi les enfans y sont-ils sujets. Enfin il peut encore provenir de *passions* violentes et de fortes impressions de l'ame, comme de la *peur*, de la *colère*, etc. (1).

(*a*) J'ai été deux fois aux portes de la mort par cette maladie, et toutes les deux fois elle a été occasionnée pour avoir mangé du *lard* rance.

(1) C'est d'après la première de ces causes, que CH. LE ROY appelle le *cholera morbus* une *fièvre bilieuse très-aiguë*, qui fait *crise* par le *vomissement* et le *cours de ventre*. Mais il faut observer, que quand elle reconnait cette cause, elle n'attaque guère que dans les grandes chaleurs d'eté, tandis qu'elle peut avoir lieu dans tout autre temps, lorsqu'elle est occasionnée par quelque chose de pernicieux introduit dans l'*estomac*, ou par les *passions* violentes, etc. On observera encore, que le *cholera morbus* qui est dû à une surabondance de *bile âcre* et *putréfiée*, n'est pas, à beaucoup près, aussi dangereux que celui qui tient aux autres causes; ce n'est guère alors qu'une *diarrhée bilieuse* excessive. Car, malgré les *symptômes* formidables qui l'accompagnent, il est rare que les malades en meurent. Beaucoup de gens, dit TISSOT, en guérissent. Ceux qui se trouvent au début de cette maladie, ne doivent donc pas perdre courage; et si leur sensibilité les force de céder à la douleur, à la crainte, à la frayeur, etc., il faut qu'ils appellent d'autres personnes, qui soient capables de posséder toute leur tete dans ce moment critique, et de rendre au malade les soins qu'il exige.

Saisons dans lesquelles on l'observe le plus fréquemment.

ARTICLE II.

Symptômes du Cholera Morbus.

Symptômes précurseurs; LE *cholera morbus* est ordinairement précédé d'une *cardialgie*, ou d'une chaleur brûlante à la région de l'*estomac* et dans les *entrailles;* de rapports *aigres*, de *vents*, de douleurs dans l'*estomac* et dans les *intestins*.

Caractéristiques. Ces *symptômes* sont suivis de *vomissemens* excessifs, et d'une *évacuation* abondante par bas, de *bile* verte, jaune, noirâtre, accompagnée d'une distension dans l'*estomac*, et de violentes *tranchées* dans le ventre.

(On a vu des malades rendre cent *selles* en quelques heures. Ils maigrissent à vue d'œil; et au bout de trois ou quatre heures, si ces *évacuations* continuent avec la même violence, ils sont méconnaissables.)

Le malade éprouve aussi une soif ardente; son *pouls* est très-*vite*, très-*petit*, *concentré*, *inégal;* souvent il ressent une douleur très-aiguë vers le *nombril*.

Symptômes de la maladie avancée; A mesure que la maladie fait des progrès, le *pouls* baisse, et souvent au point de devenir presque imperceptible. Les *extrémités* deviennent froides, ou le malade ressent des *crampes*, et souvent elles sont couvertes d'une *sueur* froide. L'*urine* est supprimée, et il éprouve des *palpitations de cœur*. Mais le *hoquet* violent, les faiblesses, les *convulsions*, sont des signes d'une mort prochaine.

Mortels.

Symptômes particuliers au cholera morbus humide. (Cette énumération de *symptômes* appartient spécialement au *cholera morbus humide*, qui, parvenu au dernier degré, présente encore les suivans : les doigts se courbent, les ongles deviennent livides, le visage est plombé, le

malade a des *vertiges*, la voix s'éteint; le battement des *artères* est à peine sensible; les *convulsions* et les étouffemens se succèdent avec rapidité. Le malade fait enfin des efforts inutiles pour vomir, et la mort vient mettre fin à tous ces accidens.

Symptômes particuliers au cholera morbus sec.

Quant au *cholera morbus sec*, il est si rare dans nos climats, qu'il est presque inutile de le décrire. SEYDENHAM dit ne l'avoir rencontré qu'une ou deux fois. Au reste, voici les *symptômes* principaux. Le ventre est dur, resserré, et fait du bruit comme un tambour quand on le frappe. Le malade rend beaucoup de *vents* par haut et par bas; il ne vomit, ni ne va à la *selle*: il se plaint de douleurs cuisantes dans la *poitrine* et dans le côté. Mais le malade, aux *évacuations* près, éprouve tous les *symptômes* du *cholera morbus humide*.

Ce qui distingue le cholera morbus humide, de la diarrhée bilieuse et de la dysenterie.

Quoique le *cholera morbus humide* ait beaucoup de ressemblance avec la *diarrhée bilieuse* et la *dysenterie*, il en diffère cependant en ce que, 1.° il attaque presque tout-à-coup le malade, que ses progrès sont très-rapides, et qu'il finit en sept ou huit jours au plus; 2.° en ce que les *déjections* ne sont *sanguinolentes* dans le *cholera morbus*, que lorsque la maladie est dans sa plus grande force, tandis que dans la *dysenterie*, les *selles* sont souvent teintes de *sang*, même dès le commencement de la maladie; 3.° le *ténesme*, ou envies infructueuses d'aller à la garde-robe, n'est pas aussi opiniâtre dans le *cholera morbus*; 4.° le *vomissement* n'est qu'accidentel dans la *dysenterie*, il n'est pas de l'essence de la maladie, tandis qu'il accompagne toujours le *cholera morbus*; 5.° la *dysenterie* est *contagieuse*, et le *cholera morbus* ne l'est pas. Enfin,

Il n'est pas contagieux.

le *cholera morbus* diffère de la *diarrhée bilieuse*, en ce que cette dernière n'est produite que par une *saburre bilieuse* déterminée vers le *rectum* par la contraction *péristaltique* des *intestins*, tandis que dans le *cholera morbus*, ce mouvement est en sens contraire; ce qui occasionne les *vomissemens* qui sont un de ses principaux caractères, comme nous l'avons fait voir note 1 de ce Chap.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Traitement qu'il faut employer dans le Cholera Morbus.

Indication. LES efforts que la nature fait dans les commencemens de cette maladie, pour se débarrasser de la matière *morbifique*, doivent être secondés, en entretenant le *vomissement* et les *selles*.

Eau de poulet ou de veau à grands verres, et répétés souvent; En conséquence, il faut que le malade prenne, coup sur coup, de grands verres de boissons *délayantes*, comme de *petit-lait*, de *lait de beurre*, d'une *infusion* légère de *gruau*, ou, ce qui est préférable à toutes ces boissons, de l'eau de poulet, ou de l'eau de veau très-légère. Il faut, non-seulement que le malade en boive abondamment, pour favoriser le *vomissement*, mais encore qu'on lui en donne en *lavement* toutes les heures pour exciter les *selles*.

Et en lavement toutes les heures.

Moyens d'arrêter le vomissement Eau panée : comment elle se prépare. Après que ces *évacuations* auront été continuées pendant quelque temps, on fera boire au malade une *eau panée*, faite avec du pain d'*avoine* rôti, afin de modérer et d'arrêter peu à peu le *vomissement*. Ce pain doit être grillé jusqu'à ce qu'il ait pris une couleur brune. On

le fait ensuite bouillir dans de l'eau de fontaine. Si l'on ne peut avoir de cette espèce de pain, on lui substituera du pain de froment, ou de la farine d'*avoine*, qu'on aura soin de bien faire rôtir.

Julep salin et laudanum liquide.

Si cette boisson n'arrête point le *vomissement*, on donnera toutes les heures, jusqu'à ce qu'il cesse, deux cuillerées de *julep salin*, auquel on ajoutera dix gouttes de *laudanum liquide*.

Il ne faut pas tenter d'arrêter les évacuations, à moins qu'elles n'affaiblissent le malade.

Cependant, il faut bien se garder d'arrêter le *vomissement* et le *cours de ventre* trop tôt; il faut, au contraire, les entretenir, même les exciter, tant que ces *évacuations* n'affaiblissent point le malade. Mais, dès qu'elles produisent cet effet, et que ses forces diminuent, ce qu'on reconnaît facilement en tâtant le *pouls*, etc., il faut aussitôt recourir au *calmant* que nous venons de recommander, c'est-à-dire, au *laudanum liquide*, à la dose de dix gouttes dans deux cuillerées de *julep salin*, auquel on peut ajouter du bon *vin* vieux, de l'*eau de canelle spiritueuse*, ou tout autre *cordial*. Le *négus* chaud, ou le *petit-lait au vin* fort, est encore nécessaire pour soutenir les forces du malade, et exciter la *transpiration*.

Dose du laudanum et du julep salin.

Petit-lait au vin fort.

Bains de jambes. Frictions sur les jambes, qu'il faut tenir chaudement.

Il faut lui baigner les jambes dans de l'eau chaude, ensuite les lui frotter avec des flanelles, ou les envelopper dans des couvertures chaudes, et lui appliquer des briques chaudes sous la plante des pieds. On lui appliquera, en outre, sur la *région de l'estomac*, des flanelles trempées dans des *liqueurs spiritueuses* chaudes (2).

Fomentations spiritueuses sur l'estomac.

(2) TISSOT conseille, dans ce cas, le *bain* tiède. Il

Bain entier

ARTICLE IV.

Traitement du Cholera Morbus, lorsque la violence de la maladie est passée.

Il faut continuer l'usage du laudanum dans le vin.

QUAND la violence de la maladie est passée, il est nécessaire, pour en prévenir le retour, de continuer, pendant quelque temps, l'usage du *laudanum* à petite dose. On en donnera dix à douze gouttes dans un verre de *vin*, deux fois dans les vingt-quatre heures, pendant huit ou dix jours.

Alimens et exercice.

Les *alimens* du malade seront nourrissans; mais on les donnera en petite quantité, et le *convalescent* fera un *exercice* modéré.

Infusion de quinquina, ou de tout autre amer dans le vin acidulé.

Comme l'*estomac* et les *intestins* sont très-affaiblis à la suite de cette maladie, le malade prendra, pendant quelque temps, une *infusion* de *quinquina*, ou tout autre *amer*, dans du *vin* léger, *acidulé* avec de l'*élixir de vitriol* (ainsi qu'il est prescrit Chap. II, §. III de ce Vol.)

Quelque effrayante que soit cette maladie, il ne faut point perdre courage. Observation en preuve.

Quoique les médecins soient rarement appelés à temps pour cette maladie, ils ne doivent cependant pas désespérer de soulager le malade, même dans les circonstances les plus alarmantes. Je viens d'en faire, tout récemment, l'expérience chez un vieillard et chez son fils, qui furent attaqués ensemble de cette

---

et décoction de tamarins.

dit qu'il faut y tenir le malade long-temps, et profiter de ce temps, pour lui faire prendre sept ou huit verres d'une *décoction* faite avec un hectogramme (trois onces) de *tamarins*, sur un demi-litre (une chopine) d'eau. Il observe, qu'ayant prescrit ces *remèdes* à un malade, les *vomissemens* s'arrêtèrent, et qu'au sortir du *bain* il eut plusieurs *selles* prodigieuses, qui diminuèrent considérablement la force du mal.

maladie, vers le milieu de la nuit. Je ne fus mandé que le lendemain au matin. Ils ressemblaient déjà plutôt à des cadavres qu'à des hommes. On ne leur sentait point le *pouls*. Les *extrémités* étaient froides et roides, leurs forces étaient presque totalement épuisées, leur aspect était effrayant. Cependant ils se tirèrent de cet état déplorable, par le moyen des *calmans* et des *cordiaux* prescrits ci-dessus.

§. II.

Du Dévoiement.

Le dévoiement n'est pas toujours une maladie.

(LE *dévoiement*, c'est-à-dire, cette *évacuation* plus copieuse et plus fréquente qu'à l'ordinaire, de matières excrémentielles et d'excrémens liquides, que RIVIÈRE appelait *diarrhée stercorale*, est moins une maladie, qu'un moyen salutaire qu'emploie souvent la nature pour rétablir l'ordre dans les *fonctions* et ramener l'appétit.

Quand il exige du régime.

Il n'exige donc aucun *remède*, pas même de *régime*, à moins qu'il n'arrive après des excès de table, après avoir mangé des *alimens indigestes*, ou parce qu'on n'a pas assez mâché les *alimens* qu'on a pris.)

Traitement du dévoiement.

(DANS ces derniers cas, la *diète* devient nécessaire. Le malade s'abstiendra donc de viande et de bouillon. Il boira du *thé*, ou d'une *infusion* de fleurs de *camomille*, ou de toute autre *infusion* ou *décoction délayante* et légèrement *stimulante*. Il prendra quelques *lavemens* à l'eau simple, et il vivra de *riz*, ou d'autres substances farineuses et légumineuses,

Boisson.

Lavemens.

Alimens.

jusqu'à ce que l'*estomac*, fatigué, ait réparé ses forces, et que l'appétit soit parfaitement rétabli.

Combien dure le dévoiement.

Quand il prend le nom de diarrhée.

Le *dévoiement* est rarement de longue durée. C'est, en général, l'affaire d'un jour, ou tout au plus de deux. Quand il passe ce terme, alors il tient à quelque cause morbifique; il prend le nom de *diarrhée*, dont nous allons nous occuper dans le §. qui suit.)

§. III.

De la Diarrhée, ou Cours de ventre, ou Flux de ventre.

La diarrhée se divise en séreuse, bilieuse, colliquative, essentielle, symptomatique et critique.

(LA *diarrhée* est une *évacuation* par les *selles*, de matières liquides et de différente nature. Aussi est-elle divisée en raison des matières qu'elle entraîne : elle est tantôt *séreuse*, tantôt *bilieuse*, et tantôt *colliquative*. On la divise encore en *essentielle*, en *critique* et en *symptomatique*.

La *diarrhée séreuse* est rarement *essentielle*, très-souvent *symptomatique*, et jamais *critique*. La *bilieuse*, au contraire, est souvent *essentielle*, très-souvent *critique*, rarement *symptomatique*. Enfin, la *diarrhée colliquative* n'est jamais que *symptomatique*, et toujours d'un mauvais présage, comme on a pu le voir dans les *fièvres lente*, *nerveuse*, *putride*, *maligne*, etc.

On ne traitera dans ce paragraphe, que des diarrhées qui peuvent être essentielles.

Il ne sera question ici que des *diarrhées* qui peuvent être *essentielles*, et qui le sont souvent, telle que la *séreuse*, et sur-tout la *bilieuse*, qui est aussi la plus fréquente.)

Symptômes de la Diarrhée.

(La *diarrhée* est, pour l'ordinaire, accompagnée de dégoût, de grouillement ou de *borborygmes*

borygmes dans les *intestins*, de douleurs légères d'entrailles, d'envies fréquentes d'aller à la garde-robe; quelquefois de *ténesme*, d'enflure du ventre, de *tranchées*, de *crampes* dans les jambes quand la maladie est prolongée, de faiblesses, etc.: les *urines* sont foncées, rouges et en petite quantité. Enfin, quand elle est négligée ou mal traitée, elle prend tous les caractères de la *dysenterie*, dont elle ne peut plus être distinguée, et dont nous traiterons Tom. III, Chap. XXV, §. VII.

La diarrhée spontanée n'est pas plus dangereuse que le dévoiement.

Mais quand la *diarrhée* est spontanée, et qu'elle n'est point contrariée par les *remèdes*, elle n'est pas plus dangereuse que le *dévoiement*), et doit être regardée, dans la plupart des circonstances, plutôt comme une *évacuation* salutaire, que comme une maladie. On ne doit donc jamais l'arrêter, à moins qu'elle ne continue trop long-temps, et qu'elle n'affaiblisse évidemment le malade. Cependant, comme il se trouve quelquefois des malades dans ce dernier cas, nous allons décrire les causes les plus communes de cette espèce de *cours de ventre*, et le traitement qui convient à chacune d'elles.

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Diarrhée, ou Cours de ventre occasionné par le froid, ou par la suppression de la transpiration.

Se tenir chaudement. Tisane délayante. Bains de pieds et de mains. Flanelle sur la peau, etc.

LORSQUE le *cours de ventre* est occasionné par le froid, ou par la *suppression* de la *transpiration*, il faut que le malade se tienne chaudement, qu'il boive abondamment d'une *tisane délayante*, qu'il se baigne les pieds et les mains dans l'eau chaude, qu'il porte de la

flanelle sur la *peau*, qu'il emploie ; enfin tous les moyens connus pour rétablir la *transpiration*, (et que nous avons exposés Tom. I, Chap. XII, §. III, et Art. qui en dépendent).

ARTICLE II.

Traitement de la Diarrhée occasionnée par une surabondance d'humeurs.

Importance des vomitifs dans ce cas.

DANS les *diarrhées* qui sont dues à une surabondance d'humeurs, un *vomitif* est le *remède* le plus convenable. Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, mais encore ils favorisent les autres *excrétions*, ce qui les rend d'une grande importance pour chasser les restes des *indigestions* et le superflu des débauches. Un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha*, en poudre, remplira très-bien cette *indication*.

Ipécacuanha.

Un jour ou deux après le *vomitif*, on donnera deux grammes (un demi gros) de *rhubarbe*, et on la répétera deux ou trois fois si le *cours de ventre* continue.

Rhubarbe.

Alimens et boisson.

Le malade, pendant ce traitement, doit vivre de *végétaux* légers et de facile *digestion*. Il boira du *petit-lait*, du *gruau* léger, ou de l'*eau* d'orge, (comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLIII, qui traite de l'*Indigestion*.)

ARTICLE III.

Traitement de la Diarrhée, ou Cours de ventre occasionné par la suppression d'une évacuation accoutumée.

Saignée ; et lorsqu'elle ne suffit pas, évacuations analogues à celles qui

LORSQUE la *diarrhée* est occasionnée par la *suppression d'une évacuation accoutumée*, comme celle des *hémorrhoïdes*, d'un *saignement* de nez, des *règles*, etc., il faut, en général, avoir

recours à la *saignée*. Si elle ne réussit pas, il faut suppléer par d'autres *évacuations* à celles qui sont arrêtées, et en même temps employer tous les moyens capables de faciliter les *évacuations* ordinaires; car non-seulement la guérison de la maladie, mais encore la vie du malade en dépendent (3). sont supprimées.

ARTICLE IV.

Traitement des Cours de ventre ou Diarrhées périodiques.

LES *cours de ventre périodiques* ne doivent jamais être arrêtés: ils sont toujours des efforts de la Nature pour expulser la *matière morbifique*, qui aurait des effets funestes si elle restait. Cette espèce de cours de ventre ne doit jamais être arrêtée.

(Il y a, en effet, des personnes qui ont une *diarrhée* spontanée dans certains temps fixes de l'année, comme au printemps, et sur-tout en automne. C'est un tribut qu'elles payent à la Nature, pour ensuite jouir d'une santé constante. On sent assez combien il serait dangereux de ne pas respecter cette *évacuation*, puisque c'est d'elle que dépend la santé future de celui qui l'éprouve. Pourquoi?

J'ai vu une dame qui, à l'âge de trente-huit Observation.

(3) Il est évident, d'après ce que le D.r BUCHAN dit ici, que la *saignée* ne convient dans la *diarrhée* que lorsqu'elle est causée par la *suppression* d'une *évacuation sanguine*, telles que celles que nous avons spécifiées; et on ne doit la tenter que dans ces cas seuls. Il serait de la dernière imprudence de saigner, si cette suppression était celle d'un *cautère*, d'un *ulcère*, d'une *plaie*, etc., dans quelque partie du corps que ce fût. Les seuls moyens à employer dans ces derniers cas, sont de rétablir l'*évacuation* supprimée, dans le lieu même qui en était le siége, si cela est possible, par un *cautère* qui puisse la suppléer.

ans, observa que ses *règles* étaient constamment suivies d'une *diarrhée* qui durait autant de temps que les *règles*, c'est-à-dire de quatre à cinq jours. Elle fut d'abord inquiète ; mais ayant consulté un habile médecin, elle fut facilement tranquillisée. Depuis cet âge jusqu'à celui de quarante-cinq ans, ses *règles* se perdirent insensiblement ; mais la *diarrhée* se prolongea dans la même proportion ; de sorte que, les *règles* étant absolument cessées, il lui resta la *diarrhée*, qui durait toujours de sept à huit jours, après lesquels elle cessait d'elle-même. Au reste, elle ne lui occasionnait ni dégoût, ni douleurs dans le ventre, ni faiblesse. Cette dame se contentait de s'abstenir de viande tant qu'elle durait, et de prendre un lavement tous les matins.)

Le cours de ventre périodique est avantageux aux enfans pendant la dentition.

Les enfans sont très-sujets au *cours de ventre* périodique, sur-tout pendant la *pousse des dents ;* mais il est si peu capable de nuire aux enfans, que quand il a lieu, la plupart font leurs *dents* sans être malades.

Il ne demande des remèdes que quand il leur cause des tranchées.

Si cependant ce *cours de ventre* causait des *tranchées*, on pourrait donner à l'enfant une cuillerée à café de *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*), avec deux décigrammes ou deux décigrammes et demi (quatre ou cinq grains) de *rhubarbe*, dans un peu de *panade*, ou dans tout autre *aliment*. Si on répète ce *remède* trois ou quatre fois, il ne manquera pas d'absorber l'*acidité* des humeurs, de calmer les *tranchées* et d'arrêter le *cours de ventre*, (comme nous le dirons plus amplement Tom. IV, Chap. LI, §. VIII).

ARTICLE V.

Traitement de la Diarrhée occasionnée par les passions ou les affections de l'ame.

Cette espèce exige beaucoup de précautions, et ne demande ni vomitifs, ni purgatifs.

LES *diarrhées* qui sont dues à de violentes *passions*, ou à de fortes affections de l'ame, doivent être traitées avec beaucoup de précautions. Dans ces cas, les *vomitifs* ne conviennent pas. Les *purgatifs* ne sont pas plus sûrs, à moins qu'ils ne soient très-doux, et donnés en petite quantité.

Les calmans et les anti-spasmodiques sont les remèdes qui conviennent.

Les *calmans* et les *anti-spasmodiques* sont les *remèdes* qui conviennent le mieux. On donnera donc dix ou douzes gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*infusion de valériane* ou de *pouliot*, toutes les huit ou dix heures, jusqu'à ce que les *symptômes* soient cessés.

Importance de la gaieté.

La gaiété et la tranquillité de l'ame, sont, dans ce cas, de la plus grande importance.

ARTICLE VI.

Traitement de la Diarrhée occasionnée par des substances vénéneuses prises intérieurement.

Il faut exciter le vomissement et les selles: par quels moyens.

LORSQUE le *cours de ventre* est dû à des substances *âcres* ou *vénéneuses* introdnites dans l'*estomac*, il faut que le malade prenne une grande quantité de boissons *délayantes*, auxquelles on ajoute de l'*huile d'amandes douces*, ou du bouillon gras, afin d'exciter le *vomissement* et les *selles*. Ensuite, s'il y a lieu de soupçonner que les *intestins* soient enflammés, il sera nécessaire de saigner. On pourra donner de petites doses de *laudanum*, pour calmer l'irritation du *bas-ventre*. (Nous exposerons plus au long la conduite qu'il faut tenir dans ce cas, Tom. III, Chap. XLVIII.)

Cas où il faut saigner.

Calmans.

ARTICLE VII.

Traitement de la Diarrhée causée par la Goutte remontée.

Rhubarbe et purgatifs doux.

Fomentations et cataplasmes pour rappeler la goutte.

SI la *goutte répercutée* occasionne un *cours de ventre*, il faut l'entretenir par de petites doses de *rhubarbe* ou d'autres *purgatifs doux*. Il faut encore travailler à rappeller la *goutte* aux *extrémités*, par des *fomentations*, des *cataplasmes*, etc. On excitera, en même temps, la *transpiration* par des boissons *délayantes* chaudes, comme du *petit-lait*, auquel on ajoute de l'*esprit de corne de cerf*, ou quelques gouttes de *laudanum liquide*, (ainsi que nous le ferons voir Tom. III, Chap. XXXIII, §. II, qui traite de la *goutte*, et des moyens qu'elle exige lorsqu'elle est fixée sur les *viscères* du *bas-ventre*).

ARTICLE VIII.

Traitement du Cours de ventre occasionné et entretenu par des vers.

Poudre d'étain, huile de palma christi, rhubarbe et calomelas

LORSQUE le *cours de ventre* est occasionné par des *vers*, ce qu'on reconnaît à ce que les *selles* sont *visqueuses*, gluantes et mêlées de parties de *vers* morts, etc., il demande l'usage des *remèdes* qui tuent et chassent les *vers*: telle est la *poudre d'étain*, ou l'*huile de palma christi*, et les *purgatifs* composés de *rhubarbe* et de *calomelas* (*muriate de mercure sublimé*).

Eau de chaux.

On donnera ensuite de l'*eau de chaux*, ou seule, ou dans laquelle on aura fait *infuser* un peu de *rhubarbe*, pour fortifier les *intestins* et prévenir la régénération des *vers*. (Nous donnerons, Tom. III, Chap. XXX, la dose de ces *remèdes*.)

ARTICLE IX.

Traitement de la Diarrhée due à certaines espèces d'eaux.

SOUVENT les eaux corrompues causent des *cours de ventre*. Dans ce cas, la maladie est ordinairement générale ou *épidémique*. Quand on a lieu de croire que cette maladie, ou toute autre, est due à l'usage d'une eau malsaine, il faut aussitôt en avoir d'autre; ou, si l'on n'est point dans la possibilité de le faire, il faut en corriger les mauvaises qualités par la *chaux* vive, la *craie* (*carbonate calcaire*) et autres substances semblables, (comme on l'a déjà dit Tom. I, Chap. III).

S'interdire l'usage de ces eaux, ou les corriger par le moyen de la chaux vive, de la craie, etc.

ARTICLE X.

Traitement du Cours de ventre occasionné par la délicatesse de l'estomac.

LES personnes qui ont l'*estomac* délicat, sont sujettes au *cours de ventre*, dès qu'elles ont fait un violent *exercice* immédiatement après avoir mangé. Quoique, dans ce cas, tout le monde puisse prévoir ce qu'il y a à faire, cependant, outre qu'il faut que ces personnes se privent de tout *exercice* violent, il faut encore qu'elles fassent usage de *remèdes* qui tendent à fortifier l'*estomac*, comme les *infusions de quinquina*, et autres plantes *amères* et *astringentes*, dans du *vin* blanc. Elles prendront encore, de temps en temps, un verre ou deux de vieux *vin* de Porto, ou de bon *vin de Bordeaux*.

Se priver d'exercice violent après avoir mangé.

Infusion.

Vin.

ARTICLE XI.

Préceptes généraux sur les manières de traiter un Cours de ventre quelconque, lorsque les circonstances exigent qu'on l'arrête.

Régime. DE quelque cause que procède un *cours de ventre*, dès que les circonstances exigent qu'on l'arrête, il faut mettre le malade à un *régime*,
Alimens. composé de *riz* bouilli dans du *lait*, et aromatisé avec la *canelle*, ou de *crême de riz*, de *sagou* au *vin* rouge, et très peu de viande rôtie. Il
Boisson. prendra pour boisson, du *gruau* léger, de l'*eau*
Bouillon de tête de mouton. *de riz*, ou du bouillon léger. Le bouillon le plus convenable dans ce cas, est celui de veau maigre, ou de tête de mouton, comme étant plus *gélatineux* que celui de la chair de mouton, de bœuf, ou de poulet. (Nous en donnerons la recette, Tom. III, Chap. XXV, §. VII, Art. I.

Résumé de l'ordre qu'il faut suivre dans le traitement du dévoiement et de la diarrhée ou cours de ventre. D'après tout ce qui vient d'être dit dans ce §. et dans le précédent, il résulte qu'il ne faut jamais entreprendre de guérir un *dévoiement*, une *diarrhée* ou *cours de ventre*, qu'on n'ait auparavant cherché à en reconnaître la cause; que, la cause une fois connue, le *régime* est le premier objet auquel il faille faire attention; qu'il n'en faut jamais venir aux *remèdes*, que dans le cas où, trop prolongé, le *dévoiement* ou *cours de ventre* affaiblirait le malade; que lorsqu'on est obligé de faire des *remèdes*, il faut toujours commencer par les *adoucissans*, les *délayans* et les *laxatifs*; qu'ensuite on doit passer aux *stomachiques*, dont le *quinquina*, *l'absinthe*, la *petite centaurée*, la *canelle*, l'*extrait de genièvre*, le *diascordium*, le bon *vin*, sont les plus puissans et ceux qu'on doit toujours préférer; qu'enfin il n'en faut venir que très-rarement, et avec la plus grande réserve, aux *astringens : remè-*

des que les commères ne manquent jamais de conseiller dès les premiers indices d'un *cours de ventre*, et par lesquels souvent elles donnent lieu à des *inflammations*, ou à des *obstructions* beaucoup plus fâcheuses que la maladie qu'il s'agissait de guérir.)

ARTICLE XII.

Moyens de se préserver de la Diarrhée ou Cours de ventre.

Eviter les alimens de difficile digestion, le froid, l'humidité, les passions violentes, etc.

CEUX qui, par une faiblesse particulière de l'*estomac*, ou par une trop grande irritabilité des *intestins*, sont sujets à de fréquens retours de cette maladie, doivent vivre de *régime*; éviter les fruits crus, les *alimens* malsains et de difficile *digestion*. Ils doivent encore se garantir du froid, de l'humidité, de tout ce qui peut arrêter la *transpiration*, et ils doivent porter une flanelle sur la *peau*. Il faut qu'ils soient également en garde contre toutes les *passions* violentes, comme la *peur*, la *colère*, etc.

§. IV.

Du Vomissement.

Le vomissement n'est pas toujours une maladie.

(LE *vomissement*, dans beaucoup de circonstances, est plutôt un *remède* qu'une maladie: c'est, dans ce cas, un effort que fait la nature, pour se débarrasser d'une surcharge de matière, qui deviendrait infailliblement cause de maladie. On sent qu'alors, bien loin de l'arrêter, il faut l'entretenir, et même l'exciter, lorsque le malade ne fait que des efforts lents ou inutiles, comme nous le dirons Art. II de ce §.

Mais le *vomissement* n'est pas toujours aussi salutaire; et nous allons voir, par les causes qui l'occasionent, les secours qu'il exige.)

ARTICLE PREMIER.

Causes générales du Vomissement.

Excès de table.

Matières amassées dans l'estomac.

Cours de ventre arrêté trop subitement.

Suppression d'une évacuation accoutumée.

Diverses espèces de maladies.

Blessures et inflammation des viscères du bas-ventre.

Mouvemens extraordinaires.

Passions violentes, objets dégoûtans.

Bile dans l'estomac.

Maladies nerveuses.

LE *vomissement* peut dépendre de bien des causes différentes. Il peut être occasionné par des excès dans le boire et le manger ; par des matières corrompues amassées dans l'*estomac ;* par *l'acrimonie* des *alimens ;* par le transport, dans l'*estomac*, de la matière morbifique d'un *ulcère*, de la *goutte*, d'une *érysipèle*, ou de toute autre maladie. Le *vomissement* peut encore être dû à un *cours de ventre* arrêté trop subitement, à la suppression de quelque *éruption accoutumée*, comme des *hémorrhoïdes*, des *règles*, etc.

La *faiblesse* de *l'estomac*, la *colique*, la *passion iliaque*, une *descente*, la *gravelle*, la *pierre*, des *vers*, ou quelque poison qui a pénétré dans l'*estomac*, peuvent y donner lieu. Le *vomissement* est encore un *symptôme* de *blessures*, d'*inflammation* du *diaphragme*, des *intestins*, de la *rate*, du *foie*, des *reins*, etc.

Le *vomissement* peut être occasionné par des mouvemens auxquels on n'est pas accoutumé : tels sont ceux d'un vaisseau, ceux qu'on éprouve en allant à reculons dans une charrette, dans un carrosse, etc. Il peut encore l'être par les *passions* violentes, ou par l'idée d'objets dégoûtans, sur-tout de ceux qui font ordinairement vomir.

Quelquefois il est dû à un reflux de la *bile* dans l'*estomac*. Dans ce cas, la matière que le malade vomit, est, pour l'ordinaire, jaune, verte et *amère*. Les malades en proie aux *maladies nerveuses*, sont sujets à des *vomissemens* violens, qui prennent subitement.

Enfin le *vomissement* est un *symptôme* ordinaire de la *grossesse*. Dans ce cas, il commence, en général, vers la seconde semaine après la *suppression des règles*, et continue pendant les trois ou quatre premiers mois, et quelquefois davantage. Grossesse.

ARTICLE II.

Manière de traiter le Vomissement occasionné par l'indigestion, ou par des substances vénéneuses introduites dans l'estomac.

LORSQUE le *vomissement* est dû à la plénitude de l'*estomac*, à une *indigestion*, ou à des substances *vénéneuses* entrées dans ce *viscère*, il ne faut pas le considérer comme une maladie, mais plutôt comme le *remède* de la maladie. Il faut donc l'entretenir avec de l'eau chaude, ou de l'*eau de gruau* légère. Si le malade fait toujours des efforts, on lui donnera une dose d'*ipécacuanha*, (pag. 94, note 4 de ce Vol.) dont on aidera l'opération avec une faible *infusion* de *fleurs de camomille*, (comme on le dira Tom. III, Chap. XLIII et XLVIII). Comme, dans ce cas, il est plutôt remède que maladie, il faut l'entretenir. Ipécacuanha.

ARTICLE III.

Traitement du Vomissement occasionné par la goutte remontée, et par la suppression d'une évacuation accoutumée.

LORSQUE la *goutte remontée*, ou la *suppression* d'une *évacuation accoutumée*, causent le *vomissement*, il faut tout mettre en usage pour rétablir le cours de la nature; (c'est-à-dire, employer les *fomentations* et les *cataplasmes* pour rappeler la *goutte* aux *extrémités*, lorsque c'est la *goutte répercutée* qui occasionne le *vomissement*, comme nous le dirons ci-après, Tom. III, Chap. XXXIII; et, dans le cas de *suppression* Fomentations, cataplasmes, etc.

Saignée, vésicatoire ou cautère.

d'une *évacuation accoutumée*, employer la *saignée*, si cette *évacuation* était *sanguine*, et le *vésicatoire* ou le *cautère*, si cette *évacuation* était celle d'une *plaie*, ou d'un *ulcère*, ou même d'un *cautère*, ainsi qu'on l'a déjà dit Art. III du §. précéd.)

Saignées, purgations, bains de pieds et de mains, cautère, séton, vésicatoire, etc.

Si, malgré tous ces moyens, l'on ne peut parvenir à rappeler la nature au rétablissement d'une *évacuation* habituelle et nécessaire à la conservation de la santé, il faut y suppléer par la *saignée*, les *purgations*, les *bains* chauds de pieds et de mains, qu'on réitère de temps en temps; ou par le *cautère*, le *séton*, le *vésicatoire*, etc., qu'on entretiendra jusqu'à ce que le *vomissement* ait entièrement disparu, et que la santé soit parfaitement rétablie.

ARTICLE IV.

Manière de traiter le Vomissement occasionné par la grossesse.

Petites saignées et laxatifs doux.

LE *vomissement* occasionné par la *grossesse*, est ordinairement appaisé par la *saignée* et par quelques *laxatifs*; cependant il ne faut tirer que très-peu de *sang* à la fois; et les *laxatifs* doivent être très-doux, tels sont les *figues*, les *pruneaux*, la *manne*, le *séné*, etc.

Les femmes enceintes vomissent plus ordinairement le matin, immédiatement après être sorties du lit; ce qui est dû en partie au changement de position, mais plus encore à ce que l'*estomac* se trouve vide: on le prévient, pour l'ordinaire, en leur faisant prendre une tasse de *thé*, ou un léger déjeûné dans le lit (4).

Thé; déjeûné dans le lit.

Avantage du café;

(4) Le *café* a singulièrement cette propriété d'arrêter le *vomissement*. On a vu des personnes tourmentées par

Les femmes grosses, qui sont sujettes à vomir, doivent être tenues tranquilles de corps et d'esprit. Il ne faut pas que leur *estomac* reste absolument vide de nourriture, ni qu'elles en prennent trop à la fois. L'eau froide est une boisson convenable dans ce cas; et lorsque l'*estomac* est faible, on peut y ajouter un peu d'*eau-de-vie*. Si la malade est abattue, si elle est sujette à tomber en faiblesse, on lui donnera une cuillerée d'*eau de canelle*, avec un peu de *confiture de coing* ou d'*orange*. (Nous traiterons particulièrement de cette affection chez les femmes grosses, Tom. IV, Chap. L, §. III.)

Tranquillité de corps et d'esprit; alimens répétés souvent; eau froide, ou avec un peu d'eau-de-vie, d'eau de canelle, etc.

---

un *vomissement* que rien ne pouvait calmer; s'en délivrer par le seul usage du *café*; et ces personnes sont sur-tout les femmes grosses. J'en ai vu une qui vomissait absolument tous les alimens qu'elle prenait, excepté son *café* qu'elle faisait faire au *lait*. Elle se détermina à en prendre deux fois par jour, et elle vécut de cette manière pendant près de trois mois. Je ne me suis pas aperçu qu'il ait beaucoup nui à sa *grossesse*, qui a été d'ailleurs très-orageuse, par deux chutes qu'elle a faites, et une fatigue excessive, mais forcée.

Je vois actuellement une dame qui, du troisième au quatrième mois de sa *grossesse*, éprouvait, sur-tout après le diné, un gonflement d'*estomac* très-douloureux, qui la faisait tomber en faiblesse, et qui était généralement suivi d'une grande quantité de *vents* qu'elle rendait par en haut, et souvent de *vomissement*. Il lui prit un jour fantaisie de manger des *huîtres*; elle n'en mangea qu'une douzaine, dans la crainte d'augmenter et d'aggraver ses accidens. Elle passa très-bien cette journée; elle n'eut ni gonflement, ni faiblesse, ni *vomissement*; mais elle rendit toujours des *vents*, auxquels elle est d'ailleurs très-sujette, étant excessivement *nerveuse*. Elle continua les *huîtres*, dont elle mangea jusqu'à deux et trois douzaines, avec le même succès.

Des huîtres. Observation.

ARTICLE V.

Traitement du Vomissement occasionné par la faiblesse d'estomac.

Quinquina dans le vin, avec la rhubarbe.

LE *vomissement* causé par la faiblesse d'*estomac*, demande les *amers*. Le *quinquina infusé* dans du *vin* ou de l'*eau-de-vie*, auquel on ajoute autant de *rhubarbe* qu'il est nécessaire pour lâcher le ventre, est un excellent *remède*. (La *poudre stomachique*, prescrite pag. 409 et 410 de ce Vol. est un *remède* qui ne manque presque jamais de réussir, si on le prend convenablement.) L'*élixir de vitriol* est également un bon *remède* dans ces cas : on le donne à la dose de quinze ou vingt gouttes, deux ou trois fois par jour, dans un verre d'*eau* ou de *vin*.

Poudre stomachique.

Elixir de vitriol.

ARTICLE VI.

Traitement du Vomissement occasionné par les aigreurs.

Magnésie blanche. Dose.

ON guérit le *vomissement* causé par les *acidités*, en faisant prendre des *purgatifs alkalins*. Le meilleur *remède* de cette classe, est la *magnésie blanche (carbonate de magnésie)* : on en donne une cuillerée à *café*, dans une tasse de *thé*, ou dans un peu de *lait*, trois ou quatre fois par jour, et même plus souvent s'il est nécessaire, pour lâcher le ventre.

ARTICLE VII.

Traitement du Vomissement causé par les passions violentes.

Ni vomitifs ni purgatifs.

LORSQUE le *vomissement* est dû à des *passions violentes*, ou à de fortes affections de l'ame, il

faut se garder de tout *remède* évacuant, surtout de *vomitifs :* ils seraient, dans ce cas, très-dangereux. Il faut alors que le malade se tienne en repos, que son esprit soit tranquille, qu'on l'égaie, qu'il prenne quelques *cordiaux* légers, comme du *négus*, ou un peu d'*eau* et d'*eau-de-vie*, à laquelle on ajoutera, selon les occasions, quelques gouttes de *laudanum.*

Tranquillité de corps et d'esprit; gaieté. Cordiaux, laudanum.

ARTICLE VIII.

Traitement du Vomissement occasionné par les affections nerveuses.

Si le *vomissement* est causé par les *affections spasmodiques* de l'*estomac*, il faut faire usage du *musc*, du *castoréum*, et des autres *remèdes anti-spasmodiques.* (Voyez pag. 215 de ce Vol.) Les *emplâtres aromatiques* sont encore d'un très-bon effet. On peut appliquer sur le creux de l'*estomac*, l'*emplâtre stomachique* du *Dispensaire* de Londres ou d'Edimbourg, ou un *emplâtre* de *thériaque*, qui remplit très-bien cette *indication.* On les appliquera, l'un ou l'autre, un peu vers le côté gauche, de manière qu'il couvre une partie des *fausses-côtes.*

Anti-spasmodiques. Musc, castoréum.

Emplâtre stomachique, ou de thériaque, sur le creux de l'estomac.

On donnera intérieurement des *remèdes aromatiques*, comme l'*infusion* de *canelle* ou de *menthe*, du *vin* dans lequel on aura fait bouillir des *épices*, etc. On frottera la *région* de l'*estomac* avec de l'*éther (éther sulfurique)*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, avec de l'*esprit de vin (alcohol)*, ou de la forte *eau-de-vie*, ou d'autres *liqueurs spiritueuses.* On fera des *fomentations* sur le ventre avec de l'*eau* chaude; ou l'on plongera le malade dans un *bain* chaud, de manière qu'il ait de

Infusion de canelle ou de menthe.

Frictions sur l'estomac avec l'éther, ou l'eau-de-vie.

Fomentations, demi-bain chaud.

l'eau jusqu'à la *poitrine* (comme nous le dirons plus amplement Tom. III, Chap. XLV, qui traite des *maladies de nerfs* (5).

ARTICLE IX.

Moyens certains de guérir le Vomissement, quelle qu'en soit la cause, lorsqu'il est nécessaire de l'arrêter.

Potion saline.

J'AI toujours éprouvé que la *potion saline*, prise dans le mouvement de son *effervescence*, avait une vertu singulière pour arrêter le *vomissement*, quelle qu'en soit la cause. On prépare ce *remède* de la manière suivante:

Manière de la préparer.

Prenez de *sel de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) quatre grammes (un gros);
de *suc de citron*, fraîchement exprimé, demi-hectogramme (une once et demie);
d'*eau de menthe poivrée*, } trois décagrammes
d'*eau de canelle simple*, } (une once);
de *sucre*, quantité suffisante.

Huîtres. Observation.

(5) J'ai encore vu les *huîtres* arrêter un *vomissement* de cette espèce. Une jeune dame sujette à des agacemens d'*estomac périodiques*, sur-tout aux équinoxes, et qui lui duraient des mois entiers, ne pouvait point manger, qu'elle ne vomit une demi-heure ou une heure après. Elle ne rendait que peu ou point d'*alimens*: ce qu'elle vomissait n'était que des eaux épaisses et glaireuses. Elle n'avait point d'appétit, sur-tout pour la viande; de sorte qu'elle ne mangeait, le plus souvent, que des drogues. Elle s'avisa, au mois de septembre 1776, de vouloir manger des *huîtres*, dès qu'il en paraîtrait. Elle en mangea, et ne vomit pas; elle en continua l'usage pendant toute la saison de ce coquillage, que l'on fait durer à Paris huit mois, et s'en trouva très-bien; elles lui donnèrent de l'appétit: aussi au printemps suivant se trouva-t-elle très-bien, et elle a toujours été de mieux en mieux depuis ce temps.

On

On mêle toutes ces substances; il se fait une *effervescence*, c'est-à-dire, un mouvement dans la liqueur au moment du mélange, et on donne cette *potion* au malade sur-le-champ, avant que cette *effervescence* soit cessée.

On répétera ce *remède* toutes les deux heures, ou plus souvent, si le *vomissement* est violent. (On peut employer, à la place de ce *remède*, l'*anti-émétique de Rivière.*)

On a vu des *ventouses*, appliquées sur la *région* de l'*estomac*, arrêter un *vomissement* violent, qui avait résisté à tous les autres moyens.

ARTICLE X.

Réflexions sur les diverses espèces de Vomissemens, et sur le Traitement qu'ils exigent.

On ne doit point administrer de remède dans tous les vomissemens.

(QUOIQU'ON propose ici un *remède* pour arrêter le *vomissement*, quelle qu'en soit la cause, il faut bien se garder de l'administrer dans tous les cas. Il est des *vomissemens*, comme on l'a dit, qui, bien loin d'être une maladie, en sont eux mêmes le *remède*.

Qui sont ceux dans lesquels ils seraient très-dangereux.

On tuerait le malade, si on voulait s'opposer au *vomissement* causé par une *indigestion*, par quelque *poison* entré dans l'*estomac*, par le roulis d'un vaisseau, par le cahot d'une voiture, par des *passions* violentes, par des *blessures*, etc. Dans tous ces cas, il faut respecter l'intention de la nature, qui se débarrasse par cette voie, d'une matière qui, si elle n'était point expulsée, deviendrait cause d'une maladie. Il faut, au contraire, par des boissons légères, mais abondantes, entretenir ce *vomissement*, qui, pour l'ordinaire, est de peu de durée; et il n'en faut venir aux *remèdes*, que lorsqu'il serait pro-

Ils ne conviennent que quand le vomissement affaiblit considérablement le malade.

longé outre mesure, ou qu'il affaiblirait considérablement le malade.

Le vomissement de la grossesse cesse ordinairement de lui-même à quatre mois ou quatre mois et demi : il n'a besoin que de régime.

Quant aux *vomissemens* causés par la grossesse, ils sont rarement dangereux. Il arrive même que, malgré tous les *remèdes*, ils continuent toujours jusqu'à quatre mois, quatre mois et demi, terme ordinaire où ils cessent d'eux-mêmes. Mais il est toujours prudent de suivre le *régime* qu'on prescrit ici; et s'ils devenaient excessifs, s'ils allaient jusqu'à épuiser la malade, après les petites *évacuations* qu'on propose, on pourrait, sans crainte, administrer la *potion saline* pag. 469 de ce Vol., ou l'*anti-émétique de Rivière.*

Le vomissement causé par la faiblesse d'estomac, ne demande que les amers.

Le *vomissement*, occasionné par la faiblesse de l'*estomac*, n'a besoin que d'*amers*. Je l'ai vu cesser dès le premier jour de l'usage de ces *remèdes*. Mais il n'en est pas de même de celui qui tient aux affections *nerveuses*; il est pour l'ordinaire des plus opiniâtres, et ne cède qu'aux *remèdes* qui conviennent à ces maladies; il faut donc, dans ce cas, consulter Tom. III, le Chap. XLV, qui traite des *maladies nerveuses.*)

ARTICLE XI.

Moyens de prévenir le retour du Vomissement.

Régime.

COMME le moindre mouvement peut rappeler le *vomissement*, même après qu'il aura été arrêté, il faut que le malade se tienne dans une inaction parfaite; il faut que sa *diète* soit telle, qu'elle ne surcharge point l'*estomac*, et il ne doit rien prendre de difficile *digestion*. Nous ne voulons cependant pas dire qu'il faille que le malade ne vive que d'*alimens* liquides: les *alimens* solides, mais légers, sont souvent, dans ce cas, plus faciles à digérer.

Alimens.

CHAPITRE XXIII.

Du Flux excessif d'urine, ou Diabètes ; de l'Incontinence d'urine ; de l'Ischurie, ou Suppression et Rétention d'urine.

§. I.

Du Flux excessif d'urine, ou Diabètes.

Le *diabètes* est une évacuation excessive et fréquente d'*urine*. Cette maladie est rare chez les jeunes gens ; mais elle est familière aux personnes avancées en âge, à celles sur-tout qui se sont occupées de travaux très-pénibles, ou qui, dans leur jeunesse, ont bu avec excès des *liqueurs fermentées*. Qui sont ceux qui y sont exposés.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Flux excessif d'urine.

Le *diabètes* succède souvent à des maladies *aiguës*, à des *fièvres*, à de grandes *évacuations*, etc. Il peut être occasionné par une grande fatigue, par un long voyage sur un cheval dont le trot est dur ; par le transport de fardeaux trop pesans, par des courses forcées, etc. Les boissons excessives, l'usage des *diurétiques* forts et *irritans*, comme la *teinture de cantharides*, l'*esprit de térébenthine*, etc., peuvent y donner lieu.

Il est souvent l'effet d'un usage trop prolongé d'*eaux minérales*. Il y en a qui s'imaginent que ces *eaux* ne peuvent être salutaires, à moins qu'on ne les prenne en très-grande Les eaux minérales [illegible] souvent. Pourquoi ?

quantité : de cette erreur, il arrive souvent qu'elles occasionnent des maladies pires que celles qu'on voulait qu'elles guérissent. (Voyez à la *Table générale des Matières*, Tom. V, l'article EAUX MINÉRALES.)

Enfin, le *diabètes* peut être dû à un très-grand relâchement des *organes sécrétoires* de l'*urine*, ou à une âcreté qui irrite trop fortement les *reins*, ou à la dissolution du *sang*, qui, par ce moyen, passe en trop grande abondance par les *voies urinaires*.

ARTICLE II.

Symptômes du Flux excessif d'urine.

Symptômes que présentent les urines;

DANS cette maladie, la quantité de l'*urine* excède, pour l'ordinaire, toutes les substances liquides que prend le malade. Elle est claire, pâle, d'un goût douceâtre, d'une odeur plus ou moins agréable.

Le malade.

Le malade a une soif continuelle, et de la *fièvre* à un certain degré. Il a la bouche sèche, et il rend sans cesse des *crachats* écumeux. Les forces tombent, l'appétit se perd totalement, l'embonpoint disparaît, de sorte que le malade n'a bientôt plus que la *peau* et les *os*. Il éprouve de la chaleur dans les *intestins*, et très-souvent les *lombes*, les *bourses* et les pieds sont enflés.

Symptômes précurseurs.

(Dans le premier temps de la maladie, on n'éprouve presqu'aucune incommodité, ou du moins cette incommodité est fort légère; mais ce calme ne dure pas : une petite *fièvre* consume insensiblement le malade; son ventre se resserre, etc.)

Quand et chez qui cette maladie est susceptible de guérison.

Cette maladie est susceptible de guérison dans les commencemens; mais si elle existe depuis quelque temps, la cure devient très-difficile. Il

ne faut pas espérer de guérir parfaitement les grands buveurs, les vieillards, etc., attaqués de cette maladie.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués du Flux excessif d'urine.

L'ATTENTION qu'on doit sur-tout avoir dans cette maladie, est d'éviter tout ce qui peut irriter les *organes de l'urine*, ou relâcher le *tempérament*. Le malade doit donc vivre d'*alimens* solides. On lui étanchera la soif avec des *acides*, comme celui d'*oseille*, de *citron*, du *vinaigre*, etc. Les *végétaux mucilagineux*, comme le *riz*, le *sagou*, le *salep au lait*, sont des *alimens* très-convenables. Parmi toutes les substances animales, on doit préférer les *poissons à écailles*, tels que les *huîtres*, les *crabes*, etc.

Boisson.

Alimens.

Huîtres.

On lui donnera pour boisson, les *eaux de Bristol* (1). Si l'on ne peut s'en procurer, on lui fera

Eau de Bristol.

(1) Il est difficile de nommer une *eau minérale* de France, qu'on puisse suppléer à celle de *Bristol*. Car, d'après les analyses des eaux de la *Seine*, de l'*Yvette*, d'*Arcueil*, de *Ville-d'Avray*, de *Sainte-Reine* et de *Bristol*, sous le titre de *Compte rendu à la Faculté de Médecine de Paris, par les Commissaires nommés pour l'examen de l'eau de la rivière de l'Yvette*, 1767, il est démontré que les eaux de *Bristol* ne sont point *sulphureuses*, qu'elles ne contiennent point de *sel d'Epsom (sulfate de magnésie)*, comme on l'a prétendu en Angleterre, et qu'elles ne sont *minérales* que dans une proportion très-petite, relativement à celles à qui on donne communément ce nom.

Si donc, par quelque circonstance que ce soit, on était forcé, après avoir usé de l'*eau de chaux*, comme

Eau de chaux avec l'écorce de chêne

boire de l'*eau de chaux*, dans laquelle on aura fait *macérer* une quantité suffisante d'*écorce de chêne*. La *décoction blanche*, dans laquelle on aura fait dissoudre de la *colle de poisson*, est encore une boisson convenable.

Décoction blanche avec la colle de poisson.

Exercice odéré.

Le malade doit, tous les jours, faire de l'*exercice ;* mais il faut que cet *exercice* soit si modéré, qu'il ne le fatigue pas.

Le lit du malade doit être dur.

Il faut qu'il soit couché sur un lit dur, ou simplement sur un matelas. Rien de plus contraire aux *reins*, que les lits mollets.

Air sec et chaud; brosses pour la peau.

L'*air* sec et chaud, l'usage des *brosses pour la peau*, ainsi que de tout ce qui peut favoriser la *transpiration*, conviennent dans cette maladie.

Flanelle, emplâtre fortifiant sur le dos.

Il faut, en conséquence, que le malade porte une flanelle sur la *peau :* on lui appliquera un large *emplâtre fortifiant* sur le dos, ou, ce qui est la même chose, on lui serrera les *lombes* avec une large ceinture.

Ceinture serrée autour des lombes.

ARTICLE IV.

Remèdes contre le Flux excessif d'urine.

Purgatif doux, composé de rhubarbe et de graine de cardamome.

LES *purgatifs doux*, si le malade n'est pas trop affaibli par les suites de la maladie, seront d'un bon effet. On composera ces *purgatifs* avec de la *rhubarbe* et des graines de *cardamome*, ou toute autre *épice*, *infusées* dans du *vin*. On en donnera jusqu'à ce que le ventre soit relâché.

Astringens et fortifians.

Immédiatement après, le malade prendra des *remèdes astringens et fortifians*. On donnera donc quatre fois par jour ou plus souvent, si

---

l'auteur le conseille plus bas, d'administrer une *eau minérale*, dans ces cas il faudrait appeler un médecin, qui prescrira, ou les *eaux de Bristol* elles-mêmes, ou celles que l'expérience lui aura démontrées convenables.

l'*estomac* peut le supporter, deux grammes (demi-gros) de la poudre suivante, (connue ici sous le nom de *poudre d'Helvétius*):

Poudre d'Helvétius : dose.

Prenez d'*alun* (*sulfate d'alumine*), de chaque partie égale.
de *cachou*,

Faites fondre l'*alun* dans un creuset, broyez ensuite les deux substances ensemble.

On peut donner de cette poudre, deux grammes (un demi-gros), dans une tasse de *teinture de rose*.

Si l'*estomac* ne peut supporter l'*alun* en substance, il faut en faire un *petit-lait*, dont on donnera un verre trois fois par jour.

Petit-lait d'alun; dose.

Le *petit-lait d'alun* se prépare de la manière suivante :

Manière de le préparer.

Prenez de *lait* frais, deux litres (deux pintes), ou deux kilogrammes (quatre livres);
d'*alun* (*sulfate d'alumine*), douze grammes (trois gros.)

Mettez le *lait* sur un feu doux; faites bouillir; jetez-y l'*alun*; quand le *lait* est caillé, passez.

Les *calmans* sont utiles dans cette maladie, même lorsque le malade dort bien. Ils calment le *spasme* et l'*irritation*, en même temps qu'ils rétablissent le mouvement de la *circulation*. On peut donner dix ou douze gouttes de *laudanum liquide* dans un verre de la boisson ordinaire, deux ou trois fois le jour.

Calmans.

Leur importance dans cette maladie.

Laudanum. Dose.

Les meilleurs *fortifians* connus, sont le *quinquina* et le *vin*. On peut donner quatre grammes (un gros) de *quinquina* en poudre dans un verre de *vin* de Porto ou de Bordeaux, trois fois par jour : on rend ce *remède* plus actif et plus agréable, en y ajoutant, à chaque dose, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*. Ceux

Fortifians.

Quinquina dans le vin, avec l'élixir de vitriol.

qui ne pourront supporter le *quinquina* en substance, le prendront en *décoction*, dans la même quantité de *vin* rouge, et *acidulé* comme ci-dessus.

§. II.

De l'Incontinence d'urine.

En quoi l'incontinence d'urine diffère du diabètes.

IL est une maladie à laquelle les gens de peine et de fatigue sont assez sujets sur le déclin de l'âge : cette maladie s'appelle *incontinence d'urine*. Mais elle diffère entièrement du *diabètes*, en ce que les *urines*, dans l'*incontinence d'urine*, coulent involontairement et goutte à goutte, et qu'elles n'excèdent point la quantité qu'en rendait ordinairement le malade en état de santé. Cette maladie est plutôt incommode que dangereuse.

Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.

(Les personnes qui sont le plus sujettes à cette incommodité, sont, comme on vient de l'observer, les gens qui s'occupent de travaux pénibles, dont on a parlé Tom. I, Chap. II, §. I ; ensuite les enfans et les vieillards ; les femmes, pendant la *grossesse*, et qui ont éprouvé des *accouchemens laborieux* ; les débauchés, et ceux qui sont adonnés à la malheureuse habitude de la *masturbation*.)

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Incontinence d'urine.

ELLE est due à un relâchement du *sphincter* de la *vessie*, et souvent à une *paralysie* de ce *viscère*. Elle peut quelquefois être occasionnée par des chocs, des coups, des *contusions*, des accouchemens laborieux, et autres accidens. Tantôt elle est l'effet de la *fièvre*, et tantôt elle

est produite par un long usage de *diurétiques* forts, ou de *remèdes irritans* injectés dans la *vessie*, etc.

(Elle est encore occasionnée par la seule faiblesse des *organes*, comme chez les enfans, les vieillards, les débauchés et les *masturbateurs ;* par une lésion faite au *sphincter* de la *vessie*, comme il arrive assez souvent dans l'opération de la *taille* et dans les *accouchemens laborieux ;* par des matières fécales retenues dans l'*intestin rectum*, et qui compriment la *vessie ;* par la présence d'un *calcul*, ou d'une *pierre* dans la *vessie ;* par une *tumeur* quelconque dans les parties qui l'avoisinent ; quelquefois par le trop grand usage de l'eau, ou de boissons aqueuses ; ou enfin par l'abus de l'acte *vénérien.*)

ARTICLE II.

Traitement de l'Incontinence d'urine.

Chez les vieillards, on ne peut que la pallier. Fortifians.

(L'INCONTINENCE *d'urine* est incurable chez les personnes décrépites : on ne peut que la pallier par l'application d'*emplâtre fortifiant* sur la *région de la vessie*, par une ceinture serrée autour des *reins*, par le *vin* et des *alimens* succulens, par un *exercice* modéré, enfin par tout ce qui est capable de fortifier.

Chez les enfans, cette maladie se guérit toute seule avec le temps.

Chez les enfans, cette maladie, qui ne tient qu'à la faiblesse, se dissipe avec l'âge et à mesure qu'ils se fortifient. La poudre de souris, ou des souris rôties, grillées, qu'on leur donne, et tant d'autres *remèdes* de cette espèce, n'ont de la réputation, que parce qu'en effet l'*incontinence d'urine* se guérit toute seule chez les enfans.

Lorsqu'elle

Au reste, quand elle se prolonge trop, il faut

est opiniâtre; alimens secs; vin; bains froids; menace de correction.

les priver de boisson et d'*alimens* aqueux; les nourrir de viande rôtie, de *pain* bien cuit; leur accorder un peu de *vin*; leur faire prendre des *bains froids*, et sur-tout les menacer de quelque correction : car on ne peut douter qu'il n'y ait très-souvent de la mauvaise volonté, sur-tout parmi ceux qui ne pissent qu'au lit, et qui, le jour, sont ce qu'on appelle nets.

Chez ceux qui ont la pierre.

L'*incontinence d'urine* occasionnée par une *pierre* dans la *vessie*, ou par l'opération de la *taille*, se guérit comme nous le dirons Chap. suivant.

Chez les femmes grosses, elle se guérit en général par l'accouchement.

Celle qui accompagne la *grossesse*, trouve ordinairement sa guérison dans l'*accouchement*. Si l'*incontinence d'urine* persiste, on emploie les moyens qu'elle exige, lorsqu'elle succède à un *accouchement pénible et laborieux*; telles sont les applications, sur la *région de la vessie*, de *remèdes astringens* et *fortifians*, comme l'*emplâtre fortifiant*, dont il est parlé pag. 502 de ce Vol.; des *fomentations* avec le *vin* et les *roses de Provins*, la *menthe*, le *romarin*, etc.; des *demi-bains* et des *lavemens*, composés avec l'*infusion* de ces mêmes plantes : les malades prendront intérieurement les *eaux de Bristol*, ou des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Provins*, de *Passy*, de *Forges*; et si leur *estomac* est capable de les supporter, la *poudre* ou le *petit-lait* d'*alun*, proposés pag. 503 de ce Vol.

Lorsqu'elle persiste, emplâtre, fomentations, demi-bains et lavemens fortifians.

Eaux ferrugineuses.

Poudre ou petit-lait d'alun.

Il est très-rare qu'on guérisse de l'*incontinence d'urine* produite par la débauche des femmes et la *masturbation*, sur-tout quand elle est invétérée. On ne peut espérer que dans les commencemens, et les *remèdes* sont les mêmes que ceux que nous venons d'exposer, excepté qu'il faut commencer par renoncer absolument à ces habitudes vicieuses.

Il est rare que les débauchés et les masturbateurs en guérissent.

L'*incontinence d'urine* qui dépend de la *paralysie* de la *vessie*, demande les *remèdes* de la *paralysie*, qu'on exposera Tom. III, Chap. XLV, §. III, Art. II. Cependant, quand cette *paralysie* est occasionnée par une *humeur rhumatismale* ou *goutteuse*, fixée sur l'extrémité de la *moelle alongée* ou de l'*épine du dos*, et sur les *nerfs* voisins, *paralysie* qui est ordinairement accompagnée de celle des *extrémités*, le *remède* est un *vésicatoire* appliqué sur les *vertèbres* des *lombes*, et entretenu pendant quelques semaines, jusqu'à ce que la *paralysie* soit presque dissipée. Alors on peut substituer au *vésicatoire* un *liniment spiritueux*, tel que celui-ci :

Chez ceux dont la vessie est paralysée. Circonstances qui indiquent un vésicatoire sur les vertèbres des lombes.

Liniment spiritueux.

Prenez d'*huile de rue*, trois décagrammes (une once);
d'*onguent nervin*, huit grammes (deux gros);
d'*huile essentielle de térébenthine*, trente gouttes.

On en frotte souvent, dans la journée, la partie sur laquelle a été appliqué le *vésicatoire*, et même les parties voisines.

L'*incontinence d'urine* qui est *symptôme* des maladies *aiguës* portées à leur plus haut degré, et qui accompagne communément la *diarrhée* ou le *cours de ventre*, se guérit avec ces maladies. Elle n'exige aucun *remède* particulier.

L'incontinence d'urine symptomatique, se guérit avec la maladie dont elle est symptôme.

Il faut cependant convenir que cette maladie résiste le plus souvent aux *remèdes* que nous venons de proposer, quelqu'attention qu'on apporte à leur administration. Dans ces cas, on conseille aux femmes d'introduire un *pessaire* ou un anneau dans le *vagin*, comme dans les *descentes de matrice ;* ce qui, en comprimant l'*urèthre* fortement, empêche l'*urine* de s'écou-

Ce qu'il faut faire lorsque l'incontinence d'urine résiste à tous les remèdes chez les femmes.

ler involontairement, et rend maître de l'évacuer quand on veut (2).

Chez les hommes. On a aussi imaginé pour les hommes des instrumens qui, en comprimant la *verge* et l'*urèthre*, obligent l'*urine* à rester dans la *vessie*, de sorte qu'on peut la décharger quand on veut, en ouvrant et fermant l'instrument. Mais ni les hommes, ni les femmes, ne veulent guère s'assujétir à l'incommodité de ces instrumens. On a encore imaginé des vases de cuir, de verre ou d'argent, propres à recevoir l'*urine :* on les porte pour se garantir de la mauvaise odeur et de la malpropreté à laquelle cette maladie expose.

Les mêmes C.ns DURAND et BERNARD, voyez la note 2 de cette page, ont inventé des vaisseaux qu'ils appellent *urinaux*, construits aussi en *gomme élastique*, et qui ont un avantage marqué sur les éponges et les linges dont on se sert pour remédier à la chaleur, aux érosions et aux boutons qui sont la suite du flux involontaire de l'*urine*.)

---

(2) Les C.ens DURAND, frères, mécaniciens à Paris, rue Serpente, et au ci-devant Palais-Royal, et le C.en BERNARD, orfèvre, cour du Commerce Saint-André-des-Arts, ont imaginé des *pessaires* de *gomme élastique*, légers, flexibles, impénétrables à l'humidité, qui par-là deviennent très-commodes, permettant aux malades de marcher, d'aller en voiture et de vaquer à leurs affaires sans beaucoup de gêne. Le C.en TEYTAUT, chirurgien, rue de la Poterie n.° 10, fait fabriquer sous ses yeux, non-seulement des *pessaires de gomme élastique*, mais encore des *bougies*, des *sondes*, des *seringues*, des *suppositoires*, en un mot tous les instrumens de ce genre, avec tous les degrés de perfection dont ils sont susceptibles.

§. III.

De l'Ischurie, ou Suppression et Rétention d'urine.

Division de la suppression d'urine.

(LA *suppression d'urine* est appelée *ischurie* par les médecins, qui la divisent en *rénale* et en *vésicale*. La *rénale* retient le nom d'*ischurie* ou de *suppression d'urine*, et la *vésicale* s'appelle plus communément *rétention d'urine*.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Suppression et de la Rétention d'urine.

Symptômes de l'ischurie rénale, ou supression d'urine.

(L'ISCHURIE *rénale* est caractérisée par une douleur sourde, avec un sentiment de pesanteur aux *reins* et aux *lombes ;* par la *cardialgie*, les *nausées* et le *vômissement ;* par le goût d'*urine* à la bouche, et une puanteur d'*urine* que répand le malade; par la suffocation et l'assoupissement. Le malade ne se sent point d'envie d'uriner, et ne fait point d'effort pour uriner: il n'a pas de gonflement dans l'*hypogastre*, ni dans les parties adjacentes; on ne fait point sortir d'*urine* en introduisant la sonde, etc.

Symptômes caractéristiques.

Symptômes de l'ischurie vésicale, ou rétention d'urine.

Les *symptômes* de l'*ischurie vésicale*, appelée communément *rétention d'urine*, sont un sentiment de pesanteur dans l'*hypogastre*, au *pubis* et au *périnée ;* des envies d'uriner, accompagnées d'efforts inutiles; une *tumeur* fort élevée au-dessus de l'*os pubis*, douloureuse lorsqu'on la touche, et qui présente la même figure que la *vessie :* on sent de la fluctuation dans cette *tumeur*, à moins que la *vessie* ne soit excessivement distendue; enfin cette *tumeur* s'affaisse ou diminue lorsque l'*urine* est évacuée, soit naturellement, soit par le moyen de la *sonde*.

Symptôme caractéristique.

L'*ischurie vésicale* est ordinairement sans *fièvre ;* mais quand elle dépend de l'*inflammation* ou de la *suppuration* de la *vessie*, de la *prostate*, etc., suites assez ordinaires des *gonorrhées vénériennes* arrêtées, elle est accompagnée de *fièvre*, et souvent de *délire ;* la douleur et les ardeurs sont très-vives, et les malades sont dans le plus grand accablement.

Symptômes qui distinguent ces deux maladies.

Il est aisé de distinguer l'*ischurie vésicale*, à la tension et à l'élévation de la partie inférieure du ventre; à un sentiment de pesanteur au *périnée*, et sur-tout à l'envie d'uriner qu'on n'éprouve presque jamais dans l'*ischurie rénale*.

Comment elles se terminent.

Mais l'une et l'autre se terminent souvent par la *cachexie*, la bouffissure de tout le corps, l'*hydropisie*, des affections soporeuses, la difficulté de respirer, le *délire*, des mouvemens *convulsifs*, et la mort.)

ARTICLE II.

Causes de la Suppression et de la Rétention d'urine.

LA *rétention* et la *suppression d'urine* peuvent dépendre d'un grand nombre de causes, comme de l'*inflammation des reins* et de la *vessie*, de *carnosités* dans le *canal de l'urètre*, de petites *pierres* ou de *graviers* arrêtés dans les *voies urinaires*, de matières fécales durcies, et amassées dans le *rectum*. La *grossesse*, le *spasme* ou la contraction spasmodique du col de la *vessie*, la *paralysie* de la *vessie*, l'*affection hystérique*, des caillots de *sang* retenus dans la *vessie*, le gonflement des *vaisseaux hémorrhoïdaux*, etc., peuvent encore l'occasionner.

(Ceux qui gardent trop long-temps leurs *urines* s'exposent à cette maladie : les excès auprès des femmes peuvent aussi la faire naître.

Les femmes elles-mêmes peuvent en être attaquées après l'acte *vénérien*. Enfin, tous les vices, toutes les maladies de la *vessie* et du *canal de l'urèthre*, qui tendent à les racornir, à rétrécir leur capacité, comme les excroissances, les caroncules, la crispation des *viscères* du *bas-ventre*, qui a souvent lieu dans les maladies *aiguës*, et dans les *affections hystérique* et *hypocondriaque ;* l'*inflammation* et le gonflement de la *prostate*, etc., peuvent être autant de causes de la *rétention* et de la *suppression* d'*urine*.)

Article III.

Traitement de la Suppression et de la Rétention d'urine.

(D'après le tableau des causes que nous venons d'exposer, on sent combien il serait long et difficile d'entrer dans le détail du traitement dont chacune d'elles est susceptible. Ce travail serait même superflu, puisque la plupart de ces causes, sur-tout celles qui sont *inflammatoires*, sont elles-mêmes des maladies dont il a déjà été parlé, ou dont nous parlerons dans la suite, et leur traitement se trouve aux articles qui les concernent.

Ainsi l'*ischurie* qui dépend de l'*inflammation* des *reins*, de celle de la *vessie* et des autres *viscères du bas-ventre ;* de celle des *uretères*, à l'occasion de quelque *pierre* ou de *graviers* engagés dans ces canaux ; de celle du col de la *vessie*, de la *prostate* et du *canal de l'urèthre*, à la suite de la *gonorrhée vénérienne* mal traitée, etc., exige le traitement même de ces maladies, dont elle n'est, à proprement parler, qu'un *symptôme ;* et on le cherchera, Chap. XXI et XXIV de ce Vol., et Tom. IV, Chap. XLIX, §. I, III et VI, Art. II et III.

Lorsque ces causes sont inflammatoires.

Cependant, dans tous ces cas, lorsque l'*ischurie* paraît être le *symptôme* urgent, il faut chercher à le pallier par les *remèdes* suivans :)

Evacuations, fomentations et bains.

Nous croyons, en conséquence, devoir recommander contre toute *rétention* ou *suppression d'urine*, qui tient à une cause *inflammatoire*, les *évacuations*, les *fomentations* (et les *bains*).

Saignée : ses avantages dans ces cas.

La *saignée*, dès que les forces du malade peuvent la permettre, est nécessaire, sur-tout s'il y a quelques *symptômes* d'*inflammation* locale. La *saignée* dans ce cas, non-seulement calme la *fièvre*, en ralentissant le mouvement de la *circulation*, mais encore en relâchant les *solides*, elle détruit le *spasme* et la *constriction* des *vaisseaux*, qui occasionnent la *suppression d'urine* (3).

Fomentations émollientes. Manière de les faire.

Après la *saignée*, il faut employer les *fomentations*. Elles se font avec de l'eau chaude seulement, ou avec une *décoction* de plantes *adoucissantes*, comme de fleurs de *mauve*, de *camomille*, etc. On trempe des linges dans ces liquides, et on les applique sur la partie affectée, ou bien on y tiendra constamment une vessie pleine de ces *décoctions*. Quelques personnes se servent des plantes elles-mêmes, après qu'elles ont été bouillies : elles les mettent entre deux flanelles, et les appliquent sur le *bas-ventre*. Il s'en faut de beaucoup que ce soit une mauvaise méthode. Ces plantes s'entretiennent plus long-temps chaudes que les linges trempés,

Plantes émollientes appliquées sur le bas-ventre.

Sangsues à l'anus.

(3) Mais si la faiblesse du malade persiste trop long-temps, de manière à empêcher de placer ou de réitérer la *saignée* ; comme cette évacuation est de la plus grande utilité dans ce cas, il faut appliquer les *sangsues* à l'*anus*, sur-tout si le malade est sujet aux *hémorrhoïdes*.

et

et tiennent en même temps la partie plus également humectée (4).

(On mettra le malade dans un *demi-bain* d'eau tiède : il y restera autant que ses forces le lui permettront ; et, selon que les circonstances le demanderont, on le réitérera plus ou moins de fois.

Demi-bains tièdes.

Le même traitement convient contre l'*ischurie* occasionnée pour avoir gardé trop longtemps ses *urines*, ou qui succède à l'acte *vénérien* et à des excès commis avec les femmes. Car, ou cette espèce d'*ischurie* est accompagnée d'*inflammation*, ou elle la produit. Quelquefois aussi elle n'est due qu'au *spasme* de la *vessie* et des parties voisines. Dans tous ces cas, elle n'est pas très-dangereuse, si on ne lui laisse point faire de progrès ; car on ne manque pas d'exemples qui prouvent que cette espèce d'*ischurie*, négligée, est devenue mortelle.

Traitement lorsque la rétention d'urine est causée pour avoir gardé trop longtemps ses urines, ou par des excès avec les femmes ;

L'*ischurie* occasionnée par les *affections hystérique* et *hypocondriaque*, demande une partie des *remedes* que nous venons d'exposer, conjointement avec ceux qu'exigent ces maladies, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLV, §. XII et XIII.

Par les affections hystérique et hypocondriaque.

Mais, dans l'*ischurie* produite par des humeurs épaisses qui engorgent les *voies urinaires*, par les *glaires*, les *suppurations*, les *ulcères* ou les *carnosités* de ces parties ; par le relâchement ou la stupeur des *reins* ou de la

Causes qui, au lieu de relâchans, demandent des stimulans, des linimens spi-

(4) Il n'est personne qui ne sente cette vérité. Mais lorsqu'on emploie les plantes elles-mêmes, il faut avoir soin de dépouiller toutes les feuilles de leurs côtons, qui par leur dureté, blessent la *peau* du ventre, très-sensible dans ce cas, et dans toutes les maladies *inflammatoires* du *bas-ventre*, dont il a été traité Chap. XXI de ce Vol.

Attention qu'il faut avoir quand on applique les plantes émollientes.

ritueux, des vésicatoires, des douches, etc.; des diurétiques chauds, etc.

vessie, et par la *paralysie* de ces *organes*, il ne faut plus de *relâchans*: il faut des *stimulans*, soit en *fomentations*, soit en *cataplasmes*; des *linimens* chauds et spiritueux, des *vésicatoires*, comme on l'a conseillé pag. 507 de ce Vol.; des *douches*, des *bains d'eau thermale*; l'*exercice du cheval*, ou le mouvement des voitures; et intérieurement, des *diurétiques chauds* et *salins*, des *alimens* aiguisés, des *purgatifs*, des *eaux thermales*, etc.

Causes qui demandent les eaux de Contrexeville.

Lorsque l'*ischurie* est due à des *glaires*, des *suppurations*, des *ulcères* dans les *reins*, les *uretères* et la *vessie*, ou à des carnosités dans le *canal de l'urèthre*, nous conseillons l'usage des *eaux de Contrexeville*, dont il sera parlé dans le Chap. suiv., note 3; et, d'après des expériences réitérées, nous croyons qu'on doit les préférer à toutes les autres *eaux minérales*, regardées comme des *remèdes* dans ces cas. Avant que d'employer ces *eaux*, on lira, à la *Table générale des Matières*, Tom V, l'art. EAUX MINÉRALES.

Traitement de la rétention d'urine causée par la grossesse;

Quand l'*ischurie* est occasionnée par la *grossesse*, elle n'exige, le plus souvent, aucun *remède*; il suffit d'ordonner à la malade de chercher, étant dans son lit, une position qui éloigne le fardeau qu'elle porte, des parties inférieures du *bassin*; et elle la trouve facilement, en se mettant sur l'un ou l'autre côté. D'ailleurs l'*accouchement* la met à l'abri des récidives.

Par des matières amassées dans le rectum.

L'*ischurie* qui est due à des matières fécales amassées et durcies dans le *rectum*, cède aux *lavemens purgatifs*, plus ou moins répétés.)

Sonde,

Plusieurs des causes de l'*ischurie* exigent qu'on fasse usage de la *sonde*, pour détruire l'obstacle qui bouche le passage des *urines*, et pour les faire couler: mais, comme cet instrument ne

peut être manié que par des chirurgiens, nous n'en dirons pas davantage. Une *bougie* introduite avec précaution et dextérité dans le *canal de l'urèthre*, réussit souvent mieux que la *sonde* (5). Ou bougie.

ARTICLE IV.

Moyens généraux dont on doit user contre la Suppression et la Rétention d'urine, quelle qu'en soit la cause.

QUELLE que soit la cause de la *suppression d'urine*, il faut tenir le ventre libre. Ce n'est pas qu'il faille employer de forts *purgatifs* : des *lavemens émolliens*, ou de légères *infusions* de *séné* et de *manne*, suffisent. Les *lavemens*, dans ce cas, lâchent le ventre, et servent de *fomentations* internes. Ils servent encore singulièrement à calmer le *spasme* de la *vessie* et des parties voisines. Purgatifs doux. Lavemens émolliens.

Les *alimens* doivent être légers et pris en petite quantité. On donnera pour boisson, du bouillon léger, ou des *décoctions*, des *infusions* de plantes *mucilagineuses*, comme de racine Alimens et boisson.

(5) On sent que la *sonde* ou la *bougie* ne peut procurer l'écoulement de l'*urine* que dans l'*ischurie vésicale*, comme nous le ferons voir note 2 du Chap. suiv. Au reste, on se servira de *sondes* de *gomme élastique*, imaginées par les C.ens DURAND et BERNARD, dont nous avons déjà parlé note 2 de ce Chap. Ces *sondes* peuvent rester un certain temps dans la *vessie* sans être déplacées, et sans danger ; et au moyen de leur flexibilité, on peut s'exposer à toutes les espèces de mouvement sans en être incommodé. Elles peuvent encore, dans certains cas, opérer une *guérison entière*, par leur séjour continu dans le *canal* de l'*urèthre*. Ces artistes tiennent aussi des *bougies* de corde à boyau, de forme conique et graduée.

Esprit de nitre dulcifié, ou savon d'Alicante.

de *guimauve*, de fleurs de *tilleul*, etc. On ajoutera de temps en temps à ces boissons, cinq à six gouttes d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), ou un gros de *savon d'Alicante*. S'il n'y a pas d'*inflammation*, le malade peut boire un peu de *punch* léger, sans *acide* (6).

(Enfin nous observerons que, dans toute *suppression d'urine*, quelle qu'en soit la cause, les *remèdes* les plus doux sont toujours les plus sûrs. Car les *diurétiques* forts, et les autres *remèdes* d'une nature irritante, augmentent ordinairement la maladie ou le danger. J'ai vu des personnes qui se sont tuées pour avoir introduit une *sonde* dans le *canal de l'urèthre*, afin de détruire, à ce qu'elles disaient, l'obstacle qui s'opposait à l'écoulement de l'*urine*; et d'autres se donner une violente *inflammation de la vessie* en prenant, dans la même intention, de forts diurétiques, comme l'*huile de térébenthine*, etc. etc.)

---

(6) On observera que les *diurétiques* que l'auteur prescrit ici, ne conviennent que dans l'*ischurie rénale;* ils seraient pernicieux dans la *vésicale*. Celle-ci ne doit être attaquée, toujours cependant relativement aux causes qui l'ont occasionnée, que par les *bains*, les *demi-bains*, les *fomentations*, les *cataplasmes*, la *sonde* ou la *bougie*, etc.

Il faut convenir que la multiplicité des causes de cette maladie, et le danger auquel elle expose en général, en rendent le traitement très-délicat, et qu'il exige de la sagacité et de l'expérience dans ceux qui veulent l'entreprendre. Nous croyons donc devoir conseiller d'appeler les gens de l'art, toutes les fois qu'on est à portée de le faire.

ARTICLE V.

Moyens de se préserver de la Rétention et de la Suppression d'urine.

LES personnes sujettes à la *suppression d'urine*, doivent vivre selon les lois de la tempérance. Il faut que leurs *alimens* soient légers, et que la boisson soit *délayante*. Elles ne prendront ni *acides*, ni *vins austères*. Elles feront un *exercice* modéré. Elles se coucheront dans des lits durs. Elles fuiront l'étude et les occupations sédentaires (7).

Alimens légers, boisson délayante. Point d'acide, ni de vin austère; exercice, lits durs, dissipation, etc.

(7) Ce serait ici le lieu de parler de deux autres maladies, connues sous le nom générique de *difficulté d'uriner*, et que les médecins appellent *dysurie* et *strangurie*; mais, comme elles sont le plus souvent *symptômes* de *maladie vénérienne*, le D.r BUCHAN les a placées au rang des *symptômes* de cette dernière maladie. On les trouvera Tom. IV, Chap. XLIX, §. VII, Art. II et III.

CHAPITRE XXIV.

De la Gravelle et de la Pierre.

Définition de la gravelle ; LORSQUE du *gravier* ou de petites *pierres* séjournent dans les *reins*, ou sont entraînés par les *uretères* avec les *urines*, on dit que le malade a la *gravelle*.

De la pierre. S'il arrive qu'une de ces petites *pierres* se fixe dans la *vessie*, y reste pendant quelque temps, et augmente de volume par l'addition des matières *pierreuses* de l'*urine*, qui s'attachent autour, de sorte qu'à la fin elle devienne trop grosse pour sortir de la *vessie* par le *canal de l'urètlire*, dans ce cas on dit que le malade a la *pierre* (1).

§. I.

Causes de la Gravelle et de la Pierre.

LA *gravelle* et la *pierre* peuvent être occasionnées par les *alimens* de trop haut goût, par l'usage de *vins* forts et *astringens*, et par la vie sédentaire. Avoir trop chaud dans son lit, (de manière à forcer constamment la *transpiration* et la *sueur ;* l'abus des substances rèlachantes, au point d'exciter un *cours de ventre* habituel) ; coucher dans des lits trop mollets, rester trop long-temps couché sur le dos, peuvent encore occasionner l'une ou l'autre de ces maladies, qui peuvent également reconnaître pour cause l'u-

(1) Il faut lire à la *Table générale des Matières*, Tom. V, l'art. URINE.

sage constant d'une *eau* chargée de particules *terreuses* ou *pierreuses*, et d'*alimens* de nature *astringente*, *venteuse*, etc. Elles peuvent encore être dues à un vice héréditaire.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes âgées, ou celles qui ont été attaquées de *goutte* ou de *rhumatisme*, y sont le plus sujettes.

§. II.

Symptômes de la Gravelle et de la Pierre.

Symptômes particuliers à la gravelle.

LA *gravelle*, ou les petites *pierres* dans les *reins*, occasionnent des douleurs dans les *lombes*, des maux de cœur, le *vomissement*, et quelquefois le *pissement de sang*. Lorsque les petites *pierres* descendent dans l'*uretère*, et qu'elles sont trop volumineuses pour passer facilement par ce canal, tous ces *symptômes* augmentent d'intensité. La douleur gagne les parties voisines de la *vessie*, la jambe et la cuisse du côté affecté sont engourdies, les *testicules* remontent, et les *urines* sont supprimées.

Symptômes particuliers à la pierre.

LA *pierre* dans la *vessie*, se reconnaît aux douleurs que l'on éprouve en urinant, aussi-bien qu'avant et après avoir uriné; à l'écoulement de l'*urine*, qui se fait goutte à goutte, ou à une *suspension* subite dans l'instant qu'elle sort à plein canal; à une douleur aiguë dans le col de la *vessie* après le mouvement, sur-tout après celui du cheval, ou celui du carrosse sur un chemin raboteux; au *sédiment* des *urines*, qui est blanc, épais, abondant, de mauvaise odeur et *muqueux*; à un chatouillement aux parties génitales, (qui oblige les malades de l'un et de l'autre sexe à y porter sans cesse la main); à des envies d'aller à la *selle* dans le même instant qu'on urine; à la facilité plus grande d'uriner

étant couché que debout; à une espèce de mouvement *convulsif*, occasionné par une douleur aiguë en rendant les dernières gouttes d'*urine*; enfin en touchant la *pierre*, au moyen de la *sonde* ou *cathéter* (2).

Symptômes caractéristiques.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I et II de ce Vol.)

§. III.

Régime que doivent suivre ceux qui sont attaqués de la Gravelle ou de la Pierre.

Alimens dont ils doivent se priver.

LES personnes attaquées de la *gravelle* ou de la *pierre*, doivent éviter les *alimens* de nature *venteuse* ou *échauffante*, comme les mets salés, les fruits verts, etc. Tout ce qu'elles prennent doit tendre à exciter la *sécrétion* de l'*urine* et à lâcher le ventre. Elles feront usage d'*artichauts*, d'*asperges*, d'*épinards*, de *laitue*, de *persil*, de *chicorée*, de *pourpier*, de *navets*, de *pommes de terre*, de *carottes*, de *radis*, de *raves*, etc. Les *oignons*, les *poireaux*, le *céleri*, sont, dans ce cas, regardés comme des *remèdes*.

Il n'y a que la sonde qui puisse assurer de l'existence de la pierre. Dextérité qu'exige l'introduction de la sonde dans la vessie.

(2) Il n'y a que la *sonde*, qui puisse assurer l'existence de la *pierre* dans la *vessie*. Tous les signes que l'auteur vient d'exposer sont equivoques, et trompent tous les jours. Il faut donc, aussitôt qu'on éprouve quelques-uns des *symptômes* décrits ci-dessus, appeler un chirurgien experimenté, et se faire sonder. Je dis un chirurgien expérimenté; car cette opération, quelque simple qu'elle paraisse, exige une dextérité, dont il s'en faut de beaucoup que tous les chirurgiens soient capables: on a vu les accidens les plus funestes en être la suite, par la maladresse ou l'ignorance de celui qui l'avait faite. Lorsque le chirurgien a reconnu qu'il existe véritablement une *pierre*, il faut s'en rapporter absolument à ses avis, ou à ceux du médecin en qui l'on a mis sa confiance.

Les boissons les plus convenables sont le *petit-lait*, le *lait de beurre*, le *lait* et l'eau mêlés ensemble, l'eau d'*orge*, les *décoctions* de racine de *guimauve*, de *persil*, de *réglisse*, ou de toute autre *substance mucilagineuse* douce, comme la *graine de lin*, etc. Si le malade est accoutumé aux *liqueurs spiritueuses*, il pourra boire du *punch* léger, sans *acide*. Boisson.

Un doux *exercice* convient; mais, s'il était violent, il pourrait occasionner le *pissement de sang*: il faut donc que l'*exercice* soit modéré. Les personnes attaquées de *gravelle* rendent souvent un grand nombre de petites *pierres* après avoir été à cheval, ou en voiture. Mais ceux qui ont une *pierre* dans la *vessie*, sont rarement en état de soutenir cette espèce d'*exercice*. Exercice modéré.

Ceux qui ont lieu de craindre d'avoir un jour cette maladie, parce que leur père ou leur mère l'ont eue, doivent fuir la vie sédentaire. Si, dès les premiers *symptômes* de *gravelle*, on observe une *diète* convenable, si l'on fait un *exercice* suffisant, on détruira la cause de la maladie, ou au moins on empêchera qu'elle n'augmente. Mais si l'on suit le même *régime* que celui qui a occasionné la maladie, il ne peut manquer de l'aggraver. Régime que doivent suivre ceux qui ont lieu de craindre cette maladie, parce que leur père ou leur mère l'ont eue.

(Un *régime* trop relâchant paraît devoir être favorable à la production de la *gravelle* et à la formation de la *pierre*. Nous l'avons déjà dit, et nous n'hésitons pas de le répéter: toutes les *excrétions* du corps humain ont une telle affinité entr'elles, que l'une ne peut point être augmentée, que les autres ne soient diminuées dans la même proportion. Nous l'avons prouvé, Chap. VI, §. I, Art. III, note 2 de ce Vol., par l'effet de la *saignée* dans la *fluxion de poitrine*, lorsque le malade crache aisément et abondamment; et Il ne faut pas que le régime soit trop relâchant. Pourquoi?

cette vérité est encore plus évidente dans les *excrétions* du ventre. Nous avons vu, Chap. XXII, §. III de ce Vol., qu'un des *symptômes* du *cours de ventre* est la diminution des *urines*, qui prennent une teinte foncée en proportion de leur petite quantité; et qu'au contraire le ventre est resserré lorsque le cours des *urines* est très- abondant, comme dans le *diabètes*, dont nous venons de parler, §. I du Chap. précéd.

Il faut que l'urine soit abondante, sans que le ventre soit trop relâché:

Dès l'instant que quelqu'un est dans le cas de craindre cette maladie, il paraît donc important qu'il évite tout ce qui est capable de relâcher trop le ventre: il ne faut pas qu'il soit non plus trop resserré; mais il faut que l'*excrétion* de l'*urine* soit chez lui la plus abondante.

Moyens dont il faut user à cet effet.

Ainsi l'*exercice* habituel en plein *air*, de quelqu'espèce qu'il soit, pourvu qu'il n'aille point jusqu'à forcer la *sueur*; l'usage constant des *alimens* spécifiés dans ce §., et mariés à des susbtances *animales*; le *vin* blanc, trempé de partie égale d'*eau* pour boisson, et l'attention à éviter toutes les causes exposées §. I de ce Chap., en sont les *spécifiques* les plus certains et les plus assurés.)

§. IV.

Remèdes qu'on doit prescrire à ceux qui sont attaqués de la Gravelle ou de la Pierre.

Comment il faut traiter le malade dans un accès de gravelle.

DANS ce qu'on appelle un *accès de gravelle*, ordinairement occasionné par de petites *pierres* arrêtées dans l'*uretère*, ou dans quelques-unes des *voies urinaires*, il faut saigner le malade, appliquer des *fomentations* chaudes sur les *lombes* et le *bas-ventre*, donner des *lavemens émolliens*, faire prendre des *bains*, faire boire des *tisanes délayantes*, *mucilagineuses*, etc.

Nous avons exposé le traitement qui convient dans ce cas, en parlant de l'*inflammation des reins* et de la *vessie ;* nous renvoyons donc le lecteur au Chap. XXI, §. IV et V de ce Vol.

Le D.r WHYTT conseille à ceux qui sont sujets à de fréquens *accès* de *gravelle* dans les *reins*, mais qui n'ont pas de *pierre* dans la *vessie*, de boire tous les matins, deux ou trois heures avant le déjeûné, une chopine d'*eau de chaux*, faite avec des écailles d'*huitres* ou de *pétoncles*. Il observe, avec beaucoup de raison, que quoique cette dose soit trop petite pour dissoudre sensiblement une *pierre* qui serait déjà depuis quelque temps dans la *vessie*, il est cependant probable qu'elle s'opposera à sa formation ou à son accroissement, lorsqu'elle ne fera que d'y arriver (3).

Eau de chaux, faite avec les écailles d'huitres ou de pétoncles.

(3) On a éprouvé d'excellens effets, dans ces mêmes cas, de la boisson abondante des *eaux minérales de Contrexeville*, en Lorraine, dont le C.en THOUVENEL, mon ami, a donné une savante analyse, dans un mémoire publié en 1774, à Paris, chez *Valade*, libraire, sur les principes et les vertus de ces *eaux*. Elles ont même fait rendre des *pierres* d'une moyenne grosseur.

Eaux de Contrexeville.

Il rapporte à ce sujet le témoignage d'un médecin très-expérimenté, qui s'exprime ainsi : « Les *eaux minérales de Contrexeville* sont souveraines dans les maladies des *reins*, des *uretères*, de la *vessie* et de l'*urèthre ;* telles que la *pierre*, la *gravelle*, les *glaires*, les *suppurations*, les *ulcères* de ces parties, et les *carnosités* de l'*urèthre*. Nous osons avancer, ajoute-t-il, sur des témoignages non suspects, que les *eaux de Contrexeville* sont très-efficaces contre la *pierre*, qu'elles détachent et font sortir de la *vessie*, quand elle n'est que d'une grosseur médiocre ; qu'elles ont la propriété de briser en fragmens celles qui sont plus grosses, et d'une nature *graveleuse* et *plâtreuse*, même celles qui sont en partie *plâtreuses* et en partie *murales*. »

BORDEU donne le même éloge aux *eaux de Bonnes*,

Traitement lorsque la pierre est formée dans la vessie.

Lorsque la *pierre* est formée dans la *vessie*, WHYTT recommande le *savon d'Alicante*, et l'*eau de chaux* faite d'écailles d'*huîtres* ou de *pétoncles*, qu'il ordonne de prendre de la manière suivante.

Savon d'Alicante et eau de chaux.

Le malade prendra tous les jours, sous la forme qui lui paraîtra la moins désagréable, trois décagrammes (une once) de *savon d'Alicante*, et boira un litre et demi ou deux litres (trois chopines ou deux pintes) d'*eau de chaux* faite avec les écailles d'*huîtres* ou de *pétoncles*. Mais il divisera le *savon* en trois parties inégales: il prendra la plus forte de grand matin à jeun, la seconde à midi, et la troisième à sept heures du soir, ayant soin de boire, par-dessus chaque dose, un grand verre d'*eau de chaux*. Le reste de cette *eau de chaux* sera bu entre le diné et le soupé, au lieu de toute autre boisson.

Dose.

Cependant il faut commencer par une dose de *savon* et d'*eau de chaux*, moindre que celle que prescrit ici le D.r WHYTT. Le malade ne doit prendre d'abord qu'un demi-litre (chopine) d'*eau de chaux*, et que douze grammes (trois gros) de *savon* par jour. Il augmentera cette quantité par degré, jusqu'à la dose pres-

---

Bonnes, de Barèges, ou de Cauterets.

ou de *Barèges* et de *Cauterets*, dans le département des Hautes-Pyrénées, d'après des expériences faites sur des *calculs*, qui ont disparu au bout de quelques jours dans l'une de ces *eaux*, et dont il n'est resté qu'un grain, qui aurait facilement passé par toutes les *voies urinaires*. Il ajoute, qu'il n'est pas d'*eau minérale* en France, où l'on ne conserve la mémoire de quelques guérisons de *colique néphrétique* graveleuse, et où l'on ne montre plus ou moins de *gravier* rendu par la boisson des *eaux*. *Recherches sur les Maladies chroniques*, tom. j, pag. 575 et suiv.

crite. Mais il faut qu'il continue l'usage de ces *remèdes* pendant plusieurs mois, sur-tout s'il s'aperçoit de quelque soulagement; et pendant plusieurs années, si la *pierre* est d'un certain volume.

Pendant combien de temps il faut continuer ces remèdes.

Il pourrait même être avantageux pour le malade, s'il souffrait beaucoup, non-seulement de commencer par de petites doses de *savon* et d'*eau de chaux*, mais encore de ne prendre que de l'*eau de chaux seconde*, ou l'*eau de chaux troisième*, au lieu de la *première* (4).

Eau de chaux seconde, ou troisième.

Cependant, après qu'il aura été accoutumé à ces *remèdes* par le temps, il faudra qu'il en vienne à l'*eau de chaux première;* et s'il se trouvait dans le cas de la digérer facilement, il faudrait qu'il la rendit plus forte, en la versant une seconde fois sur des coquilles nouvellement calcinées.

---

(4) On appelle *eau de chaux seconde*, de l'eau qu'on a versée sur le marc, après qu'on a décanté ou tiré à clair la première *eau de chaux*, dont il faut lire la composition à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Eau de chaux simple.* L'*eau de chaux troisième* est celle qu'on a versée sur le marc, après qu'on a tiré à clair la *seconde*, etc.

Ce qu'on entend par ces deux espèces d'eaux de chaux.

La précaution que conseille le D.r BUCHAN, de ne parvenir à la quantité d'*eau de chaux* que prescrit le D.r WHYTT que par gradation, est très sage. Elle servira en outre, à mettre le malade dans le cas de s'assurer si elle convient à son *tempérament* et à sa *constitution*, avant que, par une trop forte dose, elle lui soit devenue nuisible: car nombre de praticiens ont observé, que l'*eau de chaux* était contraire aux personnes qui ont du dégoût, et qui sont sujettes à la *constipation;* à celles qui sont dans l'*atrophie*, dans le *marasme;* qui ont des dispositions à l'état *inflammatoire*, qui sont sujettes aux *hémorrhagies*, etc.; parce que, dit LIEUTAUD, on ne peut se dissimuler que ce qui agit dans ce *remède*, ne soit une substance *corrosive.*

Importance de ne parvenir à la dose d'eau de chaux, que par gradation.

Personnes à qui cette eau est contraire.

Pourquoi?

Alkali caustique, ou lessive des savonniers. Dans quelle boisson il doit être donné.

L'*alkali caustique*, ou *lessive* des *savonniers* (*dissolution de soude*), est aujourd'hui le *remède* le plus en vogue contre la *pierre*. Il est d'une nature très-âcre, et ne peut jamais être donné que dans des liqueurs *gélatineuses* ou *mucilagineuses*, telles que le bouillon de veau, le *lait* frais, l'*infusion de graine de lin*, la *dissolution de gomme arabique*, ou la *décoction de racine de guimauve*.

Dose.

Le malade commencera par prendre ce *remède* à petite dose, comme à trente ou quarante gouttes; et il l'augmentera par degré, à mesure que son *estomac* s'y accoutumera. Voici comme on prépare l'*alkali caustique* :

Manière de préparer l'alkali caustique.

Prenez de *chaux vive*, six décagrammes (deux onces);
de *cendres gravelées*, ou de *potasse* (*dissolution de soude*), trois décagrammes (une once).

Mêlez ces deux substances, et laissez fondre jusqu'à ce qu'il en soit résulté une lessive. Il faut que cette liqueur soit filtrée exactement, avant que d'en faire usage. Si ces deux ingrédiens ne se dissolvent pas promptement, on peut y ajouter un peu d'eau.

Autres remèdes.

Quoique la *lessive des savonniers*, ou *alkali caustique* (*dissolution de soude*), et l'*eau de chaux*, soient les *remèdes* qui, jusqu'à présent, ont été regardés comme les plus actifs contre la *pierre*, cependant il en existe de beaucoup plus simples, qui, dans certains cas, sont très-puissans, et qui en conséquence méritent d'être tentés. On a retiré un grand avantage des *eaux minérales*, dont nous parlons notes 3 et 5 de ce Chap., pag. 523 et 528 de ce Vol. La *décoction* du *daucus sylvestris*, ou *carotte sauvage*, adoucie avec le *miel*, dans le cas où l'*estomac*

Carottes sauvages, avec le miel.

se refuse à l'usage des substances *âcres* et *caustiques*, est encore un bon *remède*. La *décoction* de *café* sans être brûlé, prise matin et soir, à la dose de trois hectogrammes (neuf onces), acidulée avec quelques gouttes d'*esprit de nitre dulcifié (alcohol nitrique)*, a souvent soulagé le malade, en lui faisant rendre de grandes quantités de flocons de matière *terreuse*. Le *miel* seul peut également procurer de grands avantages dans ces cas : on le prend dans de l'eau de *gruau*, ou dans toute autre boisson agréable au malade (5).

Décoction de café sans être brulé, avec quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié.

---

(5) L'*alkali caustique*, ou *lessive des savonniers (dissolution de soude)*, a été préconisée par BLACKRIE, médecin anglais, dans un ouvrage traduit en français, sous le titre de *Recherches sur des remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle*. Le traducteur, qui est un médecin de Paris, commence par prévenir qu'il faut du tâtonnement pour apprendre à quelle dose on doit administrer ce *remède*. La vertu *alkaline* de ce *remède* est la seule, selon le D.r Anglais, qui agisse sur la *pierre*; et le traducteur dit expressément, que la *lessive des savonniers neutralisée*, c'est-à-dire, saturée d'*acide*, fond aussi les *pierres*. Il s'en est assuré, en dissolvant un fragment de *pierre de la vessie*, dans le mélange de quatre cuillerées de bon *vinaigre* et de deux cuillerées de *lessive*. Il cite la guérison parfaite d'un nommé *Narcisse*; elle fut due au *savon* et à la *limonade* d'un certain *Fascia*, qui est un *sel neutre*, avec excès d'*acide*.

Réflexions sur les vertus de l'alkali caustique.

Voilà, dit à ce sujet BORDEU, des expériences chimiques qu'on peut regarder comme contradictoires sur le même fait, sur la même maladie. L'un fond les *pierres*, et il prétend les fondre dans la *vessie*, guérir ou soulager les pierreux avec une *lessive alkaline*: l'autre fond les *pierres*, et il prétend les fondre dans la *vessie*, guérir ou soulager les pierreux, avec des *sels neutres* contenant un excès d'*acide*, avec la *limonade*. A qui faut-il s'en rapporter? Dans quelle classe ranger l'*acrimonie* qui accompagne la formation de la *pierre*? Si tous les faits qu'on énonce sont vrais, n'est-il pas évi-

Uva ursi. Nous ne parlerons plus que d'un seul *remède*, c'est de l'*uva ursi*. On l'a singulièrement vanté, il y a quelque temps, contre la *pierre* et la *gravelle* : cependant ce *remède* paraît être, à tous égards, inférieur au *savon* et à l'*eau de chaux*. Mais comme il est moins désagréable, et qu'il a souvent soulagé, sous mes yeux, des malades attaqués de la *gravelle*, on peut le tenter. On prend ordinairement ce *remède* en poudre, à la dose de deux grammes jusqu'à quatre (demi-gros jusqu'à un gros), deux ou trois fois par jour. On peut même aller jusqu'à vingt-huit ou trente-deux grammes (sept ou huit gros) par jour, en toute sûreté. Il ne peut procurer que de bons effets.

Manière de prendre ce remède.

Dose.

Ce qu'on doit penser des remèdes dont on vient de parler. Ils ne sont pas de vrais lithontriptiques.

(D'après tout ce qui vient d'être dit, il faut convenir que les vrais *lithontriptiques*, ou *remèdes* propres à dissoudre la *pierre* dans les *reins* et dans la *vessie*, sont rares. Le *savon* et l'*eau de chaux*, l'*alkali caustique* et l'*uva ursi*, ont eu tour-à-tour, comme nous l'avons vu ci-

---

dent qu'ils ne doivent pas s'expliquer par les vertus *acides* ou *alkalines* des *dissolvans*, et que ces opérations *chimiques* n'ont pas lieu, ou ne sont d'aucune conséquence, d'aucune valeur dans le corps humain ?

Remèdes plus sûrs et moins dangereux.

Mais, ajoute-t-il, puisque nos *eaux* ont fait jusqu'ici rendre plus de *gravier* et soulagé plus de *vessies* que tous les prétendus *spécifiques*, pourquoi notre méthode innocente et non dangereuse ne trouve-t-elle pas des approbateurs, comme celle qui vient du pays étranger ? Y a-t-il tant à préconiser la *théorie chimique*, après toutes ces observations contradictoires ? Où est sa certitude, puisque nos *eaux*, qui ne sont ni *acides* ni *alkalines*, donnent, au sujet des *calculs*, les memes produits que la *lessive des savonniers* ? Où est la nécessité et l'utilité de son application aux phénomènes du corps vivant ? *Recherches sur les Maladies chroniques*, pag. 374 et 378.

dessus,

dessus ; des panégyristes et des détracteurs. Feu DE HAEN est un de ceux qui ont le plus exalté les vertus de l'*uva ursi* ; cependant il a fini par avouer que cette plante ne mérite pas le nom de *lithontriptique*. Mais le D.r PLANCHON, dans un ouvrage intitulé *Traité du Naturisme*, a observé que cette plante a guéri l'*incontinence d'urine* survenue après l'opération de la *taille*. C'est une observation, dit-il, que j'ai faite chez un petit garçon. Depuis qu'il a pris aux environs de quarante à quarante-huit grammes (dix à douze gros) d'*uva ursi*, il retient constamment ses *urines*.

Propriété de l'uva ursi.

On en est donc encore, à l'égard des *lithontriptiques*, aux expériences; et ce n'est qu'en les réitérant qu'on pourra parvenir à découvrir le vrai *remède* contre cette maladie cruelle. La *pariétaire* et la *mercuriale* paraissent être, de toutes nos *plantes indigènes*, celles qui ont mérité, à plus juste titre, le nom de *lithontriptiques*. On en voit une observation dans le *Journal de Médecine*, cahier de septembre 1787, pag. 384. On y propose encore le *persil*, l'*oignon*, le *cerfeuil*, le *pissenlit*, les *raves*, les *asperges*, le *thlaspi*, le *fenouil*, la *turquette*, l'*alkekenge*, etc. Mais le *savon* et les *alkalis caustiques* ont jusqu'à présent un plus grand nombre de faits en leur faveur ; aussi entraient-ils dans le *remède de* M.lle STEPHENS, dont nous donnons la composition à la *Table générale des Matières*, au mot REMÈDE DE M.lle STEPHENS, et dont on paraît faire moins d'usage actuellement en Angleterre, quoiqu'on en ait retiré de grands avantages dans ce pays-là, et même en France. LIEUTAUD, entr'autres, a rapporté plusieurs faits dont, d'après la véracité dont il faisait profession, il n'est pas permis de douter.

Remède de M.lle Stephens.

Voyez le *Précis de la Médecine Pratique*, Tom. I, pag. 624 et suiv.

Il n'y a qu'un médecin qui puisse diriger l'administration de l'un ou de l'autre de ces remèdes.

Cependant nous croyons pouvoir avancer qu'il n'y a qu'un médecin qui puisse prescrire l'un ou l'autre de ces *remèdes*. En général, dès qu'une personne se trouve attaquée de *symptômes* décrits ci-dessus, il faut qu'elle appelle un médecin expérimenté; le cas est trop grave pour s'en rapporter à l'ignorance ou à l'inexpérience. On voit la plupart des gens souffrir pendant des années entières, n'usant d'autres secours que ceux prescrits par des commères, qui, comme on sait, ont des *spécifiques* pour toutes les maladies, mais qui, comme on sait aussi, ne guérissent point. Quand ils appellent un médecin ou un chirurgien, ils sont dans l'état le plus déplorable, et souvent trop faibles pour supporter l'opération de la *taille*, le seul moyen de les soulager.

L'opération de la taille est, jusqu'à présent, le seul moyen de guérir.

Pourquoi elle ne réussit pas toujours.

La *taille*, ou l'opération par laquelle on tire la *pierre* de la *vessie*, paraît aussi perfectionnée qu'elle peut l'être. L'humanité sera à jamais redevable aux chirurgiens français de l'avoir portée au point où elle est aujourd'hui; et si elle ne réussit pas toujours, c'est qu'il est des cas où la nature se refuse au succès, c'est que la plupart du temps les malades ne se présentent qu'après avoir trop attendu, qu'après s'être épuisés par des *remèdes* infructueux, qu'après avoir laissé échapper le moment de l'opération, qu'un médecin ou un chirurgien est seul capable de fixer.

Nous n'entrerons point dans le détail des diverses méthodes de faire l'opération de la *taille*. Il n'en est pas qui n'aient leur avantage, et aucune ne doit être adoptée à l'exclusion des autres. D'ailleurs, les chirurgiens qui se sont adon-

nés à faire l'opération de la *taille* les connaissent toutes, et savent choisir celle que prescrivent les circonstances. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que celle appelée *haut appareil*, paraît être de toutes la moins douloureuse et la plus facile.

Quant aux moyens de se garantir de la *gravelle* et de la *pierre*, nous renvoyons au *régime* que doivent suivre ceux qui ont lieu de craindre cette maladie parce que leur père ou leur mère l'ont eue, et qui est exposé ci-dessus, fin du §. III de ce Chap., pag. 521 et suiv. de ce Vol.)

Moyens de se garantir de la gravelle et de la pierre.

Fin du Tome second.

C 108581 a

SOMMAIRE
DES CHAPITRES,
DES PARAGRAPHES ET DES ARTICLES
DU TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.
Des Maladies.

Avertissement du Traducteur sur le tableau des symptômes, etc., qui précède la seconde Partie, page j
Tableau des symptômes qui caractérisent et constituent les maladies générales internes, et autres maladies graves, 1

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la connaissance et le traitement des Maladies, page 51

LA médecine n'est fondée que sur l'observation et l'expérience, *ibid.*
Ce qu'il faut faire pour acquérir la connaissance des maladies, *ib.*
On ne peut y parvenir que par la pratique de la médecine, *ib.*
Sous quel aspect il faut considérer une maladie, 52
Raisons qui ont dicté le plan que suit l'auteur dans cette seconde partie, *ib.*
§. I. *Du Traitement général des Maladies, relativement à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractère, à l'air, aux alimens, aux occupations*, etc., *du malade*, *ib.*

Première attention qu'il faut avoir auprès d'un malade, page 52
Les maladies des enfans et des vieillards diffèrent essentiellement entr'elles. Pourquoi ? 53
Les femmes ont des maladies que n'ont pas les hommes, et demandent à être traitées avec plus de précautions, *ib.*
Une personne délicate exige un autre traitement que celle qui est forte et robuste, *ib.*
Il faut connaître le caractère du malade. Pourquoi ? *ib.*
Pourquoi il faut faire attention à l'air que le malade respire, 54
Aux alimens dont il fait usage, *ib.*
A ses occupations, à sa manière de vivre, etc., *ib.*
§. II. *De ce qu'il faut savoir avant de traiter une Maladie*, *ib.*
Il faut s'assurer de la nature de la maladie, du temps qu'il y a qu'elle dure, de ce qui l'a produite, etc., *ib.*
Pourquoi ? 55
Combien on est exposé à être trompé dans le rapport que les malades font de leurs maladies, *ib.*
Il faut donc consulter, non-seulement le malade, mais encore ceux qui l'approchent, *ib.*
Différentes manières de penser des hommes dans l'état de maladie, et sur leurs maladies, 56
Il ne faut dans le rapport du malade que de la franchise et de la vérité, 57
Il faut s'assurer des évacuations, de la respiration, de la digestion, etc., 56
Questions qu'il faut faire au malade, 57
Manière de faire ces questions à un adulte, *ib.*
à une femme, 58
Quand le malade est un enfant, *ib.*
Il faut examiner l'extérieur du malade, ses évacuations, l'odeur qu'il exhale, etc. Pourquoi ? *ib.*
§. III. *Du Régime dans le traitement des Maladies*, *ib.*
Importance de la diète dans le traitement des maladies, *ib.*
Erreur du peuple sur le compte des médicamens, 59
Suites de cette erreur, *ib.*
Les remèdes ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués et administrés avec prudence, *ib.*

ARTICLE I. *De quelle espèce doit être la Diète, dans les Maladies en général*, page 60
Toute maladie affaiblit les puissances digestives, *ib.*
Exception à cette règle générale, *ib.*
Diète dans une fièvre occasionnée par des excès, 61
dans les fièvres inflammatoires, *ib.*
dans les fièvres lente, nerveuse, maligne, etc. *ib.*
dans les maladies chroniques, *ib.*
dans le scorbut, *ib.*
dans la consomption, *ib.*
ART. II. *De l'Air dans le traitement des Maladies*, 62
Importance de l'air frais et renouvelé dans la plupart des maladies, *ib.*
ART. III. *De l'Exercice dans le traitement des Maladies chroniques*, *ib.*
L'exercice peut être regardé comme un remède dans beaucoup de maladies chroniques, *ib.*
ART. IV. *De la Propreté dans le traitement des Maladies*, 63
La propreté peut seule guérir plusieurs maladies, et dans toutes elle est utile au malade et à ceux qui le soignent, *ib.*
§. IV. *De la supériorité du Régime sur les remèdes dans le traitement des Maladies*, *ib.*
Le régime peut guérir sans remède, tandis que les remedes ne peuvent réussir si le régime est négligé, *ib.*
Comment doivent se comporter ceux qui ne se sentent pas assez de capacité pour administrer les remèdes, *ib.*
Les remèdes ne peuvent être administrés par tout le monde, 64

CHAPITRE II.

Des Fièvres en général, page 66
TOUT homme doit connaître les causes des fièvres. Pourquoi? *ib.*

Causes générales des fièvres, page 66
Les fièvres sont les maladies les plus fréquentes et les plus compliquées, *ib.*
Symptômes caractéristiques des fièvres, *ib.*
La fréquence du pouls ne constitue pas seule la fièvre, 67
Symptôme le plus fréquent des fièvres, *ib.*
Symptômes généraux des fièvres, *ib.*
Symptômes des fièvres qui ne prennent que par degré, *ib.*
Qui prennent subitement, *ib.*

§. I. *Des diverses espèces de Fièvres*, 68

Ce qu'on entend par fièvre continue, *ib.*
par fièvre aiguë, *ib.*
par fièvre lente, *ib.*
par fièvre maligne, etc., *ib.*
Dangers qu'annoncent les pétéchies dans les fièvres. En quoi ces taches diffèrent du miliaire, du pourpre, etc., *ib.*
Il y a des fièvres purement pétéchiales, sans être toujours malignes, 69
Ce qui distingue les fièvres malignes avec pétéchies, d'avec les fièvres purement pétéchiales, *ib.*
Ce qu'on entend par fièvre remittente, 70
par fièvre intermittente, *ib.*

§. II. *Du Traitement général des Fièvres*, *ib.*

Véritable idée qu'on doit se faire de la fièvre, *ib.*
On pourrait arrêter les progrès d'une fièvre, en secondant dans les commencemens les efforts de la nature, 71
Quel est le but que s'est proposé l'auteur dans la description et le traitement des fièvres, *ib.*
Quel est le premier remède inspiré par la nature dans les fièvres. L'eau, 72
Importance de l'eau dans le traitement des fièvres et des maladies aiguës, *ib.*
Les remèdes simples doivent être préférés aux composés, etc., *ib.*
La simplicité est l'état de la nature, *ib.*
Sentimens des anciens sur les remèdes composés et sur leur simplicité, 73
Ce qu'on doit entendre par remèdes simples, *ib.*

Effets avantageux des boissons légères et delayantes dans les fièvres aigues, page 73
Symptômes qui indiquent ces boissons, 74
Comment se préparent ces boissons, *ib.*
Importance du repos dans les commencemens d'une fièvre, *ib.*
Effets salutaires du repos du lit dans les fièvres, *ib.*
La tranquillité de l'esprit n'est pas moins importante dans les fièvres que celle du corps, 75
Aversion des alimens solides inspirée par la nature dans les fièvres, *ib.*
Au lieu de nourrir le malade, ils ne feraient que nourrir la maladie, *ib.*
Ce que doivent être les alimens, lorsqu'ils sont indiqués, *ib.*
Les cordiaux ne sont capables que d'augmenter la fièvre, ou de la donner quand on ne l'a pas, *ib.*
Danger des confitures, des biscuits, etc., dans les fièvres, 76
Avantage du lait frais. Entêtement pernicieux du public contre ce précepte, *ib.*
Degré de chaleur que doit avoir la chambre du malade, *ib.*
Il ne faut pas souffrir qu'il y ait beaucoup de monde dans la chambre du malade. Pourquoi? *ib.*
Circonstances qui indiquent de donner des cordiaux, de ranimer le courage et l'espérance du malade, 77
Sur quoi est fondée la fausse opinion du peuple, relativement à la nécessité de la saignée dans les fièvres, *ib.*
Le caractère des maladies a changé avec le régime de vivre, *ib.*
Fièvres dans lesquelles la saignée est nuisible, 78
Il n'y a que les symptômes d'inflammation qui indiquent la saignée dans les fièvres, *ib.*
La saignée n'est pas même nécessaire dans toutes les fièvres inflammatoires, *ib.*
Maladies particulières où la saignée est mortelle, *ib.*
Caractères des symptômes qui indiquent la saignée, 79
Quand et comment il faut favoriser la sueur dans les fièvres, *ib.*
Dangers de la méthode ordinaire d'exciter la sueur, *ib.*

Maladies seules dans lesquelles on peut exciter la sueur, page 80
Ces maladies sont très-rares, *ib.*
Dangers d'arrêter la sueur quand elle se montre naturellement, sur-tout à la fin des maladies, *ib.*
Dans les fièvres, il faut avoir attention aux désirs des malades. Pourquoi ? *ib.*
La nature inspire souvent le goût des alimens et des remèdes convenables à la maladie, *ib.*
Inspiration de la nature dans les maladies du genre putride, 81
Par-tout la nature demande ce qui lui est nécessaire. Exemple des peuples du nord et du midi, *ib.*
§. III. *Du Traitement de la Convalescence*, *ib.*
Première attention qu'il faut avoir dans la convalescence des fièvres, *ib.*
Ce qu'on doit entendre par le mot convalescence, *ib.*
Caractères auxquels on reconnait que le malade est entré en convalescence, 82
Causes pour lesquelles on se trompe tous les jours sur les caractères de la convalescence, *ib.*
Il n'est pas de vraie convalescence si elle n'a été précédée d'une crise, *ib.*
Ce qu'est la convalescence à la suite d'une maladie traitée d'après les méthodes routinières, 83
La convalescence est en raison de la crise, dans les maladies traitées d'après les préceptes de l'art, *ib.*
Les convalescens doivent se garantir du froid, prendre un exercice qui ne fatigue point, etc., 82
Quels doivent être leurs alimens, 83
Il faut qu'ils mangent peu à-la-fois et souvent. Pourquoi ? 84
Règles qu'il faut suivre dans le traitement de la convalescence, *ib.*

CHAPITRE III.

Des Fièvres intermittentes, page 87

Ce que c'est qu'une fièvre intermittente, *ib.*
Division des fièvres intermittentes, *ib.*
Ce qu'on entend par fièvre quotidienne, 88
par fièvre tierce, *ib.*
par fièvre quarte, *ib.*
par fièvre double-tierce, *ib.*
par fièvre double-quarte, *ib.*
par fièvres de printemps et par fièvres d'automne, *ib.*
Caractères des fièvres de printemps, 89
des fièvres d'automne, *ib.*
§. I. *Causes des Fièvres intermittentes*, *ib.*
§. II. *Symptômes des Fièvres intermittentes*, 90
Symptômes qui annoncent l'accès, *ib.*
Symptômes de l'accès, *ib.*
Symptôme caractéristique, 91
§. III. *Régime que doivent suivre les malades attaqués de Fièvre intermittente*; *ib.*
Régime pendant l'accès, *ib.*
Les boissons doivent être chaudes, 92
Laudanum liquide proposé comme capable de modérer l'accès, *ib.*
Alimens et boissons entre les accès, *ib.*
Avantage d'un exercice modéré entre les accès, *ib.*
Ces fièvres se guérissent souvent sans remèdes, et par le seul régime, 93
Exception relativement à celles d'automne, *ib.*
Quand il faut recourir aux remèdes, *ib.*
§. IV. *Traitement des Fièvres intermittentes*, *ib.*
ART. I. *Manière de traiter les adultes*, *ib.*
Il faut commencer par les vomitifs. Pourquoi? *ib.*
On doit donner la préférence à l'ipécacuanha, 94
Dose à laquelle il faut donner cette racine, *ib.*
Comment il faut la faire prendre, *ib.*

Dans quel moment il faut donner le vomitif, page 95
Importance des vomitifs dans les fièvres intermittentes, *ib.*
Les purgatifs y sont quelquefois utiles, *ib.*
Symptômes qui indiquent les purgatifs dans toutes les maladies, *ib.*
Mais ils sont moins indiqués que les vomitifs, 96
Temps de les administrer, *ib.*
Modèle d'une médecine convenable dans ces cas, *ib.*
La saignée est rarement nécessaire dans les fièvres intermittentes, *ib.*
Pourquoi? *ib.*
Ses effets funestes dans ces fièvres, 97
Temps où il faut administrer le quinquina. Sous quelle forme, et comment il faut le donner, *ib.*
Dans la fièvre quotidienne, *ib.*
Dans la tierce, 98
Dans la quarte, etc., *ib.*
Car le traitement de toutes ces espèces de fièvres doit être le meme, *ib.*
Le quinquina doit être pris à grande dose, si l'on veut qu'il guérisse, *ib.*
Pendant combien de temps il faut prendre le quinquina, 99
Moyens de prévenir les rechutes, *ib.*
Infusion amère dont il faut boire pendant l'usage du quinquina, 100
Plusieurs plantes indigènes pourraient guérir les fièvres intermittentes, *ib.*
Quelles sont ces plantes? 101
Trois espèces de saules. Manière d'employer l'écorce de ces arbres, *ib.*
Le marronnier d'Inde. Manière d'employer son écorce, 102
Le putiet. Manière d'employer son écorce, 103
Le frêne. Manière d'employer son écorce, *ib.*
Le prunellier. Manière de prescrire son écorce, 104
On doit employer ces diverses écorces, quand on ne peut pas avoir de quinquina, ou qu'on n'en peut avoir que de mauvais, *ib.*
Autre manière de prescrire le quinquina, 101
Infusion au vin, 104
Décoction aqueuse et vineuse, 105
Ce qu'il faut joindre au quinquina dans les fièvres intermittentes opiniâtres, *ib.*

Il ne faut que rarement joindre d'autres remèdes au quinquina, page 106
Ce qu'il faut faire lorsque le quinquina purge, ou occasionne le cours de ventre, *ib.*
Attention qu'il faut avoir dans les fièvres d'automne, *ib.*
Maladies dans lesquelles dégénèrent les fièvres intermittentes négligées, 107
Prétentions ridicules du peuple sur le traitement de ces fièvres, *ib.*
Seule méthode de guérir sûrement les maladies, *ib.*
La nature guérit les trois quarts des maladies, *ib.*
Ce qu'on doit entendre par le mot maladie, 108
On ne doit administrer les remèdes que sur l'indication de la nature, *ib.*
Dangers des liqueurs fortes, etc., pour se guérir de fièvres intermittentes, *ib.*
Objets dégoûtans proposés comme remèdes dans ces fièvres, 109
Le quinquina est le vrai spécifique des fièvres intermittentes, *ib.*
Préjugé du peuple sur le quinquina, *ib.*

ART. II. *Manière de traiter les enfans attaqués de Fièvres intermittentes*, 110

Manière de faire prendre le quinquina aux enfans, *ib.*
Mixture fébrifuge convenable aux enfans, *ib.*
Mixture saline, 111
Boisson, *ib.*
Exercice, *ib.*
Air et alimens, *ib.*
Lavement de quinquina pour les adultes, *ib.*
Pour les enfans, 112
Autres moyens de guérir les enfans attaqués de fièvres intermittentes, *ib.*

§. V. *On ne doit point se charger de guérir soi-même les fièvres intermittentes, quand elles sont irrégulières ou accompagnées de symptômes dangereux*, *ib.*

§. VI. *Moyens de prévenir les Fièvres intermittentes*, 113

Remèdes préservatifs des fièvres intermittentes, *ib.*
L'usage continu des remèdes en rend les effets sou-

vent nuls : il faut donc les varier quand on les prend comme préservatifs, et dans les maladies chroniques, page 114
Les infusions au vin doivent être faites à froid. Pourquoi, *ib.*
Autres moyens dont doivent user ceux qui sont exposés aux fièvres intermittentes, 115
§. VII. *Maladies périodiques qui exigent le même traitement que les Fièvres intermittentes*, *ib.*

CHAPITRE IV.

De la Fièvre continue-aiguë, page 117

Quels sont ceux qui sont exposés à cette maladie, *ib.*
Ce qu'on doit entendre par fièvre continue-aiguë, *ib.*
Division chimérique de cette fièvre, *ib.*
Il n'y a que deux espèces de fièvres continues-aiguës : la bénigne et la maligne 118
Dans quelle saison elle est plus fréquente, *ib.*
§. I. *Causes de la Fièvre continue-aiguë*, *ib.*
§. II. *Symptômes de la Fièvre continue-aiguë*, 119
Symptômes précurseurs, *ib.*
Symptômes caractéristiques, *ib.*
Symptômes dangereux, *ib.*
Il faut apporter du secours au malade dès que la maladie se déclare. Pourquoi ? *ib.*
§. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de Fièvre continue-aiguë*, 121
Quelles sont les indications à remplir dans le traitement de cette maladie, *ib.*
Boissons délayantes acidulées, *ib.*
Petit-lait d'orange : manière de le préparer, *ib.*
Tisane lorsque le malade est resserré, 122
Toutes ces boissons doivent être bues un peu chaudes. Comment elles doivent être administrées, *ib.*
Pourquoi on prescrit plusieurs boissons de même espece, *ib.*

Quels doivent être les alimens du malade. Point de bouillon, même de poulet, page 122
Prudence avec laquelle il faut administrer les alimens dans cette maladie, 123
Quel est le guide qu'on doit suivre dans l'administration des alimens, *ib.*
Avantage de l'air frais. Précaution avec laquelle il faut le procurer au malade, 124
Dangers de surcharger le malade de couvertures, *ib.*
Il est avantageux pour le malade d'être de temps en temps sur son séant, ou d'avoir la tête élevée, *ib.*
Manière de rafraîchir la chambre, *ib.*
Et la bouche du malade, 125
Bains de pieds et de mains, *ib.*
Circonstances qui indiquent d'ajouter du vinaigre à l'eau de ces bains, *ib.*
Il faut que le malade soit tranquille, qu'il ne voie pas de compagnie, etc., *ib.*
Il faut, mais prudemment, flatter le goût et les désirs du malade, 126

§. IV. *Remèdes qu'il faut administrer aux malades de tout âge, attaqués de la Fièvre continue-aiguë*, *ib.*

Importance de la saignée dans cette maladie, *ib.*
Quand et combien de fois il faut la répéter, *ib.*
Il est rare qu'il faille plus de trois saignées; car il ne faut pas saigner jusqu'à éteindre la fièvre. Pourquoi? 127
Dangereuse prétention de ceux qui saignent pour évacuer l'humeur morbifique. Idée qu'on doit se faire de la saignée, *ib.*
Mixture rafraîchissante qu'on doit prescrire lorsque la chaleur et la fièvre sont trop fortes, 128
En quoi consiste le travail du médecin dans la plupart des maladies aiguës, *ib.*
Maladies où il est important d'éteindre la fièvre, 129
Ce qu'il faut donner lorsque le malade a des envies de vomir, *ib.*
Lorsque le ventre est dur et resserré, *ib.*
Jour où se décide la maladie. Signes favorables, 130
défavorables, 131
Moment d'appliquer les vésicatoires, *ib.*
les sinapismes, *ib.*

De donner des cordiaux, page 131
§. V. *Traitement de la convalescence de la Fièvre continue-aiguë*, *ib.*
Circonstances qui indiquent le quinquina, 132
Moment de purger, *ib.*
Médecine convenable dans ce cas, *ib.*
Réflexions sur le traitement qu'on vient de lire, 133
Manière dont on traite communément la fièvre continue-aiguë, mise en parallèle, *ib.*
Avec la méthode de l'auteur, *ib.*
Ses préceptes ne sont que ceux d'Hippocrate, 134
Méthode que suivait le père de la médecine, dans les maladies aiguës à différens degrés, *ib.*
Dans les maladies extrêmement aiguës, *ib.*
Lorsque la marche irrégulière de la nature annonçait du danger, 135
Terminaison ordinaire des maladies aiguës, *ib.*
Symptômes d'après lesquels il faisait vomir, et dans quel temps de la maladie il faisait vomir, *ib.*
Il ne purgeait pas dans toutes les maladies aiguës. Pourquoi? *ib.*
Dans quelles maladies il purgeait, et dans quel temps, 136
Exception à cette règle générale, *ib.*
Suites funestes de la négligence des préceptes d'Hippocrate, *ib.*

CHAPITRE V.

De la Pleurésie vraie, de la Pleurésie fausse, et de la Parafrénésie, page 138

§. I. *De la Pleurésie vraie, ou Inflammation de la Plèvre, ou Inflammation de Poitrine*, *ib.*

DÉFINITION de la pleurésie, *ib.*
Comment elle se divise, *ib.*
Toutes les parties du corps sont enveloppées de membranes. Noms qu'elles portent, *ib.*
Le périoste, *ib.*

Le péricrâne, page 138
Les méninges, *ib.*
Le péritoine, *ib.*
La plèvre, *ib.*
Qui sont ceux qui sont exposés à la pleurésie, 139
A quel âge on y est sujet, *ib.*
Qui sont ceux qui en sont à l'abri, *ib.*
Ceux qui l'ont déjà essuyée sont exposés au retour, *ib.*
Dans quelle saison elle prend, 140
ART. I. *Causes de la Pleurésie vraie*, *ib.*
ART. II. *Symptômes de la Pleurésie vraie*, 141
Ce qu'on appelle point de côté, *ib.*
Caractère du sang dans la pleurésie, 142
ART. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Pleurésie vraie*, *ib.*
Par quels moyens la nature cherche à se débarrasser de cette maladie, *ib.*
Quels sont ceux que nous devons employer, *ib.*
Ce que le malade doit éviter, *ib.*
Quelle doit être sa boisson, *ib.*
Manière de préparer la décoction d'orge, *ib.*
Les boissons doivent être prises en très-petite quantité à-la-fois, et un peu chaudes, 143
Bains de pieds et de mains tous les jours, *ib.*
ART. IV. *Remèdes contre la Pleurésie vraie pour tous les âges*, *ib.*
Nécessité de la saignée, *ib.*
La première saignée doit être copieuse, 144
Quand et combien de fois il faut la répéter, *ib.*
Combien est funeste le préjugé qui porte à saigner dans la pleurésie, jusqu'à ce que la couenne ait disparu, *ib.*
Effets malheureux des saignées trop multipliées, *ib.*
Ce n'est que l'intensité des symptômes qui doit nous porter à répéter la saignée, 145
Trois saignées suffisent, *ib.*
Comment on doit se comporter à l'égard des femmes ayant leurs règles, *ib.*
Temps où il faut cesser de saigner, *ib.*
Autres moyens qui concurent avec les saignées à diminuer la viscosité du sang, 146
Manière de préparer les fomentations émollientes, *ib.*
De

De les appliquer, page 146
Autre manière de les appliquer, *ib.*
Autres fomentations, *ib.*
Avantages de ces fomentations, 147
Liniment volatil dont on frotte le côté, *ib.*
Manière de l'appliquer, *ib.*
La teinture de cantharides, *ib.*
Saignées locales, avec les sangsues ou les ventouses : leurs avantages, *ib.*
Feuilles de jeunes choux. Manière de les appliquer. Leurs effets, 148
Moment d'appliquer un vésicatoire, et combien de temps il faut le laisser sur la partie affectée, *ib.*
Boisson qu'on doit donner pendant que le vésicatoire est appliqué, *ib.*
Moyens de lâcher le ventre, 149
Nécessité des lavemens dans la pleurésie, *ib.*
Symptômes qui indiquent les lavemens dans les maladies fiévreuses, *ib.*
Moyens d'exciter l'expectoration, *ib.*
Electuaire huileux, 150
Dissolution de gomme ammoniac, *ib.*
Moyens d'exciter les urines et la transpiration, *ib.*
Décoction de sénéka, 151
Quand et comment il faut la prescrire, *ib.*
Importance de ce remède, *ib.*
Pourquoi l'on prescrit un certain nombre de remèdes dans une même maladie, 152
Ils ne doivent point être administrés sans ordre, *ib.*
Quel est celui qu'on doit suivre dans les maladies inflammatoires et humorales, *ib.*
Dans ces deux espèces de maladies compliquées ensemble, *ib.*
Il faut attendre l'effet du remède prescrit, avant que de passer à un autre, 153
Ordre qu'il faut suivre dans l'administration des remèdes de la pleurésie, *ib.*
Loi générale pour toutes les maladies aiguës, *ib.*
Attention et prudence qu'exige l'administration des remèdes, 154
Fautes dans lesquelles entraîne l'effroi occasionné par la crise d'une maladie aiguë, 153
Comment il faut se comporter dans l'instant de la crise, 155

Moment de purger, page 155
§. II. *De la Pleurésie fausse ou bâtarde*, *ib.*
Caractère de cette espèce de pleurésie, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, 156
ART. I. *Symptômes de la Pleurésie fausse*, *ib.*
Symptôme caractéristique, *ib.*
ART. II. *Traitement de la Pleurésie fausse*, *ib.*
Comment elle se guérit, *ib.*
Remèdes nécessaires quand elle est opiniâtre, *ib.*
§. III. *De la Parafrénésie, ou Inflammation du Diaphragme*, 157
Rapport qui existe entre cette maladie et la pleurésie, *ib.*
ART. I. *Symptômes particuliers à la Parafrénésie*, *ib.*
Symptôme caractéristique, *ib.*
ART. II. *Traitement de la Parafrénésie*, 158
Ce qu'on doit sur-tout prévenir dans cette maladie, *ib.*
Nécessité des lavemens émolliens, *ib.*

CHAPITRE VI.

Des diverses espèces de Péripneumonies, ou Inflammations des poumons, ou Fluxions de poitrine, page 159

§. I. *De la Péripneumonie vraie, ou Fluxion de poitrine*, *ib.*

QUEL est le siége de cette maladie, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Comment elle se divise, *ib.*
Elles sont les mêmes que celles de la pleurésie, 160
Quand on doit l'appeler pleuro-péripneumonie, *ib.*
ART. I. *Causes de la Fluxion de poitrine vraie*, *ib.*
ART. II. *Symptômes de la Fluxion de poitrine vraie*, *ib.*

En quoi ils different de ceux de la pleurésie, page 160
La fluxion de poitrine et la pleuresie ne different entre elles que par l'intensité des symptômes, *ib.*
ART. III. *Traitement de la Fluxion de poitrine pour tous les âges*, 161
Le traitement est le même que celui de la pleurésie, *ib.*
Les alimens doivent être plus doux, *ib.*
Importance du petit-lait, de la décoction d'orge, ou de l'infusion de fenouil avec le lait, *ib.*
Vapeur d'eau chaude, introduite dans la poitrine, *ib.*
Ses effets, *ib.*
Il ne faut pas arrêter les évacuations du ventre, lorsqu'elles n'affaiblissent pas le malade, *ib.*
Quand et combien il faut saigner, 162
Dangers de la saignée quand le malade crache aisément, *ib.*
Pourquoi? *ib.*
Effets de la suppression des crachats qu'occasionneraient les saignées, *ib.*
Il est beaucoup de fluxions de poitrine qu'on doit traiter sans saigner, *ib.*
Observation, 163
Laxatifs et lavemens, *ib.*
Moyens d'exciter l'expectoration, 164
La fluxion de poitrine qui ne cède pas aux remèdes se termine par un abces, 165
Diverses manières dont peut se guérir cet abcès, *ib.*
Signes qui donnent lieu de craindre que cette maladie ne se termine par la pulmonie, 166
§. II. *De la fausse Fluxion de poitrine, ou Péripneumonie bâtarde*, *ib.*
Caractères de cette espèce de fluxion de poitrine, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
ART. I. *Symptômes de la fausse Fluxion de poitrine*, *ib.*
ART. II. *Régime qu'il faut prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine*, 167
Quels doivent être les alimens, *ib.*
la boisson, *ib.*
ART. III. *Remède qu'on doit prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine*, *ib.*

Quand il faut saigner et purger, page 167
La saignée est rarement nécessaire dans cette maladie. L'ipécacuanha y est plus souvent indiqué, ainsi que les laxatifs et les lavemens, *ib.*
Caractères des crachats cuits, 168
Importance des vésicatoires appliqués de bonne heure, *ib.*
Car ils manquent souvent leurs effets, parce qu'on les applique trop tard, *ib.*

CHAPITRE VII.

Des diverses espèces de Pulmonie, et de la Consomption, page 169

§. I. *De la Pulmonie, ou Phthisie proprement dite*, *ib.*

CARACTÈRES de la pulmonie. Maladies dont elle est l'effet, *ib.*
Autres noms de la pulmonie, *ib.*
Combien cette maladie est meurtrière, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont le plus exposés, 170
La pulmonie est plus générale en Angleterre que par-tout ailleurs. Pourquoi? *ib.*
Causes pour lesquelles elle devient commune en France, *ib.*
ARTICLE I. *Causes de la Pulmonie*, 171
Toutes celles de la fluxion de poitrine, *ib.*
Maladies qui peuvent occasionner la pulmonie, *ib.*
Causes particulières, *ib.*
L'air renfermé ou malsain, *ib.*
Pourquoi les ouvriers qui emploient le cuivre sont sujets à la pulmonie, *ib.*
Les passions fortes, les affections de l'ame, etc., 172
Toute espèce d'évacuations excessives, *ib.*
La suppression d'une évacuation accoutumée, *ib.*
Des accidens occasionnés par des causes externes. Exemple, *ib.*
La suppression de la transpiration, *ib.*

Tous les excès, page 172
La contagion, 173
Certains métiers et certaines professions, *ib.*
Le froid et l'humidité, *ib.*
Les alimens salés et échauffans, *ib.*
Un vice héréditaire, 174
ART. II. *Symptômes de la Pulmonie*, *ib.*
Symptômes de la pulmonie commençante, *ib.*
Symptômes de la pulmonie confirmée, *ib.*
Symptômes du dernier degré de la pulmonie, 175
ART. III. *Régime que doivent suivre les malades attaqués de Pulmonie*, *ib.*
Changement d'air, *ib.*
Exercice, et de préférence celui du cheval. Pourquoi? *ib.*
Règles qu'il faut suivre dans l'exercice du cheval. Son importance et ses effets, quand on le commence de bonne heure, *ib.*
L'exercice du cheval est un spécifique contre la pulmonie, s'il est pris dans les commencemens, et continué pendant un temps convenable, 176
Temps de la maladie où il ne convient plus, *ib.*
Signes auxquels on reconnait que l'exercice du cheval fait du bien, *ib*
Heures de la journée où il faut monter à cheval, *ib.*
En général, on conseille l'exercice du cheval trop tard, 177
Indifférence des malades pour tout ce qui ne porte pas le nom de remède, *ib.*
Les voyages par terre, *ib.*
Voyages à la mer, utiles même lorsque la pulmonie est à son dernier degré, *ib.*
Provisions nécessaires aux pulmoniques, dans les voyages à la mer, 178
Saisons dans lesquelles ils doivent être effectués, et vers quels climats, *ib.*
Ce que doivent faire ceux qui ne peuvent pas voyager par mer, 179
Quelle doit être le régime du malade, *ib.*
Les diverses espèces de lait. Lait d'ânesse. Il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture, *ib.*
Pourquoi il fait rarement l'effet qu'on doit en attendre, *ib.*

Dans quel temps de la maladie il faut l'administrer, page 180
A quelle chaleur et dans quelle quantité le lait d'ânesse doit etre pris, *ib.*
Ce qu'il faut faire quand il purge, *ib.*
Il ne faut le prendre, ni chaud, ni dans le lit, *ib.*
Lait de femme, *ib.*
Observation sur les excellens effets de ce lait, 181
Préjugés ridicules sur la manière dont on doit prendre le lait de femme, *ib.*
Dans quel temps de la journée il faut téter une nourrice, *ib.*
Lait de beurre, *ib.*
A quelle dose? Il faut que le malade en vive uniquement, 182
Lait de vache. Moyens de le rendre léger, *ib.*
Pourquoi le lait ne parait pas toujours convenir dans les commencemens de son usage, *ib.*
Précautions dont il faut user en commençant l'usage du lait, *ib.*
Il faut en faire le principal de sa nourriture, le plus tôt qu'on pourra, 183
Alimens dont on doit faire usage dans la pulmonie, *ib.*
Il ne faut point faire bouillir le lait ni écumer le miel, *ib.*
Il faut avoir attention à la nourriture de l'animal qui fournit le lait. Pourquoi? *ib.*
Plantes dont doit se nourrir l'animal qui fournit le lait aux pulmoniques, *ib.*
Ces plantes se trouvent par-tout, 184
Seul régime sur lequel on doive compter dans la pulmonie commençante, *ib.*
Observation, *ib.*
Régime lorsque les forces et le courage du malade sont abattus, 186
Avantages retirés de l'usage des huîtres, *ib.*
Les alimens et la boisson doivent être pris en petite quantité à la fois. Pourquoi? *ib.*
Avantages de la gaieté, de la musique, etc. dans la pulmonie, *ib.*

ART. IV. *Traitement que doivent suivre les malades dans les différens degrés de la Pulmonie*, 187

Remèdes du premier degré de la Pulmonie, *ib.*

Avec quelle précaution on doit prescrire la saignée dans la pulmonie, page 187
Pilules incisives pectorales, *ib.*
Lait ammoniac, 188
Mixture calmante, *ib.*
Dangers des remèdes huileux et balsamiques, *ib.*
Seuls remèdes qu'on puisse donner contre la violence de la toux, *ib.*
Avantages des acides végétaux, *ib.*
Infusion de plantes amères, 189
Boisson lorsque le malade crache le sang, *ib.*
Avantages de la conserve de rose prise à grande dose, 199

Remèdes du second degré de la Pulmonie, *ib.*

Quinquina, *ib.*
Manière de l'administrer, *ib.*
Electuaire de quinquina qu'il faut donner lorsqu'il purge, pris en poudre, *ib.*
Manière de prendre cet électuaire, 191
Infusion de quinquina à l'eau froide, lorsqu'on ne peut le prendre en substance, *ib.*
Manière de faire et de prendre cette infusion, *ib.*
Le quinquina est contraire lorsqu'il y a des symptômes d'inflammation, *ib.*
Même lorsque la constitution du sujet est disposée à ces symptômes, 192
Avantages des eaux Bonnes, *ib.*
Résignation et patience de la part du malade, *ib.*
Complaisance de la part du medecin, *ib.*
Vésicatoire et cautère, 193
Avantages de ces deux remèdes, *ib.*
Fumigations résineuses, *ib.*
Vapeurs des étables, *ib.*
Observation sur les bons effets des fumigations résineuses, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'on est certain qu'il y a un abcès dans la poitrine, 192
Ce qui indique l'existence de cet abcès, 194
Qu'on appelle vomique, *ib.*
Symptômes de la vomique, *ib.*
Accident qui accompagne quelquefois la rupture de la vomique, 195
Précautions qu'il faut avoir dans ce cas, *ib.*

Signes qui donnent quelque espérance de guérison, page 195
Regime et remèdes qu'il faut prescrire lorsque le malade avance vers la guerison, 196
Combien de temps doit durer le régime, *ib.*
Erreur que l'on commet à cet egard, *ib.*
Observation, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la vomique se rompt dans l'intérieur de la poitrine, 197
§. II. *De la Pulmonie symptomatique*, 198
Il faut dans cette espèce de pulmonie, commencer par guerir la maladie qui l'a occasionnée, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'elle est due à des évacuations excessives, *ib.*
Conseil aux mères qui tombent dans cette maladie pour allaiter trop long-temps, *ib.*
Reflexions sur ce conseil, *ib.*
La pulmonie n'est que très-rarement occasionnée par l'allaitement, 199
Maladies dont l'allaitement est le remède, *ib.*
La nature ne prescrit jamais de loi qu'on ne puisse remplir. Les femmes enceintes proposées pour exemple, *ib.*
Preuves que les femmes doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans, 200
§. III. *De la Consomption ou Phthisie nerveuse*, 199
Caractère de cette maladie, 200
Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib.*
Traitement qu'il faut suivre dans cette maladie, *ib.*
Régime, *ib.*
Remèdes : quinquina, gentiane, camomille, etc., 201
Elixir de vitriol, *ib.*
Vin calibé, *ib.*
Manière de le préparer, *ib.*
de le prendre, *ib.*
Importance des amusemens, de l'exercice du cheval, des voyages, etc., *ib.*
De la continence la plus stricte, 202
Le premier des remèdes dans une maladie, est de fuir la cause qui l'a fait naitre, *ib.*
§. IV. *Moyens de se préserver de la Pulmonie et de la Consomption*, *ib.*

Les préservatifs de ces maladies sont, l'exercice, le bon air et la sobriété, page 202

CHAPITRE VIII.

De la Fièvre lente-nerveuse, page 204

POURQUOI cette fièvre est aujourd'hui si commune, et qui sont ceux qui y sont le plus exposés, *ib.*
§. I. *Causes de la Fièvre lente-nerveuse*, *ib.*
Les passions affligeantes, les travaux de l'esprit, les mauvais alimens, *ib.*
L'air humide, renfermé et malsain, *ib.*
Les évacuations excessives, 205
La suppression de la transpiration, *ib.*
L'irrégularité dans le régime, *ib.*
La débauche des femmes, la masturbation, etc. *ib.*
§. II. *Symptômes de la Fièvre lente-nerveuse*, *ib.*
Symptômes avant-coureurs, *ib.*
caractéristiques, 206
qui annoncent une crise favorable, *ib.*
fâcheux, *ib.*
§. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de la Fièvre lente-nerveuse*, 207
Le malade doit être tenu fraîchement et tranquille. Pourquoi ? *ib.*
Il faut soutenir son courage et le flatter de l'espérance de guérir, *ib.*
La diète doit être nourrissante et cordiale, *ib.*
Boisson, *ib.*
Importance du vin dans cette maladie, *ib.*
On doit préférer le vin de Bordeaux vieux, 208
Il faut prendre garde de trop échauffer le malade, *ib.*
§. IV. *Remèdes qu'il faut prescrire dans la Fièvre lente-nerveuse*, 209
Ipécacuanha. Quand il faut le répéter, *ib.*
Importance des vomitifs dans cette maladie, *ib.*
Purgatif au lieu du vomitif, *ib.*
Manière d'administrer ce purgatif, *ib.*

Parallèle du traitement des fièvres inflammatoires avec celui qui convient à la fièvre lente-nerveuse, page 210
La saignée est absolument contraire à cette maladie, quoiqu'elle paraisse l'indiquer à quelques égards, *ib.*
Nouvelle preuve de la nécessité d'être très-attentif aux symptômes caractéristiques des maladies. Fautes dans lesquelles entraine la négligence de ce précepte, *ib.*
Observation, 211
Les vésicatoires y sont nécessaires, *ib.*
Où il faut les appliquer, 212
Il faut entretenir l'évacuation des vésicatoires jusqu'à ce que le malade soit hors de danger, *ib.*
Avantages des vésicatoires dans cette maladie, *ib.*
Dans quel temps de la maladie il faut les appliquer, *ib.*
Manière dont agissent les vésicatoires, 213
Véritable idée qu'on doit se faire des vésicatoires, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le malade est resserré, *ib.*
Lorsqu'il est trop relâché, *ib.*
Lorsqu'il survient une éruption miliaire, 214
Remèdes indépendamment des vésicatoires et des cordiaux, *ib.*
Bol lorsque le malade est très-faible, *ib.*
Poudre dans le même cas, *ib.*
Ce qu'il faut donner lorsque le malade a le hoquet, etc. Le musc seul, 215
Le musc combiné avec le camphre et le sel volatil de corne de cerf, *ib.*
Lorsque la fièvre devient intermittente, le quinquina, en substance, *ib.*
en infusion, 216
Autre manière d'administrer le quinquina, *ib.*
Dans combien d'espèces de fièvres on peut administrer le quinquina, *ib.*
Dans toutes celles dont la cause est une dégénérescence des humeurs, 217
Cependant il faut avoir grande attention aux indications, *ib.*

CHAPITRE IX.

De la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale, page 218

Cette fièvre peut être appelée la fièvre pestilentielle d'Europe. Pourquoi? *ib.*
Ce qu'on doit entendre par fièvre maligne, *ib.*
Pourquoi l'on donne cette dénomination à la fièvre putride, pourprée ou pétéchiale? *ib.*
Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fièvre maligne, 219
§. I. *Causes de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale,* *ib.*
L'air malsain : ce qui la rend commune dans les prisons, les hôpitaux, les infirmeries, etc. *ib.*
Les substances animales gardées trop long-temps, 220
Observation, *ib.*
Le blé gâté ; l'eau croupie, *ib.*
Les cadavres en putréfaction, *ib.*
La malpropreté, 221
Les affections de l'ame, *ib.*
Le principal siège de la fièvre maligne est dans les nerfs, *ib.*
La contagion, *ib.*
Il n'y a que ceux qui sont utiles au malade qui doivent l'approcher, 222
§. II. *Symptômes de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale,* *ib.*
Symptômes précurseurs, *ib.*
caractéristiques, 223
Ce qui distingue la fièvre maligne de celles qui sont purement inflammatoires, 224
De la fièvre lente ou nerveuse, *ib.*
Cette distinction est quelquefois très-difficile à faire, *ib.*
Comment il faut se conduire dans ce cas, *ib.*
Les fièvres inflammatoires et nerveuses peuvent être converties en malignes, *ib.*
Il n'est pas aisé de fixer la durée des fièvres malignes, 225

Cette durée est relative à l'âge du malade, page 225
Elles sont moins longues chez les vieillards, *ib.*
Plus longues, mais moins dangereuses, chez les jeunes gens *ib.*
Symptômes favorables, 226
dangereux, *ib.*
mortels, 227

§. III. *Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale*, *ib.*

But qu'on doit se proposer dans cette maladie, *ib.*
Il faut commencer par procurer un air pur et frais au malade, 228
Asperger la chambre, le lit, etc., avec des sucs acides, *ib.*
Ou les réduire en vapeurs, *ib.*
Les faire flairer au malade, *ib.*
Avantages de ces vapeurs, *ib.*
Utilité des plantes dont l'odeur est forte, *ib.*
Il faut que le malade soit à son aise, et que rien ne l'importune, 229
Les boissons et les alimens doivent être acidulés, *ib.*
Boisson lorsque le malade est très-abattu, et qu'il a un cours de ventre, *ib.*
Lorsqu'il est resserré, *ib.*
Infusion de fleurs de camomille acidulée, *ib.*
Quels doivent être les alimens, 230
Il est important de donner fréquemment de la boisson et des alimens au malade, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a du délire, *ib.*
Fomentations de fleurs de camomille ou de quinquina. Leurs avantages dans ce cas, 231

§. IV. *Remèdes qu'il faut administrer dans la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale*, *ib*

Vomitif au commencement. Lavemens et laxatifs, *ib.*
Les vésicatoires ne doivent être appliqués qu'à la dernière extrémité dans cette maladie. Symptômes qui les indiquent, *ib.*
Ce qu'il y a à craindre de la part des vésicatoires : il faut leur préférer les sinapismes, 232
Exception à cette règle, *ib.*
Précautions avec lesquelles il faut donner l'émétique, 233

Fausse opinion qu'on a de la vertu des cordiaux et des alexipharmaques dans cette maladie, page 233
Ce qu'on doit penser de cette classe de remèdes, *ib.*
Il n'en est pas de supérieur au bon vin, qui est le meilleur des cordiaux, 234
De quelle importance est le quinquina dans cette maladie, *ib.*
Manière de l'administrer, *ib.*
Lorsque le malade a un cours de ventre considérable, 235
Utilité des acides dans ce cas, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le malade est tourmenté par des nausées et le vomissement, *ib.*
Lorsqu'il s'annonce un abcès aux parotides, 236
Signes qui annoncent qu'un abcès est mûr, *ib.*
Remèdes qu'il faut prescrire pour faciliter la guérison des ulcères occasionnés par cette maladie, *ib.*

§. V. *Moyens de prévenir et de se garantir de la Fièvre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale*, 237
Régime préservatif de la fièvre maligne, *ib.*
Combien il est important de fuir la contagion, *ib.*
Comment il faut s'y prendre pour empêcher que le malade ne la communique, *ib.*
Ce que doivent faire ceux qui craignent d'être attaqués de la contagion, *ib.*
Les saignées et les purgatifs sont dangereux dans ce cas, 238
Idée fausse qu'on a ordinairement des préservatifs, *ib.*
Ce qu'on doit entendre par cette espèce de remèdes, 239

CHAPITRE X.

De la Fièvre miliaire, page 240

D'où cette maladie tire son nom, *ib.*
Pays où on l'observe le plus fréquemment, *ib.*
De quelle couleur sont les pustules, *ib.*
Sur quelle partie du corps elles sont le plus abondantes, *ib.*

Cette maladie est quelquefois essentielle, mais plus souvent symptomatique, page 240
Qui sont ceux qui y sont le plus exposés, 241
Elle est plus ordinaire aux femmes, sur-tout pendant leurs couches, ib.
§. I. *Causes de la Fièvre miliaire*, ib.
Causes de cette maladie chez les femmes en couche, ib.
§. II. *Symptômes de la Fièvre miliaire*, 242
Symptômes précurseurs, ib.
Symptôme pathognomonique de l'éruption future, ib.
Chez les femmes en couche, ib.
Symptômes de l'éruption, ib.
Dans quel temps de la maladie l'éruption paraît et disparaît, 243
Symptômes dangereux, ib.
Caractères des pustules miliaires chez les femmes en couche, ib.
§. III. *Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de la Fièvre miliaire*, 244
But qu'on doit se proposer dans toutes les fièvres éruptives, ib.
Alimens, ib.
Boisson lorsque le malade n'est point affaibli, ib.
lorsqu'il est très-abattu, 245
lorsque la maladie se rapproche de la fièvre maligne, ib.
Ce qui indique les lavemens émolliens, ib.
Importance du régime tempéré dans cette maladie, prouvée par une observation, ib.
§. IV. *Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la Fièvre miliaire*, 246
Ils sont peu nécessaires lorsque le régime est bien dirigé. Circonstances qui indiquent les cordiaux et les vésicatoires, ib.
Manière d'administrer le vin, ib.
Le quinquina, avec le vin et les acides, ib.
Les vésicatoires, 247
La saignée est pour l'ordinaire contraire dans cette maladie, même aux femmes en couche, ib.
Les malades supportent mal les évacuations. Pourquoi? ib.

Précautions qu'exige le traitement de cette maladie chez les femmes en couche, page 247
Ce qu'il faut faire lorsque la maladie traîne en longueur, 248
Quand il faut purger, *ib.*
§. V. *Moyens de se préserver de la Fièvre miliaire*, *ib.*
Manière dont les femmes enceintes doivent se conduire pour prévenir cette maladie, *ib.*
Observation sur les moyens de la prévenir chez les femmes en couche, *ib.*
Les fautes que l'on commet dans le régime des femmes en couche, viennent de l'idée fausse qu'on se fait de l'accouchement, 249
Importance du régime tempéré et rafraîchissant chez les femmes en couche, 250

CHAPITRE XI.

De la Fièvre rémittente, page 251

D'où vient le nom que porte cette espèce de fièvre, *ib.*
Caractères de la fièvre rémittente, *ib.*
§. I. *Cause de la Fièvre rémittente*, 252
Lieux où elle est fréquente, *ib.*
Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fièvre rémittente, *ib.*
§. II. *Symptômes de la Fièvre rémittente*, *ib.*
Il est impossible d'en décrire tous les symptômes, à cause de leur extrême variété, 253
Cette fièvre se montre souvent sous l'aspect des fièvres bilieuses, nerveuses et malignes, *ib.*
Sur-tout quand elle est irrégulière, *ib.*
La fièvre rémittente régulière ressemble aux intermittentes, *ib.*
Elle n'est pas plus à craindre ; mais l'irrégulière est dangereuse, *ib.*
§. III. *Régime qu'il faut suivre dans une Fièvre rémittente*, 254

Il doit être relatif aux symptômes. Delayant dans le cas d'inflammation, et fortifiant dans le cas de malignité, etc., page 254
Dans tous les cas, il faut que le malade soit tenu fraichement, proprement et tranquillement, ib.
Raisons pour lesquelles on répète si souvent les mêmes conseils, 255
§. IV. *Remèdes que doivent prendre ceux qui sont attaqués d'une fièvre rémittente*, ib.
Moyens de rendre la marche de cette fièvre régulière. La saignée, pourvu qu'elle soit très-indiquée, ib.
Un vomitif y est bien plus nécessaire, 256
Ipécacuanha, ib.
Potion émétique, ib.
Reflexions sur l'émétique, ib.
Raisons pour lesquelles on ne doit l'employer qu'avec précautions, ib.
L'ipécacuanha est plus sûr, 257
Manière d'employer l'émétique lorsque les circonstances le demandent absolument, ib.
Lavemens et doux laxatifs, ib.
Quinquina lorsque la fièvre est rendue intermittente régulière, ib.
§. V. *Moyens de se préserver de la Fièvre rémittente*, 258
Quinquina dans les contrées où cette fièvre est épidémique, ib.
Tabac dans le même cas, ib.

CHAPITRE XII.

De la petite Vérole et de l'Inoculation, p. 259

§. I. *De la petite Vérole ou Variole*, ib.

Il est peu de personnes qui n'aient cette maladie, ib.
Dans quelle saison elle est plus frequente, ib.
Elle se divise en discrète et en confluente, ib.

Ce

Ce qu'on doit entendre par ces termes, page 259
Mais ces différences ne sont que des degrés de la même maladie, *ib.*
Autre division de la petite vérole, 260
ART. I. *Causes de la petite Vérole*, *ib.*
La contagion est la cause la plus fréquente de la petite vérole, *ib.*
ART. II. *Symptômes de la petite Vérole*, *ib.*
Symptômes avant-coureurs, 261
Symptômes de l'éruption prochaine, *ib.*
Temps où les boutons commencent à paraître, *ib.*
Caractères qu'ils ont d'abord, 262
Ce qui rend les symptômes favorables, *ib.*
Marche de l'éruption dans la petite vérole bénigne, *ib.*
Caractères des boutons favorables, *ib.*
défavorables et dangereux, *ib.*
C'est un mauvais signe lorsqu'ils sont en grand nombre sur le visage, 263
La fièvre ne quitte pas après l'éruption de la petite vérole confluente et de mauvais caractère, *ib.*
Symptômes les plus dangereux, *ib.*
Temps du dégonflement du visage et des autres parties. Ordre dans lequel il doit se faire, *ib.*
ART. III. *Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de la petite Vérole*, 264
Conduite dangereuse qu'on tient ordinairement dans les premiers jours de la petite vérole, *ib.*
Les convulsions chez les enfans ne sont pas des symptômes dangereux, *ib.*
Pourquoi? *ib.*
Ce qu'il faut faire pendant la fièvre qui précède l'éruption, 265
Quelque bénigne que soit une petite vérole, il ne faut pas l'abandonner aux caprices du malade, *ib.*
Malheurs qui en sont les suites, 266
Dangers de laisser le malade au lit, de lui donner des cordiaux, etc., *ib.*
Maladies dans lesquelles les sudorifiques sont utiles, *ib.*
Dans les autres il sont dangereux, *ib.*
Pourquoi on les donne si familièrement dans la petite vérole, 267
Maladies qu'ils occasionnent, *ib.*

Effets des cordiaux et des sudorifiques, page 267
Erreur sur laquelle est fondée l'opinion du peuple, relativement aux échauffans dans la petite vérole, *ib.*
Seuls cas où la sueur est utile dans les maladies aiguës, 268
Il ne faut pas que les nourrices couchent avec elles les enfans attaqués de la petite vérole, *ib.*
Observations sur les dangers qui en résultent, *ib.*
Il ne faut pas souffrir que plusieurs enfans, ayant la petite verole, couchent ensemble, *ib.*
Malheurs qui en sont les suites, *ib.*
Les malades attaqués de la petite vérole doivent être souvent changés de linge, 269
Pourquoi ? *ib.*
Combien la malpropreté est contraire dans la petite vérole, 270
Avantages de changer le malade de linge tous les jours. Avec quelle précaution il faut le faire, *ib.*
Préjugé du peuple sur le régime échauffant, *ib.*
Exemples qui prouvent qu'on peut en sûreté exposer en plein air les enfans attaqués de la petite vérole, *ib.*
Il ne faut pas les exposer dans les promenades publiques. Pourquoi ? *ib.*
Quels doivent être les alimens dans la petite vérole, 271
Quelle doit être la boisson, *ib.*
ART. IV. *Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la petite Vérole,* *ib.*
Il faut distinguer quatre temps dans la petite vérole, *ib.*
Ce qu'on entend par fièvre secondaire de la petite vérole, *ib.*
Traitement du premier temps, ou temps de la Fièvre qui précède l'Éruption, 272
Ce qu'il suffit de prescrire aux enfans dans ce premier temps, *ib.*
Symptômes qui, chez les adultes, indiquent la saignée, *ib.*
Les lavemens émolliens, *ib.*
Avantages des lavemens dans cette première période de la petite vérole, *ib.*
Utilité de la saignée, quand elle est indiquée : circonstances où il faut la répéter, 273
Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a des envies de vomir, *ib.*

Comment il faut aider la suppuration quand les pustules commencent à paraître, page 273
Circonstances qui indiquent les cordiaux, *ib.*
Il faut prendre garde de trop échauffer le malade. Pourquoi? 274
Traitement du second temps, ou temps de l'Éruption, *ib.*
Cas où le régime rafraichissant est d'une nécessité absolue, *ib.*
Cas qui indiquent les calmans, *ib.*
Dose de ces remèdes pour les enfans, *ib.*
pour les adultes, *ib.*
Avec quelle prudence ils doivent être administrés dans la petite vérole, *ib.*
Désordres qui en sont les suites quand ils sont donnés mal à propos, 275
Ce qu'il faut faire dans les cas de suppression d'urine, *ib.*
Importance d'un flux abondant d'urine dans la petite vérole, *ib.*
Gargarisme pour nettoyer la bouche et la gorge, *ib.*
Si le ventre est resserré, il faut administrer des lavemens émolliens, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des pétéchies, etc., 276
Quinquina acidulé, *ib.*
Dose pour un enfant, *ib.*
pour un adulte, *ib.*
Heureux effets de ce remède quand il est bien indiqué, et donné à la dose convenable, *ib.*
Boisson et alimens qui doivent accompagner l'usage du quinquina, 277
Le quinquina est également nécessaire dans la petite vérole cristalline. Pourquoi? *ib.*
Avantages du quinquina lorsque les boutons sont affaissés, etc., *ib.*
L'affaissement subit des boutons met le malade en grand danger. A quoi tient le plus souvent cet accident, *ib.*
Il ne faut pas confondre cet état avec la disparition des boutons par résolution, 278
Ce qui sert à distinguer ces deux différens états, *ib.*
La petite vérole qui se termine par résolution, n'est point la petite vérole volante. Caractères de cette dernière maladie, *ib.*

Symptômes de la petite vérole volante, page 278
Caractères des pustules, 279
Des vestiges subsistans après la chute des boutons, *ib.*
Traitement, 280
Ce qu'il faut prescrire dans l'affaissement subit des boutons. Les vésicatoires et les cordiaux, 279
Précautions qu'exige l'application des vésicatoires dans ce cas, 280
Symptômes nécessaires pour qu'ils soient bien indiqués, 281
Ce qu'il faut préférer lorsqu'ils manquent, *ib.*
La saignée peut être très-utile dans ce cas, *ib.*
Il faut toujours appliquer des cataplasmes aux extrémités, *ib.*
L'affaissement des boutons est toujours un cas très-grave, qui exige les conseils d'un médecin, *ib.*

Traitement du troisième temps, ou temps de la Fièvre secondaire, *ib.*

Cette période est la plus dangereuse de la petite vérole, *ib.*
Ordre dans lequel s'établit la suppuration dans les boutons de la petite verole, 282
Temps que dure la fièvre secondaire, d'autant plus funeste au malade, qu'on l'a tenu plus chaudement, *ib.*
Preuve, *ib.*
Il faut seconder les efforts de la nature dans les évacuations qu'elle sollicite, 283
Avantages des acides dans cette période de la petite verole, même dans tout le cours de la maladie, *ib.*
Observation, *ib.*
Circonstances qui, dans cette troisième période, exigent la saignée, 284
Exigent, au contraire, les vésicatoires et les cordiaux, *ib.*
Nécessité d'ouvrir les boutons de la petite vérole, 285
Quand et comment il faut les ouvrir, *ib.*
Il faut les ouvrir à mesure qu'ils se remplissent, *ib.*
Raisons mal fondées sur lesquelles on s'appuie pour se refuser à cette opération, *ib.*
Qui est générale dans l'Indostan, 286
Avantages de cette opération. Diminution des douleurs, *ib.*

Conservation de la beauté, page 286
Elle n'est cependant nécessaire que lorsque le malade a beaucoup de boutons, *ib.*
Traitement du quatrième temps, ou de la Dessiccation des boutons, 287
Moment de purger, *ib.*
Il ne faut pas toujours attendre ce temps pour purger, *ib.*
Observation, *ib.*
Manière de purger les petits enfans, 288
Les enfans de cinq à six ans, *ib.*
Les enfans plus âgés et les adultes, 289
Ce qu'il faut faire lorsqu'il survient des abcès, *ib.*
De la toux et d'autres symptômes de la pulmonie, *ib.*
L'inflammation de la gorge, *ib.*
Le gonflement et l'inflammation des yeux, 290
Moyens de prévenir ces accidens, *ib.*
§. II. *De l'Inoculation*, 291
But de l'inoculation, *ib.*
ART. I. *De l'Inoculation de la petite Vérole*, 292
Depuis quel temps elle est connue en Europe, *ib.*
Pourquoi l'inoculation n'est point reçue universellement, *ib.*
Le succès des inoculateurs n'est pas dû à leur capacité, 293
Ce qui suffit pour réussir, 294
Exposé des différentes Méthodes d'inoculer, *ib.*
Le succès de l'inoculation ne dépend pas de telle ou telle méthode, *ib.*
Méthode d'inoculer très-simple et très-heureuse, *ib.*
Méthode d'inoculer en Turquie, 295
Sur les côtes de Barbarie; dans plusieurs endroits de l'Asie et de l'Europe, *ib.*
En Angleterre, 296
Méthode d'inoculer sans faire d'incision, *ib.*
Pourquoi l'on propose cette dernière méthode, *ib.*
Ses avantages sur celles par incisions, qui peuvent avoir des suites fâcheuses, *ib.*
L'inoculation ne sera universelle que quand elle sera pratiquée par les pères et mères, 297
C'est aux ecclésiastiques à porter le peuple à l'inoculation, *ib.*

Combien il est important que les pères et mères inoculent leurs enfans dans le bas âge, page 297
Avantages importans qui résultent nécessairement de l'Inoculation, 298
Dangers qui accompagnent la petite vérole gagnée par contagion, et que prévient l'inoculation, *ib.*
A quoi sont exposés ceux qui n'ont pas eu la petite vérole, 299
Tels que les domestiques, les médecins, les chirurgiens, les femmes adultes, *ib.*
Une femme enceinte; celle qui allaite, et le nourrisson lui-même, 300
Une mère dont l'enfant est attaqué de la petite vérole, *ib.*
Observation, *ib.*
La petite vérole étant une maladie épidémique, il ne s'agit que de la rendre le plus bénigne possible, *ib.*
Et ce n'est qu'à l'inoculation qu'on peut devoir cet avantage, *ib.*
Comparaison des morts occasionnées par la petite vérole et par l'inoculation, 301
Quels seraient les moyens qu'il faudrait employer pour rendre l'Inoculation universelle, *ib.*
Il faudrait commencer par prescrire aux ecclésiastiques de recommander l'inoculation, *ib.*
Il faudrait ensuite que les médecins inoculassent *gratis* les enfans des pauvres, 302
Ce que devraient faire les gouvernemens pour porter le peuple à l'inoculation, *ib.*
Objections contre ce plan. Réponse, 303
Autres moyens proposés, 304
Premier obstacle qui s'oppose aux progrès de l'inoculation, *ib.*
Second obstacle qu'on oppose à l'inoculation, 305
Seul moyen de vaincre toutes les difficultés, *ib.*
Objection tirée de la dépense que l'inoculation entrainera. Réponse, *ib.*
Si aucun des moyens proposés ne peut avoir lieu, il faut que les pères et mères inoculent eux-mêmes leurs enfans, 306
Exemple de la facilité avec laquelle se fait cette opération, *ib.*

Méthode que l'auteur a employée sur son propre fils, page 307
Il faut que la pratique de l'inoculation soit générale, pour qu'on se ressente de tous les avantages qu'elle est capable de produire, *ib.*
De la préparation à l'Inoculation, 308
Saisons dans lesquelles il faut inoculer, *ib.*
Quel est l'âge le plus propre à l'inoculation, 309
La constitution faible et maladive n'est pas une raison pour empêcher l'inoculation, *ib.*
Quelle doit être la diète des enfans avant d'inoculer, *ib.*
Il faut purger deux ou trois fois avant d'inoculer, 310
D'où dépend le succès de l'inoculateur, *ib.*
Il n'y a pas de danger que les boutons soient en petite quantité, *ib.*
En quoi consiste le grand secret de l'inoculation, *ib.*
Traitement qu'il faut employer pendant l'Inoculation, *ib.*
Le même que pendant la petite vérole naturelle, *ib.*
Importance des purgatifs après l'inoculation, 311
ART. II. *De l'Inoculation de la Vaccine*, *ib.*

CHAPITRE XIII.

De la Rougeole, page 312

AFFINITÉ de la rougeole avec la petite vérole, *ib.*
Dans quelle saison se montre la rougeole, *ib.*
§. I. *Causes de la Rougeole*, *ib.*
La contagion, *ib.*
La rougeole se divise en bénigne et en maligne, *ib.*
§. II. *Symptômes de la Rougeole*, 313
Symptômes avant-coureurs, *ib.*
Symptômes particuliers aux enfans, *ib.*
Temps de la maladie où se déclare l'éruption, *ib.*
Symptômes de la rougeole maligne, *ib.*
Ce qui distingue la rougeole de la petite vérole, 314

Temps où l'éruption disparait, page 314
Symptômes fâcheux occasionnés par un régime échauffant, *ib.*
Symptômes ordinaires de la rougeole maligne, *ib.*
Jour le plus à craindre dans cette maladie, *ib.*
Symptômes les plus favorables, 315
Symptômes défavorables et dangereux, *ib.*
§. III. *Régime qu'on doit prescrire à ceux qui sont attaqués de la Rougeole*, *ib.*
But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, *ib.*
Régime rafraîchissant. Les acides n'y conviennent pas autant que dans la petite vérole. Pourquoi? 316
Quelles doivent être les boissons, *ib.*
Lorsque le ventre est resserré, *ib.*
§. IV. *Remèdes qu'il faut administrer à ceux qui ont la Rougeole*, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Bains de pieds, *ib.*
Il faut aider le vomissement lorsqu'il s'annonce naturellement, 317
Ce qu'il faut faire pour calmer la toux, la sécheresse de la gorge, la difficulté de respirer, etc., *ib.*
Lorsque la fièvre reprend, les taches commencent à pâlir, *ib.*
Quand l'éruption disparaît subitement, *ib.*
Lorsqu'il se manifeste des taches pourprées ou pétéchiales, 318
Circonstances qui indiquent les calmans, *ib.*
Temps de purger, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'un cours de ventre violent subsiste après la maladie, *ib.*
§. V. *Traitement de la convalescence de la Rougeole*, *ib.*
Ce que doivent être les alimens et la boisson, *ib.*
Maladies que pourrait occasionner l'air froid, 319
Ce qu'il faut prescrire, si dans ce temps il se déclare des symptômes de la pulmonie, *ib.*
On peut inoculer la rougeole. Exposé des différentes méthodes de faire cette operation, *ib.*

CHAPITRE XIV.

De la Fièvre scarlatine, ou Fièvre rouge, page 321

Pourquoi cette fièvre est ainsi appelée, *ib.*
Dans quelle saison elle est commune, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Comment on divise cette espèce de fièvre, *ib.*
§. I. *De la Fièvre scarlatine bénigne*, *ib.*
Art. I. *Symptômes de la Fièvre scarlatine bénigne*, *ib.*
Combien dure cette éruption, 322
Art. II. *Traitement de la Fièvre scarlatine bénigne*, *ib.*
Les remèdes y sont peu nécessaires, *ib.*
Régime, *ib.*
Boissons, *ib.*
Circonstances qui indiquent des remèdes : lavemens émolliens, poudre rafraîchissante et relâchante, *ib.*
Bains de pieds et de jambes. Calmans le soir, *ib.*
§. II. *De la Fièvre scarlatine maligne*, 323
La fièvre scarlatine maligne est toujours dangereuse, *ib.*
Art. I. *Symptômes qui caractérisent la Fièvre scarlatine maligne*, *ib.*
Art. II. *Traitement de la Fièvre scarlatine maligne*, *ib.*
Danger des évacuations dans cette espèce de fièvre scarlatine, *ib.*
Nécessité des cordiaux et des antiseptiques, 324
Observation, *ib.*

CHAPITRE XV.

De la Fièvre bilieuse, page 325

CARACTÈRES de cette espèce de fièvre, *ib.*
Dans quelle saison elle est fréquente, *ib.*
Pays dans lesquels elle est commune, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont le plus exposés, *ib.*
§. I. *Traitement de la Fièvre bilieuse, lorsqu'elle est continue*, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Régime et remèdes, *ib.*
§. II. *Traitement de la Fièvre bilieuse, lorsqu'elle est intermittente ou rémittente*, 326
Régime et remèdes, *ib.*
§. III. *Traitement de la Fièvre bilieuse, relativement aux symptômes dominans*, *ib.*
Lorsque le ventre est resserré, *ib.*
Lors d'un cours de ventre opiniâtre ou dysentérique, *ib.*
Lorsque la peau est brûlante, et qu'elle ne prête point à la sueur, 327
Lorsqu'il se manifeste des symptômes nerveux, putrides, etc., *ib.*
§. IV. *Moyens dont il faut user pour prévenir le retour de la Fièvre bilieuse*, *ib.*
Usage du quinquina comme préservatif, *ib.*

CHAPITRE XVI.

De l'Erysipèle, ou Feu Saint-Antoine, p. 328

AUTRES noms de l'érysipèle, et à quel âge elle est commune, *ib.*

Qui sont ceux qui y sont exposés. Elle est sujette aux récidives, page 328
Tantôt essentielle et tantôt symptomatique, *ib.*
Quel est le siège de cette maladie, *ib.*
Saisons où elle est fréquente, *ib.*
Combien il y a de sortes d'érysipèles, *ib.*
Ce que c'est que l'érysipèle appelée rosalie, 329
Ce que c'est que l'érysipèle à la face. Véritable idée qu'on doit s'en faire, *ib.*
§. I. *Causes de l'Erysipèle*, *ib.*
La plus commune est le froid gagné après avoir eu chaud, *ib.*
§. II. *Symptômes de l'Erysipèle*, 330
Ordre dans lequel se montrent les symptômes, *ib.*
Symptômes caractéristiques de l'érysipèle, *ib.*
de l'érysipèle universelle, 331
de l'érysipèle au pied, *ib.*
de l'érysipèle à la face, *ib.*
de l'érysipèle sur la poitrine, 332
favorables, *ib.*
dangereux, 333
§. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Erysipèle*, 334
Il faut que le malade n'ait ni trop chaud ni trop froid. Pourquoi? *ib.*
Ce qu'il y a à faire lorsque la maladie est légère, *ib.*
Alimens, *ib.*
Boisson, *ib.*
Boisson et alimens lorsque la maladie est grave, *ib.*
§. IV. *Remèdes qu'il faut administrer aux malades attaqués de l'Erysipèle*, 335
L'érysipèle ne demande aucune application externe, *ib.*
Dangers des onctions, onguens, emplâtres, etc., *ib.*
des fomentations même émollientes. Pourquoi? *ib.*
Précautions qu'exige le traitement de l'érysipèle, *ib.*
Seules applications qu'on doive se permettre, 336
On ne peut saigner dans cette maladie qu'avec réserve, *ib.*
Cas où la saignée est nécessaire, *ib.*
Circonstances qui exigent les bains de pieds, les cataplasmes d'oignons, ou les sinapismes, 337

Les lavemens émolliens, le nitre et la rhubarbe, page 337
Les purgatifs, même forts; les vésicatoires, *ib.*
Quand et comment il faut s'y prendre pour exciter la suppuration, *ib.*
Circonstances où il faut administrer le quinquina, 338
Son importance dans ce cas. Dose, *ib.*
On l'applique même à l'extérieur, en cataplasmes, ou en fomentation, *ib.*
Comment il faut se conduire dans l'érysipèle scorbutique, *ib.*
§. V. *Moyens de se préserver de l'Érysipèle*, 339
Régime, *ib.*
Alimens et boisson, *ib.*
Il faut éviter la constipation, *ib.*

CHAPITRE XVII.

De la Frénésie, ou Inflammation du cerveau, page 340

CETTE maladie est plus souvent symptomatique qu'essentielle, *ib.*
Combien cette maladie est dangereuse, lorsqu'elle est essentielle, *ib.*
Pays où elle est commune, et personnes qui y sont sujettes, *ib.*
§. I. *Causes de la Frénésie, ou Inflammation du cerveau*, 341
§. II. *Symptômes de l'Inflammation du cerveau*, *ib.*
Symptômes précurseurs, *ib.*
qui manifestent l'inflammation du cerveau, 342
caractéristiques, *ib.*
dangereux, *ib.*
favorables, 343
Cette maladie exige de prompts secours. Pourquoi? *ib.*
§. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Inflammation du cerveau*, *ib.*

Quelles sont les indications qu'elle présente, page 343
Éloigner du malade ce qui est capable de l'affecter; qu'il n'ait ni trop chaud ni trop froid, 344
L'égayer, et que sa chambre ne soit ni trop éclairée ni trop obscure, *ib.*
Ne point le contrarier, et même lui promettre ce qui semblerait devoir lui être nuisible, *ib.*
Enfin, mettre en usage tout ce qui était capable de le récréer lorsqu'il était en santé, *ib.*
Quels doivent etre les alimens, 345
La boisson, *ib.*
§. IV. *Remèdes qu'on doit administrer aux malades attaqués de l'Inflammation du cerveau*, *ib.*
Avantages du saignement de nez, *ib.*
Moyens de le provoquer, *ib.*
Saignée des veines jugulaires, *ib.*
Circonstances qui exigent des sangsues aux tempes, 346
Importance du flux hémorrhoïdal, *ib.*
Moyen de l'exciter. Sangsues, lavemens irritans, suppositoires, *ib.*
Manière de préparer les suppositoires, *ib.*
Attention qu'il faut avoir en les appliquant, *ib.*
Il faut rappeler les évacuations supprimées, ou en substituer d'autres à leur place, 347
Tenir le ventre lâche avec des lavemens, des purgatifs, etc., *ib.*
Raser la tête du malade, et l'arroser avec du vinaigre, etc., *ib.*
Faire mettre les pieds dans l'eau aiguisée de vinaigre, et prescrire les bains entiers, *ib*
Circonstances qui indiquent les vésicatoires, 348

CHAPITRE XVIII.

Des diverses espèces d'Inflammations des yeux, ou d'Ophthalmies, page 349

§. I. *De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle,* *ib.*

Siége de cette maladie, *ib.*

Art. I. *Causes de l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle,* *ib.*

Elle est quelquefois épidémique et contagieuse, 350

Qui sont ceux qui y sont exposés, 351

Art. II. *Symptômes de l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux essentielle,* *ib.*

Suites de l'ophthalmie quand elle est grave, 352

Symptômes favorables, *ib.*

fâcheux, *ib.*

Art. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Inflammation des yeux essentielle,* *ib.*

Quels doivent être les alimens, *ib.*

la boisson, *ib.*

Il faut que les yeux du malade soient à l'abri de tout objet lumineux, de toute fumée, etc., *ib.*

Il doit être très-tranquille de corps et d'esprit, 353

Art. IV. *Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués de l'Inflammation des yeux essentielle,* *ib.*

Les remèdes externes sont plus souvent nuisibles qu'utiles dans cette maladie, *ib.*

La saignée y est nécessaire : où il faut la faire, *ib.*

Utilité des sangsues appliquées aux tempes ou aux paupières, *ib.*

Moyen facile de tirer la quantité de sang nécessaire avec les sangsues, 354

Importance des délayans et des laxatifs, page 354
Laxatifs qui conviennent, *ib.*
Boissons délayantes qu'il faut préférer, *ib.*
Bains de jambes, *ib.*
Il faut raser la tête du malade, et la lui laver à l'eau froide, 355
Quand et où il faut appliquer les vésicatoires, *ib.*
Ils réussissent généralement quand on les entretient pendant quelque temps, *ib.*
Importance du séton dans cette maladie, *ib.*
Manière de le faire et de le panser, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la chaleur et la douleur des yeux sont très-considérables, 356
Circonstances qui indiquent les narcotiques, *ib.*
Avec quelles précautions il faut les administrer, *ib.*
Moyens de fortifier les yeux, après que l'inflammation est dissipée, *ib.*
Attention qu'il faut avoir dans toute inflammation des yeux, 357
Traitement de l'ophthalmie causée par un coup reçu dans les yeux, *ib.*
§. II. *De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux symptomatique*, *ib.*
Elle est opiniâtre quand elle dépend des écrouelles, *ib.*
Ce qu'on dit ici de l'ophthalmie qui dépend des écrouelles, doit s'entendre de toutes les autres inflammations des yeux symptomatiques, *ib.*
Diète et boisson dans ce cas, 358
Le quinquina est le remède le plus approprié, *ib.*
Manière de l'administrer, *ib.*
Doses, *ib.*
Il faut le continuer pendant long-temps, *ib.*
Æthiops minéral. Précautions avec lesquelles il doit être administré, ainsi que toutes les autres préparations mercurielles, *ib.*
§. III. *Moyens de se préserver de l'Inflammation des yeux*, 359
Cautère, *ib.*
Saignée et purgation, le printemps et l'automne, *ib.*
Régime sévere, 360.

CHAPITRE XIX.

De l'Inflammation de la gorge, ou Angine, ou Esquinancie inflammatoire; des Maux de gorge gangréneux, ou Esquinancie maligne; des Maux de gorge simples, ou fausse Esquinancie, page 361

Ce qui caractérise une esquinancie, *ib.*
Les médecins nomment communément cette maladie Angine, *ib.*

§. I. *De l'Inflammation de la gorge, ou Esquinancie inflammatoire,* *ib.*

Dans quelle saison elle est fréquente, et qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Siége de l'esquinancie inflammatoire, *ib.*
Manière dont il faut s'y prendre pour découvrir le siége de cette maladie, 362
Souvent l'inspection ne présente rien à la vue, *ib.*

ART. I. *Division de l'Esquinancie inflammatoire,* *ib.*

Caractères de la première espèce, qui occupe la trachée-artère, *ib.*
Caractères de la seconde espèce, dont le siége est au larynx, 363
La troisième espèce occupe les muscles de l'os hyoïde et du larynx. Ses caractères, *ib.*
Caractères de l'esquinancie du pharynx, qui est la quatrième espèce, *ib.*
Esquinancie de la luette, des amygdales, du voile du palais, etc., qui est la cinquième espèce. Ses caractères, 364
Caractères de l'esquinancie convulsive. Sixième espèce, *ib.*
Caractères de l'esquinancie convulsive suffocante, septième et dernière espèce, 365
ART. II. *Causes de l'Esquinancie inflammatoire,* 366

Elle

Elle est contagieuse, page 367

ART. III. *Symptômes de l'Esquinancie inflammatoire*, *ib.*

Symptômes précurseurs, *ib.*
Caractères du sang et des crachats, *ib.*
Symptômes de l'esquinancie confirmée, *ib.*
favorables, 368
dangereux, *ib.*
mortels, *ib.*

ART. VI. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie inflammatoire*, 369

Quels doivent être les alimens et la boisson, *ib.*
Le malade doit être tenu tranquille, et ne parler qu'à voix basse, *ib.*
Sa tête doit être élevée, *ib.*
Ce qu'il faut mettre autour du cou pour le tenir chaudement, *ib.*
Moyen dont on se sert en Ecosse à cet effet, *ib.*
Bons effets de la gelée de groseilles noires, ou à son défaut, de la gelée de groseilles rouges, ou de mûres, 370
Avantages que l'on retire des gargarismes. Manière de les employer, *ib.*
Excellens effets des bains de pieds et de jambes, *ib.*
Moyens d'empêcher que cette maladie ne devienne dangereuse, *ib.*
Importance des remèdes externes dans cette maladie, 371

ART. V. *Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués de l'angine inflammatoire*, *ib.*

Quand et où il faut saigner, *ib.*
Réflexions sur les saignées copieuses et les purgatifs forts, *ib.*
Idée qu'on doit avoir de l'esquinancie, 372
L'émétique donné à propos peut être salutaire, *ib.*
Laxatifs doux, *ib.*
Bons effets du cristal minéral, ou nitre purifié. Manière de s'en servir, 374
Du liniment volatil, *ib.*
Recette d'une espèce de baume tranquille, publié par M. Chomel, *ib.*

Manière de l'employer, page 375
Nécessité de bien couvrir le cou, *ib.*
Remèdes vantés, mais qui ne méritent aucune préférence sur les cataplasmes de mie de pain et de lait, *ib.*
Gomme de gaïac en électuaire. Manière de l'administrer, *ib.*
Dans les angines considérables, il faut appliquer un vésicatoire sur le cou, 376
Combien de temps il faut entretenir l'écoulement de la plaie, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'inflammation vient à suppuration, *ib.*
Comment il faut nourrir le malade, lorsque le gonflement est si considérable qu'il empêche d'avaler, 377
Quand et comment il faut percer la tumeur, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la tumeur empêche d'avaler et de respirer, *ib.*

§. II. *Des Maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne,* 378

Personnes qui y sont sujettes, et saisons où on l'observe le plus souvent, *ib.*

ART. I. *Causes des Maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne,* *ib.*

La contagion, *ib.*
Toutes les causes des fièvres malignes, *ib.*

ART. II. *Symptômes des Maux de gorge gangréneux et avec ulcères, ou Esquinancie maligne,* 379

Symptômes précurseurs, *ib.*
ordinaires aux enfans, *ib.*
de l'intérieur de la gorge, *ib.*
particuliers à cette maladie, *ib.*
Symptômes caractéristique, 380
Symptômes qui distinguent cette esquinancie de celle qui est inflammatoire, *ib.*
fâcheux, *ib.*
dangereux, *ib.*
favorables, *ib.*
qui persistent souvent après la guérison, 381

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie maligne*, etc., page 381
Le malade doit être tenu au lit, *ib.*
Quels doivent être les alimens et la boisson, *ib.*

ART. IV. *Remèdes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués du mal de gorge gangréneux*, etc., *ib.*
Combien le traitement de cette espèce d'esquinancie differe de celle qui est inflammatoire, *ib.*
Qualités que doivent avoir les remèdes, *ib.*
Ce qu'il faut prescrire dans les commencemens, s'il y a de fortes envies de vomir, 382
Gargarisme lorsque la maladie n'est pas dangereuse, *ib.*
Lorsque les symptômes sont violens, *ib.*
Manière de l'employer, *ib.*
Vapeurs qu'il faut faire recevoir dans la bouche, 383
Ce qu'il faut prescrire, lorsque la malignité est à un très-haut degré. Quinquina. Manière de l'administrer, *ib.*
Vésicatoires, où il faut les appliquer, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le malade est fatigué par le vomissement, *ib.*
Par le cours de ventre, 384
Lorsqu'il survient un saignement de nez, *ib.*
une strangurie, *ib.*
Temps de purger, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque, la maladie étant guérie, il reste de la faiblesse, de l'abattement, etc., *ib.*

§. III. *Des Maux de gorge simples, ou fausse Esquinancie*, 385
Caractères et siége des maux de gorge simples, *ib.*
ART. I. *Symptômes des Maux de gorge simples*, *ib.*
Symptômes précurseurs, *ib.*
des maux de gorge simples confirmés, *ib.*
caractéristiques, 386
ART. II. *Traitement des Maux de gorge simples*, 387
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Ce qu'il faudrait faire pour se passer de saignée, *ib.*
Négligence qu'on apporte dans les commencemens

de cette maladie, et de toutes les autres, page 387
Ce qu'il faut faire lorsque la douleur n'est pas violente, *ib.*
Lorsqu'il y a quelques signes d'inflammation, 388
Pratique pernicieuse du peuple, contre le gonflement de la luette, *ib.*
De plusieurs autres maux de gorge, appelés oreillons, ou ourles, *ib.*

§. IV. *Moyens de se préserver des diverses espèces d'Esquinancies et des Maux de gorge*, *ib.*

Régime sévère, *ib.*
Ou purgations souvent répétées, 389
Importance de se tenir chaudement le cou et les pieds, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'après que l'inflammation de la gorge est dissipée, les glandes restent gonflées, *ib.*

CHAPITRE XX.

Du Rhume, des diverses espèces de Toux, et de la Coqueluche, page 391

§. I. *Du Rhume*, *ib.*

IDÉE qu'il faut se faire des rhumes, *ib.*
Personne n'est à l'abri du rhume, et on s'enrhume dans tous les climats, 392

ART. I. *Symptômes du Rhume*, *ib.*

ART. II. *Régime qu'il faut suivre quand on est attaqué du Rhume*, 393

Alimens, *ib.*
Boisson, *ib.*
En quoi doit consister le soupé, *ib.*
Le malade doit se tenir au lit et chaudement, *ib.*
Importance de la vapeur d'eau chaude : manière de l'employer, 394

Moyens certains de prévenir les effets du rhume, si on les mettait en usage, page 394
A quoi on s'expose quand on les néglige, *ib.*
Témérité de ceux qui veulent guérir le rhume avec les liqueurs fortes, *ib.*
Suites fâcheuses qu'ont les rhumes chez les ouvriers, qui ne veulent pas sacrifier quelques jours au repos, *ib.*
Ou qui dédaignent de le faire, regardant les rhumes comme une maladie trop legère, 395
Les rhumes tuent plus de monde que la peste, *ib.*
Ils ont les mêmes suites chez les voyageurs, par les mêmes raisons, *ib.*
Dangers de trop s'écouter pour un rhume, *ib.*
Il faut joindre un exercice modéré au régime, 396
Utilité des bains de pieds. Degré de chaleur que doit avoir l'eau de ces bains, *ib.*
Résumé de ce qu'il faut faire pour un rhume simple, *ib.*
ART. III. *Remèdes qu'il faut administrer à ceux qui sont attaqués d'un Rhume qui ne cède point au régime*, 397
Maladies qui résultent d'un rhume opiniâtre, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
un vésicatoire, *ib.*
Préjugés du peuple sur la manière de traiter les rhumes, *ib.*
Il n'est pas de remèdes exclusifs à telle ou telle maladie : les symptômes sont les indicateurs des remèdes, 398
ART. IV. *Moyens certains de se préserver du Rhume*, *ib.*
Erreur de ceux qui se tiennent trop chaudement pour prévenir les rhumes, *ib.*
§. II. *Des diverses espèces de Toux*, 399
ART. I. *De la Toux de poitrine*, *ib.*
Symptômes de la Toux de poitrine, *ib.*
Combien dure la toux de poitrine, 400
Quelles en sont les suites fâcheuses, lorsqu'elle est opiniâtre, *ib.*

Traitement de la Toux de poitrine, accompagnée de fièvre, page 400

Symptômes qui indiquent la saignée, *ib.*
qui la contre-indiquent, *ib.*
Régime, 401
Bains de pieds, *ib.*
Lavemens, *ib.*

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée de crachats épais et visqueux, 402

Dissolution de gomme ammoniac, *ib.*
Remèdes scillitiques, *ib.*
Sirop pectoral incisif, *ib.*

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée de crachats clairs et limpides, 403

Remèdes adoucissans et huileux, *ib.*
Tisane, *ib.*
Elixir parégorique, *ib.*
Infusion du suc d'Espagne, *ib.*
Seuls cas qui indiquent les remèdes huileux et mucilagineux. Fautes que l'on commet tous les jours dans l'emploi de ces remèdes, *ib.*
Et des pâtes de guimauve, de sucre d'orge, etc., *ib.*

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais accompagnée d'une humeur âcre, 404

Jus de réglisse, sucre d'orge, tablettes balsamiques, suc d'Espagne, etc., *ib.*
Emulsion huileuse, avec addition d'élixir parégorique, ou de teinture thébaïque, ou de laudanum, *ib.*

Traitement de la Toux de poitrine sans fièvre, mais entretenue par des humeurs qui se jettent sur le poumon, 405

Remèdes expectorans et cautère, *ib.*
Emplâtre de poix de Bourgogne, *ib.*
Utile dans toutes les toux, excepté quand il y a ulcère dans le poumon, *ib.*

Manière de le préparer, de l'appliquer et de le panser, page 405
Il faut le porter long-temps pour qu'il réussisse, *ib.*
Comment on remédie à la demangeaison qu'il excite, 406
Précautions dont il faut user quand on en abandonne l'usage, *ib.*
Ce qu'il faut ajouter à la poix, pour qu'elle n'adhère pas trop fortement à la peau, et que cependant elle y reste attachée, *ib.*

ART. II. *De la Toux d'estomac*, *ib.*

Symptômes de la Toux d'estomac, 407

Ce qui distingue la toux d'estomac de celle de poitrine, *ib.*
Elle est commune, sur-tout aux femmes délicates, etc. Ses causes, *ib.*

Traitement de la Toux d'estomac, causée par des matières amassées dans ce viscère, *ib.*

Indication, *ib.*
Doux vomitif et purgatif amers, 408
Teinture sacrée, *ib.*
Manière de la préparer, *ib.*
Observation, *ib.*

Traitement de la Toux d'estomac, causée par la faiblesse de ce viscère, 409

Quinquina, *ib.*
Poudre stomachique, *ib.*

ART. III. *De la Toux nerveuse*, 410

Qui sont ceux qui sont sujets à la toux nerveuse, *ib.*
En quoi elle diffère de la toux d'estomac, *ib.*
Et, chez les enfans, de la coqueluche, 411

Traitement de la Toux nerveuse chez les adultes et chez les enfans, *ib.*

Régime, *ib.*
Bains de pieds et de mains, *ib.*
Calmans, *ib.*
Laudanum, *ib.*

ART. IV. *De la Toux symptomatique*, 412

De la Toux, symptôme de la pousse des dents, *ib.*

Il faut lâcher le ventre et scarifier les gencives, *ib.*
Ce que c'est que ces scarifications. Leur importance, *ib.*
Moment où il faut les faire, *ib.*

De la Toux, symptôme de vers, 413

De la Toux, symptôme de la grossesse, *ib.*

Saignées et purgatifs doux, *ib.*

De la Toux, symptôme avant-coureur de la goutte, *ib.*

Le moyen de la guérir, est d'exciter l'accès de goutte, 414

§. III. *De la Coqueluche*, *ib.*

Enfans les plus exposés à la coqueluche, *ib.*
Causes, *ib.*

ART. I. *Régime qu'il faut prescrire dans la Coqueluche*, *ib.*

But qu'on doit se proposer dans le traitement, *ib.*
Alimens pour les petits enfans, *ib.*
pour ceux qui sont plus âgés, 415
Boisson, *ib.*
Le changement d'air est un remède dans la coqueluche, *ib.*
Elle est contagieuse, *ib.*

ART. II. *Remèdes qu'il faut administrer dans la Coqueluche*, 416

Quand et combien de fois il faut saigner, *ib.*
Les vomitifs y sont utiles. Pourquoi? *ib.*
Manière de faire prendre l'ipécacuanha aux enfans, *ib.*
Autres avantages des vomitifs dans cette maladie, 417
Il faut qu'ils soient doux, *ib.*

Sirop ou teinture de rhubarbe, page 417
Doses pour les petits enfans, *ib.*
pour ceux qui sont plus âgés, *ib.*
Autre manière de lâcher le ventre de ceux qui sont difficiles à prendre les remèdes, *ib.*
Utilité du kermès minéral dans cette maladie, 418
Comment il faut le donner, *ib.*
Circonstances où il ne convient pas, *ib.*
Les remèdes huileux, pectoraux, etc., sont contraires dans la coqueluche. Pourquoi? *ib.*
Cloportes. Manière de les administrer, 419
Quand il faut donner des calmans, *ib.*
L'extrait de ciguë n'est pas supérieur à l'opium, *ib.*
Liniment d'ail, dont on frotte la plante des pieds, et qu'on applique en emplâtre, *ib.*
Circonstances qui le contre-indiquent, 420
Bains de jambes, et emplâtre de poix de Bourgogne, *ib.*
Vésicatoire, *ib.*
Temps de donner le quinquina et les amers, *ib.*
Dose pour un enfant, *ib.*
pour un adulte, *ib.*
Remède qui ne peut être administré que par un médecin, *ib.*
Castoréum joint au quinquina. Dose pour un enfant, 421
Récapitulation du traitement de la coqueluche, *ib.*

CHAPITRE XXI.

De l'Inflammation de l'estomac, et des autres viscères du bas-ventre, page 422

Ces maladies sont dangereuses, et demandent les secours les plus prompts. Pourquoi? *ib.*

§. I. *De l'Inflammation de l'estomac*, *ib.*

Art. I. *Causes de l'Inflammation de l'estomac*, *ib.*

Causes générales, page 422
particulières, *ib.*

ART. II. *Symptômes de l'Inflammation de l'estomac*, 423

Symptômes caractéristiques, *ib.*
La colique d'estomac en est souvent un symptôme précurseur, *ib.*
Symptômes dangereux, *ib.*

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation de l'estomac*, 424

Dangers des cordiaux dans cette maladie, *ib.*
Cause ordinaire du peu de succès dans le traitement de l'inflammation de l'estomac, *ib.*
Dangers des vomitifs, 425
Quels doivent être les alimens, *ib.*
les boissons, *ib.*

ART. IV. *Remèdes qu'il faut administrer dans l'Inflammation de l'estomac*, *ib.*

Importance de la saignée, *ib.*
Pourquoi ? *ib.*
Des fomentations, 426
Il faut qu'elles ne soient ni trop chaudes, ni trop froides, *ib.*
Frictions sur le creux de l'estomac, *ib.*
Bains de jambes. Briques chaudes, ou cataplasmes aux pieds, *ib.*
Bain chaud, 427
Importance du vésicatoire sur la partie douloureuse, *ib.*
Lavemens adoucissans, *ib.*
Combien ils sont utiles dans cette maladie, *ib.*
Il ne faut pas cesser trop tôt les remèdes dans cette maladie, et continuer le régime plusieurs jours après qu'elle est guérie, *ib.*

§. II. *De l'Inflammation des intestins, ou du bas-ventre*, 428

Maladie très-douloureuse et très-dangereuse, *ib.*

ART. I. *Causes de l'Inflammation de bas-ventre*, page 428

Noms différens que porte cette maladie. Tels que passion iliaque, entéritis, colique inflammatoire, de *miserere*, volvulus, etc., *ib.*

ART. II. *Symptômes de l'Inflammation de bas-ventre*, 429

Symptômes particuliers, *ib.*
caractéristiques, *ib.*
favorables, 430
dangereux, *ib.*
mortels, *ib.*

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Inflammation de bas-ventre*, *ib.*

Le même que celui de l'inflammation de l'estomac, *ib.*

ART. IV. *Remèdes qu'on doit administrer dans l'Inflammation de bas-ventre*, 431

Importance de la saignée, *ib.*
du vésicatoire appliqué sur l'endroit de la douleur, *ib.*
des fomentations, des lavemens laxatifs, des bains de jambes, etc., *ib.*
Comment doivent être composés les lavemens, *ib.*
Lorsque la maladie ne cède pas aux remèdes précédens, il faut donner des purgatifs, accompagnés de calmans, 432
Avant que d'en venir à ces purgatifs, il faut administrer des frictions huileuses, *ib.*
Manière de les donner, *ib.*
Il faut même prescrire les bains entiers. Observation, 433
Purgation composée de sels amers, *ib.*
Recette, *ib.*
Dose, *ib.*
Dose de calmant qu'il faut donner en même temps, *ib.*
Ce qu'il faut faire pour arrêter le vomissement, *ib.*

Lorsque le malade ne peut rien garder dans l'estomac, page 434
Purgation en pilules, *ib.*
Dose, *ib.*
Bain entier d'eau chaude, *ib.*
Moyens à tenter, quand on désespère d'évacuer le malade, 435
Mercure crud, *ib.*
Avantageux, lorsqu'on n'a pas lieu de craindre la gangrène, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'inflammation du bas-ventre est occasionnée par une descente, *ib.*
Combien il est important de commencer par examiner si le malade n'a pas de descente, et avec quelle attention il faut faire cet examen, 436

ART. V. *Moyens de se préserver de l'Inflammation de bas-ventre*, *ib.*

Eviter la constipation ; pourquoi ? *ib.*
les fruits verts, les liqueurs venteuses, *ib.*
le froid humide, 437

§. III. *Des diverses espèces de Coliques*, *ib.*

Caractères et traitement des coliques en général, *ib.*
Division des coliques relativement à leurs causes, *ib.*
Définition du mot colique. Ce qu'on doit entendre par ce mot, *ib.*
ART. I. *De la Colique flatueuse, ou venteuse*, 438

Caractères de la colique venteuse, *ib.*

Causes de la Colique venteuse, *ib.*

Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*

Symptômes de la Colique venteuse, *ib.*

Symptômes caractéristiques, 439

Traitement de la Colique venteuse, *ib.*

Lorsqu'elle est causée par des liqueurs venteuses, des fruits verts, etc., elle demande de l'eau-de-vie, *ib.*

De tenir les pieds, l'estomac et le ventre chaudement, page 439
De faire des frictions sèches sur ces parties, 440
Mais l'eau-de-vie et les remedes échauffans ne conviennent que lorsque la colique dépend de ces causes ; encore faut-il ne les donner que dans les commencemens, *ib.*
Elle serait pernicieuse, s'il y avait le moindre symptôme d'inflammation. Comment il faut alors traiter le malade, *ib.*
Lorsqu'elle est causée par des alimens qui ne sont pas venteux de leur nature, il faut donner les délayans, *ib.*
Lorsqu'elle est due à des excès et des indigestions, on entretient les évacuations, et on finit par donner de la rhubarbe, 441
Lorsqu'elle est occasionnée par l'humidité des pieds, par le froid, etc., on donne des boissons délayantes chaudes, etc., *ib.*

Moyens de se préserver de la Colique venteuse, *ib.*

Eau-de-vie ou liqueurs spiritueuses, *ib.*
Pourquoi ? *ib.*
Eau de menthe poivrée, 442

ART. II. *De la Colique bilieuse*, *ib.*

Quel est le siége de cette colique, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Causes, *ib.*

Symptômes de la Colique bilieuse, *ib.*

Symptômes précurseurs, *ib.*
caractéristiques, 443

Traitement de la Colique bilieuse, *ib.*

Saignée et lavemens, *ib.*
Boisson acidulée, *ib.*
Tisane laxative, *ib.*
Comment doivent être composés les lavemens, 444
Fomentations et demi-bains chauds, *ib.*
Frictions huileuses, *ib.*

Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est opiniâtre, page 444
Thériaque sur le creux de l'estomac, et en lavement, *ib.*
Il est important d'attaquer cette maladie dès qu'elle se presente. Pourquoi? *ib.*
Observation, *ib.*

Moyens de se préserver de la Colique bilieuse, 445

Végétaux légers, *ib.*
Laxatifs acides et rafraichissans, *ib.*
Marmelade de Tronchin, *ib.*

ART. III. *De la Colique hystérique*, *ib.*

Maladie particulière aux femmes, *ib.*
Qui sont celles qui y sont sujettes, *ib.*

Symptômes de la Colique hystérique, 446

Symptômes caractéristiques, *ib.*

Traitement de la Colique hystérique, *ib.*

Toute espèce d'évacuations est contraire dans cette colique, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est considérable, *ib.*
Pilules fétides, 447
Teinture de castoréum, *ib.*
Baume du Pérou, *ib.*
Emplâtre antihystérique, *ib.*
Les hommes hypocondriaques sont sujets à une colique à peu près semblable, *ib.*

ART. IV. *De la Colique nerveuse*, *ib.*

Qui sont ceux qui sont sujets à cette maladie, et dans quel pays on l'aperçoit fréquemment, *ib.*
Noms différens que porte cette espèce de colique, 448

Symptômes de la Colique nerveuse, *ib.*

Symptômes avant-coureurs, *ib.*

Symptômes caractéristiques, page 449
Cette espèce est la plus douloureuse de toutes les coliques, *ib.*

Traitement de la Colique nerveuse, 450

Méthode antiphlogistique ou catholique, *ib.*
Purgatifs doux, lavemens huileux et fomentations, *ib.*
Huile de castor. Dose, *ib.*
Goudron intérieurement. Dose, *ib.*
extérieurement en frictions, *ib.*
Méthode forte, ou de la Charité de Paris, 451
Lavement de gros vin et d'huile de noix, *ib.*
Lavement purgatif fort, *ib.*
Émétique, thériaque et laudanum, *ib.*
Purgatif en plusieurs verres, 452
Calmans et tisane sudorifique, *ib.*
Potion cordiale, *ib.*
Dose, 453
Bols purgatifs, *ib.*
Quand il faut saigner, *ib.*
Ce qu'il faut faire si le malade est faible, après que la colique est guérie, 451
Lorsqu'elle se termine par la paralysie, 453
Électricité, *ib.*

Moyens de se préserver de la Colique nerveuse, 454

Alimens gras et huileux, *ib.*
liquides, *ib.*
Sortir à l'air et éviter la constipation, *ib.*
Comment on s'en garantit dans les Indes occidentales, *ib.*

ART. V. *Réflexions sur le traitement des Coliques en général*, 455

Secours également utiles dans toutes les espèces de coliques, *ib.*

§. IV. *De l'Inflammation des reins, ou de la Néphrésie et de la Colique néphrétique*, *ib.*

Il y a deux espèces de néphrésies, la vraie et la calculeuse, *ib.*

ART. I. *Causes de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique*, 456

Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib.*

ART. II. *Symptômes de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique*, 457

Symptômes communs aux deux espèces de néphrésies et à la colique néphrétique, *ib.*
Caractères qui les distinguent de la colique bilieuse, *ib.*
Symptômes particuliers à l'inflammation des reins, ou néphrésie vraie, *ib.*
Symptômes particuliers à la néphrésie calculeuse, ou colique néphrétique, 458

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation des reins et dans la Colique néphrétique*, *ib.*

Alimens, *ib.*
Boisson, 459
Avantages des délayans pris en grande quantité, mais peu à la fois, *ib.*

ART. IV. *Remèdes qu'il faut administrer dans l'Inflammation des reins et dans la Colique néphrétique*, *ib.*

Saignées dans les commencemens : où il faut les faire, *ib.*
Sangsues, *ib.*
Fomentations, *ib.*
Lavemens émolliens ou laxatifs, 460
Frictions dans le cas de graviers ou de pierre ; diurétiques doux, *ib.*
Exercice, *ib.*
Suites de la maladie lorsqu'elle ne se termine pas dans les huit premiers jours, *ib.*
Signes qui indiquent la formation d'un abcès, *ib.*
qui indiquent qu'il est formé, 461
qui indiquent la gangrène, *ib.*
un squirrhe, *ib.*
Alimens qu'il faut prescrire lorsque l'abcès est formé, *ib.*
Boisson

Boisson dans le même cas, page 461
Lait de beurre comme spécifique, *ib.*
Eaux minérales ferrugineuses, *ib.*

ART. V. *Moyens de se préserver de l'Inflammation des reins et de la Colique néphrétique*, 462

Ce dont on doit s'abstenir, *ib.*
Alimens, *ib.*
Exercice, *ib.*
Comment doivent être composés les lits des malades, *ib.*

§. V. *De l'Inflammation de la Vessie*, 463

ART. I. *Causes de l'Inflammation de la Vessie*, *ib.*

ART. II. *Symptômes de l'Inflammation de la Vessie*, *ib.*

Symptômes caractéristiques, *ib.*

ART. III. *Traitement de l'Inflammation de la Vessie*, 464

Diète légère. Boisson délayante et rafraîchissante, *ib.*
Saignée, *ib.*
Fomentations, *ib.*
Lavemens émolliens, *ib.*
Bains, *ib.*

§. VI. *De l'Inflammation du Foie, ou Colique hépatique*, *ib.*

Elle est très-difficile à guérir. Comment elle se termine le plus souvent, *ib.*

ART. I. *Causes de l'Inflammation du Foie*, 465

ART. II. *Symptômes de l'Inflammation du Foie*, *ib.*

Symptômes de l'inflammation de la partie convexe du foie, *ib.*
Ce qui distingue cette maladie de la pleurésie, 466
Des affections hystérique et hypocondriaque, *ib.*
Symptômes caractéristiques, *ib.*

Symptômes dangereux, page 466
qui annoncent la gangrène, 467
Suites de cette maladie, lorsqu'elle dégénère en squirrhe, ib.
Manière dont se termine l'inflammation du foie, ib.

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation du Foie*, ib.

Boisson, 468
Alimens, ib.

ART. IV. *Remèdes qu'on doit administrer dans l'Inflammation du Foie*, ib.

Saignées dans les quatre premiers jours, ib.
Laxatifs, ib.
Fomentations, ib.
Lavemens laxatifs et vésicatoire, ib.
Diurétiques, ib.
Manière de favoriser la sueur lorsqu'elle se présente naturellement, 469
Degrés de chaleur que doivent avoir les boissons dans toute inflammation locale, ib.
Ce qu'il faut faire si le ventre est relâché, ib.
Comment il faut se conduire lorsque l'inflammation du foie se convertit en abcès, ib.
En squirrhe. Régime que le malade doit suivre dans ce cas, 470
Réflexions sur l'inflammation des autres viscères du bas-ventre, ib.

CHAPITRE XXII.

Du Cholera morbus, ou Trousse-Galant; du Dévoiement; du Cours de ventre ou Diarrhée; et du Vomissement, page 472

§. I. *Du Cholera morbus, ou Trousse-Galant*, *ib.*

Caractères de cette maladie, *ib.*
Combien il y en a d'espèces, *ib.*

Art. I. *Causes du Cholera morbus*, *ib.*

Saisons dans lesquelles on l'observe le plus fréquemment, 473

Art. II. *Symptômes du Cholera morbus*, 474

Symptômes précurseurs, *ib.*
caractéristiques, *ib.*
de la maladie avancée, *ib.*
mortels, *ib.*
particuliers au cholera morbus humide, *ib.*
particuliers au cholera morbus sec, 475
Ce qui distingue le cholera morbus humide, de la diarrhée bilieuse et de la dysenterie, *ib.*
Il n'est pas contagieux, *ib.*

Art. III. *Traitement qu'il faut employer dans le Cholera morbus*, 476

Indication, *ib.*
Eau de poulet ou de veau à grands verres, et répétée souvent, *ib.*
Et en lavement toutes les heures, *ib.*
Moyens d'arrêter les vomissemens. Eau panée: comment elle se prépare, *ib.*
Julep salin et laudanum liquide, 477

Il ne faut pas tenter d'arrêter les évacuations, à moins qu'elles n'affaiblissent le malade, page 477
Dose du laudanum et du julep salin, *ib.*
Petit-lait au vin fort, *ib.*
Bains de jambes. Frictions sur les jambes qu'il faut tenir chaudement, *ib.*
Fomentations spiritueuses sur l'estomac, *ib.*
Bain entier et décoction de tamarins, *ib.*

ART. IV. *Traitement du Cholera morbus, lorsque la violence de la maladie est passée,* 478

Il faut continuer l'usage du laudanum dans le vin, *ib.*
Alimens et exercice, *ib.*
Infusion de quinquina, ou de tout autre amer dans le vin acidulé, *ib.*
Quelqu'effrayante que soit cette maladie, il ne faut point perdre courage. Observation en preuve, *ib.*
§. II. *Du Dévoiement,* 479
Le dévoiement n'est pas toujours une maladie, *ib.*
Quand il exige du régime, *ib.*
Traitement du Dévoiement, *ib.*
Boisson, *ib.*
Lavemens, *ib.*
Alimens, *ib.*
Combien dure le dévoiement. Quand il prend le nom de diarrhée, 480

§. III. *De la Diarrhée, ou Cours de ventre, ou Flux de ventre,* *ib.*

La diarrhée se divise en séreuse, bilieuse, colliquative, essentielle, symptomatique et critique, *ib.*
On ne traitera dans ce §., que des diarrhées qui peuvent etre essentielles, *ib.*

Symptômes de la Diarrhée, *ib.*

La diarrhée spontanée n'est pas plus dangereuse que le dévoiement, 481.

ART. I. *Traitement de la Diarrhée, ou Cours de ventre, occasionnée par le froid, ou par la suppression de la transpiration,* *ib.*

Se tenir chaudement. Tisane délayante, page 481
Bains de pieds et de mains. Flanelle sur la peau, etc., *ib.*

ART. II. *Traitement de la Diarrhée occasionnée par une surabondance d'humeurs*, 482

Importance des vomitifs dans ce cas, *ib.*
Ipécacuanha, *ib.*
Rhubarbe, *ib.*
Alimens et Boisson, *ib.*

ART. III. *Traitement de la Diarrhée, ou Cours de ventre, occasionnée par la suppression d'une évacuation accoutumée*, *ib.*

Saignée; et lorsqu'elle ne suffit pas, évacuations analogues à celles qui sont supprimées, *ib.*

ART. IV. *Traitement du Cours de ventre, ou Diarrhée périodique*, 483

Cette espèce de cours de ventre ne doit jamais être arrêtée, *ib.*
Pourquoi? *ib.*
Observation, *ib.*
Le cours de ventre périodique est avantageux aux enfans pendant la dentition, 484
Il ne demande des remèdes que quand il leur cause des tranchées, *ib.*

ART. V. *Traitement de la Diarrhée occasionnée par les passions ou les affections de l'ame*, 485

Cette espèce exige beaucoup de précautions, et ne demande ni vomitifs ni purgatifs, *ib.*
Les calmans et les antispasmodiques sont les remèdes qui conviennent, *ib.*
Importance de la gaieté, *ib.*

ART. VI. *Traitement de la Diarrhée occasionnée par des substances vénéneuses, prises intérieurement*, *ib.*

Il faut exciter les vomissemens et les selles: par quels moyens, *ib.*

Cas où il faut saigner, page 485
Calmans, *ib.*

ART. VII. *Traitement de la Diarrhée causée par la Goutte remontée*, 486

Rhubarbe et purgatifs doux, *ib.*
Fomentations et cataplasmes pour rappeler la goutte, *ib.*

ART. VIII. *Traitement du Cours de ventre occasionné et entretenu par des vers*, *ib.*

Poudre d'étain, huile de palma christi, rhubarbe et calomelas, *ib.*
Eaux de chaux, *ib.*

ART. IX. *Traitement de la Diarrhée due à certaines espèces d'eaux*, 487

S'interdire l'usage de ces eaux, ou les corriger par le moyen de la chaux vive, de la craie, etc., *ib.*

ART. X. *Traitement du Cours de ventre occasionné par la délicatesse de l'estomac*, *ib.*

Se priver d'exercice violent, après avoir mangé, *ib.*
Infusion de quinquina, *ib.*
Vin, *ib.*

ART. XI. *Préceptes généraux sur les manières de traiter un Cours de ventre quelconque, lorsque les circonstances exigent qu'on l'arrête*, 488

Régime, *ib.*
Alimens, *ib.*
Boisson, *ib.*
Bouillon de tête de mouton, *ib.*
Resumé de l'ordre qu'il faut suivre dans le traitement du dévoiement et de la diarrhée ou cours de ventre, *ib.*

ART. XII. *Moyens de se préserver de la Diarrhée, ou du Cours de ventre*, 489

Eviter les alimens de difficile digestion, le froid, l'humidité, les passions violentes, etc. *ib.*

§. IV. *Du Vomissement*, page 489

Le vomissement n'est pas toujours une maladie, *ib.*

ART. I. *Causes générales du Vomissement*, 490
Excès de table, *ib.*
Matières amassées dans l'estomac, *ib.*
Cours de ventre arrêté trop subitement, *ib.*
Suppression d'une évacuation accoutumée, *ib.*
Diverses espèces de maladies, *ib.*
Blessures et inflammation des viscères du bas-ventre, *ib.*
Mouvemens extraordinaires, *ib.*
Passions violentes, objets dégoûtans, *ib.*
Bile dans l'estomac, *ib.*
Maladies nerveuses, *ib.*
Grossesse, 491

ART. II. *Manière de traiter le Vomissement occasionné par l'indigestion, ou par des substances vénéneuses introduites dans l'estomac*, *ib.*

Comme dans ce cas il est plutôt remède que maladie, il faut l'entretenir, *ib*
Ipécacuanha, *ib.*

ART. III. *Traitement du Vomissement occasionné par la goutte remontée, et par la suppression d'une évacuation accoutumée*, *ib.*

Fomentations, cataplasmes, etc., *ib.*
Saignée, vésicatoire ou cautère, 492
Saignée, purgations, bains de pieds et de mains, cautère, séton, vésicatoire, etc., *ib.*

ART. IV. *Manière de traiter le Vomissement occasionné par la grossesse*, *ib*

Petites saignées et laxatifs doux, *ib.*
Thé; déjeûné dans le lit, *ib.*
Avantage du café, *ib.*
des huitres. Observation, *ib.*
Tranquillité de corps et d'esprit; alimens répétés souvent; eau froide, ou avec un peu d'eau-de-vie; eau de canelle, etc., 493

ART. V. *Traitement du Vomissement occasionné par la faiblesse de l'estomac*, page 494

Quinquina dans le vin, avec la rhubarbe, *ib.*
Poudre stomachique, *ib.*
Elixir de vitriol, *ib.*

ART. VI. *Traitement du Vomissement occasionné par les aigreurs*, *ib.*

Magnésie blanche. Dose, *ib.*

ART. VII. *Traitement du Vomissement causé par des passions violentes*, *ib.*

Ni vomitif ni purgatif, *ib.*
Tranquillité de corps et d'esprit, gaieté. Cordiaux, laudanum, 495

ART. VIII. *Traitement du Vomissement occasionné par les affections nerveuses*, *ib.*

Anti-spasmodiques. Musc, castoreum, *ib.*
Emplâtre stomachique ou de thériaque sur le creux de l'estomac, *ib.*
Infusion de canelle ou de menthe, *ib.*
Frictions sur l'estomac avec l'éther, ou l'eau-de-vie, *ib.*
Fomentations, demi-bain chaud, *ib.*
Huitres. Observation, 496

ART. IX. *Moyens certains de guérir le Vomissement, quelle qu'en soit la cause, lorsqu'il est nécessaire de l'arrêter*, *ib.*

Potion saline, *ib.*
Manière de la préparer, *ib.*

ART. X. *Réflexions sur les diverses espèces de Vomissemens, et sur le traitement qu'ils exigent*, 497
On ne doit point administrer de remèdes dans tous les vomissemens, *ib.*
Qui sont ceux dans lesquels ils seraient très-dangereux, *ib.*

Ils ne conviennent que quand le vomissement affaiblit considérablement le malade, page 497
Le vomissement de la grossesse cesse ordinairement de lui-même à quatre mois ou quatre mois et demi : il n'a besoin que de régime, 498
Le vomissement causé par la faiblesse de l'estomac, ne demande que les amers, *ib.*

ART. XI. *Moyens de prévenir le retour du Vomissement*, *ib.*

Régime, *ib.*
Alimens, *ib.*

CHAPITRE XXIII.

Du Flux excessif d'urine, ou Diabètes ; de l'Incontinence d'urine ; de la Suppression et de la Rétention d'urine, page 499

§. I. *Du Flux excessif d'urine, ou du Diabètes*, *ib.*

QUI sont ceux qui y sont exposés, *ib.*

ART. I. *Causes du Flux excessif d'urine*, *ib.*

Les eaux minérales l'occasionnent souvent. Pourquoi ? *ib.*

ART. II. *Symptômes du Flux excessif d'urine*, 500

Symptômes que présentent les urines, *ib.*
que présente le malade, *ib.*
précurseurs, *ib.*
Quand et chez qui cette maladie est suspectible de guérison, *ib.*

ART. III. *Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués du Flux excessif d'urine*, 501

Boisson, *ib.*

Alimens, page 501
Huitres, ib.
Eau de Bristol, ib.
Eau de chaux avec l'écorce de chêne, 502
Décoction blanche avec la colle de poisson, ib.
Exercice modéré, ib.
Le lit du malade doit être dur, ib.
Air sec et chaud; brosse pour la peau, ib.
Flanelle, emplâtre fortifiant sur le dos, ib.
Ceinture serrée autour des lombes, ib.

ART. IV. *Remèdes contre le Flux excessif d'urine*, ib.
Purgatif doux, composé de rhubarbe et de graine de cardamome, ib.
Astringens et fortifians, ib.
Poudre d'Helvétius; dose, 503
Petit-lait d'alun; dose, ib.
Manière de le préparer, ib.
Calmans, ib.
Leur importance dans cette maladie, ib.
Laudanum; dose, ib.
Fortifians, ib.
Quinquina dans le vin, avec l'élixir de vitriol, ib.

§. II. *De l'Incontinence d'urine*, 504
En quoi l'incontinence d'urine diffère du diabètes, ib.
Qui sont ceux qui y sont le plus sujets, ib.

ART. I. *Causes de l'Incontinence d'urine*, ib.

ART. II. *Traitement de l'Incontinence d'urine*, 505
Chez les vieillards, on ne peut que la pallier. Fortifians, ib.
Chez les enfans, cette maladie se guérit toute seule avec le temps, ib.
Lorsqu'elle est opiniâtre; alimens secs; vin; bains froids; menaces de correction, ib.
Chez ceux qui ont la pierre, 506
Chez les femmes grosses, elle se guérit en général par l'accouchement, ib.
Lorsqu'elle persiste, emplâtre, fomentations, demi-bains et lavemens fortifians, ib.

Eaux ferrugineuses, page 506
Poudre ou petit-lait d'alun, *ib.*
Il est rare que les débauchés et les masturbateurs en guérissent, *ib.*
Chez ceux dont la vessie est paralysée. Circonstances qui indiquent un vésicatoire sur les vertèbres des lombes, 507
Liniment spiritueux, *ib.*
L'incontinence d'urine symptomatique se guérit avec la maladie dont elle est symptôme, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'incontinence d'urine résiste à tous les remèdes chez les femmes, *ib.*
chez les hommes, 508

§. III. *De l'Ischurie, ou Suppression et Rétention d'urine*, *ib.*

Division de la suppression d'urine, *ib.*

ART. I. *Symptômes de la Suppression et de la Rétention d'urine*, 509

Symptômes de l'ischurie rénale, ou suppression d'urine, *ib.*
caractéristiques, *ib.*
de l'ischurie vésicale, ou rétention d'urine, *ib.*
caractéristiques, *ib.*
qui distinguent ces deux maladies, 510
Comment elles se terminent, *ib.*

ART. II. *Causes de la Suppression et de la Rétention d'urine*, *ib.*

ART. III. *Traitement de la Suppression et de la Rétention d'urine*, 511

Lorsque ces causes sont inflammatoires, *ib.*
Evacuations, fomentations et bains, 512
Saignée : ses avantages dans ces cas, *ib.*
Sangsues à l'anus, *ib.*
Fomentations émollientes. Manière de les faire, *ib.*
Plantes émollientes appliquées sur le bas-ventre, *ib.*
Attention qu'il faut avoir quand on applique les plantes émollientes, 513

Demi-bains tièdes, page 513
Traitement lorsque la rétention d'urine est causée pour avoir gardé trop long-temps ses urines, ou par des excès avec les femmes, *ib.*
Par les affections hystérique et hypocondriaque, *ib.*
Causes qui, au lieu de relâchans, demandent des stimulans, des linimens spiritueux, des vésicatoires, des douches, etc.; des diurétiques chauds, etc., *ib.*
Causes qui demandent les eaux de Contrexeville, 514
Traitement de la rétention d'urine causée par la grossesse, *ib.*
Par les matières ramassées dans le rectum, *ib.*
Sonde, *ib.*
Ou bougie, 515

ART. IV. *Moyens généraux dont on doit user contre la Suppression et la Rétention, d'urine quelle qu'en soit la cause,* *ib.*

Purgatifs doux. Lavemens émolliens, *ib.*
Alimens et boisson, *ib.*
Esprit de nitre dulcifié, ou savon d'Alicante, 516

ART. V. *Moyens de se préserver de la Rétention et de la Suppression d'urine,* 517

Alimens légers, boisson délayante, *ib.*
Point d'acide, ni de vin austère; exercice, lits durs, dissipation, etc., *ib.*

CHAPITRE XXIV.

De la Gravelle et de la Pierre, page 518

DÉFINITION de la gravelle, *ib.*
de la pierre, *ib.*

§. I. *Causes de la Gravelle et de la Pierre,* *ib.*

Qui sont ceux qui y sont sujets, 519

§. II. *Symptômes de la Gravelle et de la Pierre*, *ib.*

Symptômes particuliers à la gravelle, *ib.*
particuliers à la pierre, *ib.*
caractéristiques, 520
Il n'y a que la sonde qui puisse assurer l'existence de la pierre. Dextérité qu'exige l'introduction de la sonde dans la vessie, *ib.*

§. III. *Régime que doivent suivre ceux qui sont attaqués de la Gravelle ou de la Pierre*, *ib.*

Alimens dont ils doivent se priver, *ib.*
dont ils doivent faire usage, *ib.*
Boisson, 521
Exercice modéré, *ib.*
Régime que doivent suivre ceux qui ont lieu de craindre cette maladie, parce que leur père ou leur mère l'ont eue, *ib.*
Il ne faut pas que ce régime soit trop relâchant. Pourquoi ? *ib.*
Il faut que l'urine soit abondante, sans que le ventre soit trop relâché, 522
Moyens dont il faut user à cet effet, *ib.*

§. IV. *Remèdes qu'on doit prescrire à ceux qui sont attaqués de la Gravelle ou de la Pierre*, *ib.*

Comment il faut traiter le malade dans un accès de gravelle, *ib.*
Eau de chaux, faite avec les écailles d'huitres ou de pétoncles, 523
Eaux de Contrexeville, *ib.*
Eaux de Bonne, de Barèges ou de Cauterès, 524
Traitement lorsque la pierre est formée dans la vessie, *ib.*
Savon d'Alicante et eau de chaux, *ib.*
Dose, *ib.*
Pendant combien de temps il faut continuer ces remèdes, 525
Eau de chaux seconde, ou troisième, *ib.*
Ce qu'on entend par ces deux espèces d'eaux de chaux, *ib.*
Importance de ne parvenir à la dose d'eau de chaux que par gradation, *ib.*

Personnes à qui cette eau est contraire. Pourquoi, page 525
Alkali caustique, ou lessive des savonniers. Dans quelle boisson il doit être donné, 526
Dose, *ib.*
Manière de préparer l'alkali caustique, *ib.*
Autres remèdes, *ib.*
Carottes sauvages avec le miel, *ib.*
Decoction de café sans être brûlé, avec quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié, 527
Réflexions sur les vertus de l'alkali caustique, *ib.*
Remèdes plus sûrs et moins dangereux, 528
Uva ursi, *ib.*
Manière de prendre ce remède. Dose, *ib.*
Ce qu'on doit penser des remèdes dont on vient de parler. Ils ne sont pas de vrais lithontriptiques, *ib.*
Propriété de l'uva ursi, 529
Remède de M.lle Stephens, *ib.*
Il n'y a qu'un médecin qui puisse diriger l'administration de l'un ou de l'autre de ces remèdes, 530
L'opération de la taille est jusqu'à présent le seul moyen de guérir, *ib.*
Pourquoi elle ne réussit pas toujours, *ib.*
Moyens de se garantir de la gravelle et de la pierre, 531

Fin du Sommaire du Tome second.